BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

TOME QUATRIÈME

TEXTES ARABES
DE TANGER

TRANSCRIPTION, TRADUCTION ANNOTÉE, GLOSSAIRE

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

TEXTES ARABES
DE TANGER

TRANSCRIPTION, TRADUCTION ANNOTÉE, GLOSSAIRE

PAR
W. MARÇAIS

389877
12.3.41

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCCXI

À ISIDORE LÉVY

MAI 1911

AVANT-PROPOS.

Des textes en dialecte de Tanger ont été recueillis par plusieurs arabisants, notamment par MM. Lüderitz, Meissner, Blanc, Marchand et Kampffmeyer[1]. Mis à même d'en recueillir à mon tour, j'ai cru utile, pour apporter quelque chose d'un peu nouveau, de choisir des spécimens du dialecte différents de ceux de mes devanciers. Leurs textes étaient des proverbes, des histoires humoristiques, des

[1] H. Lüderitz, *Sprüchwörter aus Marokko mit Erläuterungen* ap. *Mittheilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, II_2, Berlin, 1899 (p. 1 «... Ich habe im Allgemeinen den in Tanger gebräuchlicheren Ausdrücken den Vorzug gegeben. Auch bei der Transcription ist in erster Linie die Tangerer Aussprache berücksichtigt worden.»). — B. Meissner, *Neuarabische Geschichten aus Tanger* ap. *ibid.*, $VIII_2$, Berlin, 1905. — R. Blanc, *El-Ma'âni, conte en dialecte marocain de Tanger* ap. *Archives marocaines*, VI, 1-11, Paris, 1905; — *Deux contes marocains en dialecte de Tanger* ap. *ibid.*, VII, Paris, 1906. — G. Marchand, *Conte en arabe marocain*, publié, traduit et annoté ap. *Journal asiatique*, série X, t. VI, novembre-décembre 1905, Paris, 1905 («le conte que je me permets de présenter est d'un dialecte courant à *Tanger*, Larache et Rabat», p. h11). G. Kampffmeyer, *Texte aus Fes. Mit einem Text aus Tanger* ap. *Mitteil. des Seminars*, 1909. — D'importantes observations de détail sur le dialecte de *Tanger* sont contenues dans les études marocaines de A. Fischer (*Marokkanische Sprichwörter* ap. *Mittheilungen des Seminars*, 1898; *Hieb- und Stichwaffen und Messer im heutigen Marokko* et *Zum Wortton im Marokkanischen* ap. *ibid.*, 1899; aussi *eine interessante algierisch-marokkanische Genetivumschreibung* ap. *Z. D. M. G.*, LXI, 1907; et *magnūn «epileptik»* ap. *ibid.*, LXII, 1908) et de G. Kampffmeyer (surtout *Untersuchungen über den Ton im Arabischen* I ap. *Mitteilungen des Seminars*, 1908).

contes merveilleux[1]; j'ai tenté de fournir, dans les cadres de récits composés exprès, la description de quelques faits de la vie sociale tangéroise : renseignements sur les rapports de famille, les réjouissances populaires, l'alimentation, les petites industries locales, les jeux et les chansons des enfants, les habitudes des milieux spéciaux. Les éléments de ces récits ont été recueillis par moi pendant deux séjours d'un mois chacun à Tanger, l'un en août 1900, l'autre en août 1907. J'ai eu pour informateurs : 1° des mitrons (*ṭorrâḥ*); ce sont eux qui m'ont renseigné sur le travail du four, qui est la matière propre du récit n° I; ils m'ont aussi instruit, en y jouant devant moi, des particularités de la toupie marocaine (n° III); enfin ils m'ont chanté les chansons satiriques des enfants sur les Juifs, les teigneux, les nègres, les Drâwa, etc. (n° V). — 2° Des femmes, notamment S'oûdîya, domestique au service de MM. Gilles et Biarnay; avec sa sœur Khadîja qui lui donnait la réplique, elle m'a montré l'allure des disputes de femme qui figurent au récit n° II; je regrette de ne pouvoir joindre aux textes, des photographies de sa mimique, qui était expressive. S'oûdîya m'a renseigné aussi sur la visite au tombeau de Sîdi 'l-Maṣmoûdi, qui figure au même récit. — 3° Des ṭolbas, notamment le ṭâleb Moḥammed ben el-Ḥâdj Aḥmed el-Ouâdrâsi, auxiliaire de M. Gilles à son cabinet d'interprète; la matière du récit n° IV provient presque entièrement de lui. — 4° Le m'allem el-'Arbi ould Aḥmed el-Mouaffaq, joueur de clarinette

[1] Le texte donné par Kampffmeyer fait exception; c'est une description des cérémonies funéraires à Tanger.

très renommé à Tanger; la description des parties de campagne, à l'occasion de la ʿAnṣra (n° II), est de son cru. — 5° Le moqaddem des chorfa d'Ouazzân ʿAbd es-Slâm el-Ḥamâm; il m'a fourni nombre de renseignements utiles sur la fabrication du pain et des pâtisseries et sur la construction du four (n° I) que j'ai pu vérifier au four du mʿallem Boû-Guettâya (récit n° I).

Enfin et surtout, j'ai eu pour collaborateurs assidus à Alger, cinq jeunes étudiants tangérois, à savoir : ʿAbd el-Qâder ben ʿAbbâs, Aḥmed ben ʿOmar et Maḥboûb ben Maḥmoûd, de novembre 1906 à juillet 1907; Aḥmed ben ʿOmar, Maḥboûb ben Maḥmoûd et Moḥammed el-Yaʿqoûbi, d'octobre 1907 à juillet 1908 et de janvier à juillet 1910; Moḥammed el-Yaʿqoûbi, d'octobre 1908 à juillet 1909; ʿAbd el-Qâder ben ʿAbbâs et Mokhtâr ben ʿAbd es-Slâm, d'octobre 1910 à mai 1911. Anciens élèves de la Médersa franco-arabe de Tanger, ces jeunes gens ont été envoyés à Alger sous les auspices de la Légation de France au Maroc, du Gouvernement général de l'Algérie et du Comité de patronage des étudiants étrangers, pour y suivre les cours de l'auxiliariat médical indigène; ils ont été placés sous ma surveillance directe et confiés à mes soins. Je me suis acquitté de mon mieux de la tâche qui m'incombait, et en même temps j'ai profité de l'occasion qui m'était offerte d'examiner de près un dialecte marocain. C'est une partie de mes études tangéroises que je publie aujourd'hui dans ce recueil de textes. La combinaison des éléments variés, dont j'ai parlé plus haut, en récits de quelque tenue, est entièrement l'œuvre de mes cinq

pupilles; je me suis borné à guider discrètement leurs qualités naturelles de composition. Entrant dans mes vues avec beaucoup de bonne grâce et de finesse, ils se sont patiemment prêtés à mes recherches et ont bien voulu me consacrer pendant quatre ans leurs instants de loisir. J'ai pu avoir avec eux, durant tout leur séjour à Alger, deux ou trois heures d'entretien presque chaque jour. Je ne saurais leur exprimer assez vivement ma reconnaissance.

J'ai souvent fait assister à nos séances de conversation et d'information des ṭolbas tlemceniens, algérois, constantinois, biskris, laghouâtis, etc. J'étais curieux d'observer l'effet produit sur eux par le dialecte de Tanger. Je dois dire qu'il a paru sonner étrangement à leurs oreilles; plus d'une fois j'ai vu mon entourage algérien ne pas comprendre du tout la langue usée et profondément altérée des Tangérois. Pour ma part, j'avoue qu'il m'a fallu quatre mois d'exercice quotidien pour entendre parfaitement mes informateurs lorsqu'ils conversaient entre eux. C'est au reste en écoutant ces entretiens que j'ai fait le plus d'observations utiles. Je suis convaincu depuis longtemps que les musulmans un peu cultivés de l'Afrique du Nord s'efforcent plus ou moins consciemment, quand ils parlent à un étranger (européen, ou musulman de langue arabe d'une autre région) d'adapter leur dialecte à une sorte de κοινή, et que leur véritable langue ne peut être entendue que dans les conversations qu'ils ont entre eux. Parmi mes collaborateurs algériens je dois remercier tout spécialement Aḥmed ben Raḥḥâl de Nédroma, Moḥammed ʿAboûra de Tlemcen, ʿAbd el-Ḥaqq ben Ouaṭṭâf de Con-

stantine et ʿAlî ben ʿAbd el-Qâder de Laghouat; après deux mois d'exercices, ils sont parvenus à saisir avec beaucoup de précision les particularités qui distinguent le tangérois de leurs parlers respectifs, surtout au point de vue de l'accentuation [1] et de la longueur des sons. Ils m'ont souvent aidé aussi à comprendre des expressions obscures.

Je regrette vivement de n'avoir pu m'aider dans la fixation de ces textes, du secours des appareils de phonétique expérimentale; eux seuls permettent d'établir avec quelque certitude deux faits d'une importance capitale, particulièrement difficiles à saisir avec l'oreille en tangérois : la présence ou l'absence d'éléments vocaliques, si légers qu'ils soient, et la longueur des sons. On peut prévoir que toutes nos enquêtes sur les parlers maghribins seront à reprendre le jour où l'Université d'Alger possédera un laboratoire de phonétique expérimentale. J'espère toutefois que le présent travail conservera alors un intérêt particulier et une valeur, pour ainsi dire, subjective; il demeurera le tangérois « entendu par des oreilles algériennes ».

[1] Après avoir compris ce qu'était l'accent d'intensité, Aḥmed ben Raḥḥâl le désigne de la manière suivante : *lḥårf -ĕllī-kûn-ᵊʿlih ṣ̌ṣṣóuṭ-ʿlᵊâli* « la lettre sur laquelle la voix s'élève » (c'est-à-dire devient plus forte).

SYSTÈME DE TRANSCRIPTION.

ʾ attaque vocalique forte, explosive du larynx, ء.

h souffle sonore, ه.

ḥ spirante sourde émise par le larynx dans la position de la voix chuchotée, ح.

ʿ spirante sonore émise par le larynx comprimé, ع.

q occlusive arrière-vélaire sourde (k^2) avec occlusion simultanée du larynx, ق.

ḫ spirante vélaire sourde (x^2), خ.

γ spirante vélaire sonore (γ^2), غ.

k occlusive palatale sourde, ك.

ǧ occlusive palatale sonore, ڤ; il représente :

ڤ (*q*), dans des mots arabes vraisemblablement empruntés à d'autres dialectes;

g roman ou berbère, dans des mots empruntés;

ج (*ǧ*), par dissimilation au cas de séquence d'une des spirantes cacuminales et dentales *š*, *s*, *ṣ*, *z*, *ẓ* (comp. Fischer, *Marokk. Sprichwörter*, p. 5 et 6; Meillet ap. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n° 51, cx).

š spirante cacuminale sourde, ش.

č affriquée cacuminale sourde, چ; dans des mots étrangers ou d'origine douteuse; چ géminé sonne *tč* (cf. Sievers, *Phonetik*[5], § 556), *t* initial du complexe, ayant, du reste, un autre point d'articulation que le *t* ordinaire du dialecte.

ž spirante cacuminale sonore, ژ.

ǧ affriquée cacuminale sonore, ج; l'affrication primitive de ج n'est conservée qu'en cas de gémination, et ج géminé sonne *dǧ* (cf. Sievers, *l. c.*), *d* initial du complexe, ayant, du reste, un autre point d'articulation que le *d* ordinaire du dialecte :

qụdğa «masse de cheveux», pluriel *q°žḛ̈ž; dğḅel* «la montagne» (الجبل), *žḅel* «montagne» (جبل).

s spirante dentale sourde, س.

ṣ spirante dentale sourde emphatique, ص.

z spirante dentale sonore, ز.

ẓ spirante dentale sonore emphatique, ز.

ț affriquée dentale sourde, تـ–ـت; *ț* géminé sonne *tț* (cf. Sievers, *l. c.*), *t* initial du complexe, ayant, du reste, un autre point d'articulation que le *t* ordinaire du dialecte.

t occlusive dentale sourde : 1° dans des mots étrangers ou d'origine douteuse; 2° pour ط (*ṭ*) dans quelques mots, au contact ou au voisinage de *i* ou de *r* non emphatique : ainsi, par exemple, *mtūrqâ* «marteau» مطيرقة, *tāgṭia* «calotte de laine blanche» طاقية (cf. Spitta, *Gram.*, p. 4), *trēq* «chemin» طريق, *terṭoq* «faire éclater» طرطق; 3° pour *ț*, par dissimilation, immédiatement devant une spirante dentale ou cacuminale (comp. Fischer, *op. laud.*, p. 5); 4° pour *ț*, souvent devant les liquides *l*, *r*, et la nasale *n* (comp. *id.*, p. 5).

ṭ occlusive dentale sourde emphatique, ط; fréquemment pour *ḍ* représentant ض–ظ; dans certains cas, la prononciation avec *ṭ* est seule usitée; le sujet parlant a complètement perdu la notion d'un *ḍ* primitif : ainsi *ḅyâṛṭ* «en face de» بغرض, *γṭāṛ* «sorte de grand plat» غطار, *qṭēḅ* «baguette» قضيب, etc.; dans d'autres cas, la prononciation avec *ṭ* apparaît, à côté de la prononciation avec *ḍ*, demeurée possible : ainsi *γlēṭ* «gros» à côté de *γlēḍ* غليظ, *ṭḥăk* «rire» à côté de *ḍḥăk* ضحك, *mṛēṭ* «malade» à côté de *mṛēḍ* مريض, etc.

d occlusive dentale sonore, د–ذ.

ḍ occlusive dentale sonore emphatique, ض–ظ.

p occlusive bilabiale sourde, پ; dans des mots étrangers ou d'origine douteuse.

ḅ spirante bilabiale sonore, ب.

b occlusive bilabiale sonore, ب; l'occlusion primitive de ب a été conservée seulement : 1° au cas de gémination : *bb* et non *b̥b̥*; 2° immédiatement après *m* : *mb* et non *mb̥*; 3° après le *l* de l'article : *ˇl̥bāb̥* «la porte» en regard de *b̥āb̥* «porte»; 4° sporadiquement dans quelques vocables, ainsi : *ărb*ᵇ*a* «quatre» اربعة, *qŏlb* «cœur» قلب, *kĕlb* «chien» كلب.

f spirante labiodentale sourde, ف.

m nasale labiale, م.

n nasale dentale, ن.

ṉ nasale vélaire, ڭ.

r vibrante linguale médiane, ر.

ṛ vibrante linguale médiane emphatique, ر.

l vibrante linguale latérale, ل.

l̥ vibrante linguale latérale emphatique, ل.

u̯ *u* consonne, و.

i̯ *i* consonne, ي.

Les signes g_k, $ž_s$, z_s, d_t, etc., notent des sons hétérogènes à initiale ou implosion sonore et à finale ou explosion sourde.

Une consonne écrite en petits caractères au-dessus de la ligne ($-^{t}$, $-^{b}$, $-^{s}$, etc.) est réduite.

Le signe ˇ placé, à la médiane entre deux consonnes (*fˇd*), à l'initiale devant une consonne (*ˇl̥hlā*), indique l'existence d'une syllabe sans élément vocalique et non accentuée; le signe ˚, placé dans les mêmes conditions, indique l'existence d'une semblable syllabe, mais accentuée; et dans les groupes *ˇl̥hlā*, *fˇd*, le signe ◦ indique que la consonne sous laquelle il est placé est le sommet de la syllabe sans élément vocalique (*f◦ˇd*, *ˇl̥hla*).

VOYELLES.

i *i* moyen.

e entre *i* et *é* fermé français.

e̩ *é* fermé français.

ę *è* ouvert français.

e *è* ouvert labialisé (*e* muet français).

ə entre *é* fermé labialisé (*eu* français de *peu*) et *u* français.

o̩ entre *e* muet français et *o* ouvert.

u̩ entre *ou* français et *u* français.

a *a* moyen.

å entre *a* et *o* ouvert.

ą plus près de *a* que de *è* ouvert.

a̩ plus près de *è* que de *a*.

u *ou* français.

u̩ plus près de *ou* français que de *o* fermé.

ǫ plus près de *o* fermé français que de *ou*.

o *o* ouvert français.

ǫ *o* très ouvert (voisin de *o̩*).

ī, ē̩, ā, ō, ū, etc. voyelle longue non accentuée.

ɩ, ĕ, ă, ŏ, ŭ, etc. voyelle de quantité variable : ou longue, ou de longueur moyenne.

î, ê̩, â, ô, û, etc. voyelle longue accentuée.

i, ę, a, o, u, etc. voyelle de longueur moyenne non accentuée.

í, é̩, á, ó, ú, etc. voyelle de longueur moyenne accentuée.

ĭ, ĕ̩, ă, ŏ, ŭ, etc. voyelle brève non accentuée.

i̯, e̯, a̯, o̯, u̯, etc. voyelle brève accentuée.

-ⁱ, -ᵉ, -ᵃ, -ᵒ, -ᵘ, etc. voyelle ultra-brève (réduction de voyelles étymologiques, phonèmes de transition, éléments brefs de diphtongaisons secondaires, etc.).

Le signe ˜, placé sur une voyelle, indique qu'elle est fortement nasalisée.

Le signe ‿, réunissant par-dessous deux voyelles (*a‿u, ā‿u, aⁿ‿u,* etc.), indique qu'elles forment diphtongue.

Le signe -, réunissant plusieurs mots, indique qu'ils ont été prononcés sans arrêt et comme un ensemble par le sujet parlant.

En dehors des textes, on trouvera, notant des sons étrangers au tangérois, les signes de transcription suivants :

ð spirante interdentale sonore, ذ.

ḍ spirante interdentale sonore emphatique, ظ-ض.

θ spirante interdentale sourde, ث.

TEXTES ARABES

ET

TRANSCRIPTION

TEXTES ARABES
DE TANGER.

الحكاية ذالقمّان

الخبز هى النعمة ذسيدى ربّى بها احنا عائشين وعندنا واحد
القاعدة العيال الصغار من اين كانعطيهم يمّاهم الخبز كالحتاج
يبوسوها ويفولوا بسم الله عاد باش ياكلوها والراجل اذا جاء
ياكلها اذا طاحت له فتيونة فى الارض كايرفدها ويبوسها
ويباكلها واذا كان ماشى فى الزنفة وشافى شى طريّى مطيّح
فمّامه كايرفدها ويبوسه ويفّيه فى واحد النصويفة وإلّا شفّ
خيارة محبّدة من الطريق باش ما يصدم عليها ولا يخلّى عليها
احد بالحقّ ذيك الطريبات ذالخبز اللّى كايكونوا فى النصويفات
طائلين كانجوا الحُمق فى حال شافانجة واحد طزّان من اين
كايدخل عليهم الجوع كايهشوا يقنفقوا فى النصوائق على ذيك
الطريبات ذالخبز يابسين ومزنجرين يعلم الله من فى اى وفت
وها ثمّ
وهذه الخبز ناس البلاد كاملين اللى باهلهم كايجنوا الخبز
فى ديارهم واللّى ما عندهم احد وبرّانيّين اللى كاياكلوا غير
طاجين الشمائت كايشروها مساكين غير من عند الخبّازين

TEXTES ARABES
DE TANGER.

I. ˘ḷḥkâịă-d˘ḷfărṛân.

˘ḷḥụ́ḅz hệịạ-nnạ́^{e}зmạ-dısīdẹ́-ṛ^{b}bi, ḅẹ̄hậ-ḥna-зâịšin; ụзánd^{e}-na-ụăḥ^{a}-lqāзệda: ˘ḷз^{e}ịậl-˘ṣsγắṛ, mnệ^{i}n-kaṭaзṭệhụm immậ-hụm ˘ḷḥụ́ḅz, kẹĭ^{a}ḥṭạ́ž-iḅūsụ̂ha ^{u}uiqụ̂lọ-ḅ$_{p}$˘ṣm˘ḷḷáh; зâd-ḅạš-ịạ̄k^{e}lụ̂ha. ụṛṛâž˘ḷ îlạ̄-žạ̄-ịạ̄kúlha, îlạ̄-ṭâḥ^{a}ṭlọ-fṭịụ̂ṭa-f˘ḷ'ắṛḍ, kệĭrfda ^{u}uiḅûsha ūịậkla. ^{u}ụidậ-kam-mạ̄ši-f˘ẓz^{e}ṇqå ušậf-šẹ̆-ṭṛệĭf-mṭệịăḥ-qọ̆ddậmọ, kẹ́irfdọ uiḅûsọ ui^{q}qệh-fụăḥ^{a}-ṭṭụêqå ulla-šọ̊qq^{e}-ḥẹ^{i}âṛa mḥáĭ^{i}da-m˘ṇ-ttrệq, ḅậš-mạ-iẓṭọ́m-з^{a}lệha ūlẹ́-ĭḥạ́llĕf-з^{a}lệhă-ḥắdd. ḅ˘ḷḥáqq dik-^{o}ṭṭṛệ-fâd-d˘ḷḥụ́ḅz, ˘ḷlí-kẹikụ̂nọ-f˘ṭṭụēqạ̊ṭ-ṭāilîn, kẹ̄ižîu-lḥộmọ̆q fḥâl-šāfậnža ụḥmọ̆ṭ-ṭọzẓân, mnệin-kẹ̄^{i}dıḥụ́l-з^{a}lệhụm-dğụ́^{o}з, kẹ́imšịu-igẹ̊ngfọ-f˘ṭṭụâi^{o}q з^{a}lā-dīk-^{i}ṭṛệfâd-d˘ḷḥụ́ḅz, ịậbsīn-ụmžẹ̊nž^{e}rin, ịạ́^{e}зlm-ăḷḷắh ṇ˘m-fụ̂ịăḥ-ụhụ̂ma-ṭĕmma.

uhād-˘ḷḥụ́ḅz, nạ́s-˘ḷblậd-kạ̄mlîl-li-ḅạ́hlụm, kẹ̄ĭзắžnọ-lḥụ́ḅz-f˘ḍịḍṛụm; ullí-mū-зándụm-ḥắdd uḅ˘ṛṛānîịen ˘ḷlí-kẹi^{i}ạ̄klọ γệr-ṭắžîn-˘ṣšmậiṭ, kẹ̄ĭšrîọha msậkẹ̆n γệr-m˘ṇ-зánd-˘ḷḥăb-

وعندنا عيب الراجل اللّي يكون بحارج ويمشي يشري الخبز من
السوق على خاطر الخبّازات ما كاياكل الخبز ديالهم غير اللي
ما عندوه نفس من جانب العجن والوسخ والمسايح وما كايشريوا
غير ديال النجين النائح مولى البليون للرّطل ديال الغامل اللّي
كايبقى مرمى فى الخزائن من عام سكتوا والخبّازات المحتسب
هو اللي كايسعّرلهم الخبز وعمل لهم واحد الراجل اللي
كايوزنها لهم كل خبزة بثمنها والموضع اللّي كايجلسوا فيها
الخبّازين هى فى السوق وبرّا من وراء البلاصة ومقابلين
الملّاحين واخرين فى السوق وداخل فحّام البنكة فرنصيص
بغرض السقّاية مصبّبين فى حال العسكر غير كسّح علىّ نكسّح
عليك وتجبرهم فى الليل كل واحدة بالقنّير ديالها فحّامها
ارى لنا دابة لخبز الديار اللّي كايجنوها مواليها خدّاج والسهيد
خدّاج والنجين خدّاج والزرع وكائن تانى المساكن اللّي كايفوا
الخبز والدرهوش والحشاوش كلها وعلى فكّ جهده وكل نهار
كايجنوا باش ما تخطاهم شى الخبز من الدار وكلّ دار واش حال
كانجن والمرأة من اين كانفاضى بالنجين وكايشيط لها شى
طريّبى كانعمّل به انقول باش تحرّر به ابنها اوبنتها وكائن من
الديار نهار الخميس ونهار الاحد ما كايجنوا شى كايفيوا سكسو
وكائن من الديار عاود اللّي كل صباح كايجنوا الرغائب باش
كايبقاوا والنجين ديالهم فى حال النجين والخبز بالخفّ هى بلا
خيرة وجارية باش كانصلح للطليق واما الفراشل والبقافص

bâzin. ąsándᵉna ʒáiḅ ˇɾɾâžˇḷ-lī-kûm-bᵉḍâṛhụm, ᵘuimšî-šri-lḥúḅz-mˍ-ˇssóq; ʒᵃlā-ḥâṭâṛ-ˇlḥăbbāzâṭ, mā-kāïᵗâkŭl-lḥúḅz-diâlụm yêl-li-mā-ʒándo-nĕfs, měn-žâněḅ ˇlʒᵃfén-ūlūsâḥ-ulmsâsăḥ. ŭmâ-kẽïšrîṭ̣ yêṛ-dīk-ºṭṭḥện-ˇnnâïăḥ, mūl-ˡḅˇliân-nˇɾɾṭâl, dīk-ˇlyâměl ˡli-kẽïḅqâ-mˇɾmi-fˇlḥzâin mˇn-ʒám-sˇkṭo. ulḥăbbâzaṭ, ˇlmˇḥṭẽḅ hŏụá-lli-kẽï-ṣaʒʒáṛlụm-ˇlḥúḅz; ụʒᵃmˇllụm ụăḥᵃ-ɾɾâžˇl ˡli-kẽïŭznâlụm, kull-ḥúḅza-ḅṭamâna. ŭlmōḍáʒ-ᵃllí-kẽïgẽ̆lso-fêḥa-lḥăb-bâzin, hẽ̆ʲa-fˇssóq-dᵉḅắṛra, mûˍ-ˇlpláṣa ụmgāblîl-lmĕllâ-ḥẹn; ụâḥṛện-fˇssóq-ºddâḥŏl, qŏddâm-ˇlbánka-frúnsẹs, ubyắṛṭ-ˇssˇqqâïa, msâffin-fḥāl-ˇlʒáskŏṛ, yêṛ kˇssˇd-ʒᵃlîïa-nkˇssẽ̆d ʒᵃlîk; udžḅắṛhŭm fˇḷlîl, kull-ụŏḥḍa ḅˇlfnêïăṛ diâla qŏddâma.

âṛˇnna-dâḅa-nḥúḅz-ˇḍḍiắṛ ˇlli-kẽïʒážnuha mụâlẽha, ḥû-dẽ̆k-dˇssmîd, ḥûdẽ̆k-dŏṭṭḥện, ḥûdẽ̆k-dˇzzɾáʒ; ukąin-tąni-lmsâkẽn, ˇlli-kẽ̆ïqẽo-lḥúḅz-ˇdďɾduš-uddšáuš, kullá-ụaᵉʒlā-qŏdd-žúḥdo. ukụn-nhâṛ-kẽïʒážno ḅâš-mā-ṭḥṭắhúm-ši-lḥúḅz-mˇn-ḍḍâṛ; ukull-ḍâṛ-ušḥál-kătáʒžẽn. ulmᵉṛá mnẽ̆in-kaṭqắḍẹ-ḅˇlʒᵉžîn, ukẽ̆ïšẽ̆ṭlắ-šẽ-ṭṛẽ̆ïẽf, kaṭʒáddẽ̆l-bẽḥ-ângūl ḅâš-kaṭḥắzzâṛ-bẹḥ ḥná-âu-ḅˇnṭa; ukâin-mˇn-ḍḍiâṛ, nhâṛ-ˇlḥmîs-ụnhâṛ-ˇlḥắdd, mā-kẽïʒažnûši; kẽ̆ïqqẽo-sˇksọ. ukâin mˇn-ḍḍéâṛ-ʒáud ˇllí-kull-ºsḅáḥ kẽïʒážno-ɾɾyáif ḅâš-kẽ̆ïſṭɾo; ᵘulᵉžîn-diâlụm ſḥál-laᵉʒžîn-dˇlḥúḅz; ḅˇlḥắqq, hẽ̆ïą-ḅla-ḥmîra užâṛia, ḅâš-katsláḥ-nˇṭṭlẽ̆q.

كايعملوهم غير اذا كان عندهم شى فرح والّا فى الاعياد والعجين
ديالهم كايزيدوا فيه السكّار وحبّة حلاوة وجلجلان والمسكة
والسمن والخميرة بزائد وكايكبّوا فيهم ماء زهر والعجين كايفوه
فاسخ وكايعطوه الدليخ حتى كاينطلق ومن اين كايعجنوا البفافص
فالعيد الصغير البنات اللّى كايكونوا كايدلكوا العجين مع النساء
من اين كايفاضوا بالدليخ وكايبدوا يفطّعوا البفافص ويفرّصوهم
ديال البنات اللّى كانوا كايدلكوا معهم كل واحدة منهم كاناداى
لهم من الدلكة باش تعجّل عائشة ولّادة من اين كايفاضوا النساء
بالتفريص وكايكونوا ماشى يرقدوا الصيافر كايدوروا فيهم
البنات كايقولوا لهم اذا رقدتوا الصيافر خلّوا لنا واحد الصبور
كبير باش نعجّلوا عائشات ولّادات كانجوا النساء كايقولوا لهم
فمّكم فمّ العرارد وانتم كانبقشوا لى عاد على عائشات ولّادات
كانجوا البنات كايقولوا لهم اه يا ويلى من الصباح واحنا
كانفطّعوا اكتافنا معكم وغابة حتّى الصبور ما بغيتوا شى تخلّوه
لنا بسم الله القضاء واش هذا العجب كاتجى مولاة الدار كانسمعهم
كانقول لهم اه يا للّى كاتجوا للديار ديالناس وكانبغوا تفّوا الراى
اذا بغوا الصبور خلّوه لهم ما شى من الصباح وهما كايفطّعوا
معنا اكتافنا وغابة ما تخلّيهم شى يفّوا خاطرهم كانجوا ديال البنات
كايدوروا فيها كايقولوا لها ها انت كانشوفى غابة موالين الدار
صبروا والعزّايين كبروا كايمشوا بها بها لغاية الصبور اللّى هو
كبير كل واحدة فى يدها الصرى ديالها باش يعجّلوا

ụ̆ᵐmạ-lqrâšẹl-ulfqåqọ̈ṣ, kẹiзamlộhụm γệlla-kān-зándụm-šî-fărḥ ᵘŭllá-f ḷзᵉịậd; ulзᵉžîn-diậlụm kẹ̄ĭzîdọ-fẹ́h-ăssůkkaṛ, uḥăbbĕṭ-ḥᵃlâụa, užẹ̆nžlạn, ulmᵘṣka, ussmĕ̊n, ᵘulḥmîrạ-ḅzậid; ukẹikúbbọ-fẹ́hum-mắ-ẓhaṛ. ulзᵉžîn kẹiqệụạh-qåṣăḥ, ūkẹiᵃзṭẹ̆ụáh-ăddlîk, ḥᵘᵗṭá-kẹ̄ĭnṭlộq. umnệi-kẹiзážnọ-lfqåqṣ-dˇḷзᵉîdₜ-ˇṣsγẹ́ṛ, ˇḷbnậṭ-ˇḷlí-kẹ̄ĭkụ̂nọ-kẹ̄ĭdˇḷkọ-lạᵉзžîn-mзā-nnsâ, mnệin kẹ̄ĭqåḍẹọ̈-ḅĕddᵉlîk, ukẹ̄ĭḅdóụ̈-iqåṭṭзọ-lfqåqọ̈ṣ, ᵘuiqårṛṣọhụm, dīk-ˇḷbnậṭ-ˇḷli-kânọ-kẹ̄ĭdẹ̆lkọ-mзâhụm, kull-ụə̆ḥda-mᵉụnụm kạ́ddi-ṭåṛf mṇ-ˇddẹ̆lka ḅậš-ṭзáddẹ̆l-зâišå-ullậda. mnệi-kẹiqåḍẹu-nnsâ-ḅˇṭṭˇqṛệṣ, ukẹ̄ĭ-kụ̂nọ-mạší-rfdọ-ṭṭẹâfâṛ, kẹ̄ĭḍộṛọ-fẹ́hum-bbnậṭ. kẹ̄ĭqụ̄lû-lụm : « ĭdá-rfₒṭṭọ-ṭṭᵉịâfâṛ, ḥállịụnna-ụăḥᵃ-ṭṭẹ́ifọṛ-kḅîr, ḅậš-nзáddlọ-зaišậṭ-ullậdạṭ. » kẹ̄ĭžiu-nnsâ-kẹ̄ĭqụ̄lûlụm : « qộddₜkụm-qộdd-ˇḷзᵃrậrẹ̆d, ụnṭụ́m katfₒtšûli-зâd зᵃlā-зái-šậṭ-ullậdạṭ! » kẹižîu-lbᵉnậṭ kẹ̄ĭqụ̄lûlụm : « ậḥịậ-ụîli! mˇ-ṣsḅáḥ ụə̆ḥná-kanqåṭṭзọ-kṭậfna-mзâkụm, udậḅa ḥᵘṭṭa-ṭṭẹ́ifọṛ mā-ḅγẹ̄ṭûši-ṭḥállīụáhˇụna! ḅₚˇṣmˇḷlậh-ălqḍå! uš-hâd-ˇḷзᵃžộḅ! » kạdžî mụlāḍ-ᵈḍâṛ katsmáззọm; kaṭqụ́llụm : « ahịậ-lậlla! kadžîu-ṇˇḍḍịâṛ-dˇụnás, ukạṭḅγệŭ-ṭˇqqệọ-ṛṛâi! îlā-ḅγåọ-ṭṭẹifộṛ, ḥállīụáhlụm! mậši-mˇṇ-ṣsḅáḥ ụ̄hộma kẹiqåṭ-ṭзọ-mзâna-kṭậfụm! udậḅa ma-ṿḥållẹ̄ḥụ́mšẹ̄-qqệọ-ḥâṭṛọm! » kẹ́ižiu-dīk-ˇḷbnậṭ kẹiḍộṛọ-fẹ́ha, kẹiqụ̄lûla : « hânṭi-kát-šuf-dậḅa! mụâlin-ḍḍậṛ-ṣộḅṛọ́ ulзazzậin-kˇfₒṛọ́. » kẹ̄ĭmšịu-ḅẹ́ha-ḅẹ́ha ndīk-ᵒṭṭẹifộr ˇḷlé-hᵒụâ-kḅîr, kull-ụə̆ḥda fẹ́idda

عائشات ولّاهات ارى النا غابة حتّى البنينات الستيتوين كل واحدة
كانغوّن على حمّاها تعطيها العجين باش يعمّلوا عائشات
وليلات غيالهم وكايبدوا يعركوا فى العجين حتّى كانعملو
كانحربلوها وكايعملوا بها واحد الدوّارة فى حال الدقّ غالفقّوسة
الكبيرة وكانجيبوا الموس كايبدوا يجرحوا من الاجناب غيالها من
على برّا وكايعمّلوا السنينات وكانجيبوا واحد الروج غالحرابل
كانخلّيوه فوق منها وكانجيبوا واحد اخر وكايعرّضوه من فوق
وفى كلّ فنت غالحربول كايفّوا الزهر وغايط الضريبة اللى شانط
كايعملوا له فى حال الدقّ غالخمّسة وهذا الزهر كانجيبوا واحد
الضريبة غالعجين وكانحربلوه حتّى كايولّى فى حال الدقّ غالفارّو
وكايبسّطوه وكانجيبوا الخدمى وكايبدوا يفطّعوا فيه من واحد
الجهة فى حال الدقّ غالتريبش وكايلوّوه على بعضيته وكايركّزوه
فى القنوت غالحرابل وكايعملوا واحدة كبيرة فى الوسط ومن
اين كانجى من الفرّان كايعلّقوها فى الصدر غالبين وكانبقى ثمّ
معلّقه كايضربها الريح باش ما تغمل شى حتّى العيد الكبير
وكايهرّسوها فوق الفرون غالحولى وياكلوها

كائن فى ضجة واحد العشرين غالفرارن وفى كلّ حومة كائن
زوج ثلاثة غالهرارن فى الحومة غالقصبة كائن الفرّان غحسيون
تحت باب مرشان وفرّان الحاج الطاهر اللّى فوق منه واحد البنى
فى حال الدقّ غالصومعة فى الحومة غالقرنة وفى الحومة
غجنان فبطان كائن الفرّان الجديد والفرّان غالالغميش والفرّان

ṭṭâṛf-ḍ ḷᶻᵉžîn-diậla ḅậš-ɜáddlə-ɜâišậṭ-ᵘullậḍaṭ. áṛ˘nna dậḅa ḥ˘ṭa-lbnîṭaṭ-˘ssṭītuîn; kull-ụ̈ẖḍa-kaṭyóuᵘṭ ɜᵃlậ-immậha ṭaɜṭệha-laᵉɜžîn, ḅậš-ɜáddlọ-ɜâišaṭ-ūlíldạḍ-diậlum. ukệ̈ḅḍọu-ɜᵉậṛkọ-fˇḷᶻᵉžîn ḥ˘ṭṭa-kệindlẹk, kệ̈ïẖặṛ-ḅlộha ukẹɜámlọ-ḅệha-ụaḥᵃ-ḍḍộụāṛa-ſẖāl-ddộqq-ḍ˘lqặf-fûla-lkḅîra; ukệ̈žíḅọ-lmûs, kẹiḅdóu-iž̈ṛẖọ-m˘ṇ-dğnậḅ-diậla m˘ṇ-ɜᵃlā-ḅậṛṛa; ukẹɜáddlọ-snînaṭ. ukệ̈žíḅọ ụ̈ặḥᵃ-žžû-llḥᵉrậḅël; kệ̈ïẖállſọhụm-fōq-mẽnna, ukệ̈žíḅọ-ụ̈áḥệḍ-āḥóṛ, ukệ̈ɜaṛṛḍộh-m˘ṃ-fộq; uſkull-qând-ḍ˘ḷẖặṛḅûl, kẹiq-qệu-zzhár. udīk-ṭṭṛệïf-ˡli-šâẹṭ, kẹiɜamlûlọ-ſẖāl-ddộqq-ḍ˘ḷmḥámmsa; uhād-˘zzhár kệ̈žíḅọ-ụ̈ặḥᵃ-ṭṭṛệiᵉf ḍ˘ḷᶻᵉžîn, ukệ̈ïẖặṛḅlẩḥ-ḥ˘ṭa-kệiulli ſẖal-ddộqq-ḍ˘lgậṛṛọ ukẹiḅ˘ssṭộḥ. ukẹižíḅọ-lḥụ̊dmi, ukệiḅḍọu-ïqậṭṭzọ-fệh m˘ṇ-ụ̈ặḥᵃ-dğệha ſẖāl-ddộqq-dệṭṭᵗṛíš; ukệilộụ̈ụ̈ậḥ-ɜᵃlā-ḅaɜṭệṭọ; ukẹirkzáh f˘lqnû̊d-ḍ˘ḷḥᵉrậḅël. ukẹɜámlọ-ụ̈ẖḍa-kḅîra-f˘ḷuộṣṭ. ụmnệïn-kadžî-m˘ḷ-lfặṛṛân kẹɜallqộha f˘ssdệṛ-ḍ˘ḷbîṭ, ukậṭḅqå-ṭệmma-mɜállqå, kẹiḍṛậḅha-rṛệḥ ḅậš-ma-ṭṭỿmệlšï, ḥ˘ṭṭa-lᶻᵉîd-˘ḷkḅîr; ukẹihậṛrsụha fōq-˘ḷqṛộn-ḍ˘ḷẖáuli ūậklụ̈hặ

kậin-ſṭánža-ụáḥḍ-˘ḷɜəšrîn-ḍ˘ḷſṛâṛ˘ṇ. uſkull-ḥáuma kạin-žúž-tlậṭá-llfᵉṛâṛ˘ṇ. f˘ḷẖáuma-llqᵈṣḥa kậil-lf˘ṛṛán-thsíụ̈ᵘn ḥ˘ḥṭ-ḅām-mᵈṛšạn, uf˘ṛṛál-llẖāṭ-ˡṭâhậṛ ˘llí-fộq-m˘ṃṓ ụaḥ-ᵃlbni ſẖāl-ddộqq-ḍ˘ṣṣộmɜa f˘ḷẖáuma-llgúrna. uf˘ḷẖáuma džṛâ-qâḅṭân, kậil-lfặṛṛan-dğdid, ulfặṛṛân-ḍ˘ḷláymiš,

ڤازرياح والبرّان ڤشاشون وفى ڤيغ الحومة هى اللّى ساكنين
فيها الخبّازات ڤالبلاغ وفى الحومة ڤكزنّايه كانّن البرّان ڤبوقطّايه
والبرّان ڤميمون والبرّان ڤابن الجيلالى اللّى حذاء سيدى على بن
حدوش والبرّان ڤالنوينو فى السفّايه الجديدة اللى فريب لسيدى
احمد بن ناصر وهوّه فى حالة على الزنقه ڤالمصطفى الدكّالى
تخرج فى واد احرضان يلڤاه بغرض البرّان ڤبو عرّافيّه ڤعّامه
الحمّام والفرناجى واكاع فى حالة على الزنيّقه ڤدار ابن شهول
تخرج فى القيساريّه تجبر البرّان ڤالجامع مڤابل ڤار الڤحتسب
القديمه والحانوت ڤالڤرصانى اللى كنّا كانشروا من عندو
الصنيعفات الستيتوين والحلاڤى والإبارى ڤالخياطه ومن ثمّ هوّه
فى حالة على القوس ڤبيسينتى وادخل على ڤار السيّد كايلڤاه
على يجا ڤالشمال البرّان ڤولد الحاج شعيب من وراء الزاويه ڤاهل
تفّين اللى فيها اليوم الكتّانيّين اللى جابوا عليها التنبيذة من
عند السلطان ومن ثمّ ادخل على القوس ڤسيدى على بن داود
كانصوّف فى وسط القارة ڤدار البارود كانصيب البرّان ڤابن
رايح فعّام الجامع ڤالسيد عبد السلام التوزانى وزد فى حالة من
ثمّ على الحومة ڤالبرج كايتلاڤاه البرّان ڤفاس وألو على الزنيّقه
ڤالرويضة ڤمولاى عبد السلام ومن ثمّ زد ڤغرى حتّى البرّان
ڤالزيتونة فى آخر كانهوّه فى حالة هكذاه حتّى ڤتوصل للبرّان
ڤجلّول وزد على مولاى عبد القادر والو على الزنيّقه ڤدار
احرضان تجبر البرّان ڤمرغيش من ثمّ اهبط فى حالة على

ulf˘ṛṛân-dạzẹ̊riạḥ, ulf˘ṛṛăn-tšâšụn; ufdīk-˘ḷḥáuma hẹ̄iạ-lli-sậknīn-fẹ̄hạ-lḥăbbâzạd-d˘ḷblậd. uf˘ḷḥáuma dẹ̆gz˘ṇnậịa kạ̄il-lf˘ṛṛân-dḥụ-gᵗḷậịa, ulfå̊ṛṛan-dmẹ́imụ̄n, ulf˘ṛṛân dḥĕn-dğîlạ̄li ˘ḷli-ḥdā-sîdẹ-ɜᵉlî-ḥĕn-ḥámduš, ulfâṛṛân d˘ụnuînọ f˘ṣṣ˘qqâịạ-dğîda ˘ḷli-qᵉrîḥ-˘ṇsîdi-ḥmĕ̊d-ḥ˘ṇ-nâṣå̆ṛ, uhộuᵘd fḥâlẹ̆k ɜᵃḷ-˘zzå̆nqa-d˘ḷmụ́ṣṭfa-ddukkậli, ṭ˘ḥrúž-fụạ̄d-aḥáṛḍân; ᵏilqå̊k-ọ̆ḅyå̊ṛṭọ̆k ˘ḷf˘ṛṛăn-dḥậ-ɜaṛ-ṛâqẹịa qọ̆ddâmọ-lḥáᵐmạm-ulfụṛnâči. ụṭḷáɜ-fḥâlẹ̆k-ɜᵃḷ-˘zznệⁱqa-ḍḍâṛ-ḥ˘ṇ-šĕ̊mmụl, ṭẹ̆ḥrúž-f˘ḷqẹisạ̄rị̆ịa; džḥå̊ṛ-˘ḷf˘ṛṛân-ddğậmaɜ, mgậḥĕl-ḍāṛ-lm˘ḥṭẹ̆ḥ-˘ḷqdîma ulḥānụ̂d-d˘ḷgọṛṣâli, lli-kụ́nna-kánšriŭ-m˘ṇ-ɜándọ ssnīdᵢqå̂t-˘ṣstîṭụẹn ulḥlâqẹ ulīḥâṛẹ-d˘ḷḥẹâṭå. umĕn-ṭẹ̊mma hộud fḥâlẹ̆k ɜăl-lqå̊uṣ dḥīsînṭi utḥụ́l ɜᵃlā-ḍâṛ-˘ṣsîịẹ̆d; kẹ́ilqọk-ɜᵃlạ̄-iddẹ̆k-t˘ṣšmậl ˘ḷf˘ṛṛan-dụúld-˘ḷḥāt-šɜâịĕḥ, mụ̄ṛ-˘zzå̊uịạ-dhå̆l-ṭ˘qqệṭ, ˘ḷli-fẹ̄hạ-lịûmạ-lḳ˘ṭṭạ̄nîịẹn, ˘ḷli-žâḥọ-ɜᵃlẹ̄ha-ṭṭĕnfî-da m˘ṇ-ɜánd-˘ṣṣọ́ḷṭân. um˘ṇ-ṭẹ̊mma, dᵢḥụ́l-ɜăl-lqå̊uṣ-dᵢsîdẹ-ɜlî-ḥ˘ṇ-dâụŭd; kadzdọ́q-fᵘọ̆ṣṭ-˘ḷgâṛa-ḍḍâṛ-˘ḷbâṛọd; kaṭṣệḥ-˘ḷf˘ṛṛán dḥ˘ṛ-rạ̄ḥăḥ qọ́ddạm-dğậmaɜ-dˢsī-ɜaḥₚ-ˢslạ́m-ṭṭuzậni. uzīd-fḥâlẹ̆k-mĕn-ṭẹ̊mma ɜăl-lḥáuma-d˘ḷbụ́ṛž; kẹ̄̆itlāqå̊k-˘ḷfå̊ṛṛăn-dqå̊ṣọ̆m. ulụ̂-ɜᵃḷ-˘zznệⁱqa-d˘ṛṛụệḍa-dmụ̄lẹ́i-ɜaḥₚ-ˢslạ́m; um˘ṇ-ṭẹ̊mm zîd-dọγrí ḥ˘ᵗṭạ́-lf˘ṛṛân-d˘ẓzẹịṭụ̂na fâgmẹ̆ṛ. kaṭhộud-fḥâlẹ̆k-hạkdậk ḥăṭṭá-t-ṭụ̄ṣọ́n-n˘ḷf˘ṛṛan-džẹ̆llul. uzîd ɜᵃlā-mụ̄lẹ̄i-ɜaḥ-qå̊d˘ṛ, ulụ̂ ɜᵃl-ẹ̆zznệⁱqu-ḍḍâṛ-āḥáṛḍân, d˘ẓḥå̊ṛ-˘ḷf˘ṛṛân dm˘ṛγîš. m˘ṇ-

الخانون والفرّاق وجز على القوس وجار السعيدى وزد على سيدى
الشيخ واهبط على جار المصوّرى وجز فى قلب السفاية الجديدة
واخرج فى حالك فى القوس وجار الرائس بالقة وصبّى فى حالك
على الخرّازين تخرج بغرض الجار والضريس من ثمّ اطلع على
الصبّاغين واقلب فى حالك على الزنقة والملّاح كايلقاك البحّار
والرّغيوى هو الاوّلى واطلع حتى الزنقة وجار الميريكان فى
جنبها تصيب البحّار والقعورى من ثمّ هوّد حتّى تتلاقى البحّار
والمعلّم محمّد العمرتى

والحنطة متاع تاجرّانن الكبير وبالها هو الامين اللى كايحكم
عليهم فى الامور والصنعة فى حال وابة المعلّم ما يطيّب شى
الخبز مليحة لواحد الجار والّا خلّاها لهم تحمض كايمشوا يدعوه
عند المحتسب كايجى المحتسب كايقول لهم هذى الدعوة ما شى
وبالى والامين سيروا عند الامين المعلّم محمّد بو قطّاية اللى
عنده البحّار فى الحومة وكزنّاية هو كايحكم عليهم كان
بالمصالحة هاهُ ماشى يصالحهم والّا كان شى واحد عنده الحقّ
كايحتّم على اخر يعطيه حقّه والصنّاع اذا تحابسوا مع المعلّم
كايدعوه عند الامين عاود التّين والامين متاع تاجرّانن مسمّى
على يد المحتسب هو اللى مكلّف بالخبز والحبّاسة وفيها عنده
الريح وكايريح عاود ثانى شى حاجة من عند المعلّمين والبحّار فى
حال الدعيران اللى يحكم عليهم بهم

والبحّار هو مبنى من برّا فى حال واحد الخزين وفيه داخل كائن

ṭémma hᵃḅṓṭ-fḥâlĕk ʒăl-lḥānṷd-ᵈdĕggą̊g, ugûz-ʒăl-lqą̆uṣ-ḍḍâṛ-ᵛṣsʒẹ̊di, uzîd ʒᵃlā-sîdĭ-šš̊ẹ̊ḥ, uhᵃḅṓṭ ʒᵃlā-ḍâṛ-ᵛḷmṣą̆u-ṛẹ, ugûz fqṓlb-ᵛṣṣᵛqqâi̯a-dĕgdîda, uḥrúž-fḥâlĕk fᵛlqą̆uṣ-ᵒḍḍâṛ-ᵛr̥râiṣ ḅálga, uṣṓffi fḥâlĕk ʒăl-lḥą̈rrâzin; ṭᵘḥruž-ḅyą̆rᵈ-ḍḍâṛ-ᵗtórṛes. mᵛṇ-ṭémma, ṭlâʒ-ʒᵃḷ-ᵛssẹ̈i̯dyẹn, uqlĕf-fḥâlĕk ʒᵃḷ-ᵛzzą̆nqa-dᵛḷmĕllaḥ; kẹilqą̆k-ᵛlfᵛr̥rân dᵛr̥ryíụi, hᵒụą̆-llṑ̆ŭli. ụṭlâʒ ḥᵛṭa-zzánqa-ḍḍâṛ-ᵛḷmẹ̊rîkān; fžímba ṭsẹ̊ḅ-ᵛlfᵛr̥rán-dᵛlgaʒmṓṛẹ. mᵛṇ-ṭémma, hṓụᵘᵈ ḥᵛṭta-ṭṭlâqâ-lfą̆rran-dᵛlmʒállĕm-mọḥámmĕd-ᵛḷʒᵃmą̆ṛṭi.

ulḥẹ́nṭa-mṭâʒ-ṭāfą̆rṛánṭ, ᵛlkḅír-dią̈la hṓụą̆-lą̈min ᵛlli-kẹilḥkĕm-ʒᵃlẹ̊hụm fᵛl'ọmṓṛ-ṭᵛṣṣᵏṇʒa. fḥāl-dą̈ḅa, ᵛlmʒállĕm mą̆-iṭą̆ⁱḅši-lḥúḅz-ᵛmlíḥa nụą̆hᵃ-ḍḍâṛ, ullá-ḥą̈llą̈hą̈lhụm-ṭᵛḥmṓṭ; kẹ́imšiu idʒẹ̊uaʒ-ʒánd-ẹ̊lmᵏḥṭẽḅ. kẹ́izi-lmᵏḥṭẽḅ kẹiqúllụm: « had-ᵈdáʒụa mâšĭ-dią̈li, dᵉlą̈min; sîrọ-ʒánd-lą̈mîn ᵛlmʒállĕm-mḥámmĕd-ḅū-gᵛṭṭą̈ia ᵛlle-ʒándọ-lfą̆ṛṛán fᵛlḥáuma-dĕgzᵛṇnąi̯a. » hṓụa-kẹ́iᵉḥkĕm ʒᵃlẹ̊kụm; kâm-bᵛlmṣą̆lḥa, háu-māšĭ-ṣą̆láḥḥọm; ᵘúlla-kánši-ụâḥẹd-ʒán-dọ-lḥą̆qq, kẹiḥą̆ṭṭĕm ʒᵃlą̈-i̯ą̈ḥṓṛ i̯aʒṭẽḥ-ḥą̆qqọ. uṣṣúnnaʒ, îdą-ddą̈ḅzọ-mʒā-lmᵃʒállĕm, kẹ̈ĭdʒẹ̊uáʒ-ʒand-lą̈min-ʒáun-niṭ. ulą̈mîn-ᵛṃṭâʒ-ṭāfą̆ṛṛánṭ, msẹ̊mmi-ʒᵃlą̈-ⁱídd-ᵛlmᵏḥṭẽḅ. hᵒụą̆-lli-mkẹ̊llĕb-bᵛḷḥúḅz-dᵛḷḥą̆bbą̈sa, ufẹ̊ha-ʒándọ-rrḅą̆ḥ. ukẹ́irḅaʒ-ʒautṭą̈ni-šĭ-ḥáža mᵛṇ-ʒánd-ᵛlmᵃʒallᵉmîn dᵛlfą̆ṛ-ṛán, fḥāl-ḍḍʒẹ̊ṛâṭ ᵛlli-ᵉḥkĕm-ʒᵃlẹ̊hụm-bẹ̊hụm.

ulfą̆ṛṛán hṓụá-ṃᵛḷmî-mᵛṃ-bą̆ṛṛa fḥál-ụą̆ḥᵃ-lḥzîn; ufẹ̊h-

بين النار وهذه بين النار مغبّة من داخل ومن برّا ومدوّرة والقاع
ديالها مفرّش بالاجور طويل اللّي كايجى من الهرارش ومن آلجهة
وتحت الاجور مبنى فرشة بفرشة بالملح والحمرى والملح كايفوّها
باش كاتشبّر الدخانة والحمرى باش كايفبض الاجور وفخّام فم
بين النار الموضع فى اين كايكون وافى المعلّم كاتسمّى الحجرة
وفيها كاتكون المدخنة من اين كاتخرج الدخّان وعلى اليمين
وعلى اليسار كائن زوج دكاكن اللى على اليمين معلّفة فوق
منها القبّة واللى على اليسار كائن تحت منها الجنجار اللى
كايمثّلوا به فى حال اذا كانت شى موضع ضيّقة كايقولوا ها
الجنجار ها بين النار ومن فوق بين النار كائن القبّة اللى كاتخزنوا
فيها الاعواد والقلدات اللى كايجيبوهم من الغابة بافين خُضر
وفى اين كائن واحد الناسيعة كاتخلّوها خاوية فى الشتوة
كاينعسوا فيها الطراح اللى ديورهم بعاد وفى الجنب ديال الفرّان
كائن الاروى فى اين كايربطوا الحمير والموضع ديال الحمير فيها
المربط ديالهم والمذود فى اين كايعلفوا وفوق الاروى كائن
واحد السقّة فى اين كايعملوا التبن والتخال
والماعون ديالى الفرّان هما الحواول هما اعواد ديال الحلو طوال
ومسلوبين ومن الراس ديالهم رفاق فى حال الدقّ ديال القصبة
ديال الحوّانة باش كايقلب بهم الخبز والمطارح هما فى حال الحوّال
ولكن عندهم فى القاع ديالهم واحد البالة ديال اللوح مبسّطة
ورطبة ومن جهة العود غليظة شويّش من ثمّ وهى هوّاية

ăndâḥŏl, kĕĭm-bĭṭ-ˇn̥nâṛ. uhâd-bṭ̂-ˇn̥nâṛ, mqâbba mˇn̥-dâḥŏl-um-bâṛṛa, umḍŏᵘṛa, ulqâɜ-diâla mfâṛṛŏš-bˇl̥lâžoṛ-ṭuîl ˇl̥li-kĕĭžī-mˇl̥-lhᵃrâ̆ˇš umˇn̥-âⁿžṛa; uṭ̂ḥṭ-ˇl̥lâžoṛ mĕḥni-fâṛša-ffâṛša bˇl̥mᵉláḥ ulḥămri. ᵘulmᵉláḥ kĕiqqĕ̆oha bą̆š-kątš̆bbâṛ-ˢsḥâna, ulḥămri bą̂š-kĕiqbṓṭ-ˇl̥lâžŏṛ. uqŏd-dą̂m-fŭmm-bĭṭ-ˇn̥nâṛ, ˇl̥mōṭáɜ-fĕi-kĕᵏkun-uâqŏf-ˇl̥mɜállĕm, kątsĕmma-lḥófṛa; ufĕha kątkûl-ťˇn̥dĕḥna mnĕiᵛ-kĕilṛužddúḥḥan; uɜăl-līmîn uɜăl-lĕṣâṛ kĕĭn-žud-dkâkĕ̆n; ˇl̥lɜăl-līmîn mɜállqå fŏq-mˇn̥na-lqúffa, uŏllí-ɜăl-lĕṣâṛ kâin-ṭˇḥṭ-mˇn̥na tčúnčaṛ, ˇl̥li-kĕiᵐˢttlo-bĕḥ : fḥâl ĭla-kânt-šĭ-mŏ̂ḍaɜ-dĕᵏqa, kĕiqûlo « hâ-tčunčáṛ, hâ-bṭ̂-ˇn̥nâṛ ». umˇn̥-fŏq-bṭ̂-ˇn̥nâṛ, kĕil-lqúbba-lli-kĕilˇznọ fĕha ˇl̥ɜᵃu̯âd, ulqâldăṭ ˇl̥li-kĕižībŏḥum mĕl-lγâba, bâqĕien-ḥōḍâṛ, ufĕin kâin uaḥ-ᵃttáseɜa, kĕiḥállioha-ḥâuia; fˇš̆ˢṭua kĕináɜsofĕha-ttṛâṛăḥ ˇl̥li-ḍiŏṛhum-bɜâd. ufˇdžúmb ďˇlfˇ̥ṛṛân, kâin-ˇ̥ṛṛuá fĕi-kĕiṛˇbṭo-lḥmîr; ulmōṭáɜ ďˇl̥ḥmîr, fĕha-lmˇ̥bŏḍ-diâlum, ulmĕdŭĕd fĕiᵛ-kĕiɜálfo; ufŏq-ˇ̥ṛṛuá, kâin-uaḥᵃ-ssûdda fĕi-kĕiɜámlo-ttbĕn-unnúḥḥal.

ulmâɜᵃun-dmûl-lfˇ̥ṛṛân, hûma-lḥuâuăl; hûma ɜᵃu̯âd-ᵈdᵉlĕm-ṭŏᵘál ūmˇslûḥīn um-ˇ̥ṛṛâṣ-diâlum rqâq, fḥāl-ddóqq-ďˇlqˢ̆ba-ďˇl̥ḥauuâta, bą̂š-kĕiqlĕb-bĕḥúm-ˇl̥ḥúbz. ulmṭâṛăḥ, hûma-fḥâl-ˇl̥ḥáuual; ulâkĕ̆n-ɜándum fˇlqâɜ-diâlum, uaḥᵃ-lpâla-ďˇlâḥ, mbˢ̆ṣṭå, ūˢ̆ṭba, umˇn̥-žĕḥᵃṭ-ˇl̥ɜâd, γlĕṭå-šúiĕš; mˇn̥-ṭĕmma uḥĕia-hâuuâda kātĕṛhâf ḷˇᵘṭa-ṛṛâṣ-

كانرهابى حتى الراس ديالها وعملت فى حال الدقّ فالمضاوة
باش من اين كانجى يجبد الخبز من الفرّان دغيا كايزهق تحت
الخبزة والكنّاس حتّى هو عود فالعلج فى حاله فى حال الخوّال
وفى الراس ديالة مربوطة واحد القدوارة فحّ ما ميلها وكلها
شراوف فى حال الهنجارة دهجّاوة باش كايسيسها المعلّم
وكايشطّب بها بين النار وهذا الكنّاس كايهنّلوا به الناس اذا
كان شى واحد موسّخ بزّابى كايفولوا فى حاله فى حال الكنّاس
والبالة باش كانجبد العافية حتّاة غير طهى فالعكّاز وفى الراس
ديالة كانكون واحد البالة فالحديد او فالقصدير باش كانجبد بها
العافية والغنجو هو فالعلج عاود ثانى وفى راسه كاين واحد
الخطّابى فالحديد مركّز وبه كانجبد الاعواد اللى بانتين فى
الفرّان كايبسوا والمعلّم عندو فدّامه الاعواد مستّفين ومابسين
وغير كايبغى يدخّل واحد العود فى بين النار كايفشّره
بالبلانجة هى واحد الطهى فالحديد مفتّت من ثلاثة فالجوايه
وكانكون ثقيلة والقاع ديالها مبسّط اللى كانت يا حسراه فى
العينون ديالها بالبد ديالها وكانت بالشان وكانحكّوا بها الحوائج
فى الديار حتّى وتّن بدها معرّس طاحت من الزمامات وما بقى
احد كانجسّرها ولا كايبالى بها ورجعت فى يد الطراح كايفشّوا
بها الاعواد فى الفرّان وعند المعلّم زوج او ثلاثة فالمغارس
مزقّين فى واحد الخرصة فالسلخ باش كايبنصر الخبز قبل ما
يطرحها باش من اين تكون فى بيت النار وتسخن ما تطرطق

diâla; uɜámlẹ̆ṭ fḥāl-ddǫ́qq-dˇḷmḍâụa, ḅâš-mnẹi-kẹ́ižī-žḅĕd-ˇḷḥụ́ḅz-mˇḷ-lfˇṛrân, dŏγịa-kẹizhắq-ṭˇḥṭ-ˇḷḥụ́ḅza. ulkĕnnâs ḥˇṭṭá-hᵒụá ɜǝ́d-ᵈdᵉlém, fḥâlọ-fḥâl-ˇḷḥáụụạl; ufˇṛṛâṣ-diâlọ mˇṛḅǫ̂ṭa-ụăḥ-ᵃlgˇdụâra, qǫ́dd-ma-mệila, ukullâšrâdǫ̆q, fḥâl-lhạndâzạ-dᵃhạddâụa, ḅâš-kẹisísạ-lmɜállĕm, ukẹiṣ̆ˇṭṭǫ́b-bēha-ḅîṭ-ˇṇnâṛ. uhād-ˇḷkĕnnâs, kẹ́mtṭlọ-ḅệhănnâs; îla-kân-šī-ụáḥẹd mǫ́ssâḥ-ḅˇẓẓâf, kẹiqụ̂lọ : « fḥâlọ fḥâl-ˇḷkẹ̆nnạs. » ulpâla ḅāš-kẹ́ižḅĕd-ˇḷɜâfịa, ḥˇᵗṭâ-hẹ̄ γệr ṭắṛf-dˇḷɜᵒǫ́kkạz; ufˇṛṛâṣ-diâlọ, káṭkūn-ụăḥᵃ-lpâla-dˇḷḥdíd, åu-dˇḷqắzdir ḅāš-kẹ́ižḅˇd-ḅệhạ-lɜâfịa. ulγánžọ, hǫụăᵈddᵉlẹ́m ɜáụṭạn; ufṛâṣo kâin-ụăḥd-ˇḷmǫ̆ḥṭáf-dˇḷḥᵃdîd-mrẹ́kkĕz; ubệh kẹižbĕd-ˇḷɜᵉụâd ˇḷlí-ḅaiṭîn-fˇḷfắṛrân kâiⁱiḅsọ. ulmɜállĕm ɜándọ-qǫ̆ddâmọ laɜụâd-mṣ̆ˇṭṭfîn ŭịâbsīn; uγẹ́r-kẹ́iḅγẹ̄-dáḥḥăl-ụăḥd-ˇḷɜᵒǫ́d-ᵉbbîṭ-ˇṇnâṛ, kẹiqǫ̆ššrọ-ḅˇḷplânča; hẹ́ịa ụăḥ-ᵃṭṭắṛf-dˇḷḥdíd mqắnṇˇṭ mˇṇṭḷāṭá-ddğuᵘdịạh, káṭkụn-ṭqệla, ulqâɜ-diâla-mbˇṣsǫ̆ṭ, ˇḷlikânṭ, iá-ḥasṛâ, fˇḷhẹ́inūn-diâla, ḅˇḷiidd-diâla, ukânẹ̆ṭḅₚˇššân, ukẹiḥắddọ-ḅệhạ-lḥᵃụâiž fˇḍdịâṛ; ḥˇṭụá-ᵘullâṭ ídda-mhárrẹ̆s, ṭâḥˇṭ-m-ˇẓzmâmāṭ, umā-bqā-ḥắdd kẹigₖˇṣṣắṛha ụālâ-kẹiḅâli-ḅệha; uržɜᵉâṭ-fụ̈ẹ̆ᵗ-ṭṭṛâṛăḥ, kẹiqǫ́ššrọḅệhạ-lɜᵃụâd-fˇḷfắṛrân. uɜand-ˇḷmɜállĕm žūžá-utlāṭá-llmγāṛˇṣ mzẹ̆llgîn fụăḥᵃ-lḥǫ́ṛṣa-dˇṣsẹ̆lk, ḅāš-kẹipánṣâr-ˇḷḥụ́ḅz qḅˇḷmâ-iṭṛáḥḥa; ḅâš mnẹi-ṭkụm-ᵇbîṭ-ˇṇnâṛ ū-

IMPRIMERIE NATIONALE

شى وكنت ماشى ننسى مولاى العرف فالثور ميّبس واحد النيبيسة
حتى كايوفى بوحده هذاك هو اللى كايرّ الضرارح للطريق غيم
كايشوفوه وكايسمعوا ارفد حمّل كانشوى الضريح مسيكن غيم
كايتمّم مع الحيوط وكايفول انا متنائب لله آالمعلّم عمرى ما نعاود
هذاك هو اللى كايكون معلّق عند راس المعلّم فوق القوس فالجهة باش
كايشوفوه كاملين وفوق منه المربع اللى كايكون فوق منه
القنديل

واما الحيوط فالعمّال كايكونوا معمّرين بالغناجو والمسامر مدفونين
فى اين كايعلّقوا الضرارح افربان فيالهم والكرزازات والكرزازة
فى حال الدقّ فالقرشولة وهى ملوّية بالشراوط والبهوز فالملى
من فوق ومن داخل معمّرة بالدرور وفيها واحد الضّيف فالفنّب
باش كانحصّلها الضّراح فى راسه وهذه الكرزازة كايعملها من
اين كايبدا الوصالى الثقال والخواجن فالمسلمين والفدور
فالسخينة فاليهود باش ما كايتدبرش راسه وبعد ذاك الشى
الضّراح فى اين ما أصبته فائما عندو الضابع فى راسه فيه
الضابع كايكون له من الدبير فالوصلة اليوم وغدا حتى كايرجع
راسه مدبور فى حال الخضر فالخمار فالموفى والّا فى حال راس
الدغوغى واذا شى ضراح ردّ به الزمان ودرك شى حاجة شى
نهار اذا تخابز مع شى واحد كايفول له اخر اسكت سحاب لك احنا
ما كانعرفوك شى نسيت افراب والدبة فالوصالى اللى بافية فى

t̆ṣḥọ́n, mā-ttẹrṭẹ́qšī. ukụ́nṭ-mâ̤šī-nnsá mūlâ̤i-ˇḷɜᵉâ̤rq-ᵒᵉt-ṭọ́uṛ, mịẹ́bbĕs-ṳăḥᵃ-ṭṭîḅisà ḥ̥ˇᵗṭá-kẹịọqọ́b-bṳ́ᵊḥdọ; hâ̤da̤k hóṳa-llí-kẹịrọᵗ-ṭṭrâṛăḥ-ṇ̥ˇttrẹ́q; ɜệr-kẹišūfᵘọ́h ukẹ́isĕmɜọ : « rf̥ˇd-ḥámmĕl », katšûf̥-ˇṭṭrệṛăḥ-ămsîkẹ̆n, γệr-kẹiddĕ́m-mĕm-mɜā-lḥịộṭ, ukẹiqụ̂l : « ānâ-ṃ̥ˇṭṭâ̤iḅ-lĕ̤llâ̤h ā-lmɜál-lĕm! ɜomᵐṛẹ́-mā-nɜâud! » hâ̤da̤k-hóṳa ˇḷ̥li-kẹ́ikụm-mɜál-lọ̆q ɜand-ṛâṣ-ˇḷ̥mɜállĕm, fọ̆q-ˇḷ̥qâ̤uṣ-dˇḷ̥ḥọ́fṛa, ḅâ̤š-kẹišū-fᵘọ́h kâ̤mlīn; ufọ̆q-mˇṇ̥nọ́ ˇḷ̥mᵉṛệfaɜ ˇḷ̥li-kẹ́ikụn-fọ́q-mˇṇ̥nọ-lqâ̤ndīl.

ṳ̄mā-lḥịọ́ḍ-ḍ̥ˇḷ̥fˇṛ̥ṛân, kẹikụ̂nọ-mɜammṛện ḅĕlγᵉnâžọ, ulmṣâmăṛ-ṃ̥ˇdqọ̄qện fẹin-kẹiɜállqọ-ṭṭrâṛăḥ âqọ̆̈rḅân-dịâ̤lụm ulkọ̆̈ṛẓâẓâṭ; ulkọ̆̈ṛẓâẓa fḥāl-ddọ́qq-dˇḷ̥qâ̤ršūla ṳhệịa-mlộᵘịa-ḅₚˇšṣ̌ṛâᵘọ̆ṭ ulfrûz-dˇḷ̥mĕ̊lf mˇṃ̥-fộq; umĕn-dâ̤ḥọ̆l mɜámmᵉṛa ḅ̥ˇddrûr; ufệha ṳaḥ-ᵃṭṭrệĭf-dˇḷ̥-qọ́nnĕḅ ḅâ̤š kẹiḥâ̤ṣṣla-ṭṭọ̆̈ṛṛâ̤ḥ-fṛāṣọ; uhād-ˇḷ̥kọ̆̈ṛẓâ̤ẓa kẹ́iᵉɜ-mĕlhá mnệin-kẹ́ĭrf̥ˇd-lọ̄ṣâ̤lẹ-ṭṭqâl, ṳṭṭṳâžẹ̆n dẹlmsˇḷ̥mîn, ulqdûr-t̆ṣṣ̥ḥína dᵉlệḥụd ḅâ̤š-mā-kẹĭᵗṭọ̆̈dḅâ̤ṛši ṛâṣọ; uḅaɜd-dâ̤kši, ṭṭọ́ṛṛaḥ fẹ́imma-ṣẹḅṭệh, dâ̤ima̤n ɜándọ-ṭṭâ̤ḅaɜ-fṛâṣọ. dīk-ᵉṭṭâ̤ḅaɜ kẹikúllọ mˇṇ-ḍḍḅệṛ-dˇḷ̥ᵘọ́ṣḷâ, lịộm uγọ̆̈dda, ḥ̥ˇᵗṭa-kẹ́iržaɜ-ṛâṣọ ṃ̥ˇḍḅộṛ fḥâl-ṭṭháṛ-dˇḷ̥ḥmâṛ dˇḷ̥mọ́qọ̆f, ullá-fḥāṛ-ṛâṣ-ddᵉγộγẹ. úila-šī-ṭ̥ṛṛâ̤ḥ ṛâ̤ddᵉ-ḅệh-â̤zzmân, udrẹ̆̊k-šī-ḥâža, šī-nhâṛ îla-ddâ̤ḅĕz-mɜâ-šī-ṳáḥẹd, kẹi-qụ̂llọ-ịâ̤ḥộṛ : « skûṭ! sḥâ̤ḅlẹ̆k ḥná-ma-kanɜarfûkši! nsîṭi-ⁱâ̤qrāḅ uḍḍọ̆̊ḅṛâ-dlọṣâ̤lẹ ˇḷ̥li-ḅâ̤qâ-fṛâṣ̥ˇk! uṇṭi-ɜâd-kaṭâɜ-

راسو وانت عاد كاتعمل النفخة كانجى هو كانحش ويسكت بحال
اللى قال له الهزاهة والخرء فى الصبّاطة
غابة ديال الحمير اللى كايكونوا مربوطين فى الارى كانجى من
وراهم الحطّاب فى الاربعة فالصباح كايبردعهم كايعمل لهم
غاد الشناقات وكايبدهم مع حمير ديال البرارن فالحومة وكانخرج
بهم للسوق وحطّابة اخرين ثانى كايطلعوا لتمّ فالبرارن
وفالحمامات وكايتلافوا فى السوق كايطلعوا على جبل الكبير
وكايمشوا للغابة كايفبّلوا تحطبوا فى الاوّلى كايورّدوا الحمير من
اين كانقرّب الزوج التلاتة كايبدوا على الحمير غاد الاعواد
وكايبدهوم وكايبدوا هوّاديين حتى كايوصلوا للسوق الحطّابة
كايمشوا فى حالهم والحمير كايفبضوا الضريف كلّ حمير كايمشوا
للبرّان ديالهم ما كاينتلبوا ما كايمشوا على ضريف اخرى وعجوبة
يا سيدى لهذه الحمير اللى كايعرفوا لا الضريف من السوق ديالا
يا حتى البرّان والسكانى اذا مشى حتى تشعشع ما يعرف لا
شى من هنا لرا فى اين
ومن اين كانجوا الحمير كايصيبوا الضرارح موجودين كايتانّوهم
غيرهما كايرقّبوا كايبدوا تنفيزة واحدة كايلفوهم الوجه فى
السنطيحة حتّى تفول علوا عليهم ماجين كل زوج كايضيموا
على واحد واحد كايجرّ من الاذنين واحد كايدفع من الشوّال
وقلّبة نائضة والناس محصورة فى الضريف فى حال ما تفول
يعنى الّا ديال الزنانيف ضيّقين اذا وقى حمار بالحمل ما يصيب احد

mĕⁿ-nnĕfḥa! » *kẹ̆iži-huá-kẹ̆iᵉḥšĕm,* ᵘ*uískuṭ; bḥâl-li-qâllo :* « ˇ*lhᵃẓâṭa ulḥrá-fˇssˇbbâṭâ!* »

dậḅa dīk-ˇlḥmîr ˇlli-kẹ̆ikûno-mˇṛḅṓṭện fˇṛruá, kẹ̆iži-mûṛâhum-ˇlḥăṭṭâḅ, fˇllaṛᵇbɜá-ṭˇssḅáḥ; kẹ̆ĕḅˇṛdáɜ̈om;
kẹ̆iᵃɜmĕllum dák-ˇššnậḍậṭ; ukẹ̆indáḥhum mɜā-ḥmîr-dĭk- 5
ˇlfṛârĕn-dˇlḥáuma ukẹ̆iḥrúž-bḛ̆hûm-nˇssṓq; uḥăṭṭâḅa-ḥṛḛ̂n ṭậni, kẹ̆iṭṓlɜo-ntĕmma, dˇlfṛârˇn-udˇlḥăᵐmâmaṭ;
ukẹ̆iṭlāqậu-fˇssṓq. kẹ̆iṭṓlɜo-ɜᵃlā-žḅĕl-ṭˇkḅîr, ukẹ̆imšîu-ṭˇlyâḅa. kẹ̆iqáiᵛlu-ᵉḥăṭḅo. fˇllṓᵘli, kẹ̆iụúrrdo-lḥmîr.
mnḛ̆ĭn-kaṭqâṛṛṓḅ-žžûž-ᵉṭlậṭa, kẹ̆irfdo-ɜᵃlˇˇlḥmîr dāk- 10
ˇlɜᵃụậd, ukẹ̆indhṓḥum, ukẹ̆iḅdóu-hâuụậdĭn ḳˇṭta-kẹ̆iᵘṓṣlṓ-nˇssṓq. ˇlḥăṭṭâḅa-kẹ̆imšĭu-fḥâlum, ulḥmîr kẹ̆iqˇḅṭo-ttrḛ̆q,
kull-ḥmîr kẹ̆imšiu-ṭˇlfăṛṛán-diậlum; ma-kẹ̆inṭḛ̆lfo, mā-kẹ̆imšĭu-ɜᵃlā-trḛ̆q-ăḥṛá. uɜᵃžâḅa ịậ-sīdi! nhād-ˇlḥmîr
ˇlli-kẹ̆ĭɜárfulĕk-ttrḛ̆q mˇn-ssṓq-dḅăṛṛá ịā-ḳˇṭậ-lfˇṛrán, 15
usskẹ̆ĭri îla-mšá ḳˇṭta-tšáɜšaɜ, mậ iᵃɜárfḳˇkšĭ mˇnn-ậhná-ṛṛāfậin.

umnḛ̆i-kẹ̆ĭžîu-lḥmîr, kẹ̆ĭṣḛ̆ḅo-ṭṭrârăḥ mûžûdĭn kẹ̆ĭtṭˇnnáŭ-hum; γḛ̆r-hŭma-kẹ̆iṛˇggḅo, kẹ̆irfdo-ṭĕnqḛ̆za-ụ̊ḥda, kẹ̆ĭl-
qậuhum lūžáḥ-fˇssˇnṭḛ̆ḥa, ḳˇṭa-ṭqûl ɜᵉậlmo-ɜᵃlḛ̆hum-mậ- 20
žin; kull-žûž-kẹ̆iṭṭḛ̆ro-ɜᵃlo-ụâḥed, ụáḥed-kẹ̆ižṓṛṛ mˇḷ-luŭdnín, ụáḥĕd-kẹ̆idʃáɜ-mˇⁿ-šššûụ̊l; ụqâlaḅa-náiḍå ụn-
náɜ-mˇḥṣṓra-fˇttrḛ̆q; fḥâl-ma-ṭqûl ịᵍᵉɜni ĭllá-dĭk-ˊzznáiᵛq-ḍḛ̆ᵍqḛ̆n; ilā-ụqṓf-ḥmâṛ-bˇḷḥmḛ̆l, mậ-iṣḛ̆ḅ-ḥádd

من اين يجوز وعساك بالجهل فالخطب والناس كانستعذر بفاك
اللطيح وفاك الضروى فالحل فدّ السخط كايقولوا لهم انتى ماشى
تهمّموا الويدان فعباد الله هيذا والمعلّم كايعرف العرف كايضرب
تستفطيعه وكانجى فى وسطهم اش هذا العجانيف عاملينه
اولاد عائشة كايسير كايتخّط فيهم ثلاثة اربعة فالشحطان
للواحد ما تسمع غير الزقى فالضراح وكايبدوا يرفدوا فى الاعواد
ويسيبوا فى وسط البرّان عزّ الله العرف اللى نيّض فيهم واشباش
والصانع فين الصباح بكرى قبل ما تشرق الفائلة كانجى للبرّان
كانجبد الاعواد اللّى بائتين فى بين النار وكايعيّط لواحد الضرّاح
كانجيب له فبّ فالماء كايبرّق الكنّاس وكايكنس بين النار كانجمع
فيه الزبل كامل فالاعواد اللّى كانوا بائتين ثمّ كايكحّل لجهة
اليسار وكايخشّر واحد العود كايعمل الفشيران فياله فوق
المضراح وكانجيب واحد الدربوزة مطليّة بالزين وكايفّيها تحت
الفشيران كايفرع واحد السيني يتيوه وكايدخّلها فى موضع
العافية وكايبدا يعمل فوق منها العويدات الرفاق باش كانشبط
العافية فيهم ومن اين كانشعل العافية عاد كايبدا ينزّل الاعواد
فوق منهم كايطلع فوق الدكّانة فالحفرة وكايبدا يتكيّف مع راسه
وكايصبغ الضرّاح بجيب له كاس فاداى واوّا كاس فالقهوة من
عند القهواجى وواحد الشفنجة مطيّبة ومن اين كايفطر مع
راسه ويفاضى كايبدوا العيال يجوا من وراء العافية كايقول لهم
دافية ما طاحت كايتانّوها حتّى تضيح وعلى نيد ما ان تضيح

mnę̂in-igûz, uɜassą̂k ḅˇḷḥᵃmę̂l-dˇḷḥṭą̂ḅ. uɴnąs-katˇṣṣáɜḍą̂r ḅdāk-ˇḷlṭę̂ḥ udāḳ-ˇttṛǫ̂f-ᵈddᵉlę̂m qǫ́ddᵢ-ˇṣsą̂ḥṭ. kẹiqūlûlum: « ntṭ̂m-mą̃šï-ṭhądᵈᵉmǫ-lụ̄dą̂n-dɜᵃīḅąd-ˇḷlą̂h! » hą̂ida ulmɜállę̂m kệirfˌd-ˇḷɜᵉą́rq, kệiḍṛą̂ḅ-ttṣˇgᵏṭ̂ᵉɜa, ukệiži-fᵏóṣ-ṭǫm: « š-hād-ˇḷmuẓānệq ɜâmlīnąḥ-ulą̂d-ɜâiša! » kẹisîr-kẹišą̂ḥḥą̂ṭ-fệhụm tlāṭâ-ṛᵇbɜá-ᵗššą̂ḥṭą̂ṭ-ˇḷᵗụáḥęd; ma-tsmáɜ γę̂r-ˇẓẓgî-ᵈṭṭṛâṛą̂ḥ; ukẹiḅdǫ́u-ĭrfdǫ̂-fˇḷɜᵃụą̂d, ᵡuisệᵍḅǫ-fᵏóṣṭ-ˇḷfą̃ṛṛą̂n. ɜᵃą́zz-ᵈḷḷą̂ḥ-ą̃lɜᵉą́rq ˇḷli-nąǐ̯ǫ̈̂d-fệhum-fą́sfąš! uṣṣánaɜ, fˇṣṣḅą́ḥ-ḅˇkrí, qḅę̆lmą́-tˇšṛǫ́q-ˇḷqáila, kẹiží-llfą̆ṛ-ṛân; kệiždę̆d-laɜụą̂d ˇḷli-ḅẹiṭîm-bbîṭ-ˇṇnâṛ, ukẹiɜáiᵛṭ-nụą̆ḥ-ᵃṭṭǫ̈̂ṛṛáḥ kệižílḅlǫ-qúbb-dˇḷmâ; kẹiſˇẓzę̆g-ˇḷkệnnąs ukệikᵉnę̂s-bîṭ-ˇṇnâṛ; kệižmáɜ-dîk-ˇẓzḅę̆l-ką̂mę̆l dˇḷɜᵃụą̂d-ˇḷli-kánǫ-ḅą̂iṭ̃n-ṭę̂mma; kẹiką̂ḥḥᵃzụm ṇˇdg̊ệha-dlệsą̊ṛ; kẹiqǫ́ššę̈ṛ-ụą̆ḥᵃ-lɜᵃǫ̂d; kệiᵉɜmę̆l-lqšīrą̂d-diąlǫ-fǫ́q-ˇḷmˇṭṛáḥ, ukệižílḅ-ụaḥᵃ-ddrîra ṃˇṭlệia-ḅˇẓzîṭ, ukẹiqqệha-fˢḥṭ-ˇḷqšī-rą̂ṭ; kệigraɜ ụą̆ḥᵃ-sspîrītîụa ukệidāḥḥálha-fmǭṭáɜ-ą̃lɜâfịa ukẹiḅdą́-iᵉɜmę̆l-fǫ̂q-mˇṇmá laɜụ̄dą̂ṭ-ˇṛrqâq ḅą̂š kátšḅǫ̈̂ṭ-ˇḷɜâfịa-fệhụm. umnẹ́i-katšɜál-ˇḷɜâfịa, ɜâd kệiḅdą-inˇẓzę̂l laɜụą̂d-fōq-mˇṇụm. kệĭṭlɜ fǫq-ddŭkkąna-dˇḷhófṛa ukệiḅ-dą-iṭkệᵛf mɜā-ṛąsǫ ukẹiseîfǫ̈̂-ṭṭǫ̈̂ṛṛáḥ ižîḅlǫ-kąs-dāṭąi ᵡul-lá-kąs-dˇḷqą̊hụa mˇṇ-ɜánd-ˇḷqą̊hụâži ŭụą̆ḥd-ˇššfę̆nža-ṃˇtfîịa; mnẹ́i-kệifṭą̊ṛ-mɜā-ṛąsǫ ᵡuiqą̊dę̂ kệiḅdou-lsᵉiąl ižîu-mûᵗ-ˇḷɜąfịa; kẹiqúllum: « ḅāqą̊-mā-ṭą̊ḥą̈ṭ. » kệĭṭ̂ˇṇnóu-ha ḳˇᵘṭa-ṭṭę̂ḥ uɜᵃlā-ḅệid-mˇṇ-ṭṭę̂ḥ-ą̃lɜąfịa kệiḅdą-ẹibbę̆s-

العافية كايبدا يبيّس الالواح فالحاضرة ومن اين كانكون العافية طاحت كايبدا يعرّفها فى النواقر وكايبدا يطرح فى الرغائب وفى البطائر اذا جابوا له شى والطراح كايشطّبوا ويرشّوا وشى ما كايظهر فيه من كثرة العافية معرّفة والطرفين فالاعواد والقشور والنجارة ومن اين كانجى المعلّم كايصيب القمّان كيفى كايقولوا مشطّب مرشوش بالزبل حتّى الخنشوش وكايوّل عليه الجلّاب وكايهبط للحفرة وكايصيفط الوصالى للخبّازين باش يجيبوا فيهم الخبز من اين كانجيبوهم كايبدا المعلّم يصيّبهم كاينزلوا له الوصالى فدام الحفرة كايبوز لهم الزيت وكايبدا يبنصح وعاود كايبدا يطرحهم ومن اين كايفاضى بالطرح فالخبّازين كايبدوا يجوا الوصالى فالديار وتشوف كلّ وصلة فوق منها البيوة فالمعلّم وهذه الوصلة ما كاتشبه لهذه كل واحدة وخبزها فى لون والمعلّم كيفى كاينزّلوا الوصلة فالخبز فدّامه كيادّى عينه مع الصغيرة اذا اصاب الصغيرة مفرّصة بزّابى كايقول ايه الله يرحم آسيدى عبد الرحمن المجذوب اللى قال

اعطته الكفّ والدفّ
حتى رزّته مثل الرغيفة
تقول لحينها مسلّب
والّا كانسال للمعلّم حسيفة

وكايبدا غير كايشتم ويلعن وكايقول للطرّاح هذه الخبز فدار

ˇl̥luáḥ-dˇl̥mḥâḍṛa umnḛ̈ˇ-kaṭkûl-lɜâfi̯a-ṭâḥăṭ kḛ̈ibḍā-ĭfĕr-
ṛóqha fˇṭṭuâgĕṛ ukḛ̈ibḍa-itṛáḥ fˇṛṛγâif ufˇlfṭáiᵒṛ ilą-žą̄bū-
lûši; uṭṭṛâṛăḥ kḛ̈isˇṭṭbọ uiṛóššọ ušî-mā-kḛ̈dhắṛ-fḛ̈h mˇn̥-
kḛ̈ṭṛḛ̈ṭ-ˇl̥ɜâfi̯a mhą́rrqå uṭṭŏṛfîn-dˇl̥ɜᵃu̯ą̄d ulqšûr-unnžâṛa.
u̯mnḛ̈in-kḛ̈ĭži-lmɜállĕm kḛ̈isḛ̈b-ˇl̥fˇṛṛán kīf-kḛ̈ᵍqúlọ mš̃ˇṭṭóḅ-
mˇṛšûš bˇzzbḛ̈l-ḥˇṭa-llḥánšūš; ukḛ̈ᵍzó̤u̯ˢl-ɜᵃlḛ̈h-ădğḛ̈llą̄ḅ
u̯kḛ̈iᵃhḅọt-l̥ˇlhófṛa ukḛ̈ĭsḛ̈iˇṭ-lọ̄są̊lḛ-llḥăbbą̂zīn ḅą̂š-īžíḅọ-
fḛ̈hú̇m-ˇl̥ḥú̇bz; mnḛ̈în kḛ̈ĭžībḛ̈ḥụm kḛ̈ibḍą-lmɜállĕm iṭáiᵛḅ-
hụm. kḛ̈ᵍn̥ˇzzlûlọ-lọ̄są̊lḛ qḍḍą̂m-ˇl̥ḥófṛa. kḛ̈ĭzó̤u̯ḭllụm-
ˇzzîf ukḛ̈ᵍḅdą̄-ipanṣą̊ṛhụm u̯ɜâud kḛ̈ibḍḛ-ᵍiṭraᵏḥụm; umnḛ̈i-
kḛ̈ĭqą̊dḛ-l̥ˇṭṭṛḛ̈ḥ-dˇl̥ḥăbbą̂zaṭ, kḛ̈ĭbḍáu ižîu lọ̄są̊lḛ-ᵈḍḍḛáṛ;
utšûf kúll-ᵘŏsl̥á fŏq-mˇn̥ną́-lpîu̯a-dˇl̥mɜállĕm. uhâd-ˇl̥ᵘosl̥á
mā-katšbą́ḥ-ą̈nhą̂di: kull-u̯šḥda uḥú̇bza-fnóul. ulmɜállĕm,
kîf kḛ̈in̥ˇzzlọ-lu̯ọ́sl̥å-dˇl̥ḥú̇bz-qḍḍą̂mọ, kḛ̈ĭddi-ɜáinọ mɜā-
ssyḛ́ṛa; îlą-są̊ḅ-ˇssyḛ́ṛa-mqą́rṛsa-ḅˇzzą̂f, kḛ̈ĭqúl : « ḛ́h!
ˇl̥l̥ą̊-ḛṛḥmḛ̆k ā-sîḍḛ-ɜáḅd-ˇṛṛăḥmą̂l-lmĕždûḅ ˇl̥li-qą̊l

ɜᵃṭą̂ṭa-lkéff uddéff
ḥˇᵗṭá-ṛˇddą̂ṭa mĕḛ̈ᵛ-ˇṛṛγḛ́fa
ṭqúl-ṭḥḛ̈ná-msḛ̈llḛ́f
ullá kątsą̂ˡ-l̥ˇlmɜállĕm ḥsîfa ».

ukḛ̈ᵍḅda γḛ́ṛ-kḛ̈ĭščĕm-ᵘuinɜál; ukḛ̈ĭqún-n̥ˇṭṭˇṛṛáḥ; « hād-

فلان كايفول له ايه المعلّم كايفول له من اين تاجّى لها الخبز فل
لها والله عاود آفّتها لي هكذا يا الخبز ذيالها ما تعاود تدخل
للفرّان ذيالي وكايمد ذيا الصغيرة وكايشعطها فوق واحد
الوصلة اللي كانكون فدّامه خاوية باش كايعمل فيها الصغائر
الخُضر وكايبرح فى ذيا الخبز يبنصر بالمنديل وكلّ شى حتّى
كابرجّ ذيا المنديل فى حال كرباتّو وكايبدا غابة يضرح فى
الخبز فالدّيار كايضبضب عليها اواه خامرة كايضرحها به فيه
واذا كانت بافية كاتجى مولاتها كاتقول له الخبز ذيالى من اين
تخمر اضرحها لي فى اليمين ومن اين كاتخمر الخبز كايعمل المعلّم
بالوصاية فمولاتها والتطييب فاليمين كايكون منزّما كانطيب
القشرة حتّى كانطيب البضعة والضباب فالشمال فدّام فى اين
كانكون العافية كاتجى الخبز مقلوفة اذا تبشوفها تقول طائدة
وهى عجين من داخل والإجارة فالمعلّم هى تكون عشرة فى المائة
فى حال غابة الخبز فالخبّازات ياخّى عشرة فى المائة والخبز
فالدّيار اللي كانعجن عشرة فالخبزات كاياخّى منهم واحدة وكذلك
فى البفافص والقراشل واما الرغائب فى كلّ طابلة كاياخّى
واحدة واما عائشات ولّادات ما كايتخلّص شى عليهم وكذلك
ومثال الطواجن فاللحم والتوافر فالحوت سوى فى العيد الكبير
كانخلّصوا المقدار الاخرى بليون على الطاجين

ارى لنا غابة لاخيّانا الطرّاح اولاد قرطيطة كايكونوا غير من
خمسة عشر سنة لتحت باش كايقدروا يدخلوا للدّيار يتلفّوا النساء

ˇlḥúḇz ḍḍâṛ-ˇf ̣lân? » kḛ̈ïqúllọ : « ïḛ̈h almɜállĕm » kḛ̈ïqúl-
lọ : « mnḛ̈in ṭ ̣ddíla-lḥúḇz, qúlla ụ̈ṓḷḷâh ɜâud ᵍqā̈ṭā̈li-
hâkda, ịā̈-lḥúḇz diā̈la mā-ṭɜâud ̣-thúl ṭ ̣lf ̣rrân-diā̈li. »
ukḛ̈ṛfĕd-dīk-ˇs ̣syḛ̈ṛa, ukḛ̈ïšɜátha fṓq-ụ̈ăḥ-ălᵘóṣḷå ˇḷlí-ka-
ṭḳṵn-qṓddâmọ-ḥå̈uịa, ḅā̈š-kḛ̈ïᵉɜmĕl-fḛ̈ha-ssyâịă̈ṛ-ˇḷḥṓḍå̈ṛ; 5
ukḛ̈ịḅṛĕk-fdīk-ˇḷḥúḇz ipánṣå̈ṛ ḥ ̣ˇlmˇ ̣ndíl ūkúlᵘ-ši, ḥ ̣ᵛṭa-kḛ̈ị-
ṛṓdd dīk-ˇlmˇ ̣ndíl fḥāl-kĕṛḅā̈llọ. ukḛ̈ịḅda-dā̈ḅa-ịṭṛáḥ-
fˇḷḥúḇz-ᵈḍḍịā̈ṛ; kḛ̈ṭā̈ḅṭā̈ḅ-ɜᵃlḛ̈ha. ādā̈hi-ḥā́mra, kḛ̈ṭṛáḥḥa
ḅḛ̈h-fḛ̈h; ụ̈ílā-kā̈nḛ̈ṭ-ḅâqå, kádži-mūlā̈ṭa kaṭqúllọ :
« ˇḷḥúḇz-diā̈li, mnḛ̈i-ṭḥmḛ̈ṛ, ṭăṛḥâli-flīmẹn ». umnḛ̈i-káṭḥ- 10
mĕṛ-ˇḷḥúḇz kḛ̈ïᵉɜmĕl-lmɜállĕm ḅlṓsâịa-dmūlā̈ṭa. utᵉṭíḛḅ-
dlīmîn kḛ̈ïkṵm-mụˇzzṓz, mā-kaṭṭḛ̈ḅ-ˇlqˇšra ḥ ̣ᵛṭa-kaṭṭḛ̈ḅ-
ˇlḅṓṭɜa; uṭṭeâḅ-tˇšš ̣mā́l, qṓddā̈m-fḛi-káṭkŭl-ɜâfịa, kádži-
lḥúḇz ụˇglûfa; îlạ-tšûfa ṭqul-ṭāiḅa; uhḛ̈ịa ɜᵉẓîn-mĕn-
dāḥṓl. ulīžâṛa-dˇlmɜállĕm hḛ̈ịa-ṭkūn-ɜášṛa-fˇḷmía. fḥāl- 15
dā̈ḅa ˇḷḥúḇz-dˇḷḥăbbâzạt, ɜíddi ɜášṛa-fˇḷmía; ulḥúḇz-
dᵉḍḍeā́ṛ, ḍḍâṛ-ˇlli kaṭáɜẓḛ̈n ɜašṛá-llḥụḅzâ̈ṭ, kḛ̈ịddi-mĕn-
núm-ụ̈ṓḥdá; ukādā̈lik fˇlfqā́qˇs ulqrā́šḛ̈l. ụ̈ámma-ṭṛyâif,
fkull-ṭâḅla kḛ̈ịddi-wᵇḥda. umā-ɜáišạt-ullā̈dạt, mā-kḛ̈ị-
ḥăḷḷṓššɜᵃlḛ̈hum. ukādā̈lik-ụamīṭā̈l ṭṭuâẓḛ̈n dˇḷḥám uṭṭuâ- 20
gḛ̈ṛ dˇḷḥṓṭ, sîụa-fˇḷɜᵉîd-ˇḷkḅîr, kḛ̈ïḥáḷḷṣọ lmˇqdâṛ-ˇḷlāḥʰri
ḥ ̣ˇḷiṵn-ɜᵃˡ-ṭṭâẓḛ̈n.

ár ̣ˇ ̣na-dā̈ḅa nḥḛ̈ịạṭna-ṭṭṛâṛăḥ, ulā̈d-gˇ ̣ṭṭḛ̈ṭa. kḛ̈ïkṵ́nọ, yḛ̈r
mˇ ̣n-ḥmˇ ̣ṣṭā́šăṛ-snā́-nṭ ̣ḥṭ, ḅā̈š kḛ̈ịqṓḍṛọ-ĭdṓḥlọ-ụˇ ̣ḍḍịâṛ,

ويتسخّروا لهم وما تصيب فيهم غير رواقى وجبالى واما اولاد البلاد لو كان يموت بالجوع ما يرجع شى طرّاح والنفاوة عندهم طاعن غير الوسخ والمسخ نتمنّى لما يجا الرجلين تغرس فيهم البصل والصبّاط عندهم هو الغيص والعجن كما قالوا الاوّلين

متكنّى بالطاء
رجله مصبّطه
تعبّط له بالاسمه يقول لما آ

ويجا الطربوش دائما بالخباكة والطرّاح اللى جبره كايلبسه مرّة تصيبه بالكبّوط ومحزّم عليه بالشريط ومرّة تصيبه بالفشّاب والصوى ومرّة تصيبه غير بالشاميه والسروال ومن جهة الصلابة والقباحة وقلّة الحياء والسفاهة عندهم طاعن وتشوفهم فى الحوم غير كايطيروا فى حال الجديان تعدّوا العبارن وسيدنا سليمان واما شى كلاوى عندهم اللى ما يقدر احد يفهمهم من قوّة تحراميّات والتعبيرية والتجديعة اللى فيهم ولله غابة اش ماشى تفهم فى هذا الكلام ومن هذه الخبز فاهوانى اللى عضّها الذيب وجرّها للسوق فزهوانى واما الخدمة ديالهم كايجوا على الصباح بكرى تقول كايبانوا تحلموا فى البرّان غير كيبى كايخلطوا كايعلّقوا افربان ديالهم والجلالب كل واحد كايبرد شطّابة وكرّاطة وكايبدوا يد كايشطّب ويد كايكرّط فى حال المجنون بسم الله الرحمن الرحيم من اين كايكمّلوا بهذا الشى

iṭloqqa̲u-ˇn̥nsâ, ᵍuitsǫ̊ḥḥrǫ̊lum. umå̊-ṭsēf-fę̂hum ɜę̂r ruâfa užḅa̲la. úᵐmå-ula̲d-ˇl̥bla̲d, lūkân-īmûṭ-l̥ˇdg̊ɜ, ma̲-iržáɜ-ši-ṭǫ̊rraḥ. u̯nnqâu̯a ɜándum-ṭâɜaṭ : yę̂r-lūsa̲ḥ-ulmsa̲ḥ. n̥ˇṭmĕnna̲lę̆k dīk-ˇr̥rˇžlîn, ṭˇɣ.rǫ̊ṣ-fę̂hum-bbṣa̲l; u̯sṣˢbbåṭ-ɜándum hǫ̊u̯a-lyę̂ṣ-ulsᵃfén, kâma-qa̲lǫ̊-llǫ̊ulię̂en :

« m̥ˇṭkę̆nni ḅĕṭṭå
r̥ˇžlǫ-mṣˢbbₚṭå
ṭɜaię̂ǫ̊ṭlǫ ḅlę̆smǫ iqúllę̆k â. »

udīk-ˇṭṭa̲rḅuš da̲imaṇ l̥ˇl̥ḥḅa̲ka. u̯ṭṭǫ̊rrâḥ ˇl̥li-ž̊ˇḅrǫ-ke̯i-lĕḅsǫ; mårra-ṭsę̂ḅǫ-l̥ˇl̥kĕbbǫ̊ṭ u̯mḥázzĕm-ɜᵃlę̂h ḅₚˇs̊šrę̂ṭ, umå̊rra-ṭsę̂ḅǫ-l̥ˇl̥qˇs̊šå̊ḅ-ṭˇs̥sǫ̂f, u̯må̊rra-ṭsę̂ḅǫ yę̂r-l̥ˇtĉå-mīra usṣáru̯å̊l. umĕn-žę̂hᵃṭ-ˇs̥sla̲ḅa, ulqḅáḥa, uqå̊llę̆ṭ-ˇl̥ḥia̲, ussfáha, ɜándum-ṭâɜaṭ. utšûfum-fˇl̥hu̯o̯m yę̂r-ke̯i-ṭę̂rǫ-fḥâ-dg̊ę̂dia̲n; ṭɜaddóu-lsᵃfa̲rę̂d-dₛîdna-sulîma̲n. ŭmâ-šī-kᵉla̲im-ɜándum ˇl̥li-mâ-iqda̲r-ḥa̲dd ifḥa̲mhum, m̥ˇn̥-qóuᵘṭ-ṭa̲ḥrāmîᵈaṭ uṭṭɜafrîṭa uṭfˇždîɜa ˇl̥li-fę̂hum. ula̲ę̆l-la̲ḥ-dāḅa â̊š-mā̊š-ṭˇfₒha̲m fhād-ˇl̥kᵉla̲m : « dę̆mmĕn hād-ˇl̥ḥúḅz? — dahu̯å̊ni ˇl̥li ɜáṭṭa-ddîḥ ūžå̊rra-n̥ˇssǫ̊q-dzahu̯å̊ni. » ûma̲-lḥę̆dma-dia̲la̲um, ke̯iżíu ɜᵃl-ˇs̥sḅáḥ-l̥ˇkrí, ṭqûl ke̯iḅâṭǫ iḥɜlmǫ-fˇl̥fˇr̥rân. yę̂r kíf-ke̯iḥǫ̊l̥ṭǫ, ke̯iɜállqo aqˇr̥ḅân-dia̲-la̲um udg̊la̲lĕḅ; kull-u̯áḥę̆d ke̯ˇrfĕdₜ-š̊ˇṭṭå̂ḅa ukarrâṭå, uke̯iḅdâu, ɜídd-ke̯iš̊ṭǫ̊ḅ, uᵘídd-ke̯ikárrăṭ, . fḥal-dg̊nûn ḅₚˇs̥mˇl̥la̲ḥ ʳrăḥma-ʳráḥę̆m. mnę̆n ke̯ikę̆mmlǫ ḥādₜ-šī,

كايكون المعلّم جاء كايصيفطهم بالوصالى عند الخبّازين كاجيبوا
الخبز كايصيبوا العافية طاحت كاياخّوا لهم العافية غير كايفضّوا
من الشغل ديال الخبّازات كانجى المعلّم كايعيّط لهم وكايعمل لهم
الصحّة والصحّة هى العجن ديال الكسور اللى يلزم الصبّاح يجمعهم
واش حال ما كان باقى كانخصّه فى العجن ديالو كايكمّلهم له
المعلّم بالشحمات ديال العرق كلّ واحد على قدّ جهده وكانخرجوا من
عند كلّ واحد كايتعرّق على زنقة وتبدا تسمع غير الغوات فى
الزنقة عيوا وما تعيوا وكايبدوا يقولوا على ريم ريم ريم ريرا عا
ومن اين كانخلط لشى دار باش يستفصيها كان الخبز خامج
كايشفّق الباب اذا كانت بلا زكروم وكايمشى خربو واذا كانت
الباب مشدودة بالزكروم كايفّى فيه فى العينينة ديال المفتاح وكايمشى
وموالين الديار اذا كانت عندهم الخبز خامج والصبّاح ما جاء
شى كايبدوا يدفّوا فى الخرصة ديال الباب هذه من وراء هذه
الصبّارج غير كايسمعوا ديك الدقّ تشوى غير البرّاكج ديالهم
كايضربوا فى فمّاج واللى سبق فيهم الاوّلى للدار والا كايكون
كايسخّرلها هو اللى كاياخّى الخبز من اين كايوقف فى الباب
كايقول لها عيوا للّا اختى كانعضيها له وكانبدا نوصّى فيه
كانقول له افها فدّام المعلّم عندما نخلّيها نحمض وجبها لى
دغيا واذا عيّت تدقّ وما كانوا شى الصبّارج فى ديك الحومة اذا
كان جائز شى واحد من الجيران كانقول له اه يا سيدى الله
يرحم والديك بلّغ لى هذه الخبز للفرّان ما نخلّيها شى نحمض

kẹ̆ukûl-lmᵃʒállĕm-žá. kẹ̄ïsẹ̄ĭfṭom-blōṣå̊ḷẹ ʒánd-ˇḷḥăbbậzin, kẹïžîḅọ-lḥúḅz. kẹïsẹ̄ḅọ-lʒâfïa-ṭâḥăṭ; kẹïddîŭlụm ˇḷʒâfïa. γẹ̄r kẹïf̣ḍḍẹ̄u ṃ-ˇššγúl-dˇḷḥăbbậzaṭ, kẹ̆ïži-lmᵃʒállĕm; kẹïʒáiᵉṭḷọm ukẹ̆ïᵍʒmĕllụm-ṭṭrệḥa. uṭṭrệḥa, hệïa-lʒâdậd-dˇḷksûr ˇḷlî-lzĕm-ṭf̣ṛṛâḷḥ ⁱïžmáʒʒọm. ušḥál-mākạm-báqẹ kẹ̆ïḥˇs̱sọ fˇḷʒâdậd-diậḷọ, kẹ̄ïkĕmmlïŭmlọ-lmʒállĕm ḅ̣ˇššăḥ-ṭâd-dˇḷᶻᵉárq, kull-ụâḥẹd ʒᵃlā-qoddᵉ-žúḥdọ. ukẹ̄ïḥ̣ṓržọ-mˇn̤-ṭĕmma kull-ụáḥẹd kẹ̄ïtfĕrroq-ʒᵃlā-zánqå. uṭˇḅdâ-tˇs̱máʒ γệr-lŏγuậṭ fˇzznâiŏq ʒẹ̆u umā-ṭẹ̆u ukẹ̆ïḅdou-ẹ̆qúḷọ : « ʒệrīrīrīrīrīrâʒâ » umnẹï-kẹ̆ïḥḷọṭ-ˇn̤šï-ḍár, ḅậš-iṣ̱ˇqsệha kậl-lḥụḅz̤-ḥámra, kẹ̄ïšọ̆qqŏ̆q-ˇḷbâḅ, îla-kân̤ˇṭ-ḅlâ-ẓˇkṛọ́m ukẹ̆ïzgẹ « ḥạmrîᵐᵐᵐᵐu » úŭla-kánṭ-ˇḷbâḅ-mˇs̱dûda-ḅˇzzṣ̆kṛọm, kẹ̆ïqqẹ-fúmmọ fˇḷʒáinĭnậ-llṃˇfṭáḥ, ukẹ̆ïzgi. ụmᵘâlin-ddiậṛ îla-kân̤ˇṭ-ʒándụm ˇḷḥúḅz ḥámra, uṭṭˇṛṛâḥ-mā-žậši, kẹ̆ïḅdou-idúqqọ fˇḷḥórṣa-dˇḷbậḅ, hậdî-mūṛ-hậdi. ṭṛâṛăḥ γệr-kẹ̄ïsẽmʒọ-dīk-ᵉddóqq, tšûf γẹ̆l-lfrậkăḥ-diậḷụm kẹ̄ïḍŏṛ-ḅọ-fˇq fáḥụm; ụúlli-sḅóq-fẽḥúm-ˇḷḷọ̆uli-nᵈḍâṛ, ullá-kẹ̄ï-kûn-kẹïssŏḥḥárla, hᵃụậ-lli-kẹ̆ïddi-lḥúḅz. mnẹ̆in kẹ̆ïŏqŏf-fˇḷbậḅ kẹ̄ïqúlla « ʒᵉẹ̣uå-llå-ḥṭi! » kậṭaʒṭẹ̄hậḷọ, ukâṭˇḅda-ṭuóṣṣẹ-fẹ̄h; katqúllọ : « qẹ̄ha qoddậm-ˇḷmᵃʒállĕm; ʒándẹ̆k-ihállẹhá-ṭậḥmọ́ṭ! užiḅhậli-dóγʲa! » ụúla ʒᵃiậṭ-ĕddúqq, umā-kānúšẹ̆-ṭṭrḍraḥ fdīk-ˇḷḥáuma, ïdậ-kān-gậiz šī-ụdḥẹd mˇn̤-dğîrạn, katqúllọ : « ạhiậ-sīdi! ăḷḷå-ẹṛḥắm-ụaldîk! ḅĕlláγli-had-ˇḷḥúḅz-ḷˇlfˇṛṛán; ma-ṭhállẹ̄hậši ṭậḥmọ́ṭ-hậk-

هكذا فمّالي كايجي هو كايقول لها وخّا بنتي كاتحني على
الوصلة كايرفدها كاياڤّيها وهذه فايدة عندنا اذا كانت شي
امراة ما جبرت اللي يتسخّر لها اذا كان شي راجل جائز من الحومة
وتسخّر ما يقدر شي يقول لها لا على فبال الرجال كاتحشموا من
النساء

من اين كاتطيب الخبز كايجي المعلّم كايرفد الوصلة ويدي الخبز
وكايسيّبها في وسط الفرّان وكايبدا يجبد الخبز من بين النار
وكايسيّبها للصرّاح كايبدا الصرّاح يلفها منه وكايستّبها في
يدي الوصلة من اين كايكمّل المعلّم كايقول له الصرّاح صافي لها
كايقول له المعلّم صافي يدي الساعة كايرفد يدي الوصلة
وكاياڤّيها لموالينها من اين كاتخلص لباب الدار كايزقي عيوا للّا
اختي كاتقول له مولاة الدار اصبر كاتخرج كاتقبض منه الخبز
كاتعرّيها من المنديل اذا هي اصابتها مليحة وطايبة مزيانة وما
تعطّل لها شي بها كاتعطيه الكسرة كبيرة وكاتقول له عجالا
اوليدي حتّى واحد ما ياڤّيها من غير اثنين واذا ما اصابتها شي
طايبة مليح والّا حامضة والّا فطيرة والّا غير بارودة كاتشبّعه
القرن والصقّارة وجدّه وجدّ باباه وكاتعطيه الكسرة صغيرة
وكاتقول له سر علاّ آ ولد الحرام والله عمر باباك لا شافها بعينه
كايشي يدي الملعوق يدي الصرّاح بها بها للفرّان كايلحّ يدي
الكسرة في افراب وكايبدا غير يرفد الوصايل ويبلّغهم لمواليهم
وهذه الكسور اللي كايجموع الصرّاح الى لهم كاياكلوا بها

dâq-qŏddậmi. » *kẹ́iže-hᵉṛá kẹiqúlla :* « *ṛâḥḥâ-lᵛṇti* ».
kẹ́ilẹni-ʒᵃl̥-ᵛlᵘṓṣlå, kẹ́irfda, kẹiddẹ́ha, uhậdi qậʒẹ́da ʒándᵉna : îla-kánt-ši-mᵉṛâ mā-žṓḥṛŏṭ ˡlí-tsŏḥḥáṛla ĭlā-kánši-ṛâžĕl gậiz mᵛl̥-lḥáuma, utsṓḥḥṛọ, mạ-iqdậṛši iqúllalâ; ʒᵃlâ-qẹ̄ḥă-ṛṛžâl kẹiḥậšmọ mṇ-ᵛnsâ.
mnệin kátṭẹ̄ḥ-ᵛlḥúḥz, kẹ́ĕži-lmʒállĕm, kẹ́irfĕd-lọsl̥ậddīk-ᵛlḥúḥz, ukẹ̄ⁱsẹ̄ⁱḥa-fᵘóṣt-ᵛlfárran. ukẹiḥdậ-ižbĕdᵛlḥúḥz nᵛᵐ-bît-ᵛṇnáṛ ukẹ́isẹ̄ⁱḥa-nṭṭórraḥ. kẹ̄ⁱḥda-ṭṭ̊ṛraḥílqfa-mᵛṇnó; ukẹ́isᵛttfa fdīk-ᵛlᵘóṣlå. mnẹ́i-kẹ̄ĭkĕmmĕ̈llmᵃʒállĕm, kẹiqúllọ-ṭṭ̊ṛrâḥ « *ṣậfila?* » *kẹ̄ĭqúllọ-lmʒállĕm* « *ṣâfi.* » *dīk-ᵛssáʒa kẹ́irf̥d-dīk-ᵛlᵘọsl̥å, ukẹ̄ĭddẹ́ha-mnʒudlẹ̣ha. mnệin kẹ́iḥlọṭ-ᵐbâḥ-ᵛḍḍậṛ kẹ́izgi :* « *ʒᵉíᵛᵛᵛᵛụ̆ă-llălḥṭi!* » *kaṭqúllọ-mūlâᵈ-ḍḍậṛ* « *ṣḥậṛ!* » *kaṭḥrúž; kátqḥṓṭmĕ̆nnọ-lḥúḥz; kaṭʒárrẹ̄há mᵘ-ᵛlmĕ̆ndil; îla-hệia-ṣậḥṭa-mlîḥa uṭậiḥa-mᵛzi̯âna ụmā-ṭʒáṭṭṓḥḥåši-ḥẹ̄ha, kaṭaʒṭẹ̄h-ălkᵏṣrakḥîra; ukaṭqúllọ :* « *ʒaffậk å-ulîdi! ḥᵛṭá-ụâḥẹ̄d-mạ-iddẹ́ha mᵛṇ-yẹ̄r-ᵛṇtín.* » *úĭla mā-ṣâḥṭậši-ṭậiḥa-mlẹ̄ḥ, ulla-ḥámṭa, ᵘúlla-fṭẹ̄ṛa, ᵘullá-yẹ̄r-ḥậṛda, katšébbʒọ-lqậṛn uṣṣᵛffậṛa už̌ddộ-ž̌ddᵉ-ḥậḥậḥ, ukāṭaʒṭẹ̄h-ălkᵏṣrá sᵉyẹ̄ṛa, ukaṭqúllọ :* « *sîr-ʒᵃlîṇa, â-ụudd-ᵛlḥᵃṛâm! ụọḷḷåḥ ʒᵉómmᵛṛ-ḥậḥậk lā-šâfa-ḥʒáinọ!* » *kẹ̄ĭmši dīk-ᵛlmĕlʒṓq, dīk-ṭṭ̊ṛrâḥ, ḥẹ̄haḥẹ̄ha ṇᵛlfárran; kẹiltṓḥ-dīk-ᵛlkᵏṣra fāqrâḥ; ukẹ́iḥda yẹ̄rirfĕd-lọsl̥ẹ ụiḥẽlláyᵞọm-ᵐmụâlẹ̄ḥụm. uhad-ᵛlksûr-ᵛlikẹ̄ž̌ᵐʒṓ-ṭṭrāṛáḥ, lîlụm; kaïᵛậklọ húmå-ṓṇālḍẹ̄ḥụm : hậ-*

IMPRIMERIE NATIONALE

ووالديهم هذا باش كايتخلّصوا والضّراح دائما تجيه ملهوف على
الكسرة غير اعطِه الكسرة وافتله ومن عذر الناس كايقولوا لهم
ا الضّراح يا المرّاح يا المين على كسيرة وكائنة عاود واحد الكلمة
اخرى اللي كاتكمّل هذا الشي سهيهة وما عند احد ما يسمع فيها
حشمنا نقولوها ولكن كانشوفوا عاود اذا نسكتوا عليها ما
يستباحوا شي الناس منّا ولا تجي شي معيّر المنكر يقرأها ما تجبرها
شي كاملة يبدا يقول غير ما عرفي شي يكمّلها قال كانحشم ولكن
نقولوها وكايقول المثال اللي حشم في شيء ضرّه الشيطان غرّه
حاشا من اللي يقراها كايريدوا له حوّيت يداه تحت الحصيرة
والضّراح اذا عطش المعلّم هو كايمشي يجيب له الماء من الديار
باش يشرب من اين كانخلط للدار اللي ماشي تجيب منها الماء
كايرفي عيوا للّا اختي واحد الشريبة خالها للمعلّم
من اين كانامّن المغرب كايزفي المعلّم على الضّراح كايصيفط
زوج او ثلاثة يمشوا على النخال للحمير واخرين كايمرّق عليهم
الصغائر والفراشل والرسكينات والبفافص والرغائب اذا كانوا
عندو شي والتّبافي كايجمعه في واحد الوصلة كبيرة فالخبّازة
وكايرجع ثلاثة او اربعة فالخبزات محمّرين وكايصيفطهم
للدار ديالو وعاود كايعطي للصانع شي صغيرات جهد ما ياكل
والبافي كايطلّعه للسوق هو او الصانع باش يبيعه ارى لذا غابة
للضّراح اللي مشوا يشروا النخال كلّ واحد كايدخل لزنفة وما

da-ḥâš-kĕiṭḥállsọ. uṭṭŏrráḥ, dâimạn-džŏḥrọ-mlhôf ʒăl-llk̆ʂra; ʒĕr ʒᵃṭĕh-ᵃlk̆ʂrá-ụqṭlọ. umᵛn̆-ʒᵃdọr-ᵛn̆nás kĕiqū-lûlụm : « á-ṭ̆ṛrâḥ, ịá-lmĕṛrâḥ, ịá-lmĕiĕṭ-ʒᵃlạ-ksīrá. » ukáina-ʒâud ụăḥᵃ-lkĕlma-ḥṛá ᵛl̆lí-kạṭk̆ᵛn̆mĕl-hât-ši, sfĕha, umâ-ʒand-ḥădd-mạ-ismáʒ-fĕha; ḥs̆ᵛn̆na-nqūlû-ha; ulâkĕn kánšūfọ ʒâud, īlá-nsᵛkṭó-ʒᵃlĕha, mạ-ĭᵛsfạ̄dûši-mnâs-mᵛn̆ná; ullá-ižĭ ši-myĕiŏṛ-ᵛl̆mŭnkâṛ ęqrâha mạ-iž-ḥâṛhâši-kâmla ibdą́-iqul : « yĕ-mā ʒᵃṛófši-kĕmmla! qâl kĕiᵛḥšĕm. » ụālâkĕn nqūlû́ha; ukĕ́iqūl-lmūṭâl « ᵛl̆lí-ḥšĕm-fšĕin-ḍârrọ, šš̆ĕṭân-yárrọ. » ḥâša-mĕllī-qrâha kĕizīdûlọ : « ḥáuụūṭ-ịĕmmak-ṭ̆ḥṭ-ᵛl̆hsĕṛa. »

ụṭṭ̆ṛrâḥ, íla-ʒṭóš-ᵛl̆mʒállĕm, hộua kĕimši-žîḅlọ-lmâ-mᵛn̆-ḍḍéâṛ, ḥāš-íšṛâḥ. mnĕin kéiḥl̆ŏṭ n̆ᵛddâṛ ᵛl̆li-mâšī-žím-mᵛn̆na-lmâ, kéizgę : « ʒę́ ụå-llå-ḥṭi! ụăḥ-ăšš̆ᵉṛ́ḅa-llmâ l̆ᵛlmᵃʒállĕm! »

mnēiᵛ-kądd̆ĕl-lmăγrĕḅ, kĕizgi-lmʒállĕm ʒᵃl̆-ᵛṭṭrâṛăḥ; kĕiʂĕ́f̆ᵛṭ-žůža-utlâṭa ⁱíftšọ-ʒᵃl-ᵛn̆núḥḥal l̆ᵛllmîr; uiāḥṛén, kéif̆ᵛṛrŏq-ʒᵃlĕḥum ssyâiᵛr ulqrâšĕl urruskîṭạṭ ulfqâqᵛs̆ ụṛṛyâif îla-kânọ-ʒándŭ-ší. uṭṭābâqę, kĕ́ižĕmʒọ fụăḥd-ᵛl̆óṣlå kḅîra d̆ᵛḷḥăbbâza, ukéirfĕt-tlâṭå-u-aṛᵇbᵃʒá-llḥuḅ-zăṭ mdáḥḥᵉmīn, ukĕiʂĕ́iftọm-n̆ᵛḍḍâṛ-diâlọ. ụʒâud kéiᵃʒṭę-n̆ᵛssânaʒ šī-syĕ́iṛůṭ, žůḥd-mā-ịâkul. ulbâqę kĕ́iṭṓllʒọ-n̆ᵛssóq, hᵃụå-ụssânaʒ, ḥâš-īḅîʒọ. áṛᵛnna-dâḅa n̆ᵛṭṭrâṛăḥ ᵛl̆li-mšâu-išrîu-nnúḥḥal. kull-ụáḥĕd kéidḥun-nzånqå,

تسمع غير آمن عندها لخال كايبدا يشرى من كلّ دار بالثمنى
ونصف ثمنى وبالربيّع حتّى كايفوّر الربعى والّا نصف مدّ على
حساب البلوس اللى اعطاه المعلّم وهذو اللى مشوا يبيعوا الصغائر
ما تسمع غير الزقى ديالهم بين القهاوى آشارى صغائر آشارى
فريشلات آشارى رغيبات وما كايصيبهم المعلّم يبيعوا هذا
الشى حتى كايسعّر لهم كلّ حاجة بفيهتها وكايوصّيهم وكايقول
لهم افضى وأمضى وردّ بلوسط معا والصّراح ما توصّى يتيم على
بكاه كايكون حرسى ولا مدرسى والّا فرخ الدّرّاز موصّى
ارى لنا غابة لنهار الجمعة فى العشيّة من وراء الساهل الصّراح
كايمشوا للزنائف ديالهود كايعيّطوا آلهريسة وكايجمعوا الفدور
والسخينة ديال الساعة تشوى لا السُمّيرو افى لا فى الباب
والبرّان بشى نفحة وشى هامايوط تفول شى يهودى جاء من
جبوقة وهو مسكين مفطّع غير فراصطيرو مكبّس بسبعة
والفدور ديال الخانات معلّيين على اذنه مفرّص واحد الشاشية
كحلاء موسّخة حتّى كاتعرف اذا طاحت على الجر تتهرّس من
كثرة الخنز والطوط على ديال الطيطة والمهير وواحد الجوخة
اللى لابس كاتعفل على جدّ النمل من كثرة طائلة حتّى ما عند
باباها حتّى شى لون وواحد السروال معبّط على كعابه كلّه
طبائب حتى كشب لونه شى چنوط فى رجله مطّرفين حتى ما
بقى ليّاها لاجدر ولا ولّى ولاتالى وخارق واحد الشكارة فى عنقه

umā-tsmáɜ ɜḗr : « á-mĕn-ɜánda-núḥḥal! â-mĕn-ɜánda-núḥḥal! » kḗiḅdą-išrí mˇn̥-kull-ḍâr ḷˇttúmni, unuṣṣ-ṭúmni, uḷˇr̥rḅîiᵃɜ, ḥˇtta-kḗĭqą̆ŭuâr-ˇr̥róḥɜę, ŭllá-nuṣṣ-múdd, ɜᵃlā-ḥsą́ḥ-ˇḷflûs ˇḷli-ɜᵃṭâh-ą̆lmɜállĕm. uhâdọ-lli-mšọ́u iḅîɜọ-ssyâiᵃr, mâ-tˇsmáɜ ɜḗr ˇz̥zgḗ-dią̂lum ḥḗil-lqᵃhâui: â‾šą̄ri-syâiᵃr! â‾šą̄rę-qrîšlaṭ! â‾šą̄rę-ɪyḗfaṭ! » umā-kẹisḗĭfṭọm-ˇḷmɜállĕm iḅîɜọ-haḍₜ-šî ḥˇṭá-kḗiɜaɜɜárlum-kull-ḥâža ḅqḗmṭha ukḗiᵘọ̆ṣṣḗhum kẹĭqúllum : « qḍḗ-ụmḍḗ, ŭr̥ódd-ˇf̥lûsḗk-mɜâk ». uṭṭŏr̥râḥ [mā-ṭuóṣṣḗ-ṭîm-ɜᵃlā-ḅką̂ḥ] kḗĭkun-ḥą́rsẹ, ulla-mḍą́rsẹ ᵘulla-fą́rḥ-ᵈdˇr̥râz-múᵒṣṣḗ. ą́rˇnna-dą̂ḅa ⁿnhą́r-ĕdğúmɜa fˇḷᶻšîia, mūr-ˇṣsą̂ḥal. ṭṭrâ-r̥ăḥ kḗĭmšiu-n̥ˇzznâiᵘq dˇḷḗhud kẹiɜáiᵉṭọ « ālār̥ḗṣa! » ukḗĭ-žĕmɜọ-lqdúr-tˇṣshḗna. dīk-ˇṣsâɜă, tšŭflḗk-ˇṣsúmmir, ụą̆qˇf̥-lḗk-fˇḷbą̂ḥ-dˇḷfą̆r̥rán, ḅᵨšî-nfḥa, ušī-hâmāiọt. ṭqûl šī-hą́di žâ mˇⁿ-žḅûga ṻhụá-mˇṣkîm-mqą̆ṭṭáɜ, γḗr foṝṣṭḗr̥o, ukĕffĕs ḅᵨṣˇḅɜá-llqdŭr : dīk-ˇḷhnâ‾ṭˇṭ-mdḗlliṅ ɜᵃlą̆-udnọ, mqą́r̥r̥ṓṣ ụą̆ḥdₜ-ˇṣšą̄šiṅa-kˇḥla, móssha ḥṭá-kaṭbróq, îla-ṭâḥą̆ṭ-ɜăl-llᵃžą́r, ˈṭhárrḗs, mˇn̥-kḗṭrḗṭ-ˇḷhnḗz-ụṭṭṓṭ, ɜᵃlā-dīk-ˈṭą́mṭma-dˇḷmą́mzẹr; ŭụăḥᵈ-dğṻḥa-lli-lą̂ḅĕs, kāṭaɜ-qą́l ɜᵃlā-ẓ̌ᵈdd-ˇnnmḗl, mˇn̥-kḗṭrḗṭ-ṭâila ḷˇṭá-mā-ɜánd-ḅaḅą̂ha ḥṭá-šī-nóul; uụaḥd-ˇṣsą́r̥ụ̂l mhábbọṭ-ɜᵃlā-kɜâḅọ, kullọ-ṭḥą̂ᵉḅ, ḥˇttá-kšḗf-nóulọ; šī-ĕnṻk-fˇžˇžlọ mṭą́r̥rfin, ḥˇṭa-mā-ḅqą̆-niḗmmą̂ha lā-žḍḗr ụālā-ụáli ụālā-ṭą̂li; uhą̂r̥ğ ụaḥⁿ-šškầra fɜónqọ, kúlla-r̥qą̂iᵃɜ. ụhṓụa

كلّها رفائع وهو خدّام غير الطرّاح يجيب شى فدرة فالسخينة
كايشبّرها منه وينزّلها فى الارض كانكون فوق منها ثلاثة
صغار كايبقه هو خمس وجوه وكايرميها فى شكارته وعشر
وجوه كايمكّنها للمعلّم وكايبقى هكذا حتّى كايتفاضوا الفدور
كاملين كايبدا هو يمكّن والمعلّم كايطرح ومن اين يكمّل بالطرح
فالسخينة كايريد المعلّم الاعواد من وراهم ويشدّ باب الجرّان
ويعطى المفتاح للسمّير وياوّيه يبيّته معه والّا غدّا فى الصباح
هكذا مع الثمانية او الثمانية ونصف كيف كايجى المعلّم السمّير
كايفتح الجرّان وكايريد المعلّم بها بها للجهة وكايبدا يجبد فى
الفدور والسمّير كايقبض منه وكاينزّل وكايحسب الفدور كاملين
وكايبدوا الطرارح يخدموا اللى جاب شى فدرة كايردّها ما ولاتها
وكاتعطيه الكسرة

ḳăddâm γẹ̄r- ᵗṭ˘ṛṛâḥ-ẹžîḅ-šẹ-qdrá-dᵢ˘ṣsḥẹ̄na, kẹi̯ṣ̌˘ᵇbṛá-m˘ṇnọ́, ui̯ṇ˘zzla f˘ḷ'aṛḍ. kaṭkụ̂m-fọq-mĕ̊nna tlâ̤ṭa-sγâṛ; kẹ́irfĕd-họ́uᵘa-ḥă̊ms-užəh, ukẹ̄ĭṛmệha-f˘ṣ̌kárṭọ; ṳзášṛ-ụžûᵊh, kẹ́iṃ˘kkla-llmᵃзállĕm; ukẹ̄ⁱḅqå hạkdâ̤k ḥ˘ᵗṭa-kẹ̄ĭṭ-qā̊ḍấu-lqdûr-kâ̤mlīn. kẹ́iḅdạ-hṳá-iṃ˘kkẹ́l, ulmзállĕm-kẹ́iṭṛăḥ; ùmnệin ikĕ̊mmẹ̆l-ḅ˘ṭṭṛệḥ-dᵢ˘ṣsḥệna kẹ̄ⁱzîd-˘ḷ-mᵃзállĕm-˘ḷзᵃṳád-mṳ̄ṛâhṳm, ᵘuĭšṳ̊́dd-ḅāḅ-˘ḷf˘ṛṛân, ṳi̯áзṭẹ-lmĕfṭáḥ-ṇ˘ssụ́mmir, uiddệh-iḅệⁱṭo-mзâh. ullâγŏ̤ddá-f˘ṣṣḅâḥ, hạkdâ̤k mзâ-ṭṃ˘ṇịa å̊u-ṭṃĕ̊nịa-ṳ̄nụ́ṣṣ, kīf-kẹ́iži-lmзállĕm, ssụ́mmir-kệĭfṭăḥ-˘ḷf˘ṛṛân; ukẹ̄ĭzîd-˘ḷmᵃзállĕm ḅệha-ḅệha ˘ḷlḥọ́fṛa; ukẹiḅdâ̤-ĭžḅĕd-f˘lqdûr; ussụ́mmir kẹ́iqḅŏṭ-mĕ̊nnŏ, ukẹ́ⁱṇ˘zzẹ́l, ukẹ́iᵉḥsĕḅ-˘ḷqdûr kâ̤mlīn. ukẹ̄ĭḅdå̊ụ-ṭṭṛâṛăḥ-iḥĕ̊dmọ; ˘ḷli-žâ̤ḅ-šẹ-qdrá kẹ́iṛŏ̤ddá-lmṳ̄lâ̤ṭa ukạṭaзṭệh- ălk˘ṣră.

النعنصة فى جبل الكبير

فى النهار فالعنصة كانخرجوا النساء والبنيات والرجال والعزارى والعواول وما كايبقى غير القليل فى الناس فى المدينة فى حال اللى موقّرين وكذا وهذوك اللى كانخرجوا كاملين كانجمعوا الماكلة واقولان والطهور والطبول والرجال والعزارى اللى كايكونوا موالع كانخرّجوا معهم الكاماخات والعيدان والربابات والقنابر والاقامة فالوتر اللى كانخص كامله واما الربابات بعد ما كاياوّوع كايبقوا منزّلين فى القنت فالمامونى او كانحشّوه بين القصبة واخرى فالمامونى اللى مخالفين على قبال الربابنيّة فلازل واحد فى الالى ما شى فى حال العوّامين والكاماخيّة والقنابريّة والطبّارة زوّل غير ربابنى واما موالين هذه المحنطات كاملين اللى فلنا فى الربابنى تصيب الى من هذو وفيس وفيس حتّى جهدًا من شى فالناس اللى كايكونوا تاجرين بزّابى كاياوّوا عليلو بالغيطة هذا عليلو سماه المعلّم علّال لكنّى على اش هو فصيص ورفيوف والعوينات ذياله فمّ العوينات فالقليلس ومن اين تشوفه من الوراء ماشى تقول هذا غير واحد العويّل فاربع سنين من المسخ اللى مسخه ربّى من اين كايبدا يغيّط كايتشاوّا عينه وكاينتخذوا احناكه مع واحد الزّرّ عنده كبيرة تقول الزّرّ فالشيخ ذبنى مصوّر والجلّابة والصبّاط ذياله من اين كايبلوا وكايبغى يبيعهم وكايطلّعهم للجوطيّة بين انبيبان ما كانجبر حتّى واحد

II. ˘ḷɜánṣra f˘žḅĕl-ḷ˘kḅîr.

fĕnnhâṛ-d˘ḷɜánṣṛa kẹiḥŏ̊ržọ-nnsá ᵘulbnîṭạṭ urržâ̤l ulɜᵃzâ̤ra ᵘulɜᵃṷâᵘŭl ūmā-kẹ́iḅqå γẹ̄l-lqᵒlîl-f˘ṇnâ̤s-f˘ḷmdína fḥâl-li-mṷáqqṛēn ukdá; uhâduk-˘ḷlí-kẹiḥŏ̊ržọ kâ̤mlīn kâ̤i-žĕmɜọ-lmâ̤kla ṷāgūlâ̤n ᵘọṭṭṛộṛ ṷṭṭḅộḷ; urržâ̤l ᵘulɜᵃzâ̤rạ-llí kẹikûṇọ-mᵘâlaɜ kẹiḥárržọ-mɜâhṳm ˘ḷkāmâ̤nžâ̤ṭ ulɜᵋẹ̄dạn urrḅā̤ḅâ̤ṭ ulgnâ̤ḅĕr ūlẹ̄qå̂ma-dlṳ̄ṭå̂ṛ ˘ḷli-kâ̤ṭḥ˘ṣṣ-kâ̤mla; úᵐmạ-rrḅâ̤ḅạṭ ḅáɜᵃd-ma-kẹ̄ïddîṳhṳm kā̤ïḅqå̂u-mṇ˘zzlin f˘ḷqå̂nd-dẹ̄lmāmṳ̂ni ˋå̂u kẹĭḥ˘ššîṳạh ḅẹil-lqᵋṣḅa-ṷå̂ḥrá-d˘ḷmāmṳ̂ni lli-mḥâlfin, ɜᵃlā-qẹ̄ḅâ̤l ˘ṛrḅẹ̄iḅîṳa qlâ̤l, ṷâ̤ḥẹd-f˘ḷʼâ̤lĕf, mâ̤ši fḥâl-lɜaṷṷâdīn ulkāmâ̤nžîṳa ᵘulgnā̤ḅrîṳa ṷṭṭ˘ṛrâṛa; zâ̤ᵘŭl γẹ̄r-rḅẹ́iḅi ūmā-mṷâlīn-hạl-lḥẹ́nṭåṭ-kâ̤mlīn ᵋlli-qṳ́nna f˘ṛrḅẹ́iḅi ṭṣẹ́ḅ-ʼâ̤lĕf-mĕn-hâ̤dọ ṳ̄qệṣ ṳ̄qệṣ. ḥ˘ᵗṭá-žṳhdẹ̆n m˘ṇ-šî-d˘ṇnâ̤s ˘ḷlí-kẹikṳ̂nọ-ṭâ̤žrîm-b˘z̤zâ̤f kẹiddíu-ɜᵃlîlọ ḅĕlγâ̤iṳa. hâd ɜᵃlîlọ smâ̤h ˘ḷmɜállĕm-ɜállạl; lâkẹ̆nni ɜᵃlā̤š-ḥŏŭå-qṣệṣå̂ṛ urqệṳŏ̤q, ulɜᵋṷīnâ̤d-diâ̤lọ qọ́dd-ĕlɜᵉṷīnâ̤d-d˘ḷflîlẹ̄s; umnâ̤i tšûfọ-m˘ḷ-lóṳra-mâ̤ši ṭqâ̤l hâda γệr ṷaḥᵃ-lɜᵃṷîᵋl dăṛᵇbɜá-snīn mĕl-lmĕ̊sḥ-ᵒlli-msḥọ́-ṛ˘bbí. mnẹ̄ĭ-kẹ́iḅdạ-iγệiọṭ kâ̤itšạddọ-ɜáinọ ūkẹ̄ĭtnĕfḥọ-ḥnâ̤kọ mɜā-ṷăḥᵃ-ṛrọ̊z̤z̤a-ɜándọ-kḅîra ṭqṳʳ-ṛrọ́z̤z̤a t˘ṣšệḥ-dẹ̆ḅnī-mṣå̂ṳṷå̂ṛ udǧẹ̆llâ̤ḅa ᵘạṣṣ˘bbâ̤d-diâ̤lọ mnẹ́in-kẹ̄ïḅléu ukẹ́iḅγẹ̄-ḅẹ̄ɜṳ́m ukẹ̄ĭṭọḷḷáɜṳm-ṇ˘dǧṳ̄ṭẹ́ia ḅẹ́il-lbīḅâ̤n mā-kẹ́ᵉžḅâ̤ṛ ḥ˘ṭṭa-ṷáḥẹd ˘ḷlî-išrẹ̄-

اللى يشرهم منه من قوّة الصغر اللى صغير حتّى تقول شى
فرخ او جديودة بريّين واما نهار العيد الكبير فى الصباح
غير كايحكّوا الناس تمنّيتك تشوفه مدوّر بالفجى فالرؤوس وهو
فى وسطهم فى حال العبّوزة اللى الضربة فيالها ضربة بطُز ما
تنبّت شى الشعر مزوّل الجلّاب مشهّر على ذرعانه ولابس واحد
النبانته فالجلد وما كايخلصوا فيه غير فيك العويينات فى حال
ابليس وفيك الزرّة فى حال اشاشو ومطيّحة على اكتافه ومن
اصابع تشوفه فابض باليدّ فياله واحد الشافور كايوزن رطل
ونصف وهو خدّام غير كايهرّس فى الفرون ويحكّن لاخاه يشوّف
واليدين فياله مخبّطين بالدمايات تقول كايهرس هذا الشى كلّه
والنجخة من فوق غير اللى كايهدر معه كايلفويه غير بصّيطة
فالكارة والّا اروح راسط ومن كتر النجخة ما كايرضى شى يمشى
للحوّ ويعمل الحجة يشوّف فيها فى حال الخدّامة اخرين بالحقّ
فى الحقّ ضربّى هو المعلّم المخيّر فالبلاد واذا ما نقول لك فى
الغرب كامل فى الصنعة فالغيطة ما كائن شى اللى يرفد له
رجله فيها واذا جيته لتاعوّامت ما كائن شى اللى يججّه فيها
واذا جيته للسحر ما كائن شى اللى يبطّل له يده فيه ومن جهة
الكمّارة ما كائن شى اللى يلفاه لا معينى ولا جبلى ولا طالب ولا
فبّان ولا كائن من كان لا على وجه البرّ ولا على وجه البحر
واذا جيته للعب الشطرنج ولعب الضامة والكرطا ما كائن شى اللى
يغلبه فيهم شديد من الشدّان لا فى اللعب الزمنى ولا اللعب

hụ́m-mĕnnọ́ mŏn-qộuᵘt-˘ṣṣọ́γᵒṛ ˘ḷli-syệṛ ḥ˘ᵗṭa-ṭqûl šĭ-fṛệṛŏ̤ž åu ždîuda ḅrīrịẹn. ụmā nhâṛ-˘ḷɜᵉîd-˘ḷkḅîr f˘ṣṣḅáḥ, γệr-kệĭḍáḥḥẹụ-nnạ́s ṭm˘ṇnîṭ˘k-tšûfọ mạ̣ộụåṛ ḅ˘lqᵒf.˘ᵉf-ḍ˘ṛṛĕụṣ ụhọ́ụa fọ́sṭọm, fḥâl-ddĕbbûza ˘ḷli-ḍḍå̊ṛḅa-dịậla ḍå̊ṛḅa-ḅṭọ́ẓ mā-ṭnĕbbĕ̊tši-ššɜáṛ, mzộuᵘˡ-dğẹ́llạḅ, mšŏmmå̊ṛ ɜᵃlā-ḍ˘ṛɜânọ ulậbĕs ụaḥᵃ-ṭḷḅânṭa-ᵈdğĕ̊ld ŭmâ-kệĭḍọ́hṛo-fệh γệr dīk-˘ḷɜᵉụînạṭ fḥâl-ⁱiblîs, udīk-˘ṛṛọ̊zza fḥâl-āšậšọ ụmṭệ̇ḥa-ɜᵃlạ-kṭậfọ. ūm˘ṣ-ṣå̊ḅĕk-tšûfọ qå̊ḅọ̣ṭ-ḅlīdụ̣ĕd dịậlọ ụăḥdᵢ-˘ššâqọṛ kẹ́iŭzĕṛ-ṛṭå̊ḷ-ụnụ́ṣṣ ụḥᵘụá-ḥạddậm γệr-kệĭhạ́rrệs-f˘ḷqṛọ́n ụimĕkkẹ́n-˘ṇḥâh īšọ́ụọ̆ṭ, uliddîn-dịậlọ mḥå̊bbṭẹn-ḅĕddᵉmậịạṭ ṭqūl-kệifṛệs; hâdᵢ-šī-kúllọ ᵘụn-ṇ˘fḥá-m˘ṃ-fộq; γệr ˘ḷlī-kẹiᵃhḍå̊ṛ-˘ṃɜâh kẹⁱlå̊qụeh γệr-ḅₚ˘ṣṣệṭa-llkâṛa ᵘullá-rfĕd-ṛâṣọ̆k; umĕn-kẹ̆ṭṛĕ̊ṭ-˘ṇnĕfḥá mā-kẹĭṛḍâši-mší-llḥᵃụọ̊m úiᵃɜmĕl-lḥọ́fṛa išọ́ụọ̆ṭ fệha fḥâl-lḥăddậda ịậḥṛện. ḅ˘ḷḥå̊qq f˘ḷḥå̊qqᵒ-dṛụ̊bbi họ́ụạ-lmɜállĕm ˘ḷmḥạ́ịịăṛ dệlblậd; ᵘŭlá-mā-ṇqụ́llẹ̆k-f˘ḷyáṛḅ-kậmĕl f˘ṣṣᵉṇɜa-ḍ˘ḷyạ́ịṭa, mā-kậⁱnši-llî-rfĕdlọ́-ržlọ-fệha. ụîda-žīṭệh ˘ṇṭāɜáụụạṭ mā-kậĭnši-llī-ɜággzọ-fệha. ụîda-žīṭệh ṇ˘ssåḥʳ mā-kậⁱnši-˘ḷli-ḅᵗṭọ́ḷḷọ-íddọ-fệh. um˘ṇ-žệhᵃṭ-˘ḷkĕm-mậra mā-kẹ́inši-lli-ⁱlqå̊h lā-mdîni-ụālā-žĕ̊ḅli ụāla-ṭå̊ḷọ̆ḅ ụāla-qụbbân ụāla kậin m˘ṇ-kân, lā-ɜᵃlā-užạ́h-ᵃlbĕ̊rr ụălá-ɜlā̊-užạ́h-˘ḷbₚḥáṛ; ụîda žīṭệh ˘ḷláɜᵃḅₚ-˘ššĕ̊ṇṭṛọž ūláɜᵃḅ-ᵒḍḍå̊ma ᵘulkå̊ṛṭå̊ mā-kậinši-llī-γọ̊lḅọ-fệhụm; šdîd-ṃ˘ⁿ-ššụddân; lā-f˘ḷláɜᵃḅ-˘ẓzĕ̊mni ulā-lláɜᵃḅ-ḍ˘ḷịụ̂ma; ūf˘ṭṭệbb

فاليوم وفى الصّب وفى عليّ البلاط عفريت من عفاريت سيدنا سليمان والعلوم فالدنيا كاملين جعلهم فى راسه يعجّز الطالب لمخيّر وفى المخطافيه كحالة ومثال كايدوّر الكاغيط ويبلعه وينفيّأ بصّيطه وكايفهى جميع من يعظم عليه وخا يكون اش كون ما كان كايردّه فمّامه ضحكة وفى حال طزّان ولّا فى حال 5 مانى صحصح يا الكافر يا أكّال الحجر الصمّ والهندى كانعصم هذه فلها لاحبابها ولناسها وللفيجة فالفيجة وحتّى للفيجة فالشحم فى فاع الطاجين

ارى لنا للناس اللى ماشى يعنصروا كاينوضوا بكرى فى الفجر بافى الضوء الازرق اذا ما نقول لها النجوم بافين فى السماء يعنى على 10 النبّورى النبّورى هو فالح الچوچو فالصباح اللى كايكونوا الارزاق كايتفرّقوا ايوا كايكونوا كاملين وافوا وتوضّوا وصلّوا وعملوا البفالج على الخدام واولادهم اللى مكلّفين بالشغل اللى كايشوى الخبز كايشويها واللى كايسخّن الرغائف كايسخّنهم واذا عندهم شى فراشل كايجيبوهم واللى ما عندهم ولّو من هذا الشى كايصرّوا 15 ابنهم بربع ريال او زوج فالبليون يشرى لهم رطل او رطلين فالسفنج من عند السفّانج من وراء ذيك الشى كاينزّلوا السينيّة وكايكبّوا القهوة وكايبدوا يريّقوا وكايزنّدوها اجّ ما يتمكّن على فبال المغاربة ذيالذا والله وما كانت كرشهم منفوخة ومعمّرة اجّ ما يتمكّن والله لا خلّقوا خلقة ولو تعطيهم ضبلون فى الخلقة 20 ولا تخلّقوها عساك يطلعوا من البلاد حتّى لجبل الكبير وهما

ufзẹ́lm-˘ḷfālậk зafrîṭ mĕn-зªfậṛ˘t-sîdna sūlîmān ᵘulзºọlụ̂m-dĕddụ́nịa-kậmlin žmáззụm-frậṣo; izággĕẓ-ºṭṭå̊lọ̆ḅ-˘ḷmḥại-ịặṛ. ūf˘ḷḥăntå̄qệṛa, kādậlīka-ụåmīṭậl : kẹịdọ̄ụå̊ṛ-˘ḷkāyẹ́ṭ ụiḅĕ̊lзọ ụiṭqặịịa-ḅₚ˘ṣṣệṭa; ukẹ̄ĭqfi žmíᵉз-mĕn-ịáзdọ̆m-зªlệḥ, ụă̌ḥḥá-ikụn škụ̂-mā-kận; kẹịṛọddọ-qọ̆ddâmọ-ṭọ̆̊ḥka, ufḥậl ṭọ́ẓẓån ᵘúlla fḥāl-mậni-ṣå̊mṣåm [ịa-lkậfĕr, ịå̊-uk-kậl-ˡḥžå̊ṛ-ºṣṣọ́mm ulhándi kâṭaзṣọm]. hâdi qụ̂la-nḥḅâḅĕk unnậṣ˘k ullfệḥa-llfệḥa, uḥ˘ᵗṭa-llfệḥa-t˘ṣšḥå̊m fqâз-ªṭṭå̊žẹn. áṛ˘ṇna-ⁿnnậs ˘ḷlí-mậšî-ᵉзánṣṛọ; kẹ̄ĭnūdọ́-ḅ˘krí f˘ḷfžẹ̊ṛ ḅâqẹ-ḍḍå̊u lĕzrọ́q, îla ma-nqụ́llẹ̆k˘ṇnžụ̂m-bāqện f˘ṣsmá, ịáзni зªl-˘ṇnĕbbụ̂ri (˘ṇnĕbbụ̂ri họ̆ᵘa dāk-tčụîčọ ḍₜ˘ṣṣḅáḥ ᵉllí-kẹikụ́nọ-lĕrzâq kẹiṭf˘ṛrqọ); ệụa kẹ̄ⁱkūnọ kậmlin-fâqọ, uṭụụddå̊ọ, ūṣå̊ḷḷå̊ọ; ụзámlọ-lbqå̊lẹ̆ž-зal-l˘ṃžâmậṛ; ụulậ-dụm ˘ḷli-mkẹ̆llfîm-ḅₚ˘ṣšyụ́l, ˘ḷli-kẹišụẹ-lḥụ́ḅz, kẹ̄ĭšụệha, ᵘullí-kẹ̄ĭsáḥḥăṛ-ʳṛyâif kẹ̄ĭsáḥḥᵉnụm; ụîla зándụm-šẹ-qṛậ-šẹ̆l, kẹižĕḅdụ̂hụm; ŭllí-mā-зándụm ụâlọ m˘ṇ-hạdₜ-ší, kẹ̄ĭṣáṛṛdọ-ḅᵉnúm ḅ˘ṛḅáз riậl å̊u-žú-llb˘ḷịụ̂n, išrîlụm ˘ṛṭå̊ḷ å̊u-ṛṭḷâin-t˘ṣšfĕ̊nž m˘ṇ-зándₜ-˘ṣš˘f fánž. mụ̂ṛ-dīk-ší, kẹ̄ĭṇ˘zzlọ-ssînịịa, ukẹ̄ĭkubbọ-lqå̊hụa, ukẹⁱḅdóu irệiqọ ukẹⁱz˘ṇndụ̂ha ṣå̊ḥḥ-mạ-iṭmĕkkẹ́n; зªlā-qẹ̄ḅậl ˘ḷmyárḅa-dịậnna, ụuḷḷåh umā-kậụ˘ṭ kẹ̊ršụm menfộḥa ụmзámmṛụ ṣå̊ḥḥ mạ-iṭmĕ̊kkĕn, ᵘụḷḷåh lā-ḥállfọ ḥálfa; ụālộ ṭaзṭệhum ḍọḅlộn f˘ḷḥálfa ụāla-iḥallfụ́ha. зassậk-iṭọ́lзọ mĕl-lblậd

على رجلهم فى السوق دبّرا بعدا ينزفوا وما يبقى لهم الفوائم
باش ينفّزوا حتّى مهم الضروف وغابة النساء من اين غلفوا
النفاس كايتهاطّوا على الحيّاط وكايلحّقوا ويغنبشوا وكايعيّطوا
الغرب خطّار وكايبدوا فابضين الضريف حتّى الموضع غواد
اليهود النساء بالقبول والاحوال وما تحيب شى فى اين تركز الإبرة
والضريف فالجبل كانقول انقص منّى يا واحد والغبرة والكجاج
فايض حتى جهدا واذا تلاقوا بشى حطّابين هوّادين من الغابة
كانحتاج يرخّوا الحبر فيالهم حتّى يسلكوا فالح فوم الله العديدة
كاملة وينقاضى فيه الجانيف ويكمل فيه فالابرطال عاد
كانجوز فالح الحطّاب مسكين وكاتلقاه فيه الغبار على الوجه
حتّى تقول ضبابة هديك ما شى الغبرة من قوّة اللى كانبقى الدار
فربع ساعة حتى كايبدا يستعذر مسكين ويقول هذه المحلّة
فمولاى سليمان ما شى الزيّار كانتتلّى مع الاخر فى فحز المثل شى
عجوزة كانكون شاربة شاربونة وفى حال العفرب وفى حال شى
حيّة اللى كايكون السمّ كايفطر من مناخرها وكانخطى منه فالح
الكلمات وكانحور فيه فابة الله يكون فى العون فالح الحطّاب
مسكين اش ماشى يسمع من جدّه وجدّ باباه كايلعب الكرة
وكانبدا لح عليه فابة كانعيّتنا خمسة والعمى على عينه يا ابن
المقطّع الاخر يا ابن المجلى الاخر وكايسمعوها اخرين فابة اش
عندك آ امّا فلانة وكايحورو كانقول لهم فالح الحطّاب اش قال

ḥ˘ṭṭá-n˘žḅél-lḛ̈kḅîr, ūhṵ̈ma ʒᵃlą́-ržlụm! f˘ssṓq-dḅărṛ́á ḅáʒda inḛ̈zfọ umą̄-iḅqą̊lụmši-lguą̣im ḅą̄š iną̊qqzọ ḥ˘ᵗṭá-m˘f˳rṓq-ŏttrṵ́q. udą̣ḅa-nnsá, mnḛ̈ĭ-yọ̈lqo-ṭṭnąfḗs, kaịṭmā-ṭą̣o ʒăl-lḥūị̈ą̄k ukḛ̈ĭlą̊ḥʰfọ, ᵘuў́yámbₚšọ, ukẹ̣ʒáï̈ṭọ ˘ḷyáṛḅ-ḥą̈ḍḍą̊ṛ; uką̣ă̈ḅḍọu-qą̊ḅṭḛ̄n-ᵗtrę̰q ḥṭą-lmṓṭáʒ dᵉṵą̣d-lḛḥṵ́d, nnsą̂ ḥ˘lqfûl ulḥmą̊l. umą̊-ṭṣḛḅ̄ši fę̰ĭ-ṭę̰rkę̰z-˘ḷᵗíḷḅra; uttrę̰q-ᵈdḡḅḗl kaṭqṵ́l « nqą̊ṣ-m˘ṇní ịą̂-ṵāḥed! » ᵘulyáḅra ᵘulsᵉžą̊ž nâḛ̈ḍ. ḥ˘ttá-žuhdḛ́n ūlą́-ṭḷṓqqą̊ọ ḅₚšḛ̄-ḥăṭṭą̊ḅin họuṵą̊din-m˘ḷ-lyą̂ḅa, kẹ̣ᵃḥṭą̂ž ṛṓddọ-lḥmîr-dią̊lụm, ḥ˘ᵗṭą́-isḛ̈lkọ-dāq-qṃ̣-ºḷḷą̊h-˘lᵢᵃdída ką̣mla, ụịṭqą̊ḍą̊ dík-˘ḷmužānḛ̂q, ŭᵘikmḛ̈l-dę̰q-qą̊laḅọṛṭą̊ḷ. ʒąd-kḛ̈ĭgûz-dą̄k-˘ḷḥăṭṭą̂m-m˘ṣkîn, ukāṭ˘ḷqą̊h dīk-˘ḷyḅą̂ḅą̊ṛ ᵴᵃlā-lūžą̊h ḥ˘ttą-ṭqṵ́l : « ḍḅą̂ḅa hą̂-dik! māšį̈-lyáḅra! » mḛ̈n-qą̊uṵṭ-˘ḷli-kaṭḅqą̊ ṑḍḍą̊ṛ d˘ṛḅaʒ-sâʒa. ḥ˘ᵗṭa-kḛ̈ĭḅda-ịṣṣáʒḍą̊ṛ m˘ṣkîn ᵘuę̰qṵ́l : « hą̂di-lmḥálla-dmṵ̄lę̰ĭ-slīmą̊n, māšî-zzṵ̂ị̈ą̊ṛ! » kattę̰̈lla mʒā-lą̊ḥḥą̊ṛ, f˳qḍą̊ṛ-˘ḷmṭę̰l, šī-ᵴᵍgûza, ką̣ṭkụn-šą̊ṛfa-šą̊ṛfṵ́na ufḥāl-lʒáqrṑḅ, ufḥāl-šī-ḥą́ị̈a, lli-kḛ̈ĭkṵ́n-˘ṣsḗmm kẹ̣ĭqṭą̊ṛ ṃ-˘mnâḥra; ukăṭḥṭọm-mḛ̈nnṓ-dą̄k-ḛ̈lkḛ̈lmą̊ṭ, ukáḍḍọr-fę̰h. ḍą̣ḅa ˘ḷḷą̊h ikụn-f˘lʒáun-ddāk-˘ḷḥăṭṭą̂m-m˘ṣkîn; ą̊ᵐᵐš mą̄ši-smáʒ m˘ž-ž˘ddṓ ᵘž˘ddᵉ-ḅaḅą̂h kḛ̈ĭlʒę̰ḥ-˘ḷkṓra! uką̣ṭḛ̆ḅdą̂-lę̰k-ᵴᵃlę̰h dą̣ḅa : « kaṭʒaïḭ̈ḛ́nna! ḥăms̄á-ulsᵉmá-ᵴᵃlā-ʒáiněk! ịā-ḥ˘ḷmqą̊ṭṭaʒ-lâḥọṛ ịā-ḥ˘ḷmḛ̆žli-lâḥọṛ » ukḛ́isĕmʒọ̈ha-ịą̂ḥ-ṛę̰n-dą̣ḅa : « š-ʒándę̰k ᵈᵐᵐ-mma-flą̣na? » ukę̰ⁱḍọ́ṛọ; kaṭ-qṵ́llụm : « dāk-˘ḷḥăṭṭą̊ḥ ą̈š-qą̊l-ŭqą̊l » ukẹ̣ⁱḅḍọ́ulę̰k-ᵴᵃlę̰h

وقال وكايبدوا لها عليه بلسان واحد آ انتينا الخرنة ديالها بافية
ما يبست فى البلاد وجئت كانشبع فى سيادها اولاد الفاع
والباع والشهامة من ذراع والله وكان سمعها ابننا والّا راجلنا
حتّى يسمّعوها افقّوح شيًا لا تسمع ويوريها باباها وجدّها اش هِ
هو ويچرّوا لها فيها ويعملوا لها فيه الهزة ما كايبقلن منهم غاها
الخطّاب مسكين الّا بِشَقِّ الأَنْفُس[1] غير انا كانجيب الله شى
زرب او شى طريق محرّفة كايتلوّى معها باش كايسلها وكايقول
من اين كايلقاه الواد وكايتغيص فى شى غيّاصة وهو كانخدرى
ملافية مع الغيص وتمارة ولا مع ذيك كمامر الويل جوّزوا علىّ ما
جاز على تيم الدار انا خلّيت لهم الله وهذا الولى مولى
الغابة

واما جامع المفرع جاءت غير فوق واد البهوم بواحد مائتين
خلفة وبعيدة على سيدى المصروى فدّ من المدينة لجامع المفرع
وهى جاءت معفّية ومحدّرة وجاء فيها بالعدد ديالاشجار والهندى
والصباح والحجر ديالزّة وجاءت عالية فوق البحر كانشوف البحر
فدّامها فلتة والوطاء ديمرشان تحت منها فى اين ما سيّبت عينك
تشوف الصروف والجنانات والبحائر والخيرات ديسيدى ربّى وهذا
جامع المفرع الخضرة ديالها فى حال الفرع مثال هى المشكورة
وهى الحلوة واللذيذة اللى ما كاين شى الّا منها والبلاد كاملة
من اين كانجوا يشروا الفرع فى البلاصة او فى السوق ديرّا

[1] Coran, xvi, 7.

ḅ˘lsân- u̯ăḥẹd : « â^ ṇṭîna! ˘lḥå̆ṛi̯a di̯ålĕ̤k ḅâqå-mą-iḅṣ˘ṭ f˘lblą̈d! užîṭi-katšḅâɜ f˘ṣi̯ą̈dĕ̤k uląd-˘lqâɜ ulbâɜ uššmâɜa mĕn-dráɜ! ᵘọḷḷåh ukā-sĕmɜọ̈k-ḅĕnná ullá-ṛāž˘ṇná ḥ˘ṭṭá-isĕmmɜə̈k āqå̆ff ᵘəḥ šẹllá-tsmaɜ! ui̯u̯urrîk ḅạ̈ḅą̈k ūžᵈdẹ̆k š˘ṇnẹ́-hᵒu̯a! u̯ĭčurrụ̈lẹ̆k-fụ́mmĕk ᵘuiɜamlûlẹ̆k-fẹ̣h-ᵉlhąrza! » mā-kẹ́iflẹ̆ṭ-mĕnnụm dạ̈k-˘lḥaṭṭåm-m˘ṣkîn illá-ḅīšáqqẹ-l'ánfus, γẹ́lla-kẹižîḅ-˘ḷḷåh šī-żårḅ åu šī-trệq mḥå̆rrfa, kẹ́iṭᵉlụ̄u̯a-mɜâha, ḅạ̈š-kẹ́islẹ̆k; ukẹiqụ̂l, mnẹ́i-kẹilqåh-ą̈lu̯ą̈d ukẹiṭγẹ̈i̯ọ̈ṣ fšī-γẹ̄i̯âṣa u̯hụ̂u̯a kẹiḥádrĕ̄f : « mláqi̯a mɜā-lγą̈iṣ uṭąmąra u̯ālâ-mɜā-dīk-kmâmĕr-˘lu̯ẹ̃il! gụ̈ŭzọ ɜᵉlîi̯a mą-gą̈z ɜᵃlâ-ṭamîm-ᵒdḍâṛ. âna ḥąllîṭlụm-˘ḷḷåh uhād-˘lu̯âli mụ̄l-ˡγâḅa.

ŭmā-žąmaɜ-ᵃlm˘qṛáɜ, žą̈ṭ-γệr-fọq-u̯ą̈d-lệhụ̄d ḅu̯ăḥ-miā-ṭệin-ḥålfa, uḅɜệda-ɜlā-sîd-˘lm˘ṣmụ̂dẹ qọ́dd m˘ḷ-lmdîna nžąmaɜ-ᵃlmŏqṛáɜ. uhệi̯a-žą̈ṭ mɜáqqḅă-ŭmḥáddra; užâ-fẹ̄ha ḅ˘lɜá-ṭ˘ṣšžąṛ, ulhą́ndi, u̯ṣṣ˘ffåḥ, ulḥžąṛ-tṭåf˘ẓza; užą̈ṭ-ɜâli̯a fộq-˘lbₚḥáṛ : katšůf-˘lbₚḥáṛ qọddąmĕ̆g-gẹ̊lṭa, ûlụ̈ṭå-dmĕršân ṭᵉḥṭ-mĕnná. ufą̈ímma sẹ̣ĭḅṭi ɜáinẹ̆k, tšůf-ṭᵉṛụ̂q, ᵘudğnąnąṭ, ulpḥâir, ᵘulḥẹ̣irąd-dˌsîdi-ṛụ̂bbi. uhâd-žąmaɜ-ᵃlm˘qṛáɜ, ˘ḷḥụ́dṛa-di̯ąla fḥāl-lqᵉṛáɜ mīṭąl, hẹ̣i̯ą-lm˘škụ̂ra uḥẹ̣iᵘ-lḥlûu̯a ᵘulldîda, ˘ḷlí-mā-kąinši lẹ̊ddᵉ-mẹ̊nna; ulblą̈d-kąmla mnệi-kẹ̣ĭžíu̯-ⁱišrîu̯-ŭlqṛáɜ f˘ḷplâṣa

IMPRIMERIE NATIONALE.

كالحتاج يستفصوا اذا هى فجامع المفرع او والّا ومن اين كايفولوا لهم ايه كايشمّوا الفرعة فالسلاوى او اخرى ويعضّوا بهمهم ويفبّسوها بطرف لسانهم كان حلوة والّا لا هذا تجريب الفرع وعندها ثانى التجريب فى حال الانجاص والتفّاح وحتّى الباكور والغدّان والجرى وعندها الهندى المجيّد هى هذه الموضع كانكون بارده وحلوة على فبال منبّته غير فى الجر والهندى فالجر هى المشكورة وما احسن من هذه الهندى اذا خطا شى الهندى فواد راس وارفع يدها

واما المراتح جاوا فيها هيذا وهيذا على اليمين وعلى الشمال الغرس فالنصارى مبنيين بالاسوار فالجر والزروب فيهم اللى بالسلح واللى باللوح وفى كلّ باب كائن فكيكنه والّا زوج وفى وسط الطريق كائن واحد العفبة مانعة للطلوع حتى جهدًا من المنوعة فيالها كايسمّوها من اين يكونوا طالعين اللى حقّن لهم فلبهم العفبة فالصراط ايوا اللى كايعيى كانجلس يرتاح فى واحد الدكّانة من فاط الدكاكن من قوّة الزور وعلى فيط الشى كايسمّوها المراتح وخلّينا من جامع المفرع وزد عليها حتّى المراتح وارى لنا فابة آقلال

آقلال جاءت تحت العنصر وفوق سيدى المحمودى جاءت عفبة وحدورة وهوتات وخنادق وحجارى وسلّيخات ولتحت كائن الجالى وكائن الهيّبى والكراكر فالجر واذا تدرجب ابن ادم من فاط السلّيخات ما يوفق غير اذا كان فى الجالى مكعْوَر وبين فاط

åu-fˇṣṣọ̇q-dḅéṛṛa, kẹiḥṭâž īṣˇqsúu, ĭdú-hịa džâmaɜ-ˇḷmˇqṛáɜ åu-ulla. umnẹ́in-kaĭqûlulụm : « ūạ́h », kẹ̄ĭšĕbbṛọ-lqáṛɜa-ṭˇṣslâụi, åu-ᵘåḥṛá, ᵘụẹɜáṭṭọ-ffúmmụm, uiqáïṣọ̄ha ḅṭáṛf-ˇḷsânụm, kâ-ḥlūụa ᵘullậ-la. hậda-džrîḅ-ˇḷqṛáɜ. ụɜándẹ̆k ṭậnĭ-lḥrîf fḥâˡ-llingáṣ utṭˇf.fáḥ uḥˇṭṭá-lbakộṛ ulγŭddận ulḥámri. uɜándẹ̆k ˇḷhạ́ndi-lmḥạ́ïṛa, hẹ́ịa dᵉhạ́l-lmọ̄ṭáɜ; kaṭkûn ḅăṛdá-ụḥᵒlûụa, ɜᵃlā-qẹḅâl mnĕbbᵨṭá γệṛ-fĕlḥžáṛ; ulhạ́ndi-dˇḷḥžáṛ hẹ́ịa-lmˇṣkộṛa; umá-ḥsẹ̆n mĕn-hạl-lhạ́ndi, îla-ḥṭâši lhạ́ndi-dụâd-rạs urfd-íddẹ̆k.

ūmá-lmrạ̄ṭáḥ, žọ́u fệha hạ́ida ụhạ́ida, ɜál-līmîn ụɜᵊḷ-ˇššmậl, ˇḷγṛọ́ṣ-dẹ̆nnṣáṛa, mĕḅnîịẹn ḅlˇṣụâṛ-dˇḷḥžáṛ ụz-zṛọ́ḅ; fệhụm-ˇḷlí-ḅᵨˇssẹ̆lk ullí-ḅĕlləḥ. ufkúlˡ-ḅậḅ kậin-dkîk-na ᵘullá-žūž. ufᵘọṣ-ttrệq kẹ́in ụăḥᵃ-lɜáqḅa, mậnɜa-ụˇṭṭlộᵊɜ, ḥăṭṭá-žŭhdẹ́n ụˇl-lˇmnûɜa diậla, kẹ̄ˡsĕmmîŭha, mnệi-kẹ̄ⁱkụ̂nọ ṭåḷɜẹn, ˡlí-ḥăffậṭlụm-qọ́lbụm, ẹ̆lɜáqḅa-ṭˇṣṣệ-ṛậṭ. ệⁱụa, ˇḷli kẹ́iᵉɜịa, kẹ̄ĭglẹ́s-ⁱirṭậḥ, fụáḥᵃ-ddukkậna mˇṇ-dāk-ᵉddkậkẹ̆n, mˇṇ-qáuᵘᵘd-ˇẓẓộṛ; ụáᵉɜlạ-dīk-ší kệĭsˇṃmîŭ-hạ-lmrậṭăḥ. uḥállīna mˇṇ-žạ̄máɜ-ᵃlmˇqṛáɜ, uzîd ɜᵃlệha ḥˇˡṭá-lmrạ̄ṭáḥ, ụáṛˇṃna dậḅa ậgla.

ậgla žậṭ ṭˇḥṭ-ˇḷɜónṣâṛ ufọ̄q-sîd-ˇḷmˇṣmụ̂dẹ. žậṭ ɜáqḅa, ụŏḥdûra, uhóuṭạṭ, ụḥnâdọ̆q, ụḥfâṛẹ, usẹ̆llîḥāṭ; ụnṭˇḥṭ kậin-tčậli ukậil-lḥịẹ́f ulkṛákăṛ-dˇḷḥžáṛ. ụûlạ-ddẹ̆ṛdĕm-mᵉnậdĕm mĕn-dạ̄k-ˇṣsẹ̆llīḥậṭ, mạ́-iŏqọ́f, γẹ́lla-kân fˇṭčậli

سخط الله كامل وعمهم ما ياكل الخبز اكثر اش ماشي نقول لك هذا آقلل واحد تمارة واحد العذاب الأليم[1] فيها وما مشكور فيها خلاص الانجاص المسكى وهذا النوّار اللي كايفتح بالليل بالخفّ امّ الحسن فيها بزّابى والطيور على كلّ شكل كانصبح فى الصباح كانسبّح لله وتحيّى القلب للّي كان عنده مبّتن وعساك 5 اذا سمعوا نغم الوتر من عند المغنصين كايدوروا فيك الناس اللي كايسمعوها كانصرص كايقولوا لها خسارة عليك يا امّ الحسن من اين كانشرب من الماء فالباكور كانتبيّح وما كانبقى شى تتكلّم من اصاب لوكان كنت كانبقى العام وما طال هذا آقلل 10

وافبض فابة فاك العفبة اللي كايقولوا لها العفيبة فالعجائز وسي كانتشبّط على يدك ورجلك واما البهيمة ما تسلك لك شى كانحتاج تدور على واحد الطريق متربّة ما شى مجبّة فى حال هذه العفبة ما تسلك شى البهيمة فيها عاد كانبدا تهوّد واحد الشويش عاد تتّصل بهذه للّا مولانى الوطاء غير الوطاء وما اعطى والمرابع 15 والشعير المازوزى بالسبائل فى راسه اين اين النسيم يعنى كيبى ان هى والحلّ عليها وفيك الشى ما عندى ما نقول لك والسلام احلّاح لو كان كنت شفت فيك الشى ما تحكى شى تهوّل نطرك وبصرك منها والله تخلّى للعين ما رات والسلام وهذيك الوطاء الغراسى المخبّين فآقلل هما اللي كايكونوا ثمّ من اين نفبضوا 20

[1] Coran, xv, 50.

mkáᶻᵃu̯âṛ, uḥḗin-dāk-ṣ̌ʰḥṭ-ăḷḷâh kâ̤mĕl, uᶻómᵐṛọ mą̂-iạ-
kuˡ-lḥṳ́bz-ᵉkṭáṛ. ˇṣ̌-mą̂ši-nqúḷḷĕk : hād-âgla, u̯ăḥṭ-ṭą̂mą̂-
ra, u̯aḥᵃ-lᶻᵃdą̂ḥ-ḗl'âlīm fḗha! umá-mškọ̄ṛ-fḗha, ḥḗlą̂f
ˇṇnĭngâṣ-ˇḷmᵏṣki, udīk-ˇṇnọ̄u̯âṛ ḗllí-kḗĭfṭâḥ-ḥˇḷlîl. ḥĕlḥâqq
mụi-lḥsḗn-fḗhą̂-ḥˇzzą̂f; ᵘọttḗọ̄ṛ ᶻᵃlā-kúll-ˇṣ̌kḗḷ. katṣḥáḥ 5
fˇṣ̌ṣḥáḥ kạtsĕbbáḥ-ṇˇllą̂h, utḥáiii-lqọ́lb nḗllí-kan-ᶻándọ-
mḗiḗṭ; ṳ̄ᶻassą̂k îla-sĕmᶻọ-nắym-lṳ̄ṭâṛ mˇṇ-ᶻánd-ˇḷmᶻánṣ-
ṛẹn. kḗiḍṓṛọ dīk-ˇṇnąsˢ ˇḷli-kḗĭsĕmᶻọ́ha katṣáṛṣâ; kḗiqū-
lulá : « ḥṣáṛa-ᶻlîk, ịa-mᵘi-lḥsḗn, mnḗi-katšṛắḥ mˇḷ-lmá
dˇḥbákọṛ kạtḥḗiḥặḥ, umá-kạtḗḥqâši-ttḳḗḷlĕm; ṇˇṣ-ṣắḥ 10
lūkā-kúnṭi kátḗḥqắ ˇḷᶻâm umā-ṭắḷ! » hād-âgla.
uqḥṍḍ-dą̂ḥa dāk-ˇḷᶻáqḥa ˇḷli-kḗiqṳ̄lûla lᶻᵃqḗḥa-dˇḷᶻᵃgą́iz
usîr kạᵗtšĕbbọṭ ᶻᵃlą̂-ĭddḗk-úržlḗk; ūmą̂-lbhḗma má-tslḗk-
lḗkši; ką́iᵃḥṭąž-ḍḍṓṛ ᶻᵃlâ-u̯ăḥ-ttrḗq mṭáṛṛḥa mą̂ší-mḥád-
ğṛa fḥál hal-ᶻáqḥa, ma-tslḗkši-lbhḗma-fḗha; ᶻâdᵢ-kạtḥ- 15
da-ṭhṓu̯ŭd u̯ăḥdᵢˇ-ṣ̌šúiiḛš; ᶻâᵗ-ṭṭāṣṓḷ ḥhād-lą́lla-mṳ̄lą̂ṭi-
lṓṭắ; γḗṛ lṓṭắ umá-ṣṭắ ulmṛâḥaᶻ ᵘušš̌ḗṛ-ˇḷmâẓṓẓḛ ḥˇss-
ḥą̂il ʃṛáṣọ. u̯ḗn u̯ḗ n ˇṇnsîm ịáᶻni kīfˇṇ-hḗịa ᵘulḥál
ᶻᵃlḗha; udīk-šî mā-ᶻándi-ma-nqúḷḷĕk ussą̄lą̂m. aᵇḥáḥ lūkâ-
kụnṭi-šŭfṭi-dīk-ší, ma-tsḥâši dzṵᵘŭl-nọ́ḍṛĕk-úḥᵦṣṛĕk-mĕn- 20
na. u̯ăḷḷắʰ-ḗḥálli-llᶻáin mā-ṛât! ussą̄lą̂m. ūḥądīk-ᵉḷọṭắ,
ˇḷγṛáṣḛ-lmḥáiᶦᵉṛḗn-dą́gla, hṳ̄mą́-lli-kḗĭkṵ́nọ-ṭḗmᵚa.

الطريق غابة دغرى عاد كانتفبّضوا بواحد الطريقة ضيّقة من
فوّة الزروب والعلّيق حتّى كانشبه لواحد الطريق فى السوانى
كايقولوا لها بو خشخاش ومن اين كانخرجوا على فم غاية الزنقة
عاد كانجمعوا الماجّ الكبير اللى كانخرّج للعنصر ما كانخلّبوا شى
عشرين خلبة وكانخرجوا فى العنصر صافى بطلّه وصفانه
كانجمعوا واحد القبو فمّ ما عالى فمّ ما دار وفمّ ما طلّل على
غير العنصر كامل وهذا القبو هو غير غالاشجار غالزيتون وغالبيلك
امدران غيالهم والورق هما كايعملوا الظلول والتبارد والبريشم
والنسيج ولكن جاءت واحد الحجرة كبيرة تقول انتين غير الغنصة
غالزرع وشى ماء صافى فيها فى حال الذهب وبارد وخفيف
وابن ادم يشوف الخيال غياله فى فاعه من فوّة غالبيوضة
والصفاوة والماء كانخرج من واحد العنيبب من فاع الارض
بوحديته من اوّل الدنيا حتّى واحد ما حفرها ولا عدّله من عند
ربّى كان هيذاك وما مشكور فى هذا العنصر غير الورد
السجلماسى تشوفه مولاى احمر وشى روائح فيه كانعطّس
والسيسبان والبرفوق البلنسى وزد عليه حتّى البرطفيرى يعنى
غالبرفوق اللى هو الكحل والناس اللى هما حارفين على مالهم
كايطلعوا العيد غيالهم على فراخ البغال بالبرامل والبراريد فى
الشواريات ويعمّروا من العنصر ومن الغرس غيالهم ويغلفوا
البراريد بالريد ويقطعوا المشامم غالنوّار ويدوّروهم بعنيجل و
ويهوّدوا وكلّ صباح وعشيّة عليهم هذا السفيان غالماء عمرهم ما

mnâi-nqǒḅṭǫ-ttrêq dâḅa dóyri, ɜâdᵢ-kanṭqǒbbₚṭo ḅuăḥ-ttrêĭqå ḍêĭqå, mˇn-qǒᵘᵒd-ˇzzṛôḅ ᵍulɜəllêq, ḥˇṭṭá-kaṭšḅáḥ nuaḥᵃ-ttrêq fˇṣsuâni, kêⁱqulūlá-ḅūḥášḥaš. umnâi-kan-ḥóržǫ ɜᵃlā-fúmm dāk-ˇzzánqå, ɜât-kanžěḅṛǫ-lmḥádğ-ˇḷḳḅîr ˇḷli-keĭḥárrêž nˇlɜónṣår. mā-kanḥållfūši ɜášrin-ḥálfa, ukanḥóržǫ fˇlɜónṣår, ṣåfi ḅḍǫḷḷǫ-ṣēfátǫ. kánžěbṛǫ uăḥd-ˇḷqḅǫ, qódd-ma-ɜlá qódd-ma-ḍâṛ uqódd-ma-ḍálḷǫḷ ɜᵃlā-dīk-ˇlɜónṣår-kâměl; uhād-ĕlqḅǫ, ḥᵒuá-yēṛ-dᵢˇšššâṛ dˇzzéiṭūn udˇḷbéilěm. ámdrān-diâlum uluróq, hūmá-keĭ-ɜámlǫ ḍḍḷǫḷ uttḅâṛˇd ulfríškᵘunnsîm. unṭˇḥṭ žâṭ uăḥd-ˇḷḥófṛa kḅîra ṭqun-nṭîn yēṛ-ˇlyúnṣå dˇzzṛáɜ; ušī-mā-ṣåfi fêha fḥâl-ᵉddháḅ, uḅârĕd, uḥfif; ᵘumnâděm išûf-ˇḷḥeûl diâlǫ fqáɜǫ, mˇn-qâuᵘd-dāk-ˇlbiǫṭa uṣsfûua. ulmá-kĕĭḥrúž-měn-uaḥᵃ-lɜᵃnîḅĕḅ, mˇn-qâɜ-ᵃlˇárḍ, ḅuăḥdîṭo, měn-ˇâuuûl-ᵈdúnia; ḥăttá-uăḥéḍ-mā-ḥåfṛǫ uālā-ɜáddlǫ; měn-ɜand-ṛǫbbi kân-haidâk. uma-mškǫṛ fhad-ˇlɜónṣår yēl-luárd-ˇssgˇḷmâsi; tšûfo, mūlâia, ḥám^^^^maṛ, ušī-ruâiăḥ-fêh kaṭɜúṭṭǫs; ussĕĭsḅân ulběrqǫq-ˇḷblínsi, uzîd-ɜᵃlêḥ ḥˇṭṭá-lpǫṛṭqéžę, ɟáɜni dāk-ˇlběrqǫq ˇḷli-hǫᵍa-khál. unnâs-ˇḷli-hûma ḥázᵧqen-ɜᵃlā-mâḷum, kéiṭǒlɜǫ-lᵉḅîd-diâlum ɜᵃlā-fṛâḥ-lĕḅyâl ḅĕlḅṛâměl ulbrârd ʃˇššuârīᵘaṭ, uɜámmṛǫ mˇl-lɜónṣår uměl-lyṛǫṣ-diâlum, ᵍuiyǫlqᵒ-lbrâṛˇd ḷˇṛṛånd, ᵍuēqúṭṭɜǫ-lmšâměm-dˇnnǫûår, uūḍǫuṛûhum ʃʃnúžlǫ, ᵍuē-hǫuᵘdǫ ukŭll-ˇṣḅáḥ uəɜšīɟa, ɜᵃlḥum hāt-ˇssŭqiân-dĕlmá;

كايخطّوه وفوق العنصر بواحد القسم ونصف او قسمين يجبوا
جرّار هذا جرّار جاءت فيها محمّة يكون فيها الاخريّة واحد
المائة فامة مالكبّة وجاءت فى وسطها واحد الثقبة واسعة خارج
منها الماء صيف وشتوة عمّة ما كايفطع وفاح الماء صافى فى حال
النفخ وشربة منه رخيصة بالدنيا وما فيها على اش غير تشرب
شربة وحّا تكون كليت اللى كليت تضرب طاجين وتفول فى
اين هو
من اين كايطلعوا فاح الناس عندها اللى هم من جامع المفرع
كايدخلوا الغرس ديالهم بعدا اذا كان النهار طويل فحّ الشريط
فى فاح العشبّة التّين كايطلعوا للسيد اذا كان النهار فصير ما
تصيب شى تحمّ فى راسها حتى تاخّن المغرب كايخلّوا حتّى
كايصبح الصباح وكاينوضوا على النبّورى فبل ما يصرخوا
الدجاج خلّهم وارى لنا فابة طوالين الجبل موالين آفلال وفيس
وفيس عندها هدوك فبل ما يدخلوا الغرس ديالهم وحّا تكون
الشمس على اين تغرب غير كايوصّلوا للسيّد كايلفاح المفدّم فى
الباب على سلامة الزيّار كايفولوا له الله يسلّمك كايزوّلوا
الصابط فى الباب وكايوفعوا كايفبّضوا له فرّوج فرّوج
كايدخلهم وهما واففين على فبال اذا فرطك الفرّوج برّاى
كايفولوا العمر ديالنا طويل واذا ما فرطك شى كايفولوا العمر
ديالنا فصير وكايعملوا فى فلبهم هيفاح ثانى حتّى فى الجديان
والحوالى فالعيد الكبير والنساء كايكونوا فى الذبيحة عسّاسين

ʒóm^{m}ṛǫm ma-kḛ^{i}ḥă$\underset{\smile}{\text{ṭ}}$ṭḛ$\underset{\smile}{\text{u}}$aḥ. ufǫ́q-$^{\smile}l\underset{\smile}{\text{ʒ}}$ónṣâṛ ḅ$\underset{\smile}{\text{u}}$ăḥd-$^{\smile}$lqṣǫ́m-
$\underset{\smile}{\text{u}}$nú$\underset{\smile}{\text{ṣṣ}}$, $\underset{\smile}{\text{â}}$u-q$^{\smile}$ṣm$\underset{\smile}{\text{â}}$in, nžḗḅṛo-čú$\underset{\smile}{\text{r}}$ṛâṛ. hât-čur$\underset{\smile}{\text{r}}$ṛâṛ žâṭ fḗhá-
ṣ$^{\smile}$ḥṛá, īkū̱m-fḗha-llâḥ^{h}ri$\underset{\smile}{\text{i}}$a $\underset{\smile}{\text{u}}$ăḥd-$^{\smile}lmi\underset{\smile}{\text{a}}$ṭ-qâma mā̱lkî$\underset{\smile}{\text{i}}$a;
užâṭ-f^{u}oṣṭâ $\underset{\smile}{\text{u}}$aḥă-ṭṭǫ̊qḅa $\underset{\smile}{\text{u}}$âsʒa, ḥâ$\underset{\smile}{\text{r}}$$^{\smile}$ž-m$^{\smile}$^{n}na-lmâ, ṣḗ$\underset{\smile}{\text{i}}$f-
uščúá; ʒóm^{m}ṛǫ mā-kḗ$\underset{\smile}{\text{i}}qta\underset{\smile}{\text{ʒ}}$. udāk-$^{\smile}$lmâ ṣâ$^{\frown}$fi fḥá-nnǫqṛá;
ušǫ́ṛḅa-mĕnnǫ́ rḥḗ$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$a ḅĕddǐ$\underset{\smile}{\text{n}}$$\underset{\smile}{\text{i}}$á-ū̱mā-fḗha, ʒ^{a}lâš yḗr-
tšṛâḅ$_{p}$-šǫ́ṛḅa, $\underset{\smile}{\text{u}}$áḥḥa-ṭkū̱n-klīṭi^{l}li-klīṭi, ṭĕḍṛâḅ-ṭâžen uṭqū̂l
fā$\underset{\smile}{\text{i}}$nǫ̊ua.

mnā$\underset{\smile}{\text{i}}$ kḛ$\underset{\smile}{\text{ï}}$ṭǫ̊l$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$ǫ́-dak-$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{n}}$nā$\underset{\smile}{\text{s}}$, ʒándḛ̆k-$^{\smile}$lli-hú$\underset{\smile}{\text{m}}$ m$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{n}}$-žā̱mă$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$-
^{a}lm$^{\smile}$qṛá$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$, kḗ$\underset{\smile}{\text{i}}$dḥlǫ-lyṛǫ́$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$-diā̱lum. ḅá$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$da îla-kân-$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{n}}$nhâṛ-
ṭu$\underset{\smile}{\text{i}}$l qǫ́dd$_{i}$-$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$šṛḛ$\underset{\smile}{\text{t}}$, fdâk$\underset{\smile}{\text{i}}$-$^{\smile}l\underset{\smile}{\text{ʒ}}$^{a}šī$\underset{\smile}{\text{i}}$a-nnī$\underset{\smile}{\text{t}}$ kḛ$\underset{\smile}{\text{i}}$ṭǫ̊l$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$ǫ-n$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$sḛ$\underset{\smile}{\text{i}}$ḛ$\underset{\smile}{\text{d}}$. îda
kân-$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{n}}$nhâṛ-qsḛ̂ṛ, mā-ṭṣḛ̆ḅ$_{p}$ši ṭḥúkk-f^{u}ṛâṣǫ̊k ḷ$^{\smile}$^{t}ṭa-ddḛ̆l-
lmă$\underset{\smile}{\text{y}}$réḅ, kḛ$\underset{\smile}{\text{i}}$ḥálliu ḷ$^{\smile}$^{t}ṭá-kḛ$\underset{\smile}{\text{i}}$$\underset{\smile}{\text{s}}$ḅáḥ-$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$ṣḅâḥ; ukḗ$\underset{\smile}{\text{i}}$nǫ̊ḍǫ-$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$^{a}l-
$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{n}}$nĕbbû$\underset{\smile}{\text{r}}$i, qḅĕlma-is$\underset{\smile}{\text{r}}$ḥǫ-dǧḍā̱d. ḥállḛ̄hum, $\underset{\smile}{\text{u}}$aṛă$\underset{\smile}{\text{n}}$na-
dā̱ḅa n$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{n}}u\underset{\smile}{\text{a}}$lin-dǧḅḛ̆l, mu$\underset{\smile}{\text{a}}$lin-$\underset{\smile}{\text{â}}$gla ū̱qḛ̄$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$-ŭqḛ̄$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$. ʒándḛ̆k-
hâduk qḅélma-idǫ̊ḥlǫ-lyṛǫ́$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$-diā̱lum, $\underset{\smile}{\text{u}}$áḥḥa-ṭkū̱n-ḛ̆$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$ḛ̆mš
$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$^{a}lā̱in-ṭǫ̊yrḛ̆ḅ, yḗṛ-kḛ$\underset{\smile}{\text{i}}u\underset{\smile}{\text{ó}}$$\underset{\smile}{\text{s}}$$\underset{\smile}{\text{s}}$ǫ-n$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$sḛ$\underset{\smile}{\text{i}}$ḛ$\underset{\smile}{\text{d}}$, kḛ$\underset{\smile}{\text{i}}$lqâḥum-$^{\smile}$lmqâd-
dĕm-f$^{\smile}$lḅâḥ : « $\underset{\smile}{\text{ʒ}}$^{a}lā-slâmd-$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{z}}$zûiâṛ! » kḛ$\underset{\smile}{\text{ï}}$qū̱lûlǫ : « $^{\smile}$llâḥ-
is$\underset{\smile}{\text{i}}$ll^{e}mĕk » kḛ$\underset{\smile}{\text{ï}}$zū̱uǫ-$\underset{\smile}{\text{s}}$$\underset{\smile}{\text{s}}$ḅâḅǫ̊t-f$^{\smile}$lḅâḥ ukḗ$\underset{\smile}{\text{i}}$ǫ̊qfǫ; kḛ$\underset{\smile}{\text{ï}}$qǫ́b^{br}ṭǫ̊lǫ
fâṛṛuž-fâṛṛuž. kḛ$\underset{\smile}{\text{i}}$dḅáḥḥum, ŭhū̱ma-$\underset{\smile}{\text{u}}$ā̱qfin, $\underset{\smile}{\text{ʒ}}$^{a}lā-qḛ̄ḅā̱l,
îda-fâṛṭǫ̊t-$^{\smile}$lfâṛṛuž-l$^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{z}}$zā̱f, kḛ$\underset{\smile}{\text{ï}}$qū̱lǫ : « lá$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$maṛ-di$\underset{\smile}{\text{a}}$n-
na ṭu$\underset{\smile}{\text{i}}$l. » $\underset{\smile}{\text{u}}$îda mā-fâṛṭǫ́ṭ$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$i, kḛ$\underset{\smile}{\text{ï}}$qū̱lǫ : « lá$\underset{\smile}{\text{ʒ}}$maṛ di$\underset{\smile}{\text{a}}$nna
qsḛ̂ṛ. » ukḗ$\underset{\smile}{\text{i}}$ámlǫ fqǫ́lbum ha$\underset{\smile}{\text{i}}$dā̱k ṭā̱ni, ḷ$^{\smile}$^{t}ṭa-f$_{\smile}$$^{\smile}$dǧḛ̆di$\underset{\smile}{\text{a}}$n
ull^{a}$\underset{\smile}{\text{u}}$ála d$^{\smile}l\underset{\smile}{\text{ʒ}}$^{e}ḛ̆d-$^{\smile}$lkḅîr; $^{\smile}$$\underset{\smile}{\text{n}}$nsâ-kḛ$\underset{\smile}{\text{ï}}$kū̱nǫ-f$_{\smile}$$^{\smile}$ddḅḛ̆ḥa $\underset{\smile}{\text{ʒ}}$assâ$\underset{\smile}{\text{ṣ}}$in,

غير على التبرطيط كاينشّوا بالدم ذبيح الفرارج فى صلّيعتهم والمفاصل ذيدهم وذرجلهم وكايدخلوا للسيّد كايبوسوا فى الحيوط وكايقولوا احنا من اضياف الله واضياف آ مولى الغابة حتّى كايدخلوا لداخل وكايبوسوا القبر ذياله وكايمسحوا وجههم فى الكسوة ذالسيّد وكاتجيب لهم المقدّمة الجمر والمبخرة وكايبخّروا بالعود القمارى او الجاوى وحصالبان واذا عندهم ابنهم او راجلهم طالب كايقرأ لهم على السيّد واذا ما عندهم شى كايعيّطوا للمقدّم (بليون ما عمل عيب) وكايقرأ لهم من اين كايقرأ كايوقف لهم فاتحة والطريق اللى كاتجيبه كاتعبّيه اراح للنساء كايجبدوا من صرّة من طرفهم او الّا من حزامهم زوج او ثلاثة ذالقراطس ذالشمع كايفتحوا القرطوس الاولى وكايجبدوا منه زوج او ثلاثة ذالشماعات وكايركزوهم فى الحسيكات ذالقصدير اللى فيها قصيصين وفى وسطهم واحد المسمار ملسّق فى الموقع باش يغرّسوا الشماعة حتى لسبع اواق ونص ارى لنا ذابة للعواتق من اين كايطلعوا مع والديهم للسيّد والديهم كايتّلهوا يشعلوا الشمع وهما كايقفّوا بنفسهم كايبوسوا فى الدربوز ذالسيّد وهما كايقولوا متاع الله لله احنا مزاوقين فيك يا سيدى المصمودى ايا سيدى المصمودى احنا فى عار الله وعارك يا الطير الاخضر يا قنديل الغابة يا الساكن الاجبال قلبى حزين تهزّنا وتفتح علينا ايا ربّى تجعلنى ناخذ فلان وما ناخذ شى الاوّلى جيب لى اللى فيه النفع وبعّد علىّ قليل الفائدة راهو

γẹ̄r-ʒă̇l-tṭfắṛṭẹ̄ṭ. kēĭnº ššṛọ-ḅĕddémm-ᵈdīk-˘ḷfṛâṛọ̈ž fṣọllẹ̄-ʒ°ṭụm ulmfâṣọ̈ḷ-dⁱíddụm-udrẽžlụm, ukẹ́idọ̈ḥlọ-ṇ˘ssệịĕd. kẹ́ĭḅūsọ f˘ḷḥịộṭ ukẹ̄ĭqụ̂lọ : « ḥná-mĕn-ḍịâf-ắḷḷáh ūḍẹâfĕk! ā-mụ̈l-lγâḅa! » ṭṭa-kạidọ̈ḥlọ-ndâḥọ̈l. ukẹiḅûsọ-lqḅắṛ-diậlọ, ukẹ́imsḥọ-užhụ́m f˘ḷkº sụă-dṭ˘ssệịĕd. ukạdğîḅlụm ˘ḷmqắddᵉma ˘ḷmĕžmáṛ âu-nnḅệḥra, ukẹ̄ĭḅáḥḥᵉrọ ḅ˘ḷʒôd-˘ḷqmậri, âu-dğâui, ụᵃḥsâ-luḅân. ụīdá-ʒăndụ́m ḅᵉnụ́m âu ṛážlụm ṭắḷọ̈ḅ, kẹiqṛâlụm ʒaˡ-ssệịĕd; ụîla mâ-ʒandhụ́mšĭ, kẹiʒáiᵉṭọ-llmqắddĕm [ḅĕlịụ̂n-māʒᵃmĕl-ʒáiḅ] ukẹiqṛâlhụm. mnệi-kẹ̄ĭqṛá, kẹ́irfĕdlụm-fậṭḥa, uttrệq-˘ḷli-kạdžîḅọ kạṭ-ʒabbệh. āṛâk ṇ˘nnsâ; kẹⁱžẽḅdọ mĕn-ṣṛệṛa-mĕn-ṭáhṛụm ắụᵘlla m˘ṇ-ḥzâmụm žûž-âu-tlậṭá-llqṛắṭ˘ṣ-t˘ššmáʒ; kẹ́ĭfṭ-ḥọ-lqắṛṭọṣ-˘ḷlụ̂ŭli ukẹ̄ĭžẽḅdọ-mẽnnọ žûž âu tlậṭa-t˘ššmâʒaṭ; ukẹ́irkzụ̄hụm f˘ḷḥsîkạd-d˘ḷqázdir˘ḷli-hụ̂ma-qṣệṣṛẹ̄n, u fᵘọ́ṣ-ṭụm ụaḥᵃ-lmṣệmaṛ mlẹ̆ssọ́q f˘ḷmắṛfaʒ, ḅậš-kẹ̄ĭγáṛṛṣọ-ššmâʒa ḥ˘ˡṭá-nṣ˘ḅʒ-āụắq-ụnụ́ṣṣ. âṛ˘nna dậḅụ-llʒᵘụāṭọ́q mnệi-kẹ̄ⁱṭọ́ḷʒọ mʒâ-ụaldệhụm-ṇ˘ssệịĕd; ụāldệhụm kẹiˡṭẹ̄l-ḥậu išáʒlọ ššmáʒ; uḥụ̂ma kẹ̄ⁱqqẹ̆u-ḅnẹ̃ssụm kẹ̄iḅûsọ-f˘ḍḍắṛ-ḅuz dṭ˘ṣsệịĕd. uḥûmă-kẹ̄ĭqụ̂lọ : « mṭáʒ-ắḷḷáh-ᵉllậh! ḥná-mzắŭgin-fīk! ịâ-sīdⁱ-lm˘ṣmọḍệ! âịa-sîd-˘ḷm˘ṣmộḍẹ! ḥná-fᵘʒā-ḷḷáh ụ̄ʒâṛọ̈k! ịā-ṭṭệṛ-l˘ḥḍắṛ! ịā-qândîl-˘ḷγâḅa! ịạ-ssậkẹ̆l-l˘ẓḅậl! qọ́lbẹ-ḥzîn; ṭĕrzắqna uṭ˘fṭáʒ-ʒᵃlîna. âịa-ṛbbí! d˘ẓʒánni-ṇº ddi-flân uma-ⁿdîši-llụ̂uli; žîḅli-ḷli-fẹ̄h-ậnafáʒ, uḅáʒʒad ʒᵃlịa qlîl-˘ḷfậida. ṛâ-hụa qọ́lbi mγậịậṛ

فلبى مغيّر بزّابى الله يا ربّى اش هذا السعد عندى يا ربّى ارفع
علىّ هذا الملعوف الله يسخط عليه وعلى محبّته وعلى من
صرّه عندى

وكل اهليّة من النساء ومن الرجال كايدخلوا للغرسة ذيالهم
وكايتفرّقوا منهم الرجال كاينزّلوا على البهائم الرحيل والنساء من
اين كايعطوهم غاية الحوائج كايضلفوا غاية الحصور فى واحد
الماونى كايكون كبير بزّابى كايضلفوا عاد التلاتس وكايفرّشوا
المضارب كايجلسوا غابة النساء كاينزّلوا السينية كايلفّوا ياداى
كايضيحوا على الكيسان اضرب شمّس من اين كايفاضوا باداى
منهم النساء الكبار كايجبدوا الضبول واقولان كايبدوا يعنصروا
ويمدحوا اراح للبنيتات والبنات كايبدوا يتهاوجوا على التعليق
ومُضيشة فى اين يعلّقوها وباش يعلّقوها كاتقول البنت احنا
ما عندنا شى لا شريط لا فنّبة لا حبل لا حتّى ولو وتقول النعوة
كاتقول الاخرى من اين كانسمع غير الشى ما شى احنا طلّعنا
الرحيل على البهائم والجمل غالبهيمة لابدّ كايكون مطوّل
بالشنافات وفيس كاتجى واحد اخرى وكاتهاوج كاتقول ياللة
يمشوا للشوارى الشناق بافى مربوط فيه ما تقول الّا كايمشوا من
هنا لهنا حتّى لخفاء الزرب وكايدوروا بالشوارى دور الخانم شى
كايقلب من هنا وشى كايقلب من هنا حتّى كايضيحوا به
كايجيوه كايبرحوا كاتقول لهم اللى هاوتهم ما فلتها لكم شى
وها ربّى جاب لنا باش نعملوا مُضيشة باش يمشّوا الصيف

ḷ̆ẓẓâf; ăḷḷâʰ ịa-ṛᵇbí š-ḥậdᵢ-ᵕssậᵉʒᵃd-ʒándi! ịá-ṛᵕbbí! rfĕd-ʒᵃlîịa-hād-ᵕlmᵕlʒôq; ăḷḷâh-ịsḥậṭ-ʒᵃlệh ụaᵉʒlā mḥᵒbbₚṭọ ụaᵉʒlâ-mĕn-ṣárṛdọ-ʒándi! »

ukŭll-'ậhlīịa mᵕⁿ-nnsâ ūmn-ĕrržậl kệidŏḥlọ-ˡlyóṛṣa-dịậ-lụm ukĕĭtfĕrrqọ. mĕnʰhúm-ᵕṛržậl, kệĭnᵕzzlộ-ʒăl-lbhệim-ᵕṛrhệl; ᵍụnnsâ, mnệi-kẹiᵃʒtệŭhụm dák-ᵕlḥụậiž, kĕĭtộlqọ-dāk-ᵕlḥsộṛ fụảḥᵃ-lmāmṵ̂ni kệĭkụn-kbîr ḷ̆ẓẓâf. kệitộlqọ ʒâᵗ-ṭṭlậḷ̆ᵕs ukĕĭfárṛšọ-lmṭârĕḅ ŭkẹigĕlsọ. dậḅạ-nnsâ kẹinᵈẓ-zlọ-ssīnîịa; kệĭlắqqmọ-ịậṭậi; kệĭṭệḥọ ʒăl-lkīsận ḍᵉṛábₚ-šᵐmměš. mnệi kĕĭqảḍẹu ḅāṭậi, mᵈnnụm ᵕnsậ-lkbảṛ kệi-žĕḅḍọ-ṭṭḅộl, ụắgúlạn, kệiḅdọu-ʒánṣṛọ-ᵘímĕdḥo. āṛâk-ᵕllbnîṭậṭ ᵘulbnậṭ; kẹĭḅdộu-iṭḥậudọ ʒᵃḷ-ᵕṭṭaʒlệq-dᵉmộṭệiša, fệin-ʒallqộha ūḅậịậš-ʒallqộha. kạṭqŭl-ᵕḷbĕnṭ : « ḥná, má-ʒandᵉnậ-ši lā-šṛệṭ, lā-qộnnᵉḅa, lā-ḥḅệl, lā-ḥṭa-ụảlọ, uṭqūⁿ-nnĕḍụa. » kậṭqŭl-láḥṛa, mnệiⁿ-kạtsmáʒ-dik-ši : « mậšẹ-ḥná ṭọḷḷáʒna-rrḥệl ʒăl-lbhệim? ulḥmĕl dᵈḷbhệma láḥĕdd kẹikŭm-mṭắuụộl ḅₚᵕššnậqậṭ uqệs. » kậdži-ụaḥd-áḥṛa ukạṭhậụŭd kạṭqŭl : « ịáḷḷa-mmšíụ-nššụári! ššnắq ḥậqẹ-mᵕṛḅộṭ-fệh! » mā-ṭqŭl ĭllậ kẹĭmšíụ mᵕn-nậḥná-nnậhná, ḷ̆ᵕṭṭá-nḥdā-zẓárḅ; ukĕĭḍộṛọ ḅₚᵕššụári ḍắuṛ-ᵕḷḥậṭĕm, šī-kệiqlĕm-mĕnn-ậhna uší kẹiqlém-mĕnn-ậhna, ḷ̆ᵕṭṭá-kẹi-ṭệḥọ-bệh kĕĭžĕbṛộḥ; kệifộṛḥọ. kạṭqúllụm ᵕllí-hậudậṭụm : « má-qulṭậlkúmši? ụhâ-ṛᵕbbí-žậḅᵕnná ḥậš-nᵃʒámlọ-mộ-ṭệiša, ḥậš-ᵕnmắṭṭšọ-ssệif-kậmla. » kẹiqūlûla : « ụộḷḷáh-

كاملة كايفولوا لها والله الّا المهاوة ڤيالها مريانة ومستحفّنا
نعطوها تعيّش انتينا الاوليّة غير نعلّفوها كايبدوا افسخ ما
تفسخ اجبة ما تجبة بعد ما كايكون مشدود بزّاف كايتفسخ حتّى
جهدا شى ڤالوليدات صغار اخوتهم كايستجبوا فيهم كايفولوا
لهم العفارت هذو العياذا[1] بالله دغيا فسخوه كانجاوبوهم البنات
كايفولوا لهم اش سحاب لكم الحيّة كانغلب السبع كايفولوا
يالّلهوا كايمشوا حتى لواحد الشجرة كايبغوا يعلّفوا فيها كانور
البنت فى اخرى كانفول لها عويشة ايوا هذه الشجرة مسوّسة
وراشية التعييشة الاوليّة تجى مكعورة على وجهها كانجاوبها
وكانفول لها لا يا الحبيبة الله يتجّينى ڤالها فى عرفوبة كانفول
لها لا يا الحبيبة اللى يبغيها لها انا غير فلت لها وكان ما فلّلت
شى عليها كانفول لها ايوا هكذاها بالله نبتشوا على واحد الشجرة
تكون صحيحة وخضراء ومنعنعة وكبى تحبّ فلبنا ويريد هيذاها
كايعملوا كايمشوا دوقا دوقا حتّى لقاع الجنان كايصيبوا الارض
واطيّة والشجرة نابتة فى الوسط كبى نووا مع خاطرهم كايفولوا
حين كايصيبوا غاها الشجرة ايوا الله اعطانا على فمّ فلبنا لو كان
طلبنا على الله مّ ڤلويز كان يعطى لنا كايدوروا بعضهم غابة
ايوا القنّبة هاهِ والشجرة موجودة ومُطيشة كالخصّ اش كون
يعلّفها كانفول لها انتينا كانفول لها لا يا الحبيبة عمرى ما
طلعت فى الشجرة ولا تشبّطت فيها كالخوى نطيح كانجاوبها

[1] Contamination des deux formules العياذ بالله et عياذًا بالله.

ẹllạ-lmhạuda-dịạlẹk-m˘ẓiâna! um˘ṣṣḥáqqᵊna naʒṭẹụák ṭṭáịẹš nṭînạ-llụ̄ŭlịa, ʒẹr-nʒallqọha!» kẹịḅdọụ, fsáḥ-ma-ṭfsáḥ, žḅĕd-mā-džḅéd; ḅáʒᵃdma kẹikụm-m˘ṣdûd-ḅ˘ẓẓậf-kẹịṭṭ˘f̥sáḥ. ḥ˘ᵘṭá-žụhdẹn šî-dᵉlūlidạt-syạr, ḥọṭụm, kẹĭs-sáʒᵃžḅọ-fẹhụm; kẹĭqụ̂lūlụm: «lʒᵃfạ̊r˘ṭ-hạ́dọ! ˘ḷʒᵉịạ́d˘ṃ-b˘ḷ-lạ́h! dŏyịá-f˘ṣḥộh!» kẹ̄ĭụâžḅụhụ́m-˘ḷbnậṭ; kẹ̄ⁱqụ̂lūlụm: «˘ṣ-sḥâḅ˘ḷkụm; ˘ḷḥmîịa kạ́ṭĕylĕḅₚ-˘ṣsḅáʒ!» kẹ̄ĭqụ̂lọ «ịaḷ-ḷạ́họ!» kẹ̄ĭmšiu ḥ˘ṭṭa-nụáḥᵃ-ššẹ̆žṛa kẹ́iḅγᵉụ-ʒállqọ-fẹ́ha. kaḍḍộṛ-˘ḷbĕnṭ fạ́ḥra kaṭqụ́lla: «ʒᵃụîša! ẹụa hạt-ššẹ̆žṛa-msụ̂usa urậšịa; ṭḷ˘ṭịîšạ-llụ̄ŭlịa džî mkáʒᵃọra ʒᵃlạ́-užhạk.» kaṭụâžḅa ukaṭqụ́lla: «lạ́~ịạ-lḥḅîḅa! ᵃḷḷạ̊h-ẹṇ˘dğîni! fậḷ˘k fạ̊ʒarqụ̂ḅĕk!» kaṭqụ́lla: «lâ-ịạ-lḥḅîḅa! llī-ḅγẹ̄hậlĕk! âna-γậr-qụ̆ṭṭlẹ́k-ūkân; mâ-fĕllẹ́ltši ʒᵃlîk.» kaṭqụ́lla: «ệụạ́ hạ̄kdậk? ịaḷḷạ́ʰ nf̥tšọ́ ʒᵃlā-ụáḥᵃ-ššẹ̆žṛa, ṭkụ̄n-ṣḥệḥa, uḥạ́-ḍṛa, umnáʒănʒá, ukîf-iḥẹ́bb-qọ́lbᵉna ᵘuīrîd.» hạidậk kẹʒámlọ. kẹ́imšịu-dûga-dûga ḥ˘ṭḷa-nqâʒ-ᵒdğnán; kẹ̄ⁱṣệḅọ-l'ạ̊rḍ ụậṭịa, uṣṣ̆ž̆ṛa nậḅṭa f˘ḷụọ́sṭ, kîf-ĕnụọ́ụ mʒā-ḥậṭrọm. kẹ̄ĭqụ̂lọ ḥện-kẹịṣẹ́ḅọ-dāk-˘ṣṣ̆žṛa: «ẹụa ạ̊ḷḷạ́ʒ-ʒᵃṭạ̊na ʒᵃlā-qọ́dd-qọ́lbᵉna! lūkân ṭḷọ́ḅna ʒa-ḷḷạ̊ḥ mụ́dd-dẹ̆luîz, kân-ịaʒ-ṭệhᵊnna.» kẹ̄ĭḍộṛo-bbáʒṭụm.» dạ̄ḅạ́-ẹụa! ˘ḷqọ́nnḅa hậhi! uššẹ̆žṛa mụ̄žûda, ụmọ̄ṭẹ́iša-káṭḥ˘ṣṣ; škụ̂-ĭʒallọ́qha?» kaṭqụ́lla: «nṭîna!» kaṭqụ́lla: «lâ-ịa-lḥḅîḅa! ʒómᵐṛẹ mā-ṭḷáʒṭ-f˘ṣṣ̆žṛa uạlâ-tšĕbbọ́ṭṭ fẹ́ha: kaⁿḥụ̂f-ĕnṭẹ́ḥ!»

اخرى كانقول لها انت كانخابى تضيح وانا كانخابى نضيح مرضنا
واحد والشافى الله اش كون يعلّفها كانقول لها عيّط لاخاك هاهُ
كان وافى معنا فدّام الشوارى كانقول لها عيّط له اختيتى
عياط كانبدا تعيّط له من فاع الغرسة آ اخاى ما كانجى نكمّل
زوج او ثلاثة ذالعيطات حتى كايكون وافى عند راسهم اش
بغيتوا صدّعتوا الدنيا بالغواتات والهجولات كانسمع من وراء
الزروب هذا الشى عيب عليكم آ البنات كايقولوا له خلاصنا من
الصداع آسيدى ايه خلاصكم والله عمركم لا دّيرتوه ما تبقوا
غير كانضفروا الشيب ثمّ كايقطعوا الحسّ من اين كايشوفهم
هيذاك فهمّ كايعزّوا عليه كايقول لهم انا غير نتلّغ معكم انا
عاد شهوتى نركّبكم على ظهرى ونخدّلكم للعمّاريّة ونشبّى
لكم فى اللجامات ذيك الوقت كايفرحوا وكايبدوا كايحكوا
كايقولوا له ذابة كانخيّمنا الله يعزّينا فيك هاها ما شى باجمّ غيم
كايحكوا معه زعما من اين كانتنهج لهم البعرة على اش البنات
اذكر لهم الزواج وافتلهم كايبدا يستفصيهم من اين كايشوفهم
ارطاب خاطرهم عليه تسمع هذيك الوقت كلّ خير يلغى بلغاه
كايقول لهم ايوا على اش عيّطتوا لى كانقول له ذابة اختنه
ايوا اخاى احنا بغينا تعلّق لنا مُعيشة على فبال احنا ما فدرنا
شى نعلّفوها ساعة من اين جئت بدين تفيّد علينا المفال واحنا
ما حاجتنا شى فى هذه العذرة كاملة كايقول لهم ايوا بغيتوا

*kaṭṭuâžbå-ḥṛá kaṭqúlla : « nṭî-kaṭḥáf_-ˇṭṭêḥ, ṭuâna-kaᵃḥâf-ˇṭṭêḥ; mårṭᵗna-ṭuâḥéd, uššâfę-ḷḷâh! škú-ɜállqå? » kaṭ-qúlla : « ɜáiiẹṭ-ˇṇḥâk! hâṭ kān-ṭuâqǫ̈m-mɜâna qödḍâm-ˇššuâṛi. » kaṭqúlla : « ɜáiiẹṭḷǫ á-ḥṭṭṭi! ɜaffâk! » kátḅda-ṭɜáiᵉṭḷǫ měn-qâɜ-ălyóṛsa : « ā‴ḥâi! » mā-kâdži-ṭkĕm-mẹ̈l žūžá-ŭṭlātá-llɜaiṭåṭ, ḷˇṭṭá-kẹ̈ĭkŭn-ṭuâqǫ̈f ɜándᵉ-ṛåṣum : « š-ĕbyêṭǫ? ṣˇḍḍâɜṭǫ-ddúṇia-ḷˇlyuâṭaṭ! urržūlâṭ katsmáɜ-mūṛ-ĕzzṛǫḅ; haṭ-šî ɜáiḅ-ɜᵃlíkum ą-lbnâṭ! » kẹ̈ĭqūlûlǫ : « ḥlåṣna m-ˇṣṣḍáɜ ā-sîdi! — ęîᵏ ḥlåṣkum! ṷǫ̈ḷḷåh ɜómmǫ̈ṛ-kum lā-dęirṭ̄h! mā-ṭębqåu yęṛ-kaḍḍófṛǫ-šššîḅ! » ṭemma-kẹ̈ĭqṭɜǫ-lḥẽss. mnęi-kẹ̈ĭšûfum hą́idāq-qhárhum, kẹiɜᵃą́zzǫ ɜᵃlęḥ. kẹiqúllum : « ą́na yę-kántmĕllåy-mᵃɜâkum! ą̈nā-ɜât-šåuṭí ˇṛrękkębkum ɜᵃlā-ṭáhṛę, undăḥḥálkum-ˇḷlɜam-mâṛïą, unṣˇbbåṛˇlkum fˇllžą̂maṭ. » dīk-ˇḷuáḥṭ kęifǫ̈ṛḥo ukẹ̆ḅdǫ́u-kẹ̆ṭṭåḥkǫ; kẹᵗqūlûlǫ : « dą̂ḅa kaṭḥáiiẹ̈mna! ˇḷḷåh-ęɜazzína fik! » hṷma-māšî-ḅędğędd, yęṛ-kẹi-ṭáḥkǫ-mɜáh, zásma, mnąi kátṭẽnfáḥlum-ˇḷbásṛa; ɜᵃlą̈š-ˇḷbnąṭ dkúṛlum-ˇžžuâž ṷqṭlum. kẹ̆ḅdą-isˇqsębum, mnęi-kẹ̆ᵗšûfum ṛṭåḅ-ḥātṛúm-ɜᵃlęḥ. ṭˇṣmáɜ-dīk-ˇḷuåḥṭ, kull-ṭębṛ-ilyę-ḅĕlyâh. kẹ̆ĭqúllum : « ębua ɜᵃlą̈š-ɜaiᵉṭṭûli? » kaṭqúllǫ-dą̂ḅa-ḥṭǫ : « ębua-ḥâi! ḥná ḅyębna ṭállǫ̈qˇṇa mōṭ̣ĭša, ɜᵃlā-qębâl ḥná-mā-qḍâṛnąši nɜallqǫha. sáɜa, mnęi-žīṭi ḅdīt-ṭqáᵛd-ɜᵃlîną-lmqål, ṷǫ̈ḥná mā-ḥāžᵉnąši fhąd-ˇḷhá-ḍṛa kąmla. » kẹ̆ĭqúllum : « ębua ḅyębǫ yęṛ-nɜallǫqᵗlkum-

IMPRIMERIE NATIONALE.

غير نعلّق لكم مُطيشة ايوا يا رايح كاينتبى لهم من يدهم ذاك
الطوال وكايسيّب الصبّاط من رجله وكايشعط الجلّاب اللى
عليه وكايشهّر اكمامه وكايبدا يعطى الهزاطة فدّام النساء
شوفونى انا ما فدّانى احد وهو مسيكن فى حال العشيبة تنفخ
عليه يطيح باخفّ فدّام السيّالات ما ثمّ شى كايبدا ذابة .اخيّنا
طالع كايتشبّط حتّى فى اين كايتعرّفوا امدران كايبدا ذابة
كانخبر بعينه اش من امدر يفبض يربط فيه كايطلع فى واحد
باش ماشى يربط فيه ما تقول الّا ذاك امدر راشى العائل مسكين
ما خمّم شى ما طلّع حساب هيذا وهى كانبدا كانغوّث عليه
هذيك اللى مع اخته ايه آسيدى فى اين ماشى تربط كانبغى
تعيّب شى واحدة فينا من اين كانسمع اخته كانقلب فيها
كانقول لها ما يحساب لك شى عندك العبد وبعد ذيك الشى اش
حال شرى لك بابا منه كاينوضوا اليه فى الفجّة وما تسمع من
عندهم غير آ عباد الله فكّوا الروح اللى حرّم الله ايوا العائل ما
تقول الّا كايعدّل ذيك امدر وكايشوى واحد الجديد وكايربط فيه
من اين كايربطه احسّ ما يتمكّن كايهوّه للهرق ذامدران وكاينفّر
تنفيخة واحدة للارض البنات غير كايشوفوا مُطيشة تعلّقت ما
كايكذّبوا فى عيطة حتى كايدوروا بها كايبدوا يعيّروا فيها
ويعربنوا فيها وبعد ما كانوا اليه فى الفجّة وقل لى نقول لك
والقول والقالة من اين شافوا مُطيشة ومشوا الى لها تقول عمى
ذيك الشى ما كان اخاهم شافى ذيك الشى قال لهم اه يا النساء يا

mọṭẹ́iša? ẹ̄ụa ịâ-rạ̄ḅăḥ!» kẹ́inṭ˘f̥ lúm-mn-ⁱẹddụ́m dak-ᵉṭṭụâl, ukẹ̄ĭsệiḅₚ-˘ṣṣ˘bbằṭ-m˘r̥-rẹ̆žlọ, ukẹ̄ĭšɜáḍ-dğẹ̆llâḅ ˘l̥li-ɜᵃlẹ́h, ukẹ́iš˘m̥mắṛ-kmâmọ ukẹ̄ⁱḅdạ-iᵃɜṭệ-lăhzắṭa qọ̆ddâm-˘n̥nsá «šûfụ̄nī-ⁱâna ma-qọ́ddᵉni-ḥắdd!» ụ̄hộᵘa msîkẹ̆n, fḥâl-lạᵉɜšîḅa, ṭĕnfắḥ-ɜᵃlẹ́h ẹ̄ṭệḥ; ḅ˘l̥ḥắqq qọ̆ddâm-˘ṣsụ̄ấlaṭ, mā-ṭĕmmâ̤ši; kẹ́iḅda-dâ̤ḅa-ḥẹ́ina ṭắlaɜ, kẹ́itšĕbbọ́ṭ ḥ̥˘ṭṭá-fẹi-kẹ́itf˘r̥rqọ ámdrạ̄n. kẹ̄ĭḅda dâ̤ḅạ-iḥzẹ́r-ḅᵃɜáinọ, ˘š̥-mn-am-dẹ́r ịẹ́qḅọ̆ṭ-ⁱẹ́rḅọ̆ṭ-fẹ́h; kẹ̄ĭṭḷáɜ-fụāḥẹ́d ḅâ̤š-mạší-ⁱrḅọ̆ṭ-fẹ́h. mā-ṭqụ̂l ĭllá-dāk-ámdẹ̆r-râ̤ši. ˘l̥ɜâil-m˘s̥kîn mā-ḥám-m̥˘ᵐši, mā-ṭọ̆ḷḷáḥ-ḥᵃsâ̤ḅ. hâ̤ida ụhệịa káṭḅda kaṭγộụŭṭ-ɜᵃlẹ́h, hādîk-˘l̥li mɜâ-ḥṭọ : «ệh-ā-sîdi! fẹ̄ĭ-mâ̤šĭ-ṭọ̊rḅọ̆ṭ? káṭḅγẹ-ṭɜáiịĕḅ-ší-ụəḥda-fîna?» mnệi-kạtsmáɜ-ăḥṭọ́, káṭ-qlĕf-fệha, kaṭqụ́lla : «mâ̤-isḥâḅlẹ̆kši ɜándĕk-˘l̥ɜâ̤ḅd! uḅáɜd-dīk-ši, šḥâl šrâ̤lẹ̆k-ḅāḅâ̤k-mĕnnọ́?» kẹ̄ⁱnụ́ḍọ lⁱẹdd-f˘l̥qụ́dğa umā-tsmáɜ mĕn-ɜándụm ɜẹ́r : «â-ɜᵃiḅâd-ăḷḷắh! fúkkọ-ṛṛộḥ ˘l̥li-ḥáṛṛọ̆m-˘l̥lắh!» ẹ̄ụâ ˘l̥ɜâil mā-ṭqụ̂l ĭllá-kẹ̄ĭḅĕddẹ́l-dīk-ámdĕr ukẹ̄ĭšûf ụaḥᵃ-dğdîd ukẹ́irḅọ̆ṭ-fẹ́h. mnẹ̄in-kẹ́ịr˘ḅṭọ ṣắḥḥ-mâ̤-iṭmĕkkẹ́n, kẹihộud-˘l̥lm˘f̥rọ́q-damdrâ̤n, ukẹ̄ⁱnắqqọ́z ṭĕnqệzâ-uᵊḥdá ṇ̥˘l'ắṛḍ. ˘l̥bnâ̤ṭ γâ̤r kẹišûfọ-mọ̄ṭẹ́iša-ṭɜállqọ̆ṭ, mâ-kẹikẹ́ddḅọ-fᵃɜáiṭắ, ḥ̥˘ṭṭá-kẹidộrọ-ḅệha; kẹiḅdóu-iɜáiïrọ-fệha ᵘuẹɜárḅnọ-fệha; uḅáɜd mā-kânọ lịẹ́dd-f˘l̥qụ́dğa, ụ̄qụ́lli nqụ́llẹ̆k, ulqọ́ŭˡ-ŭlqắla, mnẹ́i-šâfọ-mọ̄ṭẹ́iša umšọ́u-līlá, ṭqụ̂l ɜómm˘r̥-dīk-ši-mā-kân. ḅâhụm šâ̤f-dīk-ší qắllụm : «â̤h-ịạ-nnsâ! ịạ-lḥịâ̤i!

الحياى الله فساكم من رحمته وكثير من اين كايشوفها بها بها
عيّطت لها وقالت لها سِر دغيا لفوق راس الغرسة للمامونى جِب
لنا واحد المخدّة باش نرطّبوا بها مُطيشة وواحد الزربيّة
صغيرة باش نجلسوا عليها اللى بافى ما لحقتهم النوبة هيذاك
كان طلعت كاتجرى الله لا يشفيها ما نقول لك الّا كانطلع
حتّى المامونى كايدوروا فيها ذاك الشارفات العفارب كايبدوا
يغوّتوا عليها بلسان واحد يا بكون لها يا يفعل لها اش كلّى
الله علينا احنا الرجولات والنسوان اللى معنصرين كاملين
كايسمعوا وانتا كانقوّتوا كاتجى ذاك العائلة مسكينة كاتحشم
حتّى كانغوب وما كانصيب فى اين نعمل وجهها والجيران
كايسمعوا هيذا وحّاها كانكون فى الكجّينة كانعمل الشغل
كانسمع ذيك الشى كانحرفها فليها كثير من اين كانشوى بنتها
وجهها احمر مزنّق ذاك الوقت كانقول لها هنا لحتاجة وكانشمّ
على خريت وكانقول لها ما كائن شى قوّالة فى حالك يا القوّالة
وبالحقّ آالسلالة والقوّالين آالسلالة والسبليّين يا سبيبة يا فليلة
الحياء يا الجنكة يا الخانزة يا المطوّطة يا المبهدلة وافرانة يا
نحّاسة الضواجن كانشبع فى سيادك اولاد الرجال المعصّرين
الجلائل اللى كايشمّوا الخمجين وبالهم كايشبعوا وكانقول لها
اخرى سكيكو وجر الواد ما خصّك وخصّ خصّك وسبعة
والدمامل فى نصبك يا الشارفة يا العائبة يا البزوالة يا بوسناون
يا بوسنادر يا القوّادة يا الحيّة والصمار يا عدوّة الله يا الخشبة

ăḷḷåh-ᵃnsåkụm-m˘ṛ-ṛăḥmâṭọ! » *ukṭîr mnẹi-kẹ̄ⁱšûfa ḅệha-ḅệha ɜáïṭ˘ḷlá uqåṭla : « sîr-dǫγịá nfǭq-ṛâṣ-˘ḷγǒṛṣá ˘ḷlmâ-mūni; žîḅⁿna ụăḥd-˘ḷmḥădda, ḅâš-˘ṛṛ ṭṭḅọ-ḅệha-mōṭẹ́iša, ĭụăḥd-˘ẓẓṛệḅīịa-sγệṛa, ḅâš-igẹ̊lsọ-ɜᵃlệha, ˘ḷli-ḅâqẹ ma-lḥqåṭụm-˘ụnụ̂ḅa.* » *hạidạk-kán; ṭộlɜᵉạṭ-kạdžri; ˡláh-lā-ˡišqệha! mā-ⁿqụ̂llĕ̜k ílla-kåṭṭlâɜ ḥ˘ˡṭá-llmāmụ̂ni; kạiḍộṛọ fệha dāk-˘ṣšârfaṭ lăɜqârĕḅ, ukẹ́iḅdọụ-iγộŭṭọ-ɜᵃlệha ḅ˘ḷsận-ụáḥẹd : « ịậ-ĭkúllĕ̜k ịạ́-ifɜállẹ̜k! ˘ṣ-kẹ̊llĕf-˘ḷḷåh ɜᵃlîna ḥnậịa! ˘ṛṛžûlāṭ ụnn˘ṣụâl-li-mɜánṣṛẹn kạ́mlin-kẹ̄ⁱsĕmɜọ! ụnṭụ̂ma kaṭgộulọ!* » *kạ́dğí dāk-˘ḷɜáila m˘ṣkîna, kâṭ˘ḥšĕm ḥăṭṭá-kaddûḅ; umā-kaṭṣệf-fẹin-ṭáɜmĕl-ᵘụ́žha-udğîrạ̄n-kẹ́isĕmɜọ́! hạida uimmậha kaṭkụ̂n-f˘ḷk˘tčína kạ̄-ṭáɜmĕl-˘ṣšγụ́l. kạtsmáɜ-dīk-ši; kẹiḥărqa qộlba kṭîr, mnẹ́in-katšûb-bĕnṭá, ụúžha-ḥmáṛ mẓộnnĕg. dāk-˘ḷụåḥṭ kaṭqụ́lla : « hᵃná-n˘ḥṭậžẹ̆k!* » *ukatšŏmmăṛ ɜᵃlā-ḥzîṭ ukaṭ-qụ́lla : « mā-kậinši gǭụâla-fḥâlĕk, ịạ-lgǭụâla dḅŭlḥáqq! á-sslậla d˘lgǭụậlin! a-sslậla ṭ˘ṣsâfālịẹn! ịa-sfệha! ā-qlî-lẹ̆ṭ-˘ḷhᵉịá! ịạ-tčínka! ịạ-lḥânza! ịa-lmṭộụṭa! ịa-lmbạ́hă-dlạ-dṭqṛânẹ̆k! ịa-lăḥḥásṭ-˘ṭṭọâžĕn! katšḅáɜ-f˘sịạ́dẹ̆k ulậd-˘ṛṛžậl ˘ḷmɜáṣṣṛēn-dğlậil, ˘ḷli-kẹ̄ịšụ́mmọ-dd˘fṛín-dịạlụm kẹ́išĕbɜọ!* » *ukaṭqụ́llå-ḥṛá : « skîkọ ụhᵃžáṛ-˘ḷụậd! mā-ḥ˘ṣṣ˘k uḥǒṣṣ-ḥ˘ṣṣộk usĕḅɜá-ddmậmĕl fnụ́ṣṣǒk! ịạ̄-ššậrfa! ịạ-lɜáiḅa! ịạ-lḅ˘zụâla! ịā-ḅū-snáụn! ịā-ḅu-snậdẹ̆r! ịā-lqăŭụâda! ịạ-lḥáịịa-ṭ˘ṣsmăṛ! ịā-ɜᵃdộụṭ-ŏḷḷåh! ịạ-lḥậšḅa-*

وجهنّم يا السلالة والقرشالين ما كايبغى بينانهم وكايبغوا مع
بعضيتهم غير اعضى نعضيط كايدخلوا الرجال وياهم اش
هذه القلّبة تقول لها المرستان بلا طيفان كانبغا امرانه تقول
لواحد اش قالن للعائلة الصغيرة وقالن ومن اين هذرن معها
فتحت والا الفم الخانز ما بغن تشدّه فى حال الجروة المسعورة
ومع الاخر قالن لى القرشالة وكايبغى الراجل وياها يضير فى
والا الساعة وكانخرج للباب والغرسة وكايوقف ارا لاخر عاود
بركت عليه المراة وياه قالن له بأن فلانة قالن لى يا يكون
لها يا يفعل لها وجرّت بها فى عاود الراجل وياها كايبغى
يضير وينزل كايلكح الباب ونخرج وكانجبر أخيّنا اخر فى الباب
ما كايشوف شى حتّى فيه كايعيّط له اخر اللى كان فى الباب
وافى كايقول له اش عندك كايقول له مع النساء وياها يكون
عندهم ولا ياكلوه كايقول له يا لطيف الله يخيّبهم انتينا اش
قالن المراة وياها وقالن حتّى جهدًا قالن للمراة القرشالة قال له
هو يا لطيف هى قالتها قال له ايه ودخلوا بزوج الى لهم وما
خرجوا حتى ه صالحوهم وباسوا الرؤس وبعضيتهم وتقول عمر وياها
الشى ما كان

ايوا ارى لنا غابة للعائلة رفدن الخدّة والزربيّة وهوّدن كانجرى
وكانجبر فيهم حتّى ه وصّلن قدّام مُطيشة قالوا لها اش
عندك تعطّلن تقول لها مشين نجيب الموت بسم الله كانقول لها

dǧāhánněm! ịạ-sslạ̊la-llqắršạ̊lin!» mā-kẹịḅqắši-ḅẹịnạ̊-ṭụm; ukẹịḅdọụ mɜā-ḅáɜṭẹṭụm γệr «ɜᵃṭệni naɜṭệk». kẹ́idŏḥ-lọ-rržậl-diạ̊lụm: «ậš hād-˘ḷqå̊laḅa? ṭqúllĕk ˘ḷmŏṛsṭå̊m-blå-ṭẹqân!» kâṭĕḅda mṛâṭọ ṭqụn-nụáḥẹd: «āš-qå̊lĕṭ-˘ḷlɜâila-ssγệṛa, uqå̊lĕṭ! umnệi-hᵃḍå̊ṛṭ-˘ṃɜâha, fĕṭḥ̊ᵉd-dāk-ĕddqọ́m-˘ḷḥânĕz, mā-ḅγât-tšụ́ddọ! fḥāl-dǧå̊ṛụa-lm˘ṣ̊ɜộṛa! ụmɜâ-lå̆ḥḥạr qå̊ltli-lqå̆ršạ̊la!» ukẹ́ĭḅγẹ-ṛṛâžĕl-dịạ̊lạ-iṭệṛ fdāk-˘ṣsâɜa; ukẹ́iḥruž ˘ḷlbâḅ-dĕlγŏ̤ṛṣá ukẹ́ⁱọ̆qọ́f. âṛāk nāḥọ́ṛ; ɜâụọd ḅĕ̊rkĕṭ-ɜᵃlệh-˘ḷmṛâ-diậlọ, qåltlọ ḅẹ́in «flậna qâlṭᵉli ịạ-ikúllĕk! ịậ-ifɜállẹ̆k! učĕ̊rrẹṭ-fụ́mma-fịịa!» ɜâud-˘ṛṛâžĕl-dịậla kẹ́iḅγẹ̄-ṭệr-ᵘuinzĕl; kẹ́ĭlṭåḥ-˘ḷbậḅ ūⁱíḥruž; ukẹ̄ĭžḅå̊ṛ ḥẹ́ĭna-ịâḥọṛ f˘ḷbâḅ, mā-kẹ̄ⁱšûfši ḥățṭá-fẹ̄h. kẹɜáieṭlọ-āḥọ́ṛ, ˘ḷli-kân-f˘ḷbâḅ-ụāqọ̊f; kẹi-qụ́llọ: «š-ɜándĕk?» kẹiqụ́llọ: «mɜâ-nnsā-dịậlĕk! ikụ̄n-ɜándụm ụālậ-ĭⁱạkləh!» kẹ̄ĭqụ́llọ: «ịā-ḷå̄ṭẹ́f! ăḷḷåʰ-ẹnᵈǧẹ̆-hụm! nṭîna āš-qå̊lĕṭ-˘ḷmṛá-diậlĕk uqå̊l˘ṭ ḥ̊˘ⁱṭá-žụhdẹ́n qå̊lĕṭ-˘ḷlmṛâ ˘ḷqå̆ršạ̊la» qållọ họ́ụa «ịā-ḷå̄ṭệf hẹ́ia-qå̊lṭá?» qållọ «ịáh» úthlọ-ḅžụ̂ž-lîlụm, umâ-ḥŏ̤žọ ḥṭa-ṭ-ṣâlḥọ̄-hụm; uḅậsọ-ṛṛẹộṣ-dᵉḅâɜṭẹṭụm, uṭqụ̂l ɜómm˘ṛ̊-dīk-šî-mā-kân.

ệụa âṛănna-dậḅạ-llɜáila; ṛ̊˘fdĕṭ-˘ḷmḥådda-ụzzáṛḅīⁱa uhọ́ụᵘdĕṭ-kạ́džri ukạdžáṛžăṛ-fẹ̄hụm ḥ̊˘ⁱṭá-d-ụŏ̆ṣṣlọ́ṭ qŏ̆d-dậm-mọ̄ṭẹ́iša; qå̊lūla: «š-ɜándẹ̆k-ṭɜaṭṭå̊ḷṭi? ṭqụ̂llĕk mšîṭi-džîḅ-˘ḷmụ̂ṭ ḅₚ˘ṣm˘ḷḷậh!» kaṭqụ́lla: «ḅɜẹ́d ˘ḷblâ ɜᵃlîịa!

بعيد البلاء علىّ وكان شفت ما جاز على مسبّتى كانفول لها
على اش ا ويلى كانفول لها ايوا الشارفات كانجيهم الغيرة من
الصغارات كانفول لها ربّى يعزّينا فيهم آويلى المراة شارفة
وشابّة واحناكما مكمّشين فى حال الاحناط فالزابوز وهى عاد
كانضحع ترجع لى للصغر والهيدان ربّى ما يعيّشهم ولا يهنّيهم
الله يعزّينا فيهم كيف ان هما مخوّخين

كايبدوا لها غابة واحدة كانضيّش واخرى كانجوع بها مُضيشة
كايبدوا لها غابة على الغناء ومن الغناء اللى كايغنّوه هو

علّفتها مُضيشة
فى عويدات النيشة
نضيّش ونغنّى
انا وعويشة
مضيشة علّيتها
ومن اين جاء محبوبى
تبعته وخلّيتها

وبعد الغناء كايبدوا لها على العروبى ومنه

يا الواقفة على السطح
يا المدّرفتنى بالستائر
هلّ تشوفى أخاك تجرح
مضروب برؤس البنادر

ūkâ-ṣ̆˘tĕí mā-gậz-ɜ^{a}lā-msĕ̊bb$_{p}$ṭi!» kaṭqụ́lla : «ɜ^{a}lậš-ā-ụ̂li?» kaṭqụ́lla : «ệụa! ššậrfậṭ kadžệhụm-˘ḷyệra-m-˘ṣsyậṛāṭ!» kaṭqụ́lla : «ṛ˘bbí-^{e}ɜazzîna fệhụm! ā-ụ̂li! ˘ḷmṛâ šậrfa ušậiḥa uḥnâka mkĕmmšîn fḥāl-lḥnâk-d˘ṛṛâḥọz! uhệia ɜâd$_{t}$-kaṭṭmáɜ ṭ˘ṛžáɜli n˘ṣṣọ́y^{r}-uddīdận! ṛọ̆bbi-mā-i-ɜáı̆˘šụm ulā-imĕnnệhụm! å̊ḷḷåh iɜazzîna-fệhụm! kîf˘ṇ-^{h}ộ-ma mḥǻu^{u}ḥẹn!»

kệ^{i}ḥdọu-dậḥa, ụăḥdá-kaṭṭáı̆^{i}iš, uịáḥṛa-kaddfáɜ-ḥệha-mọ̄-ṭệiša. kẹiḥdọ́ulĕ̦k-dậḥa-ɜăl-lynâ.

um˘ḷ-ly^{e}nậ-lli-kẹiyọ̆nnîụạh họ̆ŭa

> *ɜallọ̆qṭá mọ̄ṭẹišá*
> *fạ^{e}ɜụīdậṭ ˘ṇnīšá*
> *˘ṇṭạịệš ụnyọ̆nnî*
> *anā ụ̂-ɜăụīšâ*
>
> *mọ̄ṭẹišá ɜallīṭá*
> *ụmnệı̆n-žâ măḥḥūḥí*
> *ṭḥaɜṭọ-ụ̂-ḥậllīṭá*

uḥáɜd-˘ḷynâ kẹiḥdọ́ulĕk ɜăl-lɜ^{e}ṛộḥi ụmĕnnọ́

> *ịạ-lụâqfa ɜå̆l-ệssṭáḥ*
> *ịạ-lmdệrrgānî ḥ˘ṣṣṭâịå̆ṛ*
> *ṭọḷḷ-ọ̆ṭšuf ḥâḳ-˘^{d}džráḥ*
> *mọ̆dṛụ̂b-b˘ṛịộs ˘ḷpnâịå̆ṛ*

بالفم تقول لي خليلى
ما راين من وراها منفعة
بالسنّ تحط الى لى
وقلبها فيه الخديعة

يا للّا وانا نصيح
ونعمّوا برج خالى
كلام النساء ريح فى ريح
كلام الرجال عزيز وغالى

يا المالكتنى بنظرها
يا الزائدة فى عذابى
تمنّيت صدرى لصدرها
وريقها هو شرابى

تمنّيت راسى حمّام
مبنى على صهد نارة
من فوق ما بان دخّان
من تحت طابوا جمارة

خدّها نوّار تركى
ورجتها عود الفمارى
من اين نتبكّرها نبكى
من اين نشوفها تشعل نارى

ḅĕlfṭmm ṭqullí ḥlīlî
ma-ṛḛṭ mūṛâk muṇfḛʒa
ḅˇsṣḛnn ṭĕḍḥḛk līlî
ūqṓlbĕk fḛh-ălḥdḛʒa

ṣḛḥ ịâ-lạllá ụānā-nṣeḥ
ᵘụnʒámmṛọ ḅúṛžĕ ḥáli
klām-énnsā rḛḥ fīrḛḥ
klām-ĕrrzạ̄l ʒᵃzîz uyáli

ịạ-lmậlkạ̄ní ḅnŏḍṛṓk
ịạ-zzậida fḛ-ʒᵉậdậḅi
ṭmĕnnîṭ ṣˇdrí-nsḛdrḛk
urḛqṑk hṓua-šṛâḅi

ṭmĕnnîṭ ṛāṣḛ ḥămmâm
mĕḅnḛ-ʒla-ṣáhᵃṭ-nāṛṓ
mĕn-fṓq mā-ḅân duḥḥân
mˇụ-ṭậḥṭ ṭậḅṓ-ḥžāṛṓ

ḥăddḛk nṓụậṛ ṭurkí
urḛḥṭḛ̆k ʒêd-ḛ̆lqmậri
mnḛ̄in nĕṭfˇkkṛṓk nĕḅkí
mnḛ̄in nšûfĕk tᶜšʒăn-nâṛẹ

وخصّها بعدا من اين كايفاضوا من العروبى او الغنية
كايطلقوا نزغ ينة واحدة وكايبدوا غير هذه كانغنّى واخرى
كانردّ عليها والزغارت خدّامين وباركين لها على ذيها
مُعيشة غير واحدة تهبط وواحدة تطلع وكايبقوا هكذاك حتى
كانغيب الشمس فى بحرها

ūḥ ṣṣ̌k-ḅáɜda, mnẹ́i-kẹ̄ǐqåḍẹ̄u mˇḷ-lɜᵉṛǫ́ḅi åu-lyíṇia, kẹ́i-ṭǭlqǫ dzǫ́yrīṭå wᵉḥdá. ukẹ́iḅdǫu, yệr hâdi kaṭyǫ́nni uiaḥ-ṛá-kaṭṛǫ́dd-ɜᵃlệha; uzzyâṛˇṭ-ḥåddâmīn; uḅārkíllĕk ɜᵃlā-dīk-mǭṭẹ́iša, yệr ṷšḥdá-ṭåhḅǫ́ṭ úuᵉḥda-ṭṭlɜ́. ukẹ̄ǐḅqåu-haḳdåḳ ḷˇṭá-kaṭyệḅ-ˇṣšémš bbᵘáḥṛa

الضرمبة

انا واولاد الحومة بستّة بنا كانت بافية للعاشور يومين وانا كيبى شريت واحد الضرمبة من الصبّاغين جديدة بافية مزاوق ضجّتها النضيجة الاوّليّة على الترصيبى والشوكة ترومت فلت مع نفسى هذه الشوكة فالحديد وهى مرومة هيذا غير نمشى عند اولاد الحومة يعيّبوا علىّ كاملين والله ما نرضاها فبصت الضريف وجئت بالله بالله وقفا وقفا حتّى وصلت للباب فالخانوت فعليلو ووقفت نصيب عنده زوج فالصبوى فالشوّا هيذا هو فال لى حين شاف الضرمبة فى يدى خصّ شى شوكة فلت له ايه جاء هو اختار لى شوكة فالهنذ فلت له اش حال فال لى بليون جئت انا فلت له اسفها لى باش ما تتروم شى فال لى زِد عشر وجوه اذا كانبغيها مسفيّة ما نعجبنى إلّا زوته عشر وجوه باش شبّر الضرمبة وركّبها فى الزيّار وفلّع لها الشوكة القديمة وخلّى غير النفبة فالضرمبة خاوية شبّر الشوكة فالهنذ اللى مفنّنة وسيّبها فى بيت النار والمنعلّم كايسوط بالكبر من الوراء حتّى رجعت حمراء كانولول فبضها باللقّاط وسيّبها فى القبّ فالماء بعد ما كانت بيضاء كانشوف فى حال النفخ من اين تسقى وتّن كحلاء حتّى فخلنى فيها العجب رفدها شبّر واحد اللويفة فالصوى صغيرة وبغى يعملها لها فى فيد النفبة باش يركز الشوكة فلت له انا بالعفل شبّرت واحد الروج فالريشات

III. *ṭṭṛ́mba.*

*âna ụulậd-ˇḷḥáuma ḅ„s̈ˇṭṭá-ḅīná kân̈ˇṭ-ḅāqậ-ḷˇɜáš̈ọr ịụ̈-mẹ̣in ụân̈a-kîf-šriṭ-ụáḥ[a]-ṭṭṛ́mba mˇn̈-ssẹ̣ịáyẹn ždîda ḅâ-qậ-mzâụ̈ọ̈q. ṭậṛṛ̈ọ̈žča [e]tḷˇṭṛẹ́ža-llọ̣ụliịa ɜ[a]l-ṭṭḕrsẹ̄f uššûka-ṭṛẹ̆dmẹ̆ṭ. qụ́lṭ-ˇm̈ɜâ-nfsi : « hâd[ṭ]-ˇs̈šûka dḕḷḥdîd, ọhḕịá-mˇṛdụ̂ma; hậida yẹ̆n-nĕmší ɜánd-ūlậd-[e]ḷḥáuma, ɜáiïḅọ-ɜ[a]lí[i]a-kậmlīn. ụọ̈ḷḷậ[h]-ma-ṛṛḍậha! » qḅọ́tṭ-ˇttrẹ́q, uzĭtṭ ịậ[l]la[h]-ịalláh, dûga-dûga, ḥṭậ-ụsọ́lṭ n̈ˇlbậḅ-ˇḷḷḥânuṭ d[a]ɜ[a]-lílo, ọ̄ŭqọ́ft. nsḕḅ-ɜandọ žû-d[ṭ]ˇs̈sfọ́f-ṭˇs̈šụọ̈k. háida họ̈[u]a-qálli ḥḕn-šāf-[t]ṭṛ́mba fíddi : « ḥˇs̈sọ́k-ší-šûka? » qúttḷọ « ịḕh. » žâ-ḥọ ḥṭậṛli-šûka-dˇḷḥḗnd; qúltḷọ : « šḥâl? » qálli : « ḅĕliụ̈n. » žīṭ-ána-qúltḷọ : « sqḗhāli ḅậš ma-ttḗrdĕmší. » qálli : « zîd ɜášṛ-ụžə́h idậ-kaṭḅyḗha-mˇs̈qḗịa. » ma-mfáɜni ĭlla-zĭttọ-ɜášṛ-ūžə́h, ḅậš-s̈ˇbbậṛ-[t]ṭṛọmbá, urḕkkḕḅ-ha-fḕzzọ́[o]ịậṛ, ūqállaɜla-šš̈ûka-lqdîma, uḥậlla yḕṛ-ttọ̈q-ḅa-[d]ttṛ́mba ḥâuịa. šĕbbậṛ-ˇs̈šûka-dˇḷḥḗnd [e]lli-mqánnṭa, usḗịḅha-bbîṭ-ˇn̈nâṛ, ulmˇṭállĕm kḗịsọṭ-ḅˇḷkîr-mĕllâuṛa, ḥˇṭtá-ržɜ[e]ạṭ-ḥậmṛa-kátụ̈ŭḷụọ́l. qḅọ́tha ḅĕllâqqậṭ, usḗịḅha f'lqúbb-dˇḷmâ. ḅáɜdma-kânḕṭ-ḅḗịṭa katšrọ́q fḥa-nnọ́qṛa, mnḗi-ṭˇsqậṭ, [u]ullậṭ-kˇḥlá, ḥˇ'ṭa-dḥánni-fḕhậ-lɜ[a]žọ̈ḅ. rfĕd-ha, s̈ˇbbậṛ uáḥ[a]-llụḗqa-ṭˇs̈sọ́f syḗṛa, ulyậ-i[a]ɜmḕlhála fdak-ttọ̈qḅa, ḅậš-ịḗrkḗz-[e]šš̈ûka. qúltḷọ-ánā : « ḥ[e]láɜqọl! »

دجاج واعطيتهم له باش يعملهم فى النقبة فالضرمبة قبل
ما يركز الشوكة وزوّل فاخ الضهى فالصوى على قبال اذا يعمل
فيخ الضهى فالصوى تخرج دقيقة وثقيلة ومن اين نعمل لها
الريشة كاتخرج قنون كاتسهر وخفيفة كاتتسمّى قناون وكاتجيبوا
المثال ديالها فى اللعيب من اين تخوّفونى تخسر كانقول لهم
اللى عندو فنّه ما تخاف منه وقبضتها يا وليدى وضربتها مع
الترصيص حتّى تقرعت النار فلت اخّاى ان هى هذه هى الضرمبة
والّا تنترخ خصّها غير واحد الضهى فالقيطان واما الفتّيل
بالجهى كايتشلّخ شبّرت الضهيق ومشيت عند البقّال بغرضنا
اعطيته خمس وجوه اعطانى ضهى فالقيطان احمر فالقزبان
فيه ثلاث فروع جاءنى طويل قبضته وقصّرت منه وخلّيت فيه
واحد الطويسة فالصّرخرى من اين نضحّج كالحصر لى
القيطان بين الاصابع ديدى ما يفلت لى شى ومشيت للدار
ديالنا وانا طائر بالفرحة وقبل ما ننعس خبّعتها فى الماريو
عندنا نمشى بها للجامع وياخّيها لى الفقيه ويعطينى طريحة على
اش جبتها معى

والّا غدّا فى الاولى كيبى تعوشرنا وانطلقنا من الجامع انا جائى
على امراح المعلوم ونصيب العواول عاملين الاحوار كايلعبوا
الحرامبى فى الدور الاولى ما تسمع غير الصخون على الصخون
زعت للدور الثانى نصيب واحد نزّل الضرمبة ديالو وقال اش
كون اللى يضرب ضربته صافية جاء واحد معنا فى الجامع

šĕbbārṭ ŋaḥᵃ-žžū-dˇrrīšq̣d-dˇžd̤q̣d ŋáɜṭē̤ṭúmlǫ, ḅq̣š-ęɜám-
lụm fˇṯǫ́qḅa-ᵈṭṭrǫ́mba· qḅĕlmą̄-irkę̤š-šůka; ūzṷŋǫ̈l dą̄k-
ṭṭārf-tˇṣṣǫ̂f, ɜᵃlâ-qē̤ḅą̄l idą̄-iᵉɜmĕl dīk-ᵉṭṭārf-tˇṣṣǫ̂f, tˇḥrúž-
durgę̈ila, uṭqę̤la; umnę̈i-naɜmĕlla-rrîša, kaṭḥrúž-fᵉnṃ,
kátsmĕr, ṷḥfifa kátsĕmma fnąun; ukęižîḅǫ-lmiṭą̄l-diąla 5
fĕllɜę̤ḅ mnę̈in-kę̈ⁱḥǫ̈ŭfṷni-nḥsą̄r, kaŋqúllụm : «ˇḷḷę-ɜán-
dǫ-fˇṇnó, mą-iḥą̄f-mˇṇnǫ́! » ŋqᵒḅǫ́ṭṭa ią̄-ulîdi, ṷdṛą̄ḅṭa-
mɜā-ṭṭĕrṣef, ḥˇᵛṭa-ṭgǫ́rɜᵉą̄ṭ-ˇṇnâṛ. qúlṭ : «aḥḥą̄i-ˇṇ-hę̤ia!
hą̄dę-hę̤ia-ṭṭrǫ́mba ullá-ṭę̈nṭrę̤k! ḥˇṣṣá yę̂r-ŋaḥ-ˇṭṭārf- 10
ˇḷlqę́iṭą̂n; ṷma-lqǫ́nnĕḅ ḥˇdg̈rî-kęitšę̤llăḥ!» ṣˇbbāṛᵈ-ttrę̤q
ŋmšīṭ ɜánd-ˇḷbą̄qqą̄l ḅyą̄ṛṭᵉna ɜᵃṭę̤ṭǫ-ḥą̈ms-ą̂žəh; ɜᵃṭą̂nę̈-
ṭą̄rf-dę̈lqę́iṭą̂n ḥmą̄r dˇlgúrzią̂n fę̤h-ṭę̤ḷṭ-ᶜdrúᵓɜ. žą̂nę-
ṭuę̤l; qḅǒṭṭǫ́ uqą̄ṣṣą̄ṛṭ-mˇṇnǫ́, udăḥḥálṭ-fę̤h ŋáḥᵃ-ttǫę̤sâ-
ᵈṭṭārr, ḅˇḥrá, mnę̈i-nṭą̄rrǒž, kaṭḥsą̄rli-lqę́iṭą̂n ḅę̤ᵛ-llṣą̂ḅaɜ
dię̤ddi, mą̄-iflę̤ṭliši. ŋmšīṭ-ŋˇdḍą̄ṛ-diąnna ŋą̂na-ṭą̂eṛ 15
ḅˇlfą̄rḥa; ŋqḅę̤lma-nnɜás, ḥǒbbáɜṭa-fˇḷmą̄rīǫ : ɜándę̈k
nĕmšī-ḅę̤hą̄-ndg̈ą̄máɜ ᵘŋúddīhą̄li-lfqę̤, ūią̂ɜṭę̤nę-ṭṛę̤ḥa
ɜᵃlą̂ž-žīḅṭa-mɜdą̂ia.

ullāyǫ́dda-fˇḷlǫ́uli, kīf-ṭɜáušę̈rna, ŋnṭḷą̂qna ŋˇⁿ-dg̈ą̄maɜ,
ą̂na-gą̂iz ɜᵃlā-mṛâḥ-ˇḷmąᵉɜlṷm, ŋnsę̤ḅ-ˇḷɜᵃŋúᵘŭl ɜámlīl- 20
ḷˇduą̄r, kę̈iląᵉɜḅǫ-ṭṭrámbę. fˇḍḍą̄uṛ-ˇḷlǫ́uli, ma-tsmáɜ yę̂r
«ˇṣṣḥṷn-ɜą̈ᵈ-ssḥṷn» zą̄ṭṭ-ŋˇḍḍą̄uṛ-ṭṭą̂ni, nsę̤ḅ-ŋaḥę́d,
ŋˇzzę̤l-ṭṭrǫ́mba-diąlǫ ŋqą̄l : «škúl-lī-ḍrą̄ḅ, ḍą̄rḅṭǫ-ṣą̄fˇia.»

IMPRIMERIE NATIONALE.

وضرب خطا نزّل غياله بحوا اخرين كايضربوا عليها ضربة
صافية واحد بواحد كاملين خطوا الاخرى نزّل غياله بحوا
يلعبوا ولكنتّى بلا قام جنت انا الطرمبة غيالى ما كانت شى
معى رفدتها بالكعبة حتى للدار شرّعت الباب ودخلت بالجرى
واذا كانلهت غارنا تخلعوا قالوا لى اش عندك قلت لهم ولو جنت
من وراء الطرمبة فى اين هى الطرمبة قالوا لى انتين عملتها
البارح قبل ما تنعس فى الماريو مشيت كانبتش كالجبر غير واحد
كحيلة الصهائ من عام الاوّل ومعها واحد الطوى غالقنّب من اين
كنت ما نعرف لا نلعب ولا نضحّج ولا نلفى بحين كانغوّن
ناضوا كايبتشوا معى فى الدار عاد تجبر ولد خالتى كان كايلعب
بها ومن اين فاضى لوّى عليها القيطان وعملها فى المجرّ
غالكوموضة من اين كنّا كانبتشوا ضاحت بها ثمّ اختى الصغيرة
واعطتها لى وعاودت لى اش كون عملها ثمّ رفدت غالكحيلة
الصهائ والقنّب غيالها رميته وغيبا المزاوق هى والقيطان غيالها
رفدتها وعملتها فى واحد الشكارة مرّاكشية باش من اين
نمشى نلعب اذا جبرت العيال غير اللى اكثر منّى كايلعبوا وغير
اللى كايعملوا فقّة بلشفة نلعب معهم غير بغيا كحيلة الصهائ
واذا جبرت غير اللى اصغر منى نبدا نلعب معهم بالمزاوق ومن
اين نخطا ننزّل كحيلة الصهائ ورفدتها لها بالجرى وساختت حتّى
فى الغداء ما تغدّيت وما كنت كانوفى حتى وفقت فى راس

ʒá-ṳăḥẹ́d mʒâna-f̥ dğâmaʒ, ṳḍrắḅ; ḥṭå; ṇ̊˘zzẹ́l-diâlọ. ḅdọ́u-ăḥrén kẹiḍắrḅọ-ʒªlẹ́ha, ḍắrḅa ṣắf'ia, ṳáḥẹd-ḅṳá-ḥẹd; kāmlîn-˘ḥṭắu; ˘ḷlắḥʰri-ṇ̊˘zzẹ́l-diâlọ. ḅdắu-kẹiláᵉʒḅọ ūlákṭ˘ṳni ḅlâ-gạm. žîṭ-ạná ṭṭrọ́mba-diâli mā-kậntši-mʒâia. rf̥˘ṭṭa-ḅĕlkáʒḅa ḥṭá-ṇ̊˘ḍḍâr, šẹ̆rráʒṭ-˘ḷbậḅ, u-dₜḥúlṭ-ḅĕdğrí ṳâna kậllhẹṭ. ḍârna ṭḥóḷʒᵒọ. qắlūli : « š-ʒán-dẹ̆k? » qúlṭlụm : « ṳâlọ; žîṭ-mụr-ṭṭrọ́mba. fáin'ia-ṭṭrọ́m-ba? » qắlūli : « nṭệ-ʒªmĕlṭẹ́hạ-lbậrăḥ, qḅĕlmá-ṭĕnʒás, f˘ḷmârio. » mšîṭ-kánf̥ṭ˘ṣ̊; kánžḅậr γệr ṳăḥ-koḥḥăĭlt-˘ṣ̊smâim m˘ṇ̊-ʒám-˘ṳ̊ộṳọ̆l, ṳmʒâha ṳahª-ṭṭắrf-d˘ḷqọ̆nnĕ̆ḅ, mnāi-kúnṭ ma-ãʒrắf, lá-ṇ̊˘lʒẹ́ḅ, ūlâ-nṭậrrọ́ž, ʿulâ-llqọ̆f. ḅdîṭ-kavγắuᵘṭ. nâḍọ-kẹ́iftšọ-mʒâia-f̥ḍḍậr. ʒât-ṭẹ̆žḅắr ṳ̆ŭldₜ-ḥâlṭi kân-kẹilʒẹb-bẹ́ha; ṳmnậiv-qã̄ḍắ, lọ́ṳa-ʒªlẹ́hạ-lqẹ́iṭân, ṳʒámla-f˘ḷmžậr-d˘ḷkōmûḍa. mnệiv-kụnna-kánf̥ṭ-šọ́, ṭậḥ˘ṭ-ḅẹ́ha ṭĕmmá ḥṭi-ssyẹ́ra ṳắᵉʒṭậṭhậli; ṳʒâudẹ̆ṭli : « škụ̄-ʒªmélha-ṭĕ̆mma? » rfẹ́ᵈd-dak-koḥḥâilẹ̆ṭ-˘ṣ̊smâim ulqọ́nnĕ̆ḅ-diâla ˘ṛ̊mîṭọ, udīk-˘ḷmzâṳọ̆q hẹ́ⁱa-ᵘulqẹiṭắn-diâla, rf̥ṭṭá ṳʒªmĕ̆lṭa fṳắḥª-ššk̂âṛa-m˘ṛ̊râkšīᵃa, ḅậš mnâi-mmši-llʒẹ́ḅ, îda-žḅắṛṭ-˘ḷ̊ʒᶠiậl, γẹ́l-li-kṭáṛ-m˘ṇ̊ní kẹilóʒḅọ, uγệr-˘ḷ̊li-kẹiʒámlọ dọ́qqå-ḅl˘ṣ̊qắ, nẹ́lʒẹm-mʒáhụm γệr ḅdīk-kŏḥḥâilt-˘ṣ̊smâim; ṳîla-žḅắṛṭ γệr-˘ḷ̊li-syắṛ-mĕ̆nní, nĕ̆ḅdá-nĕ̆lʒẹ́m-mªʒâhụm ḅ˘ḷ̊mzâṳọ̆q; umnẹ́iⁿ-n˘ḥṭá, nṇ̊˘zzẹ́l-koḥḥâilẹ̆ṭ-˘ṣ̊smâim; urf̥ṭṭâlĕ̆k-ḅĕ̆dğrî; u-sāmăḥṭ ʿṭá-f˘ḷ̊γdá, mā-ṭγọ̆ddîtši. umā-kụ́nṭ-kanṳ̆qọ́f,

الدور وتخلّصت لما معهم ونصيبهم ماشي يلعبوا بالقمار وفلت
لمولى الضرمبة اللي منزّلة تدخّلنا بالتحرير ما بغى شي بفيت
كانتحيّل عليه وكاندوخ عليه وكانعمل له فى الخابيات حتّى
ضيّعته قال لي ادخل لوّين الخيط على الضرمبة ديالي وبدين
كانضرب معهم الضربة الاوليّة عملت له واحد النبّال فيها فجّ
انغوروبفى ماشى يتطرطق بالغمّة ديالي اخرين اللي جائين بنا
بركوا كايهدحوا فى يدهم وكايعملوا شاهة ويضحكوا عليه على
الضرمبة بافية مزاوق ونبّلتها له واحد اخر ضرب بروج تحريرات
سيّبها له ججّة عشر افدام ضرب اخر فرّبها للقمار واحد الشويش
ضرب اخر وصّلها لعم القمار جاتني انا من الجنّة والناس[1] فى
حال السمن مع العسل فى حال اللي ضرب الكلب بالسبنجة
ضربت واحد الضربة فى الارض ما بغيت شى نضرب عليها
عندما نخرّجها من ثمّ لقيت الضرمبة ديالي وانا خوفان كانتزعم
عندما نخطا وبدوا يقولوا لي آرا المزاوق خمس اواق ضربتها
بالتحريرة الاوليّة ما اجّيت منها لا حقّ ولا باطل بركوا اللي
جائين بنا كايقولوا نحكّوا اللي يهكّه وكانلفعها لها اللفعة الثانية
وضربتها وهوّفتها حتّى زروطتها واحد التزرويطة فى وسط
القمار صابية وفطع العم اللي ما يقول شى الله نحزّ عليك آ العزّيم
بزّ عليك بعشرة والبراوز غابة مولى الضرمبة عزّيت عليه الضرمبة
ديالو وخلى عندما نلشّفوها له رجعها وقال ما كانلعب شى

(1) Coran, cxiv, 6.

ḫ˘ṭå-ɥqófṭ fṛåṣ-˘ḍḍåɯr, uṭḥálḫ˘ṭṭlḕk mɜâhụm; ụnṣḗḅụm måši-lɜḅọ-ḫ˘lgậm. ɥqúlṭ lmūḷ-˘ṭṭṛómba-lli-mn˘zzlá : « ddáḥḥănna ḫ˘ṭṭăḥṛêṛ? » mā-ḅyáši. ḅqḗṭ kanṭḥáiḭḗl-ɜ^alḗh, ukándūḥ-ɜ^alḗh, ukánaɜměllọ f˳ṭṭå^rpịaṭ, ḫ˘ṭa-ṭáiḭḗḅṭọ. qållí : « dḥúl! » lọ́ụīṭ-˘ḫḥḗīṭ ɜăl-ṭṭṛómba-diậli, uḅdît-kandṛåm-mɜâhụm. ḍḍåṛḅa-llọ́ulīa, ɜ^amḗlṭlọ ɥaḥd-˘nnḗbbậl-fḛ́há, qodd-ányọ̄ṛ; uḅgå̊ māšī-ttḗṛṭåɥ ḅḗlyúdda, dḗlli-ịáḥṛḗl-li-ḍáiṛem-bîna ḅḗrkọ kḗimdḥọ-fíddụm, ukẹiɜámlọ-šåm-ḥa, ᵘuiṭåḥkọ-ɜ^alḗh, ɜăl-ṭṭṛómba ḅâqå-mzâụọ̈q, unḗbbḗl-ṭậlọ. ɥáḥḛd-āḥór ḍṛåb-bžūt-ḫ˘ḥṛḛṛâṭ; sḛ̄iḅhậlọ ḥúdğḛ̈ṭ-ɜášṛ-ºqdâm. ḍṛåḅ-ịāḥór; qåṛṛ̈ọ̈ḅḥa-llgậm ɥaḥ^a-šš́úiḛ̈š. ḍṛáḅ-āḥór; ᵘúṣṣla-ᵐfúmm-ḗlgậm. žậtni-ána mḗn-dğḗn-nặ̈ṭi-ᵘụnnás, ſḥâl-˘ssmḗn mɜâ-ɜ^asél, ſḥâl-li-ḍṛåḅ-˘lkélb ḅp˘šš́fḗnža. ḍṛåḅṭ-ɥaḥ^a-ḍḍṛḛ̈ḅa f˘l˳årḍ, umā-ḅyḛ̈tši-ndṛåḅ-ɜ^alḛ̈ha : ɜándḛ̈k-nḥárr^eža-m˘n-ṭḗmm. ¹qóſ-ṭṭṛómba-diậli, ɥána-ḥ́ọufạ̄n, kanttḛ̈ṛɜad : ɜándḛ̈k-n˘ḥṭå. uḅdấu iqúlūli : « āṛáu-l˘mzâụọ̈q-dḥămš-âụåq! » ḍṛåḅṭa ḅḗttặḥṛḛ̈ṛa-llọ̄^u-líịa; ma-ddît-mḗnná lā-ḥåqq ɥālá-ḅāṭâl. ḫ˘ṛkọ́-lli-ḍáiṛem-bîna, kẹiqúlọ : « nḥ̈ḵkọ́-lli-fúkko! » ukállọqfậlḛ̈k ḛ̈llóqfa-ttậnịa, ɥḍṛábṭa, ɥṭọ̈ɥáqṭa ḫ˘ṭá-ẓăṛɥóṭṭa ɥaḥ^a-^qdẓăṛɥeṭa foṣṭ-˘lgậm, ṣåfịa. ɥqṭáɜ-ălfúmm ˘ḫli-ma-iqúlši : « ăḫlåh-ẹḥḗnn-ɜ^alík a-ɜarrîm! ḅắzz ɜ^alík ḅɜašṛá-llbẓåɥz! » dậḅa mūḷ-˘ṭṭṛómba ɜ^aɑzz˘ṭ-ɜ^alḗh ṭṭṛómba-diậlọ; ụḥâf ɜándḛ̈k-llḛ̈šš́qọ̄hậlọ. ṛfḗdha ɥqål : « ma-kallɜḗḅ˳ši-

معكم فلنا له ارى نعشّوها حقّ اللّى تعذّبنا عليها ووصّلناها
حتّى للقام فال لنا هو لا وخرنا به وبعينا عليه آعزّاز الضرمبة
باع حمّاه وشرى البمبة وهو يبكى ويعمل يده فى وجهه
وكايتلهى بواحد آليط فى العينينة ذياله وبرط يفشّه وبدا
يسيل الدم سمعونا عيال اخرين سمحوا فى اللعيب وجاوا
يشوفوا اش كون غشّ فالوا لنا اش عندكم جاء واحد المناوفى
فينا وفال لهم آمسكين آليط اللّى فى عينه تفيّح عليها كايبكى
جاء واحد الصليب فال ما به شى آليط ولكن غشّاش خلّانا
حتّى وصّلنا الضرمبة للقام فال لنا ما كانلعب شى معكم فالوا له
هما حشومة عليك اعطهم يعشّوها واذا ما بغيت شى تلعب
الله لا يلعّبك جاء هو حشم منهم نزّلها لنا فى وسط القام فى
ذيك الساعة لقطناها من وسط القام وخرنا بها فى علّاية
السماء وتبعونى الكابى بالجرى اللى ماشى يعشّر واللى غادى
يتفرّج وصلنا لامراح فى واحد القارة كبيرة مفرّشة غير بالتراب
ما فيها شى الترصيبى دفّيتها بالشوكة ذيالها فى الارض حتّى
تغرّسن الشوكة ذيالها حتّى لاصبع ونصى شبّرن التراب
خلّطته بالماء وبدين كانعدّر فيها وبدين كانهن لها
وكالحتّى لها باش تعرق وترطاب باش حين نعشّر التعشيرة
الاوّليّة تدخل فيها الشوكة فالضرمبة ذيالى عيّطنا بسم الله
وبدين التعشيرة الاوّلية والثانية والثالثة طيّرن له منها لشفة
فوّ الاصبع الكبير ذيالى ما جبت شى نكمّل العشرة فالضربان

mɜâkụm!» qụlnâlọ : «âṛ-ˇṇ̥ɜáššṛōha ḥáqq-ˇḷ̥lí ṭɜáddĕḅna-ɜlẹ̄ha, ọ́uṣṣŏnnâhă. ḥṭạ́-llgām.» qánna-hºụá : «lâ!» uḍọ́ṛna-ḅệh, uḅdîna-ɜªlệh : «ā-ɜªạzzâz-ºṭṭṛọ́mba! ḅâɜ-ⁱimmậh ušṛạ́-lbụmbá!» ụhọ̊uᵘạ-iḅkí uịáɜmĕl-ⁱiddọ́ fᵘúž-họ; ukẹ́iᵗṭẹ̆lha-ḅụ̊ăḥd-ālệṭ fˇḷɜainîna-dịâlọ; uḅṛẹ́k-iqọ́š-šṛọ; uḅdạ́-isīḷ-ˇddémm. sĕ̊mɜōna-ɜªịậl-aḥṛệṇ. sĕ̊mḥọ fˇḷ̥lɜệḅ, užâ̊u-išûfọ škûv-γŏšš. qâ̊lụ̈nna : «š-ɜánd°kụm?» žâ-ụaḥăd-ˡmnậdfi-fîna, uqâ̊llụm : «â͂ mˇṣ̥kîn! ậ̊lệṭ ˇḷ̥li-fɜáinọ ṭqạ́ịạ̈ḥ; ɜªlệha-kẹ́iḅki.» žâ-ụaḥª-ṣṣlệḅ qậ̊l : «lâ! mā-ḅệhši-ālệṭ! ūlạ̄kín γŏššậš! ḥạ̊llậna ḥ̥ˇᵗṭá-ụṣṣọ̆nna-ṭṭṛọ́mba-llgạ́m, qânna mâ-kallɜẹ́ḅₚši-mɜâkụm.» qậ̊lūlọ-hụ̂ma : «ḥšụ̂ma-ɜªlîk! ɜªṭệhụm ɜáššṛōha, ᵘŭïlá-mā-ḅγệṭīši-ṭẹ̆lɜẹ́ḅ, ˡlạh-lậ-iláɜɜªḅĕk!» žậ-hụa-ḥšĕ̊m-mˇṇ̥nụ́m. ṇ̥ᵉzzĕlhậnna fᵘọṣṭ-ˇḷ̥gậm. fdīk-ˇṣ̥ṣậɜª, lqọṭnậha m-ᵘọ́ṣṭ-ˇḷ̥gạ́m, uṭẹ́ṛna-ḅệha fɜºụllẹ́it-ˇṣ̥smá. uṭˇḅɜộnẹ-ṣḥậḅi ḅĕd-ğrí, ˇḷ̥li-mậšẹ̄-ɜáššâṛ, ᵘulli-γâdi-ⁱṭfáṛṛŏ̈ž. ụṣṣọ́nna-nam-râḥ, fụ̈ăḥd-ˇḷ̥gâṛa-kḅîra, ᵐfáṛṛšà γệṛ-ḅ̥ˇṭṭṛâḅ, māfẹḥậšī-ṭṭĕ̊ṛṣẹf. dọ́qqẹ̄ṭa ḅₚˇṣ̥šûka-dịậla fĕl’âṛḍ, ḥ̥ˇṭụa-ṭγáṛṛṣ̥ˇt-ˇṣ̥šûka-dịậla ḥ̥ˇᵗṭa-nṣḅáɜ-ūnụ́ṣṣ. ṣ̥ˇbbậ̊ṛṭ-ᵉṭṭṛâḅ, ḥáḷḷŏṭṭọ́ ḅ̥ˇḷ̥bzâ̊q, uḅdîṭ kanɜákkọṛ-fệha, uḅdîṭ kandhẹ́lla ukan-ḥănnîla, ḅậš-ṭˇf̥zĕ̊g uṭĕ̊ṛṭâḅ, ḅāš-ḥện-nɜaššâ̊ṛ, ṭṭáɜšẹ̄ṛa-llộulīịa, ṭˇdḥụ́l-fệḥạ ššûka-ⁱṭṭṛọ́mba-dịậli. ɜáiẹṭna ḅₚˇṣ̥-mẹ̆llạ́ʰ, uḅdîṭ, ṭṭaɜšệṛa-llọ̄ulîịa uṭṭậnịa uṭṭậlṭa. ṭẹịáṛtlọ-mˇṇ̥ná-lˇṣ̥qậ̊, qọdd₍ₜ₎-ˇṣ̥ṣḅáɜ-ªlkḅîr-dịậli. mā-žîtši-nkĕ̊m-

ذيالي حتّى طنبغتها له كاملة جاء صاحبو الثاني نبّلها له كاملة
جاء الثالث قشعر لها السعد جاء الرابع ما جبر فى ابن يضرب
مولى الطرمبة برد فيه الدم وبقى كايبدّد ما يفشع بركوا
المناوبية كايحرّشوا فيه واحد كايقول له الله يعظّم الاجر فيها
واحد كايقول له ربّى يخلى فاله كايجى غابة اللى من جهته
كايقول لهم هذا الوعد كتّبه الله لا حولَ ولا قوّةَ الّا بالله
الله يجعل اخرنا احسن من اوّلنا زعمانى كايبغى يبدّل علىّ
كانقول له انا عمر فيا النهار ما تشوفه ما كاينفع اخيّنا غير
يجيب بليون وعشى يشرى طرمبة اخرى

mĕ̩l-ɜášṛa-ḍḍắṛḅad-dịạ̈li, ḥ̥˘ṭṭa-ṭö̩mbắqṭā̩lọ kậmla. žā-ṣáḥḅi-ṭṭậni nĕ́bbĕlhậlọ-kậmla. žạ̄-ṭṭậlẹ̆ṭ g˘ẓ̥dẹ̆rlạ̈-ssạ́ᵉɜᵃd; žâ-ṛṛāḅáɜ mā-žbắṛ fậin-ẹḍṛắḅ. mụ̂ḷ̥-˘ṭṭṛọ́mba ḅrẹ̆d-fệh-ạ̈ddémm; uḅqắ kẹiḅ̥˘ḷḷọ́ṭ-mạ̈-ẹqšáɜ. ḅĕrkọ́-lmnạ̄dᵼfịạ kẹiḥáṛṛšọ-fệh. ụ̈âḥẹ̆d-kẹiqụ́llọ : « ˘ḷ̥lắh-ɜáḍḍọm-ĕl'ắžắṛ-fệha! » ụ̈âḥẹd kẹiqụ́llọ : « ṛ̥˘bbí-ẹḥlĭ-fạ̈lọ! » kậiži-dậḅa ˡlí-m˘ṇ̥-žẹ́ḥṭọ kẹiqụ́llụm : « hạ̄d-˘ḷ̥ụ̈áɜᵃd ḳ̥ᵉṭṭḅọ-ḷḷắh! lā-ḥáula ụ̈alâ-qọ̄ụ̈âṭa ĭllá-ḅẹ̆llạ̈h! ᵃḷḷắh-ẹžɜál 'áḥḥạ̈rna ḥsẹ̆n-mĕn-'ộụ̈ŭnna! » záɜmạ̄ṭi, kẹ́iḅyẹ̄-fĕllẹ̆l-ɜᵃlịạ. kan-qụ́llọ-ậna : « ɜᵉómmọ̆ṛ-dîk-˘ụ̥nhâṛ mạ-tšûfọ. mâ-kẹimfaɜ-ḥẹ́ịina, γệr-ižḅĕd-ḅĕlịụ̈n, úimšī-šrî-ṭṛọmbá-ḥṛa! »

الحكاية والطلباء

نهار الاربعاء كايتّفقوا الطلباء من وراء الظهر حيث يتحرّروا يتجامعوا فى العصر الاوّلى وتكون الملافية فى الوطاء ڤمرشان كايتبرّفوا مولى الكرّ كايمشى لخارج كايجيب الكرّ وكاينفخ والطلباء اخرين كاينفخوا حتّى هم ومن اين كايشوفوا العصر الاولى طلع كايطلعوا للوطاء ڤمرشان باش يتلاقوا كايجبوا مولى الكرّ سبعهم كايتأنّاع كايقولوا له آ السيد الطالب واڤارنى فيك عيّ سبعتنا امن ڤرى نفخت كايقول لهم ويلى عليك نفخت واحد النفخة متاع كعوب النحاس حتّى تبلّجوا عينى وبانت كانظهر لى الاسكندرية المريّة وظهرها زعمان كايقولوا له الله يخزّ عليك آالسيد الطالب الرشوف الاولى طلع ما تمنّينا غير شى غلفات سكسو بالوجه كايقول اخر انا خلّيت الوالدة كانبتل كايقول اخر خلّيتها كانبخّر كانجى اخر كايقول خلّيتها كانسفّى كايبدوا يحكوا عليه كاملين كح كح كح هذه كذبة زرڤاء مبرّقة بافية الشمس كانشكّح اولادها ويّاه كانسفّى غابة هذه غير الخضراء فالت لى هذا الشى كايقول له اخر هذه لعنة كانت جائية على الملّاح ولقيتها آ السيد الطالب الله يكون لنا ولك كانجى هو كانحش فى وسطهم ومع النفخة يهوديّة الله يلعن الحشيش وهو بخاطر المحشومة وكان أصاب الارض وكان دخل فيها كايكمّل له واحد القافية كايقول له الله يعظّم الأجر

IV. ˇḷḥkậịa-ᵈṭṭọ́lḅa.

nhâṛ-lăṛḅᵘáɜ, kẹ́iṭṭạfqọ-ṭṭọ́lḅa mụ̂ṛ-ˇḍḍhọ́ṛ : ḥện-iṭḥáṛṛọ, ⁱidžémɜọ fˇḷɜâṣâṛ-ˇḷḷộuli; uṭkúl-lmǩâqịa fᵉḷọṭạ̊-dᵉmˇṛšận. kẹ̆iṭfˇṛṛqọ́. mụ̂ḷ-ˇlkộṛa kẹ́imši-nḍậṛụm kẹ̄ĭžíḅ-ˇḷkộṛa; ukẹ́in-fäḥ. ụṭṭọ́lḅa-ḥṛện, kẹ́inˇf̥ḥọ-ḥ̥ˇṭṭạ́-hụm. umnệị̆ⁿ-kẹ̄ĭšû̂fọ-l-ɜâṣâṛ-ˇḷḷộülẹ-ṭḷáɜ, kẹ́iṭọ̆lɜọ-ḷḷọ̄ṭạ̊-dᵉmˇṛšận ḅậš-itlūqạ̊ụ. kẹ́iżˇḅṛọ-mụl-lkộṛa-żᵉḅqụm, kẹ́iⁱṭˇụnnậhụm. kẹiqụlû̂lọ : « â-sṣ-ˇṭṭạ̊ḷọ̆ḅ ụaṭâṛni-fîk-ɜarrîm! sḅọ̆qṭîna! ámˇụḍṛa-mfåḥṭi? » kẹ̄ĭqụ́llụm : « ụệĭ-lẹ-ɜlîk! ˇụfáḥṭ ụáḥd-ˇụnnĕfḥá-mṭaɜ-kɜộḅ-ˇụnḥâs! ḥ̥ˇṭạ-ṭḅẽllžọ-ɜáini, uḅdậṭ-kå̂ḍḍhå̂ṛli skẹ̆ndᵉrîịa-mrîịa, uṭrộfha-záɜᵃfṛan. » kẹ̄ⁱqụ̂lulọ : « ăḷḷåh-ẹ̄ḥénn-ɜᵃlîk! â-ˢṣ-ˇṭṭạ̊ḷọḅ! ˇṛṛšụ̂q-ˇḷḷộülẹ-ṭḷáɜ; mạ-ṭmĕn-nîna ɜệr-ši-γå̂lqâṭ-ṣᵉksọ-ḅlūžạ́h. » kẹiqụ̂l-āḥọ́ṛ : « ûna-ḥặllîṭ-ˇḷụâlīda káṭfṭẹ̆l. » kẹ̄ⁱqụ̂l-āḥọ́ṛ : « ḥạ̊llūṭa-kạṭḅáḥḥạ̊ṛ » kẹ́iži-ịâḥọṛ-kẹ́iqụl : « ḥặllîṭa-kạṭsọ́qqẹ. » kẹ̄ⁱḅdạ̊u iṭˇḥ̥kọ-ɜᵃléh-kậmlīn káḥ kăḥ kˇḥ̥ kˇḥ̥! « hậdi-kĕḍḅa-zẹ̆ṛqå-mbˇṛṛqå! ḅâqå-ššẽmš kạṭšˇṭṭáḥ-ụlậda, ᵘuimmáḥ-kạṭsọ̊qqẹ-dậḅa! hậdi-γệṛ-ˇḷḥå̂ḍṛa qå̂ḷṭlẹ̆k-hádᵢ-ši! » kẹ̄ĭqụ́llọ̆-ịáḥọṛ : « hậ-di-nə̀ɜla kậnẹ̆ṭ-gậiza-ɜᵃḷ-ˇlmĕlláḥ, ulqẹ̄ṭẹ́ha! a-sṣ-ˇṭṭạ̊ḷọ̆ḅ! ăḷḷåh-ẹ̆kūl-lậna-ụalậk! » kẹ́ĭžẹ-hᵒụá ịạ̊ḥšĕm fᵘọ̆sṭụ́m; ụmɜá-nnˇf̥ḥá-ẹ̄hụ̄dîịa [ˇḷḷåh-ⁱinɜál-ˇḷḥšĭš] ịḥộᵘa ḅdạ̄k-ˇḷḥšịma, ūka-ṣạ̊ḅ-ˇḷ̥ạ̊ṛḍ ukâ-dᵢḥăl-fệha! kẹikẽmmẹ̆llọ́ ụâḥẹd ˇḷqạ̊fịa; kẹ̄ⁱqụ́llọ : « ăḷḷåh-ẹɜáḍḍọ̆m-ˇḷ̥ážåṛ! â-ˢṣ-ˇṭ-

السيد الطالب فى داك الثمانية احزاب اللى كرّرت هذه الكذبة
كانخصّص نخرّج عليها خمسين دالسلاكى باش نتبعدى كايفول له
اخر هذا الشى قليل فى حقّه واما جزايتك كانت هى فدحى
للواحد وقليل عليك عاد كايفول المعلوف على اش كايفول له
اخر على قبال الكذبة كانت جائة حتّى ه وصّلت لباب الملّاح
وجئت كانجرّ فيها حتّى يجمع الطلباء كايبركوا يقولوا بالواحد الله
يخزيك يا ابليس هو كايسحاب له كايلعنوا الشيطان وهما
كايدقّعوا له

كانجى الكبير فيهم كايقول لهم خلّوه غابة ايواو نلعبوا حتّى
نكونوا فى الجامع يكون الرشوق التانى طلع وغيط الساعة عاد
نعمّلوا له الشغل على هذه الكذبة اللى كذب علينا وكايفه
الكل كايقول لهم بس اللّهوا هنا شى منكم كايبدوا يهوّلوا
الجلالب والصابط وكانخرجوا للقارة كايدور واحد فى واحد
كايقول له ايوا را احنا بالمشاكل كانلعبوا الله يصبّر اللى
يتمرّخوا له خنافره خرّجوا انا علّموكم شى غيط الساعة كايبيع
للوسط وكايعمل بالكُرة علّابة السماء بالجنب البرّانى فرجله
وهغيط هى الضربة الطالبية واذا ضربها بالوجه فرجله او
بالجنب الدخلانى هذه هى الضربة القبّانية كانخرّجوا الطلباء
هداك اللى كايضرب بالضربة القبّانية كايبدوا يتسابقوا عليها
اللى سبق الى لها كايلفطها كايبدا يلعب بها كايعلّيها من وراء
ظهره كايلفطها كانجى اخر كايقول له فكّر آ السيد الطالب

ṭå̦lọ̈ḅ, fdā̤ḳ-˘ṭṛ̊mn-ăḥzā̤ḅ-ˡli-kạ́ṛṛ˘ṛ̥ṭi! hậd-ẹlkẹ̆dḅá, kẹ̆iḥ˘ṣ̥ṣọ̈k ṭḥár̥˘ž-ʒªlêha ḥămsîn-ť˘ṣslậki, ḅā̤ṣ̥-˘ṭṛ̊f̥da.» kẹiqṳ́llọ-āḥọ́ṛ : «hật-šĭ-qlîl-fªḥáqqọ̈k! umā-gzệṭ̆ṭĕk, kạ́nṭ-hệịa qắdṭḥẹ-ˡlṳáḥẹ̆d; ṳqlîl-ʒªlīk-ʒâd!» kẹ̆iqṳl-lmĕlʒªộq : «ʒªlậš?» kẹ̆qṳ́llọ̆-âḥọṛ : «ʒªlā-qẹ̄ḅậl-˘ḷkẹ̆dḅa, kạ́nṭᵉ-gā̤iza ḥ̥˘ᵗṭa-d-ṳọ́ṣṣlọ̈ṭ-ᵐbā̤ḅ-˘ḷmĕlláḥ, ûžĭṭi-kadžọ́ṛṛ-fệha!» ḥ̥˘ᵗṭá-mĕžmáʒ-ăṭṭọ́lḅa kẹ̆iḅ˘ṛ̥kṳ-ĭqṳ̂lọ ḅ˘ḷṳáḥẹ̆d : «ªḷḷå̂h-ẹḥzîk ịa̤-iblīs!» họ̈ŭa kẹishậḅlọ kẹ̆ⁱnáʒlọ-ššẹ̆ṭå̂n; ṳhṳ̄mạ́-kẹidṭ˘f̥fʒộlọ kẹ̆ĭzi-lkḅîr-fẹhṳ́m. kẹiqṳ́llṳm : «ḥå̂llīṳah-dậḅa! ẹ̄ṳå̂ọ̈ᵘ-llạ́ᵉʒḅọ! ḥ̥˘ᵗṭá-ṅkṳnọ-f̥˘dğā̤maʒ, ikṳ̂n-˘ṛ̥ṛšṳ̂q-ºṭṭā̤nẹ-ṭḷáʒ, udīk-˘ṣ̥sâʒa ʒâd-˘ṇ̥ʒáddlūlọ-ššγṳ́l, ʒªlâ-hạd-˘ḷkẹ̆dḅá-lli-kdẹ̆ḅ-ʒªlína.» ukẹ́irfĕd-˘ḷkộra, kẹiqṳ́llṳm : «ḅₚ˘ṣ̥mẹ̆llậhọ! hᵍnậši-mᵉṇⁿᵉkṳm?» kẹ̆iḅdáọ izộᵘlọ-dğˡā̤lẹ̆ḅ ṳṣṣḅâḅọ̈ṭ ukẹ́i-ḥọ̈ržọ-llgâṛa. kẹ́idọṛ-ṳâḥẹd-fṳáḥẹ̆d kẹiqṳ́llọ: «ệᶦṳa rá -ḥna ḅ˘ḷmšậkẹ̆l-kālláᵉʒḅọ! ˘ḷḷå̂h-ẹ̆ṣ̥˘bbáṛ ˘ḷlí-ṭf˘ṛ̥čḥṳ́lọ-ḥnâfṛọ! ḥárržọ îla-ʒállmṳ̄kṳ́mši!» dīk-˘ṣ̥sâʒa kẹ̆ⁱzīd-˘ḷḷṳọ́ṣṭ, ukẹ́iᵉʒ-mĕl ḅ˘ḷkộra ʒəllệit-˘ṣ̥smá ḅĕdğṳ́mb-˘ḷb˘ṛ̥ṛâni dᵉṛ̥˘žlọ́; ūhạ́-dik-hᵉịá ḍḍå̂ṛḅa-ṭṭå̂ḷḅīⁱa. ᵘuîda-ḍṛå̂ḅha ḅᵉlūžā̤h-dᵉṛ̥˘žlọ́, ǻu-ḅ˘dğṳ́mb-ᵉddọ̊ḥlāni, hậdi-hệịa-ḍḍå̂ṛḅa-lqṳbbânīⁱa; kẹiḥárržọ-ṭṭọ́ḷḅa hâdạk-˘ḷlí-kẹ̆ĭdṛå̂ḅ ḅ˘ḍḍå̂ṛḅa-lqṳbbânĭịa. kẹ́iḅdọṳ idzâḅqọ-ʒªlệha. ˘ḷli-sḅọ́q-līlá, kẹ̆ⁱlqọ̈fha, kẹ́iḅ-dạ-ilʒẹ́b-bẹ̄ha. kẹiʒállẹ̄ha-mṳ̄ṛ-ṭáhṛọ, kẹ́ilqfa-ḅⁱíddọ. kẹ́iži-ⁱāḥọ́ṛ kẹ̆ⁱqṳ́llọ : «f̥˘kkáṛ-ā-ṣṣ-˘ṭṭå̂ḷọ̈ḅ!» kẹ́ižẹ-hᵒṳá

كانجى هو كايعلّيها كايلفبها كانجى ڤيڤ الكبير فيهم كايڤول
له ارفع كايعلّيها فى السماء حتّى تصدق معلّيه ججّة عشرين
فامة مالكيّة كايغوّثوا عليها غوثة واحدة كايمشوا كانجرّوا
الى لها فى الموضع فى اش ماشى تطيح كانجى واحد كاينقّى
عليها واحد التنفيخ باش ماشى يلفبها حتّى طمعوا له اولاد
علىّ جاء اخر خطفه بواحد المشكل وجابه على قنّه راسه
وخطفها هو وقال له اجع طلوعك وزاد للوسط وبدا كايلعب
بها وڤيڤ الطالب اللى كان كذب عليهم جاءته الغيرة ناض وافق
وزاد يطهّر شطارته هما علّوا الكُرة وهو نفّز عليها وجاء واحد
ضربه بواحد النصى وجابه مطوى فى حال الموس بو نفشة
حتّى ناض كانجرّ فى نصفه كانجى الكبير فيهم كايڤول له
طرأت ڤيڤ هذا حقّ الكذبة اللى كذبت ما خلّتك شى حتّى تمشى
للجامع كايبدوا الطلبة كايلعبوا والتكريع والسحّافيّات والانصاص
والمخاطى خمّامين ما تسمع غير رفخ وتصرطيح فالكوارع حتّى
غربت الشمس وڤاع الطلبة كاملين نزفوا وعروفاتهم كانستاكى
وهما كايلهثوا مسهوتين وكايطلع لهم الرشوق الثانى فالنجحة
ڤيڤ الساعة كايبدوا فاتحة وكايلبسوا عليهم الجلالب ڤيالهم
وكايمشوا مجموعين للجامع كايتوضّوا وكايصلّوا المغرب وكايڤول
لهم الكبير فيهم ايوا كانتعارفوا من وراء الحزب الملافية للجامع
ڤيڤ الساعة اللى منهم من البلاد كايمشى لدارهم باش كايدبّى
ويجيب العشاء ڤياله للطلبة واذا اصاب شى حاجة مزّوقة فرين

kẹiʒálleḥâlọ. kẹ́ilqŏfhá. kẹ́iži-dîk-ˇḷkḥîr-fẹ̈hṵm kẹiqúllọ :
« ˇṛfáʒ! » kẹiʒállẹ̈ha-fˇṣsmá, ḥṭa-dzdọ́q-mᵃʒállia ḥ̆dğ̈ẹ̈ṭ-
ʒəšrīn-qå̈mā-maḷkᵘ́ᵃ kẹ̈ĭγọ́ᵘṭə-ʒlẹ̈ha γọuṭå̈-ṵᵃḥda. kẹ́im-
šiu-kẹižẹ̈rriu-líla fˇḷmṵṭáʒ fậš-mậš-ºṭṭẹ̈ḥ. kẹ́iži-ṵáḥẹ̈d
kẹ̈ⁱnåqqọ́z-ʒᵃlẹ̈ha ṵậḥ-ṭṭẹ̈nqẹ̈za, ḅậš-mậši-lqọ́fha, ḥˇṭṭá- 5
ḍğ̈ḥṛọ́lọ ulậd-ʒᵃlí. žậ-ịậḥọ́r ḥˇṭfọ́-ḅṵậḥ-ˇlmˇškẹ́l, užậḅọ-
ʒᵃlā-gṵ́nnẹ̈ṭ-ṛậsọ, úḥṭfa-họ́ua, uqå̈llọ : « žmáʒ-ᵃḍḷọ́ʒọk! »
uzậd-ˇḷluọ́st, uḅdá-kẹ̈ilʒẹ̈b-bẹ̈ha. udīk-ṭṭå̈ḷ̈ọ̈ḅ ˇḷli-kan-
kdẹ̈ḅ-ʒᵃlẹ̈hṵm, žậṭọ-lyẹ́ra. nād-ṵậqğ̈f uzậd-iḍähhå̈ṛ-
štå̈ṛṭọ. hṵ́ma ʒallåu-ˇḷkṓṛa, ṵhṓᵘa-nåqqọ́z-ʒᵃlẹ̈ha; užā- 10
ṵáḥẹd ḍğ̈ṛḅọ-ḥṵäḥᵃ-nnṵ́ṣṣ, užậḅọ-mˇṭuî, fḥā-lmúsˢ ḅú-
nọqšá; ḥˇṭa-nåḍ kẹ̈ižọ́rr-fᵉnṵ́ṣṣọ. kẹ́iži-lkḥîr-fẹ̈hṵm kẹi-
qúllọ : « ṭṛāṭ-fík? hâda ḥ̆qq-ˇḷkẹ̈dḥa-lli-kdẹ̈ḅṭi! mā-
ḥ̆ḷlậtˇkši ⁱṭậ-ṭẹ̈mši-ṵˇdğ̈ậmaʒ. » kẹ́izido-ṭṭṓḷḅa kẹ́ilaᵉʒḅọ. uˇk-
rîᵛʒ ussäḥḥāqẹ̈iaṭ ṵnnṣå̊ṣ ulmḥậtˇf ḥäddậmin; mā-tsmáʒ 15
γẹ̈r-rdẹ̈ḥ utṣå̊ṛṭẹ̈ḥ-dˇḷkṵậraʒ, ḥˇṭá-γˇṛḅẹ̈t-ˇṣṣémš. udâk-
ºṭṭṓḷḅa-kậmlín-nˇzfó, ọᵉʒrṻqậṭṵm-katˇṣsậkẹ̈f, ṵhṵ́ma-kẹ̈ĭ-
lẹ́hṭọ, mẽshṓṭīn; ukẹ̈iṭḷáʒlṵm ˇṛršṻq-ºṭṭậni-dẹ̈nnẹ̈fḥá. dīk-
ˇṣsáʒa kẹ́irfdọ-fậṭḥa; ukẹ́ilẽḅsọ-ʒᵃlẹ̈hṵm-dğ̈ḷậlẽḅ-diậlṵm;
ukẹimšíu-mẽžmṻʒẹᵉ-ndğ̈ậmaʒ. kẹiṭṵṓḍḍåu; kẹiṣåḷḷẹ̈ọ- 20
lmå̈yrṓḅ. kẹ̈ĭqúllṵm-ˇḷkḥîr-fẹ̈hṵm : « ẹ́ua-kạntſậrqọ!
mṵ̊r-ˇḷḥåzḅ, ˇlmlậqia ṇˇdğ̈ậmaʒ. » dīk-ˇṣsáʒa, ˇḷlí-mẽn-
nṵ́m-mᵈ-lblậd, kẹ́imši-ndậṛṵm ḅậš kẹ̈ⁱdẽbbå̊ṛ ṵīžíḅ-
ˇḷʒᵉšâ-diậlọ-nṭṭṓḷḅa. ᵘuílā-ṣậḅ-šī-ḥậža-mzẹ̈ṛrfa, qṛẹ̈n-

سكّار والّا اتاى والّا خبز كايبجها ويفيها تحت منه باش يادّيها
للجامع واما الاخرين كائن منهم اللى كايمشوا يشروا السكّار زوج
والّا ثلاثة فالقوالب واتاى اللى يكباهم والنعناع وكاتجيبوا السينيّة
والبرّاد والكيسان وقبل ما كايمشوا يلعبوا كانوا اتّجفوا على
الطاجين فاش ماشى يفوه كان فاللحم والّا فالحوت والّا
فالبطاطة اذا كانوا عندهم البلوس بزّاف كايقولوا كاتخصّنا
الطاجين فاللحم والّا فالحوت يكون مأدّم مغمّر بالزيوت ويكون
حارّ بحرى يفهر لنا النححة واذا كان عندهم البلوس فلال كايقول
لهم الكبير فيهم اشروا غير البطاطة وكان نفّوها بالتفليه
ونكتّروا لها فى الزيوت والمعارف تجموع والمعروف اللى يكون
فيه اللحم نكبّوها فى الطاجين كاتجوا اخرين كايقولوا له اللى
افّيت آالسيد محمّد جائزة والطالب الصغير كان طيّب لهم
الطاجين وعمّر الزير بالماء والبرّادة الصغيرة باش كايشربوا وافّن
الكباطيرة فوق النار ومن اين فرّغت العشاء كايبدا القهّة والعكّاز
ويمشى يجمع المعروف كايمشى للديور اللى مرتّبين عندهم الصلباء
الدار اللى هى بالدقّة فاللوح كايدقّ فيها بالعكّاز ثلاثة فالوفّات
والدويرة اللّى ما عندها شى الباب وتكون مدوّرة بالزرب والّا
بالهندى عاملين له واحد الحجرة صمّاء كبيرة شويّش معلومة الى له
مسمّينها الحجرة فالطالب باش من اين كاتجى من وراء المعروف
كايدقّ فيها وغير الجرو كايسمع الدقّة فالطالب وهو كاينوض

sŭkkáṛ-ᵘullą-ṭą̈i, ŭllā-ḥ.úbz, kẹ́irfdå-ueᵍqẹ̊ha-ṭ̊ḥṭ-mᵛ̊ṃó, ḥaš-ⁱiddẹ̊ha-ndg̊ą̈maɜ. ŭ̈má-låḥṛ̊ẹ̈n, ką̈in-mĕnᵐhúm ᵛ̊llí-kẹimšîu ⁱišrîu-ssúkkaṛ, žą̈ž-ᵘullą-tlą̈ṭą́-llquą̈lĕl̊, ụą̈ṭą̈i ᵛ̊llī-kfą̈ḥụm, ụnnáɜnaɜ. ukẹ́ižībọ-ssînią ulbĕrrą̈d-ulkîsạn. ụqḅĕlmá-kẹimšíụ-ⁱilą̈ᵉɜḅọ́, kânọ-ṭṭą̈fqọ-ɜᵃl̊-ᵛṭṭå̊žẹn dą̈š máš̊ĕ-qẹ̈ụą́h, ká-dᵛl̊lḥám ᵘullá-dᵛl̊ḥą́ṭ, ullá-dᵛl̊bṭą̈tå. îda-kąnọ-ɜándụm ᵛ̊lflûs-l̊ᵛzzą̈f, kẹ̈ĭqụ̈lọ : « kẹ́ilᵛ̊s̊ᵉna ṭṭå̊žîn-dᵛl̊lḥám, ullá-dĕlḥᵉó̤ṭ, ībụ̈m-mⁱiddĕm, myą̈ddĕr-l̊ᵛzẓi̤ụ̈ṭ, ᵘuîkụn-ḥáṛṛ, l̊ₚᵛḥṛą́-ịĕqháṛᵛṃa-nnĕfḥa. ụ̈ûlă-ką̈n-ɜán-dụm ᵛ̊lflūs-qlą̈l, kẹ́iqúllụm-ᵛ̊lkḥîr-fẹhúm : « šrîŭ γẹ̊r-ᵛ̊lbₚṭå̊ṭą̈-ukân! ṇᵛqqẹ̊ŭha-l̊ᵛṭ̊ᵛqlⁱⁱa, ụnk̊ᵛṭṛọlhá-fᵛzẓi̤ụ̈ṭ; ulmᵃɜą̈ṛᵛf, nžĕmɜọ̊hụm; ulmą̈ᵉɜṛōf-ᵛllí-kŭ̈m-fẹ̊h-ą̈llḥám, nkúbbŭ̈hâ-fᵛṭṭå̊žen. kẹ́iži̤u-ịaḥṛ̊ẹ̈n kẹ̈ĭqą̈lûlọ : « ᵛ̊llẹ́-qqẹ̈ṭi, â-ᵉsī-mọḥámmĕd, gą̈iza. » ụṭṭå̊lą̈ḅ-ᵛ̊s̊syẹ̊ṛ, kān-ṭẹ̈ĭᵛḅḥụm-ṭṭå̊žẹn; ṻɜámmâṛ-ᵛzzîr-l̊ᵛḥmâ, ulbĕrrą̈dą-ssyẹ̊ṛa ḥą̈š-kẹ̈ĭšó̤ṛḅọ; ụᵍqą́-lkafą̈ṭẹ̊ṛa-fọq-ᵃnnâṛ. umnẹ̊i-qą́ṛṛḅọṭ-lą́ᵉɜša, kẹ́irfᵛd-ᵛ̊lqúffa ulɜᵉọkką̈z, uⁱímšī-žmáɜ-ᵃlmɜâṛ̊ōf. kẹ́imši-nᵛ̊ddią̈ṛ ᵛ̊lli-mṛᵛṭṭḅin-ɜándụm-ṭṭó̤lḅa. ddą̈ṛ-ᵛ̊lli-hⁱⁱa l̊ᵛddĕffa-dĕllåḥ, kẹidó̤qq-fẹ̊ha l̊ᵛlɜᵉó̤kkąz, ṭlą̈ṭą-ddå̊qqą̈ṭ; ụddụẹ̊ṛa-llí-mā-ɜándaši-lbą̈ḅ, ŭṭkŭ̈m-mdᵍ̊ᵘṛa-l̊ᵛzẓą́ṛḅ, ᵘullâ-bĕlhą̈ndi, ɜámlil-lọ́ ụą̈ḥᵃ-lhą̈žṛa-ṣą̈mma, kḅîra-šúⁱⁱẹ̊š, maᵉɜlụma-lílọ, msĕmmⁱinha « ᵛ̊lhą́žṛa-ᵈṭṭå̊lą̈ḅ » ḅą̈š mnẹi-kẹ́iži-mụṛ-ᵛ̊lmåᵉɜṛó̤f, kẹidó̤qq-fẹ̊ha. uγẹ̊ṛ-ᵛdg̊ṛọ́ kẹ̈ĭsmáɜ-ăddą̈qqå-ᵈṭṭå̊lą̈ḅ, ụhḍᵃa kẹ́inọd-fẹ̊h-ᵃs̊sɜáṛ. kẹ̈ĭ-

IMPRIMERIE NATIONALE.

فيه السعر كانجوا موالين الدار اذا كان عندهم ولدهم صغير
كايبعطوا يضرب الجرو على بيد ما ان يوجّدوا المعروف
للطالب ومن اين كانخرّجوا له المعروف كايقول لهم الله يجعل
البركة وكايجيب للجامع القفّة معمّرة بالخبز والجواز
من اين كانتكلّم العشاء كايتجامعوا الطلبة كايتوضّوا ويصلّوا العشاء
كانجى الفقيه فالجامع كايعطيهم المفتاح كايدخلوا كايشدّوا
عليهم كانجلسوا كاينوض الطالب الصغير كانجبد السفيفة
كاينزّلها كايدوروا بها وهذه السفيفة هى متاع العرب يابس فى
حال الدقّ فالسجّادة ولكن هى مدوّرة وغليظة واحد الشويّش
والكبر فيالها يكون واحد القامة فى الدارة وعندها زوج
فالخرص كلّ واحدة من جهة باش كانتعلّق منهم وكائن واحد
الغنجو فى القاع فالجامع اللى كانتعلّق فيه وعندهم واحد اخرى
صغيرة باش فى الصباح كايبطحوا عليها وفى الغداء والّا فى
العشاء كاياكلوا على الكبيرة ومن اين كايفاضوا بالماكلة الخبز
اللى كانشيط لهم فى السفيفة كانخلّوها ثمّ وكايطووا السفيفة بكلّ
شى وكايعلّقوها فى الغنجو باش اذا جاء شى واحد برّانى بالجوع
وكانخلط على الطلبة كايطلب منهم الإذن باش كايمشى للسفيفة
ويرفد شوى فالخبز واحد السفيفة كان واحد منهم كرشاوى كايمشى
يسرق الخبز من السفيفة كايدعوا فيه ما كاياذّوا منه غير البرد
على خاطر هو مفلّس ما كاينفع فيه لا فعاوى ولا رخ اتّبفوا

žíu mu̯âliⁿ-ḍḍâṛ, ĭdâ-kan-ɜándụm u̯úldụm-sγệṛ, kẹiẓẹ̆ĭfṭọ iḍṛåḅ-˘dğṛọ́ ɜªlā-ḅẹ́idmen iu̯údğdọ-lmåᵉɜṛọ́f-ṇ̥˘ṭṭå̊ḷọ̆ḅ. u-mnẹ́i-kẹ̄ĭḥárržūlọ-lmåᵉɜṛộf kẹ̄ĭqụ́llụm : « ªḷḷå̊ʰ-ižɜál-˘ḷbâ-ṛăka » ukẹ́ižiḅ-ṇ̥˘dğ̣âmaɜ-ălqụ́ffa, mɜámmṛa ḅ˘ḷ̥ḥụ́ḅz ulguą́z.

mnẹ́iⁿ-kaṭṭkẹ̊llĕm-lą́ᵉɜša, kẹĭdžą̂mɜọ-ṭṭọ́lḅa. kẹĭṭu̯ọ̆ḍḍą́u ᵘu̯ẹṣå̊ḷḷẹu-lɜᵉšâ. kẹ́iži-lfqē-ddğą̂maɜ kẹ́iªɜṭẹhụm-˘ḷ̥m˘f̥ṭâḥ. kẹ́idọ̆ḥlọ kẹ̄ⁱšụ̈́ddə-ɜlệhụm; kẹigẹ̊lsọ. kẹ́inọᵗ-ṭṭå̊ḷọ̆ḅ-˘ṣ̥syệṛ; kẹ́ižḅĕdₜ-˘ṣ̥sfîra, kẹi̥ṇ˘zzẹ́lha. kẹ̄ĭdộṛọ-ḅẹ́ha. ịhạdₜ-˘ṣ̥sfîra hẹ́ia mṭâɜ-ªlɜªzẹ̆f ịą̂ḅ˘ṣ̥, fḥal-ddọ́qq-ṫ˘ṣ̥ṣ˘ddą̂ža, ūlą̂kẹn hẹ̆ia-mḍộŭṛa u̯ylệṭa-u̯ă̊ḥª-ššụ́ịịĕš; ulkụ́ḅʳ-diậla ikụ̂n u̯ăḥ̥-˘lqå̂ma-f̥˘ḍḍâṛa; u̯ɜánda-žụ̈́-d˘ḷ̥ḥṛọ̈ṣ, kúll-u̯əḥdá-mĕn-žệh, ḅą̂š-kaṭɜállọ̆q-m˘ṇ̥nụ́m; ukąin u̯ăḥª-lyánžọ, f˘ḷ̥qâɜ-ªᵈdğą̂maɜ, ˘ḷ̥lí-kaṭɜállọ̆q-fẹ̄h; u̯ɜándụm-u̯ăḥd-áḥṛa-syệṛa, ḅą̂š f˘ṣ̥ṣḅáḥ kẹ́ifṭṛọ-ɜªlệha; uf˘ḷ̥yᵉdá ullá-f˘ḷ̥ɜᵉšá, kẹ́ią̆klọ-ɜăl-lkḅîra; umnẹ́iṅ-kẹiqå̂ḍẹ̆ọ-ḅ˘ḷ̥mą̂kla, ˘ḷ̥ḥụ́ḅz-˘ḷ̥lí-kaṭšẹ̆ṭlụm f˘ṣ̥sfîra, kẹiḥállīụ̈há-ṭĕmm ukẹ̄ⁱṭu̯ẹ́u-ssfîra ḅkúll-šĭ, ukẹiɜállqọha f˘ḷ̥yánžọ; ḅą̂š îlā-žâ-šī-u̯áḥẹ̆d-ḅ˘ṛ̥ṛâni-ḅ˘dğəɜ, ukẹ́iḥ̥ḷ˘ṭ-ɜªḷ̥-˘ṭṭọ́lḅa, kẹ́iṭḷọm-mĕnnụm-ẹ̆l'ídᵉn, ḅą̂š-kẹimšî-n˘ṣ̥sfîra ịẹ́rfọ̆ṭ-ṭą́ṛfᵉ-d˘ḷ̥ḥụ́ḅz. u̯áḥª-ṣ̥ṣ˘fṛá kān-u̯âḥẹd-m˘ṇ̥nụ́m-k˘ṛ̥šâu̯i, kẹ̄ᵉmši-sṛọ́q-˘ḷ̥ḥụ́ḅz-m-˘ṣ̥sfîra. kẹidɜệu-fẹh : mą̂-kẹiddíŭ-m˘ṇ̥nọ γệṛ-˘ḷ̥ḅå̊ṛṭ, ɜªlá-ḥāṭą́ṛ-hᵒu̯å-mf˘ḷḷệṣ, mā-kẹinfáɜ-fẹh lā-dɜâu̯i

زوج او ثلاثة والكبيرين والصلباء قال واحد لاخر آلسيد
الطالب هذا اخيّنا اللي خرج لنا سلاطه على السبيع عيينا
ندعوا فيه ما نفع فيه حتّى فيشان وغابه ارى نفّوا له الدفّ
الطالبى نجيبوا واحد الخشبه وننصبوها له فى السبيع خلّوا
حتّى المغرب وجابوا واحد الخشبه ونصبوها بلا خبر حتّى واحد
وتعطّلوا بالعشاء وخرجوا من الجامع وجلسوا كايتحاكوا على برّا
اخيّنا مولى الأمّنه خلّى الصلباء جالسين وناض دخل للجامع
ساعه ساعه وهما كايسمعوا الغوات واخيّنا مولى العمائل ناضوا
فيه الصلباء كايتجاروا خلصوا عليه خدّام كايبحّ الخشبه من
يده شعلوا الضوء باش يعرفوه اش كون هو قالوا له هكذا المريح
ايوا جابه الله فى يدنا وهو حشمان غارق فى جلاله زوّلوا له
فيه الخشبه من يده اصابوا له يده بالدم ومهرّسين له زوج
والاصابع كايقولوا له هذه جزايتك يا غزال الصلباء ايوالله النيّه
حكمت فيه وهو لا هذره لا كلام يردّ عليهم الخائف وهو ما
يردّ شى عليهم وبقوا عليه بالتفاريق والكمّارة حتّى تعشّوا
وفاضوا واخيّنا الشقّار مسكين فى واحد الركنه كايتمّ على يده
خلّى الصلباء حتّى نعسوا فى الليل جمع الحوجات ديالهم افّاهم فى
الخنشه والكتوب واللوح ديالهم فى خنشه واحد اخرى ولافى
الاقوام والخناشى مع بعضيتهم وافاهم على اكتافه وغطّاهم
بالخائف وعمل العكّاز فى يده وعيّط من هنا جازوا بات ما اصبح

ūlā-rḗḥ. ṭṭáfqo-žuž-ǎŭ-tlāṭá-llkḅiḅrḗn-ḏ˘ṭṭóḷḅa, qǎl-
ɥāḥéd-nāḥór : « â-ˢṣ-˘ṭṭǎḷǒḅ ! hâd ḥéïna ˘ḷli-ḥrḗž˘ɥna-
ṣḷǎṭa-ɜḷ-˘ssfîra, ɜᵉi̯ína-ndɜḗu-fḗḥ. mă-mfáɜ-feḥ-ḥ˘ṭâ-
qeišận. udậḅa ára-nᵍqḗŭlo-ddóqq-˘ṭṭǎḷḅi; nžíḅo-ɥăḥᵃ-
lḥášḅa, ᵘúnn˘ṣḅuḥậlo-f˘ssfîra. » ḥǎllou-ḥ˘ṭa-llmǎyrŏḅ, 5
užáḅo-ɥăḥᵃ-lḥǎšḅa, ᵘúnṣḅūhá, ḅla-ḥḅǎr-ḥ˘ṭá-ɥaḥed; u-
ṭɜáṭṭlo-ḅ˘ḷɜᵉšá; ụḥ˘ɾžo-m˘n-dğậmaɜ ugḗlso kei̯ḥǎkâu ɜᵃlā-
ḅáɾɾa. ḥéïna mụ̄ˡ-l'ámana ḥǎllǎ-ṭṭóḷḅa-gậlsin, unāḍ-
ḍḥán-ɳ˘dğậmaɜ. sáɜa-sáɜa, ụhụ̂ma kḗisĕmɜo-lyɥâd-
ḍḥéïna mụ́l-lăɜmậil. nâḍo-dik-ṭṭóḷḅa kei̯dğậrou; ḥ˘ḷṭó- 10
ɜᵃlḗḥ ḥǎddậm kéifŭkk-˘ḷḥǎšḅa-mⁿ-íddo. šậᵉɜlo-ḍḍǎu ḅậš-
ɛɜaɾfóḥ-ᵍškɑ́nŭɥa. qālûlo : « hậkda-lmrîḅǎḥ! ḗɥa žáḅk-
˘ḷḷǎh-fíddᵉna! » ụhṓᵍa-ḥǎšmaɳ, yâɾŏq-f˘ẓléilo. zọ́ᵘlulo-
dīk-˘ḷḥášḅa-mⁿ-íddo; ṣậḅûlo-íddó-ḅěddémm, ụmhár-
rsillo-žu-llsábaɜ. kḗiqúlŭlo : « hậdī-gzḗᵉṭḗk! ịa-yzậḷ- 15
˘ṭṭóḷḅa! ḗɥṑllǎh! ˘ɳnŭ̈á-ḥkɱ˘ṭ-fík! » uhṓŭa lā-hádɾa-
la-klậm : iɾodd-ásḷḗhum-˘ḷháiṭ, ɥhṓᵍa-ma-iɾódḍṣḗ-
ɜᵃlḗhum. uḅqâu-ɜᵃlḗh ḅ˘ṭqáɾeq ᵘulkĕmmậra, ḥ˘ṭa-ṭsáš-
šou, uqǎḍǎu. uḥḗïna-šš̃ffár-m˘ṣkîn, fuaḥᵃ-rɾókna; kei-
ḥǎmm˘m-ɜᵃlậ-iddo. ḥǎllǎ-ṭṭóḷḅa-ḥṭā-nậᵉɜso f˘ḷlíl; žmáɜ- 20
ᵃlḥuīžậd-diậlo, ᵍqâhum-f˘ḷḥánša; ulkṭúḅ-ullôḥ-diậlo,
fḥánša-ɥăḥd-áḥra; ulâqâ-lfuậm-ḏ˘ḷḥnáši-mɜâ-ḅaɜṭḗṭum;
ɥqâhum ɜᵃla-kṭáfo; uyǎṭṭǎhum-b˘ḷḥáik; ɥậᵉɜmḗˡ-ɜᵒókkaz-
fíddo, ụɜáïḗṭ « m˘ɳⁿ-áhna-gậzo! » ḅậṭ-ma-ṣḅáḥ.

ارى انا غابة للطلباء من اين جلسوا يتعشّوا كانجى الطالب
الصغير كاينزّل الطاجين والخبز والمعارف وكانجلس البرّادة غالماء
فمّامه والشماعة فى يده الطالب الكبير كايبدا يختار المعارف
اللّى فيها اللحم كايكبّها فى الطاجين كانجوا هما كايقولوا له
وهذه المعارف اللى ما فيهم شى اللحم على اش خلّيتهم كايقول
لهم يا ولّى حتّى نكمّلوا هذه اللحم اللى فى الطاجين والبطاطة
ونرجعوا الى لهم كايقولو له ياما فى كرشنا ماشى يكون كلّ شى
كايقول لهم ايه كايقولوا له خلّك كلّ شى ناكلوهم مخلّصين
كانجى هو كانخلّك كلّ شى كانخلّى غير الطعام كايفبّوا هما
كايكسّروا غيط الخبز كاملة كايقول هو بسم اللهوا آ الطلباء
كايبدوا ياكلوا المرق والخبز من اين كايشوفهم غيط الطالب
بغوا ياكلوا اللحم يقول لهم بسم اللهوا فى اللحم واذا شى طالب
مدّ يده قبل ما يقول بسم الله فى اللحم كايبدوا عليه بالتفاريق
والكمّارة ويضربوا عليه المعانى كايقول واحد لاخر آالسيد
الطالب ما عندنا خبر راهى كاينة اليوم واحد الليلة غعيساوة
اذا شهوتنا تمشى تتفرّج فى واحد اخيّنا فرّاس وكذا من مرّة
حتّى كايدركوا ينوضوا يتصيفوا عليه

ومن اين كايكمّلوا بالماكلة غالطاجين كايبدوا ينزّلوا الطعام
اش حال ما كانوا غالمخافى عندهم واحدة من وراء واحدة كايقول
لهم الكبير فيهم بسم اللهوا فى الطعام آ الطلباء كايبدوا
ياكلوا كلّ واحد منهم كايدخّل زوج غالاصابع فى وسط

ár̆ ına dâḅa-nṭṭóḷḅa. mnéi-gĕlsú-ĭṭ₃aššâu, kẹiž-ˇṭṭåḷŏḅ-ˇssyêr, kẹ́inĕzzᶻḷḷum-ᵗ!åžẹn, ulḥúḅz, ˣulm₃árŏf, ukêiglĕs, ˇḷbᵏ ṛṛaḍa-dˇḷmá-qŏddámọ, uššmá₃a-fᶠiddọ. ṭṭåḷŏḅ-ˇḷkḅîr kẹ́ĭḅḍa-ĭḥṭár-ˇḷm₃árŏf ˇḷli-fệḥa-llḥám, kẹ́ikŭbbá-fˇṭṭåžẹn. kẹ́ižžu-hộma kẹ́iqŭlúḷọ : « uhād-ˇḷm₃árŏf-ˇḷlĭ-mâ-fẹḥúmši-llḥám, ₃ᵃlâš-ḥållīṭệhum? » kẹĭqúlḷum : « ịâ-uddi! ḥˇᵛṭá-ukĕmmḷọ-hād-ˇḷḷhám ˇḷli-fˇṭṭåžīn ˣulbₚṭåṭâ, urrž₃ó-lī-ḷum. » kẹ́iqūlûḷọ : « ịâk! fkĕršna-mâšī-kuᵛ-kúll-ši! » kẹĭqúlḷum : « ẹ̣h! » kẹĭqúlūḷọ : « ḥållŏṭ-kúll-ši! nâkᵉlū-húm mḥållṭẹn. » kẹ́iži-hᵒụá kẹiḥållŏṭ-kúll-ši, kẹiḥálli-yệr-ᵗṭᵃ₃âm. kẹiqårṛḅọ-hûma. kẹĭkᵏssṛọ-dik-ˇḷḥúḅz-kâmla. kẹ́iqụl-hộŭa : « ḅₚˇsmĕḷlâḥọ á-ṭṭọlḅa! » kẹ́iḅḍou-ịâklọ-lmrắq-ụlḥúḅz. mnẹin-kẹ́išūfum dīkˇ-ˇṭṭåḷŏḅ ḅyâŏ ịâlᵏḷọ-llḥám; iqúllum : « ḅₚˇsmĕḷlâḥọ-fˇḷlḥám! » ˣuíla-ši-ṭåḷŏḅ mĕdd-ⁱiddó qḅël-ma-iqûl « ḅₚˇsmĕḷlâḥọ-fˇḷlḥám! » kẹ́ḅ-dâu-₃ᵃlẹ̣h ḅĕttqâṛeq ulkĕmmâra; uiḍórḅọ-₃ᵃlẹ́h-ặlm₃ání. kẹ́iqụl-ụáḥed-nāḥór : « â-ssˇ-ˇṭṭåḷŏḅ! mā-₃ándĕk-ḥḅắr? ṛá-hĕịa-kâịna-lịúma ụặhᵃ-llíla-dᵉ₃ᵉīsâụa! îda-šåụṭĕk ṭẹ̆mši-tfárṛŏž fụaḥ-hẹ́ï'na-fĕrrâs » ukâda-m-mắṛra ḥˇᵛṭá-kẹĭḍẹ́rku-inúḍọ itsẹ́iṭṛọ-₃ᵃlẹ̣h.

umnẹ́i-kẹikĕmmḷọ-ḅĕlmâkla-ᵍṭṭåžin, kẹ́iḅḍou-ĭnᵏzzᵉḷọ-ṭṭ₃âm, šḥál-mā-káno dˇḷmḥâfẹ-₃ándụm, ụặḥdá-mūṛ-ụáḥda. kẹĭqúlḷum-ˇḷkḅîr-fệḥúm : « ḅₚˇsmˇḷḷâḥọ-fˇṭṭ₃âm a-ṭṭólḅa! » kẹ́iḅḍoŭ-ịâklọ. kull-ụáḥĕd-mĕnᵐhum kẹĭḍáḥḥăl-

الطعام وكايتبّع من وراهم الاصابع اخرين اللى يشوفهم يقول كاياكلوا بروح فالاصابع وهما كايدخلوا بالروح وتخرجوا بالخمسة وكلّ واحد كايطلّع واحد اللقمة فد ما مائلها وكايبدا يكوّر فيها حتّى كاترجع فى حال اللجينة وكايصيفطها لسلطان الخلافم ما تسمع غير سرطان بلا مضغان واذا اعمى الله شى واحد فيهم وزهق له الطعام فى حناجره وكايبدا يسعل ما كاينفعه غير ينوض وافى باش ما يسعل شى على الطباء ومن اين كايغرّف الجمهة اللى فدّامه كايبدا يهدم فى الطعام من فوق وكايعمّر فى وسط الجمهة وكايبقوا هكذاك حتّى كايلحسوها وعاود ثانى كايجيبوا القصاع ياخرين هذه من وراء هذه حتّى كايشلطوهم كاملين

والقاعدة فالطباء اذا كانوا مجموعين فى حال شى موسم والّا شى زوجة الطباء الصغار اللى ما زالين حتّى ما خضّروا شى شواربهم ما كايهدروا ما كايتكلّموا صافين مكوّنين فى حال بومقّاص فى الزين وما كايهدروا غير الطباء الكبار موالين اللحى الشلاغمية موالين الضرابش فالصوف معنقرين واما ذيك الطباء الصغار مساكن غير القبوب معلّقين على وجههم وبدهم مدخّلين تحت الجلّاب ومحائرين الركاين فاطعين الرّى وحتّى اذا جاهم العطش ما يفدروا شى يشربوا حتّى جغمة فاما فدّام الكبار الطالب الصغير فهو ناشف وقلبه كايتقطّع وهو صابر من اين كايجلسوا على السبيع كايجلسوا على ركبة والنصف كلّ واحد بين فيه

*žú-llṣâḥaɜ fʷọṣ-ṭṭɜâm, ukẹ́iṭẹ̆bbáɜ-mūṛâhụm ˇḷḷṣâḥăɜ-áḥṛẹn. ˡlī-šûfụm-iqúl kẹ̆ʲạklụ ḥžú-dˇḷḷṣâḥaɜ; ụhûma-kẹ́itḥlọ-ḥẹ̆žžûž ᵘ̈ụiḥ̆ṛžọ-ḥˇḷḥámsa. ukull-ụáḥed kẹiṭṭ̆ḷḷaɜ-ụåḥd-ˇḷḷúqma, qṭ̆dd-mā-mẹ́ila, ukẹ́iḥdẹ-ⁱkṭ̆ụ̆ṛ-fẹ́ha, ḥˇʷṭá-kaṭ̆ržáɜ fḥâ-llˇʷtčína, ukẹiṣẹ́ift̆å-nṣọḷṭál-lḥᵃlâqṭ̆m. ma-tsmáɜ yẹ̆r ṣˇṛṭám-bla-mḍyán. ᵘ̈ụilá-ɜmā̆-ḷḷåh šī-ụáḥẹ̆d fẹ̆hụ́m, uzhåqlọ-ṭṭɜâm fˇḥnâžṛọ, ukẹ́iḥḍạ-isɜál, mā-kẹ́iụ̆ˇfɜọ, ɜẹ̆r inṭ̆ḍ-ụáqˇf., ḥậš-maˍ-isɜálši-ɜᵃḷ-ˇṭṭóḷḥa. ɯmnẹ́ĭn-kẹ̆ĭyárrṭ̆ọq ˇḷḥófṛa-llí-qṭ̆ddámọ, kẹ́iḥḍạ-iᵍhdẹ̆m fˇṭṭᵃɜám mˇṇ-fóq, ukẹiɜámmår fʷóṣt-ˇḷḥófṛa, ukẹ̆ʲḥqắu-haḳdắk ḥˇʷṭá-kẹilšḥsụhá. ụsauṭṭận kẹižîḥọ-lgᵢsâɜẹ-ịáḥṛẹn, hádi-muṛ-hádi, ḥˇʷṭá-kẹišṭ̆ṭṭ̆ḥụm-kậmlin. ɯlqâɜẹda-ᵈṭṭóḷḥa, ída-kânọ-mˇžmūɜẹ̆n, fḥâl-ši-mᵘûsĕm ᵘullá-šī-zẹ̆rda, ṭṭóḷḥa-ssyắṛ ˡlí-mā-zậlin ḥˇʷṭá-ma-ḥáḍ-dṛṭ̆ši-šụárḥụm, mâ-kẹ̆ĭhádṛọ, mā-kẹiṭkẹ̆llᵉmọ : ṣắgṛẹm-mkṭ̆ᵘnīn fḥâl-ḥū-mắqqắṣ-fˇzzîṭ; umâ-kẹihádṛọ yẹ̆r ˡṭóḷḥa-lkḥár; mụālᵈ-llḥẹ̆, šślâymiịa, mụálⁱᵃ-ṭṭṛâḥₚˇš-ṭ̆ˇṣṣôf mᵉɜángṛẹn; ŭmâ-dīḳ-ˇṭṭóḷḥa-ssyâṛ, msậkẹ̆n, yẹ́r ˇḷqᵃḥûm-mdẹ̆llᵏīn ɜᵃlắ-užḥụm, ᵘuĭddúm mdáḥḥᵉlin ṭ̆ˇḥṭ-ẹ̆dğ̆ẹ̆llaḥ, ụmḥâiziᵛ-ṛṛkâni, qâṭɜẹ̆n-ˇzzẹ́i. uḥṭá-ida-žâ-huụm-lăɜṭóš, mắ-iqṭ̆ḍṛṭ̆ši-šṭ̆ṛḥọ ḥˇṭṭa-žúyma-dˇḷmá qṭ̆d-dám-ˇḷkᵉḥắṛ : ṭṭắḷṭ̆ḥₚ-ˇsyẹ̆r dúqmọ-nậṣ̆ˇf, uqṭ̆lḥọ-kẹ̆ĭṭ-qắṭṭaɜ, ậḥṭ̆ᵘa-ṣâḥắṛ. mnẹ̆ĭ-kẹ̆ğᵍḷsọ ɜắˡ-ssfîra kẹiğᵍḷsọ ɜᵃla-rkḥá-ụnnúṣṣ, kullᵉ-ụáḥed ḥẹ́in-fŭmmọ-ᵘrkúḥṭọ

وركبته اربعة فالاصابع والبنان فرجله ما كايضهموا شى واذا كانوا كايضهموا وشافه شى طالب اخر كايزقى عليه آجلان فيخ الناس راح كايضهموا اذا كان اخر كايبعهم كايبدا يادّي عينه مع رجله اللى كايصيب رجله عريانين كايغطّيهم واذا ما كان شى كايبعهم وما غطّاهم شى كايدوروا فيه الطلباء كايفولوا آ السيد الطالب الغشيم معنا كانجى اخر كاياخّى عينه كايفول اش اخبارنى واخر كايفول له يا وخّى الغشيم معنا كانجى الكبير فيالهم كايفول النعالس بزّاف كايفول الاخر اصابها واصابته عاد كايبعهم راسه فيخ اللى رجله عريانين كايبدا يغطّيهم بالشويّش كانجى فيخ الكبير فيالهم كايدور فى الطلباء كايفول لهم فيخ اخيّنا عاد ضربن فيه وسرحن

واحد النهار كانوا تجامعوا الطلباء على السبيع وكانت خمسين طالب فى فيخ الجامع هما كيبى قالوا بسم الله فى فيخ الماكلة واحد الطالب حزاوى فلتن له واحد الحزفة سمعوه الطلباء وطلعوا ضحكة واحدة كاملين فيخ الطالب مسكين حشم مع الاخر فاروا ببعضهم وبدوا كايضجموا عليه واحد كايفول له هاهُ ضيّع النصى فى الجامع واحد كايفول له ارى نقلّبوه عندما تكون الفرخاسة وغلتن له اخر كايفول عندما يكون الزناد تهرّس له والاخر كايفول عنده الباروه الإنقليز والمدفع صائن ضربن فى الحائط فالجامع وخرجن وكلّها واش كايفول جاء واحد الطالب

*aṛ^{b}b^{a}ʒá-llṣāḅaʒ. ulb^{e}nân-ď$_{ḍ}$ržlǫ́ mā-kẹ́iḍǫ̆hṛǫ̂ši; ^{u}úüda-kânǫ-kẹiḍǫ́hṛǫ, ušâfǫ-šẹ̆-ṭâḷǫ̆ḅ-aḥǫ́r, kẹ́izgẹ-ʒ^{e}lẹ́h : « ā-flạn! dīk-$_{ṇ}$nás ṛå̊um-kẹ́iḍǫ̆hṛǫ! » îda-kân-āḥǫ́r-kẹ̆ifhạ́m, kẹ́ĭḅdẹ-ĭddẹ-ʒáinǫ-mʒá-ržlǫ. $_{ḷ}$lli-kẹiṣẹ́ḅ-$_{ṛ}$ž̌lǫ̆-ʒ^{a}ǫ̊ṛiạnín, kẹ́^{i}yå̊ṭṭẹ̆hum. u^{u}idá-mā-kánši-kẹ́ifhạm, umâ-yå̊ṭṭå̊humšĭ, kẹiḍǫ̊ṛǫ-fẹ́h-ă̈ṭṭǫ́ḷḅa, kẹ́iqulǫ : « á-ss-$_{ṭ}$ṭå̊ḷǫ̆ḅ! $_{ḷ}$ly^{e}šîm-m^{a}ʒá-na! » kẹ́ĭži-$_{ḍ}$ḍâḥǫr kẹ́ĭddi-ʒáinǫ; kẹiqûl : « $_{ḷ}$š-ḥḅå̊rni? » ŭiâḥǫr-kẹ́iqullǫ : « $_{ḍ}$ḍå̊-uddi! $_{ḷ}$ly^{e}šîm-m^{a}ʒâna! » kẹ́iži-lkḥîr-diạ̈lụm kẹiqúl : « ttfâlẹ̆s-ḅ$_{ẓ}$zzâf! » kẹ́iqul-láḥǫr : « ṣå̊ḅha-uṣå̊ḅtǫ! » ʒâd-kẹ́ifhạm-ṛâṣǫ, dík-$_{ḷ}$lli-$_{ṛ}$ž̌lǫ̆-ʒ^{a}ǫ-ṛiạ́nin. kẹ̆ĭḅda-iyå̊ṭṭẹ̆hum ḅ$_{p}$$_{ṣ}$šš$_{ṣ}$ú^{i}ẹ̆š. kẹ́iži-dík-$_{ḷ}$lkḥîr-diạ̈lụm kẹiḍǫ̊ṛ-f$_{ọ}$ṭṭǫ́ḷḅa, kẹ́^{i}qúllụm : « dīk-ḥẹ́^{i}na ʒâḍ-ḍǫ̈ṛḅẹ̆t-fẹ́h ūsẹ̆ṛḷ$_{ṭ}$ṭ. »

ụaḥḍ-$_{ṇ}$nnhâṛ, kâṇǫ-džậmʒǫ-ṭṭǫ́ḷḅa ʒ^{a}l-ẹ̆ssfíra. ukânẹ̆t-ḥå̊msin-ṭâḷǫ̆ḅ fdík-dg̈ậmaʒ. h^{e}mă-kĭf-qålǫ-ḅ$_{p}$$_{ṣ}m_{ḷ}$llạḥ fdík-$_{ḷ}$lmaklá, ụå̊ḥ-$_{ṭ}$ṭâḷǫ̆ḅ-ḥămzâụi fẽltṭ^{e}lǫ-ụå̊ḥḍ-$_{ḷ}$lḥ^{a}ú̈z-qå. sẽmʒ́h-ǫ̈ṭṭǫ́ḷḅa; ụṭǫ́lqǫ-ṭ$_{ḥ}$ḥka-ụ$_{ṣ}$ḥḍa-kậmlin. dīk-$_{ṭ}$ṭâḷǫ̆ḅ-m$_{ṣ}$ṣkîn ḥ$_{ṣ}$ẽm. mʒâ-lå̊ḥḥạr ḍâṛǫ-bbáṣṭǫm ^{u}ụḅdǫ́u kẹiqǫ̊ž̌mǫ-ʒ^{a}lẹ́h. ụâḥḍ-kẹiqúllǫ : « hâu! ṭẹ̈ią̈ḥ-$_{ṇ}$nú$_{ṣ}$ṣ-f$_{ọ}$dg̈ậmaʒ! » ụáḥḍ-kẹ́iqúllǫ : « aṛá nqållḅọh! ʒándẽk ṭkul-lqǫ́ṛṭå̊ṣa ^{u}uylẹ́ṭlǫ! » $_{ḍ}$ḍâḥǫr-kẹ̆ĭqûl : « ʒándk-īkụ̂n $_{ẓ}$zznật-ṭ^{a}hárrẽslǫ uláḥǫr-kẹ̆ĭqúl : « ʒándǫ-lbâṛụd-línglīz ^{u}ulm$_{ḍ}$dfáʒ ṣâin; ḍǫ̈ṛḅẹ̆t-f$_{ḍ}$ḷḥaid-dg̈ậmaʒ ụ̈ḥǫ́ržẹ̆t. » ukullhá-

خرج من الجماعة وجاب واحد القصبة وعلّق فيها واحد السبنيّة وبدا كايقول

الحرّاق فى الجماعة

ربّى يخزيه

طلّعوه لمولاى بو شناء

يخيّطوا له ترميه

ذيك الطالب مسكين اللى افّاها حشم وكان جبر الارض وكان شفّها ودخل فيها لكن ما عنده فدرة غلّبت عليه نفسه والحشومة ما فضن حتّى جبد الموس فالقلوم وجاز مع كرشه جوزة واحدة حتّى فضّع مصارنه من اين ناضوا الطلباء من السبيبة بقى هو جالس الطلباء كايسحاب لهم بقى جالس بالعانى وهو ميّت فتل راسه بيده واحد الطالب جاء يهزّه يحساب له اجّاه النعاس وهو طاح كايصيبن تحت منه قلتة فالدم طاح شريط فضع السريط لا روح تطلع لا اخرى تهبط مات وايّامه فد صقّت ولا بقى فى عوده ما ينبت كفّنوه ودفنوه واحد النهار فالاربعاء كانوا راشفين الطلباء وكايشربوا فى اناى جاء واحد قال لهم خسارة هذا الكاس فاناى بلا السيد فلان الله يرحمه مسكين كايجى واحد اخر كايقول له جارة يقبضوه

ᵘuš-kẹ́iqụl. žâ-ụaḥ-ṭṭå̊lọ̈ḅ ḥᵉrẹ̆ž-m˘ṇ-dğmâɜa, užâḅ-ụaḥᵃ-lq˘ṣḅa, ụɜállọ̈q-fệha-ụáḥ-˘sṣ̥ᵘḅnịịa, uḅdá-kẹiqụ̂l :

« á-lḥăzzå̊q f̥˘dğmâɜa
ṛọ̈bbệ-ᵉḥzẹ́ḥ
ṭọḷḷɜəh ⁿmụ̄lậi-ḅụ-šᶜá
iḥệᵗṭọ̄ló ṭ˘ṛ̥méḥ. »

dik̥-˘ṭṭå̊lọ̈ḅ-m˘ṣ̥kîl-lẹ-qqâha, ḥšĕm; ūkâ-žḅåṛ-˘ḷ'áṛḍ, ūkān-šọ́qqa udᵗḥál-fẹ̄ha; lậkĕn mā-ɜándọ-qå̊ḍå̄ṛa. γọ́llᵉ-ḅĕṭ-ɜᵃlẹ́h-ṇ̥˘fsọ́ ᵘŭlḥšụ̂ma. mā-fṭọ́n ḥ̥˘ᵗṭá-žḅĕd-˘ḷ̥mụ́sˢ-d˘ḷ̥qlụ̂m, ugậz-mɜâ-k˘ṛ̥šọ gouzǻ-ụᵊḥda, ḥ̥˘ᵗṭá-qå̊ṭṭáɜ-ămṣåṛ-nọ. mnậin nâḍọ-ṭṭọ́ḷḅa ṃ-˘ssfîra, ḅqå̊-hụa-gậl˘ṣ̥. ṭṭọ́ḷḅa kẹ̄isḥậḅᵉlụm ḅqå̄-gậlĕṣ-ḅ˘ḷɜâni; ŭhọ́ụa-mîịĕṭ : qṭĕṛ-ṛâṣọ-ḅⁱíddọ. ụáḥ-˘ṭṭå̊lọ̈ḅ žẹ̄-ĭhậzzọ, ịăḥsậḅlọ ddậh-ănnᵃɜâs; uhọ́ŭa-ṭâḥ. kẹ́iṣẹḅ-ṭ˘ḥ̥ṭ-mĕnnọ́ gẹ̆lṭậ-ddĕmm. ṭâḥ šṛệṭ * qᵒṭáɜ-ăṣṣṛệṭ * lā-ṛộḥ-ṭ̥˘ṭḷáɜ * la-ḥṛâ-ṭåhḅộṭ * mậṭ * ᵘŭịịâmọ qọ̈ṭ-ṣfâṭ * ulā-ḅqå̊-fᵉɜᵊộdọ mậ-imbậṭ * k˘f̥fnəh udĕfnəh. ụáḥd-˘ṇnhâṛ-dᵉlaṛḅᵘáɜ, kâṇọ-ṛậšqẹn-ṭṭọ́ḷḅa, ukệĭš˘ṛ̥ḅọ-fậṭại. žā-ụâḥẹd qållụm : « ḥṣâṛa hạl-lkậs-dậ-ṭậi ḅlậ-ssĭ-flận! ˘ḷ̥lâh-ⁱẹṛḥmọ́-m˘ṣ̥kîn! » kẹ́iži ụáḥĕd-ịāḥọ́ṛ kẹiqụ́llọ : « ḥžâṛọ-iqọ̈ḅṭọ́h. »

الغناء ذالعيال

I العيال الصغار اذا تلفّوا بشى واحد اكحل مبنطز كايدوروا به وكايعملوه فى الوسط وكايبدوا يغنّوا وكايقولوا

آ العبد الجربوز
ذبح يمّاه وشرى الدبّوز
آ العبد الفرّان
باع يمّاه وشرى البرّان
آ العبد البنطيز
باع يمّاه وشرى العنطيز

II واذا تفبّضوا فى الضريف بواحد اليهودى سمين كايوفّبوا وكايفّوه فى الوسط وكايغنّوا عليه

لا اله الّا الله
مات الحولى ودفناه
على قبر الشُهَداء
اليهودى بو فرّاده
هرّسنا على يمّاه
مايه برّاده

ومن اين كايتجامعوا العيال ذالحومة كايقولوا ياالله نمشوا لليهود كايمشوا للديار ذاليهود اللى كايصيبوها مبدوحة ومغبّلة كايدخلوا كايشدّوا عليهم الباب من داخل باش اذا جاء شى

V. ˇl̥γ°nâ-dẹ̆lɜᵉịâ̤l.

I. ˇl̥ɜᵉịâ̤l-ˇṣ̥syǻṛ ĭlâ-ṭlọqqǻu ḅšĭ-ṳáḥẹd-kᵉḥál-mfå̆nṭọ́ẓ kẹidọ́ṛọ-ḅẹ́h ukẹ́iɜamlụ́h-fˇl̥ṳọ́ṣṭ ukẹ́iḅdọṳ-ĭyọ́nniu ukẹ̄ĭ-qụ̂lọ

â̰ lɜâ̰ ḅd-ẹ̊lgẹ̆rḅûz
dḅáḥ ⁱẹmmá̤h ušrá-ddĕbbûz
â̰ lɜâ̰ ḅd-ẹ̊lqå̊ṛṛán
ḅâɜ ⁱẹmmá̤h ušrá-lfå̆ṛṛân
â̰ lɜâ̰ ḅd-ẹ̊lfå̆nṭệẓ
ḅâɜ ⁱẹmmá̤h ušrạ́-lɜanṭệẓ

II. ᵘṳíla-ṭqọ́bbṭọ-f̥ˇltrệq ḅṳáḥd-ˇl̥ẹhụdi-smîn kẹ́ĭṳọqqfọ́h ukẹĭqqệṳa̤h-fˇl̥ṳọ́ṣṭ ukẹ̄ĭyọ́nniu-ɜᵃlẹ́h

lâ ĭlâ̤ha ínn-å̆ḷḷǻh
mâ̤ṭ ˇl̥ḥáuli úd̦fĕnná̤h
ɜᵃlâ q°ḅå̊ṛ ˇṣ̥šụ̂hadá
lẹ́hụ̄dí ḅụ̄-qárfadá
há̤rrẹ̆sná ɜᵃlâ ị̤ĕmmá̤h
mị̤â̰ ṭ ḅᵉṛ̥rā̤dá

umnệĭⁿ-kẹĭdžá̤mɜọ la̤ᵉɜịá̤l-dˇl̥ḥáuma kẹ̄ĭqụ̂lọ: « ị̤ăḷḷåʰ-mmšịu-llẹ́hụ̄d kẹ́ĭmšịụ ṳ̥ˇdḍịá̤ṛ dᵉlẹ̄hụ̂d! ». dḍá̤ṛ ˇl̥li-kẹĭṣệbụha-mĕ́fṭụ̂ḥa umyọ́ffla, kẹ́ĭdˇḥlọ, kẹ́ĭšụ̆̈ddə́-ɜlẹhụm-ˇl̥bá̤ḅ mˇṳ̥-

واحد وسمع الغوث وكايدفع الباب كايصيبها مشحوحة وكايخ
اليهوديّة اللي ثمّ او يهودى كايبدوا يغنّوا عليه

مشى ينفق اكيّته
ساق مصارن فى فبّته
طاحت علىّ رزّته
ناضت الى لى عمّته
ناضت تبرط فىّ
يعطيها الى خالثفال
والخُمّى الثُلثيّة
افّت الحوائج فى الفجار
ومشت تحض بين التجار
قالوا لها زغبيّة

والحرّافة خاليهود اللي فى الفياض خالسوق خبرّا كايتجامعوا
العيال على فم الفيضون ويبدوا ينشحوا عليهم

يعقوب ما رضى بالغلبة
حتّى تفلّشوا عينيه
خلّى خبيزته فى الطافة
ومشى للاخرة بالجوع
خلّى الخربوش خلّى الإشبى
خلّى اولاده فى الكشبة

كايخرج اليهودى من الفيضون كاينزّل الإشبى والبرديّة

dâḥọ̈l, ḅâš, îla-žâ̤-ṣi-ụâḥẹd usmáɜ-ălγọ̈uṭ ukẹ́id͵faɜ-ălbâ̤ḅ, kẹ̄ⁱṣẹ̄ḅa-m˘šdûda. udīk-˘lẹ̆hụ̂diụa-llí-ṭ˘mmá ảụ-ẹ̆hụ̂di kẹ̆iḅdọ́u-iγọ̈nniụ-ɜªlẹ̣h

mšâ̤ ˡinfảq ā-kẹ́iⁱṭọ
sảq-˘mṣâṛ˘ṇ fî-quf'ṭọ́
ṭâḥăṭ- ɜáliụâ ṛọ̈zᶻṭọ́
nảḍọ̈ṭ-līlí ɜamᵐṭọ́
nảḍọ̈ṭ-ṭẹ̆ḅrẹ́k fiụâ
iaɜṭệha ʾảlf-dẹ̆ṭṭqảl
ᵘulḥúmma-ṭṭúlṭīụá
qqảṭ-˘lḥụâiž fẹ̊lqọ̈žâṛ
ụ́mšạl-ṭảḥḍâṛ ḅẹ́iṇ-˘tᵉžâṛ
qảlûla zọ́γḅiụá

ụṭṭọ̈ṛṛáfa-dᵉlẹ̣hụ̂d ˡlí-f˘lqiâṭ˘ṇ t˘ṣsọ́q-dᵉḅáṛṛa kẹidžâ̤mɜọ-lɜᵉiâ̤l ɜªla-fụ́mm-˘lqẹ́iṭụ̄n ᵘụiẹ̆ḅdọ́ụ-inšdə-ɜlẹ̣hụm

iáɜqọḅ má-ṛḍả ḅẹ́lγọ̈lḅá
ḥ˘ṭṭá-ṭqọllšə-ɜẹ̄ĭnẹ̣h (1)
ḥálla-ḥḅîž̧ṭọ (1)*-fọ̈ṭṭảqả*
ụmšá-llảḥṛâ ḅ˘žžəɜ (1)
ḥállả-ṭṭảṛḅụš ḥálla-ḷiẹ́šfa
ḥallả˜˜ ulādọ́ f˘ḷk˘šfá

kẹ̄ⁱḅruž-lẹ̣hụ̂di mṇ-˘lqẹ́iṭụn kẹ̄ⁱṇ˘zzẹ́l-˘ḷiẹ́šfa ulfẹ̊rdiụa-

(1) Prononciation juive.

IMPRIMERIE NATIONALE.

فالصبّاط والبنطلة فالقنّب والإبرة كايربطها بالخرى حتّى كايصلح له شغل الخام والملخة من شونه

III واذا تلقّوا العيال بشى دراوى فرّاب وهو بافى غشيم وكايدخل فى شى حومة كايبدوا يتبعوه وكايقولوا له

آ الزغاوى طاح من سطح
ها سكسو بوّح
الله يهدى مبّا تبوّره
آ زغاوة يا العور

IV والعيال فى اىّ وقت كايمشوا يشروا شى حاجة من عند البقّال سوسى وما كايعطيهم تحريشة وهى شويش فالحلوى والّا فالخمّيس كايوقفوا له فى باب الحانوت وكايبدوا يقولوا

زينانة يعلّى الله
كان طابن البلّوسة
مالحة والّا مسّوسة

V ومن اين كايكون جالس معهم شى افرع وكايبدوا يعمل فنطاجية عليهم ومن علامات الافرع كايكون مغانن باش تحكّوا له مناخرهم فى الارض ويرمّوه يعنى ا سيدى واحد من ايّها الناس كايبدوا يغنّوا عليه

آ الافرع البرطاص
باع بهّاه وشرى الفرطاص

dᵢ˘ṣṣ˘bbåṭ ulf̥˘ṭla-d˘ḷqónnĕḅ ᵘúlịẹḅrá; kẹĭrfda ḅ˘dğrî ḥṭá-kẹĭṭẹ́ḥlọ-šmáɜ-ălḥámᵐ ulm˘ḷḥá m˘ṇ-šṹnọ

III. *ᵘuĭlá-ṭlọqqắụ-lɜᵉịậl ḅₚšẹ-ḍrâụi gĕrrậḅ ộhụa-ḅâqẹ-ḥšîm ukẹ́ⁱdḥụl fšẹ̄-ḥáuma kẹiḅdoụ-iṭ˘ḅɜəh ukẹĭqṹlūlọ*

â˜˜žžγâụi ṭâ˜˜ḥ m˘ṇ-sṭáḥ
hâ˜˜ṣ˘ksọ́ fụ̄ụáḥ
ᵃḷḷåh-ẹᵃhdî-mĕmmâ˜˜ṭfọ̄ŭṛọ́
â˜˜žγâụa ịậ˜˜-lɜᵉīụắṛ

IV. *ulɜᵉịậl, fṹịắḥ kẹĭmšịu išríu-šẹ-ḥâža m˘ṇ-ɜánd-˘ḷbắq-qål-sûsi ụmâ-kẹiᵃɜṭẹ́hụm-ṭåḥṛẹ̄ša ụḥẹ́ịa šṹⁱịẹš-d˘ḷḥắlụa ullá-d˘ḷḥọ́mmis, kẹ́iᵘọqfûlọ-bbâḅ-˘ḷḥânụ̄ṭ ukẹ́iḅdoụ iqṹlọ*

zẹ́inạ̄ná ịậɜlĕ́m-ᵃḷḷåh
kân-ṭāḅẹ̆ṭ ˘ḷféllūsá
malḥâ ᵘullâ m˘ṣsûsa

V. *ụmnẹ́i-kẹ́ikụᵛ-gậlẹ̆s mɜâhụm šẹ-qṛáɜ ukẹiḅdẹ́-iᵃɜmĕl fånṭắžîịa-ɜᵃlẹ́hụm, um˘ṇ-ɜálamạṭ-˘ḷqṛáɜ kẹĭkụm-mγánĕn, ḅạš-iḥụ́kkulọ mnâḥṛọ f˘ḷ'áṛḍ ᵘuiṛọ́ddọ ịáɜni ā-sîdi ụáḥẹ̆d mĕn-'ạ́ịịụhạ-nnạ́s kẹiḅdọ́ụ-iγọ́nniụ ɜᵃlẹ́h*

â˜˜-lqṛâɜ álfọ̄ṛṭåṣ
ḅâɜ ịẹ̆mmậh ušṛạ-lqåṛṭåṣ

آ الافرع يا ولد الناس
فيك النفع فيك النحاس
فيك البلبولة حايلة
عزّ راسك للفائلة
تشوى ڤسيادك كيبى هائلة

بى اى وقت كايسمع الافرع فيك الشى كانغلى له الفرعة فى راسه كانجى اخر كايهيد وكايتبعوه اخرين

ا الافرع بارو بارو
وثفيبة فى مصرانه
الصلاة ما يصلّيها
والفرعة عينه عليها

وكاينطق واحد فى العيال باش يكمّل له الحسبة كايقول الله يرحم الاولّيين اللى قالوا

لا تخالط الافرع
ولا تلبس لباسه
وكان كان الخير فى الافرع
وكان را الزغب فى راسه

VI وكانخصّ تشوى نهار الخميس على الصباح كايكونوا العيال محمّرين كايطلعوا للسوق وكايشموا بيبط من عند السوّافين كايهبطوا للحومة وكايفصّبوه وكايبعوا يلعبوا به ومن تحراميّات

â〰lqṛáɜ ịā-ụúdd-ˇṇnậs
fîk-ˇṇnọ́qṛa fîk-ˇṇnḥás
fîk ẹ̆lbĕ̊lḅūlá ḥailá
ɜárri ṛâṣŏ̤k nĕ̊lqa̤ilá
tšûf tˇṣ̥ịâ̤dĕk kîf da̤irá

fuịá̊ḥ kẹⁱsmáɜ-ălqṛáɜ dik-ší kâ̤ṭĕylílọ-lqáṛɜa fṛâṣo kéiži-ịāḥọ́ṛ kéizīd ukẹiṭĕḅɜəh ịâḥṛẹn

â〰lqṛáɜ ḅāṛó ḅāṛó
ᵘụ́ṭqẹ̄ḅá fimo̤̊ṣṛānọ́
ọ́〰ṣṣḷá̊ ma̤-iṣá̊ḷḷẹ̄há
ᵘúlqaṛɜá ɜainə́-ɜlẹ̄há

ukẹinṭọ́q ụáḥẹd fˇḷ̥ɜᵉịâ̤l ḅâ̤š-ikĕmmẹ́llụ-lḥá̊sḅa kéiqụl : «ˇḷ̥lá̊h-ⁱẹṛḥăm ˇḷ̥lọ̊ulīịén-ˇḷ̥li-qâ̊lọ

lâ-ṭᵉḥâḷọ̆ṭ ẹ̊lqᵒṛáɜ
ūlâ̤-ṭĕlḅés-ᵉlḅâ̤sọ
úkā-kân-ˇḷ̥ḥẹĭr fˇḷqṛáɜ
ūkâ-ṛa-zzyá̊ʃ-fĕṛâṣọ

VI. ukẹiḥ̊ˇṣ̥ṣŏk tšûfˇṇhâṛ-ˇḷ̥ḥmîs ɜᵃḷ̥-ˇṣṣḅâḥ kẹikụ́nọ-lɜᵉịâ̤l mḥáṛṛẹn kẹiṭọ́ḷɜọ-nssọ́q ukẹĭšrⁱọ́-ḅīḅọ́ṭ mˇṇ-ɜánd-ˇṣ̥ṣụ̂ụā-qẹn. kẹⁱhá̤ḅṭọ-llḥáuma ukẹiqázzḅọh ukẹiḅdó̤ụ̈-ilá̤ᵉɜḅọ-ḅẹ́h.

اللى فيه كاينزّلوه على واحد الصندوق وكايقولوا له مُت على
جنب كاتحنى راسه وجنب الفنجوعة معلّية وكايغنّوا هكذا

آبيبط
صلّ العصر واهبط
اصاب القطّ
كايضرب فى الشبّابة
يا الفهلة
ا المحزّمة بالصمة
آ البرغوث
آ المحمّم بالمسلوق
تحت النون
كايقطع بالحمّارة

VII والعيال الصغار فى اىّ وقت كايشوفوا بلّدرج فى الوطا
جمغوغة كايغنّوا هكذا

ا بلّدرج هاق هاق
خلّى اولاده فى الضيق
مشى يصطاد الحجل
ضربه منجل للرجل
قال لها يا عائشة اختى
اعضنى صبيّع بالعسل

um˘n̥-ṭáḥṛāmiiậṭ-˘lli-fệh kệiṇ˘zzlśh ʒᵃla-ụáḥ-ṣṣ˘n̥dûq ukẹiqûluln̥ : « mûṭ ʒᵃlā-dîn̥ệk », kệiᵃḥni-ṛâṣo udīk-˘l̥qắn-žuʒa-mʒálliạ ukẹ̆ĭyọ́nniu hậkda

â-ḅīḅọ́ṭ
ṣắ‿llệ-lʒặṣắṛ ụåhḅọ́ṭ
ṣắḅ ˘l̥qọ́tt
kậ‿iḍṛáḅ f˘ṣ̌ĕbbāḅá
i̯á-lqamlá
i̯â‿-lmḥắzzma ḅᵏṣ̣ặmṛá
â‿-lbĕryûṭ
i̯á‿lmḥắzzĕm ḅĕlm˘ṣ̣lûṭ
ṭᵏḥṭ-˘ttût
kậ‿iqṭâᵉʒ ḅ˘l̥ḥắmmāṛá

VII. *ulᵉi̯ậl-˘ṣsyắṛ fúi̯âḥ-kẹ̆išufọ-ḅĕllậṛĕ̌ž f˘l̥ọ̆ṭå-dĕmyọ̆-ya kẹ̆ĭyọ́nniu-hậkda*

â-ḅĕllậṛĕ̌ž ṭậ‿q ṭắq
ḥắllå-ŭlậdọ fộ‿ttḅắq
émša i̯ệṣṣād ệ‿lḥžệl
ḍọ́ṛḅọ ménžệl nệ‿rržệl
qắlla i̯â ʒaišâ‿-ḥṭí
ʒᵃṭệni-ṣḥṭi̯ặᵉʒ dệ‿lʒᵃsệl

باش نداوى هذا الرجل
خيط احمر
خيط اصفر
خيط مالى بالجوهر

VIII كانخطّ تشوى العيال لمّا كايهوّدوا للسفّاية الجديدة وكايشوا الحلوى كايبدوا يدوروا بهم النحل وكايبدوا يغنّوا عليهم

آ وفوق النحلة
يمّا بالت تحتها
بابا عمّى الحاجين
باش ياكل ابازين
جبر النحلة فى الحاجين

IX والعيال كيف كاينطلقوا من الجامع وكانكون الشتاء خيط من السماء كايمشوا يلعبوا فى الحلة غالماء هما كاملين مقبّضين من البرد غالماء وكايغنّوا

ا شتاء تا تا تا تا
ا اولاد الحرّاثة
عيّطوا لى على بابا
يشرى لى الجلّابة
باش نعيّد هذا العيد
بالشويّة والفدّيد

ḅậš ˘ṇdâụi hᵊd-ệ~~~r"žệl
ḥẹịṭ ăḥmåṛ
ḥẹịṭ ọ̆sfåṛ
ḥâẹṭ mâli ḅĕ̊dğ̣ūhåṛ

VIII. *kệĭḥ˘ṣṣŏ̤k-tšûf-˘l̥ɜᵉịâ̤l lĕmmá-kẹ̄ihộᵘdọ l˘ṣ̥ṣ̥˘qqâịạ-dğ̣îda ukẹišríu-lḥálụa kẹĭḅdóụ idộṛọ-ḅẹhụ́m-˘ṇ̥nḥál ukẹ́iḅdọụ̈-iyọ́nniu ɜᵒlệhum*

ā-dẹ́gdẹg ẹ̊nn˘ḥ̥lá
ịĕ̈mmâ̤k ḅālẹ̊ṭ-ṭ˘ḥ̥ṭá
ḅạ̄ḅâ̤k ɜarrǻ-ṭṭā̊žîn
ḅạ̄š-ịâ̤kul âḅažîn
˘ž̥ḅåṛ-˘ṇ̥n˘ḥ̥lá-f̥˘ṭṭåžîn

IX. *ulạᵉɜịâ̤l kîf-kẹinṭọ́lqọ mĕn-dğ̣â̤maɜ ukạṭkụ́n-˘š̥šˇᵉá ḥệĭṭ-mⁿ-˘ṣ̥smá kẹ́imšịu-ilạ́ᵉɜḅọ f˘l̥ḥámla-d˘l̥mâ ụhụ̂mạ-kâmlim-mgẹ̊ffṭẹn m˘l̥-lfzâ̤g-d˘l̥má ukẹ̄ⁱyọ́nniu*

â~~~šˇᵉâ ṭa ṭâ ṭa ṭá
â-ulâ̤d-˘ḷḥáṛṛāṭá
ɜáiẹ̈ṭộlẹ-ᵃɜlâ-ḅạ̄ḅá
ịệ~~~šrîli-dğ̣ẹ̊llāḅá
ḅâ̤š-˘ụɜáịẹ̈d-hâd-˘l̥ɜᵉîd
ḅé~~~šš"ụîịa "úlqọddîd

X والعيال نهار عرفة كايرغبوا والديهم باش يشريوا لهم الصويجنات والقديرات والقشيعات باش يعملوا عشّاوة نهار الثاني عيد فى اىّ وقت كايضيّبوها وقبل ما ياكلوها كايغولوا

عشّاوة عشّاوة
عشّاوة ضيّابة
حتّى يجوا فناوة
وفناوة ما يجوا شى
واحنا ما ناكلوا شى

XI والعيال فى اى وقت كايكونوا محرّرين كايتجامعوا فى الحومة وكايجلسوا على التاب والقرنابى والكذوب والصرايج كايجى واحد كايغيّم فيهم باشباش كايغول لهم يالله نمشوا نتساروا وفى ما يفهم كايبدوا يغنّوا هذه الغنية

انا ماشى لوازان
ثمّ البارود ثمّ الرصاص
ثمّ حمّو عسّاس
ثمّ البنات يشوفوا
ايا راعى الاجمال
ربّ اجمالك يباتوا
واذا غلبك الزين
ضامو هى مولاته

X. *ulɜᵉi̯ā̤l nhā̤ṛ-ɜā́ṛafa kẹ́iṛγḅọ u̯āldẹ́hu̯m ḅā̤š-iš̌ríulu̯m ṭṭu̯ệžnaṭ ulqdîṛaṭ ulqᵒšệɜaṭ ḅā̤š-iɜᵉā̤mlọ ɜaššâu̯a nhā̤ṛ-˘ṭṭâ̤nẹ-ɜᵉíd. fu̯i̯ā̤ḥ-kẹᶦṭẹ́iĭḅọ̄há uqḅĕlmạ-i̯ā̤kluha kẹᶦqû̯lọ*

ɜáššāu̯á ɜaššâu̯a

ɜáššāu̯á ṭẹi̯ẫḅá

ᶦṭâ-ižîu gnẫu̯á

úgnāu̯á mạ-ižĩ̂ŭšɩ

u̯əḥna mâ-naklû̃ší

XI. *ulɜᵉi̯ā̤l fúi̯ā̤ḥ-kẹ́ikŭ̯nọ-mḥáṛṛẹ̄n kẹidğámɜọ-f˘l̥ḥáuma ukẹ́igẹ̆lsọ ɜᵃl-˘n̥nâ̤ḅ ulqăṛnâ̤ḅi ulkdṳ̂ḅ u̯ṣṣṛâ̤ṭă̤ḥ. kẹ́iži-u̯âḥẹd kẹ̄ᶦqệi̯ĕm-fẹ̄hú̯m-fa̤šfā̤š. kẹ́iqu̯llu̯m : « i̯allạ́-mmši̯u-n˘s̥sâ̤rọ! » uftṛệqhu̯m kẹiḅdọ́u̯ iγọ́nniu̯ hâd-˘l̥γú̯ni̯a*

anâ māší nu̯azzẫn (1)

ṭĕmmâ-lbāṛú̯d ṭĕmmá-ṛṛṣâṣ

ṭĕmmâ-ḥammọ́ ɜassẫ̤s

ṭĕmmâ l̥˘ḅnáṭ īšûfọ

ai̯â-ṛāɜệ lĕ̤žmẫ̤l

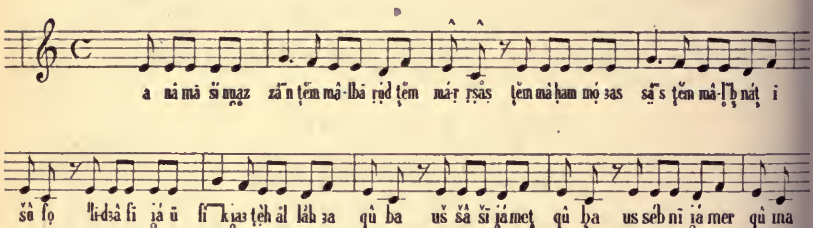
ṛọdd ẹ́žmā̤lẹ́k īḅâṭọ

u̯īlâ γọ̆lḅék ezzẫ̤ᶦn

ṭāmộ hẹ̄i̯á mū̯lâṭọ

(1) Variante *nu̯ā̤d-râs* لواد راس.

طهو ذبحها سكّين
كيف شراها مولاها
وعمل لها عيد جديد
والنفقة باش كساها
يا للّا جامع الشرق
يا مولاة الخرّوبة
اللي دعا فيّ وفيك
يعطيه الله عقوبة
والشاشية مثقوبة
والسبنية مرقومة



ṭāmo̯ dĕḇḥá ṣ̆kkî‿n
kīf ĕšrạ̄há mūlạ̄ha
u̯aɜmélla γám ˘ždî‿d
u̯nnóqra ḇạ̄š ĕksạ̄ha
i̯ā lállā žạ̄mɜ–aššâ‿ṛf
i̯ā mū̆laṭ ĕlḥăṛṛó̯ḇa
ˈli–dɜâ fī̯á ūfî‿k
i̯aɜṭḗh ăl̆l̆áh ɜaqū̆ḇa
uššạ̄šī̯á mĕṭqū̆ḇa
ussélmī̯á mĕrqū̆ma

TRADUCTION.

I. Le Four.

Le pain est le bienfait de notre Seigneur Dieu; c'est de lui que nous vivons. Aussi y a-t-il chez nous une habitude : c'est que les petits enfants doivent embrasser le pain donné par leur mère, et dire « Au nom de Dieu »; c'est seulement après qu'ils le mangent. Si un homme, mangeant du pain, en laisse tomber une petite miette par terre, il la relève, l'embrasse et la mange. Et si, marchant dans la rue, il aperçoit devant lui un bout de pain tombé à terre, il le relève, l'embrasse et le met dans l'embrasure d'une lucarne, ou d'une prise d'air, à l'écart du chemin, pour que personne ne le foule aux pieds, ou ne passe par-dessus[1]. Or, ces bouts

[1] Comp. Budgett Meakin, *The Moors*, p. 80 *in fine*. Ces marques de respect pour le pain existent dans beaucoup de civilisations. Elles doivent se trouver dans la plupart des pays musulmans. Personnellement je les ai constatées dans toute l'Afrique du Nord. Elles sont aussi connues de l'Égypte (Lane, *Modern Egyptians*[5], II, p. 366, 367), de l'Arabie (Manzoni, *El-Yemen*, p. 82; comp. Kremer, *Vergleich. Culturgeschichte*, ap. *S. B. der Kais. Akad. d. Wissensch. in Wien*, CXX, III, p. 4), et de la Palestine (Bauer, *Das paläst. Arabisch*, p. 206). Ce sont bien entendu des pratiques extrêmement anciennes. L'habitude de ramasser le pain jeté à terre et de le manger est attribuée au prophète lui-même (Ibn Mâǧa, *Sunan*, le Caire, 1313, p. 167); le respect du pain est recommandé par de nombreux hadits (cf. glose de el-Ḥifnî sur el-Ġazîzî sur *el-ǧâmi' eṣ-ṣaġîr*, le Caire, 1304, I, 292, 293; *el-siqd el-farîd*, le Caire, 1321, III, p. 214; *Iḥyâ 'ulûm ed-dîn*, le Caire, 1316, II, p. 4). Sur le fait de l'embrasser, les auteurs canoniques sont en désaccord. Ibn el-Ḥâǧǧ le blâme comme constituant une *bid'a* (*Madḫal*, I, 219 *in princ.*, 335) mais Suyûṭî y voit une *bid'a* belle et permise (extrait de *el-Ḥâwî* ap. Ibn 'Âbidîn, *el-'uqûd ed-durrîya*, le Caire, 1311, II, p. 369; comp. la discussion sur le fait d'embrasser le Coran, ap. *Itqân*, éd. Calcutta, 872, 873). — Ramasser

de pain, vieillis dans les lucarnes, les fous comme Chafânja et Aḥmed Ṭozzân lorsqu'ils sentent l'aiguillon de la faim, se mettent à fureter à leur recherche; (ils les trouvent) tout secs, tout verts de moisissure, et restés là depuis Dieu sait quand [1].

Et quant au pain, tous les gens de la ville qui ont une famille, le font chez eux. Ceux qui n'ont personne, les étrangers qui connaissent seulement le ragoût des croquants, pauvres diables, ne peuvent qu'acheter le pain des boulangères. Mais, chez nous, on trouve honteux qu'un homme, qui a un intérieur, s'en aille acheter le pain du marché [2]. Il faut

les miettes de pain qui s'éparpillent pendant le repas et les manger est aussi une action bénie. A Tlemcen on désigne cette pratique par le nom de *ṭelqâṭ ḏdd'nûb* «ramassage des péchés»; il faut rapprocher de cette dénomination, le texte du ḥadîts من أكل ما سقط من السفرة غفر له «Celui qui mange ce qui tombe de la nappe obtient le pardon de ses péchés» (cf. El-ʿAzîzî sur *el-ǧâmiʿ eṣ-ṣayîr*, I, p. 293; et *šarḥ širʿat el-'islâm* de ʿAlî Zâdeh, éd. Constantinople 1299, p. 173 où il est dit encore que «les miettes de pains ramassées sont les dots des houris»). — Il est également prescrit de ne pas fouler aux pieds les céréales et la farine; j'ai dit que dans la banlieue de Tlemcen, les cultivateurs ne devaient marcher que pieds nus sur l'aire à battre (*Dialecte de Tlemcen*, p. 284 note 1). On comparera aux recommandations de Ibn el-Ḥâǧǧ ap. *Madḫal*, III, p. 199 et 203.

[1] Chafânja et Aḥmed Ṭozzân sont deux de ces pauvres fous que, suivant la pratique commune à toutes les populations musulmanes de l'Afrique du Nord, on laisse librement dans les rues, entourés parfois d'un respect quasi-religieux. D'autre part, le fait de se nourrir des restes de pain ramassés par terre et mis dans les trous des murs par les passants est un trait de sainte humilité, qu'on rencontre parfois dans la biographie des saints maghribins; cf. *Bustân fi ḏikr el-'auliyâ bitilimsân*, éd. d'Alger, p. 88.

[2] De même dans toute l'Algérie; chacun fait son pain chez soi (cf. pour Tlemcen, Bel, *Population musulmane de Tlemcen*, p. 29). Un proverbe populaire exprime bien le mépris où l'on tient le pain fait hors de la maison; dans toutes les villes, les vieilles familles du pays se plaignent d'être supplantées par des nouveaux venus : elles exhalent leur rancœur en disant : *tlemsân kâḥûbz-ṣsûq mâ-yâkûlha γêl-lboṛṛâni* «Tlemcen

vraiment n'avoir pas d'amour-propre pour manger le pain des boulangères; il est fait sans soin, de la façon la plus malpropre. Ces boulangères n'achètent que de la camelote de farine, à cinq sous la livre, moisie, et oubliée dans les magasins depuis l'année « où l'on s'est tu [1] ». C'est le moḥtasib qui fixe le prix du pain aux boulangères [2]; il a institué à leur intention un pesour, et ainsi chaque pain a son prix déterminé. L'endroit où s'installent les boulangères se trouve au grand Socco [3], derrière la Plaza [4], en face du coin des sauniers. D'autres vendent sur le petit Socco [5], devant la banque française, et en face de la fontaine; elles sont là rangées comme des soldats et « enlève-moi les clients que je te les enlève! » Et à la nuit, vous les trouvez, chacune avec sa petite lanterne devant elle.

Parlons maintenant du pain fabriqué par les particuliers dans leurs maisons; il y a pain de semoule, pain de farine fine et pain de farine de blé; et encore les pauvres font du pain de mouture grossière et de farine mêlée de son, chacun suivant ses moyens. On pétrit tous les jours pour que le pain ne manque pas à la maison, et chacun pétrit plus ou moins (suivant ses besoins). Quand la femme a fini ses pains, s'il lui reste un bout de pâte, elle en fait un paneton à son fils

(Alger) est comme le pain du marché; elle n'est mangée que par les étrangers ». On comparera au *taʿlīm el-mutaʿallim* de Zarnūǧī où l'interdiction motivée d'user de la nourriture du marché figure à فصل في الورع.

[1] C'est-à-dire depuis un temps immémorial; j'ignore l'origine de cette expression inconnue en Algérie.

[2] Cf. sur cette fonction du *moḥtasib*, *Arch. mar.*, II, 128; Aubin. *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 304: comp. *J. A.*, septembre 1866, p. 121.

[3] Le grand marché situé au sud-est de la ville, en dehors de *bāb-ĕl-faḥṣ*; cf. sur l'emplacement occupé par les boulangères, *Arch. mar.*, I, 49.

[4] Cf. *infra*, p. 159, note 2.

[5] La petite place où s'élargit la rue d'*ṣs-sĕḳḳāyĕn*, entourée aujourd'hui de constructions européennes, et qui est par excellence le quartier européen de Tanger.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ou à sa fille pour obtenir qu'ils soient sages. Il y a aussi des maisons où l'on ne pétrit pas le jeudi et le dimanche; ces jours-là on fait du couscouss. Enfin, il y a des gens chez qui, tous les matins, on fait des feuilletés pour le premier déjeuner. Leur pâte est comme celle du pain, mais sans levain et plus légère, de façon qu'elle soit bien plastique. Quant aux *qarchoûla* et aux *faqqoûsa* [1], on ne les fait que quand on a une fête de famille ou aux fêtes religieuses. On ajoute à leur pâte du sucre, de l'anis, du sésame, de la gomme mastic, du beurre et force levain; on y verse de l'eau de fleur d'oranger; on fait la pâte très ferme; après quoi on la brasse jusqu'à ce qu'elle devienne plastique. — On a pétri les *faqqoûsa* de la fête de la Rupture du jeûne; les femmes ont fini de brasser la pâte; elles se sont mises à y découper les *faqqoûsa*, et à les façonner en galettes; les fillettes ont aidé à brasser la pâte; alors chacune d'elles en attrape un bout pour faire une *ʿâïcha oullâda* [2]. Les femmes ont achevé de façonner les galettes; elles

[1] Espèces de gâteaux, cf. glossaire s. قرشولة, فقّوصة.

[2] Cf. sur le gâteau appelé *ʿāïša ullāda*, Doutté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, p. 474. Je crois intéressant de donner ici une représentation réduite de ce gâteau quasi-rituel. Peut-être faut-il rappro-

cher ce gâteau aux bords crénelés de la pâtisserie andalouse appelée مدينة, représentant un mur de ville, et qu'on fabriquait au *Naïrūz;* cf. Maqqarī, éd. de Leyde, II, 463.

vont enlever les tables; mais voilà les filles qui les entourent en disant : « Si vous enlevez les tables, laissez-nous-en au moins une grande, pour que nous fassions nos *ʿâïcha oullâda!* — Vous voilà à présent de la taille de vrais gaillards, répondent les femmes, et vous en êtes encore à vouloir des *ʿâïcha oullâda!* — Ah là! Quel malheur! reprennent les filles; depuis ce matin nous sommes là à nous échiner avec vous, et maintenant vous ne voulez pas nous laisser une table! Que Dieu nous épargne cet ennui! Quelle histoire! » La maîtresse de la maison vient à les entendre et elle dit aux femmes: « Alors quoi! Ma chère! Vous venez chez les gens et vous voulez jouer à la conseillère! Si elles désirent la table, laissez-la leur donc! Est-ce que depuis ce matin elles ne sont pas là à s'échiner avec nous! Et maintenant je ne les laisserais pas un peu faire à leur guise! » Alors les filles d'entourer la femme et de lui dire : « Eh bien toi! Tu vois à présent! Les parents du mort prennent leur mal en patience et les visiteurs de condoléance geignent comme des païens [1] ! » Tout de suite elles s'en vont à cette grande table qu'on leur abandonne, chacune ayant son bout de pâte à la main pour la pétrir et en faire son *ʿâïcha oullâda;* sans compter que les bambines, elles aussi, se mettent à hurler aux oreilles de leurs mères pour qu'on leur donne de la pâte, et qu'elles confectionnent leurs *ʿâïchettes!* Là dessus, les fillettes commencent à travailler la pâte, jusqu'à ce qu'elle soit bien brassée, et l'allongent en un rouleau qu'elles courbent ensuite en une couronne pareille à une grande *qaffoûla.* Après quoi, armées d'un couteau, elles entaillent le bord extérieur et y découpent des dents. Puis elles prennent deux rouleaux de pâte qu'elles croisent sur la couronne et par-dessus encore, elles en mettent un troisième en travers. A l'extrémité de chaque

[1] Comp. sur ce proverbe Lüderitz, *Sprüchwörter aus Marokko,* n° LXXXIII; Ben Cheneb, *Prov.*, n° 136 et les références.

rouleau elles font une fleur d'oranger et modèlent le bout qui dépasse, en façon de main porte-bonheur. Quant à la fleur, elles la font avec un petit morceau de pâte, roulé de la grosseur d'une cigarette, puis aplati et découpé en frange, au couteau, tout le long de l'un de ses bords; après quoi, cette bandelette est enroulée sur elle-même et plantée aux extrémités des trois rouleaux de pâte; au milieu du tout, on plante une grande fleur. Quand *ʿâïcha oullâda* revient du four on la suspend au mur du fond de la chambre et elle reste là, exposée au vent, qui l'empêche de moisir, jusqu'à la fête des Sacrifices. Alors on la casse sur les cornes du mouton (du sacrifice) et on la mange.

Il y a à Tanger une vingtaine de fours à raison de deux à trois dans chaque quartier [1]. Dans le quartier de la Qaṣba [2], il y a le four de Ḥasîwen, en dessous de la porte de Marchân et dans le quartier d'el-Gourna le four d'el-Ḥâdj eṭ-Ṭâhar, au-dessus duquel s'élève une construction semblable à un minaret. Dans le quartier de Jerâ Qabṭân [3], il y a le four neuf, le four de Laghmîch, le four d'Azeriâḥ et le four de Châchoûn. C'est dans ce quartier qu'habitent les boulangères de la ville. Dans le quartier de Gzennâya [4], il y a le four de

[1] Pour toute la topographie de Tanger décrite dans ce qui suit, il faut consulter la liste et la description des rues de Tanger publiées par Budgett Meakin dans *The Times of Morocco*, 1888, nos 169, 170, 171; aussi le plan de Tanger publié par l'État-Major de l'armée espagnole : *Tanger; levantamiento ejecutado por la comisión del cuerpo de E. M. del Ejército en Marueccos* (*escala* 1,4000); *zincografia del depósito de la Guerra*, 1906.

[2] Cf. sur la qaṣba de Tanger, la porte de Marchân qui s'ouvre à l'ouest sur le plateau du même nom, et le quartier d'el-Gourna qui occupe l'angle sud-ouest de la qaṣba. *Arch. mar.*, I, p. 111 et suiv.

[3] On entend aussi : *ẓnā-qâṛbṭān, ẓnā-qâḅṭān, ẓnā-qâṛṭān, ẓṛā-qâṛṭān;* ce nom reporte probablement à un originaire جنان القبطان où le concours de plusieurs sonantes a amené des dissimilations et des métathèses par lesquelles la stabilité du mot a été détruite.

[4] Du nom d'une tribu rifaine dont des individus ont primitivement peuplé ce quartier comme le village d'er-Rîfiîn dans le sud du Fahs

Boû-Guettâya, celui de Meïmoûn, celui de Ben ed-Jîlâli qui est en face de (la zâouïa de) Sîdi ʿAlî ben Ḥamdoûch[1] et le four d'en-Nouîno rue Fuente-nueva près (de la zâouïa) de Sîdi Aḥmed ben Nâṣer[2]. Si maintenant vous descendez la rue de Moṣṭafa ed-Doukkâli[3], vous arrivez au quartier de Oued Aḥardân[4]; vous trouverez en face de vous le four de Bou-ʿArrâqîya[5] à côté du bain maure et de la chaufferie.

(cf. *Arch. mar.*, I, 169); la tribu de كزناية est mentionnée par les anciens géographes et historiens arabes; el-Bekrî lui assigne déjà le territoire qu'elle occupe aujourd'hui; cf. sur son état actuel Mouliéras, *Maroc inconnu*, I, 118, 121.

[1] On trouvera une courte biographie de Sîdī ʿalī ben Ḥamdūš ap. *Našr el-Maθānī*, II, cahier 26, p. 4. Ce personnage serait mort en 1135 de l'hégire. Sur la confrérie des Ḥămādša (sing. *ḥamdūši*) fondée par lui; cf. Montet, ap. *Revue d'histoire des religions*, XLV, p. 12; Budgett Meakin, *The Moors*, p. 33; *Arch. mar.*, II, p. 105-106, VIII, 122-123, 134-136; Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 128 (*ḥnādša*). Cette confrérie n'a pas d'adeptes en Algérie; le nom même de *ḥamdūši* est inconnu sauf à Nedromah où on l'emploie dans le sens de «un grand gaillard».

[2] Cf. sur cette zâouïa *Arch. mar.*, II, p. 110. — Il s'agit ici de Abū'l-ʿabbās Aḥmed ben Moḥammed ben Moḥammed ben Nāṣer ed-Darʿī mort en 1128, auquel on rapporte ordinairement l'organisation de la confrérie des *Nāṣrīḥa*; cf. *Našr el-Maθānī*, II, 2e cahier, p. 116, وينسب اليه الان الطوائف من الفقراء بالصحراء وغيرها; cf. sa biographie dans le *Našr, loc. cit.*, et en tête de sa *Riḥla*, publiée à Fez en 1320 (2 tomes en un volume); sur son père Moḥammed († 1085), cf. *Našr*, II, p. 16-20; et sur son grand'père Moḥammed († 1052), *id.*, I, 183. Sur l'ordre des Nāṣrīḥa (avec fausse attribution de l'organisation de l'ordre à Moḥammed ben Nāṣer), cf. Rinn, *Marabouts et Khouans*, p. 276; Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses*, p. 479; Montet, ap. *Revue d'histoire des religions*, XLV, p. 20, 21; *Arch., mar.*, II, p. 110; de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 293.

[3] Du nom d'un particulier de Tanger.

[4] Cf. sur ce quartier autrefois égout à ciel ouvert, et aujourd'hui recouvert, et dénommé d'après une ancienne famille de Tanger, *Arch. mar.*, II, 103, note 1.

[5] C'est-à-dire faisant partie des habous affectés au tombeau de Sîdi Moḥammed Bū-ʃarrāqîḥa, le patron de la ville, la «couronne de Tanger»

Remontez par la ruelle de la maison de Ben Chimol[1], vous déboucherez dans la Qeïsârîya. Vous trouvez le four (habous) de la mosquée[2], en face de l'ancienne maison du moḥtasib et de la boutique de Gonzalès[3] où nous achetions les petites boîtes, les dés et les aiguilles à coudre. De là, descendez tout droit par l'arcade de Vicente[4], vous arriverez à la maison du chérif d'Ouazzân[5] et à main gauche vous aurez le four du fils d'el-Ḥâdj Chʿâyeb, derrière la zâouïa des gens de Toqqît[6] occupée aujourd'hui par les Kettânîyîn[7] — ils ont obtenu à ce sujet du sultan un acte de mise en possession. — Engagez-vous de là sous les arcades de Sîdi ʿAlî ben Dâwoud[8], vous arriverez juste au milieu du placis de Dâr el-bâroûd; vous trouverez le four de Ben Râbaḥ devant l'école de Sî ʿAbd-es-Slâm et-Toûzâni[9]. De là continuez par le quartier d'el-Borj; en chemin s'offre à vous le four de Qâṣem. Tournez par la ruelle del'édicule de Moulêy ʿAbd-es-Slâm[10]

(*ṭâẓ-ṭânża*). Cf. sur ce personnage mort en 1226 de l'Hégire (1718 de J.-C.) *Arch. mar.*, I, p. 245, note 1; II, p. 117 et suiv.; XVII, p. 69 et suiv.

(1) Un particulier de Tanger.

(2) De la grande mosquée

(3) Un particulier de Tanger.

(4) Du nom d'un particulier de Tanger.

(5) Mot à mot du «seigneur».

(6) Cf. sur cette zâouïa *Arch. mar.*, II, 113.

(7) Sur cette confrérie de fondation récente et sur son fondateur, cf. *Arch. mar.*, II, p. 111, 112, et VIII, p. 143.

(8) Sous cette voûte se trouverait, d'après mes informations, un monument commémoratif consacré au saint jebalien de Mernîsa, Sîdi ʿalî Ben Dâ̱ūūd, sur lequel cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 367, 371; (mort en † 1026 d'après *Ṣafwat man intašar*, éd. de Fez, p. 47). Mais d'après *Arch. mar.*, II, 124, le monument en question serait le tombeau d'un saint rifain de même nom, mort il y a une vingtaine d'années.

(9) Maître d'école coranique de Tanger.

(10) Il s'agit d'un monument commémoratif élevé au grand saint jebalien Moulêy ʿabd-es-Slâm ben Mšîš († 625) enterré au جبل العَلَم dans la tribu des Bĕnî ʿarūs (بنى عروس).

et continuez tout droit jusqu'au four de l'olivier dans le quartier d'Agmer; en descendant ensuite dans la même direction vous arriverez au four de Jelloûl. Continuez jusqu'à la zâouïa de Moulêy ʿAbd-el-Qâder[1], tournez par la ruelle de Dâr Aḥardân, vous trouverez le four de Merghîch. De là descendez devant la boutique de l'orfèvre, passez par l'arcade de la maison d'es-Saʿîdi[2] et continuez vers la zâouïa de Sîdi-ch-Chîkh[3]. De là descendez par la maison de el-Meṣaouri[4] et passez au milieu de la rue Fuente-nueva. Sortez par l'arcade de la maison de Bâlga, le capitaine du port[5], et arrivez ainsi jusqu'au quartier des cordonniers; vous sortirez en face de la maison de Torrès[6]. Montez par la rue des orfèvres, tournez par la rue du Ghetto, vous trouverez tout d'abord le four d'er-Reghîwi. Montez jusqu'à la rue de la légation des États-Unis; contigu à cette légation, vous avez le four d'el-Gaʿmôri, de là descendez jusqu'à ce que vous arriviez au four du patron Moḥammed el-ʿAmârti.

(1) Cf. sur cette zâouïa *Arch. mar.*, II, p. 107-109; les adeptes de la confrérie du grand saint panislamique ʾabd-el-Qâdir el-Gîlânî († 561) sont appelés au Maroc *ʒîlâla* (toujours sans l'article), sing. *ʒîlâli*, et en Algérie *qâdrîya* (prend l'article), sing. *qâdri*.

(2) Particulier de Tanger.

(3) Il s'agit du fondateur de la grande confrérie du Sud oranais ʾabd-el-Qâder ben Moḥammed el-Bû-bekri († 1024) surnommé سيدى الشيخ (à Tanger, on prononce *sîdi-ššêḥ* et dans le Sud oranais *sîdi-ʿššêḥ*); cf. Depont et Coppolani, *Confréries religieuses*, p. 468 et suiv. — Sur la zâouïa tangéroise de *sîdi-ššêḥ*, cf. *Arch. mar.*, II, p. 113.

(4) Particulier de Tanger.

(5) Cf. sur les fonctions de *ṛâiṣ-ʿlmârṣa*, *Arch. mar.*, I, 22, 23.

(6) L'ancien *nâib-essoltân*, représentant de sa Majesté chérifienne auprès des ministres étrangers à Tanger, el-Ḥâdǧ Moḥammed et-Ṭorrès الحاج محمد الطريس. Ce personnage aujourd'hui décédé étant resté longtemps en place, son nom est presque devenu pour le bas peuple de Tanger celui de la fonction même de *nâib*; non seulement l'hôtel de la *niẓâba* continue à s'appeler aujourd'hui «maison de Torrès» mais on entendra très bien dire: *ʿlgĕbbâṣ rzâz-ṭorrés* «c'est el-Guebbas qui est devenu Torrès» c.-à-d. «représentant du Sultan»; comp. la destinée du nom d'er-Rûgi.

La corporation des fourniers a à sa tête l'amîn qui est leur juge relativement aux différends professionnels [1]. Ainsi lorsqu'un boulanger a mal cuit le pain d'une maison ou a laissé le levain aigrir la pâte, les particuliers lésés le citent devant le moḥtasib. Mais celui-ci déclare que la chose regarde l'amîn et non lui, et dit aux plaignants d'aller trouver l'amîn, le patron Boû-Gueṭṭâya qui a son four dans le quartier de Gzennâya. C'est ce dernier qui juge. S'il y a lieu à conciliation, il concilie les parties; si l'une a pour elle le bon droit, il force l'autre à lui donner satisfaction. De même lorsque les ouvriers boulangers se sont disputés avec le patron, ils citent ce dernier chez l'amîn. Cet amîn est nommé par le moḥtasib. Il est chargé de faire le pain des prisonniers, ce qui est pour lui une source de profit; il a encore le bénéfice de quelques menues choses, de la part des patrons boulangers, par exemple des amendes qu'il leur inflige.

Le four, du dehors, offre l'aspect d'un entrepôt. Mais en dedans il y a le foyer qui est construit en voûte intérieurement et extérieurement, de forme hémisphérique et pavé en briques longues provenant d'el-Harârech [2] ou d'Anjra [3]. Sous le revêtement de briques, il y a des couches superposées de glaise rouge mêlée de sel. Le sel est destiné à garder la chaleur [4] et la glaise rouge à maintenir solidement les briques. Devant la bouche du foyer se trouve l'endroit où se tient le patron, la *fosse* comme on l'appelle, ayant au-dessus d'elle la

[1] Sur les pouvoirs de *lâmîn*, pl. *lâmînâṭ*, «prévôt d'une corporation», cf. pour Tanger, *Arch. mar.*, I, 42, 43; pour el-Qṣar el-Kbîr, *id.*, II, 134, 135. Sur le mot, cf. glossaire s. امين.

[2] Village du Fahṣ peuplé de Jbâla, cf. *Arch. mar.*, I, 192.

[3] Cf. sur cette province du Nord marocain : Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 701 et suiv.; Gentil, *Dans le Bled es-Siba*, p. 1 à 50. Je n'ai jamais entendu à Tanger, l'ethnique de *ã"žra* que sous la forme *lã"žrẹ* avec pour pluriel *hăl-ã"žra* (اهل آنجرة).

[4] Pratique très ancienne dans le Maghreb pour la construction des fours; cf. *Maʿâlim el-ʾîmân*, III, p. 32.

cheminée par laquelle s'échappe la fumée. A droite et à gauche sont disposées deux banquettes. Au-dessus de celle de droite est suspendu un cabas; au-dessous de celle de gauche il y a le *tchounchâr* dont le nom est passé en proverbe : on dit en parlant d'un endroit très étroit : «Ici le tchounchâr et là le foyer!» Au-dessus du foyer il y a la rotonde où l'on met la provision de bois; c'est là qu'on range les souches apportées encore vertes de la forêt; on y ménage un espace vide où dorment l'hiver les mitrons qui demeurent loin du four. Contiguë au four est l'écurie des ânes, avec la corde où on les attache et la mangeoire où l'on met leur provende. Au-dessus de l'écurie, on trouve une soupente pour la paille et le son.

Le matériel du maître fournier se compose d'abord des fourgons, longues perches de chêne-liège, effilées et minces à l'extrémité comme des cannes à pêche, avec lesquelles on retourne le pain, et des pelles à enfourner, faites comme les fourgons mais ayant à l'extrémité une palette en bois large et lisse et qui, assez épaisse du côté du manche, va en s'amincissant vers le bord comme la lame d'un couteau; ainsi faite, la pelle glissera sans difficulté sous le pain dès que le fournier voudra le retirer du four. Il y a l'écouvillon ; c'est aussi une perche en chêne-liège semblable au fourgon, avec un gros paquet de chiffons attaché au bout, des haillons pareils à la souquenille des Heddâwa [1]; le patron le trempe dans l'eau et balaye, avec, le foyer. L'écouvillon est passé en proverbe : on dit d'un individu très sale : «Il est comme l'écouvillon du four.» Il y a encore

[1] Sur la confrérie mendiante des Ḥaddāṷa (toujours sans l'article à Tanger; cependant الحداوة ap. *J. A.*, décembre 1905, p. 461, l. 4), sing. *ḥaddāṷi*, cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 183 et suiv.; Montet, ap. *Revue d'histoire des religions*, XLV, p. 19-21; Marchand, ap. *J. A.*, décembre 1905, p. 458 et suiv.; Raynaud, *Étude sur l'hygiène au Maroc*, p. 108-109; *Arch. mar.*, II, p. 113; Socin et Stumme, *Houwāra*, p. 68, *ḥadāṷi*, pl. *ḥadāṷa*, glosé par *derwiš*.

la pelle à feu qui n'est qu'un bâton avec une pelle en fer, ou en fer-blanc, à son extrémité; c'est avec elle qu'on écarte le feu. Il y a aussi le crochet, bâton de chêne-liège terminé par un crochet en fer qui y est fixé; avec lui on attire les morceaux de bois qui ont passé la nuit, dans le foyer, à sécher. Le patron a devant lui les morceaux de bois bien rangés et secs. Lorsqu'il veut en introduire un dans le foyer, il l'écorce avec le coin. C'est un bout de fer, de forme triangulaire, très lourd et plat. Dans la fleur de sa prime jeunesse, il avait une poignée, il était en bon état, on repassait avec lui dans quelque maison. Mais un beau jour sa poignée s'est cassée; il a été mis au rancart; personne ne l'a plus entouré de soins et ne s'en est plus préoccupé et il est arrivé jusqu'aux mains des mitrons qui, avec lui, écorcent au four les morceaux de bois. Le patron a encore deux ou trois aiguilles enfilées dans un anneau de fil de fer, avec lesquelles il perce le pain avant de l'enfourner; c'est pour éviter qu'à la chaleur du four il n'éclate. J'allais oublier notre Seigneur le nerf de bœuf, si sec, archi-sec, qu'il se tiendrait debout tout seul. Ainsi fait il ramène les mitrons dans le chemin de la vertu. Vous les verriez, aussitôt qu'ils l'aperçoivent et qu'ils entendent : «Soulevez-le pour la correction!», se couler chétifs, les pauvrets, le long des murs. Vous les entendriez dire : «Je me repens envers Dieu, maître, jamais je ne le ferai plus!» Le nerf de bœuf est pendu au-dessus de la tête du maître, à l'arcade de la fosse, bien exposé à la vue de tous. Au-dessus de lui est la petite étagère qui supporte la lampe.

Les murs du four sont tout garnis de crochets, de clous, plantés là pour que les mitrons y accrochent leurs sacoches à pain et leurs coussinets. Le coussinet a la forme d'un gâteau en couronne; il est garni de bandes d'étoffe, de lisières de drap enroulées, et intérieurement bourré de chiffons; un bout de corde y est fixé qui permet au mitron de le maintenir sur sa tête. Celui-ci se sert du coussinet pour porter les lourdes

planches à pain, les poêlons des musulmans et les marmites de *sekhîna*[1] des juifs. Il protège ainsi sa tête des écorchures. Malgré cela, jamais vous ne rencontrerez de mitron qui n'ait une marque à la tête; elle provient de la blessure de la planche à pain. A la porter aujourd'hui comme demain, la tête se blesse, tel le dos des ânes de louage, ou le crâne du Deghoûghi[2]. Si un mitron, arrivé à quelque chose par un heureux concours de circonstances, se dispute un jour avec un autre individu, cet autre lui dit : « Tais-toi donc! T'imagines-tu que nous ne te connaissons pas! Tu as oublié la sacoche et la blessure des planches à pain qui orne encore ta tête! Et par-dessus le marché tu fais des embarras! » Alors l'ancien mitron se tait : c'est comme si on lui avait dit : « L'air altier et la fiente au soulier![3] »

Dès quatre heures du matin, le pourvoyeur de bois vient chercher les ânes attachés à l'écurie. Il les bâte, les garnit des cacolets et les pousse avec les ânes des autres fours du quartier. Il les emmène jusqu'au grand Socco où sont aussi montés d'autres pourvoyeurs des fours et des bains. Après s'être rencontrés au grand Socco, ils montent au Jebel elkebîr[4] et se rendent à la forêt. Là, ils passent la matinée à faire

[1] Sur la *sḥ̣ena*, cf. *infra*, p. 149 note 3.

[2] Sur la confrérie des Dγ̣ōγ̣ēịa (sing. *dγ̣ōγ̣e*) issue de celle des Ḥămādša et sur son fondateur Sīdī Aḥmed ed-Dγ̣ōγ̣ī, cf. Montet, *loc. cit.*, p. 13; *Arch. mar.*, II, p. 106. Cette confrérie est inconnue en Algérie. Au cours de leur séance rituelle, les Dγ̣ōγ̣ēịa lancent en l'air et reçoivent sur la tête des boulets de pierre; c'est à cette pratique que le présent texte fait allusion.

[3] Ce dicton est inconnu en Algérie; mais on dit dans le même sens dans la province d'Alger : *elfanṭāzīịa ụulqmél fēššāšīịa* « des embarras avec des poux dans la chéchia » (cf. Mohammed ben Cheneb, *Proverbes*, II, n° 1334).

[4] C'est le massif montagneux situé au nord-ouest de Tanger, le long de la côte jusqu'au cap Spartel, cf. *Arch. mar.*, I, 153 et suiv. — On trouvera ap. Fumey, *Choix de correspondances marocaines*, n° XXIII, texte, p. 51, traduction, p. 21, un intéressant document diplomatique relatif au

du bois. Au moment de la prière de midi, ils mènent boire leurs ânes et vers deux ou trois heures ils chargent le bois sur leurs bêtes, les poussent devant eux et redescendent au grand Socco. Les pourvoyeurs s'en vont et les ânes prennent tous le chemin de leurs fours ou de leurs bains. Ils vont tout droit à leur but, jamais ne s'égarent ou prennent un autre chemin. Est-ce étonnant, mon cher monsieur, que ces ânes connaissent leur route du grand Socco jusqu'à leur four, tandis que le pochard s'il vient à avoir une pointe d'ivresse, ne se retrouve plus d'ici à là!

Les bêtes arrivent; elles trouvent les mitrons qui les attendent; à peine apparaissent-elles qu'ils ne font qu'un bond et les voilà face à face avec les bourriquets. Vous diriez qu'ils ont pressenti leur arrivée. Ils se précipitent à deux sur une même bête, l'un tire par les oreilles, l'autre pousse par la queue; et quel hourvari! Les gens ne peuvent plus passer. Il faut dire du reste que les rues sont tout à fait étroites; un âne chargé suffit déjà pour boucher le chemin; et qu'est-ce alors avec une charge de bois! Les gens évitent en grommelant le choc des souches, de ces énormes souches de chêne-liège: «Vous allez démolir les égouts des gens», disent-ils. Là-dessus le patron attrape le nerf de bœuf et d'une enjambée le voilà au milieu des mitrons : «Qu'est-ce que c'est que ce vacarme que font les fils d'ʿÂïcha[1]?» Il distribue dans le tas, à chacun d'eux, trois ou quatre bons coups et alors on n'entend plus que les cris des mitrons. Ils se mettent à enlever les morceaux de bois et à les jeter au milieu du four. Que Dieu glorifie le nerf de bœuf qui leur a communiqué ce pétillement d'activité!

droit de prendre du bois et de fabriquer du charbon dans la forêt qui couvre le versant nord du *žḅël-lḳḅīr* (toujours ainsi prononcé avec «annexion du qualificatif au qualifié»).

[1] C'est-à-dire «mauvais garnements». Je ne sais quelle est l'origine de cette expression inconnue en Algérie.

L'ouvrier vient au four le matin, très tôt, avant que le soleil ne brille. Il tire les morceaux de bois du foyer où ils sont restés la nuit, appelle un mitron pour qu'il lui apporte un seau d'eau, mouille l'écouvillon, balaye le foyer, rassemble tous les détritus des souches qui sont restées dedans pendant la nuit et les pousse sur le côté gauche. Il écorce un morceau de bois et en place les éclats sur la pelle à enfourner; puis il prend un lambeau d'étoffe imprégné d'huile, le fourre sous les éclats de bois, craque une allumette, introduit le tout dans le foyer et peu à peu ajoute du menu bois pour que la flamme y monte. Une fois le feu bien allumé, il met dessus des morceaux de bois. Puis il monte sur une des banquettes de la fosse et savoure tranquillement une pipe de kîf. Il envoie le mitron lui chercher un verre de thé ou de café chez le cafetier avec un beignet grillé. Il déjeune à son aise et au moment où il termine, les enfants commencent à venir chercher du feu : «Le feu n'est pas encore tombé», leur dit-il; et alors ils attendent; lui, en attendant que le feu tombe, sèche les planchettes à Coran des enfants de l'école[1]. Une fois le feu tombé, il en distribue dans les terrines; et si on a apporté à cuire des feuilletés ou des fouaces, il commence à les enfourner. Les mitrons balayent, arrosent, mais il n'y paraît guère, tant il y a de charbons du feu qu'on emporte répandus par terre, et de bouts de bois, d'écorces et de copeaux; si bien que lorsqu'arrive le patron, il trouve le four comme on dit «balayé, arrosé, avec de la saleté jusqu'au nez».

Lorsque le patron est venu, il enlève sa jellâba et descend à la fosse. Il envoie porter aux boulangères leurs planches, pour qu'on apporte leur pain au four; et lorsque le pain arrive, le patron se met à le cuire. Les mitrons

[1] Naturellement, ce service pieux rendu aux enfants de l'école est tout gratuit; aussi à Tlemcen, comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 251.

posent à terre les planches, à côté de la fosse. Le maître enlève le linge qui recouvre chacune d'elles, perce les pains et les enfourne. Quand il a fini d'enfourner le pain des boulangères, les planches des maisons particulières commencent à arriver. Sur le dessus de chacune, il y a le petit pain[1] du patron. Chaque planche est différente des autres, et le pain qu'elle contient a aussi son aspect propre. Le patron, aussitôt la planche posée auprès de lui, jette un coup d'œil sur le petit pain; s'il le voit fortement aplati, il dit : « Que Dieu te fasse miséricorde, ô Sîdi ʿAbd-er-Raḥmân el-Mejdoûb[2], qui a dit:

De la paume de la main elle l'a frappé.
Au point de le rendre pareil à un feuilleté.
On dirait qu'il est fait de farine d'emprunt,
Ou que la ménagère garde rancune au patron.

Et le maître se met à proférer des injures et des malédictions: « C'est le pain de chez un tel, dit-il au mitron? — Oui maître. — Eh bien! Quand tu le lui rapporteras, dis à la femme que, par Dieu, s'il elle me fait encore un petit pain comme celui-là, son pain, n'entrera certes plus à mon four! » Il enlève ce petit pain, le jette brutalement sur la planche à pain vide qu'il a auprès de lui, pour recevoir les petits pains non cuits, et il tape à coups d'aiguilles dans le pain de cette planche, perçant le mouchoir avec le reste, au point de le trouer contre un crible. Puis il commence à enfourner le pain des particuliers. Il tape sur chacun. Si la pâte est levée,

[1] Cf. *infra*, p. 143, note 1.

[2] Il s'agit du fameux Santon Sîdī ʾabd-er-Raḥmān b. ʾaiīād eṣ-Ṣanhāǧī, surnommé *elmeẓḍūb* « l'illuminé », mort en 976 de l'hégire et enterré à Mequinez, sur lequel cf. DE CASTRIES, *Gnomes de Sidy Abder-Rahman el medjedoub; Arch. mar.*, II, p. 169-172, XVII, p. 376-377; et STUMME, *Dichtkunst und Gedichte der Schluḥ*, p. 9, sub I, et Remarque *ab*. — Le dicton qui lui est attribué ici figure avec des variantes notables, ap. DE CASTRIES, *op. laud.*, p. 15, n° 20, et est commenté p. 16, n° 21.

il enfourne immédiatement. Si elle ne l'est pas encore, la femme auquel appartient le pain vient lui dire : «Lorsque mon pain sera levé, enfourne-le moi à la droite du four»; et le maître, lorsque le moment est venu, tient compte de la recommandation de la ménagère. La cuisson de la droite du four donne un pain bien ferme; la croûte n'y est pas cuite, sans que ne le soit aussi la mie; et quant à la cuisson du côté gauche, dans le voisinage immédiat du brasier, elle donne un pain très défectueux : à le voir on le croirait cuit, et à l'intérieur c'est encore de la pâte. Le salaire du patron comporte dix pour cent du pain cuit par lui; ainsi sur cent pains des boulangères, il en prend dix pour sa part; sur dix pains confectionnés dans une maison particulière, il en prélève un. De même pour les *faqqoûṣa* et les *qarchoûla*. Sur chaque éventaire de feuilletés, il perçoit un feuilleté. Il cuit, sans aucun salaire, les ʿâïcha oullâda; de même, il n'est pas rémunéré pour la cuisson des poêlons de viande et des terrines de poisson; il faut faire exception pour les poêlons de la fête des Sacrifices; il reçoit, par poêlon, un salaire minimum d'un vellon [1].

[1] Le salaire du fournier se paye donc essentiellement en nature, à Tanger; de même à Cherchel. Le fournier prend un pain sur dix, ou, quand le nombre des pains est inférieur à dix, le «petit pain» (*pūḏa, pīẓa* ou *ṣyēṛa*) fabriqué tout exprès à son intention. Hoest parle aussi pour son époque d'un salaire du fournier en nature; mais il indique un taux plus élevé (environ le quart de la fournée, cf. *Nachrichten von Marókos*, p. 101). Il devait en être de même en Andalousie, où il est probable que le mot *pūḏa* (*pīẓa*), conservé à Tanger et à Cherchel, désignait le petit pain que le maître du four prenait pour son salaire; et ce n'est que dans la suite, par la substitution de la rétribution en argent à la rétribution en nature, que le mot a pu prendre le sens, attesté par le castillan *poya*, catalan *puja*, de «cierto derecho que se paga en el horno comun»; cf. Simonet, *Glosario*, p. 463. — D'autre part à el-Qṣar el-kbir, comme à Tlemcen, Alger, Constantine, Tunis et le Caire, le salaire pour la cuisson du pain se paye en argent (cf. *Arch. mar.*, II, 65; Abou Bekr ben Choaïb, *Usages de droit coutumier*, p. 73 et suiv.; Spitta, *Gramm.*, p. 449, note 5)

Parlons maintenant de nos frérots les mitrons, les court-vêtus; on ne les prend qu'au-dessous de quinze ans, pour qu'ils puissent entrer chez les particuliers, voir les femmes et leur faire leurs commissions[1]. Ce sont tous des petits Rifains ou Jebaliens; un petit Tangérois, mourût-il de faim, ne se ferait pas mitron[2]. La propreté est vraiment leur fait! Dégoûtants du haut en bas! Je voudrais que vous vissiez ces pieds faits pour y planter des oignons[3], ne connaissant de chaussure qu'une couche de boue et d'ordure, et cette chéchia, avec son indélébile raie de crasse; c'est d'eux que les anciens ont dit:

Son nom commence par un ṭâ[4],
Ses pieds sont naturellement chaussés,
Appelle-le par son nom, il te dit «â».

Le mitron s'habille de ce qu'il trouve; une fois, vous le trouvez vêtu d'un paletot, avec une corde en guise de ceinture, une autre fois, habillé d'une jellâba de laine, une autre encore, couvert d'une seule chemise avec un pantalon.

[1] Comp. les informations de Lerchundi, *Vocabul.*, p. 80, sub *anacalo*, «no puede pasar de unos 11 o 12 años a causa de sus mujeres»; et les recommandations à ce sujet de Ibn el-Ḥâǧǧ, ap. *Madḫal*, III, 205, *in princ.* Il en est de même à Alger, où le *ṭfel-kūša* (*sic* pour طفل كوشة) «mitron» apporte le pain au four et le rapporte après cuisson à ses propriétaires; aussi à Tlemcen, où ce sont les petites filles qui portent le pain au four (cf. *J. A.*, juillet 1904, p. 73, l. 21), mais où parfois le mitron (*mṣṭallem ʿlfoṛrān*) le rapporte quand il est cuit (cf. Abou Beker ben Choaïb, *Usages de droit coutumier*, p. 75).

[2] En Algérie aussi le métier de mitron est méprisé; cf. le dicton cité par Ben Cheneb, ap. *Proverbes*, III, n° 2279.

[3] Des expressions analogues sont connues dans toute l'Algérie : à Tlemcen, *ṭézraṛ-fḥum ʿlkābûḍa* «on y sèmerait des citrouilles»; à Constantine, *ṭézraṛ-fḥum ʿlmélḥ* «on y sèmerait du sel».

[4] Cf., sous la même forme, des chansons et devinettes, ap. Stumme, *T.M.G.*, p. 92, 106; Marchand, ap. *J. A.*, décembre 1905, p. 449, *in fine;* Desparmet, *Arabe dialectal* (2e période), p. 75, 138, 176, 202, etc.

Et pour la canaillerie, la méchanceté, l'effronterie, l'insolence, ils sont maîtres! Vous les voyez dans les quartiers de la ville bondir comme des chevreaux, dépassant en malignité les afrîts de notre Seigneur Salomon [1]. Ils usent entre eux d'expressions que personne ne peut comprendre, tant ils sont pleins de roublardise, de diablerie et de pétulance. Je vous prie de me dire ce que vous entendez à ceci par exemple : « A qui est-ce, ce pain? — C'est le pain d'Ahwâni que le chacal a mordu et traîné jusqu'au marché de Zahwâni [2]. » Parlons de leur travail : ils viennent au four très tôt le matin, si tôt qu'on dirait que le four a été l'objet des songes de leur nuit; à peine entrés, ils accrochent (au mur) sacoches et jellâbas, et chacun, armé d'un balai et d'une raclette, balaye d'une main, ratisse de l'autre; on dirait des djinns — au nom de Dieu le clément le miséricordieux [3]. — Lorsqu'ils ont terminé, le patron est arrivé; il les envoie avec les planches chercher le pain des boulangères; lorsqu'ils reviennent, le feu est tombé; ils emportent du feu aux boulangères. Après quoi le patron les appelle et leur répartit la *tâche :* on entend par là le nombre des morceaux de pain que chaque mitron doit ramasser; ce qui est en moins (au bout de la journée), le patron le complète à chacun par un nombre égal de coups de nerf de bœuf; la *tâche* de chacun d'eux est proportionnée à ses forces. Ils sortent, se dispersent dans les rues, et

[1] Comparaison très courante en Algérie; cf. pour Tlemcen *J. A.*, juillet 1904, p. 52, l. 19. Bien entendu, elle a son origine dans les légendes coraniques sur Salomon largement développées par la littérature musulmane postérieure.

[2] Propos allitérés sans aucun sens plausible.

[3] On évite de prononcer le nom des *djinns*, et lorsqu'on le prononce on le fait suivre d'une formule pieuse, destinée à rendre sans danger cette imprudence, généralement la *basmala*, ou l'*istiʿâda* (comp. Bel. *Population de Tlemcen*, p. 7). On prononce aussi ces formules quand on a mentionné dans la conversation quelque calamité redoutable, la mort, la peste, etc.; cf. *infra*, p. 169, l. 1; p. 174, l. 9.

IMPRIMERIE NATIONALE.

alors on entend leurs cris « ʿêrîrîrîrîrîrâ ʿâ. . . .[1] ». Quand le mitron arrive devant une maison et qu'il veut demander si le pain est levé, il entr'ouvre la porte, lorsqu'elle n'a pas de verrou, et crie : « Levé. . . . . ? » Si la porte est fermée par un verrou, il met la bouche au trou de la serrure et crie. Les maîtresses de maison qui ont leur pain levé, quand le mitron n'est pas encore venu, frappent plusieurs coups avec l'anneau de la porte. Vous verriez alors les mitrons, aussitôt qu'ils entendent le choc de l'anneau, prendre leur jambes à leur cou. Le premier arrivé ou celui qui d'habitude fait les commissions de la ménagère emporte le pain. Quand le mitron s'arrête à la porte il dit : « ʿÈou! Madame ma sœur! » La maîtresse de maison lui donne le pain, et lui fait des recommandations : « Mets-le tout auprès du patron; prends garde qu'il ne le laisse aigrir; et après rapporte-le-moi tout de suite. » Si elle a inutilement frappé, qu'aucun mitron ne se trouve dans le quartier et qu'un voisin vienne à passer, elle appelle ce passant : « Eh là! Monsieur! Que Dieu fasse miséricorde à tes parents! Porte-moi ce pain au four; ne le laisse pas aigrir ainsi, devant moi. » L'homme lui répond : « Allons! C'est bon, ma fille. » Il se baisse, soulève la planche et l'emporte. Telle est l'habitude chez nous; une femme, qui ne trouve personne pour faire ses commissions, en charge tout homme qui passe dans le quartier; et lui ne peut pas refuser, parce que les hommes sont honteux avec les femmes[2].

[1] Comp. pour le cri des mitrons à Tunis, Socin, *Mar.*, p. 28, n. 32.

[2] Comp. pour Tlemcen, *J. A.*, juillet 1904, p. 73 : « et sa mère mettait dans un cruel embarras les passants obligeants qu'elle suppliait de porter son pain au four »; et, sur la honte qu'il y a pour un homme à repousser la demande d'une femme, les observations de Bel, ap. *Djâzya*, p. 156, 157; il serait intéressant de rapprocher ce fait, dans une étude spéciale, de divers autres, notamment du rôle politique des femmes comme messagères de paix (nombreux exemples pour le Maghreb, ap. I. Haldûn), et du droit de donner asile qui leur est reconnu, depuis l'époque antéislamique jusqu'à nos jours, dans presque tout le monde arabe.

Lorsque le pain est cuit, le patron prend la planche qui le contenait, la jette au milieu de la chambre du four, commence à retirer le pain du foyer, et le lance au mitron. Le mitron attrape au vol les pains et les range sur la planche. Quand le patron a terminé, le mitron lui dit : « C'est tout pour celle-là? — C'est tout », répond le patron. Alors le mitron enlève la planche et l'emporte à la maison d'où elle vient. Arrivé à la porte, il crie : « ʿÉou ! Madame ma sœur ! — Attends un peu ! », répond la ménagère. Elle sort, prend de ses mains la planche, découvre le pain, en soulevant le mouchoir. Si elle le trouve beau et bien cuit et que le mitron n'a pas tardé à le rapporter, elle lui en donne un bon gros morceau en disant : « Grâces te soient rendues, mon enfant; personne autre que toi ne m'emportera mon pain au four ! » Si elle trouve le pain mal cuit, aigre, incomplètement levé, ou simplement froid, elle accable le mitron d'injures [1], lui, son grand-père et son arrière-grand-père [2], et lui donne un tout petit morceau en disant : « Fiche-moi le camp, enfant du péché ! Par Dieu, jamais de sa vie ton père ne verra plus de mon pain ! » Le misérable mitron s'en retourne tout droit au four, rencogne son quignon dans la sacoche et se remet à enlever les planches et à les reporter à leurs propriétaires. Les morceaux de pain ramassés par les mitrons sont pour eux; eux et leurs parents les mangent; ces morceaux constituent leur salaire; vous les en verrez toujours très avides; donnez un morceau de pain à un mitron et après vous pouvez le tuer [3]. A cause de cela, les gens ont bien raison de dire :

[1] Cf. glossaire sub قرن.

[2] L'habitude d'insulter et de maudire les ascendants d'un adversaire est demeurée, malgré l'interdiction formelle attribuée au Prophète, une pratique courante dans tous les pays arabes. On dit pittoresquement à Tlemcen, de celui qui s'est livré à un débordement d'injures contre le grand-père et l'arrière-grand-père de son adversaire : « Il ne lui a pas laissé un ascendant dormir tranquille dans la tombe » *mā-ḫallâ-lu ǧǧédd'-râqod*

[3] C.-à-d. il est à votre merci.

« Mitron, petit fripon, qui te ferais tuer pour un quignon. » On ajoute encore au dicton quelque chose qui le complète; c'est très grossier et désagréable à entendre; j'ai honte de dire; mais nous considérons que, d'une part, si nous nous taisons, nous priverons les gens de l'utilité (de le connaître); que d'autre part, quelqu'un de malintentionné lisant ceci, et ne trouvant pas ledit complément, pourrait bien dire : « Il n'a pas su donner tout le dicton; c'est pour ça qu'il a prétexté la vergogne. . . . » Aussi bien nous allons le dire; car suivant le proverbe : « Sotte vergogne à vos dépens, est duperie de Satan[1] »; donc, — sauf votre respect, lecteurs — on ajoute : « J'ai eu ta mère sous le paillasson ! »

Lorsque le maître a soif, le mitron va lui chercher de l'eau dans les maisons particulières. Arrivé à la maison où il est venu demander de l'eau, il crie : « ʿÊou ! Madame ma sœur ! Une petite gorgée d'eau pour le patron ! »

Lorsqu'on appelle à la prière du maghreb, le patron fait venir les mitrons, en envoie deux ou trois chercher du son pour les ânes, et répartit entre les autres les petits pains, les *qarchoûla*, les biscuits, les *faqqoûṣa* et les feuilletés, s'il en a. Puis il rassemble tout le reste sur une grande planche comme celle des boulangères; il en prend deux ou trois pains choisis qu'il envoie chez lui et donne à l'ouvrier quelques petits pains, en nombre suffisant pour sa consommation; puis lui ou l'ouvrier monte le restant au marché pour le vendre. Revenons aux mitrons qui sont allés acheter du son; chacun d'eux enfile une rue, et l'on n'entend alors que : « Qui a du son à vendre, qui a du son à vendre? » Le mitron achète le son de chaque maison au boisseau, au demi-boisseau, au quart de boisseau, jusqu'à ce qu'il ait rempli un quarteron ou un demi moudd, selon l'argent que lui a remis le patron.

[1] Ce proverbe est aussi connu en Algérie, cf. Mohammed Ben Cheneb, *Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb*, I, n° 188; comp. *ibid.*, I, n° 689, et III, n° 1922.

Quant aux mitrons, qui sont allés vendre les petits pains, on n'entend que leurs appels, aux alentours des cafés : « Qui veut acheter des petits pains, qui veut acheter des qarchoûla, qui veut acheter des brioches ? » Le patron ne les envoie pas vendre, avant d'avoir fixé le prix de chaque article et de leur avoir fait ses recommandations : « Fais, et fais bien, et rapporte ton argent avec toi ! » (Paroles superflues, au reste) — adresse-t-on des recommandations à un orphelin à propos de ses pleurs [1] ? — le mitron est vrai limier de police, vrai ṭâleb de médersa, vrai apprenti tisserand avisé [2].

C'est l'après-midi du vendredi, après le ʿaṣr. Les mitrons se répandent dans le quartier juif criant : « âlârîsa » et ramassent les marmites de *sekhîna* [3]. A ce moment-là vous verriez le

[1] Comp. Freytag, *Arab. Prov.*, II, chap. xxiii, n° 402 (à corriger d'après Maidānī, Boulac, II, p. 124); III, p. 540, n° 3245; ce proverbe qui était andalou (*Ḥadāiq*, cahier 29, p. 2, l. 7, 8 : اش تعلم اليتيم البكا « N'enseigne pas à pleurer à un orphelin ») ne m'est pas connu en Algérie.

[2] Ce dicton est connu à Tlemcen, où, du reste, la roublardise de l'apprenti tisserand est proverbiale, cf. *J. A.*, juillet 1904, p. 104, 105.

[3] La *sḥîna* est un mets juif composé d'œufs, de pommes de terre, de riz, de pois chiches, parfois de viande et de safran. On le prépare dans une marmite en terre qu'on bouche hermétiquement; après quoi on le fait cuire soit à la maison, soit au four banal. La *sḥîna* est faite le vendredi dans l'après-midi. Elle cuit toute la nuit du vendredi au samedi et est mangée au déjeuner du samedi. Le nom de *sḥîna* n'est donné à ce mets que par les Juifs de l'intérieur du Maroc, et par les musulmans, qui ne le confectionnent pas mais en mangent volontiers. Le mot سخينة (cf. *Nihāia*, II, p. 151) était connu en Andalousie où il désignait une sorte de bouillie de farine; cf. Pedro de Alcala, p. 164, l. 27; *Vocabulista*, p. 545, sub *pultes* (emprunté par l'ancien espagnol *zahinas*; cf. Dozy et Engelmann, p. 361; Eguilaz y Yanguas, p. 521). Les Juifs de langue espagnole de Tanger n'appellent pas le mets *sḥîna*, mais *adafina*; et à Tlemcen, Nedroma, Alger, Constantine, il porte le nom de *dfîna*; c'est proprement le mets cuit à l'étuvée, *enterré* dans la cendre, comme l'a très bien vu Eguilaz y Yanguas dans son intéressant article *Adafina*, ap. *Glosario*, p. 40-42; comp. Lerchundi, *Vocabulario*, p. 20, sub *adafina*; Budgett Meakin, *The Moors*, p. 464. Ce mets était aussi en usage parmi les Juifs d'Espagne

gardien[1] debout à la porte du four! Quelle superbe! Quels embarras! On dirait un juif venu de Lisbonne, et pourtant ce n'est qu'un pauvre déguenillé de juif indigène[2] abîmé comme par le contact de sept marmites. Voyez ces mèches de cheveux qui lui pendent sur les oreilles, cette chéchia noire, écrasée sur la tête et luisante de crasse; elle tomberait sur une pierre qu'elle se briserait, tant elle est sale et graisseuse; au-dessous d'elle apparaît la caboche du bâtard. Il est couvert d'une houppelande, si vieille qu'elle se souvient de l'aïeul des fourmis[3], qui a tant servi que son père déjà

l'époque musulmane. D'autre part, il faut mentionner à titre de curiosité que les rabbins tangérois ont voulu trouver au mot *adafina* une origine hébraïque; ils l'ont mis en relation avec *Exode*, XVI, 23 : les Israélites auraient répondu à l'ordre : אֵת אֲשֶׁר תֹּאפוּ אֵפוּ, par ces paroles : זוֹ אֲפִינוּ *zo-åfinu* «Voilà ce que nous avons cuit», et de ces deux mots combinés on aurait tiré le nom de l'*adafina*. — La *horīsa* désigne dans l'espagnol des Juifs de Tanger un plat de même genre que la *ṣḥīna*, mais de composition plus simple; on n'y met généralement pas de viande et l'on remplace le riz par du blé pilé; on y ajoute force poivre rouge. La *horīsa* est toujours cuite au four (comp. Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 373). C'est naturellement l'arabe هريسة (cf. Eguilaz y Yanguas, *op. cit.*, p. 420, *harija*, *hariza*). Mais ce mot qui a désigné et désigne encore, suivant les régions, des mets de composition variée (cf. *J. A.*, novembre 1860, p. 381 et suiv.; Delphin, *Recueil de Textes*, p. 212, 213; à Alger aujourd'hui une sorte de pâtisserie) est inconnu dans l'arabe de Tanger (comme à Tlemcen et Nédroma) et par là s'explique la corruption que lui font subir les mitrons dans leur cri *ā-lārṛ̂ṣa*, *ā-lōṛ̂ṣa*.

[1] Cf. glossaire sub سمير

[2] On fait une grande différence entre le juif indigène de langue arabe ou berbère et le juif venu d'Europe (surtout de Lisbonne) à une époque plus ou moins lointaine; cf. Nahon, *Les Israélites du Maroc*, ap. *Revue des études ethnographiques et sociologiques*, 1909, p. 259 et 260.

[3] Cette expression est connue à Tlemcen; à Alger on emploie pour parler d'une époque très reculée une expression analogue : *kīf-kân ǧǧédd-ǧammél ṣaṭrûs* «au temps où le grand-père des fourmis était bouc». On ne me fournit au reste aucun détail sur l'aïeul des fourmis; et il n'est plus question dans l'Afrique du Nord ni de فازر, ni de غُفْفان (cf. *Lisān el-ʿarab*, XI, p. 160).

n'avait plus de couleur; un pantalon qui n'est que taches, dont la couleur primitive est indiscernable, lui tombe jusqu'aux chevilles; il a aux pieds des savates rapiécées, dont la mère n'avait plus déjà ni ascendants, ni proches, ni descendants[1]; il s'est passé au cou un sac tout rapetassé; et il est là à s'employer : à peine le mitron a-t-il apporté une marmite de sekhîna, qu'il la reçoit de ses mains, et la pose à terre. Sur le dessus de la marmite, il y a trois sous; il en prend un, le jette dans son sac, et donne les deux autres au patron. Il continue ainsi jusqu'à ce que toutes les marmites soient arrivées. Alors lui les passe et le patron les enfourne. Une fois l'opération finie, le patron ajoute du bois dans le foyer derrière les marmites, ferme la porte du four et donne la clé au gardien qui l'emporte chez lui et la garde toute la nuit. Le lendemain matin, vers huit heures ou huit heures et demie, lorsque arrive le patron, il ouvre le four. Il descend immédiatement à la fosse et commence à retirer les marmites. Le gardien les reçoit de ses mains et les pose à terre; puis il les compte toutes. Alors les mitrons commencent à travailler; celui qui a apporté une marmite la remporte à sa propriétaire qui en échange lui donne un morceau de pain.

[1] Cf. glossaire sub وق.

II. La ʿanṣra [1] au jebel elkebîr [2].

Le jour de la ʿanṣra, les femmes, les filles, les hommes, les garçons, les enfants, tous sortent. Il ne reste en ville que très peu de gens, ceux qui ont un deuil de famille par exemple ou quelque autre empêchement. Et tous ceux qui sortent se munissent de provisions, de tambours longs, de tambours de basque et de timbales; et parmi les garçons et les hommes, les fanatiques de musique emportent avec eux des violons, des luths, des rebâbs, de petites guitares et tous les accessoires d'instruments à cordes dont ils doivent avoir besoin [3]. Pour ce qui est des rebâbs, on a beau les emporter, on les laissera à terre dans le coin de la tonnelle, ou fourrés entre deux des roseaux entrecroisés dont elle est faite, car les joueurs de rebâb sont rares. On les trouve dans la proportion de un sur mille. Ce n'est pas comme les joueurs de luth, les violonistes, guitaristes et tambourineurs; il faut mettre à part les joueurs de rebâb, car pour un d'entre eux vous trouverez mille des autres instrumentistes mentionnés; jugez par

[1] Sur la fête maghribine de la *ʿanṣra*, cf. Doutté, *Magie et religion*, p. 565 et suiv.; et *Merrâkech*, p. 377-381; Westermarck, *Midsummer Customs in Morocco* (*Folklore*, XVI, 1905, p. 28-47); pour cette fête chez les Beni Snous et dans la province d'Oran, Destaing, *Fêtes et coutumes saisonnières chez les Beni Snous*, ap. *Revue africaine*, 1907, p. 261-272. Dans la province d'Alger, la fête est connue sous le nom de *ʿanṣlâ*, cf. Desparmet, *Arabe dialectal*, 2e période, p. 133, 134.

[2] Cf. *supra*, p. 139, note 4.

[3] Sur les instruments de musique maghribins, cf. Bel, *Djâzya*, p. 94, 95, 96 du tirage à part (longue note sur le *rbâb* et la *γâiṭa*); Delphin et Guin, *Notes sur la poésie et la musique arabes*, p. 37-61; Budgett Meakin, *The Moors*, p. 202, 203 (avec de bonnes reproductions du *gumbri*, de la *γâiṭa* et du *ṭbel*); Hoest, *Nachrichten von Marókos*, p. 261 et suiv. (avec une orthographe souvent fautive) et planche XXXI (bonnes reproductions); Bû ʿalî el-γaûî, *Kašf el-qinâʿ ʿan âlât es-samâʿ*, Alger. 1322, p. 98 à 104; Salvador Daniel, *La musique arabe*, p. 66-82.

là ! Il advient même que certaines gens, très riches, emmènent avec eux ʿAlîlo et sa clarinette. Ce personnage s'appelle de son vrai nom le maître ʿAllâl; (on ne le surnomme ʿAlîlo) que parce qu'il est tout petit, tout menu, avec des yeux comme ceux d'un petit poussin. En le voyant de dos, quand il marche, vous jureriez un gosse de quatre ans, tant Dieu l'a créé mal fichu! Quand il commence à jouer de la clarinette, ses yeux se ferment, ses joues se gonflent au-dessous d'un turban si prodigieux qu'on dirait de celui du Cheikh des Benî Msaouar[1]. Quand sa jellâba et ses souliers sont usés et que voulant les vendre il les porte au marché au bric-à-brac qui se tient entre les deux portes[2], il ne trouve personne pour les lui acheter; il est de trop petite taille! On dirait que c'est un cochet nain ou une poule naine! Et le jour de la grande fête[3], le matin, aussitôt que les gens ont fait les sacrifices, je voudrais vraiment que vous puissiez le voir, entouré de paniers pleins de têtes de moutons[4]. Il est planté au milieu comme une de ces massues, dont le choc fait partir la vie dans un vent et empêche le poil de repousser, ayant mis bas sa jellâba, retroussé ses manches sur ses bras, et ceint un tablier de cuir. On ne lui voit que ses petits yeux comme ceux du diable et ce turban

[1] Cf. sur cette tribu jebalienne, Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 607-618.

[2] Cf. sur la place située «entre les deux portes» immédiatement avant *bâb-ʾIfahs*, *Arch. mar.*, I, p. 100.

[3] La fête des Sacrifices.

[4] C'est l'habitude dans les familles tangéroises, comme à Tlemcen et à Medéa, de manger des têtes de mouton le deuxième jour de la fête des sacrifices; cf. Lerchundi, *Vocabulario*, p. 175, sub *carnero*. Les forgerons de la ville creusent un trou dans la rue, y allument du feu et y flambent les têtes de mouton qu'on leur apporte, moyennant rétribution. Cette habitude devait exister en Andalousie et c'est vraisemblablement à elle qu'Ibn Guzmân fait allusion dans la jolie pièce de p. 27ᵃ, l. 7 : وفي شان تشويط الروس خفرة(ة) في كل حارة(ة) «et pour le flambage des têtes, il y a un trou dans chaque quartier».

large comme une mesure à grain qui lui tombe sur les épaules. Vous auriez plaisir à le voir empoigner de sa menotte une hache qui pèse une livre et demie [1], s'employant à casser les cornes pour passer vite les têtes à son frère qui les grille; des mains maculées de sang comme s'il dévorait (la viande crue)! Et avec tout ça, par-dessus le marché, une superbe! Qu'on vienne à lui parler, il vous ferme le bec en disant : «C'est un franc de monnaie espagnole, ou sinon enlève-moi ta tête [2]!» Son orgueil est tel qu'il ne consent pas à aller creuser, comme les autres forgerons, un trou dans la rue pour y griller les têtes de mouton. Toutefois, il faut avouer, pour l'amour de la vérité chère à Dieu, que c'est lui le meilleur musicien du pays. Je devrais peut-être vous dire même que dans tout le Maroc il n'y a personne à lui faire la pige comme joueur de clarinette. S'il s'agit encore de jouer du luth, nul ne peut l'y prendre en faute! Si vous lui demandez de la sorcellerie, nul ne peut lui rendre vains ses prestiges! Et quant au coup de gueule! personne ne peut lui tenir tête, citadin ou montagnard, lettré ou ignorant, ni qui que ce soit au monde sur terre ou sur mer! Si vous abordez avec lui les échecs, les dames, les cartes, il est imbattable; c'est un fort entre les forts, invincible aux jeux anciens comme aux jeux modernes. En médecine, en astronomie, c'est un afrît d'entre les afrîts de notre seigneur Salomon [3]. Toutes les sciences de l'univers se donnent rendez-vous dans sa cervelle et il vous met à *quia* le meilleur ṭâleb. En prestidigitation, tout de même : il roule un bout de papier, l'avale et vomit une pièce d'un franc. Il rive leur

[1] Une livre et demie «bouchère» *ṛṭâl g"zzāṛẹ*, c.-à-d. un kilo et demi (cf. Gilles, *Le Dialecte marocain*, n° 1, p. 7 et 8).

[2] Mot à double sens «remporte la tête de mouton que tu apportes à griller» ou «enlève de devant mes yeux ta propre tête, que je ne te voie plus».

[3] Conf. *supra*, p. 145, n. 1.

clou à tous ceux, quels qu'ils soient, qui font les malins avec lui, et les rend des objets de risée comme Ṭozzân ou comme Mâni Ṣamṣam — vieux païen, vieux mangeur de pierres dures et de figues de Barbarie constipantes —[1]. Voilà ce que je vous prie de dire à vos amis et à vos parents, même aux plus éloignés, même à ceux qui vous sont unis par un lien aussi faible que l'odeur de la graisse restée au fond de la marmite!

Revenons aux gens qui vont aller fêter la ʿanṣra; ils se lèvent très tôt, au point du jour, lorsque la lumière bleue (du crépuscule) demeure au ciel, ou même lorsque les étoiles brillent encore, au moment du *nebboûri* — le nebboûri, c'est cette faible lueur de la première aurore, instant où les subsistances sont réparties entre les humains —[2]. Or donc tous

[1] Ce sont des fous de Tanger (cf. *supra*, p. 128, note 1); les mots entre tirets qui suivent le nom du second sont un brocard rimé, assez vide de sens, que les enfants lui décochent quand ils le trouvent dans la rue.

[2] La croyance que la subsistance terrestre est répartie entre les humains, chaque jour, au point du jour, se trouve aussi en Algérie. Il faut se lever de bonne heure, pour obtenir du «diviseur des subsistances» *qâssâm lerzâq*, au moment où il opère sa distribution, une part aussi abondante que possible. Je ne connais rien dans la littérature du ḥadîts qui atteste exactement la même croyance à une époque ancienne; mais je tiens la croyance maghribine actuelle pour un développement de la croyance orthodoxe, qu'au point du jour, les anges gardiens de la nuit remontent vers Dieu, tandis que les anges gardiens du jour descendent sur la terre (cf. Buḫârî, *Maw̱âqît*, n° 16); un développement dans ce sens est déjà marqué par le curieux ḥadîts rapporté par Ṭabarî, *Tafsîr*, XV, p. 88 (sur Coran, xvii, 80 ان قرآن الفجر كان مشهودا; comp. el-Ḥifnî sur *el-ǧâmiʿ eṣ-ṣaġîr*, I, p. 428); dans l'heure qui précède le point du jour, Dieu, descendu au ciel inférieur avec la troupe des anges, promet de pardonner à ceux qui imploreront le pardon, de donner à ceux qui demanderont, d'exaucer ceux qui formuleront des vœux, jusqu'à la première aurore. Une comparaison s'impose avec le Νυχθήμερον de la version arabo-éthiopienne du *Testament d'Adam* publiée par Bezold, ap. *Th. Nöldeke Orient. Studien*, II, p. 893-912 : à la dixième heure de la nuit (celle qui précède le point du jour) «les portes du ciel s'ouvrent, les vœux des croyants sont exaucés, les demandes sont accordées, les bienfaits et les dons de Dieu descendent sur la terre» (p. 901-902).

se sont éveillés, ont fait les ablutions et la prière; on a mis les cafetières sur les braseros; chaque enfant s'acquitte de la besogne dont il est chargé, l'un grille le pain, l'autre met à chauffer les feuilletés. Si dans la maison on a des qarchoûla, on les apporte; si l'on n'en a pas, on envoie le fils avec un quart de réal ou deux vellons acheter une ou deux livres de beignets au marchand de beignets. Après quoi, le plateau posé à terre, le café versé, on commence à déjeuner. Chacun se garnit la panse de son mieux, car nos Marocains, s'ils n'ont pas, Dieu m'est témoin, le ventre gonflé et l'estomac rempli le plus possible, sont incapables d'avancer d'un pas; vous leur donneriez un doublon pour un pas qu'ils se refuseraient à le faire! Et alors comment voudriez-vous qu'ils montent de la ville jusqu'au Jebel elkebîr, et à pied encore? Arrivés tout juste au grand Socco, ils seraient à bout de forces et n'auraient plus de jambes pour faire le saut jusqu'à l'embranchement des chemins. Or donc, les femmes, quand on n'a plus un coin de vide dans le corps, attrapent leurs haïks, se drapent et se voilent, et l'on crie : « (En route) le Maroc est vert[1]! » Nos gens prennent le chemin qui les conduit à l'oued des Juifs[2]. Il y a là des caravanes de femmes et des charges (de provisions). On ne trouverait pas où planter une aiguille, et la route du Jebel dirait volontiers : « Si un seul, ô rien qu'un seul, voulait bien s'enlever! » A tel point que si tout ce monde rencontre quelques bûcherons descendant de la forêt[3], ces malheureux doivent ramener en arrière

[1] Traduit par conjecture; il faut vraisemblablement considérer cette expression comme une altération expresse du dicton de Sīdī ʿabd-er-Raḥmān el-Meždūb الغرب غدّار (cf. DE CASTRIES, p. 75, n° 184); mais j'ignore pourquoi ces mots sont employés aujourd'hui à Tanger comme une exclamation signifiant « dépêchons-nous! ».

[2] Cf. sur cette rivière, et la dépression où elle coule, *Arch. mar.*, I, p. 156, 157.

[3] Cf. *supra*, p. 139, 140.

leurs ânes jusqu'à ce que s'écoule cette cohue du bon Dieu, que cesse ce pêle-mêle et finisse ce vacarme. Alors seulement le pauvre bûcheron peut passer en affrontant les flots d'une poussière, si épaisse l'espace d'un bon quart d'heure, que vous en diriez : « Pas possible que ce soit de la poussière, c'est du brouillard! » Le malheureux commence à pester : « C'est la maḥalla de Moulêy Slîmân [1], ce ne sont pas des pélerins! » Et voici par exemple que tout à fait à l'arrière-garde suit une vieille, une très vieille toute décrépite, pareille à un scorpion, pareille à un serpent dont le nez distille le venin [2]. Elle a saisi au vol ces paroles du bûcheron; elle se tourne vers lui, et alors, que Dieu soit en aide au pauvre diable! que ne va-t-il pas entendre sur son grand-père et le grand-père de son père, du temps qu'il jouait à la balle [3]! Elle commence à l'attraper : « Tu vas nous porter la guigne! Mes cinq doigts et la cécité dans ton œil! Fils de déguenillé! Fils de banni! » Voilà-t-il pas que d'autres vieilles l'entendent :

[1] En 1226, le neuvième des sultans de la dynastie ʿalauïa, Moulêy Slîmân ben Moḥammed réunit contre les Berbères Geruân une armée considérable, où figurèrent des contingents de toutes les tribus marocaines soumises au pouvoir des Chérifs. L'expédition échoua complètement. Ce gros effort militaire et son échec retentissant ont vivement frappé les historiographes marocains (cf. *Istiqṣā*, IV, p. 143, l. 13, 14 : حتّى لم يبق احد بالمغرب...جمع عظيم; comp. les réflexions d'ez-Zaiānī ap. *etturǧumān elmuʿrib*, traduction Houdas, p. 193) et la *maḥalla* de Moulêy Slîmân est demeurée proverbiale dans le Nord marocain. Proverbiale aussi est « la lettre de Moulêy Slîmân » : *ɣăḥḥâ-džib-bṛâ-dmulei-slîmăn* « (je ne le ferai absolument pas) apporterais-tu même la lettre de M. S. ». Le sultan Moulêy Slîmân fut grand épistolier; trois lettres de lui aux gens de Fez sont particulièrement célèbres, la dernière contenant son testament politique; es-Slāuī a rapporté le texte de deux d'entre elles, et analysé l'autre (cf. *Istiqṣā*, IV, 154-155, 159, 166). C'est vraisemblablement à l'une de ces lettres que le dicton fait allusion, peut-être à la deuxième qui provoqua à Fez une véritable révolution (cf. *ibid.*, p. 160).

[2] Comp. Ben Cheneb, *Prov.*, n°s 865, 981; Delphin, *Recueil de textes*, p. 118, note 10.

[3] Comp. *supra*, p. 147, note 2.

« Qu'as-tu, mère une telle? » Et elles se détournent : « C'est ce bûcheron, répond-elle, qui vient de dire ceci et ça! » Alors toutes commencent d'un même coup de gueule : « Eh dis donc, toi! Ta fiente n'a pas encore séché dans le pays et tu veux avaler tes seigneurs et maîtres, les gens de vieille souche, de famille puissante, dont les chandelles ont une coudée de long[1]! Par Dieu, si notre fils ou notre mari t'avaient entendu, ils te feraient entendre, espèce de pignouf, ce que tu n'entendras jamais! Ils te feraient voir ce que sont ton père et ton grand-père; ils t'ouvriraient la bouche et t'y mettraient du piment rouge[2]! » Le pauvre diable n'échappe à leurs injures qu'à grand'peine. Il faut que Dieu lui fasse trouver quelque haie, quelque coude du chemin où il s'empresse de se défiler pour se mettre à l'abri; et lorsque, plus bas, il rencontre l'oued et qu'il s'enfonce dans une fondrière, il dit tout hors de lui : « Mieux vaut la boue et la fatigue que ces gueules de malédiction. Elles m'ont fait supporter des épreuves comme celles de Tamîm-ed-dâr[3]; je les laisse à Dieu et au Saint maître de la forêt[4]. »

Jâmaʿ el-Moqraʿ[5] est situé immédiatement au-dessus de l'oued des Juifs, à environ deux cents pas. Cette localité est à moitié route de Sîdi 'l-Maṣmoûdi à la ville; c'est un en-

[1] Cf. un dicton analogue en Algérie ap. Ben Cheneb, *Proverbes*, III, p. 117, n° 2284. — L'emploi de longues chandelles serait un raffinement d'élégance; comp. وشمعة طويلة dans la chanson marocaine sur le thé, ap. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, 481.

[2] Supplice marocain bien connu; cf. Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 118.

[3] C'est sous ce nom qu'est connu, dans l'Afrique du Nord, le légendaire compagnon du prophète تميم الداري (cf. Basset, *Les aventures merveilleuses de Temim ed Dâri*, extrait du Journal de la Société asiatique italienne, V, 1891, p. 11, l. 22; p. 13, n. *a*); et il en était probablement de même en Espagne (cf. G. Roble, *Leyenda de Temim addar*, ap. *Leyendas moriscas*, II, p. 97 et suiv.).

[4] C'est Sîdi 'l-Maṣmoûdi, cf. *infra*, p. 63 et suiv.

[5] Gros village du Fahṣ peuplé de rifains, *Arch. mar.*, I, p. 197.

droit accidenté avec beaucoup d'arbres, des cactus, de larges dalles et du grès tendre, dominant l'Océan. Vous apercevez devant vous la mer comme une mare, et en dessous de Jâmaᶜ el-Moqraᶜ la plaine de Marchân[1]; et où que vous jetiez les yeux, vous voyez les chemins, les jardins, les potagers et tous les biens de Monseigneur Dieu! Les légumes de cette localité, les courges notamment, sont les plus renommés, les plus doux, les plus savoureux; il n'y en a pas d'un goût plus agréable. Tout Tangérois qui achète des courges à la Plaza[2] ou au grand Socco ne saurait manquer de demander si oui ou non elles viennent de Jâmaᶜ el-Moqraᶜ. Si le marchand répond : «Oui», l'acheteur attrape une courge — courge dite d'es-slâwi[3] ou autre, — il y mord et la goûte du bout de la langue pour voir si elle est douce. Voilà la manière de goûter les courges. Vous trouverez encore à Jâmaᶜ el-Moqraᶜ les fruits, poires, pommes, figues-fleurs, figues violettes et figues brunes; et les figues de Barbarie les meilleures viennent de là. Elles sont fraîches et douces, parce qu'elles sont poussées parmi les pierres; et les figues de Barbarie des terrains pierreux sont les plus renommées. Il n'y a pas meilleures figues de Barbarie que celles de Jâmaᶜ el-Moqraᶜ; je n'en excepte que celles d'Oued Râs[4], et après, tirez l'échelle.

A el-Merâtaḥ[5], on trouve à droite et à gauche les jardins

[1] Le plateau bien connu qui domine Tanger au Nord-Ouest, cf. *Arch. mar.*, I, 153, 154.

[2] C'est le marché aux légumes qui serait appelé aussi *qāṣāṭ-ʿlḥuḍra*, d'après *Arch. mar.*, I, 50 et 100.

[3] Sorte de courge longue et vert pâle, cf. *Kašf er-Rumūz*, p. 77; sur les variétés de courges du Nord marocain, *Arch. mar.*, VIII, p. 30, n. 3.

[4] Région limitrophe d'Anjra et du territoire des Benī Msaouar; cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 746 et suiv.

[5] Cf. sur cette localité *Arch. mar.*, I, 154; l'explication populaire du nom de *mrāṭaḥ*, «lieux de repos», a beaucoup pour elle (cf. *rṭāḥ* ارتاح «se reposer»; et le secondaire tunisien *rattaḥ* ap. Stumme, *Tun. gr.*, p. 166).

des Européens, entourés de murs de pierres ou de haies; il y en a aussi qui ont des clôtures de fil de fer et d'autres qui ont des clôtures en planches. A chaque porte il y a un ou deux bancs. A mi-chemin, l'on trouve une montée très raide, si raide même que ceux qui la gravissent, le cœur leur manquant, l'appellent la montée du pont du Jugement dernier [1]. Or donc, celui qui est fatigué s'assied et se repose dans son accablement sur l'un des bancs dont nous avons parlé. C'est pour cela qu'on nomme l'endroit el-Merâtaḥ (les reposoirs). Laissons derrière nous Jâmaʿ el-Moqraʿ, laissons aussi el-Merâtaḥ, et parlons maintenant d'Âgla.

Âgla [2] est situé au-dessous de el-ʿOnṣar et au-dessus de Sîdi 'l-Maṣmoûdi, dans un terrain accidenté, avec des précipices, des ravins, des trous, de larges roches glissantes; et au-dessous il y a le rivage de la mer, des récifs, des blocs de pierres amoncelés. Si quelqu'un roulait sur ces pierres glissantes, il s'en irait dégringolant jusqu'au rivage au beau milieu de ce chaos du bon Dieu, et ça lui ferait passer le goût du pain! Que puis-je vous dire? Âgla c'est un endroit où l'on s'esquinte, un vrai « châtiment douloureux » [3]. On ne trouve à y louer que ses poires musquées et une espèce de fleur qui s'ouvre la nuit. Toutefois, les rossignols y sont nombreux et aussi les oiseaux de toute espèce. Lorsqu'ils chantent les louanges de Dieu le matin, ils feraient revivre un cœur mort! A plus forte raison lorsqu'ils ont entendu la mélodie des instruments à cordes des gens de la ʿanṣra! Et ceux-ci, entendant à leur tour la chanson du rossignol, se tournent vers lui et lui disent : « C'est dommage, rossignol,

[1] L'imagination populaire au Maghreb se représente le pont du Ṣirāṭ non seulement « affilé comme un sabre et mince comme un cheveu » conformément à l'eschatologie orthodoxe, mais encore comme s'élevant en pente très rapide.

[2] Cf. sur cette localité, *Arch. mar.*, I, p. 154.

[3] Cf. *supra*, p. 52, n. 1.

que, quand tu as bu le jus des figues-fleurs, tu t'enroues et cesses de chanter[1]; tu répondrais à notre désir en continuant tout le long de l'année!» Voilà ce qu'est Âgla.

Maintenant attrapez-moi la montée qu'on appelle le raidillon des bonnes femmes et continuez en grimpant à quatre pattes; les bêtes de somme ne s'en tireraient pas. Il leur faut faire un détour par un chemin où le sol est de la terre; dans un chemin sur le roc comme celui de cette montée, elles ne s'en tirent pas. C'est seulement au haut que vous commencez à descendre un peu et que vous rejoignez notre bonne maîtresse Madame la plaine. Alors plus rien que la plaine et les dons de Dieu[2], les herbages, l'orge tardif en épis. Où est-il, où est-il ce zéphyr? Quelle chose exquise[3]! Je n'ai rien de plus à vous dire. Oui! Si vous voyiez tout cela, vous ne vous résigneriez pas à en détourner le regard de vos yeux. Que Dieu laisse à l'œil ce qu'il a vu, et voilà! C'est dans cette plaine que se trouvent les plus beaux vergers d'Âgla. Maintenant, quand nous prenons le chemin tout droit, nous entrons dans un sentier très étroit, tout obstrué de haies et de ronces, et qui ressemble à un chemin des Souâni[4] appelé Boû Khachkhâch. Une fois à l'extrémité de ce passage, nous retrouvons la grand'route qui aboutit à el-'Onṣar; dix pas à peine et nous y voilà! Voilà cette source pure avec son ombre et toute sa beauté. Il y a là un berceau aussi haut que large et ombrageant à proportion toute la source; voûte d'arbres, rien de plus, oliviers et osiers. Ce

[1] Le rossignol finit de chanter avec la fin de la saison des amours, c'est-à-dire au mois de juillet; ce moment est aussi celui de la maturité des figues-fleurs; on attribue le silence du rossignol à l'action sur sa voix du jus des figues-fleurs.

[2] Traduit par conjecture; l'allitération *lōṭâ ṷma-ṣṭâ*, très courante à Tanger, est inconnue en Algérie.

[3] Cf. glossaire sub حل.

[4] Cf. sur ce village peuplé de Rifains, situé à deux kilomètres de Tanger sur la route de Fez, *Arch. mar.*, I, 193.

IMPRIMERIE NATIONALE.

sont leurs branches et leur feuillage qui donnent l'ombre, la fraîcheur et tempèrent le zéphyr. Au-dessous il y a un grand trou en forme de trémie de moulin à grain, rempli d'une eau pure comme l'or, fraîche et légère; au fond le visiteur voit se refléter son image, tant le liquide est clair et limpide. L'eau sort de terre par un petit orifice naturel, depuis le commencement du monde. Personne n'a creusé la source, personne ne l'a aménagée; c'est Dieu qui l'a faite ainsi. Il n'y a de renommé parmi les productions d'el-ʿOnṣar que la rose de Sijilmassa, royale, d'un rouge éclatant, avec un parfum pénétrant qui fait éternuer[1]; on trouve là aussi la sesbanée, les prunes dites de Valence, et aussi la Portugaise, variété de prune noire. Les esclaves des gros richards[2] montent avec des mulets chargés de tonneaux et de gargoulettes dans des chouâri. Ils remplissent leurs récipients de l'eau d'el-ʿOnṣar ou de l'eau de leurs jardins; ils bouchent les gargoulettes avec du laurier; puis ils cueillent des bouquets qu'ils entourent de traînasse, et ils redescendent. Chaque jour, matin et soir, ils vont ainsi chercher de l'eau; ils n'y manquent jamais. A environ sept à dix minutes d'el-ʿOnṣar se trouve Tchourrâr[3]. Il y a là un rocher d'au moins cent brasses mâlekites[4], avec une large excavation au milieu d'où l'eau

[1] C'est celle qu'on appelle aussi «rose du Tafilelt», cf. Dozy, *Suppl.*, p. 295, sub فيلالى.

[2] Cf. glossaire sub حرّاث.

[3] Cf. *Arch. mar.*, I, 154; *ǒŗŗār*, avec un pl. *ǒŗāuŗ*, signifie «cascade»; le mot est probablement d'origine romane, cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 253; Simonet, *Glosario de voces ibéricas*, p. 167, 168; toutefois en Algérie, on a dans ce sens *šăŗšāŗa* (maltais *čarčāra*, ap. Falzon, p. 38), pour lequel il ne faut pas perdre de vue le classique شلشل.

[4] La «brasse malékite» (*qāma mălkīia*) n'est pas du tout une mesure de longueur usuelle à Tanger. Il n'en est guère fait mention que dans les récits des conteurs, et quand on interroge sur ses dimensions on obtient les réponses les plus fantaisistes. Les lettrés renvoient à la fixation de la قامة indiquée par les commentateurs du précis malékite de Sīdī ḫalīl (généralement «sept pieds» ou «quatre coudées»). Par contre les conteurs

sort été comme hiver. Jamais elle ne cesse de couler. Elle est pure comme de l'argent; et en payant de ce bas monde et ce qu'il contient [1] le plaisir d'en boire une gorgée, on ferait vraiment un bon marché! Buvez-en une seule lampée : auriez-vous mangé autant qu'il est possible que vous mettant à taper sur un ragoût, vous diriez bientôt : « Mais où est-il donc passé? »

Lorsque toute cette foule monte au Jebel, ceux qui sont de Jâmaʿ el-Moqraʿ entrent dans leurs jardins, et alors, si ce qui reste de la journée est encore long comme une corde, dès le soir même ils vont visiter le Saint. S'il ne reste plus que peu de temps jusqu'à la nuit et qu'avant que vous vous grattiez la tête, l'appel à la prière du maghreb doive retentir, on remet la visite au lendemain matin. On se lèvera au point du jour, avant le chant des poules. Laissons-les et voyons ceux qui sont montés vers le Jebel, vers Agla, etc. Ceux-là, avant d'entrer dans leurs vergers, même si le soleil est près de se coucher, ne manquent pas d'aller voir le Saint. Le gardien vient au-devant d'eux à la porte : « Salut aux visiteurs. — Que Dieu te donne le salut! », répondent-ils. Ils enlèvent leurs souliers à la porte et se tiennent debout [2].

populaires assignent à la « brasse malékite » des dimensions extravagantes : *ʿlqâma-lmalkîya fêha-ṛbʿîn-draʿ* « la brasse malékite contient quarante coudées »! L'épithète de مالكي caractérise dans divers textes des mesures de longueur; ainsi ذراع بالمالكي ou ذراع مالكيّة ap. Ibn Batoutah, I, p. 221; *J. A.*, nov. - déc. 1886, p. 499; Ahmed bey Kamal, *Livre des perles enfouies*, passim, par exemple p. 14, p. 138; aussi خُطا مالكية, *ibid.*, p. 138 (communication amicale de G. Wiet).

[1] Expression empruntée à la langue de l'éthique musulmane, et déjà fréquente dans le ḥadits (par ex. Buḫārī *ğihād*, n° 5, n° 6; *bad'-elḫalq*, n° 8).

[2] El-Kattānī, dans les 68 premières pages du tome I de la *Salwat el-'anfās*, a donné un véritable petit traité du culte des saints au point de vue de la doctrine maghribine, et un rituel de ce culte; sur la plupart des points, il rapporte et discute les opinions des rigoristes musulmans

Ils tendent au gardien des coqs, l'un après l'autre. Lui les égorge[1], tandis qu'ils restent debout à regarder. Si le coq tressaille très fort, ils se disent : «Notre vie sera encore longue»; et s'il ne tressaille pas, ils se disent : «Notre vie sera courte». Ils pensent de même dans leurs cœurs pour les chevreaux et les moutons de la fête des Sacrifices[2]. Quand on les égorge, les femmes sont là attentives à guetter les frémissements des victimes. Nos gens s'oignent du sang des coqs au front, aux articulations des mains et des pieds[3], puis ils entrent au tombeau du Saint. Ils embrassent les murs en disant : «Nous sommes les hôtes de Dieu et tes hôtes, ô maître de la forêt!» Puis ils pénètrent à l'intérieur, embrassent le tombeau et se frottent le visage à l'étoffe qui le recouvre[4]. La gardienne leur apporte le brasero ou le brûle-parfums et ils font des fumigations d'aloès, de jâoui ou d'encens. Si leur fils ou leur mari est ṭâleb, il leur récite du Coran auprès du Saint; sinon, ils appellent le gardien —

qui se sont occupés de la question, notamment celle de Ibn el-Ḥâǧǧ dans le *Madḫal*. — Il recommande expressément aux visiteurs des tombeaux des saints d'enlever leurs chaussures, p. 38, 39.

[1] L'auteur de la *Salṿat el-'anfâs* s'étend longuement sur la question des sacrifices aux marabouts (p. 55 *in fine* et suiv.); n'osant trop les blâmer, il cherche à n'y voir qu'une aumône de la chair des bêtes sacrifiées, et examine surtout dans quels cas la consommation de cette chair sera licite. — Les sacrifices de coqs et de poules sont extrêmement fréquents dans l'Afrique du Nord (cf. Doutté, *Magie et Religion*, p. 455, 456, 463, 464, 475, avec de nombreuses références), et semblent même spécifiquement africains (cf. Goldziher, *Muham. Studien*, II, p. 348-349).

[2] Comp. sur le présage tiré du tressaillement des victimes : Doutté, *op. cit.*, p. 468; Goldziher, *loc. cit.*, p. 347.

[3] Les onctions avec le sang des victimes sont rarement pratiquées en Algérie. Cf. cependant Doutté, *op. laud.*, p. 470 et 473; cf. glossaire sub نشر.

[4] Formellement blâmé par l'auteur de la *Salṿat el-'anfâs*, p. 43, «parce que c'est une pratique des chrétiens». L'auteur cite Ibn el-Ḥâǧǧ *Madḫal*, I, p. 218, 219.

cinq sous n'ont jamais causé de honte à personne [1] — et celui-ci récite pour eux [2]. Après quoi il lève les mains pour la fâtḥa [3] à leur intention, et le chemin qui l'a amené le ramène. Et maintenant les femmes tirent d'une poche dans

[1] Expression proverbiale inconnue en Algérie.

[2] La pratique de la récitation du Coran au tombeau des saints, courante en Algérie et au Maroc, est discutée longuement au point de vue de l'orthodoxie musulmane et légitimée ap. *Salwat el-'anfās*, I, p. 31-35.

[3] C'est-à-dire «ils adressent des vœux à Dieu en élevant les mains, les paumes ouvertes tournées vers le ciel, à la hauteur du cou»; comp. pour la signification de cette attitude, Goldziher, ap. *Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 327. L'explication de l'expression elle-même donnée par Vassel (*Über marokk. Processpraxis*, ap. *Mitt. d. Seminars*, V_2, 1902, p. 188) «prière avec les mains *ouvertes* (ne pas confondre avec la première sourate du Coran)» me semble difficilement admissible. A vrai dire, à Tanger non plus qu'à Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte aus Fes*, ap. *Mitt. d. Seminars*, XII_2, 1909, p. 27, note 3), à Tlemcen (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 248, note 1), à Sfax (cf. Narbeshuber, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 19 note 33), la récitation de la première sourate du Coran (à Tanger, *l'fātiḥa*, en Algérie *lḥámdulillāh*) ne prend nécessairement place dans la *fātḥa*. Mais elle a dû d'abord servir d'introduction ou de conclusion aux vœux qu'on formulait dans l'attitude particulière décrite plus haut, donner son nom à leur série; c'est ce que constate expressément l'auteur de la *Salwat el-'anfās* dans l'intéressant passage où il apprécie la valeur de cette pratique (II, p. 160, 161; comp. Cherbonneau, *Essai sur la littérature arabe au Soudan*, p. 17, 18). De même en Arabie, la *fātḥa* mecquoise, par laquelle on conclut tous les actes importants de la vie sociale, et qui est accomplie dans la même attitude que la fātḥa marocaine, comporte essentiellement la récitation de la *fātiḥa* (cf. Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, p. 35 et particulièrement note 3; et comp. pour une fonction analogue de la récitation de la *fātiḥa*, elia Qoudsī, *Corporations de Damas*, p. 20 et suiv.; p. 29, le *pater noster* appelé فاتحة النصارى); par contre, on trouve, dans l'Arabie du Sud, des *fātiḥa* sans récitation de Coran (cf. Landberg, *Dafīna*, p. 559, 560; 718, 719; 1070, 1071). En outre, il n'est pas rare, à Tanger (dans les fiançailles, comp. Lane, *Mod. Egyptians*, I, 202, 203), à Alger (surtout au cas de *fātḥa* pour la guérison d'un malade) et chez les Bédouins d'Oranie (cf. Delphin, *Textes*, p. 315 *in fine*), qu'on termine la série des vœux par la récitation de la première sourate du Coran.

leur dos ou dans leur ceinture deux ou trois paquets de bougies, ouvrent le premier, en sortent deux ou trois bougies et les plantent dans des chandeliers de fer blanc [1]. Ces chandeliers sont très courts avec une pointe au milieu fichée dans la planche de support, pour qu'on puisse y planter la bougie de bonne façon [2]. Mais n'oublions pas les jeunes filles qui sont montées avec leurs parents voir le Saint. Ceux-ci sont tout occupés à allumer des bougies; mais elles, tout en faisant semblant d'embrasser la balustrade du tombeau, disent au Saint : « Chose de Dieu, pour l'amour de Dieu [3]! Nous cherchons asile auprès de toi! Ô Sîdi 'l-Maṣmoûdi! Ô Sîdi 'l-Maṣmoûdi nous sommes sous la protection de Dieu et sous la tienne; ô oiseau vert [4], ô lampe de la forêt, ô toi qui habites les montagnes! Mon cœur est triste; accorde-nous le bien et donne-nous tes faveurs, ô mon Dieu! Fais que j'épouse un tel et que je n'épouse pas l'autre. Procure-moi celui qui me sera avantageux et éloigne de moi celui dont je n'ai que faire. Ô mon Dieu! Mon cœur est tout affligé. Ô mon Dieu! Ô Seigneur! En voilà une chance que la mienne! O mon Dieu, débarrasse-moi de ce vaurien; que Dieu le maudisse, lui, son amour et ceux qui l'ont envoyé vers moi! »

Or chaque famille, hommes et femmes, entre dans son

[1] Pratique approuvée par l'auteur de la *Salwat el-'anfās*, I, p. 64 *in fine*.

[2] Cf. glossaire sub وقيّة.

[3] C'est la formule par laquelle les mendiants sollicitent la charité publique (cf. glossaire sub متع); ceux qui ont à obtenir du saint une faveur se présentent comme s'ils demandaient une aumône.

[4] Le nom d'« oiseau vert », donné ici à Sîdi'l-Maṣmoûdi est donné à Tlemcen par les femmes à divers saints. Le célèbre théologien es-Senoûsi notamment, d'après la légende locale, se serait montré sous la forme d'un oiseau vert. Goldziher a étudié la croyance musulmane à la migration des âmes des martyrs et des saints dans les corps d'oiseaux verts, ap. *Globus*, mai 1903, LXXXIII, n° 19, *Die Seelenvogel im islamischen Volksglauben*, p. 302; cf. aussi Landberg, *Dafīna*, p. 1018.

jardin; et une fois là, on se sépare. Les hommes enlèvent le bagage du dos des bêtes et passent aux femmes les ustensiles et provisions. Celles-ci étendent les nattes dans une vaste tonnelle, déploient alors les tapis, disposent les matelas et s'asseyent; puis elles posent à terre le plateau, font du thé et commencent à s'enfiler des verres à tire-larigot. Quand on a fini de boire du thé, les femmes attrapent les tambours, les tambours longs, et se mettent à fêter la ʿanṣra par des chansons. Parlons maintenant des filles, petites et grandes; elles se concertent pour suspendre la balançoire [1] : où et com-

[1] Cf. sur la balançoire dans l'Afrique du Nord, Doutté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, p. 580, 581; et *Dialecte de Tlemcen*, p. 206. A Tanger comme à Tlemcen, le jeu de la balançoire est en honneur tout l'été, sans qu'on le pratique plus spécialement à des jours déterminés. A Tétouan, on s'y livrerait surtout, d'après Doutté (*loc. cit.*), au moment des abricots. La chansonnette de p. 174, l. 24, ferait alors, semble-t-il, allusion à cette habitude. En complément à ce qu'a dit Doutté (*loc. cit.*) il faut dire que dans la région de Teniet el-hadd, on se livre surtout au jeu de la balançoire au moment du battage des céréales «parce que le va-et-vient de la balançoire passe pour amener la brise nécessaire au travail des vanneurs». La balançoire est connue dans toutes les régions arabes et berbères de l'Algérie et sous les noms les plus variés. Le *māṭṭ̣ša* ou *mṭṭ̣ïša* de Tanger qui était aussi andalou (Pedro de Alcala, 149, l. 28 sub *columpio*) ne m'est connu en Algérie, qu'à Cherchel, sous la forme *mṭ̣ša*, mais il est à rapprocher du *šeiiāṭå* des Juifs tlemceniens et algérois et du *ṭṭ̣ṭ̣ïša* de Tolga. Par ailleurs, le *duržīḥa* du Maghrib oriental (cf. Stumme, *T.G.*, p. 165; *M.G.T.*, p. 297, *ḍaržīḥa*) se retrouve dans le Sud constantinois (*ḍeržṭ̣ḥa*), et avec métathèse dans le Sud algérois, et chez les bédouins et ruraux d'Oranie *ḍoḥraiža;* à Oujda *taṯʿrīža*. Un autre groupe de noms est celui de *ǧarlūla* à Alger, *ǧoılṭ̣ila* chez les ruraux du Tell algérois et constantinois, *ǧuylīla* à Tlemcen, à rapprocher du *tarlāila* de La Calle. D'autres noms apparaissent encore isolément : *dīnṭ̣iḥa* à Mazouna, *mḥalḥʿla* à Collo, *ḥallṭ̣iža* à Bougie, *šennāiqa* à Msila, *šembāiṭa* à Guelma, *yollṭ̣iša* à Nedroma. Le nom de la balançoire à Negaous *muržāḥ* est proche des classiques مرجوحة, مرجوحة, رجاحة (par la contamination desquels peut être expliqué le groupe *duržīḥa;* cf. *Z.D.M.G.*, 1896, p. 328) et des noms orientaux : égyptien *murgṭ̣ḥa* ou *murgūḥa*

ment? L'une d'elles dit : « Nous n'avons ni corde de palmier nain, ni corde de chanvre, ni corde d'aucune sorte, rien du tout, rien de rien! » Une autre, l'entendant, dit alors : « N'avons-nous pas monté le bagage sur des bêtes? La charge de la bête de somme, il faut qu'elle soit attachée par des cordes entre-croisées; et d'une! » Une autre vient alors donner son avis et dit : « Preste, allez! Au chouâri! les cordes y sont restées attachées. » Aussitôt les voilà parties d'ici à là jusqu'auprès de la haie, et elles entourent le chouâri comme la bague entoure le doigt. Les unes l'inspectent par ici, les autres par là, jusqu'à ce qu'elles tombent sur ce qu'elles cherchent. Voilà une corde trouvée! Grande joie! Alors, celle qui a donné ce bon conseil : « Ne vous l'ai-je pas dit? Voyez! Dieu nous a donné de quoi faire une balançoire à nous balancer tout l'été! — Par Dieu, répondent les autres, ton conseil était bon! Et nous te devons de te laisser te balancer la première, aussitôt la balançoire pendue. » Alors, dénouant par ici, tirant par là, si solidement que soit attachée la corde, elles finissent par l'avoir; même que des petits garçons leurs

(cf. Goldziher, *Z. D. M. G.*, 1879, p. 611 *in fine*; Hartmann, *Arab. Sprachführer*, p. 244, sub *Schaukel*); omani *mrungāḥa* ou *mrengīḥa* (Reinhardt, § 5); mecquois *mudreiḥa* ou *murdeiḥa* (Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, p. 13, note 3); palestinien *maržūḥa* (cf. Bauer, *Pal. Arabisch*, p. 134 *in fine*). Le syrien est isolé avec *ranzūqa* ou *qanzūra* (cf. Almkvist, *Kleine Beiträge*, p. 176). — Le jeu de la balançoire était bien connu de l'Arabie antéislamique : la زحلوقة (cf. les lexiques *sub voce*, et Ahlwardt, *Divans*, p. ٢٠٩, l. 1) semble avoir été une bascule en bois; quant à la مرجوحة ou ارجوحة, il semblerait que, chez les Ḥaḍar, elle aurait été l'escarpolette (cf. *Lisān el-ʿarab*, XIII, l. 27; comp. Ṭabarī, glossaire CCLIX; Qasṭall. sur Buḫārī, *Manāqib el-ʾAnṣār*, n° 44; Abū Dāʾūd, *Marāsīl* [le Caire 1310], p. 54 : امر بقطع المراجيح), tandis que, chez les Arabes, elle aurait été la bascule, l'escarpolette étant désignée par les noms de مطرّحة (*Lisān*, loc. cit.), رجاحة, طرّاحة, نرّاعة, نرّاعة (*Lisān*, III, p. 281, l. 11, 12). — La دولاب semble avoir été aussi une sorte d'escarpolette, à laquelle jouaient les jeunes filles (cf. *Mufaḍḍalīāt*, éd. Thorbecke, XL, v. 11; éd. du Caire, II, p. 12, l. 6; *Lisān*, IV, p. 147 *in princ.*).

frères en sont tout émerveillés et leur disent : « Ce sont vraiment des djinns! Le refuge est auprès de Dieu! Elles ont dénoué en un clin d'œil! » Les filles leur répondent : « Que croyez-vous donc? En s'entr'aidant, on vient à bout du lion[1]! Allons, preste! » Et les voilà reparties jusqu'à un arbre auquel elles veulent suspendre la balançoire. L'une d'elles, se tournant vers l'autre, lui dit : « ʿÂwîcha, eh bien! Cet arbre est vermoulu, pourri; au premier branle de la balançoire, tu vas dégringoler sur la figure! — Non, ma chère, répond l'autre, que Dieu m'en préserve, que ton mauvais augure soit pour tes talons[2]! — Eh, ma chère, dit la première, pour les talons de celle qui souhaite ta chute! J'ai dit ce que je pensais, voilà tout! Je n'ai pas voulu te porter la guigne! — Allons, c'est comme ça, reprend l'autre, eh bien, cherchons un arbre solide, vert comme la menthe, tel que le désire notre cœur. » Aussitôt dit, aussitôt fait! Et les voilà reparties tout droit jusqu'au bout du jardin : voici une belle place bien unie, avec un arbre planté au milieu, répondant bien à leur désir; aussi, dès qu'elles l'aperçoivent, elles disent : « Dieu a comblé le souhait de nos cœurs; nous lui aurions demandé un *moudd* plein de louis qu'il nous l'aurait donné! » Puis, s'entre-regardant : « Maintenant, voilà la corde, voici l'arbre, mais pas encore de balançoire; qui va la pendre? — Toi,

[1] Ce proverbe est connu aussi en Algérie (cf. Ben Cheneb, *Proverbes*, I, n° 678); le texte de la ḫuṭba burlesque donné par Doutté (ap. *Recueil de mémoires en l'honneur du XIV^e Congrès*, p. 216, l. 3) y fait à mon sens allusion.

[2] Cette expression a des équivalents en Algérie : *ǧâlek-ṭâḥt-ǧqdâmek* « que ton augure soit sous tes talons »; à Alger-juif *ǧâlek fiḥâfṛǧk uššeṭân inâfṛǧk* « que ton augure soit pour la plante de tes pieds, et que le diable soit ton adversaire. » Le mauvais sort s'attache aux talons, que le Prophète a spécialement menacés du feu de l'enfer (cf. Buḫârî, *uḍû'*, n° 27 et n° 29). Comp. Dozy, *Suppl.*, II, p. 473 sub كعب (ajouter le jeu de mots ap. Maqqarî, I, p. 932, l. 22); Kremer, *Beitr. z. Lexic.*, II, p. 46; Jaussen, *Vie des Arabes au pays de Moab*, p. 384; Landberg, *Bâsim*, p. 86.

répond l'autre. — Non, ma chère, jamais je ne suis montée à un arbre, jamais je n'y ai grimpé; j'ai peur de tomber. — Tu as peur de tomber, eh bien, moi aussi; nous avons la même maladie, et c'est Dieu le guérisseur; qui va pendre la balançoire? — Appelle donc ton frère! Il était là debout avec nous à côté du chouâri; appelle-le, je t'en prie, ma chère!» L'autre se met à appeler du fond du jardin : «Eh mon frère!» Elle n'a pas crié deux ou trois fois que le voilà auprès d'elles : «Qu'est-ce que vous voulez? Vous cassez la tête aux gens avec vos cris, et les hommes entendent derrière les haies! C'est une honte pour vous, ça, mes filles! — Ça suffit, assez de scandale comme ça, monsieur! — Ah oui! Ça suffit! Par Dieu, vous ne serez jamais bonnes à rien! Vous resterez vieilles filles à vous tresser les cheveux blancs!» Alors les gamines ne soufflent plus mot, et lui, après les avoir muselées, se sent pris de compassion pour elles, et il leur dit : «Allons, c'est pour rire! Moi, je ne souhaite même que de vous porter sur mes épaules pour vous mettre dans la litière nuptiale[1], et de vous tenir (ce jour-là) la bride du cheval.» Alors elles sont contentes; elles se mettent à rire. «Voilà maintenant que tu nous dores la pilule! Que Dieu nous fasse recevoir les condoléances de ta mort!» Cette fois-ci, ça n'est pas sérieux; c'est seulement histoire de plaisanter; leur vanité est agréablement chatouillée, parce que, les filles, parlez-leur de mariage, après vous pouvez les tuer, tellement ça leur fait plaisir! Quand il les voit d'humeur douce, il les interroge. C'est alors que chaque oiseau fait entendre son ramage[2]: «Eh bien, pourquoi m'avez-vous appelé?» Sa sœur lui dit : «Mon frère, nous voulions que tu nous suspendisses la balançoire, parce que nous, nous ne pouvons pas; mais à peine arrivé, tu nous as coupé le sifflet,

[1] A Tanger, la mariée se rend au domicile nuptial dans une litière portée sur le dos d'une mule (cf. *Arch. mar.*, I, p. 280 et suiv.).

[2] Comp. Ben Cheneb, *Prov.*, n° 1503.

et nous n'avons que faire de tout ce bavardage!» Lui, dit alors : «Hein! Vous voulez seulement que je vous suspende la balançoire? Allons, ça y est[1]!» Il leur arrache la corde des mains, envoie promener ses souliers, met bas la jellâba, retrousse ses manches, et le voilà à faire le malin devant les femmes : «Regardez-moi bien; personne n'est de ma force!» Et pourtant, le pauvret, il est comme un brin d'herbe; d'un souffle on l'abattrait! Mais devant le beau sexe, peu importe. Et voilà le frérot qui grimpe jusqu'au fourchet de l'arbre, inspectant les branches; laquelle va-t-il attraper pour y attacher la corde? Il monte vers l'une d'elles dans cette intention. Bon! Voilà qu'elle est pourrie; le pauvre gosse n'y a pas songé, il n'y a pas fait attention. Mais la fillette qui est avec sa sœur commence à lui crier : «Eh là! Monsieur, où vas-tu attacher la corde? Est-ce que tu veux estropier l'une de nous?» A ces mots, la sœur du garçonnet se retourne vers sa compagne : «Dis donc, est-ce que tu crois que c'est ton esclave? Et au fait, combien ton père t'a-t-il acheté d'esclaves?» Les voilà debout, s'empoignant à la tignasse, et l'on n'entend que ces mots : «Serviteurs de Dieu, venez sauver une vie humaine qu'il a faite sacrée[2]!» Le garçon, bien entendu, change de branche, en choisit une jeune encore, et y attache la corde. Quand il l'a attachée le plus solidement possible, il descend jusqu'au fourchet de l'arbre, et d'un bond, il saute à terre. Les filles, aussitôt qu'elles voient la balançoire pendue, ne se le font pas dire deux fois. Elles sont là à entourer la balançoire, à l'examiner, à l'inspecter; et après qu'on était les mains à la tignasse, et «dis-moi, je te

[1] Cf. glossaire sub رج.

[2] C'est la formule habituelle par laquelle, dans les rixes de femmes, la plus faible appelle au secours. Elle contient visiblement une allusion aux mots du Coran : ولا تقتلوا النفس التي حرّم الله الّا بالحقّ (VI, 152; XVII, 35; XXV, 68); comp. aussi *Dialecte de Tlemcen*, p. 266, l. 1.

dirai», et à échanger des gros mots, il suffit d'avoir vu la balançoire et de s'en être approché; c'est comme si rien de tout cela n'était arrivé. Leur frère, témoin de la scène, leur dit: «Et vous autres femmes, serpents! Dieu vous a oubliées dans la distribution de sa miséricorde[1]!» Et c'est surtout quand il voit sa sœur appeler de suite son amie et lui dire : «Va-t'en vite au bout du jardin, à la tonnelle, et apporte-nous un coussin qui fera un siège moelleux à la balançoire; apporte aussi un petit tapis où s'assiéront celles qui attendront leur tour.» Et il en est ainsi. L'autre part en courant; que Dieu lui épargne sa peine! La voilà qui monte à la tonnelle, et les vieilles, les scorpions l'entourent et commencent d'un même coup de gueule à l'attraper : «Qu'il t'arrive ceci; qu'il te soit fait ça... Mais de quoi, je vous demande un peu, Dieu nous a-t-il chargés, nous autres! Les hommes, les femmes qui fêtent la ʿanṣra, tout le monde entend, et vous autres, vous êtes là à gueuler!» La pauvre petite a honte, une honte à en fondre; elle ne sait où cacher sa figure; et les voisins qui entendent! Or sa mère, qui est dans la cuisine à travailler, entend tout ça; elle se sent au cœur une brûlure violente, à voir sa fille le visage empourpré, rouge d'humiliation, et elle dit à l'autre femme : «Vraiment, tu tombes à pic!» Et sans crainte du scandale, elle commence : «Il n'y a pas une gueularde comme toi, la vraie gueularde, d'une famille de gueulards; famille de chenapans, insolente, effrontée, vieille savate, bête puante, archi-

[1] C'est, avec un jeu de mots sur *nsā*, à la fois «oublier» et «femmes», un des nombreux dictons maghribins, qui, d'accord avec le Coran (cf. *Kaššāf*, sur S. XII, 28), divers adages anciens (cf. Freytag, *Prov.*, XXV, p. 42; *Mostaṭraf*, trad. Rat, II, p. 616-618) et divers hadits (cf. Goldziher, *Muh. St.*, II, 296, notes 1, 5 et 6) expriment l'opinion musulmane sur la malignité des femmes; cf. Bel, *Djāzya*, p. 156; Ben Cheneb, *Prov.*, II, n° 1578; Daumas, *La vie arabe*, p. 184; de Castries, *Gnomes de Sidi Abd-er-rahman*, n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 15, 17; Desparmet, *Arabe dialectal* (2e période), p. 74.

puante, la dernière des gens de ta clique, espèce de lécheuse de casseroles! Tu veux donc avaler tes seigneurs et maîtres, les gens qui ne souffrent aucune souillure à leurs habits[1], qui n'ont qu'à flairer leurs ongles pour se rassasier!» L'autre répond : «Skîko et la pierre de l'oued[2]! Qu'est-ce qui te manque, et manque à ce qui te manque? Et puisses-tu avoir aux flancs sept furoncles! Vieille infirme, espèce de tétonnière, avec tes grandes dents, tes crocs, espèce de procureuse, vipère des joncs, ennemie de Dieu; tu es du bois pour l'enfer, race de tribades!» Bref, elles se disent tout et le reste et elles se mettent à échanger sans relâche des injures. Leurs maris entrent : «Qu'est-ce que c'est que ce boucan? On dirait l'hôpital des fous aux murs sans fenêtres[3].» Alors, l'une d'elles répond à son mari : «Qu'est-ce qu'elle n'a pas dit et dit à la gamine? Et moi, quand j'ai voulu lui parler, elle a ouvert sa bouche puante et n'a plus voulu la fermer, une vraie chienne enragée, et en fin de compte elle m'a appelée tribade.» Le mari, en entendant ça, est sur le point de s'envoler (de colère); il sort vers l'entrée du jardin et s'y arrête. Or, l'autre femme, de son côté, a entrepris son mari : «Une telle m'a dit qu'il t'arrive ceci, qu'il te soit fait ça, et elle a ouvert sa bouche (pour me manger)!» Et son mari, lui aussi, est sur le point de s'envoler, puis de s'abattre. Il repousse violemment la porte, sort et trouve l'autre compère à l'entrée du jardin; il ne veut pas seulement le regarder; mais l'autre, qui est debout à la porte, l'appelle : «Qu'as-tu donc? — Mais j'en ai à ta femme; puisse-t-elle avoir de quoi manger et ne pas pouvoir[4]! — Miséricorde! Que Dieu l'en protège; mais toi, qu'est-ce que n'a pas dit et dit encore ta

[1] C'est-à-dire «des gens d'honneur»; comp. pour la langue ancienne, Goldziher, Garwal b. Aus al-Ḥuṭei'a, p. 138, 139.

[2] Formule exclamative contre le mauvais œil, inconnue en Algérie.

[3] C'est-à-dire «un vacarme intense»; inconnu en Algérie.

[4] En tombant dangereusement malade ou en mourant.

femme, que même elle a appelé la mienne tribade. — Miséricorde, elle, elle a dit ça? — Oui, vraiment.» Là-dessus, ils entrent tous deux auprès des femmes, et ne sortent pas avant de les avoir réconciliées; elles s'embrassent réciproquement la tête, et c'est comme si rien de tout cela n'était arrivé.

Retournons maintenant à la petite fille; elle a emporté le coussin, le tapis, et elle court vers le bas du jardin en les traînant jusqu'à la balançoire. «Qu'as-tu? lui demandent ses compagnes; tu as bien tardé. On dirait que tu es allée chercher la mort — au nom de Dieu[1]! — Que Dieu éloigne de moi le malheur, répond-elle; ah! Si tu avais vu ce qui est arrivé à cause de moi! — Et pourquoi, malheur de malheur? — Eh, pardi, ces vieilles sont jalouses des jeunes! — Que Dieu nous fasse recevoir les condoléances pour leur mort! Malheur de malheur! Faut-il qu'une femme soit vieille, ait des cheveux blancs, des joues ridées comme celles d'un soufflet, et qu'elle désire malgré ça revenir jeune et accorte! Que Dieu ne les fasse pas vivre, qu'il ne leur donne rien de ce qu'elles désirent; qu'il nous fasse recevoir pour leur mort des condoléances; quelles loufoques!»

Maintenant on commence à se balancer; l'une se balance et l'autre pousse l'escarpolette; et on commence à chanter; et voici, par exemple, ce qu'on chante :

J'ai suspendu la balançoire
Dans les chères branches de l'abricotier;
Je me balance et je chante
Avec ma chère ʿÂicha.

Je lançais en l'air la balançoire,
Et quand mon ami est venu,
Je l'ai laissée pour le suivre.

[1] La mort est très lourde. Si on l'allait chercher, son poids ralentirait la marche de celui qui la rapporte.

Après le chant, vient le ʿaroûbi, comme, par exemple :

Toi qui à la terrasse montée
Fais, pour mes yeux, de sa murette un rempart,
Regarde par-dessus; vois ton amant, blessé,
Atteint par le fer des poignards.

Ta bouche me dit : Mon ami,
Mais, à te suivre, qu'ai-je trouvé de bon?
Lorsque des dents tu me souris,
Ton cœur est plein de trahison [1].

Chante, ô ma maîtresse, je réponds à ton chant;
Nous remplirons la tour qui maintenant est vide.
La parole des femmes, c'est du vent dans du vent;
La parole des hommes est précieuse et solide [2].

Ô toi dont le regard me fit tien,
Qui de nouveaux tourments me tortures sans cesse,
Que je voudrais avoir mon sein contre ton sein.
Ta salive me donnant l'ivresse.

Je compare ma tête à l'étuve du bain
Dont la fournaise ardente est sous la salle.
En dessus nulle fumée ne parvient,
En dessous la chaleur cuit les dalles [3].

Tes joues sont des fleurs de Turquie,
Le parfum de l'aloès est ton odeur;
Quand je me souviens de toi, je gémis;
Quand je te vois, le feu s'allume dans mon cœur.

[1] Comp. des dictons de Sīdī ʿabd-er-Raḥmān el-Meždūb, ap. DE CASTRIES, *op. laud.*, p. 71, n° 96, et p. 81, n° 115.

[2] Comp. *ibid.*, p. 13, n° 17, et p. 17, n° 24; STUMME, *Neue tunis. Sammlungen*, n° 66; sur l'expression «du vent dans du vent», comp. BEN CHENEB, *Prov.*, n°s 1291, 1541.

[3] Comp. DESPARMET, ap. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 503-504.

Et je dois vous dire encore que quand elles ont fini le ʿaroûbi ou les chansons, elles poussent toutes ensemble des you-yous; puis elles recommencent, l'une chantant, l'autre répondant, et les you-yous marchent leur train. Elles ne laissent pas chômer la balançoire; l'une descendue, l'autre y monte; et elles continuent ainsi jusqu'à ce que le soleil disparaisse dans les flots de la mer.

III. La toupie [1].

Nous étions six, enfants du quartier; c'était deux jours avant ʿâchoûrâ [2], et je venais d'acheter à la rue des orfèvres une toupie neuve, encore dans tout son lustre. Je la lançai. Au premier coup qu'elle tourna sur le pavé, sa pointe s'émoussa. Je me dis en moi-même : «Ça, c'est une pointe en fer; la voilà émoussée! Si je m'en vais, ainsi équipé, jouer avec les enfants du quartier, sûrement ils me feront tous une

[1] Le jeu de la toupie à Tanger diffère sensiblement de celui pratiqué dans les villes algériennes. Peut-être est-il emprunté à l'Espagne comme le nom de l'objet lui-même (cf. lexique, sub طرمبة). On met la toupie en marche (*ṭâṛṛăž*) en la lançant par un déroulement rapide de sa corde. On peut jouer «chaud sur chaud» (ˇssḥūn ʿal-ˇssḥūn), c'est-à-dire chercher à atteindre, en lançant sa toupie, une autre toupie déjà en marche. On peut jouer aussi, en prenant pour cible la toupie d'un partenaire, posée à terre, sur le flanc (*bārda* «froide»). Dans ce cas, on joue soit «à coup net» (*ḍâṛba-ṣăfʿa*), soit avec «libération» (*ţăḥṛēṛ*). Au jeu «à coup net», la toupie lancée doit, du premier coup, atteindre celle qui est à terre, sous peine de la remplacer comme cible. Dans le jeu «à libération», le joueur a le droit, aussi longtemps que sa toupie tourne (*ţṛož*), de la ramasser dans le creux de sa main (*lqoʿf*), et de la projeter, en choisissant sa position et sa distance, contre la toupie-cible. S'il atteint cette dernière, il est «libéré» (*mḥăṛṛăṛ*). Parfois, un des joueurs n'a pas réussi, en lançant sa toupie, à la faire tourner; si, voulant tricher, il la ramasse promptement et tente une «libération», ses partenaires se récrient en disant qu'il «libère à froid» (*ḥăṛṛăṛ ḅˇlbārūdi*). — Enfin une partie ne finit guère sans la fixation d'un but. Le «but» (*gūm*) est un trou creusé à l'extrémité du terrain de jeu. La toupie-cible que les joueurs réussissent à y amener par le choc des «libérations» successives est passée «à la dizaine» (*ṣašăṛ*). Elle est fixée en terre, et chaque joueur lui assène dix coups de la pointe de sa toupie, jusqu'à ce qu'elle soit fendue en deux, ou du moins complètement déchiquetée. La perte totale ou la détérioration de la toupie est ainsi la sanction de la maladresse du joueur.

[2] Les vacances de *ṣāšūrā* sont le temps particulièrement consacré au jeu de la toupie.

IMPRIMERIE NATIONALE.

avanie; par Dieu, je ne veux pas de ça!» J'enfilai la rue, et j'allai tout droit jusqu'à la boutique de ʿAlîlo; je m'arrêtai devant et j'aperçus deux rangées de pointes de toupie. Lui, voyant la toupie dans ma main, me dit : «Tu as besoin d'une pointe? — Oui, répondis-je.» Il me choisit une pointe d'acier. «Combien est-ce? demandai-je. — C'est un vellon. — Trempe-la-moi, pour qu'elle ne s'émousse pas. — Alors, si tu la veux trempée, donne deux sous de plus.» Il n'y eut pas moyen de m'en tirer autrement. Il attrapa alors la toupie, la mit dans l'étau et arracha la vieille pointe, ne laissant à sa place qu'un trou béant. ʿAlîlo prit ensuite la pointe d'acier aux arêtes saillantes et la jeta au brasier de sa forge, tandis que, derrière lui, l'apprenti tirait le soufflet. La pointe devint d'un rouge de braise. Alors ʿAlîlo la saisit avec les pinces et la jeta dans un seau d'eau; de blanche, brillante comme l'argent, elle devint noire, une fois trempée; j'en fus émerveillé. Il l'enleva alors, prit un brin de laine et voulut le mettre dans le trou de la toupie, pour y ficher la pointe. Moi, je lui dis : «Tout doux!» Je me saisis de deux plumes de poulet et les lui tendis pour qu'il les mît dans le trou avant de ficher la pointe. (C'est ce qu'il fit,) et il enleva le brin de laine; et bien sûr s'il l'avait mis, la toupie aurait été lourde, un vrai sabot, tandis qu'en lui mettant une plume, j'en faisais une fine, bien ronflante, légère[1], ce qu'on appelle un *fenoûn*. La toupie qui est comme ça, il y a dans le jeu une expression proverbiale qui la concerne; à ceux qui me font craindre que je ne perde, je réponds : «Celui qui a avec lui son *fenn* n'a rien à craindre de son fait.» J'attrapai donc, mon cher, ladite toupie, et je la lançai sur le pavé, que le feu en jaillit : «Qu'elle est chic, me dis-je! C'est une vraie toupie, ou bien il n'y a pas à en chercher; il ne lui manque qu'un

[1] Dans l'espoir de rendre la toupie légère et bourdonnante, on a l'habitude, à Tunis et sur plusieurs points de l'Algérie, d'enfermer une mouche dans le trou où se loge la tige de la pointe.

bout de cordelette, car quant à de la ficelle, elle s'effilocherait tout de suite.» Je pris la rue et j'allai chez l'épicier vis-à-vis de chez nous. Je lui donnai un sou et il me donna un bout de cordonnet de fil rouge mesurant trois coudées. Comme il était trop long, je le pris et en cassai un bout, puis j'y fixai une lamelle de tambourin, qui, dans le lancement de la toupie, devait retenir la corde entre mes doigts et l'empêcher de m'échapper. Sur quoi, je rentrai à la maison, l'allégresse me donnant des ailes[1]. Avant de dormir, je cachai ma toupie dans l'armoire; il fallait (bien sûr) prendre garde de l'emporter à l'école, de me la faire confisquer par le maître et de recevoir en outre une bonne volée pour ma peine!

Le lendemain, vers midi, nous étions entrés en vacances, et juste on venait de nous lâcher de l'école, quand, passant sur cette place que vous connaissez, je trouvai les enfants réunis en cercles, qui jouaient à la toupie; dans le premier cercle on n'entendait que «chaud sur chaud»; je continuai au deuxième cercle, et voilà que l'un des joueurs avait amené à terre sa toupie, disant: «Allons! Qui est-ce qui frappe, mais à *coup net!*» Un de mes compagnons d'école frappa et rata; il amena sa toupie. Tous les autres commencèrent à frapper, à *coup net*, l'un après l'autre; tous ratèrent; et le dernier amena sa toupie. Ils commencèrent alors à jouer, mais sans *but*. Moi, justement, je n'avais pas ma toupie; je pris mes jambes à mon cou jusqu'à la maison, j'ouvris la porte toute grande, et j'entrai précipitamment, hors d'haleine. Mes parents stupéfaits me demandèrent : «Qu'as-tu? — Rien, répondis-je, je suis venu chercher ma toupie, où est-elle? — C'est toi-même qui l'as mise hier dans l'armoire, avant d'aller au lit.» J'allai la chercher, mais je ne trouvai

[1] Mot à mot : «m'envolant de joie»; cette expression est aussi usitée à Tlemcen (cf. *J. A.*, juillet 1904, p. 60, l. 14).

qu'une « noiraude de canicule[1] », vieille de l'an dernier et, avec elle, un bout de ficelle, du temps où je n'entendais rien au jeu, ni pour lancer ni pour ramasser. Je me mis à hurler, et tout le monde se leva pour chercher avec moi. Seulement alors, il se découvrit que mon cousin avait joué avec ma toupie, puis après, avait enroulé la corde autour, et mis le tout dans le tiroir de la commode. Pendant que nous la cherchions, ma petite sœur tomba dessus à cette place, et me la donna, en disant : « Qu'est-ce qui l'a mise là? » Moi j'attrapai la noiraude de canicule, je jetai sa ficelle, et quant à ma belle toupie avec sa corde, je la pris et la mis dans une sacoche de Marrâkech. Une fois au jeu, si je trouvais seulement des partenaires plus âgés que moi, de ceux qui à chaque coup font une entaille, je ne jouerais qu'avec ma noiraude de canicule; si par contre je rencontrais des partenaires plus jeunes que moi, je commencerais à jouer avec ma belle toupie, et si je ratais, j'amènerais la noiraude! Je pris mes jambes à mon cou, abandonnant même mon déjeuner, et, sans avoir mangé, je ne m'arrêtai qu'au cercle des joueurs. Je me mêlai à eux et je les trouvai juste qui allaient jouer avec un *but*. Je dis au propriétaire de la toupie qui était amenée : « Veux-tu que j'entre dans le jeu, pour jouer à *libération?* » Il refusa; alors moi, je me mis à ruser, à le circonvenir, à user avec lui de finasseries, jusqu'à ce que je l'eusse amené à consentir : « Allons, entre! » Je cordai ma toupie, et je commençai à frapper avec les autres. Au premier coup, je fis à sa toupie une encoche, grande comme un trou dans une haie. Il en aurait crevé de dépit, surtout que les autres commencèrent à battre des mains et à applaudir. Ils se tordaient de voir la toupie encore toute belle, encochée par moi. Un autre frappa et avec deux libérations, poussa la toupie d'environ dix pas; un autre encore l'ap-

[1] C'est-à-dire « une vieille toupie » (cf. glossaire sub. كحّيلة).

procha un peu plus du but; puis un autre l'amena jusqu'à l'entrée du but. Moi, je trouvai l'affaire dans un état idéal [1] comparable en douceur au beurre mêlé de miel; j'étais comme un chien qu'on bombarde d'un beignet! Je frappai doucement un coup à terre; je ne voulais pas frapper sur la toupie, de peur de la tirer de là. Puis je ramassai la mienne, tout tremblant de la crainte de rater. Les autres joueurs commençaient à dire : « Aboulez la belle toupie de cinq onces! » A la première libération je ne fis à la toupie ni bien ni mal. Ceux qui nous entouraient commencèrent à dire : « Nous frotterons les oreilles de celui qui le tirera de là! » Je ramassai ma toupie, pour la seconde libération, et cette fois mon choc fit pirouetter celle du partenaire, d'un seul tournoiement, juste au beau milieu du but; et rompue soit la bouche qui ne dit pas alors : « Que Dieu te soit compatissant, sacré lascar! Bravo, dix fois bravo! » Mais à ce moment, le propriétaire de la toupie ressentit de la compassion pour son bien; il redouta de la voir déchiqueter et il l'enleva en disant : « Je ne veux plus jouer avec vous! — Allez, aboule-là, dîmes-nous, nous allons la passer à la dizaine pour la peine que nous avons prise à l'amener au but. — Non! » Alors nous autres, l'entourant, nous commençâmes à chanter : « Eh! Celui qui tient à sa toupie, il a vendu sa mère pour acheter une bombe! » Lui pleurait, le visage dans les mains; et il s'occupa à tourmenter un orgelet qu'il avait à l'œil; il se mit à l'écorcher et le sang coula. D'autres enfants, nous entendant, abandonnèrent leur partie pour venir voir qui est-ce qui trichait : « Qu'est-ce que vous avez? », nous dirent-ils. Une méchante gale d'entre nous répondit : « Le malheureux! Un orgelet qu'il a à l'œil s'est mis à suppurer; c'est ça qui le fait pleurer! » Un effronté reprit : « Non! Ce n'est pas l'or-

[1] Mot à mot : « des djinns et des hommes », c'est-à-dire aussi parfait qu'une récitation intégrale du Coran (ce sont les derniers mots du livre saint). Cette expression est inconnue en Algérie, sauf à Tlemcen.

ǧelet! Mais c'est un tricheur! Il nous a laissés amener sa toupie au but, pour nous dire maintenant : Je ne joue plus avec vous. — C'est une honte, ça! lui dirent les autres; donne-leur ta toupie qu'ils la passent à la dizaine; et après, si tu as assez du jeu, que Dieu ne te fasse plus jouer! » Lui, alors, eut honte d'eux, et amena sa toupie au milieu du but. Nous, nous la cueillîmes et l'emportâmes d'une volée qui s'élançait dans les airs. Mes amis me suivaient en courant, les uns pour passer à la dizaine, les autres seulement pour voir. Nous arrivâmes au placis, dans un endroit large et sans pavé, avec un sol de terre; je fichai la toupie en terre par la pointe, l'enfonçant d'un doigt et demi; puis je pris de la poussière, la délayai avec de la salive et je commençai avec à vous farder la toupie, à la pommader, à la passer au henné, pour la mouiller et l'attendrir. Comme ça, dès le premier coup de ma dizaine, la pointe de ma toupie entrerait dedans. Nous disons : « Au nom de Dieu », et moi je commence : un coup, deux coups, trois coups, et je fais voler un éclat gros comme mon pouce; je n'avais pas fini mes dix coups que la toupie n'était toute que plaies et bosses. Celui qui me suivait la déchiqueta de toutes parts. Le troisième mit le comble à son infortune, si bien que le quatrième ne trouva plus de place où il pût frapper. Le propriétaire de la toupie sentit son sang se refroidir; il roulait des yeux sans rien voir, d'autant que les mauvaises gales se mirent à le taquiner. L'un lui disait : « Que Dieu te donne pour sa perte une belle récompense[1]! » Et un autre reprenait : « Que Dieu la lui remplace[2]! » Un de ceux qui avaient

[1] C'est la formule consacrée de condoléance pour la mort d'un proche (cf. glossaire sub عظّم); naturellement elle est employée ici dans une intention ironique.

[2] *ṛ·bbí ḫlī-fâlo* (يخلي فالو) signifie « que Dieu lui donne un augure misérable »; mais par une prononciation rapide, on peut créer une confusion avec *ṛ·bbí ḫ·lfâlo* (ربّي يخلفها لو) « que Dieu la lui remplace », si bien qu'un

pris son parti répondit : « Dieu avait écrit ce malheur; il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu; qu'il nous donne une fin meilleure que notre début[1] ! » Par là, il voulait à moi me porter la guigne. Aussi je lui répondis : « Ce jour-là, tu ne verras jamais! Notre frérot n'a qu'une ressource: c'est de prendre un vellon, et d'aller acheter une autre toupie. »

interlocuteur naïf risque de prendre cette malédiction pour une condoléance. C'est un exemple moderne (il y en a d'autres) de ces «à peu près» injurieux dont l'usage a été répandu de tout temps dans la société arabe (cf. notamment Buḫārī, *Isti'ḏān*, n° 22; comp. Doutté, *Merrâkech*, p. 35 et suiv.; Desparmet, *Arabe dialectal* (2e période), p. 35).

[1] Cette locution proverbiale s'emploie souvent comme allusion ironique à l'adresse d'un interlocuteur orgueilleux. En constatant avec lui quelque cas frappant d'infortune, on lui rappelle que nul n'est à l'abri des vicissitudes du sort; et même on indique d'une façon détournée que l'avenir pourrait lui réserver des surprises désagréables. C'est une formule à double sens. Elle est courante aussi dans l'Ouest algérien et était connue en Andalousie (cf. *Ḥadāiq*, cah. 29, p. 3, l. 6).

IV. Les Ṭolbas[1].

Le mercredi, les ṭolbas se concertent, après la prière de midi : dès qu'on sera libre de l'étude[2], on se réu-

[1] Il s'agit ici des étudiants (cf. glossaire sub طالب) des petits villages de la banlieue de Tanger. Le Coran et les diverses «récitations» du texte sacré (*riwāyāt*) sont leur unique étude (cf. *Arch. mar.*, V, p. 431 et suiv.; XVII, p. 89, à rectifier d'après Nöldeke, *Geschichte des Corans*, p. 287-298, Sell, *The faith of Islám*, p. 333 et suiv.; d'intéressants renseignements sur l'introduction des différentes récitations au Maghreb, ap. Maqqarī, *Nafḥ aṭ-Ṭīb*, I, p. 504). Cette prédilection pour l'étude du Coran et des *riwāyāt* se retrouve, au Maroc, chez les montagnards du Rif et des Jebâla (cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 49) et, en Algérie, chez les populations des massifs des Trâra, des Beni-Senous et de la Grande Kabylie (cf. Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, II, p. 109). Les ṭolbas étudient, mangent, prient en commun dans l'unique salle de l'école qui, dans le Fahṣ, sert parfois de mosquée au village; souvent les ṭolbas étrangers à la localité y passent la nuit. Beaucoup continuent d'y vivre jusqu'à l'âge mûr (cf. *Arch. mar.*, VI, p. 320 et suiv.; XVII, p. 90, 96; *Maroc inconnu*, II, *loc. cit.*; Delpuin, *Recueil de textes*, traduction Faure-Biguet, p. 95, 96, 102).

[2] A Tanger comme en Oranie, les cours vaquent dans les écoles et les mosquées, du mercredi après-midi au vendredi après la prière solennelle de midi; parfois certains élèves viennent à l'école le jeudi matin pendant quelques heures; mais ils se contentent d'écrire la leçon sur leur planchette, sans l'apprendre et sans la réciter (comp. *Arch. mar.*, I, 244; XVII, p. 91; Abou-bekr ben Choaïb, *Usages de droit coutumier dans la région de Tlemcen*, p. 90; comp. pour la Kabylie, Hanoteau et Letourneux, *op. laud.*, II, p. 107; pour le Tell algérois, Desparmet, *Arabe dialectal*, 2e période, p. 36 *in fine*; pour Tunis, Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 219). La vacance du jeudi est considérée comme une *sounna* remontant au calife 'Omar (cf. el-Ḳarṭīlānī, *Riḥla*, édition d'Alger, p. ٥٨١). La répugnance à étudier ce jour là s'exprime dans le dicton suivant, très courant en Oranie : *ʾlli-qrā nhār-ʾlḫmis yʿēr ḫʿmār-bū-ṭʿllis yʿōllā-ulīdāt-ʾblis* «Celui qui étudie le jeudi, ne peut être qu'un âne porteur de *tellis* ou un rejeton de Satan». Les voyageurs maghribins ont fréquemment marqué l'ennui que leur causait au Ḥijāz l'obligation de suivre des cours le

nira, au premier temps du ʿaṣr [1]; et le rendez-vous sera dans la plaine de Marchân. Là-dessus ils se séparent. Celui qui a la balle s'en va chez lui la chercher, et mange le hachîch [2]. Les autres aussi le mangent. Puis lorsqu'ils voient venu le premier temps du ʿaṣr, ils montent au rendez-vous à la plaine de Marchân. Ils y trouvent celui qui a la balle, déjà arrivé, qui les attend : «Alors comme ça, monsieur le ṭâleb, lui disent-ils, tu es un vrai lascar! Tu nous as devancés! As-tu mangé le hachîch? — Tu peux le dire, toi! répond-il. Je m'en suis fourré une dose solide, blindée de cuivre [3]; mes yeux s'en sont mis à clignoter, même que j'ai pris Alexandrie pour Alméria [4], avec des bords en safran! — Que Dieu te soit compatissant, monsieur le ṭâleb; la première ivresse est montée; nous ne désirerions que quelques ventrées de couss-couss garni [5].» Là-dessus, l'un d'eux dit : «Moi j'ai laissé ma

jeudi et d'avoir par contre congé le mardi (cf. EL-ṲARθĪLĀNĪ, *loc. cit.*; EL-ʿAIJĀŠĪ, éd. de Fez, I, p. 289, l. 8 et suiv.; EN-NĀṢIRĪ, éd. de Fez, II, p. 57, 58).

[1] On distingue deux moments dans le temps canonique de la prière de عصر; le premier *ʿăṣâṛ* précède d'environ un quart d'heure le second *ʿăṣâṛ*.

[2] Sur la préparation du *ḥšīš* marocain (graines de chanvre grillées et pulvérisées) et la manière de l'absorber, cf. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen und Messer im heutigen Marokko*, p. 231, 232; RAYNAUD, *Étude sur l'hygiène et la médecine au Maroc*, p. 106 et suiv.; MARCHAND, ap. *J. A.*, novembre-décembre 1905, p. 452; *Arch. Mar.*, XVII, p. 193.

[3] Traduit par conjecture; l'origine de l'expression *kʿọ̄b ᵕṇnḥâs* qui est connue à Tlemcen (*ḥă-ṭṭṛệḥa nṭâᵃʿ kʿọ̄b-ĕnnḥâs* «une frottée à tout casser!») ne m'est pas claire. Le cuivre est souvent pris dans l'Afrique du Nord comme symbole de la dureté et de l'inflexibilité; dans une satire contre les Fâsi, connue dans tout le Nord marocain, il est dit : *ḥẹịâṭna hăl-fâs lužŏḥ ūžŏh-ădğĕnna ulqlụ̄ḅ qlụ̄ḅ-ᵕṇnḥâs* «Nos frérots, les gens de Fez! Leurs visages sont visages du Paradis, mais leurs cœurs sont cœurs de cuivre»; comp. *R. A.*, 1904, p. 10 : مغلّف بالنحاس «enveloppé de cuivre, impénétrable»; cf. *infra*, glossaire sub كعب.

[4] Traduit par conjecture.

[5] Le hachîch est considéré comme un apéritif; cf. RAYNAUD, *loc. cit.*

mère en train de le rouler! — Moi, je l'ai laissée en train de le cuire à la vapeur, dit un autre. — Et moi, dit un troisième, je l'ai laissée en train de l'arroser.» Là-dessus, tous commencent à se moquer de lui en riant aux éclats : «Ça, c'est une craque bleue, manifeste! Le soleil fait encore danser ses enfants[1], et à cette heure, sa mère arrose le cousscouss[2]! C'est la plante verte[3] qui t'a fait dire cette énormité.» Un autre ajoute : «C'est une malédiction qui passait sur le chemin du ghetto[4], et tu l'as trouvée en route, monsieur le ṭâleb; que Dieu t'assiste et nous assiste!» Lui, au milieu d'eux, a honte; avec son ivresse (peureuse comme une)

[1] C'est-à-dire «est encore dans toute sa force»; cette expression est inconnue en Algérie; cependant dans certains parlers ruraux d'Oranie (celui d'Ammi-Moussa, par ex.), on dira : *ẹssémš ṛâhi-būlīdâtha-liộm* «aujourd'hui le soleil a des enfants» c.-à-d. «est brûlant».

[2] On n'arrose le cousscouss qu'au moment de le servir.

[3] «Le hachîch»; cf. glossaire sub خضراء.

[4] Les Juifs sont avec Satan les grands maudits chez les musulmans de l'Afrique du Nord; la malédiction des Juifs à tout propos est particulièrement fréquente dans les milieux fanatiques (ṭolbas) où tous ont présentes à l'esprit les imprécations répétées du Coran (II, 82, 154; IV, 49; V, 16, 69). L'épithète de *menṣ̌ol* «maudit» ou de *mnīsal* «petit maudit» est appliquée aux Juifs (cf. Bel, *la Djâzya*, p. 61, note 3 du vers 7; *Dialecte de Tlemcen*, p. 260, l. 15; Hartmann, *L. W.*, p. 35 *in fine;* Littmann, *Mod. Ar. Tales*, p. 12, l. 19; p. 13, l. 4). Une chansonnette des petits Tlemceniens et Tangérois est consacrée à la malédiction des Juifs : *ǎllâh ịensál lẹhûd ẹlbâlịin ụúdğĕdûd ụullí ṭăḥṭ-ẹllŏḥûd* «Que Dieu maudisse les Juifs, vieux, jeunes, et enfermés dans les tombeaux!» La malédiction est essentiellement faite pour les Juifs; quand à Tlemcen un musulman se laisse aller à maudire un de ses coreligionnaires, il est habituel que celui-ci réponde : *mâ-ṯĕnsannîš ẹnnósla-llẹhûd !* «Ne me maudis pas! La malédiction est faite pour les Juifs!» Cf. aussi *infrà*, glossaire, sub صندوق. Enfin le présent texte montre bien que, dans la pensée des ṭolbas tangérois, il y a toujours quelque malédiction vacante qui se dirige vers le ghetto où elle trouvera son emploi légitime; et ceci est à rapprocher du curieux passage d'el-'Anbārī sur le رجوع اللعنة cité par Goldziher, ap. *Abhandlungen zur arabischen Philologie*, I, p. 118.

juive[1] — que Dieu maudisse le hachîch! — et en outre couvert de confusion, s'il pouvait il se fourrerait dans la terre! L'un d'eux complète l'avanie en lui disant : «Que Dieu te donne une belle récompense pour la perte des huit ḥizb que tu viens de repasser[2]; une blague comme celle-là il faudra pour la racheter que tu achèves cinquante récitations de tout le Coran. — C'est peu, dit un autre, pour ta récompense; ce que tu mériterais c'est un bon renfoncement de chacun de nous, et même encore ce serait peu! — Et pourquoi donc? demande le pauvre diable. — Pourquoi? Mais parce que voilà un mensonge qui allait sa route, et était arrivé à la porte du ghetto, et que toi tu t'es mis à le tirer en remorque!» Et alors tous les ṭolbas, l'un après l'autre, disent : «Que Dieu te confonde, Satan!» Lui pense qu'ils maudissent le diable, et en réalité c'est à lui que s'adresse leur injure.

Le plus vieux dit alors : «Allons, laissez-le maintenant! Au jeu! Attendons à être à l'école; la seconde ivresse sera montée, et alors nous lui réglerons son affaire, pour ce mensonge qu'il nous a fait.» Là-dessus il attrape la balle et dit : «Allons, dites : au nom de Dieu; y êtes-vous?» Chacun d'eux met bas sa jellâba, enlève ses souliers, et ils prennent place sur le terrain de jeu. Se tournant l'un vers l'autre, ils se disent : «N'est-ce pas, nous jouons avec le croc-en-jambe; que Dieu donne l'endurance à celui qui se cassera le nez! C'est le moment de montrer ce qu'on vous a appris!» Le plus âgé s'avance au milieu et lance la balle en l'air[3] avec

[1] L'ivresse du hachîch est «juive» parce que, dit-on, elle rend peureux comme un Juif; cf. Delphin, *Textes*, p. 110, n. 1 et p. 111.

[2] «Ton mensonge en a détruit le mérite; tu peux les considérer comme défunts et recevoir pour leur perte des condoléances» (cf. *supra*, p. 182, n. 1).

[3] La manière de jouer à la balle décrite dans le présent texte est, à quelques détails près, la variété du jeu étudiée ap. Doutté, *Merrâkech*, p. 318-319 : lutte générale, engagée autour de la balle, où le plus

le côté extérieur du pied; ça c'est le coup du ṭâleb; mais frapper avec le dessus, ou avec le bout, ou avec le côté intérieur du pied c'est le coup des ignares, et celui qui frappe ainsi est exclu du jeu par les ṭolbas. Ils se mettent à se précipiter vers la balle. Celui qui arrive le premier, la ramasse, et commence à jouer avec; il la lance en l'air derrière son dos, la rattrape avec la main. Un autre lui dit alors : «Pense aux autres, monsieur le ṭâleb»; alors il la jette en hauteur pour l'autre qui la ramasse. Le vieux ṭâleb dit : «En l'air!» Et alors la balle est lancée et s'élève d'une vingtaine de brasses mâlekites[1]. Une clameur monte poussée par tous les ṭolbas, et ils courent vers l'endroit où la balle va tomber. L'un d'eux bondit pour l'attraper, d'une seule foulée, si furieuse qu'il montre ses testicules. Mais un autre, d'un croc-en-jambe, le renverse la tête la première, et lui enlève la balle, en lui disant : «Ramasse tes côtes!» Puis il continue jusqu'au milieu et commence à jouer avec la balle. Voilà que le ṭâleb, notre menteur de tout à l'heure, est jaloux de ces exploits; il se dresse et s'avance prêt à montrer son habileté. Les ṭolbas ont jeté la balle en l'air; lui bondit vers elle. Mais un autre l'atteint d'une prise à la ceinture, et le ploie comme un couteau à cran[2], si bien

résistant est vainqueur, sans formation de deux camps, sans détermination de buts, sans emploi de crosses ou de bâtons pour frapper la balle. Cf. encore sur le jeu de la balle dans l'Afrique du Nord : Doutté, *Magie et Religion*, p. 554; Delphin, *Recueil de textes*, traduction Faure-Biguet, p. 71; Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 177, 178; *Revue du Monde musulman*, VI, p. 141; Destaing, *Beni Snous*, p. 177-178; Desparmet, *Arabe dialectal* (1re période), p. 164; *Illustration*, 17 septembre 1910, p. 187. Le jeu est aussi connu chez les Touaregs où les enfants y jouent avec des bâtons (cf. Ben Hazera, *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, p. 19-20).

[1] Cf. *supra*, p. 162, n. 4.

[2] La comparaison de l'individu qui se courbe en deux avec le couteau pliant (*mâṭya* est le nom même du couteau de ce genre en Égypte) se trouve en andalou ap. Ibn Guzmân, 43e l. 13 : وانا مطوى بحال موس.

qu'il se relève, traînant ses reins : « Tu as écopé, lui dit le grand ṭâleb! C'est le prix de ton mensonge; il ne t'a pas laissé attendre jusqu'à ce que tu sois à l'école. » Les ṭolbas continuent à jouer : crocs-en-jambe simples, passements de pied, prises à la ceinture, crocs-en-jambe doubles vont leur train. On n'entend que chocs et claquements des guiboles, jusqu'au coucher du soleil; tous sont à bout de force; la sueur coule à flots; il sont essoufflés, rendus, et la deuxième ivresse du hachîch leur monte à la tête. Alors ils disent une fâṭḥa [1], remettent leurs jellâbas et s'en vont tous à la mosquée; ils font leurs ablutions et prient la prière du maghreb. Le plus âgé leur dit alors : « Séparons-nous; après le ḥizb [2], rendez-vous à l'école! » Alors, ceux qui sont originaires de la localité s'en vont chez eux aviser à apporter leur part de dîner aux ṭolbas. S'ils trouvent quelque chose à traîner, du sucre par exemple, ou du thé, ou du pain, ils font main basse dessus et le cachent sous leurs vêtements pour l'emporter à la mosquée. Quant aux autres, il y en a qui vont acheter deux ou trois pains de sucre, du thé en quantité convenable et de la menthe; ils apportent aussi un plateau, une théière et des verres.

Avant d'aller jouer, les ṭolbas se sont entendus pour la confection du ragoût du soir; sera-t-il de viande, de poisson, ou de pommes de terre? Lorsqu'ils ont beaucoup d'argent,

[1] Cf. *supra*, p. 165, n. 3.

[2] Dans l'Afrique du Nord, une récitation collective d'un *ḥizb* du Coran a lieu dans la plupart des mosquées, une ou plusieurs fois par jour, à l'issue de certaines prières: le moment du *ḥizb* est variable, suivant les mosquées. Parfois ce sont des ṭolbas de bonne volonté qui accomplissent cette pratique pieuse; parfois des fondations ont été faites pour assurer la récitation du *ḥizb* dans telle ou telle mosquée, et la rétribution des *ḥazzāb*. Les discussions des savants maghribins sur la *bidʿa* de la récitation du *ḥizb* se trouvent réunies dans la glose marginale de Mohammed b. ʿalī Gennūn sur er-Rahūnī sur ʿabd-el-Bāqī ez-Zurqānī sur Ḫalīl (Boulac, 1306), II, p. 47.

ils disent : « Il nous faut un ragoût de viande ou de poisson, abondamment assaisonné d'huile, et fortement pimenté, pour qu'il nous renfonce notre ivresse! » S'ils n'ont que peu d'argent, le plus âgé leur dit : « Achetez des pommes de terre seulement; nous les ferons frire avec beaucoup d'huile. Quant aux aumônes, nous les réunirons; nous verrons celles où il y aura de la viande et nous la mettrons dans le ragoût. » Les autres lui répondent : « Sî Moḥammed, tout ce que tu feras sera très bien. » Or le plus jeune des ṭolbas leur a mis le ragoût à cuire; il a rempli d'eau la cruche et aussi la petite gargoulette où ils boivent. Il a mis la bouillotte sur le feu. Lorsque le moment de la prière du soir approche; il attrape le cabas[1] et le bâton[2] et s'en va ramasser les aumônes. Il se rend aux maisons qui donnent la pension aux ṭolbas[3]. A celles qui ont une porte en bois, il frappe

[1] Parfois, au lieu d'un cabas, les ṭolbas emploient un grand pot en métal pour réunir les aumônes.

[2] Les ṭolbas marchent volontiers en s'appuyant sur un bâton comme les membres de certaines confréries religieuses (cf. Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 233; Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 785; *Arch. mar.*, II, 131); c'est une sounna des prophètes, un signe auquel on reconnaît les vrais croyants (cf. *Bustān el-ʿārifīn*, p. 92 en marge de *Tanbîh el-γāfilīn*, Le Caire, 1324).

[3] Dans les villages du Nord marocain où des habous ne sont pas affectés au fonctionnement de l'école, ce sont les habitants qui se chargent d'assurer la nourriture des étudiants par des aumônes journalières: suivant ses moyens, chacun pourvoit à la nourriture d'un ou de plusieurs étudiants, ou prélève une part pour les ṭolbas sur la nourriture quotidienne de la maison (cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, I, p. 52, II, p. 9, 10, 49, 155, 750, 751; *Arch. mar.*, I, 244; XVII, 90). Il en est de même en Oranie (cf. Delphin, *Recueil de Textes*, trad. Faure-Biguet, p. 103 *in fine*); il y a dix ans, quelques familles aisées assuraient encore la nourriture quotidienne d'un certain nombre d'étudiants à la Médersa de Tlemcen; mais aujourd'hui cette pieuse pratique est perdue; seuls, à ma connaissance, Sī-l-Baɣdādi ben Ḳūsef et Sī-l-Ḥāǧǧ Moḥammed ben Ḳūmīna, professeurs à ladite Médersa, fournissent encore, à titre d'aumône, la pension *ṛoṭba* à plusieurs de leurs élèves.

de son bâton trois coups sur la porte. Dans les maisons où il n'y a pas de porte, la clôture étant de ronces ou de cactus, on dispose une pierre massive et assez large, tout exprès à son intention, et qu'on appelle même la pierre du ṭâleb. Lorsqu'il vient chercher l'aumône, il frappe sur cette pierre. Le chien de la maison, entendant le coup du ṭâleb, devient furieux; les maîtres du logis, s'ils ont un jeune fils, l'envoient chasser l'animal (à coups de pierres), pendant qu'ils préparent l'aumône pour le ṭâleb. Lorsqu'ils la lui apportent, celui-ci leur dit : « Que Dieu vous bénisse! » Et il rapporte à l'école son cabas plein de pain et de choses bonnes à manger avec le pain.

Lorsque retentit l'appel à la prière du soir, les ṭolbas se réunissent, font les ablutions et la prière du soir; le maître leur donne la clé de l'école. Ils entrent, ferment la porte et s'assoient. Le plus jeune des ṭolbas enlève (du mur) la nappe et la pose à terre; tous font le cercle autour d'elle. La nappe est faite en feuilles sèches de palmier nain comme une natte[1]; mais elle est ronde, assez épaisse, et a une hauteur d'homme de diamètre. Elle est munie de deux oreilles, une de chaque côté, par lesquelles on la suspend. Au mur

[1] Dans les familles tangéroises, on mange habituellement autour d'une table basse en bois (cf. glossaire sub طبيغور). Mais les ṭolbas mangent toujours autour d'une natte (comp. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 10); il en est de même en Oranie où cette natte est généralement en alfa (cf. Delphin, *Recueil de Textes*, p. 344 n. 85; traduction Faure-Biguet, p. 95). Il arrive en Oranie que les ṭolbas rendent la natte responsable de la maigreur de leur ordinaire; ils vont solennellement lui donner des coups de bâton, quand depuis longtemps il ne leur a pas été offert de festin; la natte s'exécute et le festin ne tarde pas à venir après cette mesure de coercition. L'emploi de la natte à manger est l'observation d'une *sounna* bien connue (cf. Buḫârî, *'aṭima* n° 7); l'usage des tables à manger est une *bidʿa* pour les moralistes de l'islâm; elle est tolérée par el-ɣazâlî, *Iḥyâ*, II, p. ٣ : آداب الأكل, proscrite par Ibn-el-Ḥâǧǧ, *Madḫal*, I, ١٧٧, et Ǧanšarîsî, ap. *Arch. mar.*, XII, 356 (traduction à rectifier); comp. aussi Goldziher, *Muham. Studien*, II, p. 25 *in fine*.

du fond de la mosquée, il y a un crochet disposé à cet effet. Les ṭolbas ont une autre nappe plus petite, pour le premier déjeuner du matin; au deuxième déjeuner et au dîner, ils mangent autour de la grande nappe. Lorsqu'ils ont fini le repas, ils laissent dans la nappe les restes de pain. Ils la plient avec ces restes dedans, et la suspendent au crochet; et si quelque étranger survient ayant faim, il se présente aux ṭolbas et leur demande la permission d'aller à la nappe prendre un morceau de pain. — Il y avait une fois parmi les ṭolbas un glouton qui volait du pain de la nappe. Ils invoquaient contre lui la colère divine, mais sans obtenir aucun résultat, car c'était un misérable contre lequel malédiction, ou quoi que ce fût d'autre ne servait de rien. Deux ou trois des ṭolbas les plus âgés se concertèrent et l'un d'eux dit à l'autre : « Monsieur le ṭâleb, il y a parmi nous un frérot qui est un vrai fléau pour (le pain de) la nappe! Nous avons eu beau invoquer Dieu contre lui, nos imprécations n'ont pas eu d'effet. Maintenant nous allons lui jouer un tour de ṭâleb; il faut apporter un piège que nous tendrons dans la nappe. » Ils attendirent le coucher du soleil, apportèrent un piège et le tendirent sans en informer personne. Puis le dîner étant retardé, on sortit de l'école et on s'assit à deviser. Le frérot, coutumier du larcin, laissa alors les ṭolbas assis, se leva et entra à l'école. Bientôt après ils entendirent les cris du coupable. Ils se levèrent, se hâtèrent de courir et arrivèrent auprès de lui comme il cherchait à se délivrer la main du piège. Ils allumèrent la chandelle pour voir qui était le voleur : « C'est comme ça, heureux homme! Allons, Dieu t'a livré en nos mains! » Lui restait couvert de honte, enfoui dans ses vêtements. Les autres lui retirèrent sa main du piège; elle était en sang, avec deux doigts brisés. « Voilà ta récompense, la fleur des ṭolbas[1]! Oui, par Dieu, c'est

[1] Mot à mot : « gazelle des ṭolbas ».

notre (excès de) confiance qui t'a amené où tu en es! » Lui ne soufflait mot; le mur plutôt que lui aurait répondu! Ils continuèrent à le railler, à l'insulter jusqu'à la fin du dîner. Le malheureux voleur était dans un coin, absorbé par la douleur de sa main. La nuit, il attendit que les ṭolbas fussent endormis, ramassa ses pauvres effets et les mit dans un sac, mit dans un second ses livres et sa planchette, lia ensemble les ouvertures des deux sacs, les chargea sur son épaule et les recouvrit de son haïk; puis il saisit son bâton et déguerpit à la hâte[1]; le matin ne le trouva pas là où il avait passé la nuit[2].

Une fois les ṭolbas assis, le plus jeune pose devant eux le ragoût, le pain et les aumônes; puis il s'assied, la gargoulette d'eau devant lui, et une bougie dans la main. Le plus âgé des ṭolbas se met à trier les aumônes qui contiennent de la viande, et la verse dans le ragoût. Les autres lui disent alors : « Et ces autres aumônes qui n'ont pas de viande, pourquoi les as-tu laissées? — Ma foi, répond-il, finissons d'abord la viande et les pommes de terre du ragoût, après nous mangerons les aumônes sans viande. — Eh quoi! Tout doit bien prendre le chemin de notre ventre! retorquent-ils. — Sans doute. — Eh bien! Mêle tout, nous mangerons le mélange[3]! » Et il fait ainsi ne laissant à part que le cousscouss. Les ṭolbas s'approchent alors de la nappe, mettent en morceaux tout le pain[4], et le plus grand dit :

(1) M. à m. il s'écria : « On a passé par ici! », expression proverbiale.

(2) C'est-à-dire « il disparut en un clin d'œil »; cette expression proverbiale se retrouve dans tout le Maghreb; comp. *Houwāra*, p. 62, l. 8; p. 78 *in fine*; aussi en maltais : *beiżet ma sebbaḥ*; cf. Falzon, p. 19ª, l. 2.

(3) Comp. Mouliéras, *Maroc inconnu*, I, p. 128; en l'espèce, le mélange des différents mets n'a pas la valeur de pratique pieuse que lui attribue Ibn-el-Ḥāǧǧ ap. *Madḫal*, I, ۱۸۷ *in fine*.

(4) On rompt les galettes; on ne les coupe pas : إكرامًا للخبز (cf. *Itḥāf es-Sāda*, V, 219; *Madḫal*, I, 191 *in fine*).

IMPRIMERIE NATIONALE.

« Allons! Dites : Au nom de Dieu! » Et ils commencent à manger du pain trempé dans la sauce. Lorsque le plus âgé voit qu'ils ont envie d'attaquer la viande, il leur dit : « Dites : Au nom de Dieu! Pour la viande. » Si un ṭâleb a tendu la main vers le plat[1], avant que le plus grand n'ait donné ce signal, les autres commencent à le railler, à l'insulter, à lui décocher des allusions (blessantes). L'un d'eux dit à un autre : « Eh! Monsieur le ṭâleb, peut-être ne sais-tu pas que ce soir nous avons une séance d'Aïssaouas! Si tu désires aller te divertir à voir un de nos chers frères dévorer la viande crue[2]! . . . » Et souvent même, ils vont jusqu'à flanquer des mornifles à leur compagnon (trop pressé).

Une fois le ragoût fini, on pose à terre le cousscouss; chacune des terrines, quel que soit leur nombre, a son tour. Le plus grand leur dit : « Dites : Au nom de Dieu pour le cousscouss! Les ṭolbas! » Et ils s'y mettent. Chacun d'eux introduit deux doigts au milieu du cousscouss, et les fait suivre des trois autres[3]. A les voir, on dirait qu'ils ne mangent

[1] La viande ne figure pas toujours à l'ordinaire des ṭolbas; elle est l'objet de la convoitise générale (comp. Delphin, *Recueil de Textes*, traduction Faure-Biguet, p. 97-98); chacun désire en avoir sa part; et la communauté veille à l'égalité du partage. On comparera la réglementation particulière, très précise, sur ce point des zâouïas kabyles ap. Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, II, p. 119, 123, 125.

[2] Il est bien connu que parmi les exercices propres à la confrérie maghribine des Aïssaouas, figure l'absortion de quartiers de viande crue sommairement dépecés avec les ongles et les dents (cf. Doutté, *Les Aïssâoua à Tlemcen*, p. 13, Châlon sur Marne, 1900; et *Magie et religion*, p. 482 et suiv.; Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 438).

[3] Au Maroc le cousscouss est généralement mangé sans cuiller; les ṭolbas surtout se font un point d'honneur de ne le manger qu'avec leurs doigts (cf. Doutté, *Merrâkech*, p. 244; *Recueil de mémoires publié par les professeurs de l'École des Lettres d'Alger et des Médersas*, p. 216 n. 2). Il faut probablement voir dans cet usage une persistance de la suspicion où, depuis le III^e^ siècle de l'hégire jusqu'à nos jours, a été tenue dans les milieux puristes de l'islâm, la *bidʿa* de la cuiller (cf. *Kaššâf* sur

qu'avec deux doigts; mais s'ils entrent avec deux ils sortent avec cinq [1]! Chacun ramène une bouchée formidable et la roulant en boule [2] en manière d'orange, l'expédie (en cadeau) à Sa Majesté le sultan du gosier. On n'entend que bruit de déglutition sans mâchement. Si Dieu, aveuglant quelqu'un d'entre eux, lui fait avaler de travers et que le malheureux commence à tousser, il n'a rien d'autre à faire que de se lever : de cette façon il ne toussera pas sur les ṭolbas. Celui qui a profondément creusé le trou qui est devant lui [3], fait ébouler le cousscouss de dessus, et comble le trou. On continue ainsi jusqu'à ce que la terrine soit léchée à fond; alors les autres plats de cousscouss sont également apportés l'un après l'autre; et (on ne quitte la partie) que quand tout est raclé.

Lorsque les ṭolbas sont réunis pour quelque solennité ou quelque festin, il est de règle que les plus jeunes, ceux dont aucun duvet n'estompe les lèvres, ne prononcent pas un seul mot; ils sont muets, bouche close, comme le perce-oreille dans l'huile [4]. Il n'y a que les plus âgés qui puissent parler, les ṭol-

Coran, XVII, verset 72; *Madḫal*, I, ٨٥ *in medio;* commentaire de ʿAbd er-Raʾūf el-Munāwī sur *šamāʾil* (en marge de ʿAlī el-Qārī sur *šamāʾil*, Le Caire, 1317) p. 235; *Journal asiatique*, septembre 1899, p. 350, 351; Snouck Hurgronje, *Mekkan. Sprichwörter*, p. 23).

[1] Au point de vue de la stricte orthodoxie il faut manger avec trois doigts : le pouce, l'index et le médius; manger avec un doigt est le fait du diable; avec deux le fait des tyrans orgueilleux; avec trois le fait des prophètes, avec quatre ou cinq le fait des gloutons. Cependant il est toléré qu'on mange avec cinq doigts les aliments qui n'ont pas de consistance solide (cf. el-Munāwī, *loc. cit.;* comp. ʿAlī el-Qārī, p. 232 *in fine* et p. 235).

[2] Comp. Maqqarī, II, p. 204, l. 20.

[3] Il faut prendre au plat sur le bord, non au milieu, et devant soi (cf. Abū Dāʾūd, *Sunan* [1280], II, p. 96, 92; Buḫārī, *ʾaṭʿima* n° 2).

[4] Cette comparaison se retrouve à Tlemcen : *kę-zziṭ ʿla-bū-mqūṣṣ* «comme l'huile sur le perce-oreille» (cf. *Journal asiatique*, juillet 1904, p. 50, l. 4 et p. 68).

bas barbus et moustachus, ceux qui se coiffent en casseurs d'assiettes de leurs chéchias de laine. Quant aux jeunes, les pauvres garçons, ils doivent avoir le capuchon rabattu sur le visage, et les mains rentrées sous la jellâba; et ils se blottissent dans les coins, ne soufflant mot; et même, s'ils ont soif, il ne peuvent pas boire une seule gorgée d'eau devant les grands; un jeune ṭâleb, eût-il la bouche sèche, le cœur près de défaillir, ne doit pas broncher.

Lorsque les ṭolbas s'assoient autour de la nappe, il s'assoient, un genou à terre [1], et entre l'autre genou et la bouche, l'espace de quatre doigts. (Il faut alors faire en sorte que) les doigts de pied ne se montrent pas [2]. Si un ṭâleb les laisse voir, un autre les apercevant lui crie : « Eh! Un tel! Ces gens-là se montrent! » Le premier, s'il comprend, jette un coup d'œil sur ses pieds et, les voyant découverts, les cache; s'il n'a pas compris et ne les cache pas, les ṭolbas se tournant vers lui lui disent : « Eh! Monsieur le ṭâleb! Nous avons un rustaud avec nous. » L'autre jette autour de lui les yeux et (ne s'apercevant de rien) demande : « Qu'est-ce que vous avez avec moi? — Vraiment mon cher, reprend un autre, nous avons ici un rustaud. — Les ignominies sont nombreuses (sur terre), dit le plus âgé des ṭolbas. — Il en a trouvé une bonne, ajoute un autre, et elle, non plus, ne l'a

[1] Ainsi dans toute l'Afrique du Nord (cf. glossaire sub رُكبة). Dans cette position, chacun n'occupe que le plus petit espace possible et tout le monde peut prendre place autour de la natte; c'est d'autre part une des façons de s'asseoir pendant le repas, prescrites par la *sounna*. Cf. *Madḫal*, I, ١٨٣ : يُقيم ركبته اليمنى ويضع اليسرى من غير ان يجلس عليها; comp. *Itḥāf es-Sāda*, V, p. 214 l. 27 : كان رسول الله اذا جلس على الطعام استوفز على ركبته اليسرى واقام اليمنى.

[2] De même en Oranie, à l'école coranique, le maître allonge des coups de badine sur les pieds des élèves s'ils viennent à être découverts. El-ɣazālī dans son traité sur l'éducation (Tunis, 1314, p. 5) demande qu'on fasse considérer aux enfants comme inconvenant le كشف الاطراف (comp. *Revue africaine*, 1901, p. 106).

manqué!» Enfin seulement, celui qui a les pieds découverts comprenant de quoi il s'agit, les cache tout doucement; et alors le plus âgé se tournant vers les autres leur dit : «Voilà enfin que le rappel aux convenances a touché le frérot et a produit son effet!»

Un jour les ṭolbas étaient réunis autour de la nappe; il y avait cinquante ṭolbas dans cette école. Ils venaient de dire «Au nom de Dieu» pour commencer le repas, lorsqu'un ṭâleb, un fort qui savait la récitation de Ḥamza[1], laissa échapper un vent[2]. Les autres l'entendirent; et ce fut un seul éclat de rire. Le malheureux eut grand'honte. Après, les ṭolbas, se tournant l'un vers l'autre, commencèrent à le blaguer : «Le voilà qui a abattu la moitié de l'école, dit l'un d'eux! — Il faut le fouiller, dit un autre; peut-être bien que la douille de la cartouche ne veut pas sortir. — Peut-être bien, continua un autre, que le chien de son fusil s'est cassé. — Il a de la poudre anglaise, ajouta un quatrième, et un canon puissant; le boulet a frappé le mur de l'école et a continué sa course.» Enfin chacun disait son mot, et l'un des ṭolbas sortit du groupe, apporta un roseau, y suspendit un mouchoir et commença à chanter : «Celui qui pète en société, que Dieu le couvre de confusion! Montez-le à Moulêy Boû-Chetâ[3] qu'on lui couse les fesses.» Le malheureux auteur de

[1] Les ṭolbas *ḥamzāui*, c'est-à-dire qui savent réciter le Coran selon la قراءة de Abū-ʿumāra Ḥamza b. Ḥabīb el-Kūfī († 156 ou 158), sont rares, particulièrement estimés, et obtiennent parfois du sultan l'exemption de tout impôt et de toute charge (cf. *Arch. mar.*, V, p. 434; VI, p. 326; XVII, p. 89).

[2] Le pet est considéré comme un acte déshonorant pour celui qui le fait, et comme une injure pour ceux qui l'entendent (cf. Doutté, *Magie et religion*, p. 297; Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, 466, 467, 709, 710; pour l'Égypte, *Hazz el-quḥūf* [Le Caire, 1322], p. 156).

[3] Cf. sur ce personnage († 997 = 1589) enterré dans la tribu jebalienne de Feštāla, et qui a à Tanger un monument commémoratif à la Qaṣba, Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 11; *Arch. mar.*, II, p. 123, 124; VIII, 170, 171; XVII, p. 390, 391.

l'incongruité était rempli de honte. S'il avait pu, il aurait fendu la terre pour s'y fourrer. Mais il n'y avait pas moyen de se soustraire (aux lazzis). La honte l'accabla; il ne lui resta de présence d'esprit que pour tirer son canif à tailler les plumes, et se le passer d'un trait sur le ventre, se coupant les entrailles. Les ṭolbas se levèrent de la nappe; lui resta assis. Les autres s'imaginèrent qu'il faisait exprès de rester, et en fait il était mort, il s'était tué. Un ṭâleb vint le secouer, croyant qu'il s'était endormi, et il tomba; on trouva sous lui une mare de sang. « Il tomba comme une corde; ce fut fini pour lui d'avaler; plus d'expiration à monter dans sa poitrine, plus d'aspiration à descendre; il mourut, et ses jours furent finis, et son bois n'eut plus la force de pousser[1]. » — On l'ensevelit, on l'enterra. Or un mercredi, les ṭolbas, un peu ivres de hachîch, étaient à boire du thé, lorsque l'un d'eux dit : « Quel dommage de boire cette tasse de thé sans monsieur un tel (et il le mentionna)! Que Dieu lui fasse miséricorde, pauvre de lui! » Là-dessus un autre répliqua : « Puissent les pierres de son tombeau le bien retenir[2]! »

[1] Ce passage est emprunté au langage en prose rimée, fortement influencé par la langue littéraire, des conteurs populaires du grand Socco.

[2] On prononce cette formule quand on mentionne dans la conversation un mort dont on redouterait l'apparition; dans la province d'Alger on dit dans le même sens : *ẏaḥḥakmûh šĕbr̂ein* « Puissent deux empans de terre le bien tenir! »

V. Chansons des enfants.

I. Les garçonnets, lorsqu'ils rencontrent un nègre camus, forment le cercle autour de lui et se mettent à chanter :

Ô le nègre! Ô le coquin!
Il a égorgé sa mère et acheté un gourdin!
Ô le nègre! Ô le cornard!
Il a vendu sa mère pour acheter un four!
Ô le nègre au nez camus!
Il a vendu sa mère pour acheter un étron!

II. Et si d'aventure, dans la rue, un juif gras vient à leur tomber entre les mains, ils l'arrêtent, l'entourent et chantent :

Il n'y a de Dieu que Dieu!
Le mouton est mort et nous l'avons enterré
Sur le tombeau des martyrs.
Le juif à la grosse nuque,
Nous avons cassé sur sa mère
Cent gargoulettes.

Lorsque les enfants d'un quartier sont réunis, ils se disent : « Allons, sus aux Juifs! » Et ils vont au ghetto[1]. S'il trouvent quelque maison restée, par négligence, ouverte, ils entrent. Ils referment sur eux la porte, par en dedans : un passant, entendant les cris, voudrait la pousser, qu'il la trouverait close; puis à la juive ou au juif qui sont là ils chantent :

Il est allé aux provisions! Malheur à lui!
Il a rapporté des tripes dans son cabas.
La bande de son turban est tombée sur moi.
Sa tante s'est levée contre moi,
S'acharnant sur moi.

[1] Ces vexations fanatiques deviennent rares à Tanger où il n'y a plus proprement de ghetto; cf. Nahon, *Les Israélites du Maroc*, p. 4.

Que Dieu lui donne mille balles de fusil
Et lui envoie la fièvre tierce!
Elle a mis ses effets dans la boîte
Et est partie se pavaner parmi les richards.
Ils lui ont dit : « Misérable ! »

Il y a des savetiers juifs installés dans des petites tentes au grand Socco[1]; les enfants se rassemblent à l'entrée de la tente et se mettent à chanter :

Ya'qoûb n'a pu supporter l'infortune,
Si bien que ses yeux en sont retournés.
Laissant son petit pain dans l'embrasure de la fenêtre,
Il s'en est allé du monde mourant de faim.
Il a laissé la chéchia[2], et laissé l'alène
Et laissé ses enfants exposés aux coups du sort.

Alors le juif sort de la petite tente; posant l'alène, le soulier qu'il tenait, le fil de chanvre et l'aiguille, il s'enfuit, si précipitamment, qu'il laisse choir de son giron le bout de cire vierge et le morceau de cuir à ressemeler.

III. Et si quelque porteur d'eau, un Drâwi[3] nouveau venu, encore tout lourdaud, s'engage dans un quartier

[1] Cf. *Arch. mar.*, I, p. 41 et p. 48-49.

[2] Le savetier juif ramasse son petit matériel de travail dans une vieille chéchia.

[3] Les porteurs d'eau de Tanger sont généralement originaires de *ûâd ḍrâ*. Telle est la prononciation populaire à Tanger et ailleurs au Maroc du nom de cette région du Sud marocain sur laquelle cf. DE FOUCAULD, *Reconnaissance au Maroc*, p. 268-320. On forme de ce nom un ethnique *ḍrâûi*, avec un pluriel *ḍrâûa* qui, à Tanger, ne prend jamais l'article. L'orthographe درعة, constante chez les géographes et les historiens (cf. NALLINO. *Les noms géographiques du monde musulman dans les publications arabes modernes*, Le Caire, 1907, p. 11), représente sans doute une autre prononciation, aujourd'hui inconnue dans le Nord marocain. Cette opposition entre l'orthographe traditionnelle et la prononciation actuelle n'a pas échappé aux lettrés marocains modernes, le *Našr el-*

de la ville, les enfants qui le rencontrent le suivent en disant :

Eh! Le Jeghâwi[1]! Il est tombé de la terrasse.
Tiens! Le cousscouss répand son odeur.
Que Dieu aide maman à le faire cuire.
Eh! Les Jeghâwi! Eh! Les borgnes!

IV. Il arrive que les enfants étant allés acheter quelque chose à l'épicier Soûssi[2], ce dernier ne leur donne pas de *friandise* — c'est un peu de bonbon ou des pois chiches; — alors ils s'arrêtent à la porte de la boutique en chantant :

Zeinâna! Dieu sait bien
Si la poulette est cuite,
Si sa chair est salée ou fade[3].

V. Lorsque dans une réunion d'enfants, il s'en trouve un teigneux[4], et qu'il se met à faire des embarras — et un des

Maḇānī, I, p. 74, la constate expressément et donne au reste, pour une époque récente des exemples des graphies دڑا et دراوى (comp. *ibid* , I, p. 61, 156, 195, aussi درى ap. *Ṣafṯat man imtašar*, p. 8).

[1] On donne fréquemment à Tanger aux porteurs d'eau *ḍrāṯa*, le nom de *zyāṯa* (ou le plus souvent *žyāṯa* par imitation ironique de la prononciation chuintante qu'on leur attribue; toujours sans l'article), sing. *zyāṯi*. Je ne puis que songer aux زغاوة africains des géographes, voyageurs et historiens arabes, sur les relations ethnographiques desquels les voyageurs modernes ne sont pas d'accord (cf. Barth, *Reisen*, II, p. 293; III, 381; Nachtigal, *Sahârâ und Sûdân*, II, 185, 186, 191, 193, 205 et suiv.; Becker, ap. *der Islam*, I, p. 162 et suiv.). En fait *zyāṯi* et *ḍrāṯi* sont aujourd'hui à Tanger, sans acception nette d'origine, les noms par lesquels on désigne les négroïdes grossiers et incultes (comp. Quedenfeldt, *Population berbère au Maroc*, traduction française, p. 11, n. 1).

[2] Les gens du Soûs, *sṯāsa* ou *ḥāl-sūs* (sing. *sūsi*, cf. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 223), ont presque monopolisé dans les villes marocaines le commerce de l'épicerie (cf. *Arch. mar.*, I, p. 47, 50, 263; Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 294).

[3] Jeu de mot intraduisible entre *m'ṣ-sūs* (من السوس) «originaire du Soûs» et *m'ṣsūs* (مسوس) «fade».

[4] L'individu qu'une maladie a rendu chauve occupe une place à part

traits caractéristiques des teigneux est leur entêtement[1] — pour lui rabattre le nez par terre, et le remettre à sa place[2], voici, cher monsieur, ce que les autres commencent à lui chanter :

Eh! Le teigneux! Vilain chauve!
Qui a vendu sa mère pour acheter des cartouches.
Eh! Le teigneux! Fils de bonne famille!
Tu as (sur la tête) de l'argent et du cuivre
Et de vieilles miettes de belboûla[3].
Allons! Découvre ta tête au soleil,
Tu verras comment sont celles de tes maîtres!

Là-dessus, le teigneux sent sa teigne lui bouillir sur la tête; et un enfant ajoute, les autres lui emboîtant le pas :

Eh! Le teigneux! Baro baro!
Avec ses boyaux percés.
La prière il ne la fait pas,
La teigne absorbe toute son attention.

dans beaucoup de littératures populaires. Parfois, il joue un rôle honorable. Le plus souvent il est odieux ou au moins ridicule; il semble en être ainsi dans l'Orient musulman (cf. Weissbach, *I. A.*, p. 187 *in princ.*; Burckhardt, *Arab. Proverbia*, III, p. 79, n° 458; Snouck Hurgronje, *Mek. Sprichw.*, p. 104; Prüfer, *Ein ägypt. Schattenspiel*, XVI, note 3). Dans tout le Maghreb, le teigneux sert fréquemment de plastron aux plaisanteries et est l'objet du dégoût général; cf. *Houwāra*, p. 104 *in fine*; et les proverbes cités ap. Ben cheneb, *Proverbes*, II, p. 131, n° 1325; 281, n° 1801 (avec les références).

(1) L'entêtement des teigneux et leur esprit de contradiction sont déjà proverbiaux en Andalousie (cf. *Ḥadāiq*, cahier 28, p. 7, l. 12 : اضدّ من اقرع). Il en est de même aujourd'hui à Tanger. Suivant un dicton populaire, il existe trois individus dont on ne peut venir à bout : «le boiteux qui se raidit, le borgne qui se cramponne, le teigneux qui s'obstine à contredire» *laᵊṛǫ́ž ilá-uṭṭåṛ ᵘulᵊᵃụåṛ iḷá-šᵇbåṛ ᵘulqṛáᵊ íḷa-ṭγân̆ṇ.*

(2) Mot à mot «le rendre l'un d'entre vous, ô les gens!», c'est-à-dire un individu quelconque de la foule.

(3) Les croûtes de teigne sont comparées à l'orge moulue qui constitue la *bĕlbūla* (cf. gloss. sub بلبولة). A Alger, dans le même sens, la crasse

Et l'un d'eux pour achever de lui régler son compte ajoute : « Que Dieu fasse miséricorde aux anciens qui ont bien dit [1] :

Ne fréquente pas le teigneux,
Ne revêts pas ses habits.
S'il y avait quelque bien dans le teigneux,
Il aurait des poils follets sur la tête.

VI. Il faudrait que le jeudi matin vous vissiez les enfants, libres de l'école, monter au grand Socco, pour y acheter un vanneau aux gens qui sont venus au marché. Après, ils redescendent dans leur quartier, coupent les ailes de l'oiseau, et se mettent à jouer avec lui. C'est un oiseau très rusé; même que quand les enfants le posent sur un coffre et lui disent : « Meurs pour ta religion! », il baisse sa tête, dressant sa huppe; et là-dessus les enfants chantent [2] :

Eh! Vanneau!
Prie le ʿaṣr et descends!
Il a trouvé le chat
Qui jouait de la flûte.
Eh là! Le pou!
Tu es ceinturé d'un brin de jonc.

blanche de la tête est appelée *dqēq ɛ̈lyɔ̈rba* « farine de l'absence »; elle présage, pour celui qui en a, une prochaine et longue absence. On comparera le latin *furfur capitis*, ancien castillan *forfolas*, passé en arabe d'Andalousie (cf. Simonet, *Glos.*, p. 235) et connu aujourd'hui encore à Alger-juif sous la forme *fërfūẓa*.

[1] Ce dicton dont les variantes se trouvent un peu partout en Algérie est parfois attribué à Sīdi ʿabd-er-Raḥmān el-Meždūb; un quatrain de même coupe et d'expression très voisine, mais sur un autre sujet, est donné par de Castries, *Gnomes*, p. 113, n° 155; comp. aussi Mohammed ben Cheneb, *Proverbes*, II, n° 1599.

[2] Comp. pour les n°ˢ vi, vii et viii, chansons enfantines où des animaux familiers sont mis en scène, *Dialecte de Tlemcen*, p. 288, n. 1; de même en Daḏīna les enfants chantent une chanson sur la huppe (Landberg, *Daḏīna*, p. 710 note); aussi *Lisān el-ʿarab*, XIII, 151 *in fine* (dictons anciens sur la perdrix et le *qaṭā*).

Eh là! La puce!
Te voilà un bâton à la ceinture,
Sous le mûrier,
Qui coupes la route aux caravaniers.

VII. Lorsque les petits enfants aperçoivent la cigogne dans la plaine de Meghôgha [1], ils chantent :

Ah! Cigogne taq taq!
Elle a laissé ses enfants dans la corbeille
Et est partie chasser les perdrix.
Un coup de faucille l'a atteinte à la jambe;
Elle a dit à sa sœur : « ʿÂïcha, ma sœur!
Donne moi un petit doigt de miel
Pour que je me soigne cette jambe! »
Un fil rouge,
Un fil jaune,
Un fil rempli de perles [2].

VIII. Il vous faudrait voir les enfants descendus à la rue Fuente-Nueva pour y acheter des bonbons; les abeilles les entourent, et alors eux commencent à chanter :

Ah! Dâg dâg, l'abeille!
Ta mère a uriné sous elle,
Ton père a découvert la terrine
Pour manger du bâzîn [3].
Il a trouvé l'abeille dans la terrine.

IX. Lorsqu'à leur sortie de l'école, les enfants voient la pluie tomber comme des fils qui descendraient du ciel, ils

[1] Vallée du Fahṣ au sud-ouest de Tanger sur la route de Tétouan, avec deux villages *Myōya-lkbīra* et *Myōya-ssyēṛa* (cf. *Arch. mar.*, I, p. 152 et 192).

[2] Cette conclusion se retrouve fréquemment pour les chansonnettes d'enfants dans l'Afrique du Nord (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 292).

[3] Cf. glossaire s. ابازين.

s'en vont jouer dans les ruisseaux coulant à pleins bords; ils sont tous retroussés pour ne pas se mouiller et ils chantent :

Oh là! Pluie, pluie, pluie!
Oh! Enfants des laboureurs!
Appelez-moi papa,
Qu'il m'achète une jellâba
Pour fêter la fête prochaine
Avec du rôti et de la viande salée.

X. Et le jour de ʿArafa, les enfants supplient leurs parents de leur acheter des petits poêlons, des petites marmites, de petits ustensiles de cuisine pour faire la dînette; le deuxième jour de la fête, ils cuisent cette dînette et avant de la manger ils disent :

Dînette! Dînette!
La dînette est facile à cuire,
Mais attendons que viennent les Gnâwa [1].
Les Gnâwa ne viendront pas!
Et nous, nous ne mangerons pas!

[1] On désigne sous le nom de *gnāua* (toujours sans l'article, comp. Fischer, *Zum Wortton*, p. 284; Lüderitz, *Sprüchwörter*, n° lxxxviii, et Mercier, ap. *Arch. mar.*, VIII, 125 donnent le mot avec l'article, ce qui ne vaut pas pour l'Algérie et pour Tanger) la communauté des nègres du Soudan, en tant qu'elle accomplit certains exercices ou rites religieux qui lui sont particuliers; cf. *Arch. mar.*, I, p. 264, II, p. 114, VIII, p. 140-142; Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 321. Le nom est connu aussi dans l'Ouest algérien, où *ɛlgnāuiia* désigne toute langue soudanaise autre que l'arabe ou le berbère. Cooley a longuement étudié ce nom et cherché à déterminer son étymologie (cf. *The Negroland of the Arabs*, p. 18-30 n. 44; comp. Basset, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, ap. *M. S. L.*, IX, 1895, p. 87, et *Mission au Sénégal*, I, p. 237; Motylinski, *Le dialecte berbère de R'edamès*, p. 140). Ce nom, connu de Léon l'africain et de Marmol, est déjà attesté dans les géographes et auteurs arabes du moyen âge, avec des transcriptions variées du son *g* : les manuscrits du *Kitāb el-ǧaɣrāfiia* (vi^e siècle) ont tantôt جناوة tantôt قناوة (cf. *Bulletin de correspondance*

XI. Lorsque les enfants ont été lâchés de l'école, ils se réunissent dans le quartier et s'asseyent à tailler des bavettes, à se conter des blagues; mais voilà que l'un d'eux les met en branle en disant : « Allons ! Partons nous promener ! » Et ils entonnent la chanson suivante :

Je suis en route pour Ouazzân [1],
Là parle poudre, siffle plomb,
Et là Hammou est en faction,
Tandis que les filles regardent.
Toi qui tes chameaux va paissant,
Ramène à la nuit tes chameaux.
A la beauté si tu te rends,
Sache qu'elle est échue à Ṭâmo [2].
Ṭâmo, pour tuer, c'est un coutelas;
Un maître récemment l'acquit,
En gaine neuve l'enferma
Et un habit d'argent lui fit.
Ô chère mosquée d'ech-Charf [3],
Ô toi qu'ombrage un caroubier,
Quiconque nous maudira moi ou toi,
Dieu lui donne le prix de son inimitié
Avec une chéchia percée en sa moitié
Et un grand mouchoir rayé.

africaine, 1884, p. 195 n. 5); Idrīsī a جناوية (*Description de l'Afrique*, p. ٩٠, l. 7; p. 69 n. 2); Yāqūt a كِنَاوة (il en fait des Berbères, IV, 307); Ibn Guzmān, 47ᵇ, l. 14, donne قنو; le ms. de Paris de *Ḥadāiq* a فناوة (fol. 84 verso), et le texte de Fez جناوة (cahier 29, p. 7, l. 17) dans le dicton andalou : تنظيم قناوة جوهرة وقوقنة « manière des Gnâwa de faire des colliers, pêle-mêle perles et coquilles ».

(1) Variante : pour Oued-Râs.

(2) Nom de femme, caricatif de *fāṭma* (cf. Doutté, *Merrâkech*, p. 342 *in fine*).

(3) Nom d'un village du territoire des Fahṣīya au fond de la baie de Tanger (cf. *Arch. mar.*, I, 194).

BIBLIOGRAPHIE.

Abderrahman .— *Enseignement de l'arabe parlé et de l'arabe régulier* (I, deuxième période; II, troisième période), par Abderrahman Mohammed, Alger, 1906.

Almkvist, *Kl. Beit.* — *Kleine Beiträge zur Lexicographie des Vulgärarabischen*, I, par H. Almkvist (tiré des *Actes du VIII^e Congrès des Orientalistes*), Leyde, 1891.

Arch. Mar. — *Archives Marocaines* (*publication de la Mission scientifique du Maroc*).

Aubin. — *Le Maroc d'aujourd'hui*, par Eugène Aubin, Paris 1907.

Barth, *Sprachw. Untersuch.* — *Sprachwissenschaftliche Untersuchungen zum Semitischen*, par J. Barth, I, Leipzig, 1907; II, Leipzig, 1911.

Basset, *Mission.* — *Mission au Sénégal*, I (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXXIX), par R. Basset, Paris, 1909.

Bauer, *Pal. Arab.* — *Das palästinische Arabisch; die Dialekte des Städters und des Fellachen*, par L. Bauer, Leipzig, 1910.

Bel, *Djâzya.* — *La Djâzya*, chanson arabe, par A. Bel (extrait du *Journal asiatique*), Paris, 1903.

Ben Cheneb, *Prov.* — *Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb* (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXX, XXXI, XXXII), par Mohammed ben Cheneb.

Biarnay. — *Étude sur le dialecte berbère de Ouargla* (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXXVII), par S. Biarnay, Paris, 1908.

Boulifa. — *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain* (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXXVI), par Saïd Boulifa, Paris, 1905.

Brockelmann, *Grundriss.* — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, I, par C. Brockelmann, Berlin, 1908.

Budgett Meakin, *Introduction.* — *An introduction to the Arabic of Morocco*, par Budgett Meakin, Londres, 1891.

Budgett Meakin, *The Moors.* — *The Moors, a comprehensive description*, par Budgett Meakin, Londres, 1902.

Bustān. — *El-Bustān fī ḏikr el-'auliyā' wal-'ulamā' bitilimsān*, éd. Ben Cheneb, Alger, 1326 hég.

Clermont. — *L'arabe parlé tunisien*, par J. Clermont, Tunis, 1909.

Cohen-Solal. — *Mots usuels de la langue arabe*, par Eidenschenk et Cohen-Solal, Alger, 1897.

Cuche. — *Dictionnaire arabe-français*, par le R. P. Cuche, Beyrouth, 1862.

Dalil. — *Eddalil* ou *Le guide de l'arabisant* (6 numéros parus), Alger, 1901.

Dalman, *Palästl. Diw.* — *Palästinischer Diwan*, par G. H. Dalman, Leipzig, 1901.

Delphin, *Textes.* — *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, par G. Delphin, Paris, 1891.

Desparmet. — *Enseignement de l'arabe dialectal* (I, première période; II, seconde période), par J. Desparmet, Blida, 1904-1905.

Destaing, *Beni-Snous.* — *Étude sur le Dialecte berbère des Beni-Snous* (*Publications de l'École des Lettres d'Alger*, XXXIV), par E. Destaing, Paris, 1907.

Dialecte de Tlemcen. — *Le Dialecte arabe parlé à Tlemcen* (*Publications de l'École des lettres d'Alger*, XXVI), par W. Marçais, Paris, 1902.

Dombay. — *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, par Fr. de Dombay, Vienne, 1800.

Doutté, *Texte oranais.* — *Un texte arabe en dialecte oranais* (extrait des *Mémoires de la Soc. de linguistique de Paris*, tome XII) par E. Doutté, Paris, 1903.

Dozy. — *Supplément aux dictionnaires arabes*, par R. Dozy, Leyde, 1881.

Dozy, *Vêtements.* — *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les arabes*, par R. Dozy, Amsterdam, 1845.

Dozy et Engelmann. — *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, par R. Dozy et W. H. Engelmann, 2e édition, Leyde, 1869.

Eguilaz y Yanguas, *Glos.* — *Glosario etimológico de las palabras españolas de origen oriental*, par L. de Eguilaz y Yanguas, Grenade, 1886.

Falls, *Beduinenlieder.* — *Beduinenlieder der libyschen Wüste*, par E. Falls, Le Caire, 1908.

Falzon. — *Dizionario maltese-italiano-inglese* (2e édition), par G. B. Falzon, Malte, 1882.

Fischer, *Mar. Sprichw.* — *Marokkanische Sprichwörter* (extrait des *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1898), par A. Fischer, Berlin, 1898.

Fischer, *Waffen.* — *Hieb- und Stichwaffen und Messer im heutigen Marokko* (*Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1899), par A. Fischer, Berlin, 1899.

Fischer, *Wortton.* — *Zum Wortton im Marokkanischen* (*Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1899), par A. Fischer, Berlin, 1899.

Fleischer, *Kl. Schr.* — *Kleinere Schriften*, par H. Fleischer, 3 volumes, Leipzig, 1885-1888.

Geogr. Ar. — *Bibliotheca geographorum arabicorum*, Leyde.

Ḥadāiq. — *Ḥadā'iq el-'azāhir fī mustaḥsan el-'aġuiba ual-mudhikāt ual-ḥikam ual-'amθāl ual-ḥikāiāt uan-nauādir* de Ibn 'Āṣim el-Ġarnāṭī, éd. lithographiée de Fez.

Ḥadāiq ms. — Manuscrit de l'ouvrage précédent, Bibl. nat. de Paris, Fonds arabe n° 3528.

Hartmann, *L. W.* — *Lieder der libyschen Wüste*, par M. Hartmann, Leipzig, 1899.

Hoest, *Nachr.* — *Nachrichten von Marókos und Fes*, par G. Höst, Copenhague, 1781.

Houwāra. — *Der arabische Dialekt der Houwāra des Wād Sūs in Marokko* (extrait du XVe volume des *Abhandlungen der phil.-hist. Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*), par A. Socin et H. Stumme, Leipzig, 1894.

Ibn Guzmān. — *Le Divan d'Ibn Guzman*, par D. de Gunzburg, Berlin, 1896.

Ilg-Stumme. — *Maltesische Volkslieder*, par Bertha Ilg et H. Stumme, Leipzig, 1909.

J. A. — *Journal asiatique.*

Kampffmeyer, *Beduinendialekte.* — *Studium der arabischen Beduinendialekte Innerafrikas* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1899), par G. Kampffmeyer, Berlin, 1899.

Kampffmeyer, *Südalg. St.* — *Südalgerische Studien* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, Berlin, 1905), par G. Kampffmeyer, Berlin, 1905.

IMPRIMERIE NATIONALE.

KAMPFFMEYER, *Texte.* — *Texte aus Fes. Mit einem Text aus Tanger* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1909), par G. KAMPFFMEYER, Berlin, 1909.

KAMPFFMEYER, *Untersuch.* — *Untersuchungen über den Ton im Arabischen*, I (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1908).

KREMER, *Beit.* — *Beiträge zur arabischen Lexicographie* (extrait des *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der Kais. Akademie der Wissenschaften*, CIII, I; CV, II), par A. VON KREMER, Vienne, 1883-1884.

L. A. — *Lisān el-ʿarab.*

LANDBERG, *Bâsim.* — *Bâsim le forgeron et Hârûn er-Rachîd*, par le comte Carlo DE LANDBERG, Leyde, 1888.

LANDBERG, *Daḏīna.* — *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale*, II, *Daṯinah*, par le comte DE LANDBERG, Leyde, 1905-1909.

LANDBERG, *Ḥadr.* — *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale*, I, *Ḥadramoût*, par le comte DE LANDBERG, Leyde, 1901.

LANDBERG, *La langue arabe.* — *La langue arabe et ses dialectes*, par le comte DE LANDBERG, Leyde, 1905.

LANDBERG, *Prov.* — *Proverbes et dictons du peuple arabe*, par Carlo LANDBERG, Leyde, 1883.

LERCHUNDI, *Rudimentos.* — *Rudimentos del arabe vulgar que se habla en el imperio de Marruecos* (3e édition), par le R. P. J. LERCHUNDI, Tanger, 1902.

LERCHUNDI, *Voc.* — *Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos*, par le R. P. J. LERCHUNDI, Tanger, 1892.

LITTMANN, *Ar. Tales.* — *Modern Arabic tales*, I, *Arabic text*, par E. LITTMANN, Leyde, 1905.

LITTMANN, *Beduinenerzählungen.* — *Arabische Beduinenerzählungen* (I, texte arabe; II, traduction), par E. LITTMANN, Strasbourg, 1908.

LITTMANN, *Volkspoesie.* — *Neuarabische Volkspoesie*, par E. LITTMANN, Berlin, 1902.

LÜDERITZ, *Sprüchw.* — *Sprüchwörter aus Marokko* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1899), par H. LÜDERITZ, Berlin, 1899.

Maʿālim. — *Maʿālim el-ʾīmān fī maʿrifat ʾahl el-Qairuʷān* de ʿABD ER-RAḤMĀN ED-DABBĀʿY avec compléments de IBN NĀĞĪ, 4 volumes, Tunis, 1320 hég.

Marie-Bernard. — *Méthode d'arabe parlé (idiome du Sénégal)*, par le Frère Marie-Bernard, Paris, 1893.

Meissner, *Neuarab. Gesch.* — *Neuarabische Geschichten aus dem Iraq (Beiträge zur Assyriologie*, V, 1), par B. Meissner, Leipzig, 1903.

Meissner, *Tanger.* — *Neuarabische Geschichten aus Tanger* (ap. *Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen*, 1905), par B. Meissner, Berlin, 1905.

Nallino. — *L'Arabo parlato in Egitto*, par C. A. Nallino, Milan, 1900.

Narbeshuber. — *Aus dem Leben der arabischen Bevölkerung in Sfax (Veröffentlichungen des städtischen Museums für Völkerkunde in Leipzig*, Heft 2), par K. Narbeshuber, Leipzig, 1907.

Nöldeke, *Beiträge.* — *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, par Th. Nöldeke, Strasbourg, 1904.

Nöldeke, *Neue Beiträge.* — *Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, par Th. Nöldeke, Strasbourg, 1910.

Nöldeke Orient. Stud. — *Orientalische Studien Theodor Nöldeke zum siebzigsten Geburtstag gewidmet* (2 volumes), Gieszen, 1906.

Observations sur Beaussier. — *Quelques observations sur le dictionnaire arabe-français de Beaussier* (ap. *Recueil de mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV^e^ Congrès des Orientalistes par les professeurs de l'École supérieure des lettres et des Médersas*), par W. Marçais, Alger, 1905.

Pedro de Alcala. — *Petri Hispani de lingua arabica libri duo*, éd. Paul de Lagarde, Göttingue, 1883.

R. A. — *Revue africaine.*

Recueil de mémoires. — *Recueil de mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV^e^ Congrès des Orientalistes par les professeurs de l'École supérieure des lettres et des Médersas*, Alger, 1905.

Reinhardt. — *Ein arabischer Dialekt gesprochen in Omān und Zanzibar*, par C. Reinhardt, Stuttgart, 1894.

Reynier. — *Méthode pour l'étude du dialecte maure (Mauritanie et Bas-Sénégal)*, par A. Reynier, Tunis, 1909.

Rhodokanakis, *Dofār.* — *Der vulgärarabische Dialekt im Dofār* (I = *Südarab. Expedition* VIII; II = *Südarab. Expedition* X), par N. Rhodokanakis, Vienne, 1908-1911.

Růžička, *Dissimilation.* — *Konsonantische Dissimilation in den semitischen Sprachen* (*Beiträge zur Assyriologie*, VI, 4), par R. Růžička, Leipzig, 1909.

Salhani, *Contes.* — *Contes arabes*, édités par le P. A. Salhani, Beyrouth, 1890.

Salṿa. — *Salṿat el-'anfās ṿa-muḥādaṯat el-'akiās biman 'uqbira min al-ʒulamā' ṿaṣ-ṣulaḥā' bifās*, par Mohammed b. Ga'far el-Kattānī, 3 volumes, Fez, 1316.

Simonet, *Glos.* — *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los mozárabes*, par Fr. J. Simonet, Madrid, 1888.

Snouck, *Mekk. Sprichw.* — *Mekkanische Sprichwörter und Redensarten*, par C. Snouck Hurgronje, La Haye, 1886.

Socin, *Dīwān.* — *Dīwān aus Centralarabien*, par A. Socin, édité par H. Stumme, Leipzig, 1900.

Socin, *Mar.* — *Zum arabischen Dialekt von Marokko* (extrait du XIV^e^ volume des *Abhandlungen der phil.-hist. Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissensch.*), par A. Socin, Leipzig, 1893.

Sonneck, *Chants arabes.* — *Chants arabes du Maghreb* (I texte arabe; II_1 traduction; II_2 introduction et glossaire), par C. Sonneck, Paris, 1902-1907.

Spiro, *Voc.* — *An Arabic-English vocabulary of the colloquial Arabic of Egypt*, par S. Spiro, Le Caire, 1895.

Spitta, *Contes.* — *Contes arabes modernes*, recueillis et traduits par G. Spitta-Bey, Leyde, 1883.

Spitta, *Gram.* — *Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Ægypten*, par W. Spitta-bey, 1880.

Stace, *Voc.* — *An English-Arabic vocabulary*, par W. Stace, Londres, 1893.

Stumme, *M. G. T.* — *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika*, par H. Stumme, Leipzig, 1898.

Stumme, *Malt. Stud.* — *Maltesische Studien*, par H. Stumme, Leipzig, 1904.

Stumme, *Neue Sam.* — *Neue tunisische Sammlungen* (ap. *Zeitschr. für afrikanische Sprachen*, 1896, II), par H. Stumme, Berlin, 1896.

Stumme, *Taz.* — *Handbuch des Schilhischen von Tazerwalt*, par H. Stumme, Leipzig, 1899.

Stumme, *T. B. L.* — *Tripolitanische-Tunisische Beduinenlieder*, par H. Stumme, Leipzig, 1894.

Stumme, *T. G.* — *Grammatik des tunisischen Arabisch*, par H. Stumme, Leipzig, 1896.

Stumme, *T. M. G.* — *Tunisische Märchen und Gedichte*, par H. Stumme, Leipzig, 1893.

T. A. — *Tāǧ el-ʿarūs.*

Ulād Brāhīm. — *Le dialecte arabe des Ūlâd Brâhîm de Saïda (Département d'Oran)* [extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, tomes XIV, XV], par W. Marçais, Paris, 1908.

Vocabul. — *Vocabulista in arabico*, éd. C. Schiaparelli, Florence, 1871.

Vollers-Burkitt. — *The modern Egyptian dialect of Arabic from the German of K. Vollers translated* by Burkitt, Cambridge, 1895.

Vollers, *Volkssprache.* — *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, par K. Vollers, Strasbourg, 1906.

Weissbach, *I. A.* — *Beiträge zur Kunde des Irak-arabischen* (I, Prosa-Texte), par H. Weissbach, Leipzig, 1908.

W. Z. K. M. — *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.*

Z. D. M. G. — *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.*

Z. D. P. V. — *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins.*

La plupart des faits relatifs au parler d'Alger-juif sont puisés dans la monographie de M. Cohen, *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, actuellement en cours d'impression.

Un certain nombre d'informations sur le tunisien m'ont été gracieusement fournies par H. Stumme et son informateur et ami Sī Ḥamda Zyīten.

GLOSSAIRE.

ا, أ, ء

ابازين *ăḅăzĭn* «sorte de cousscouss très grossier». Ce mets n'est guère connu dans la ville de Tanger; par contre, il entre pour une part importante dans l'alimentation des Jbâla (cf. *Arch. Mar.*, XVII, p. 121). — ابازين ne prend jamais l'article; c'est une berbérisation de بازين (بازينة) qui se rencontre sporadiquement dans tout le Maghreb et y désigne des mets assez variés, généralement des sortes de bouillies : Alger, Tunis *bāzīna* (cf. Beaussier, p. 35); Tripoli *bāzīn* (Stumme, *M.G.T.*, p. 290); Sfax *bezzīna* (cf. Narbeshuber, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 27). Le mot apparaît dans les textes tunisiens du moyen âge (cf. بازين ap. *Ma'ālim*, IV, p. 173, l. 5; p. 248, l. 5); cf. Dozy, I, p. 579, sub زبزين; *Observations sur Beaussier*, p. 415 et les références. — La forme *aḅāzīn* de *supra*, p. 121, l. 11, est une corruption, pour la rime, de *ăḅăzĭn*.

ابر Cf. بير.

ابى Cf. بو.

اتاى *ăṭāi* «thé»; le mot apparaît fréquemment dans le contexte sous la forme *i̯ăṭāi*, surtout lorsqu'il est précédé d'une voyelle (tendance à l'élimination de l'hiatus; comp. Stumme, *Taz.*, § 14) : *šrăḅna-i̯aṭâi* «Nous avons bu du thé»; *kĕišŏrḅo-i̯āṭâi* «Ils boivent du thé»; mais précédé des prépositions *b, f, l, d*, il a toujours la forme *ăṭāi* et jamais *i̯ăṭāi* : *igŏuzo ḅâṭāi* «Il l'assaisonne d'un verre de thé»; *tlāṭá-llkisán-dâṭâi* «trois verres de thé», etc. Le mot ne prend jamais l'article et n'a pas de pluriel usité. — A Tlemcen le mot ne prend jamais l'article, non plus, même quand il a le sens déterminé, mais connaît un pluriel *ăṭāi̯āṭ* dans le sens de «verres de thé servis dans un café». — A Alger, et chez les ruraux d'Oranie et du Tell algérois, le mot a, indéterminé, la forme *ātāi* (*āṭāi*) et, déterminé, la forme *lātāi;* il a le pluriel *ṭātāi̯āt*. Dans toute la province de Constantine c'est *tāi* (Constantine *ṭāi*) avec l'article *ṭttāi* comme à Tunis (cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 251), sans plu-

riel. — La forme اتاى (avec l'article الاتاى) se retrouve au Sénégal (cf. Fr. Marie-Bernard, p. 118, p. 122; Reynier, p. 130; Basset, *Mission*, I, p. 326). — Le mot est vraisemblablement venu en Algérie du Maroc, avec le produit lui-même. Le marocain *aṭāy* représente une tradition très différente du *šāy* des dialectes arabes d'Orient. Tandis que le second provient du turc چاى et par là du russe (cf. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 307), le premier doit être un emprunt à une langue européenne occidentale, espagnol *té* ou anglais *tea* (ce sont les Anglais qui ont implanté l'usage du thé au Maroc; cf. Godard, *Description et Histoire du Maroc*, p. 584, 585). L'initiale *a* et le traitement syntaxique particulier du mot (incapacité de prendre l'article) révèlent d'autre part que l'arabe marocain n'a pas emprunté directement le mot, mais bien par l'intermédiaire du berbère (le mot a du reste la même forme en šelḥa, cf. Stumme, *Taz.*, p. 169). Emprunté à son tour à l'arabe marocain par les dialectes algériens, le mot a gardé sa forme berbère, mais a reçu un traitement syntaxique arabe dans les provinces d'Oran (sauf à Tlemcen) et d'Alger. Il a été arabisé de forme dans la province de Constantine. — Dans le Maghreb la tradition du *šāy* oriental se retrouve en Tunisie (à côté de *ṭāy*), à Tripoli et dans le désert de Libye : *šāhi* «thé» (contamination par étymologie populaire avec √شهو; cf. Stumme, *M.G.T.*, § 10). — Dans la poésie marocaine en l'honneur du thé, donnée ap. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, 481, et qui est une œuvre de demi-lettré, les deux formes اتاى (avec l'article) et شاى se rencontrent; comp. à cette poésie marocaine les chansons sur le même sujet du désert de Libye ap. Falls, *Beduinenlieder der Libyschen Wüste*, n°s 59-62.

اجر Cf. لجر.

اخت Cf. خت.

اخذ Cf. خود.

اخر *āḫoṛ* «autre»; la vocalisation *u* (*u*, *o*, *o*) de la deuxième syllabe apparaît dans tous les parlers maghribins (aussi maltais *īḥor*; juif d'Alger *āḥūṛ*), à de rares exceptions près (Tripoli *āḥar*; Souf *āḥâṛ*; Ouled Djellâl du Sud constantinois *ouḥaṛ*), et se retrouve dans l'Omân (cf. Reinhardt, p. 316, l. 15; p. 317, l. 5; p. 344, l. 12). Elle me semble difficilement explicable. — A Tanger, «l'autre» peut être exprimé par *lāḫoṛ* c'est-à-dire *āḫoṛ* pourvu de l'article; et même, dans les formules d'injure où il figure si fréquemment (cf. par

exemple, *supra*, p. 47, l. 22), le mot, à ma connaissance, n'a jamais une autre forme. Mais en dehors de ce cas, c'est *ăḥoṛ* sans l'article qui est le plus généralement employé, aussi bien dans le sens déterminé que dans le sens indéterminé; peut-être faut-il voir là l'influence analogique des mots berbères à initiale *a* qui ne prennent pas l'article lorsqu'ils ont le sens déterminé (cf. *infra*, *aguāl*, *anyōṛ* etc.). Enfin, il existe une autre forme du mot, *i̯ăḥoṛ*, également employée dans le sens déterminé de «l'autre» et dans le sens indéterminé de «un autre»; elle se montre presque toujours lorsque le mot vient dans le contexte après une voyelle; il faut, je crois, attribuer l'apparition du *i̯* initial à une tendance à l'élimination du hiatus (comp. Stumme, *Taz.*, § 14) : *ṣáḥḥo-i̯áḥoṛ* «son autre compagnon»; *ża-i̯áḥoṛ qállo* «Un autre (ou l'autre) se mit alors à lui dire », etc. Au reste, actuellement l'emploi de la forme *i̯āḥoṛ* est étendu à d'autres cas de voisinage phonétique (*tálob i̯áḥoṛ* «un autre tâleb»; *i̯áḥoṛ-ke̯iqúllo* «Un autre lui dit»); mais *i̯āḥoṛ* est moins fréquent dans ces cas que *āḥoṛ*, et il est complètement impossible après les prépositions *f*, *b*, *l* (*n*), *d* : *fāḥoṛ* «dans un autre»; *bāḥoṛ* «par un autre»; *nāḥoṛ* «à un autre»; jamais **fi̯āḥoṛ*, **bi̯āḥoṛ*, **ni̯āḥoṛ*, etc. — Le féminin est, avec les mêmes distinctions, *ăḥṛa* (déterminé *lăḥṛa* ou *ăḥṛa*) et *i̯ăḥṛa* (déterminé et indéterminé). *lăḥṛa* est employé à Tanger dans le sens de «la vie future», parfois dans le langage (moins toutefois que *ṭ'āḥĕṛa*), et fréquemment dans les dictons : *flăḥṛa ṭi̯éni-b'i̯ḷḥṛá* «Dans l'autre vie, enduis-moi d'excréments» (se dit pour marquer que malgré les reproches, on entend persévérer dans une conduite peu conforme à la morale musulmane); *ddúnia bḷūžóh ulăḥṛa bĕzzrâoṭ* «En ce monde, on règle sa conduite d'après la tête des gens; dans l'autre monde on aura des coups de bâton» (se dit quand on constate un acte de partialité en faveur d'un puissant; comp. Ben Chenen, *Prov.*, n° 796); cf. *supra*, p. 113, l. 19. *ăḥṛa*, représentant de آخرى a été confondu avec *ăḥṛa*, fém. dialectal de *āḥoṛ*. — Ainsi, à Tanger, la forme *uḥṛa* du Maghrib (maltais *uḥra*) = class. أُخرى cède le pas à une formation nouvelle directement tirée du masculin et gardant la vocalisation *ā* de la première syllabe (même procédé à Alger-juif où l'on a *āḥūṛā* fém. en face de *āḥūṛ* masc., *āḥūṛīn* pl.; et, en Orient, dans le dialecte arabique de Ḍofâr : *āḥra* fém. tiré de *āḥar* masc.; cf. Rhodokanakis, II, § 53*e*). — Avec les mêmes distinctions, le pluriel à Tanger est *ăḥṛĕn* (*lăḥṛĕn*) et *i̯ăḥṛĕn* avec la vocalisation du masc. sing. pour la première

syllabe, tandis qu'à Tunis, en Algérie, à Malte, il a une voyelle *u* par analogie avec le féminin (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 288). Chez les fellâḥ de Palestine, la vocalisation *u* du féminin أُخْرَى a même contaminé l'ethnique *luḫri* (pl. *luḫriīn*) qui sert de masculin (cf. Bauer, *Das palästˁ. Arabisch*, p. 77); et c'est apparemment par une contamination semblable que s'explique le masculin *oḫar* (*oḫer*) en hassania du Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 323; p. 402, l. 9). D'autre part, le *ǫuḫar* des Ouled Djellâl du Sud constantinois (en face de fém. *uḫra*, pl. *uḫrēn*) s'explique peut-être par l'analogie de *ǫuǫol*, fém. *ū^{t}la*, pl. *ū^{t}līn*.

âḫḫăr; ce représentant dialectal de class. آخِر ne signifie pas à Tanger «dernier», mais «terme». Il apparaît parfois, sous l'influence de la langue littéraire, avec un ء initial, surtout quand on l'emploie sans l'article : *^{ā}llâh-eẓẓál-'âḫḫărna ḥsēn men 'ǫūnna;* cf. *supra*, p. 89, l. 8; avec l'article, on entend, à côté de *'l'âḫḫăr*, avec ء très net, *llâḫḫăr* avec *l* initial redoublé (comp. Fischer, *Mar. Sprichwörter*, p. 32); et *lâḫḫăr*, sans redoublement de *l*, dans le seul cas où le mot est précédé d'une voyelle longue; ainsi : *f'llâḫḫăr* «à la fin», *^{ū}llâḫḫăr* «et la fin...», mais *mzā-lâḫḫăr* «en dernier lieu». Le redoublement de la deuxième radicale (*ḫ*) se retrouve à Alger, dans la Mitidja, dans la province de Constantine comme en maltais (*laḫḫar*) et en omâni (Reinhardt, p. 114, *aḫḫar*). Brockelmann (*Grundriss*, I, p. 293) y voit avec raison une influence analogique de أَوَّل (comp. pour une influence analogique exercée sur l'un des termes du couple أَوَّل - آخِر par l'autre terme, Barth, ap. *Nöldeke Or. Studien*, II, p. 789). Dans la plaine du Cheliff, on entend *llāḫor* «en dernier lieu» avec une voyelle longue *ā* et sans redoublement du *ḫ;* au Souf, on fait la distinction curieuse de *lāḫar* «le dernier» et *laḫḫăr* «l'archi-dernier, l'ultime»; à Tunis, on a *iḫir* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 42) et à Tripoli *āḫer* (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 275). En Oranie et dans le Sud algérois, ce mot n'est guère employé; il est généralement remplacé par *tāli*. — Quant au redoublement du *l* de l'article, il apparaît à Alger exactement dans les mêmes conditions qu'à Tanger : *ǫullâḫḫor?* «et après tout, eh bien quoi?», mais *fi-lâḫḫor, mzā-lâḫḫor* «en dernier lieu». Il se retrouve aussi chez les fellâḥ de Palestine (cf. Bauer, *Das palästˁ. Arabisch*, p. 81, note 3).

llâḫ^{h}ri, fém. *llâḫ^{h}riīa*, pl. *llâḫ^{h}riīēn* «le dernier»; je n'ai jamais entendu employer le mot que déterminé الْآخِرَى; mais le redoublement de *l* initial

permet de supposer que, pour la conscience du sujet parlant, *lâḫ^{h}ri* (الاخرى avec agglutination de l'article initial) représente la forme du mot à l'état indéterminé; *llâḫ^{h}rĭ̈a* «au moins; au dernier mot». — Le mot ne se retrouve en Algérie, à ma connaissance, qu'à Alger-juif (*lleḫ^{h}ri*); ailleurs en Algérie on dit *tāli* ou *aḫrāni* (déterminé *laḫrāni*); *aḫirī*, fém. *aḫirīa* «dernier» était andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 35, l. 1; p. 39, l. 14).

أخّ *aḫḫăi* (*ʿaḫḫăi*, *ʿ^{h}ḫăi*) اخّاى; exclamation qui marque l'étonnement et l'admiration: *aḫḫâi ḍrāfâṭ* (ظرافات) «Ah! Quelle chose charmante!»; *ʿaḫḫâi sʿāžûḥa* «Ah! Quelle chose merveilleuse!»; et aussi, suivi de *ʿn-hōṷa*, *ʿn-hēi̯a*, *ʿn-hōma*: *aḫḫâi-ʿn-hʿṷá! ḍrêf!* «Ah! Qu'il est charmant!»; *aḫḫâi-ʿn-hēi̯a! mʿzi̯ăna!* «Ah là! Qu'elle est belle!». Comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 238, 239 sub *cuan.* — *aḫḫăi* reporte vraisemblablement à *ā-ḫâi* «Ô mon frère!» qui apparaît à Tlemcen, dans le même emploi d'exclamation admirative. Il correspond au *i̯aḫḫi* d'Alger, de Constantine et de Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, § 187), *i̯āḫi* de Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 317). Le *aḫḫait* du Sud marocain (*Houwara*, p. 42, ex) est vraisemblablement *aḫḫăi* avec l'augment *t*. — Quant au *n* de *aḫḫāi-ʿn-hōṷa*, il est possible de l'attribuer à l'influence analogique de *kif-ʿn-hōṷa* «comme il est...!», courant à Tanger comme à Tunis, et employé fréquemment dans un sens voisin de *aḫḫāi-ʿn-hōṷa* comme exclamation admirative (aussi avec combinaison de *aḫḫâi : aḫḫâi-ši-kifʿn-hōṷa* «Ah! Comme ça se trouve!» dans le langage des femmes). — Ce *n* ne peut guère avoir de rapport avec le *en* du piūṭ de Socin-Stumme (*Z.D.M.G.*, 1894, p. 29, l. 14), considéré par ces auteurs comme le même relatif que celui qui apparaît sporadiquement en tunisien (par exemple *elsûd en ḥaiiūt bîh tikṷût* ap. Stumme, *T.M.G.*, p. 49, l. 17; fréquent dans les *sʿrūbīāt*).

Cf. خو.

أدم Cf. بدم et منادم.

أدى Cf. دّى.

أذن *uḍṇ* «oreille», pl. *ʷuḍnĭ̈n*, subst. fém. Lorsqu'on emploie *uḍṇ* avec les affixes personnels, il faut généralement l'entendre dans le sens de «les deux oreilles» à moins qu'on ne spécifie qu'il s'agit de «l'oreille droite» ou de «l'oreille gauche»: *ʷŭdṇo* «ses oreilles»; *ʷúdṇo-ṭṷál* «Ses oreilles sont longues» (syntaxiquement traité en pluriel); *ʷudṇo d'limīn* «son

oreille droite»; *ᵉudnọ dᵢ̆ṣ̌šmāl* «son oreille gauche». — D'autre part, l'ancien duel *ᵉudnīn* est employé : 1° dans le sens de «les deux oreilles» d'un individu; mais il ne prend jamais les affixes personnels : «ses deux oreilles» *ludnīn-dịạlọ* et non **ᵉudnẹ̄h;* 2° comme pluriel à l'exclusion de *udĕn : kânọ kẹisĕmsọ ṣ̆ṭṭá-lludnín* «Il y avait six oreilles pour entendre». — Enfin il a été retiré de l'ancien duel un nom d'unité *ᵉudnīna* (اذنين + ة) qui est de beaucoup le mot le plus employé dans le sens de «une oreille» et même il existe un pluriel *ᵉudnīnặṭ* de *ᵉudnīna.* Cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 566, sub *oreja.* — Le diminutif est *udīna*, pl. *udīnặṭ: ṭm̆ṇnîṭĕk-udîna-utsmá*: «Je voudrais que vous fussiez petite oreille pour entendre (ce qui se dit)!»

Cf. دّن.

ارى *ărạ*, pl. *ărāọ* «donne, donnez!» est très courant à Tanger, comme à Alger, à Tlemcen, Nedroma et dans le Sud marocain (*Houwāra*, p. 36 ed), tandis qu'il est connu, mais peu employé chez les ruraux d'Oranie et de la province d'Alger, et inconnu dans la province de Constantine. Le mot se retrouve dans le berbère du Sud marocain (cf. Stumme, *Taz.*, § 103 a), et il semble bien qu'aussi en andalou une forme أرّ existait avec le sens de «donne» (وارّ يدك نقبّل «Donne ta main que je l'embrasse»; ارّ ما شيت لس نُرُد «Donne ce qui te plaira, je ne refuserai pas» ap. Ibn Guzmān, 43ᵃ *in fine;* 55ᵃ, l. 21; ارا طريّف للقطّ «Donne un petit morceau au chat» ap. *Ḥadāiq*, cah. 31, p. 3, l. 11; ms. Paris, 89 verso, ار). En tripolitain *ara* et *arāk*, en maltais *ara* apparaissent comme particules démonstratives avec des sens très différents de celui que leur connaît le marocain et l'algérien. Au point de vue de la phonétique et de la morphologie, comme à celui de la sémantique et de la syntaxe, il est extrêmement difficile de rattacher ces particules maghribines à class. $\sqrt{}$رأى. Il vaut mieux, semble-t-il, y voir avec Barth des équivalents dialectaux de la vieille particule nord-sémitique ארו, ארי, qui se dissimulerait en arabe classique sous l'énigmatique أَرَيْتَ (passé par étymologie populaire à أرأيت; cf. *Sprachwiss. Untersuch.*, II, p. 27 et suiv.). — *ărănna* (*ar̆ṇna* = ارى لنا) et *ărăk* (اراك) sont très courants à Tanger, comme formules de transition dans la conversation ou le récit. *ar̆ṇna* se construit avec un complément direct ou avec la préposition *n (l) : ár̆ṇna dậḅa-lγár̥ḅ* ou *ár̆ṇna-dậḅa-n̆lγár̥ḅ* (*llγár̥ḅ*) «Parlons maintenant du Maroc»; *ár̆ṇna-dậḅa-ṭṭọ́lḅa* ou *ṇ̆ṭṭọ́lḅa* «Parlons maintenant des tolbas»; *ár̆ṇna-dậḅa-ṭánža* ou *nṭánža*

«Parlons maintenant de Tanger». — Quant à *arāk* il se construit toujours avec la préposition *n* (*l*) : *árāk-dḍa-ntánža* «Parlons maintenant de Tanger». En principe, la seule construction logique pour *arᵛṇna* est celle avec un complément direct (mot à mot «apporte-nous la question de . . .»); il est vraisemblable que la construction avec la préposition *n* (*l*) est due à une contamination par *arāk-n* (*l*), le sens primitif de *ărᵛṇna*, *ărăk* étant du reste oblitéré pour le sujet parlant, dans ces formules de transition très employées. — *arāk mĕn* répété dans une énumération de substantifs a le même sens que *ḥūdĕk* (cf. *infra*, p. 288) «aussi bien... que...» : *arák mᵛṇ-ddḥălĕž*, *arák mᵛl-lḥuălĕm* «aussi bien des bracelets que des bagues». — *ārănna* est connu, à Tlemcen, dans le même emploi qu'à Tanger, construit avec un complément direct. A Mogador *arāk* se trouve aussi comme formule de transition mais généralement construit avec *sᵉlā* (cf. Socin, *Mar.*, p. 12, l. 16; p. 16, l. 10; p. 18, l. 2, etc.) D'autre part, avec le sens et la construction qu'il a dans le texte de Socin, *Mar.*, p. 50, l. 17 et 18, *arāk* est inusité à Tanger.

اسم *ĭsᵉm*, pl. *'asāmi*, *'asmāṭ*, *'aṣmăṷāṭ* «nom»; c'est la forme littéraire de اِسم (avec ᵉ initial par outrance maladroite du désir de se rapprocher de la langue classique). Elle est très employée par toutes les classes de la société. Il existe à côté une forme très populaire *lsĕm*, pl. *lsṷma*, issue de la forme déterminée الاسم, avec agglutination du *l* de l'article : avec les affixes *lĕsmi*, *lĕsmĕk*, *lĕsmo*, etc.; (comp. *supra* p. 29, l. 8, *ṭṭaiiṷṭṭo bllĕsmo* «Tu l'appelles par son nom»); et, actuellement dans le dialecte, avec la détermination dialectale : *ᵛllsĕm* «le nom», pl. *ᵛllṣṷma*. — Enfin, pour interroger quelqu'un sur son nom ou celui d'un autre individu et pour répondre à cette interrogation, on emploie la série *smāni*, *smāk*, *smāh*, *smāha*, etc., sur laquelle cf. *Ulād Brāhīm*, p. 152, note 2 : *šᵛṇni-smāk* «Quel est ton nom?»; *smāni ḥᵃmĕd* «Je m'appelle Aḥmed.» Il existe à Rabât d'autres formes du mot (cf. Fischer, *Marok. Sprichw.*, p. 21, note 1).

أشّ *ăššo*, pl. *ššṷāšo* ou *ăššăšṷăṭ* شواشو اشاشو «mesure à grain en palmier nain tressé contenant un 8ᵉ de *mudd*»; inconnu dans les dialectes arabes d'Algérie; ce mot ne prend jamais l'article; il est vraisemblablement d'origine berbère et à rapprocher du *šăšu* «sac à grains» (tellis), de Destaing, *Beni Snous*, I, p. 18.

أفرّ *afrūr* افرور «poterie rouge en argile» (comp. *Arch. Mar.*, XVII, p. 97). Ce mot berbère (rien à voir avec فرفورىّ ni avec פרור) ne prend jamais l'article. Toutefois il existerait, suivant *Arch. Mar.*, VI, p. 289, chez certains ruraux du Nord marocain, une forme complètement arabisée du mot : *frūr*, avec l'article *ĕlfrūr*.

أقرب *aqrăḇ*, pl. *ăqŭrḍăn* اقراب اقربان, diminutif *aqrēiĕḇ* ou *qrēiĕḇ* «sacoche en palmier nain» (comp. Lerchundi, *Voc.* p. 520, sub *mochila*; *Saluat el-'anfās*, II, p. 133, l. 9 : جراب كبير من دوم يسمّى عند الناس باقراب). Le mot se retrouve aussi à Nedroma dans le sens de «sacoche en palmier nain du berger». A Tlemcen, je ne le connais que dans la locution : *sāměl kī-aqrāḇ* «fait très grossièrement». Sous cette forme le mot, qui à Tanger ne prend jamais l'article, provient sûrement du berbère (zouaoua *aqʷrāḇ*, šelḥa *aqrâb* «poche» ap. Stumme, *Taz.*, p. 163); mais il représente vraisemblablement la forme berbérisée de l'arabe قراب, qui existait en andalou avec le sens de «sac» (Dozy, II, 323) et se retrouve sous la forme *qrāb* dans les dialectes du Sud et de l'intérieur du Maroc (cf. *Houwāra*, p. 74 fy; Quedenfeldt, *Répartition de la population*, trad. française p. 71; Marchand, ap. *J.A.*, nov. 1905, p. 464). A Alger et chez les ruraux et bédouins d'Algérie, je ne connais le mot que sous la forme *grāb* ou *gʷrāb* avec la signification de «sacoche» (en cuir ou en palmier nain); cf. aussi Beaussier, p. 534 قراب «cartouchière, giberne».

أقول *aguăl*, pl. *ăgŭlăn* اقوال اقولان «tambour long dont la caisse est en terre cuite», diminutif *ăguĭĕl* ou *guĭĕl*, *aguĭŭăl* ou *guĭŭăl*. Cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 577, sub *pandero*; Doutté, *Merrâkech*, p. 317; Hoest, *Nachrichten v. Marókos*, pl. XXI, n° 9. — Ce mot berbère (cf. Boulifa, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 335) ne prend jamais l'article à Tanger; la forme *elgūal* que donne Lüderitz, *Sprüchwörter*, p. 6 et 7, n'est pas tangéroise. — Le mot ne se rencontre en Algérie qu'à Nedroma *aguāl*, pl. *aguālāt*, et à Tlemcen sous la forme *guăl* (cf. Bel, *La population musulmane de Tlemcen*, p. 50); cf. aussi Dozy, I, p. 30. — On dit proverbialement à Tanger *ĕlqâfqâf-ulʰidd daguăl* «rien du tout», parce que, disent les Tangérois, *aguăl* est un cylindre sans anse (*ʰidd*); peut-être faut-il mieux entendre qu'à la différence du *ṭbol*, *aguăl* se joue «sans baguette à grosse tête» *ʰidd* (cf. Lerchundi, *Voc.*, sub *atabal*, p. 114; Budgett Meakin, *The Moors*, p 203).

أكل Cf. كل, كلا.

الطّ *ālēṭ* آليط «orgelet»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 568, sub *orzuelo*. Ce mot est d'origine berbère : zouaoua *ellọḍ;* dialecte arabe de Collo *ūīḷọṭ;* Nedroma *âḷọṭṭẹ;* Tlemcen *lọṭṭẹ*. A Alger musulman et chez les bédouins d'Algérie, l'arabe *šṣēra* est seul employé (cf. Doutté, *Merrâkech*, p. 86, 87, note 1); à Constantine *bū-šṣēra;* à Alger juif *sārọq*.

الله Cf. لَه et يلله.

امّ Cf. مِى et يما.

امدر *amdar*, pl. *amdrăn* «branche»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 665, sub *rama*. Ce mot d'origine berbère ne prend pas l'article. Il est complètement inconnu en Algérie.

امرح *amrăḥ* امراح «place; espace large et uni». Je n'ai jamais entendu le pluriel. C'est l'arabe مراح qui est très vivant dans les dialectes bédouins d'Algérie (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 486; aussi à Bougie *mʿrāḥ* «la cour intérieure de la maison»), passé par le berbère. Le mot ne prend jamais l'article. — Sous la forme berbère *amrāḥ*, le mot se retrouve aussi à Tlemcen «endroit sale et mal tenu»; *knụs-ĕddâr ṛẹ̄-ɣẹ̄l-ki-amrâḥ* «Balaie la maison! Elle est sale comme *amrāḥ!*»

املس *ămẹ̄ilŭs* اميلوس «vase d'une fondrière»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 478 sub *lodo*, p. 770 sub *tarqnin*. Le mot aussi berbère (zouaoua, et arabe de Nedroma *āmālūs*) se retrouve dans divers parlers arabes maghribins : Sud algérois *mālūs;* Tell algérois *mīlūs;* Nord tunisien *mīlūsi* «boueux». A Tanger *ămẹ̄ilŭs* ne prend jamais l'article.

أمن *ʾămĭn* أَمِين dans le sens de «administrateur chérifien» (*ʾămĭn-ᵈdīụana* «administrateur de la douane»; *ʾămĭn ʿlmụstâfăd* «administrateur des propriétés du Maḥzen»; *ʾămĭn-ʿssʿkkă* «administrateur de la trésorerie» etc.) a un ء initial et fait au pluriel *ʾụmāna*. L'influence de la langue littéraire est visible. — Dans le sens de «prévôt de corporation» le mot n'apparaît, même indéterminé, qu'avec l'article de la forme déterminée agglutiné, *lămĭn*, et a un pluriel *lămīnăṭ* (comp. *Arch. Mar.*, II, p. 134, note 2; Gaillard, *Fez, une ville de l'Islam*, p. 149). D'autre part, jamais dans le cas de détermination n'apparaît le redoublement de *l*, qui existe pour certains autres mots où l'initiale *l* provient d'une agglutination de l'article (cf. *supra*, *lâḥᵇri* sub اخر, *lsĕm* sub اسم; *infra*, *lāžūr* sub جر, *lṣāḥaᵣ* sub صبع) : *hʾụá-lạmīn* «C'est lui l'amin»; *kẹ̄ikūl-lâmin-gâlẹ̄s* «Et l'amin est assis...»; *huá-lāmin-ʿttọ̄bbâla*

(ذالطبّالة) «C'est lui l'amîn des joueurs de tambour». A Tlemcen *lɑ̃mîn* est aussi la seule forme employée, même à l'état construit : *lɑ̃mîn-ɛddĕllɑ̃la* «l'amîn des crieurs publics»; de même à Laghouat : *lɑ̃mîn-bnī mzɑ̃b* «l'amîn des Mozabites». A Constantine, *lɑ̃mīn* est aussi possible pour la forme déterminée, comme pour la forme indéterminée; mais on entend encore pour cette dernière *āmīn* (dans la région de Sétif, on a aussi *i̯ɑ̃mīn*) avec un pluriel *i̯emna* (représentant dialectal de أُمَنَاء). A Alger le mot tend aujourd'hui à sortir de l'usage, avec la disparition de la fonction qu'il dénommait; mais il avait aussi la forme invariable *lɑ̃mīn*. Cette forme se perpétue dans les noms de certaines familles algéroises, par exemple : *lɑ̃mîn-ddĕbbāyɛ̃n, lɑ̃mîn-ɛ̃ssĕkka, lɑ̃mîn-ᵊᵍqbɑ̃il* (القبائل), *lɑ̃mîn-ɔ̃ssɔ̃mmāṛɛ̃n*. Le pluriel était *lāmīnɑ̃t*, et, exceptionnellement, *ɛ̃lu̯umna* (représentant dialectal de classique أُمَنَاء) dans le seul *lāmîn-ɛ̃lu̯úmna* «amîn des amîns». A Tunis, on distingue la forme pourvue de l'article *lāmīn* de la forme non pourvue de l'article *āmīn* (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 9, l. 12; p. 10, l. 1). — Le mot أمين dans le sens de «chef de corporation» se trouve de Tunis au Maroc et était aussi andalou (cf. Dozy, I, p. 38). Par contre, il semble inconnu en Orient : c'est شيخ qui seul est employé; cf. Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, p. 38 et suiv.; Wetzstein ap. *Z.D.M.G.*, XI, p. 482, note 9; Elia Qoudsî, *Les Corporations de Damas, passim;* Littmann, *Modern Arabic tales*, شيخ كار, p. 90, l. 15.

ămɑ̃na, pl. *ămɑ̃in* et *ămɑ̃nɑ̃t*; aussi avec le ء initial de class. أمانة encore sensible *'ămɑ̃na* (influence littéraire) : 1° «dépôt» : *'ămɑ̃na sánd-zɛ̃rmɑ̃na uzɛ̃rmɑ̃na ḥɑ̃u̯u̯ɑ̃na* (خوّانة) «un dépôt confié à Zermâna; et Zermâna est une voleuse»; ce dicton s'applique à un dépositaire infidèle; 2° «affaire, histoire» dans un sens péjoratif : *mu̯l-l-'ămɑ̃na* «le compère auteur du méfait»; aussi dans ce sens à Tlemcen, Alger, Constantine; et comp. *Houwāra*, p. 46, note dh.

امنضرى *am˘ɲḍṛɑ̃* «Eh bien, quoi?» = آمن درى, cf. Socin, *Mar.*, p. 16, note 53; *Dialecte de Tlemcen*, p. 195, note 1; *Ulɑ̃d Bṛɑ̃hīm*, p. 199.

انجص Cf. لنقاص.

انغر *anɣɔ̃ṛ*, pl. *aṉ˘ɣṛɑ̃n* انغران انغور «trou» et surtout «trou dans une haie». Ce mot d'origine berbère ne prend jamais l'article. — Il m'est inconnu en Algérie, sauf à Tlemcen, où *nɣɔ̃ṛ* désigne la «niche où couchent les poules» (tandis que chez les ruraux d'Oranie *sɛ̃ẓna, ᵊšūša*

ou *g"rẹ̈na;* à Tanger *agrŭr* mot berbère, cf. Boulifa, *Textes*, p. 335); après les prépositions, le préfixe *a* apparaît: *nyọ̈r ṛẹ̈k-sa̤kĕn-fẹ̈h* «C'est dans un vrai trou à poules que tu habites!»; *ẹ̈lžda̤d ṛọ̈m-fawyọ̈r* «Les poules sont dans leur trou».

أنغل *angŭl*, pl. (rare) *angŭlä̤t*, diminutif (*ă*)*ngṳ̈ŭl* «petit pain renflé à ses deux extrémités et avec un étranglement au milieu». — Ce mot ne prend jamais l'article; il est d'origine berbère (rifain, d'après Mouliéras, *Maroc inconnu*, I, p. 143, *aneggul;* snoussi *θangult*, ap. Destaing, I, p. 202; šelḥa *angul*, ap. Stumme, *Taz.*, p. 165; *tăngult*, ap. Quedenfeldt, *Répartition*, traduction française, p. 211 *in fine*). Dans les dialectes arabes d'Algérie, il est inconnu, sauf à Nedroma où *ăngūl*, pl. *ngāu̯o̤l*, diminutif *ngĭu̯o̤l*, est «pain d'orge allongé et de forme ovale».

أهل *'a̤hlï̤ya*, pl. *'a̤hlï̤ä̤t* اهليّة «famille», est un mot de lettrés qui est passé dans le langage courant; employé aussi à Tlemcen.

أوقيّة Cf. وق.

أول *ōu̯ŭl;* ce représentant dialectal de classique أوّل ne signifie pas à Tanger «premier» (sauf dans des complexes hérités de l'ancienne langue par exemple : *ži̯mẹl-lōu̯ŭl* ou *ži̯mẹl-'âu̯ul* = الاول جمادى; cf. aussi *ži̯ām-nōu̯ŭl infra*, p. 396), mais «début», opposé à *a̤ḥḥa̤r* (cf. *supra* p. 218). Il apparaît parfois, sous l'influence de la langue littéraire, avec un ء initial : *'âu̯u̯ŭlna* «notre début». Avec l'article, on entend, à côté de *ʷl'âu̯u̯ŭl*, avec ء très net, *ʷllōu̯ŭl* avec *l* initial redoublé, quand le mot n'est pas précédé d'une voyelle longue. Ce redoublement se trouve aussi à Rabât, et, en Algérie, à Alger, à Tlemcen, dans le Tell algérois.

ʷllū̯uli, fém. *ʷllū̯ulï̤ya*, pl. *ʷllū̯ulï̤yẹ̈n*, «le premier». L'ethnique اوّلي, connu de l'andalou, est rare au Maghreb (tandis que les représentants de l'autre ethnique اوّلاني sont très fréquents). Je ne le connais en Algérie qu'à Nedroma et à Alger-juif, et à Tlemcen dans un sens particulier (voir ci-dessous). Par contre, il apparaît fréquemment dans les dialectes orientaux (Spitta, *Gramm.*, p. 162, l. 5, le pl. *au̯alï̤in;* Hartmann, *L.W.*, p. 196, n° 85; Reinhardt, § 155; Rhodokanakis, I, p. 14, l. 9, 10; Meissner, *Neuar. Gesch.*, XXX, § 4; Weissbach, *I.A.*, p. 63, l. 11). A Tanger je n'ai jamais entendu employer le mot que déterminé الاوّلي; mais le redoublement de *l* initial permet de supposer que, pour la conscience du sujet parlant, *llū̯uli* (الاولي avec agglutination

IMPRIMERIE NATIONALE.

de l'article initial) représente la forme du mot à l'état indéterminé. Ce redoublement du *l* de l'article à la forme déterminée se retrouve à Rabât (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 22, note 1), à Mogador (cf. Socin, *Mar.*, p. 164, l. 10) et, en Algérie, à Tlemcen, où le mot n'est usité que dans l'acception spéciale de «premier appel à la prière du vendredi» (cf. la suite de cet article); à Tanger : *ʿllûûli ḥʿllûûli ˢullâḫʰri ḥʿllâḫʰri* «toute chose à son rang, la première au premier, la dernière au dernier»; *ʿlâm-ʿllûûli* «la première année» (à distinguer de *ʿâmnôχŭl* «l'année dernière»; cf. *infra*, p. 396). — *ʿllūuli* est en outre, à Tanger, «le premier appel à la prière de midi», et de là simplement l'heure de «midi à midi un quart» (comp. Fischer, *loc. cit.*; Budgett Meakin, *An introduction*, p. 147, n° 145). Chaque jour, il y a deux appels à la prière de midi, comme à celle du matin et à celle du *ʿaṣr* (on distingue aussi *ʿlʿâṣor ʿllûûli*). Il en est de même à Tunis où *lūl* الاول a pris également la signification de «midi» (cf. Stumme, *T.G.*, p. 179). A Tlemcen, il y a deux appels à la prière de midi, seulement le vendredi; et le premier de ces appels est désigné sous le nom de *ʿllou"li;* mais *ʿllou"li* n'est jamais «l'heure de midi». En conséquence, l'origine du terme marocain de *ʿllūuli* étant telle, il n'y a vraisemblablement aucun rapport à établir entre ce nom de «l'heure de midi» et le nom de الأُولَى donné à la «prière de midi» dans les anciens textes de ḥadîts (cf. Buḫārī, *Maʷāqīt*, n° 13, 4°).

أيوا *ēʷa* «oui-da! or donc; or çà!». Cette exclamation dans ce dernier sens, ayant une valeur impérative, forme un pluriel *ēʷâō* «Or çà! Vous autres» par analogie avec les formes verbales, cf. Nöldeke ap. *W.Z.K.M.*, 1894, p. 261, note 1, et *Dialecte de Tlemcen*, p. 195, note 2. Cf. sur cette particule, très connue dans tout le domaine de l'arabe, Landberg, *Prov. et Dictons*, p. 240.

ب

بابا *bâba* «mon père», *bâbăk* «ton père», *bâbăh* «son père», etc. La conscience populaire ne conçoit que difficilement la notion générale de parenté, sans acception particulière des individus entre lesquels la parenté existe; l'idée de «père» en soi reste à peu près inexprimée; *ʿlbō* «le père» (cf. *infra*, p. 238, sub بو) ou *ʿl'ab* emprunté à la langue littéraire, qu'on obtient sur interrogation, n'apparaissent pas souvent dans la

langue courante; on ne connaît guère à Tanger «le père» d'une façon abstraite; mais bien «ton père» ou «son père» etc.; «J'ai un père» *sándi-ɣăḥd-ḅâḅa* (j'ai un mon père); «Il a un père qui le gâte beaucoup» *sándo ɣáḥ*^{a}*-ḅāḅâh kéif*^{a}*šŝo-ḅ*^{a}*zzâf* (il a un son père). Quand le mot est mis en relation d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, il apparaît encore avec l'affixe possessif de la troisième personne, suivant la construction étudiée par Fischer, *Z.D.M.G.*, 1907, p. 178 et suiv.: «le père de Maḥboûb» *ḅaḅâh d*^{a}*măḥḥûḅ*. Ces faits se retrouvent dans le langage de beaucoup de peuples primitifs (cf. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, p. 189). — Le mot n'a pas de pluriel; à la rigueur, on emploiera *ɣāldīn*, cf. *infra*, p. 498, sub ولد.

بسمط *ḅ*^{a}*ŝmăṭ* «biscuit; pain auquel on a fait subir deux cuissons successives»; *mbĕŝmṭ* «très cuit; dur et sec en parlant du pain»; ainsi à Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 7, l. 8, 10, 11) et déjà chez les auteurs marocains du moyen âge (cf. Dozy, I, p. 51), tandis qu'en Algérie on a *bĕŝmāṭ* et *mbĕŝmoṭ*. Cf. sur l'origine étrangère de ce mot, Dozy, I, p. 90; *Z.D.M.G.*, 1896, p. 637.

بحر *ḅḥēra* (*ḅḥēra*), pl. *ḅḥāir* (*ḅḥāir*) بحاير بحيرة «champ pour la culture maraîchère, surtout pour celle des melons, concombres, courges et pastèques»; comp. *Arch. Mar.*, VI, p. 293. Le mot se retrouve avec le sens voisin de «jardin potager» dans la plupart des régions de l'Algérie (dialectes ruraux et bédouins, et Constantine, *bḥēira* comme ap. *Ilouwāra*, p. 74, l. 27); à Blida, il désigne aussi une plantation d'orangers (cf. Beaussier, p. 23). D'autre part, dans l'Est algérien (Bône, la Calle, Souk-Ahras, Khenchela, Tebessa), comme dans le Nord tunisien, *bḥēra* a gardé le sens étymologique de «plaine basse» (diminutif de بَحْرة); et ce sens se retrouve dans le Sud marocain, chez les Rḥâmna (cf. Doutté, *Merrâkech*, p. 303, 304). — On trouve des exemples de بحيرة avec le sens de «jardin fruitier ou potager» dans les auteurs du moyen âge (cf. Dozy, I, p. 53, et *Geogr. arab.*, IV, p. 185). Le mot apparaît plusieurs fois dans *Maʿālim el-ʾīmān* avec l'acception spéciale de «champ de melons»; cf. III, p. 89, l. 15; IV, p. 176, l. 17; 218, l. 4; et il a également ce sens en maltais (cf. Falzon, p. 24; Stumme, *Malt. St.*, p. 65, n° 27, *ḥaïra*).

بخر *ḅaḥḥâr* «cuire le couscouss à la vapeur»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 51, sub *alcuzcuz;* c'est aussi le terme consacré à Tlemcen. Ailleurs

en Algérie, on emploie dans ce sens *fouṷâr* (cf. *infra*, p. 418; Delphin, *Textes*, p. 207, se croit obligé d'expliquer تبخّر, terme quasi-étranger dans un dialecte rural, par تفوّر), et *baḥḥâr* est seulement «faire des fumigations».

Cf. تبخّر.

بّر *brīri*, fém. *brīriia*, pl. *brīriiĕn* بريري «tout petit; nain», en parlant des poules; en parlant des autres animaux et des hommes, on emploie *qlīṷăl*. — Le mot est inconnu en Algérie; il est très peu employé à Tanger, et considéré comme appartenant au parler des Jbâla; peut-être à rapprocher du *abˇrru* (*dˇaža abˇrru*) de Fischer, *Zum Wortton*, p. 282; cf. aussi l'égyptien *birbir* «jeune poulet» ap. Spiro, *Voc.*, p. 38.

برد *berd* «froid» est quelquefois prononcé *bârṭ* quand on l'emploie avec emphase: *ˇlbârṭ fiia* «J'ai un froid de loup»; *γēr-ˇlbârṭ* «rien du tout!»

bĕrrăd, pl. *brāṟˇd* برّاد «théière»; le mot se retrouve avec ce sens dans toute l'Oranie, dans le Tell algérois, comme au Souf, à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 55), dans le désert de Libye (cf. Falls, *Beduinenlieder der libyschen Wüste*, p. 206, pièce 62 *in fine*; p. 199, vers 127) et au Sénégal (cf. Reynier, p. 128). A Constantine, ce mot désigne un pot, qui peut servir de théière, mais qui peut servir aussi à mettre une boisson froide; à Laghouat «grande cafetière de métal»; à Bou-Saâda «grand pot en terre» où l'on met aussi bien du café que de la limonade.

bĕrrāda, pl. *bĕrrādăṭ* et *brāṟˇd* برّاد, est à Tanger «gargoulette», comme à Alger, à Tlemcen et dans toute l'Oranie (comp. Dozy, I, p. 68). A Constantine, le mot est beaucoup moins employé dans ce sens que *šuqqăla* (cf. Dozy, I, p. 25 et p. 775). A Laghouat et à Bou-Saâda *berrāda* signifie «petite cafetière en fer blanc»; à Tripoli «jatte à lait» (cf. Stumme, *M.G.T.*, § 86); à Malte, «vase à conserver les provisions» (cf. Falzon, p. 13).

برق *brâq* «éclairs», collectif, est féminin à Tanger: *ulbrâq bâiṭa-káṭhṭof* «Toute la nuit les éclairs ont fulguré». Le mot a à Tanger comme dans la plupart des dialectes algériens (non employé dans l'ouest du Tell algérois et dans l'est du Tell oranais; *raʿḍom* est dans le parler de ces régions le mot usuel pour «éclairs») une forme *fiał* qui, en face du classique بَرْق, étant donné que la deuxième radicale est une liquide,

paraît surprenante. Il faut y voir peut-être une forme dialectale ancienne non enregistrée par les lexicographes classiques (cf. hébreu בָּרָק) ou une formation analogique nouvelle due à l'influence de *rʿad* «tonnerre», qui se trouve aussi dans les dialectes précités, et où la deuxième radicale *ʿ* justifie le passage de class. فعّل (رعّد) à dialectal *fiʿal*. La hassania du Sénégal connaît aussi une forme *brag* (cf. Reynier, p. 109). Le tunisien offre, à côté l'une de l'autre, *bârq* et *brâq* (Stumme, *N.T. Samml.*, p. 105, pièce 5; *T.G.*, § 47, p. 43); et de même le libyque a *barg* et *barag* (Hartmann, *L. W.*, n° 2, Str. 1; p. 100 *in fine*). A Cherchel, et au Souf, comme chez les bédouins de Tripolitaine, une forme à schème فعْل conservé (*bǫrq*, *barg*) se rencontre (cf. Stumme, *T.B.L.*, pièce x). — Le mot, à Tanger, peut être employé comme nom d'unité, mais un nom d'unité morphologiquement caractérisé *bĕrqâ* est connu, comme dans le parler des Juifs d'Alger et en maltais (cf. Falzon, p. 21), par exemple dans le dicton agricole : *fmâṛṣ kaṭkûn γêṛ-šĕṛqâ-ᵇbĕṛqâ* (بِبرقة) «En mars tout rayon de soleil est suivi d'un éclair d'orage». — Je ne connais pas d'autre part à Tanger d'équivalents des pluriels algériens برق, براق qui n'apparaissent guère du reste qu'en poésie (cf. Sonneck, *Chants du Maghreb*, II$_2$, p. 8).

ḅrâq «briller» en parlant des éclairs, des objets qui reflètent la lumière. — *ḅĕṛṛǫq* à la II^e forme : 1° «faire briller»; 2° «couvrir de confusion en dévoilant un mensonge»; *kĕḍḅa mbĕṛṛqâ* «mensonge manifeste»; ce sens est connu aussi en Oranie; 3° *ḅĕṛṛǫq-ṣaiṇǫ* «regarder fixement et les yeux grands ouverts»; ce sens très classique et qui se trouve aussi dans le dialecte de l'Omân (cf. Landberg, *Dafīna*, p. 1300; Reinhardt, p. 304, l. 12) et en maltais (cf. Falzon, p. 21; Stumme, *Malt. St.*, p. 40, l. 27) m'est connu dans le Nord tunisien, à Constantine (*berrǫq*) et dans le Sud algérois (*bâṛṛǫg*). Peut-être se rencontre-t-il aussi ailleurs; l'andalou le connaissait (cf. *Ḥadâiq*, cah. 31, p. 1, l. 1 et 2).

برقق *bĕrqǫ̃q* «pruneş», collectif, برقوق; nom d'unité *ḅĕrqǫ̃qâ*; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 191, sub *ciruela*. En Andalousie et au Maghreb, le mot signifiait «abricot» à l'époque d'Ibn Baiṭâr (XIII^e siècle), et encore à l'époque d'Ibn Loyon (XIV^e siècle); cf. Dozy, I, 75 et l'intéressant article de Simonet, *Glosario*, p. 33; comp. Houdas, *Monographie de Méquinez*, p. 8 et 9. Dans l'Afrique du Nord (y compris la Libye, cf. Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 154), le mot signifie généralement

«prune» aujourd'hui; cependant sur quelques points isolés de l'Algérie *bergūg* est encore «abricot» : ainsi à Msila, Tebessa, Bou-Saâda; de même en maltais *berqūq*, et dans le berbère de Ouargla, de l'Aurès et du Sud tunisien *tberqūqt* (*taberqūqt*, *taberqūq*) «abricot». Il se peut que de même, en Égypte, le mot, qui aujourd'hui ne signifie plus que «prune» ait encore été le nom de «l'abricot» au XVII^e^ siècle; cf. Kahle, *Zur Gesch. des arab. Schattentheaters*, p. 35, note 1; il aurait encore ce sens à Aden suivant Stace, *Voc.*, p. 12; comp. *Z.D.M.G.*, 1889, p. 656.

برك *bṛĕk*: 1° «s'agenouiller»; 2° construit avec *fī* «s'acharner contre quelqu'un ou quelque chose en action ou en parole»; 3° construit avec *ʿlā* «s'occuper sans relâche d'une chose»; 4° suivi d'un verbe au présent, *brĕk* a la valeur d'un inchoatif, mais toujours avec une nuance indiquant l'activité physique, que ne marquent ni *žā*, ni *glĕs*, ni *ḅdā* (cf. *infra*, p. 255 et 443); *brĕk* (*birk*) comme inchoatif est fréquent dans le parler de Mogador (cf. Socin, *Mar.*, p. 12, note 22; *J.A.*, juillet 1904, p. 54, 55). Dans certains parlers du Sud marocain, c'est le mot le plus fréquent pour «s'asseoir».

بزّ *ḅâẓẓ*, avec la préposition *ʿlā*, «bravo pour»; il existe un pluriel *bẓâuẓ*: «*ḅâẓẓ-ʿlīk ḅaṙrá-llbẓâuẓ* «Bravo, dix fois bravo pour toi»; dans le même sens on a à Tlemcen *bâẓ-līk*, et chez les ruraux d'Oranie *bāẓ-lek*; peut-être à expliquer par بَزْ, cf. *Ulād Brāhīm*, p. 110. Cette expression ne m'est pas connue dans les provinces d'Alger et de Constantine, mais cf. pour un emploi voisin de باز, Beaussier, p. 21.

بزل *bĕzzūla*, pl. *bzāzĕl* بزّولة بزازل «mamelle». Ce mot connu de tous les parlers arabes maghribins (aussi *bĕzūla*, ap. Socin, *Mar.*, p. 38, l. 10; avec *n* pour *l* final dans le désert de Libye; cf. Hartmann, *L. W.*, n° 4, str. 9; n° 12, str. 5; n° 56 *passim*; Falls, *Beduinenlieder der libyschen Wüste*, n° 87, 13; n° 89, 11; n° 77, 11) se retrouve dans les dialectes de l'intérieur de l'Afrique (cf. Kampffmeyer, *Beduinendialekte*, p. 216) et au Sénégal (cf. Fr. Marie-Bernard, p. 227); chez les ruraux et les bédouins du département d'Alger on distingue *bezzūl* «tétine de la chèvre» de *bezzūla* «mamelle de la femme» (comp. *Houwāra*, p. 28, *bezzūl* «tétine de la chèvre»); à Monastir *bezzūl* «mamelle de femme», tandis qu'à Tunis *bezzūla* (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 47, l. 27; p. 110, pièce 121, vers 15); en maltais, *bezzūl* et *bezzūla* existent aussi côte à côte (cf. Falzon, p. 23). — L'étymologie persane

du mot proposée par Scheer (*alfāḍ fārisīya*, p. 22) semble très contestable. Cf. Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 530.

bĕzuāla بزوالة «femme qui a de grosses mamelles», terme d'injure, inconnu en Algérie.

بزن Cf. ابازين

بسملة *b"sm"llāh* بسم الله «au nom de Dieu» a pris une valeur impérative et signifie : «Dis *b"sm"llāh* et commence!» Il a alors, par analogie avec les impératifs, un pluriel *b"sm"llāho* «Dites *b"sm"llāh* et commencez!» Il en est de même à Tanger, comme dans toute l'Afrique du Nord, d'un certain nombre d'interjections impératives; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 195 et les références de la note 2.

بصط *b"ssēṭā*, pl. *bsāsṭ* ou *b"ssēṭāṭ* بصيطة «pièce d'un franc»; naturellement espagnol *peseta;* comp. *Houwāra*, p. 32, note bq. — Le mot n'est pas connu en Algérie dans le sens de «franc» (on emploie l'emprunt au français *frānk*); comme nom de monnaie, il était encore usité à Constantine dans *riāl bāsēṭa*, il y a trente ans (cf. Bresnier, *Chrestomathie arabe*, p. 23; Beaussier, p. 36); aujourd'hui il tend à disparaître; cependant, dans diverses régions du Tell et du Sud constantinois *bāsēṭa* désigne encore la somme de 2 fr. 50. D'autres formes du mot se sont conservées comme noms de bijoux : Oranie, *ḥēīṭ bĕssīt* «collier fait de pièces d'argent enfilées»; cf. Delphin, *Textes*, p. 193, note ff; Eudel, *Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord*, p. 19.

بضع Cf. بطع.

بطّ *bṭāṭā* بطاطة «pommes de terre», collectif; aussi «une pomme de terre», avec un pluriel *bṭāṭāṭ;* naturellement espagnol *batata patata*. En Algérie, en Tunisie et à Tripoli, on a *bāṭāṭā*. Dans nombre de parlers algériens, le mot est collectif et nom générique, et on ne lui donne pas de pluriel; quand la notion de nombre s'y ajoute, on le fait précéder de *qurd*, pl. *qrād* (en Tunisie de *karba*); *qurd bāṭāṭa* «une pomme de terre»; *θĕlθ-ĕqrād bāṭāta* «trois pommes de terre», ou de *ḥabba*, pl. *ḥabbāt*. — Des formes très voisines du mot se retrouvent en Orient : Syrie *baṭāṭa, buṭāṭa;* Iraq *baṭēṭa* (cf. Weissbach, *I.A.*, p. 208, l. 23) en maltais *patāta* (aussi avec un sens obscène; cf. Stumme, *Malt. St.*, p. 43, l. 35); cf. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 319.

بطع *bṭṭa* = بضعة, comp. Dozy, I, 92 : 1° «mie de pain» (cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 515, sub *miga*); le mot est inconnu dans ce sens en Algérie; on dit *lbāba* comme à Tunis (maltais *lbieba*); 2° «mollet» (cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 576 *pantorilla*; rien à voir avec *baṭṭa* qui a le même sens dans les parlers syriens, cf. Almkvist, *Kl. Beit.*, p. 38), également inconnu en Algérie où l'on emploie les mots les plus variés : *ṣāg* à Nedroma et Tlemcen, *habṛa* à Alger, *ɛazzāṛa* à Laghouat, *fāra* à Constantine comme à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 47); au Sénégal شكوة الساق (cf. Reynier, p. 118).

بعد *baɛda* = بعدًا; comp. Stumme, *T.G.*, p. 161. Le sens de cet adverbe est assez difficile à préciser; je ne lui vois pas d'équivalent exact en français; d'une façon générale *baɛda* indique que l'état ou l'action exprimés par la proposition dans laquelle il se trouve succèdent à d'autres états où à d'autres actions dont l'idée plus ou moins précise existe chez celui qui parle et chez ses interlocuteurs. Suivant les cas, on peut rendre *baɛda* par «et alors; au surplus; justement» : *ḥallṓṣmi-bɛáda* «Et alors, paie-moi!»; *bɛáda-ʃᵉɛárfo* «Au surplus tu le connaîtras!»; *fᵛssṓq-dbărrá bɛáda inḗzfo* «Arrivés tout juste au grand Socco ils seraient à bout de forces»; *kṭḗbṭlo-bɛáda?* — *kṭḗbṭlo-bɛáda!* «Et alors lui as-tu écrit? — Mais oui justement je lui ai écrit!» — On entend parfois au lieu de *baɛda*, *baɛdan* avec la nounation conservée (ou réintroduite par influence de la langue littéraire). Fréquemment aussi *baɛda* est renforcé par l'adjonction de la particule نيت (cf. *infra*, p. 483) en *baɛdānīṭ* (pas **baɛdānnīṭ*), *baɛdānīṭi*, *baɛdānīṭḗk*. — Les sens et les emplois du *baɛda* tangérois se retrouvent dans les parlers d'Oranie. Dans certains des exemples cités plus haut, on peut trouver en germe le sens de «déjà» que *baɛda* a pris dans les parlers des départements d'Alger et de Constantine (cf. Beaussier, p. 42), mais non en tunisien où l'idée de «déjà» est inexprimable (cf. Stumme, *T.G.*, p. 139 *in fine*). — *baɛᵉdma* بعد ما «même si, bien que»; cette locution conjonctive courante à Tanger est très employée dans toute l'Oranie (souvent sous la forme *baɛdemma baɛdumma* qu'elle n'a jamais à Tanger; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 161). Il est remarquable que le *Bustān*, texte tlemcenien du XVII[e] siècle, a بعد ان dans le sens de «quoique» (p. 90 *in fine*). *baɛᵉdma* n'est pas usité dans la province de Constantine, ni dans le Sud algérois.

بعر *bɛaṛ* «fiente des bêtes de somme, chameaux, ânes, mulets, chevaux» (روث est inusité à Tanger); par contre «bouse de vache» n'est pas

ḥṛaṛ mais *bḕḭāṭå* (بياضة) et «crotte de mouton et de chèvre» est *bʿṛṛū*.— *baṛṛa* «une crotte»; *ṭnḕfḥṓṭlo-lbáṛa* «La crotte lui a gonflé dans le ventre» c'est-à-dire «Il s'est enorgueilli». Cette expression est inconnue en Algérie.

بعض **baṛṭḕṭ*, avec la série des pronoms affixes pluriels *baṛṭḕṭna*, *baṛṭḕṭkum*, *baṛṭḕṭhum* (*baṛṭḕṭum*), «nous, vous, eux... les uns les autres»; aussi avec les affixes sing. *baṛṭḕṭo*, *baṛṭḕṭa* «lui-même, elle-même», quand il s'agit d'objets conçus par le sujet parlant comme des ensembles de parties homogènes (cf. *sup.*, p. 9, l. 14). On entend très rarement **baṛḍḕṭ* avec conservation du ض sonore. — Cette forme assez énigmatique doit sûrement être rapprochée de la forme *baṛḕḍḕṭ* (singulier de l'ethnique féminin) du Tell oranais et de la forme *baṛḍḭāṭ* (pl. de l'ethnique féminin) de Fez (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 159; Kampffmeyer, *Texte*, p. 21, l. 9; p. 23, l. 10; aussi *baṛḍḭatum*, ap. Lüderitz, *Sprüchw.*, p. 38, l. 13).

بغى *byå ʿibyḕ* est le verbe habituel pour «vouloir» à Tanger; *ḥabb*, qui est le mot le plus courant dans ce sens à Tlemcen, Alger et Constantine, n'est usité à Tanger que dans le sens de «aimer». En Algérie *byā* est aussi le verbe habituel pour «vouloir» chez les ruraux et bédouins d'Oranie et dans le Tell algérois; dans la province de Constantine et dans le Sud algérois, c'est *štā* (اشتهى) qui est le plus courant.

بقليج *bå̆qlǐž* (aussi *bå̆qrǐž*), pl. *bqālḕž* «cafetière» à Tanger, tandis que *kå̆få̆ṭḕṛa* est «bouilloire». Les variantes de ce mot d'origine turque (بقرج), répandu dans toute l'Afrique du Nord, sont nombreuses.

بقل *ḥaqqål*, pl. *ḥaqqālĭn* بقّال «épicier». Le mot, qui était andalou, (cf. Dozy, I, p. 104) apparait aussi en Orient, et est passé en turc (cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire turc-français*, I, p. 305). Il se rencontre déjà chez les auteurs du moyen âge (cf. *Geogr. arab.*, IV, p. 192). Il est connu également du Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 30, l. 23; šelḥa *abaqqâl*, ap. Stumme, *Taz.*, p. 156), mais est tout à fait inconnu en Algérie. Pour les ruraux d'Oranie, l'épicier est *ělḥạḍṛḕ* «le citadin» par excellence; pour les ruraux et bédouins des départements d'Alger et de Constantine, c'est le «boutiquier» par excellence (généralement *ḥuānti*; dans le Sud algérois *ḥaunāṭ*; au Souf *ḥnāuti*). Dans les villes, l'épicier est désigné par des noms variés, dont chacun est tiré du nom particulier d'un des divers produits qu'il vend (comp. جبّان ap. *Gloss. Geogr.*, IV, p. 202; *sammān* en Syrie ap. Harfouch,

Drogman arabe, p. 121) : *skākri* «marchand de sucre» à Alger; *saṭṭār* à Tunis comme dans divers parlers orientaux.

بقى *bāqe* باڨ «encore» est d'un emploi extrêmement fréquent à Tanger pour exprimer l'idée de continuation de l'action ou de l'état; *hᵘ̊a bâqe syêṛ* «Il est encore jeune»; *hêia bâqå syêṛa* (ou *bâqia*) «Elle est encore jeune»; *hṓma bāqên syâṛ* (ou *bâqien*) «Ils sont encore jeunes». Il précède fréquemment, dans cet emploi, un verbe à un temps personnel; et peut alors, ou rester invariable (*bāqe*), ou s'accorder en genre et en nombre avec le sujet de ce verbe : *bâqe kêiḥdĕm* «Il travaille encore»; *bâqå kâṭḥdĕm* «Elle travaille encore» (ou *bāqia* ou *bāqe*); *bāqên-kanḥédmo* «Nous travaillons encore» (ou *bāqiĕn* ou *bāqe*). «Pas encore» se rend par *bāqe-mā* précédant un verbe : *bâqe-ma-žâ* «Il n'est pas encore venu»; *bâqå* (ou *bāqia* ou *bāqe*) *mā-žâṭ* «Elle n'est pas encore venue»; *bāqên* (ou *bāqiĕn* ou *bāqe*) *ma-žâu* «Ils ne sont pas encore venus»; *mā...ši* après *bāqe* est possible, mais moins usité que *mā* : *bâqe-mā-žâ-ši*. — Comme réponse à une interrogation expresse ou tacite, *bāqe* (*bāqå*, *bāqên*) signifie «encore» ou «pas encore», suivant que le fait sur lequel on interroge implique la prolongation d'un état, la continuation d'une action, ou l'apparition d'un état nouveau, l'entreprise d'une action nouvelle : *udĭk-ʾlḥâdĕm ʾlli-kânĕṭ-kâṭḥdĕm ʿándkum ?* — *bâqâ*. «Et cette négresse qui était à votre service? — Elle y est encore»; *ṛá-hua fᵥdĕ̆âmaʿ dâba ?* — *bâqe ṭʿmmá*. «Il est dans la mosquée maintenant? — Il y est encore». Et d'autre part : *ṭâbĕṭ ?* — *bâqâ* «Est-elle cuite? — Pas encore»; *qādêṭo-behṛ ?* — *bâqe* «Vous en avez fini avec lui? — Pas encore».

ṭábāqe تباڨ «reste, surplus». Ce vocable énigmatique est peut-être un maṣdar de la VI[e] forme تباڨ emprunté à la langue savante, avec conservation par allongement de la voyelle brève de la première syllabe; des équivalents divers apparaissent dans certains parlers algériens : Tlemcen, *māṭābɒqqâ*, plaine du Chéliff *mūṭābāqâ*, Sud algérois *matbâqqâ* et *metbâqqe*. Ces vocables peuvent prendre l'article. Ils nous offrent vraisemblablement des contaminations de ما تباڨ, ماتبڤّ (comp. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 259, l. 8) par les participes مُتباڨ, مُتبڤّ.

بكر *bākŭṛ* باكور «figues-fleurs», collectif, est féminin à Tanger; nom d'unité *bākŭṛa;* le mot qui dans ce sens était déjà andalou (cf. Dozy et Engelmann, p. 61) apparaît aussi dans la plupart des parlers algériens; mais je ne le connais en Algérie qu'avec le genre masculin. Dans cer-

taines régions du Nord constantinois (par exemple Collo et les environs), ce mot n'est pas usité; pour «figues-fleurs» on emploie *bīfor* qu'on doit sûrement rapprocher du *bīŏar* du Nord tunisien (même sens) et du *baitar* du maltais (cf. Falzon, p. 9).

بلبل *bĕlḅūla* بلبولة «orge écrasée, mouillée et cuite à la vapeur». On mange ce mets à Tanger, surtout quand l'orge est fraîche, au moment de la moisson; ailleurs au Maroc ce mets est connu sous le nom de *belbūl*. A Tlemcen, *belbūl* désigne aussi un aliment de farine d'orge (cf. Bel, *Population musulmane de Tlemcen*, p. 28). Dans le Sahara algérois, on appelle *belbūl*, par dérision, un couscouss mal roulé. Le mot se trouve un peu partout en berbère et est vraisemblablement emprunté à cette langue par les dialectes arabes maghribins : zouaoua *aḅĕlḅūl;* Beni-Snous *aḅelbūl* (cf. Destaing, p. 311); à Figuig, arabe *belbūla*, berbère *abelbūl* (cf. Doutté, ap. *La Géographie*, VII, p. 190).

بلج *bĕllĕž* «fermer une porte au verrou» est connu à Tanger, mais non employé couramment; le mot était andalou; c'est vraisemblablement un dénominatif de بلج qui, non usité à Tanger, est très connu dans le Nord-Est algérien et en Tunisie, *blež* «verrou de bois ou de fer qui barre une porte à deux battants», andalou *pilğ;* cf. Simonet, *Glos.*, p. 438. — A la v^e^ forme *ṭbĕllĕž* «se fermer à moitié (yeux); clignoter à cause de l'éblouissement d'une vive lumière», courant à Tanger, est peut-être le réfléchi de *bĕllĕž*. Mais il faut considérer aussi le classique $\sqrt{\text{بلج}}$, compté parmi les *aḍdād*, comme impliquant les deux sens opposés de $\sqrt{\text{وضح}}$ et de $\sqrt{\text{كتم}}$ (cf. El-'Anbārī, *aḍdād*, p. 261, 262.)

بلرج *bĕllārĕž* «cigogne» بلارج. Ce mot depuis longtemps identifié comme πελαργός existe dans toute l'Afrique du Nord (cf. Dozy, I, p. 107; et ajouter, pour les auteurs du moyen âge, *Maʿālim*, IV, p. 198, l. 3, *a.f.* où بلارجليين est à corriger en بلارجيين). La forme marocaine du mot se retrouve dans les provinces de Constantine, d'Alger, et à Tunis (*bellārež*, ap. Stumme, *T.G.*, p. 65). Dans la province d'Oran, dans le Sud et l'Est algérois et dans le Sud constantinois, c'est la forme *berrārĕğ* (*berrārež*) qui domine. J'ignore où se rencontre la forme بولوج, proche de l'andalou بلّوج, signalée par Hélot (cf. Dozy, I, 108). — Lerchundi, *Voc.*, p. 189, sub *cigüeña*, donne un nom d'unité بلارجة; il n'existe pas à Tanger : «une cigogne» ou «des cigognes» se dit également *bellārež*. — Lüderitz (*Mar. Sprüchw.*, LXX) donne *elbelārež* «les cigognes»

avec l'article; le tunisien connaît aussi la forme déterminée avec l'article (cf. Stumme, *Neue tun. Sammlungen*, p. 111) et le šelḥa de Tazerwalt l'a adoptée, à côté de la forme indéterminée (Stumme, *Taz.*, § 40). A Tanger, le mot ne prend jamais l'article, et non plus en Algérie : *bəllārež* est «cigogne», «la cicogne», «des cigognes», «les cigognes» (comp. pour le Sud algérois, Kampffmeyer, *Südalgerische Studien*, p. 228, note 2). Il semble que pour la conscience populaire ce nom soit un nom propre, et même un nom propre où *bel, ber* initial représenterait ابو suivi de l'article, ابوالارج (comp. tlemcenien *bəššoqšāq* «cigogne» à côté de *būšoqšāq* = ابو شقشاق). On comparera les intéressantes observations de Schuchardt sur ce mot ap. *W.Z.K.M.*, 1908, p. 361, 362.

بلط *bəlloṭ* «rouler des yeux tout ronds» se retrouve à Tlemcen, Nedroma, Alger, Constantine; c'est vraisemblablement une dénomination de *belloṭ* «gland» (comp. *bellōṭā* «prunelle de l'œil» ap. Dombay, *Grammatica*, p. 56). Chez les ruraux du Tell algérois et du Tell oranais on dit dans ce sens *bâlloṭ*; comp. aussi l'omâni *bellaḥ* (Reinhardt, p. 304, l. 13) — Les autres sens algériens de بلط (cf. Beaussier, p. 47) sont inconnus à Tanger.

بلع *bəʿlɪa* بلعة «beaucoup»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 741, sub *sinnúmero*. Ce mot, complètement inconnu aux dialectes algériens, apparaît aussi dans le Sud marocain sous les formes *bilɪa, bilɪad, bilɪat* (cf. Socin, *Mar.*, p. 26, note 30). Personnellement, je considère le mot comme issu de بالعدّ «en grand nombre» (comparer la série des adverbes maghribins dans la composition desquels entre la préposition *b* : *bəzzəzz, bəzzōr, bəzzāf, bzāid*, etc.). La chute du د final, naturelle déjà dans une particule très employée, a pu encore être facilitée par le fait que généralement le mot était construit avec la préposition *d*, et que dans une prononciation rapide la gémination (originairement la surgémination) qui en résultait devait être très peu sensible : *bəlɪad dennās* (*bəlɪadd-dennās*) > *bəlɪa^{d}-d^{ə}nnās* > *bəlɪa-d^{ə}nās*. D'autre part, si la forme parallèle بلاع donnée par Lerchundi, *loc. cit.*, existe vraiment (elle est inconnue à Tanger), il faut l'expliquer peut-être par بلا عدّ «sans nombre».

بلنس *blīnsi; bʿrqōq blīnsi* «petite prune blanche», comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 191, sub *ciruela;* ethnique de *blīnsia* «Valence» (prononcé

aujourd'hui à Tanger *bālinsia*); inconnu en Algérie; toutefois, à Alger, une variété de prune est dénommée *bĕllesiāna* ou *belsiāna* (Alger-juif *bĕnsiāna*), ce qui est peut-être à interpréter par *Valenciana;* mais peut-être aussi par بلسيان «Vénitiens», sur lequel cf. Nallino, ap. *Centenario de M. Amari*, I, p. 352.

بليون *bᵛliūn*, pl. *blāin* «pièce de vingt-cinq centimes», espagnol *vellon*, cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 669, sub *real*. On n'emploie jamais le pluriel en comptant, mais le singulier déterminé précédé de la préposition *d* : *žū-llᵛliūn*, *tlāṭā-llᵛliūn* ثلاثة ذالبليون, زوج ذالبليون (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 159 *in medio*); on n'emploie le pluriel que quand on ne spécifie pas de nombre: *sándo škâra mālia-ᵇblāin* (=*bᵛblāin* avec dissimilation) «Il a un sac rempli de vellons». — Le mot est inconnu en Algérie dans ce sens. — D'autre part, *bĕliūn* n'a jamais à Tanger, pas plus qu'en Oranie le sens algérois et tunisien de «seau, baquet» (origine romane discutée, cf. Simonet, *Glosario*, p. 44).

بُمبة *bumba*, pl. *bumbāṭ* «bombe» esp. *bomba; ᵘzzĕl-búmba* «faire un mensonge» a des équivalents en Oranie : chez les ruraux *ibūneb;* à Tlemcen *ibumbi*. — Chez les ruraux de la plaine du Cheliff, *būmba* désigne aussi un «grand chaudron en fer».

بن *bĕnna* pl. *bnān* et *bĕnnāṭ* بنان بنّة «doigt de pied» (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 260, sub *dedo*). Le mot se retrouve dans l'Arabie du Sud avec le sens de «doigt» en général; cf. Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 273. Il n'est pas douteux que *bnān* soit, à Tanger, non un collectif mais un pluriel. Le بَنان de la langue ancienne avec pour nom d'unité بَنانة est déjà traité comme pluriel, dans un vers, ce qui a paru assez extraordinaire aux grammairiens (cf. Sībawaihi, II, p. ١٨٢, l. 20; *Lisān el-ʿarab*, XVI, p. 205). Il est vraisemblable que dans les dialectes, la voyelle brève de la première syllabe étant ou disparue ou réduite et de timbre indécis, بَنان a tout naturellement été ramené analogiquement à la classe des pluriels فِعال. — D'autre part, à Tanger il existe un véritable collectif dialectal *bĕnn*, qui signifie «coup porté avec la pointe du pied»; cf. Lerchundi, p. 654, sub *puntapié*. — En Algérie, *benna* n'apparaît qu'à Tlemcen et, à ma connaissance, dans la seule expression *ṭóiier-ĕlbénna* «il a trébuché»; quant à *bnān*, qui est un pluriel, il signifie dans le parler de cette ville aussi bien «bouts des doigts de main» que «bouts des doigts de pied» : *iémši sᵉlā-bnānu* «Il marche sur la pointe

des pieds» ; *ṛâk-zâd sγêṛ ṭôṛdaṛ bnânĕk* «Tu es encore tout petit, tu tètes tes doigts!» ; *ulĕd-kĕṭčâṇa ṣ'ṭôṛ-fezzébda ṭâṛṛo-bnânu* «Le fils de Ketčâṇa ayant heurté une motte de beurre s'est fichu les quatre fers en l'air» (dicton tlemcenien par lequel on raille la délicatesse efféminée des Algérois; sur le quartier Ketčâṇa à Alger, cf. Devoulx, ap. *R. A.*, 1875, p. 422-424; *ibid.*, 1868, p. 107, 277). — *bnân* n'est pas usité à Alger, mais il est courant chez les ruraux d'Oranie et dans le Sud algérois avec le sens de «pointe des pieds»; quand le mot est en annexion avec les affixes personnels, il prend, par analogie avec les pluriels (anciens duels) des noms de parties doubles du corps, un suffixe *i* entre sa dernière radicale et l'affixe personnel : par exemple, Delphin, *Textes*, p. 314, l. 9; p. 342, note fv; de même à Laghouat : *iεstâṭel ṣ'lá-bnâneḥ* «Il se faufile sur la pointe des pieds».

بنت *bent*, pl. *bnât* «fille», a le diminutif *bnîṭa* comme à Tlemcen et déjà en andalou, cf. *Ulâd Brâhîm* p. 119, et Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 405.

بهم *bhĕma*, pl. *bhâim* بهائم بهيمة «bête de monture ou de labour» (chevaux, ânes, mulets, bœufs); comp. *Gloss. Geogr.*, IV, p. 195. Le *zâila* «bête de somme» des dialectes algériens et tunisiens est inconnu à Tanger. — A Tlemcen, *bhĕma* s'entend de toutes les bêtes de labour, de monture et de pâture. — A Nedroma, c'est spécialement «bête de pâture» (moutons, chèvres, bœufs; comp. Delphin, p. 250, note 5); à Mogador, *behâim* «bœufs» (Socin, *Mar.*, p. 44, l. 2) et à Fez «mulets» (cf. Kampffmeyer, *Texte*, III, *passim*). Pour les ruraux des trois départements, et aussi à Constantine, et dans le Sud algérois, *bhĕma* est essentiellement «ânesse», féminin de *bhĕm* «âne» (aussi *bhĕm* «âne» à Tunis, cf. Stumme, *T.G.*, § 57; à Tripoli, cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 74, l. 28, et comp. Snouck Hurgronje, *Mekk. Sprichwörter*, p. 12, n° 4).

بهابها *bĕha bĕha* «tout droit en continuant son chemin sans s'arrêter et aussi sans se presser»; telles sont les nuances que je crois exprimées par cette locution qui se retrouve dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 14, note 38) et dans la plupart des parlers du Tell algérien; dans le Nord tunisien, elle signifie «définitivement».

بو *bô* dans le sens de «père» (*ʾlbô* «le père») n'est pas courant à Tanger (cf. *sup.*, p. 226 sub بابا), sauf dans certaines expressions; par exemple : *ʾlbô*

ᵉ*ulmḏ* «le père et la mère»; *mᶜl-ˡbû-ˡlžḏdd* من البو للجد «du père au grand-père» (de père en fils), qui provient peut-être d'un autre dialecte (le traitement du *lǧ* de للجد dans cette expression est tout à fait anormal par rapport à la phonétique du tangérois; cette expression se retrouve à Tlemcen, Alger, Constantine; à Tunis, ***elbū ʿažžidd***; cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 50, l. 12). — D'autre part, *ḅḏ* est très employé comme premier terme de complexes à l'aide desquels on désigne des individus ou des objets par une particularité extérieure considérée comme caractéristique : *ḅū-snāḏḝr* «aux longues dents écartées», *ḅū-kuṛṛa* «à la bosse» (bossu); *ḅū-dḝrḅāla* «à la loque» (loqueteux); *ḅū-nǫqša* «au cran d'arrêt» (couteau); *ḅū-ˡiddǫ* «à la longue poignée» (espèce de seau), etc. Ce mode de formation est encore très vivant dans le dialecte; tous les jours, de nouveaux sobriquets, formés avec *ḅḏ* et un substantif, peuvent apparaître (cf. notamment les noms de la plupart des agitateurs marocains). Les sobriquets formés à l'aide de *ḅḏ* s'appliquent à Tanger, comme à Tlemcen, à des choses et à des êtres du genre féminin comme du genre masculin : *ḅu-ḥnûna* «à la morve» se dit aussi bien d'un «petit garçon morveux» que «d'une petite fille morveuse». Il en est autrement à Constantine, à Tunis et dans les dialectes ruraux et bédouins d'Algérie: à un masculin formé avec *bū* correspond comme dans les dialectes orientaux un féminin formé avec *umm* (*mmu*, ᵐ*mu*, *mu*) : ᵐ*mu-ḥnūna*, en face de *bu-ḥnūna*. — Dans la plupart des cas, il ne semble pas douteux que les formations avec *ḅḏ* soient de véritables كنية d'origine arabe; mais il est possible que certaines d'entre elles soient à attribuer à une influence du berbère, où le préfixe *bū* se rencontre, dans un emploi analogue (cf. Stumme, *Taz.* § 37). Les noms à préfixe *bū* dans les dialectes maghribins pourraient fournir la matière d'une étude spéciale de beaucoup d'intérêt. Il semble bien que, dans de nombreux cas, le préfixe *bū* soit apparu par analogie là où il n'avait étymologiquement rien à faire; il semble aussi que la préfixation de *bū* ait été parfois un moyen d'arabiser des emprunts au berbère.

بوب *ḅāḅ*, pl. *ḅḭḅăn* بيبان باب «porte» est féminin à Tanger avec un diminutif *ḅuīḅa* بويبة Il en est de même à Tétouan, à Tlemcen, à Nedroma, à Djidjelli, à Collo, chez les Beni-Moussa du département d'Alger, à Fez comme il ressort de l'onomastique et du style des auteurs modernes (*Ǧaḏwat el-Iqtibās*, p. 122, l. 21 باب الحمرة; *Salwat el-ʾanfās*, II,

47, l. 17 : باب الحمراء avec mise à l'état construit de l'épithète, cf. *Tlemcen*, p. 154; *Dauḥat en-Nāšir*, p. 72, l. 6 الباب المعروفة; comp. Luciani, *Prolégomènes théologiques de Senoussi*, p. 93, note 3). En Orient, باب est aussi féminin dans le dialecte de l'Iraq (Meissner, *Neuarab. Geschichten*, p. 16, l. 35 : *indegget elbâb*; Weissbach, *Beiträge zur Kunde des Irak-arabischen*, I, p. 1, l. 8 : *ib-bâb-mafkûka*). Dans le Maghreb, d'autre part, *bāb* est masculin chez tous les ruraux et bédouins d'Algérie, à Constantine, à Tunis, dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 26, l. 14, 15, 16; *Houwāra*, p. 60, l. 9, 10); à Alger, il est de genre commun.

بوح Cf. نبح.

بيج *ṭḥeiḅāḥ* «s'enrouer»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 705, sub *ronco*. *mbeiḅāḥ* «enroué»; à Tlemcen, Nedroma, Alger *ṭbaḥbaḥ*, *mbaḥbaḥ*; chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran, *baḥḥ*; dans le département de Constantine et à Tunis *bḥāḥ*; classique بحّ.

بيبط *bīḅoṭ* «vanneau»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 363, sub *frailecico*; Dombay, *Gramm.*, p. 63, *vanellus*. Le mot ne prend pas l'article et n'a pas de pluriel. *bīḅoṭ* est «vanneau, le vanneau; des vanneaux, les vanneaux». — *bīḅoṭ* «vanneau» est aussi connu dans le Nord constantinois (aussi بيبط dans le Nord tunisien; cf. Beaussier, p. 58). La forme la plus courante du mot en Algérie est *bībi't* (*bībēṭ*); en zouaoua *bībi't*. Le nom est vraisemblablement une onomatopée; l'oiseau a été désigné par son cri comme dans toute une branche des langues germaniques.

بيت *bīṭ*, pl. *bi̯ūṭ* «chambre», diminutif *bu̯eiẽṭ*, est masculin à Tanger comme à Tlemcen (aussi fém.), à Nedroma, dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 50 *passim*). Toutefois le complexe *bīṭ-ʾnāṛ* «foyer du four» (connu aussi en Algérie et à Tunis; cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 203 *in fine*) est féminin, sans doute parce que *nāṛ* «feu» est féminin. — Le mot بيت est féminin à Alger, Constantine et chez tous les ruraux et bédouins d'Algérie (chez les nomades des départements d'Alger et de Constantine, *bẽīt* est «tente», tandis qu'en Oranie, «tente» est seulement *ḥẽima*). Le mot est aussi féminin à Tunis avec un diminutif *buīta* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 68 *in princ.*) et est déjà attesté avec ce genre ap. *Maʿālim* (par ex. IV, p. 64, l. 56; p. 191, l. 9 et suiv.; بويتة p. 56, l. 2). Il est vraisemblable, comme le propose Brockelmann pour le Tigrē *bēt* «maison», que le *t* fi-

nal, occasionnellement signe morphologique du féminin, a déterminé, par analogie, le passage de بيت au genre féminin dans les parlers maghribins précités (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 425 *in fine*).

بيد *s'lā-ḥeid-măn* «en attendant que; pendant le temps que», probablement على بيد ما أن, généralement employé comme locution conjonctive, suivie d'un verbe; s'emploie cependant quelquefois comme locution adverbiale, sans verbe subséquent, dans le sens de «en attendant»: *nĕzzĕlha s'lā-ḥeid-măn* «Pose-la en attendant». J'ai donné ap. *Ulād Brāhīm*, p. 197, une liste des équivalents andalous et algériens de cette locution; Pedro de Alcala a *beidemīn*, p. 60, l. 27; et *beidem*, p. 318, l. 4, confirmé par le بيدم de *Ḥadāiq*, cah. 29, p. 7.

بيلم *ḥeilĕm* «osier»; cf. Lerchundi. *Voc.*, p. 516, sub *mimbre*. Le mot est connu en Oranie (ruraux, *bēilĕm;* Tlemcen *bīlĕm*); je ne l'ai pas trouvé ailleurs en Algérie. Cette acception de بيلم est inconnue aux lexicographes classiques; et peut-être faut-il songer au latin *vimen*, par l'intermédiaire d'une métathèse *vinem* et d'une dissimilation de nasales *vilem*.

بين *bēin* «que» représente بأن classique; le ء précédé de *i* est passé par تسهيل à ي : *biēn*; puis la semi-voyelle a, comme il est fréquent dans les dialectes maghribins, développé une voyelle brève antérieure (*beiĕn*) et absorbé la voyelle brève suivante (*bein*). L'analogie de *fein* «où» = فاين = فأين a pu aussi exercer quelque influence. — Les équivalents de *bēin* tangérois apparaissent dans divers dialectes marocains: *Houwāra, buinna, buina*, p. 42, l. 4, 5; *b"in*, p. 44, l. 21; Socin, *Mar., bein*, p. 46, l. 7; *bain*, p. 52, l. 15; *bēn*, p. 48, note 91. En Algérie, je ne connais d'équivalents que dans les dialectes juifs d'Alger et de Tlemcen (*bāiĕn*) et à Tlemcen musulman dans *bēin-'la* «que assurément»: *qālli bēin-'liá-ǧi* «Il m'a dit qu'assurément il viendra» (*'la* = لا particule de renforcement d'affirmation; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 193).

پ

پال *pāla*, pl. *pālāt* پالة «pelle»; espagnol *pala;* cf. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 234, note 7; aussi à Alger avec *p* initial : *pāla;* mais partout ailleurs en Algérie avec *b* : *bāla*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

پرطقز *pŏṛṭqēẓ* پرطقيزى «prune de couleur brun foncé»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 191, sub *ciruela.* Cette prune portugaise est inconnue en Algérie.

پلاص *plāṣa*, pl. *plāṣăṭ* پلاصة «place». A Tanger le mot désigne spécialement le marché aux légumes sur lequel cf. *supra*, p. 159, n. 2. — C'est évidemment un emprunt à l'espagnol *plaza;* à Tunis, la forme *biāṣā* est de même un emprunt à l'italien *piazza* (cf. Stumme, *Neue tunis. Sammlungen*, p. 118, l. 7). — En Algérie, dans la plupart des parlers, *blāṣa;* à Alger, *plāṣa;* à Tlemcen, *blāṣ* (sauf dans l'expression *uleḍ ɛlblāṣå* «voyou»). Cette dernière forme du mot représente sans doute le français «place»; quant aux autres formes à finale *a*, il est possible qu'elles reportent à l'espagnol *plaza;* mais il est possible aussi qu'elles représentent une arabisation du mot français, comme on en trouve beaucoup dans les dialectes maghribins pour les mots européens à finale consonantique (ou à finale *e* muet français); ainsi *lītra* ou *rītla* = «litre», *mītra* = «mètre», dans les parlers algériens; *ɟārḍâ* = angl. «yard», en tangérois, et *ɟarda* en maltais (cf. Falzon, p. 171); j'ai même entendu de la bouche d'un Saharien *ṭumbīla* pour «automobile»!

پلنچة *plănča*, pl. *plănčăṭ* «fer à repasser»; c'est l'espagnol *plancha* qui a le même sens; Lerchundi, *Voc.*, p. 617, ne le donne pas. — Le mot est inconnu en Algérie et à Tunis où l'on n'emploie pour «fer à repasser» que *ḥ^{a}dīd.* — Le *mikwa*, *mikwāiɛ* des dialectes orientaux semble inconnu dans le Maghreb.

پنصر *panṣår* «percer le pain avant de le mettre au four»; c'est vraisemblablement l'espagnol *pinchar.* Le mot est inconnu en Algérie.

پنيار *pŏnĭăr*, pl. *p'nāĭăr* «poignard» = espagnol *puñal.* Dans les parlers algériens où le mot se rencontre, le *p* roman a été rendu par *b* : *bĕnĭār.* La forme *munĭăr* qui apparaît aussi en Tripolitaine (cf. Stumme, *T.B.L.*, p. 136) a son principe dans une assimilation de nasalisation *b—n* > *m—n;* cf. aussi sur le mot Fischer, *Waffen*, p. 234, note 2.

پيوة *pĭwa*, pl. *pĭwăṭ*, et plus rarement *pŭia*, pl. *pŭiăṭ* «petit pain servant de salaire au fournier»; c'est le castillan *poya*, valencien *puja*, connu de l'arabe d'Andalousie (cf. Pedro de Alcala, p. 117, l. 24, *poya* = *bollo*), sur lequel cf. Simonet, *Glos.*, p. 463; et *supra*, p. 143, note 1; à

Cherchel, dans le même sens, *pūṛa;* à Miliana *būṛa*, en voie de disparition, avec l'usage du payement du fournier en nature.

ث — ت

تبنت *ṭbănṭa*, pl. *ṭbănṭăṭ* تبانتة «tablier de cuir (du forgeron)»; aussi dans le Fahs, «tablier de peau de mouton des moissonneurs»; cf. *Arch. Mar.*, I, p. 236; Lerchundi, *Voc.*, p. 261, sub *delantal;* p. 492, sub *mandil.* — Le mot est connu dans tout le Tell algérien : *ṭbāṇṭa* à Tlemcen et Nedroma, et aussi en berbère de la Petite Kabylie; *tbaṇda* à Alger et chez les ruraux des trois départements; *θāḥanda* en Grande Kabylie. Il reporte à l'espagnol *devantal;* mais il est remarquable qu'à Alger juif on ait *bĕnṭăl*, pl. *bnāṭoṭ*, qui représente une autre forme romane du mot (*avantal*?); cf. Schuchardt, ap. *W.Z.K.M.*, 1908, p. 250, note 1. — Dans l'Est constantinois (Guelma, Souk-Ahras, Tebessa) et dans le Nord tunisien, on emploie pour «tablier» un tout autre mot : *meθnāṇa* ou *meθnīna.*

تجر *ṭāžĕr* تاجر est en somme rarement employé à Tanger dans le sens de «négociant»; il signifie habituellement «riche». Employé substantivement, il a les pluriels *ṭuḏğăr* تُجّار ou *tžār* (*ĕ'žār*) تِجار; employé comme adjectif, il reçoit de préférence le pluriel *ṭāžrĭn* تاجرين (*tžār* et *ṭuḏğăr* étant cependant possibles). Ce sens se retrouve à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 70, l. 2) et dans l'Arabie du Sud (Landberg, *Daḇīna*, p. 1242; *Arabica*, III, 63; Rhodokanakis, *Ḍofâr*, II, p. 5); mais il n'apparaît pas dans les parlers algériens. L'évolution sémantique est la même que celle qui a amené خواجة, du sens de «négociant» (Dozy, I, p. 410) à celui de «fortuné» (Stumme, *T.B.L.*, v. 76; aussi dans le Sud oranais chez les Dui Mnī»); et l'italien *mercante* au tunisien *mārkānti* «millionnaire» (*T.G.*, p. 180), à l'algérien *murkānti* «riche». — *ṭāžĕr* est en outre l'habituelle dénomination au Maroc du non-musulman de quelque importance; cf. Fumey, *Correspondances marocaines*, I, p. 138, 139; Doutté, *Merrâkech*, p. 38; et comp. pour خواجة en Égypte, Spitta, *Gram.*, p. 137, note 2.

ترك *ṭrĕk* (ou *ṭrok*) «abandonner une pratique; perdre une habitude»; jamais «laisser» une personne, ou «quitter» un lieu : *ṭārĕk ʿăṣlă* «qui a abandonné la pratique de la prière»; *ṭrĕk-ᵈlīk ḥad-ᵈḍḥḥan* «Quitte

donc cette habitude de fumer!» — A la IIe forme, *ṭerrĕk* est «confisquer complètement les biens d'un individu» (en parlant du Maḥzen), nom d'action *ṭĕṭrīka*. Des sens voisins existent en Algérie : «dépouiller complètement quelqu'un»; aussi «saisir par voie d'huissier». — La VIIe forme *nṭrĕk* (*nṭrok*) signifie «être abandonnée; tomber en désuétude (en parlant d'une pratique)»; aussi dans l'expression *âuullá-ṭĕnṭrĕk* «ou sinon, il n'y a plus qu'à abandonner la partie (il faut désespérer d'obtenir)»; à Tlemcen, *nṭrék!* «Débarrasse-moi de ta présence!», qui est inconnu à Tanger.

ترم *ṭĕrma*, pl. *ṭrām* et *ṭrĕm* ترمة ترام ترم «cul». Le pluriel *ṭrām* apparaît surtout avec les pronoms affixes : *gālsín ʿlá-ṭrámum* «assis sur leurs derrières»; tandis que *ṭṭrém-dḷálúm mṷffḥém-bʷlʿáṣá* «Leurs derrières sont tuméfiés des coups de bâton qu'ils ont reçus». Quant au duel *ṭĕrmīn* (*ṭĕrmĕh*), qui se trouve dans la chansonnette de p. 109, l. 60, il n'est pas usité à Tanger dans la langue courante; il est usuel au contraire dans certains parlers algériens où *ṭĕrma* est non pas «cul» mais «fesse». — Le mot ترمة avec le sens de «cul» ou avec le sens de «fesse» ou avec les deux sens à la fois apparaît dans tout le Maghreb (cf. Beaussier, p. 64 *in fine*; Tunis, *tirma*, ap. Stumme, *T.G.*, p. 161; Tripoli, *terma*, ap. *M.G.T.*, § 129).

تسع *ṭāsīʿ* تاسيع à côté de *ṭīsāʿ* (plus rare) تيساع «de l'espace; de la place»; *mn-ʷṭṭāsīʿ* «de loin, en espace découvert»; *fʷṭṭāsīʿ* «de côté; à part». — *ṭāsīʿa* تاسيعة, nom d'unité «espace libre», avec un pluriel *ṭṷāsaʿ* : *ʿṭā-llāh ʷlḥĕïr-dĕṭṭṷāsaʿ* «Dieu a donné beaucoup d'espace»; et avec un diminutif : *ṭṷīsʿa* «petit espace libre»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 81, sub *anchura*, et en šelḥa, *tasiʿa*, ap. Stumme, *Taz.*, p. 231. — Nous avons sûrement affaire à des formations secondaires dialectales de √وسع, proprement même de اتّسع; elles se retrouvent en Oranie (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 304; *Ulâd Brâhîm*, p. 30, note 3), et ont pour équivalent, dans les départements d'Alger et de Constantine. *ītsāʿ*, qui est vraisemblablement le représentant dialectal (de forme très anormale du reste) de اتّساع. — D'autre part, il est possible que ces mots soutiennent quelque rapport avec le *tāsiʿa* «large espace» du Sud marocain (Socin, *Mar.*, p. 44, n. 104); mais ce dernier, ainsi que le libyque *usīʿe* «large étendue de terre» (Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 86 *in fine*) font beaucoup plutôt songer au وسيّة de Dozy, II, p. 807; Spiro, *Voc.*, p. 642; Vollers, ap. *Z.D.M.G.*, 1896, p. 636.

تفزّة *ṭāf'zza* تافزّة «sorte de grès tendre» non pas «tuf» d'après Joly, *Arch. Mar.*, VIII, p. 317; Léon l'Africain (édit. Schefer), I, 270, a *tafza* «pierre tivertine». Ce mot, qui, à Tanger, ne prend jamais l'article, apparaît dans toute l'Afrique du Nord; en Algérie, généralement *tāfza* (*ṭāfza*); cf. Beaussier, p. 66, تافزّة. Il est vraisemblablement d'origine berbère (cf. Destaing, *Beni Snous*, I, p. 178, *θafza*).

تقل *ṭqēl*, pl. *ṭqāl* = تقيل «balle de fusil en plomb»; cf. Fischer, *Mar. Spriehw.*, p. 18, note 1; le mot est rare à Tanger dans le langage courant.

تغر *ṭāgra*, pl. *ṭuāgĕr* تواقر, تاقرة «poêlon en terre»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 180, sub *cazuela; Arch. Mar.*, XVII, p. 117 et p. 115, fig. En andalou, le mot existait avec les sens de «vase» et de «boîte»; cf. Dozy, I, p. 138, تاقرة. Il se trouve aussi dans certaines régions de l'Algérie avec des sens différents du sens marocain: ainsi, chez certains ruraux et bédouins d'Oranie, *tāgra* «jatte en bois» (comp. Beaussier, p. 66, 67, تاكرة et تاڤرة); aussi à Nedroma, tandis que le mot est inconnu à Tlemcen; à Teniet el-hadd «coupe en terre»; dans le département de Constantine, il apparaît sous la forme *dāgra*: «vase en terre» à Bougie; «pot en cuivre» et aussi «bocal à poissons rouges» à Constantine; et *dāgra* (à côté de *tāgra*) se trouve aussi en Tunisie avec le sens de «vase en terre» (cf. René-Leclerc, *Les arts et industries d'ornementation en Tunisie; situation en 1904*, Alger, 1905, p. 6; Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 191, note 3). Le mot existe aussi en šelḥa et Stumme lui assigne une origine berbère (*Taz.*, p. 227; cf. aussi Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 93, n. 4; *Mission au Sénégal*, I, p. 234). D'autre part, il se retrouve avec des sens analogues au sens maghribin en vieux portugais et en vieux castillan; cf. Simonet, *Glosario*, p. 525.

تلس *ṭĕllĭs*, pl. *ṭlālĕs* تلّيس, تلالس; 1° «long sac en laine qui sert à transporter des grains»; ce sens existe dans tout le Tell algérien; dans le Sud algérois, *ṭĕllĭs* est non pas «sac en laine» mais «sac double en alfa ou en feuilles de palmier tressées» (à Tanger, un sac semblable, mais en palmier nain se nomme *qarš*, pl. *qrūša*); 2° «sorte de tapis ras à raies de couleur», assez semblable au *ḥambĕl* (cf. *infra*, p. 269) mais de moins belle qualité et moins richement décoré; cf. Lerchundi *Voc.*, p. 55, sub *alfombra; Arch. Mar.*, XVII, p. 29, note 1. Dans ce

sens, *ṭellīs* ne m'est connu en Algérie, jusqu'à nouvel ordre, que chez les montagnards de la région de Nedroma (pour sac de laine à transporter les grains, on spécifie dans ces parlers *ṭellīs dellḥzīn*). Au Souf, le mot désigne «un tapis fait de vieux morceaux d'étoffe cousus ensemble». — Le mot, vraisemblablement d'origine latine (cf. Simonet, *Glos.*, p. 526; Vollers, *Z.D.M.G.*, 1897, p. 312; contra Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, p. 197-198), désigne à l'origine une espèce d'étoffe, mais le sens de «sac» est ancien, et celui de «tapis» apparaît déjà dans le copte ⲟⲁⲗⲓⲥ (cf. Dozy, *Noms de vêtements*, p. 369, 370; *Suppl.*, I, p. 150; sur le sens de «caparaçon de bête de somme», indiqué par cet auteur, comp. *Bustān*, éd. d'Alger, p. 270).

تمرة *ṭāmāra* «fatigue; peine physique»; le mot ne prend jamais l'article. Il se retrouve dans toute l'Oranie, dans le Tell et le Sud algérois, en zouaoua. Il ne m'est connu ni à Alger ni dans le département de Constantine. — A Tlemcen et à Nédroma, il a même donné un verbe dénominatif *ṭeumer* «prendre de la peine». — Au Maroc, le mot se retrouve dans le langage de Mogador (Socin, *Marok.*, p. 30, note 42) et en šelḥa (Stumme, *Taz.*, p. 230). Socin et Stumme ont proposé d'expliquer ce vocable énigmatique par une métathèse de arabe √مرث; peut-être pourrait-on supposer un emprunt ancien du persan تيمارة.

ثمن *ṭāmān* «prix» est à mon sens un emprunt du littéraire ثَمَن. Il n'en est pas moins très employé dans la langue la plus courante, mais seulement au singulier; le tangérois n'a pas emprunté le pluriel en même temps que le singulier, et il n'en a pas non plus reformé un dialectal. L'allongement des deux voyelles brèves (*ṭāmān*), et notamment celui de la voyelle de la deuxième syllabe (*ṭamān*), est toujours maintenu lorsque le mot reçoit en annexion les affixes personnels vocaliques : *ṭāmāno*, *ṭāmāna* (*ṭamāno*, *ṭamāna*) = ثمنه, ثمنها. Mais, dans le mot non pourvu d'affixes, le recul ou le maintien de l'accent sur la première syllabe amène souvent l'abrégement de la voyelle de la deuxième syllabe : *ṭāman*. Le mot se retrouve avec une vocalisation analogue et la même accentuation à Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte aus Fes*, p. 19, l. 5 et 6; comp. *Untersuchungen über den Ton im Arabischen*, I, p. 52 *in princ.*) et aussi à Mogador avec *ā* de la dernière syllabe; cf. Socin, *Mar.*, p. 14, note 36. — A peu près partout en Algérie, un représentant dialectal de ثَمَن classique semble inconnu; cependant dans la Mitidja et dans la plaine du Cheliff, *0men* «prix» est employé; c'est là

une forme bien vulgaire, et non un emprunt à la langue littéraire; elle se retrouve dans le Nord tunisien.

ṭumni ثُمْنِي pl. *ṭmāna* «mesure de capacité pour le son et les céréales, équivalente à un 8e de *mudd*» c'est-à-dire, à Tanger, à 8 litres (cf. Gilles, *Le dialecte marocain*, p. 6; cf. pour el-Qṣar el-Kebir, *Arch. Mar.*, II, p. 140; et pour le Fahṣ, *ibid.*, I, p. 231). — Le *θumni* est aussi connu dans la province de Constantine; mais il y vaut 1/8 du *ṣāʿ* صاع, c'est-à-dire un double décalitre; cf. Cohen-Solal, *Mots usuels de la langue arabe*, p. 126.

تنى *tṭĕnna* «attendre» تَاتَّى à côté de *tsĕnna* et *ssĕnna*; cette forme se retrouve chez les ruraux d'Oranie, dans la plaine du Cheliff, dans le Sud algérois (*ttenna*); quant au *stĕnna*, استاتّى, qui, dans la plupart des dialectes, est la forme de ce verbe d'origine douteuse, il n'apparaît pas à Tanger; le préfixe de la xe forme est au reste généralement dans le dialecte de cette ville non pas *st*, mais *ts* passant le plus souvent à *ss*; cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 43, 44.

ج

جبر *žbăr* est à Tanger le mot habituel pour «trouver»; de même à Mogador (Socin, *Marok.*, *passim*) et en hassania du Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 327; Reynier, p. 185, l. 27, etc.). Le mot est aussi connu dans ce sens chez les Houuāra du Sous, mais dans le parler de cette tribu, il est moins fréquent que *lgā* = لقى. En Algérie, *žbăr* (*ğbăr*) «trouver» est un mot rural ou bédouin; il est compris à Tlemcen et à Alger, mais peu employé; c'est *ṣăb* qui est généralement usité pour «trouver» en Oranie et dans le Tell algérois, et *lgā* dans le Sud algérois et dans le département de Constantine. — A Constantine, *ğbăr* est proprement «retrouver un objet égaré», comme en andalou (cf. *Vocabulista*, 555, sub *recuperare*); en mallais *ğabar* est le verbe habituel pour «réussir, ramasser».

جبق *žbūga* «Lisbonne»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 476. Une forme avec aphérèse de *l* initial, tenu analogiquement pour l'article, apparaît déjà dans les géographes du moyen âge (اشبونة à côté de لشبونة). Le *ž* tangérois pour ش est dû à l'assimilation de sonorité *šb* > *žb* (mais dans les écrits marocains contemporains encore اشبونة; par ex. *Istiqṣā*,

IV. p. 19, l. 12; p. 196, l. 35). D'autre part لشبونة et اشبونة proviennent de la forme ancienne *Lixbona* (en andalou *Lixbóna*, ap. Pedro de Alcala, p. 294); et *ẓbūga* reporte vraisemblablement au moderne *Lisboa* (juif d'Alger *lizbūa*); mais le *g* fait difficulté.

جبلي *žḗḅli*, pl. *žḅāla*, «originaire de la province des Jbâla»; cf. Moulíéras, *Maroc inconnu*, II, *passim*; *Arch. Mar.*, XVII, *passim*. Le pluriel *žḅāla* ne prend jamais l'article.

جدّ *ždāda* جدادة «poule», pl. *žḍāḍāṭ*, collectif *žḍāḍ*, diminutif *žḍiuda*, pl. emphatique ou péjoratif *žḍāud*, d'où le nom de métier *žḍāudī* «marchand de poules» (comp. Lerchundi, sub *recovero*, p. 673). Cette métathèse de دجاجة se retrouve, en Algérie, à ma connaissance, seulement à Tlemcen, Nedroma et Alger-juif; elle existe d'autre part dans les dialectes bédouins du centre de l'Afrique (cf. Kampffmeyer, *Beduinendialekte*, p. 196). Elle date à Tanger de l'époque où ج était encore ǧ affriqué. En dehors des parlers précités, dans l'Afrique du Nord : 1° là où ج est ǧ affriqué, le classique دجاج est généralement devenu *ǧāǧ*, avec l'article *ḗlǧāǧ*; le nom de métier *ǧouuāǧ* «marchand de poules», le pluriel emphatique *ǧiǧān*, usités par exemple à Alger, sont des formations secondaires qui mettent bien en relief la réduction de دجاج à جاج. Cette réduction se retrouve en Syrie et en Palestine (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 259; Salhani, *Contes arabes*, p. 90, l. 6; Bauer, *Pal. Arab.*, p. 104 *in fine*; Littmann, *Mod. Arab. tales*, p. 175, l. 4, 6; p. 200, l. 8; p. 218, l. 5, etc.); 2° là où, à une époque relativement ancienne, ج est passé de l'affrication à la spirantisation pure, ž < ǧ, le mot n'est pas altéré : ainsi chez les Ulād Brāhīm de Saïda, dans tous les dialectes sahariens, à Tunis et à Tripoli (Stumme, *T.G.*, § 54; *M.G.T.*, § 76, *džāž*), à Rabât (Fischer, *Zum Wortton*, p. 282).

جدج *mžḗddḗž* مجدّج «émaillé». Le mot reporte naturellement à l'andalou مزجّ (cf. Dozy, I, 581; Ibn Guzmān, 35ᵇ, l. 16; aussi pour l'Algérie, Beaussier, p. 263). Mais les lettrés marocains ont complètement perdu de vue la forme originelle du mot et ne la restituent pas dans leurs écrits (écrit مزجّج, ap. *Salwat el-'anfās*, II, 253, l. 5; III, p. 4, l. 4; p. 25, l. 6, etc.). Les transformations subies par ce mot datent, je crois, de différentes époques de l'évolution phonétique du tangérois et mettent bien en lumière les deux tendances entre lesquelles a oscillé le dialecte dans le cas particulier de concours de sif-

flantes et de chuintantes : 1° tendance ancienne à la dissimilation, remontant à l'époque où ج était encore affriqué ǧ : *mzeǧǧeǧ* > *mzeddeǧ* : c'est cette forme employée du reste parfois à Tanger (*mzeddež*), à côté du plus fréquent *mžeddež* qu'exprime la graphie citée plus haut; 2° tendance nouvelle, apparue avec la spirantisation complète de ج (ǧ > ž), à l'assimilation de $ž^1 - ž^2$ en $ž^1 - ž^2$, d'où *mzeddež* > *mžeddež*.

جدع *žda*, pl. *žḏi̯a* «poulain» = جذع. — *džeḏḏa* (تجدّع) «être vif comme un poulain» (en parlant d'un jeune enfant); nom d'action : *tᵉžḏeṛa* «pétulance».

جرّ Cf. جرر.

جربز Cf. قربز.

جرجر *žaṛžaṛ* «traîner par terre, traînailler»; aussi algérien (cf. Beaussier, p. 82); naturellement formation quadrilitère de جرّ.

جرو *žṛḏ*, pl. *žṛā* (جرّو pl. جراء), est à Tanger beaucoup plus usité que *kelb* dans le sens de «chien»; fém. *žâṛu̯a* «chienne»; diminutif *žṛḏu̯i*, fém. *žṛḏu̯a*, pl. commun *žṛḏu̯ăṭ*. En Algérie *ǧṛō* (pluriels, suivant les parlers, *ǧṛāu*, *ǧṛā*, *ǧḏṛiān*) est seulement «jeune chien» (chez les ruraux et bédouins, fréquemment sans emphase du *r*, et toujours avec l'économie syllabique du classique جرّو : *ǧéru* ou *žéru*).

جرى *žră*, fut. *i̯žri* (avec *r* non emphatique), «courir»; cette première forme du verbe est dans ce sens moins employée à Tanger que la II°. — *žṛā i̯žṛa* (avec *ṛ* emphatique et fut. *a*) «arriver, survenir» en parlant d'un événement. Ces deux acceptions du verbe se trouvent dans la plupart des parlers algériens, ainsi que les différences d'articulation du *r* et de vocalisation du futur qui les caractérisent; de même dans le Nord tunisien : *žrā i̯žri* «courir»; *žṛā i̯žṛa* «survenir». Le tripolitain, l'égyptien connaissent aussi la double acception de جرى, et la distinction corrélative de vocalisation du futur (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 137, note 1; Vollers-Burkitt, p. 191); et l'andalou l'offrait déjà (cf. Pedro de Alcala, 76, l. 37; 77, l. 30; à côté de 128, l. 12, 13). Par contre, le maltais a le futur *i̯iǧri*, aussi bien pour «il courra» que pour «ça surviendra» (cf. Stumme, *Malt. St.*, p. 31, l. 23; p. 54, l. 27). Je ne puis expliquer la vocalisation du futur de *žṛā i̯žṛa* «survenir»

que par l'influence analogique du synonyme *ṭrā ʾeṭṭra* (طرا); c'est, il faut le remarquer, à l'influence de *ṭrā* qu'est due dans les dialectes oranais le changement de *ṣār* (صار) «advenir» en *ṣrā* (cf. Doutté, *Un texte oranais*, p. 35, l. 2 et suiv.).

žĕrra, fut. *ižĕrri* «courir» جرّى. Cette IIe forme du verbe est plus employée que la première dans le dialecte de Tanger dans ce sens. Elle existait déjà en andalou et se rencontre en maltais (Pedro de Alcala, 128, l. 15; Falzon, p. 88; Ilg-Stumme, n° 184; comp. pour l'emploi fréquent des IIes formes dans les verbes qui expriment l'idée d'un mouvement physique *Ulād Brāhīm*, p. 91; Spitta, p. 194, 195). En Algérie, elle ne se trouve, à ma connaissance, usitée dans ce sens, que dans le dialecte juif de Tlemcen; partout ailleurs, *žĕrra* (*ǧĕrra*) est «faire courir».

bĕdǧĕrri «vite; à la hâte» بالجرى, déjà fréquent en andalou; Pedro de Alcala, p. 361, *bajurí* «prestamente»; Ibn Guzmān, 4b, l. 5; 12a, l. 7; 48a, l. 11, etc.; aussi en maltais *bilǧiri* «vite» (Falzon, p. 26). Cette locution adverbiale existe un peu partout en Algérie : dans les villes, *belǧrī*, chez les bédouins et ruraux, *bĕlǧĕri* ou *bĕžžĕri*; à Alger *bĕǧrī* indéterminé tandis que *belǧrī* (*râh bĕlǧrí*) signifie «qui a un cours de ventre». A Constantine, on dit plutôt *bʿǧĕria*.

جزى Cf. جزّى.

جسر Cf. قصر.

جعل «mettre» n'est employé à Tanger que dans les souhaits : *ʾllāh iżżál-ʿlbārăka* «Que Dieu y mette la bénédiction»; *llāh -ęžálĕk mĕn* «Que Dieu te mette au nombre de...»; *dʿžánni ṇddi-flán* «(Ô mon Dieu,) tu me feras épouser un tel». Il en est de même dans la plupart des parlers algériens (on trouve cependant جعل employé couramment au sens de «placer, poser matériellement» dans les textes de Desparmet, *Arabe dialectal, passim;* je l'ai aussi entendu avec ce sens dans les parlers du Sud constantinois). Dans le Sahara oranais, on entend souvent avec métathèse *láh-la-iǧžlek* «Que Dieu ne te mette pas...»; cf. d'autres emplois du mot ap. Beaussier, p. 87.

جغم *žuɣma*, pl. *žuɣmāṭ* (جغمة) «gorgée (de liquide)» est un mot caractéristique, commun à tous les parlers maghribins; à Tripoli *žyīma;* cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 294; au Sénégal جغم «fumer du tabac»; cf. Fr. Marie-Bernard, p. 221; comp. aram. גמע. — A Tanger, on emploie à

côté de *žụγma*, *zukfa* qui reporte à زقفة > *zugfa* > *zukfa* (par assimilation de sourdité *gf* > *kf*), et doit être d'origine bédouine. En Algérie, un synonyme bédouin de *žụγma* est *gọrṭọ̈ˢ* (cf. DELPHIN, *Textes*, p. 216, note 23). Quant au classique جرعة donné par BEAUSSIER, il se peut qu'il soit employé dans certains parlers algériens, mais personnellement je ne le connais pas.

جلّ *žlāil* «pans de vêtements», جلائل est employé surtout à Tanger dans certaines expressions : *mɜáṣṣår-ĕdğlâil* «aux pans d'habits bien propres» (cf. p. 385, sub عصر); *γâṛọ̈q fˇžlḗilọ* «enfoui dans ses vêtements». C'est le pluriel d'un *žlāl*, peut-être pluriel de جلّ devenu dialectalement singulier (cf. DOZY, I, p. 203; LANDBERG, *Daθīna*, p. 1232, note 2), inusité à Tanger, mais connu de certains parlers algériens (BEAUSSIER, p. 89; notamment à Alger dans l'expression *fạlĕk fĕğlạlek* «Que ton mauvais augure soit pour le pan de ton vêtement!»; cf. BEN CHENEB, *Prov.*, n° 1307). A Ammi-Moussa, le bord frangé du burnous en laine est *ğẹ̄ilūl*. — D'autre part, *žlāl*, pl. *žẹlla* (أجلّة), dans le sens de «couverture de cheval», qui est courant dans les parlers bédouins d'Algérie, n'est pas connu à Tanger.

جلب *žẹ̆llạ̄ḅ*, plus rarement *žẹ̆llāḅa*, pl. *žlālĕḅ* (جلّابة, جلاب; pl. جلالب) «vêtement ample à manches courtes et larges et muni d'un capuchon»; cf. l'énumération des différentes variétés de ce vêtement ap. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 16, 17; *Arch. Mar.*, XVII, p. 122, 123; aussi BUDGETT MEAKIN, *The Moors*, p. 58, 59. Le vêtement et le nom de *ğẹ̆llāḅa* (jamais *ğẹ̆llāb*) sont très connus à Tlemcen et dans l'Ouest de l'Oranie; le nom est connu, mais le vêtement considéré comme marocain, dans l'Est de l'Oranie (cf. le dicton de Sīdi Aḥmed ben Ịūsef rapporté ap. DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 48, 49); peu connu à Alger, le nom est entièrement inconnu à Constantine. D'autre part, *gillāb* «voile de femme» se retrouve en omâni (cf. REINHARDT, § 53 et p. XXII, l. 2). — La forme *žẹllābīịa* est inusitée à Tanger, mais courante dans d'autres régions du Maroc (cf. DOZY, I, 204; LERCHUNDI, 251, جلّابة et جلّاب, mais 829, جلّابيّة; EGUILAZ et YANGUAS, p. 375; DE FOUCAULD, *Reconnaissance*, p. 11, 23). Elle était andalouse (cf. DOZY, *loc. cit.*) et le mot se retrouve en Égypte (*gạllābīịa*, *dᶦạllābīịa*) pour désigner un vêtement très différent : la blouse de toile bleue longue, ajustée et sans capuchon, des gens de la basse classe. Il existe aussi un vêtement de femme du même nom (cf. ALMKVIST, *Kl. Beit.*,

p. 84). — Dozy, après avoir considéré جلّاب comme une déformation de جلباب (cf. *Noms de vêtements*, p. 123 et suiv.), a proposé une autre étymologie du mot (cf. *Suppl.*, I, p. 204, 205). C'est, à mon sens, sa première explication qui reste la plus vraisemblable. Au point de vue phonétique, la disparition par dissimilation de l'un des deux *b* dans جلباب, mot d'origine étrangère (cf. Nöldeke, *Neue Beit.*, p. 53) semble très naturelle.

جلس Cf. قلس.

جلى *žlă*, fut. *iżli*, «chasser, bannir», participe passif *mĕżli*; *tṛžlă* «être banni» (aussi à Mogador; cf. Socin, *Mar.*, 30, l. 19). Dans ce sens, le mot en Algérie n'est connu que des parlers ruraux et bédouins; «bannir» est uniquement *nfā* à Alger, Tlemcen et Constantine (*mĕnfi* «banni» connu aussi à Tanger), tandis que *ğlā* y est «exposer la mariée le jour du mariage» (à Tanger *bĕrrĕz*). A Tripoli, *žlā* est «s'expatrier» comme dans le Sud algérois (fut. *iežla*); et c'est la II^e^ forme *žella* qui a le sens actif de «bannir» (Stumme, *M.G.T.*, p. 5, l. 23, 24; comp. aussi Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 254). — J'ai entendu de la bouche d'un conteur du Sud marocain *žlā* dans le sens de «perdre». — Il faut noter enfin que, dans le Sahara et chez les bédouins d'Oranie, *žnā ʿlā* est «émigrer loin de» et *ženna* «bannir» (comp. Beaussier, p. 95, et Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, p. 254).

جمع *žāmaʿ*, pl. *žuāmaʿ* جامع, جوامع, est féminin à Tanger comme à Tétouan et vraisemblablement dans d'autres villes du Maroc; toujours masculin en Algérie : 1° «mosquée»; dans ce sens, le mot apparaît très fréquemment à l'état construit avec l'adjectif qui le suit : *žāmaʿ ʿdğīda* «la mosquée neuve» = جامع الجديدة (avec dissimilation de *dğdīd* en *dğīd*); *žāmaʿ-ʿlkbīr* «la grande mosquée» (aussi à Tlemcen), avec, dans ce nom, l'adjectif au masculin (comp. pour el-Qṣar ap. *Arch. Mar.*, II, p. 150, 151, جامع الكبير, mais جامع السعيدة). Cette construction se rencontre dans le Maghreb pour divers substantifs désignant des édifices ou des localités (*żbel*, *bāb*, etc.); 2° «école coranique»; de même à Constantine; en Oranie, on emploie *ğāmaʿ* de préférence à *msīd* (chez les nomades, «tente-école» est *šṛẹ̄ʿa*); et chez les ruraux du Tell algérois, *ğāmaʿ* est courant à côté de *msīd*. Au contraire, à Alger-ville, *msīd* est seul usité.

جنّ *žnān* «jardin, verger situé en dehors de la ville», pl. *žnānāṭ*, diminutif *žnīyyān*, جنان, جنانات, جنيون. Le *žnān* est planté d'oliviers, de figuiers ou de vignes; sous les arbres, on sème parfois de l'orge à couper en vert (*qṣēl*); cf. *Arch. Mar.*, VI, p. 294; XVII, p. 196. Le mot dans le sens de «verger» existe dans toute l'Algérie, avec généralement le diminutif *ǧnīyen* et des pluriels variés: Tlemcen et Constantine *ǧnānāṭ*, Alger *ǧnāin*, bédouins et ruraux *ǧenna* (*ženna* = اجنّة). Il se retrouve dans le Sud marocain (*Houwāra*, p. 72, l. 5), à Tunis (pl. *aženna*), à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 65, 66) et en maltais (*ǧnien* pl. *ǧonna*; cf. Falzon, p. 95); il était andalou; cf. Dozy, I, p. 220; P. de Alcala, 431, l. 30; aussi le pluriel جنانات ap. *Dauḥat en-Nāšir* p. 78, *in fine*. — L'explication la plus proche est celle de Dozy pl. جِنان de جنّة employé comme singulier (comp. *riāḍ* «jardin», proprement pluriel de روضة; le pluriel anormal اجنّة donné à جنّة par les lexicographes et qui est en fait le pluriel de جنان). Mais il ne faut pas perdre de vue جَنان = حريم «terrain non bâti entourant la maison et en dépendant» et l'analogie possible de développement sémantique avec عرصة (cf. *infra*, p. 403, غرص). Dans le texte de la *Iḥāṭa* cité par Dozy dans son article (جنان ,(في الجنان المتّصل بدار, est bien جَنان. — Il faut noter enfin que جنينة des dialectes orientaux, connu en maltais, à Tunis, à Constantine, et à Alger, est inconnu à Tanger comme dans la plus grande partie de l'Algérie.

جنب *žumb* (*žumb*), pl. *žnāḅ* «côté»; toujours avec cette vocalisation à Tanger, probablement sous l'influence du complexe labial *mb* < *nb*; comp. pour Rabāt, Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 22, note; en Algérie, toujours *ǧenb* ou *ǧemb* (*ženb*, *žemb*); à Tunis *žneb* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 43).

جنجر *mžĕnžĕr* est la prononciation la plus courante à Tanger de مزنجر «couvert de vert-de-gris», et de là «couvert de moisissures vertes» (*z-ž* > *ž-ž*). — *žĕnžār* désigne à Tanger le «vert-de-gris», tandis qu'en Algérie *zenǧār* est proprement l'«acétate de cuivre tinctorial», «vert-de-gris» étant *dzenǧīr* زنجير; cf. Beaussier, p. 274.

جنجل *žĕnžlān* «sésame»; aussi avec cette forme dissimilée à Alger musulman, à Fez (Kampffmeyer, p. 7) tandis qu'à Alger-juif et à Tlemcen *ǧĕlǧlān*, à Tunis *žilžlān* (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 60, l. 17), à Malte *ǧilǧlien* (Ilg-Stumme, n° 180), à Constantine *ǧĕlǧlānīa* = جلجلان.

L'andalou offrait diverses altérations des sonantes de ce mot (cf. Pedro de Alcala, p. 98, l. 20, 23, 24; Eguilaz y Yanguas, p. 204; Ružička, *Konsonantische Dissimilation*, p. 48). Cf. sur ce mot Landberg, *Daθīna*, p. 358, note.

جهد *žụhd*. L'observation de Fischer (*Wortton*, p. 283) est juste; ce mot (جهد) ne signifie «zèle» ni à Tanger ni en Algérie, mais proprement «force» et «efforts» (Alger *ǧáhᵉd*, Tlemcen *žəhd*) : *má-ʿandûš dǧụ́hᵘd* «Il n'a pas de force»; *bžụ́hd-ǎllâh naʿmélha* «Je le ferai avec le secours de la force divine»; *kə̀ḍrâb-bədǧụ́hᵘd* «Il frappe de toutes ses forces» (Alger : *ɣéḍrob ʿᵉlā-ǧâhdo ūmə̀-iǧib*); *ʿᵘməl-žụ́hdo* «Il a fait tous ses efforts» (dans ce sens, plus fréquemment *mážhụd*). — *žụ́hd-mā* «suffisamment pour employer toute la force» : *žụ́hd-ma-iqâkul* «suffisant pour subvenir au maximum de sa consommation»; *qqə̂-ddə̀k fˤlmâ shụ̂n žụ́hd-ma-ṭâḥməl* «Mets ta main dans l'eau, aussi chaude que tu pourras la supporter»; *žụ́hd-mā-fə̀ha ikụ̂nə-dˇrʿáin* «ayant tout au plus deux coudées» (Lüderitz, *Sprüchw.*, n° XXXIII); *glə́s-mᵃʿána žụ́hd-ma-šrụ̂b-ˇlqâhụa* «Il s'est assis avec nous, juste le temps de boire le café»; *žụ́hd-ma-klá nâḍ* «Juste après avoir fini de manger, il s'est levé»; comp. Beaussier, p. 95 et 96.

žụhdan جهدا «et même; et à vrai dire», souvent explétif, ne m'est pas connu en Algérie.

جوج *žūž* (*žụ̄ž*) «deux»; telle est l'habituelle prononciation de زوج à Tanger (comp. pour Rabât, Fischer, *Mar. Sprich.*, p. 41; pour le Sud oranais et le Sud marocain, *Ulād Bṛāhīm*, p. 18, note 3). A l'heure actuelle, la tendance à l'assimilation des sifflantes aux chuintantes en cas de voisinage semble dominer en tangérois. — La répartition géographique de زوج «deux» mériterait une enquête spéciale. Les dialectes orientaux semblent l'ignorer entièrement, et aussi les dialectes du Sénégal et du centre de l'Afrique (Kampffmeyer ap. *Mitteilungen des Seminars*, 1899, II$_2$, p. 148, 149; Gaudefroy-Demombynes, *Rabah et les arabes du Chari*, p. 55; Reynier, p. 54). Les dialectes citadins d'Algérie et du Maroc l'emploient à l'exclusion presque entière de اثنين. Les dialectes du Maghreb oriental et les parlers sahariens d'Algérie admettent par contre اثنين à côté de زوج (Stumme, *T.G.*, *θnīn*, p. 125; *M.G.T.*, p. 274, *tnə̄n*, fém. *tintə̄n*), de même que le maltais (*zauč*, *ziš*, à côté de *itnə̧in*, *itnə̧i*, *Z.D.M.G.*, 1904, p. 907, 912), et les dialectes andalous (Ibn Guzmān, 78^b, l. 14; 84^b, l. 16; 85^a, l. 20, à côté de

25[b], l. 13; 29[a], l. 14; 53[a], l. 24; Pedro de Alcala, 206, l. 20, 21, *iθnei* et *zeuč*; *Vocabulista*, p. 358, زوج et اثنين).

žūža, duel *žušṯ̣in*, pl. *žuāž* «paire»; en Algérie, on emploie surtout *zuīǧa* (*zuīža*), duel *zuīžtāin* (*zuīžtṯ̣in*, *zuīžtṯ̣n*), avec le pluriel *zuāž* (à Laghouat *zuīžāt*), qui est, en fait, celui de *zūž* employé dans le sens de «paire» à Tunis (*zūz*) et dans le Sud constantinois.

جوز Cf. ڤوز.

جوخ *žūḥa*, pl. *žūḥāṭ* (جوخة) «long vêtement de dessus en drap sans manches»; comp. pour Tétouan, *Arch. Mar.*, XV, p. 149. A Tanger, les musulmans portent peu la *žūḥa*, mais une *žūḥa* de couleur sombre est l'habituel vêtement des Juifs. Cf. sur ce mot Dozy, *Noms de vêtements*, 127-131; *Supplément*, I, 230; Kahle, *Zur Geschichte des arab. Schattentheaters*, p. 28, note 4 et les références; Rhodokanakis, *Ḍofār*, II, p. 9 et les références; Weissbach, *I.A.*, p. 40, l. 10 et note. Dans le Maghreb, le mot se retrouve à Tunis (*žūḥa* «sorte de caftan», Stumme, *T.M.G.*, p. 76, note 3). Mais, en Algérie, il n'est usité à ma connaissance que dans les dialectes juifs d'Alger et de Tlemcen : *ǧūḥa* «le grand caftan des rabbins orientaux»; aussi «la soutane des prêtres catholiques».

جوط *dǧūṭ̣ïa* الجوطية désigne à Tanger le marché à l'encan des vieux vêtements et des vieilles armes qui se tient sur la petite place précédant *ḥāḥ-ʿlfāḥṣ* (cf. *supra*, p. 153, note 2). Lerchundi (*Voc.*, p. 68, sub *almoneda*) écrit جطية. Le terme n'est pas très usité; il est vraisemblable que ce nom a été donné au marché à l'encan de Tanger, comme aussi à celui de Rabât (cf. *Arch. Mar.*, VII, p. 307), par analogie avec le marché de la place الجوطية, à Fez (cf. *Arch. Mar.*, XI, p. 322; Massignon, *Le Maroc dans les premières années du XVI[e] siècle*, p. 232). — Quant au nom de الجوطية, on ne peut guère l'expliquer que par celui des célèbres Chorfa جوطى, sur lesquels cf. *Arch. Mar.*, I, 432.

جا *žā*, fut. *ïžï*, «venir», a très fréquemment à Tanger, surtout dans la narration, la valeur d'un simple inchoatif qui peut parfois être négligé dans la traduction française; (comp. pour l'omâni, Reinhardt, p. 262, note 1). En Algérie, il est rare dans cet emploi (cf. *J.A.*, juillet 1904, p. 92), sauf dans le dialecte juif d'Alger. — L'impératif est *āži* (à Mogador *ežï*, cf. Socin, *Mar.*, p. 30, l. 5), qui,

en Algérie, est essentiellement citadin (Alger, Nedroma, Tlemcen, Cherchel; à Constantine, *ĭği* chez les Musulmans et *aiği* chez les Juifs; à Tunis, *ĭža*); les ruraux du Tell, d'un bout à l'autre de l'Algérie, emploient dans ce sens, *aruāḥ* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 105); et *tāla* est usité dans certains parlers ruraux et sahariens, comme à Tripoli, dans le Sud marocain et au Sénégal (cf. *Houwāra*, p. 74, l. 16, 19; Reynier, p. 178, l. 17; aussi conservé en maltais dans *talahaun* «viens ici»; cf. Falzon, p. 410). — Le participe est à Tanger *māži*, fém. *māžia* (*māžia*) ou *māža* (parfois *māžža*), et le pluriel *māžĭn* (*māžien*) ou *māžīn* (parfois *māžžĭn*). Ce participe est en Algérie essentiellement citadin (Alger, Nedroma, Tlemcen, Cherchel; à Constantine, usité à côté de *ǧāi*, comme à Tunis, mais moins que lui). Les parlers ruraux et bédouins ne connaissent que *žāi* (*ǧāi*), fém. *žāia* ou *žāiia*, pl. *žāĭn* ou *žāiin* (avec deux *i* très nets; par conséquent sous cette forme représentant vulgaire de جائية; comp. *Houwāra*, p. 70, *passim*; p. 76, l. 3, 6). L'intervention de l'influence analogique de ماشى invoquée par Fischer est à mon sens l'explication la plus admissible de cette apparition d'un *māži* dialectal; je crois qu'il ne faut pas manquer de considérer l'union des deux participes dans l'expression *māši-māži*, courante dans tous les dialectes maghribins qui connaissent *māži*. C'est dans cette expression qu'a pu apparaître d'abord, par اتباع, une unification des initiales, qui a persisté ensuite pour *māži* employé isolément. Il faut y joindre que *m* est, pour la conscience du sujet parlant, une préformante normale de participe actif, puisqu'elle est celle de tous les participes des formes dérivées. — Mais il faut considérer d'autre part l'existence des impératifs anormaux *āži*, *ĭği*, *ĭža*, *aiği* dans les dialectes qui précisément connaissent *māği*; elle semble corroborer l'opinion de Landberg que ماجى est le participe de la forme parallèle أَجَى, connue de nombreux dialectes (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 18, note; Landberg, *Daǰīna*, p. 698, 699). Quoi qu'il en soit, il est certain que √جيأ, ayant deux «infirmités», était particulièrement propre à fournir dans les dialectes des formations anormales.

جيه *žĕha* (جِهَة) «côté, direction»; cette forme, avec allongement de la voyelle brève classique, apparaît dans tout le Maghreb et au Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 378, l. 2); comp. aussi Wetzstein ap. *Z.D.M.G.*, 1868, p. 192, note 1. Elle était déjà andalouse (par

exemple la graphie جيغ ap. Ibn Guzmān, 27ª, l. 16; 41ᵇ, l. 1). Le pluriel est *žuāiāh* ou *žeḥāṭ* comme en Algérie (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 139). — La forme *žeh*, avec perte de la voyelle finale, existe aussi à Tanger comme dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, *passim*). Elle se retrouve dans quelques parlers ruraux d'Oranie; à Tlemcen, seulement dans quelques expressions : *ᵊlâ-kull-ǧeh* «de tout côté»; *men-dik-ǧlǧeh* «de ce côté-là»; elle est inconnue par ailleurs en Algérie.

ج

جرّ *čerr*, fut. *ičurr*, «déchirer dans le sens de la longueur» (par exemple une bande d'étoffe); aussi «ouvrir (la bouche) toute grande» (péjoratif). Le mot est inconnu aux parlers algériens. Peut-être est-ce un dénominatif de *čarra* «un accroc dans une étoffe», qui semble d'origine romane; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 450, sub *jiron*; Simonet, *Glos.*, 155, *charra*.

چلق *čellāq*, pl. *člāloq* چلّوق, چلالق «chiffon». Lerchundi, *Voc.*, p. 81, sub *andrago*, a *čullāqa*, qui m'est inconnu pour Tanger. — Le mot a des équivalents dans toute l'Afrique du Nord : Alger *čellēq*, mais au pluriel *čuālaq*; Tlemcen *čellēq*, pl. *člāloq*; Tunis *šālīqa*, pl. *šuālâq* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 170); le mot semble inusité à Constantine-ville; par contre chez certains ruraux du Nord constantinois, *šellīg* est «pièce d'étoffe dont les femmes se couvrent les épaules». Chez les ruraux et bédouins d'Oranie et du département d'Alger, on a *šellīga*, pl. *šlāliǧ* «chiffon».

چلى *čāli* «rivage de la mer»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 498, sub *margen*; p. 567 sur *orilla*; p. 699 sub *ribera*. Le mot est complètement inconnu en Algérie. Il est peu admissible qu'il soutienne le moindre rapport avec *čāli* «rivage» de l'iraqois (cf. Meissner, *Neuar. Gesch.*, 141); ce dernier doit être ramené, conformément à la phonétique particulière au dialecte, à كالي (comp. كلاء et مكلّا).

چمر *čāmīr* et *čāmīra*, pl. *čāmīrāt* چاميرا, چاميرة «chemise de dessous» (synonyme *lāḥḥāmīža*); à Tétouan, «sorte de surtout en laine» (cf. *Arch. Mar.*, XV, p. 112). C'est le pluriel de شميرة (lui-même inusité), à savoir تشاميرة, où le groupe *tš* s'est résolu en *č*, qui est devenu singu-

IMPRIMERIE NATIONALE.

lier et a été pourvu de la terminaison du nom d'unité; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 164, sub *camisa*, *čāmīr;* Dozy, I, p. 785; Delphin, *Recueil de textes*, p. 196, note 56. A Tlemcen *tšāmīr*, pl. *tšāmĕr*, et à Nedroma *čāmīr*, pl. *čuāmĕr*, est le *mšāmâr* (*mᵛšmār*) de Tanger, c'est-à-dire le «cordon bouclé en huit passant derrière le cou avec lequel les femmes se retroussent les manches» (oriental *šumār;* cf. Almkvist, *Kleine Beiträge*, p. 70).

چنچر *čunčăr* چنچار «petit espace libre ménagé sur le côté de la fosse du four»; cf. *supra*, p. 137. Ce mot, vraisemblablement d'origine romane, est employé dans le dialecte espagnol des Juifs tangérois pour désigner une habitation étroite et misérable.

چنك *činka* چنكة. Lerchundi, *Voc.*, p. 249, donne ce mot sous *chanca* («savate»). Mais, à Tanger, *činka* n'est guère employé que : 1° comme injure entre femmes; 2° au jeu de cartes, pour indiquer les basses cartes (de même à Alger), opposées aux cartes marquantes (*kraʿ*, pl. *kĕrʿĕn;* à Alger, *rōmi* رومي!). Dans le sens de «paire de savates», on n'emploie à Tanger que le pluriel *čnūk* (*Salwat el-ʿanfās*, III, p. 235, a, l. 14, النعل الشنك, et l. 5, الشنوك). — A Tlemcen, le mot n'est guère connu que dans l'expression *ʿâmĕl kīčínka* «très mal fait». Ailleurs en Algérie, le mot est inconnu. C'est le vieux castillan *chanca;* cf. Dozy, I, 225; Simonet, *Glosario*, p. 154.

چوچو *čučč : tčučč-tˁṣbâḥ* «le premier point du jour»; le mot semble être le diminutif de *čâučâu*, qui est à Tanger le nom du merle (cf. Simonet, *Glosario*, p. 156, 157); le sens propre de l'expression serait alors «le merleau du matin», et il faudrait la comparer à l'expression exactement synonyme *ʿIfrûḫ-tˁṣbâḥ* «l'oisillon du matin» (cf. *infra*, p. 410, sub فرخ); les Jbâla emploieraient dans le même sens *čâuṭ*. Le mot est inconnu en Algérie.

ح

حبّ *ḥabb*, fut. *iḥobb* (*iḥebb*), est surtout employé à Tanger dans le sens de «avoir de l'affection pour» et très peu dans celui de «vouloir», tandis que dans les villes algériennes *ḥabb* est le verbe habituel pour «vouloir»; cf. *supra* بغى.

ḥăbbĕṭ-ḥᵉlāṷa حبة حلاوة «anis» n'apparaît jamais qu'avec cette

forme indéterminée et ne prend pas l'article; de même à Tunis, à Tlemcen et à Constantine. A Alger et dans la plus grande partie de la province d'Alger, on a *ḥabbet-ĕllᵃlāṷa*, aussi bien dans le sens déterminé que dans le sens indéterminé. A Bou-Saâda, «anis» est *ḥabbᶜt-ŏṭṭĕiba*, et dans la plaine du Cheliff *ḥabb-eṭṭĕiba;* cf. Dozy, I, p. 241. L'andalou connaissait dans le même sens حبّة حلوة (cf. Pedro de Alcala, p. 102, l. 11, sub *anis*), d'où l'espagnol *batafolua*, catalan *batahulua* (cf. Dozy et Engelmann, *Glos.*, p. 238; Eguilaz y Yanguas, p. 312).

ḥḥīḅ حبيب n'apparaît guère à Tanger dans le sens d'«ami» que comme corroboratif après *ṣāḥāḅ*, qui est le mot habituel pour «ami» : *ṣāḥḥi ṷŏḥḥīḅi* «mon ami intime»; aussi dans l'exclamation *ā-ḥāḅa-lḥḥīḅ* «ô père bien-aimé!», que les enfants poussent sous l'empire de la peur ou de la surprise. — Le sens habituel du mot à Tanger est celui de «oncle maternel»; il apparaît dans ce cas avec la série des pronoms affixes (*ḥḥīḅi*, *ḥḥīḅĕk*, *ḥḥīḅo*, etc.) et, mis en relation d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, garde, comme les autres noms de parenté, l'affixe possessif de la troisième personne : «l'oncle maternel de Maḥboûb» *ḥḥīḅo dᵉmāḥḥāḅ* (cf. Fischer ap. *Z.D.M.G.*, LI, p. 178 et suiv.). On emploie comme pluriel *ḥḥāīḅ*, qui, construit avec les affixes (*ḥḥāīḅi*, *ḥḥāīḅĕk*, etc.), signifie «oncles maternels»; et qui, lorsqu'il n'est pas construit avec les affixes (*ˇlḥḥāīḅ*, *ˇlḥḥāīḅ diāli*), est employé dans le sens de «amis». Les femmes emploient volontiers *ḥḥāīḅāṭ : ḥḥāīḅāṭi* «mes oncles maternels». — Le féminin *ḥḥīḅa* signifie «amie» (tandis que *ṣāḥḥa* est «maîtresse d'un individu»). On emploie comme pluriel, à côté de *ḥḥāīḅ*, *ḥḥāḅ* qui sert aussi pour désigner «l'ensemble de la famille», comme à Tlemcen. — Comp. *ḥōbbo* en omâni, *ḥăbāba* dans toute l'Arabie du Sud et au Darfour, employés pour désigner la «grand'mère»; cf. Landberg, *Daʿīna*, p. 527; Reinhardt § 13*b*; Kampffmeyer, *Beduinendial.*, p. 170, note 2.

حبس *ḥăbbūs* حبّاس, employé au pluriel *ˇlḥăbbūsa*, signifie «les prisonniers» (les gens de la prison); maison n'emploie jamais *ḥăbbūs* au singulier dans le sens de «prisonnier»; on ne dit que *mˇsžūn* (*mˇsžūn*) = مسجون, pl. *măžžĕn*. — A Tlemcen et à Alger, *ḥabbūs* signifie exclusivement «geôlier».

حبك *ḥḥāka*, pl. *ḥḥākāṭ* حباكة «couche de crasse»; le mot est inconnu en Algérie dans ce sens; je connais par ailleurs *ḥḥāka* chez les ruraux

d'Oranie dans le sens de «fil mal calibré qui se marie mal avec le tissu d'une étoffe et y fait un défaut»; et à Larba des Beni-Moussa, *gébḍo mël-lḥ^{a}bâka* «Il l'a saisi au collet».

حتب *m^{u}ḥṭéḅ*, pl. *mḥāṭéḅ* محتب «muḥtasib»; telle est aujourd'hui à Tanger la forme courante de محتسب; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 69, sub *almotacen*. Elle doit se retrouver à Tétouan (cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 202) et était aussi, suivant le témoignage de vieux Algérois, celle autrefois usitée à Alger. — Le mot محتسب a subi dans d'autres dialectes marocains d'autres altérations; cf. Hœst, *Nachrichten von Marókos*, p. 277; comp. *Arch. Mar.*, VII, p. 392; et Doutté ap. *Recueil de mémoires de l'École des Lettres*, p. 199.

حتّاد *ḥăṭṭa* (*ḥ^{u}ṭṭa*, *ḥ^{u}ṭa*)-*d;* la conjonction حتّى «jusqu'à ce que», suivie d'un verbe, prend très souvent à Tanger dans le parler de certains individus la forme *ḥăṭṭa-d : ubdât-ṭĕmšî ḥ^{u}ṭá-d-ɣöslóṭ ɣ^{u}ddâr* «Et elle se mit en route jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la maison»; *uḥûma kəižĕrriu ḥ^{u}ṭá-d-iaɣiáu* «Et ils courent jusqu'à ce qu'ils soient fatigués». *ḥăṭṭa* suivi d'un nom ne prend jamais la forme *ḥăṭṭa-d*. Le *d* semble jouer ici le même rôle que le *n* représentant أن du *ḥăttăn* des dialectes sahariens d'Algérie. Il est assez difficile à expliquer; on peut songer à *da* = *idā* = ⵉⴷⴰ; on peut songer à *di*, *ddi*, pronom conjonctif; mais ce pronom n'est pas employé à Tanger, et il faudrait alors que *ḥ^{u}ṭṭa-d* provînt d'un autre parler marocain, ce que l'avenir établira peut-être; enfin il est possible que nous ayons affaire au «Lokalexponent de mouvement» berbère *d*, ou, plus précisément encore, à la particule subjonctive *ad*, dont ce «Lokalexponent» est un des éléments (cf. Stumme, *Taz.*, p. 173, 174). *ḥăṭṭa-d* est inconnu en Algérie.

حدّ *ḥuḍğa* حجة «une affaire de; environ» est employé, soit à l'état construit : *ḥuḍğéṭ ɛöšriɛ-ḥálfa* «une affaire de vingt pas», soit déterminé et suivi de la préposition *d : ʿlḥuḍğa d'-ɛöšriɛ-ḥálfa*. — Le mot est connu dans ce sens à Tlemcen et à Nedroma.

mḥaḍğ حجّ «chemin praticable aux bêtes de somme»; je n'ai pas entendu de pluriel. Lerchundi, *Voc.*, p. 164, sub *camino*, donne, à côté de *mḥaḍğ*, *mḥaḍğa* (حجّة classique), que je ne connais pas à Tanger, avec un pluriel *mḥāiž* déjà andalou (cf. *Vocabulista*, p. 625, حجّة, pl. حجاج; comp. *infra*, p. 276, *mḥădda*, pl. *mḥāid*). حجّ était déjà andalou (cf. Ibn Guzmān, 27^{b}, l. 9); il ne semble connu aujourd'hui en

Algérie que dans le Sud oranais (cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 302, 338).

حدّد *ḥäddĕd* حدد «repasser le linge»; ainsi dans toute l'Algérie.

حرّر *ḥarrŏr* حرر : 1° «donner congé à des élèves»; nom d'action *ṭäḥrĕr; ṭäḥrĕra* «jour de congé»; comp. Doutté, *Merrâkech*, p. 152, et le sens andalou «dispenser de travailler» ap. Dozy, I, p. 262. — Le mot est connu dans ce sens à Tlemcen; ailleurs en Algérie, on emploie *sĕrraḥ*, et, dans quelques parlers du Sud constantinois, *ṣrâf* (comp. *'Oumâra du Yémen*, p. 36, n. 3); — 2° au jeu de la toupie «ramasser dans le creux de la main la toupie en rotation pour la lancer sur la toupie-cible qu'on pousse vers le trou du but», cf. *supra*, p. 177, n. 1; *ṭäḥrĕra* «action de lancer une fois la toupie de la façon décrite».

حربل *ḥärbŭl*, pl. *ḥrāḇĕl* حربول «rouleau de pâte très mince». Le mot est aussi connu à Nedroma et à Tlemcen (cf. *J.A.*, juillet 1904, p. 113 *in fine*). — *ḥarḇĕl* «rouler un *ḥarḇūl*». — Peut-être le *harabul* de Pedro de Alcala (p. 118, l. 5 «borde»; p. 379, l. 17 «repliego») est-il le même mot (Dozy l'enregistre sous هربول, II, p. 653; cf. aussi Simonet, *Glos.*, p. 263). — Dans la province d'Alger, on a dans le même sens, non *ḥarbūl*, mais *ḥarbūš*; cf. Beaussier, p. 111.

حرشة *ṭ'ḥrĕša*, pl. *ṭḥārʿš* تحريشة «menue friandise» offerte par l'épicier à l'enfant qui vient lui acheter quelque chose pour ses parents; de même un enfant qui mange un gâteau en donnera un petit morceau à un camarade comme *ṭäḥrĕša;* «recevoir et manger cette friandise» est *ḥärrŏš : ʿ'ṭĕni štiṭo nḥärrŏš* «Donne-m'en un peu à titre de *ṭäḥrĕša*». — Le mot se retrouve, avec des sens voisins, dans la province de Constantine «petite collation»; aussi à Alger et dans le Nord tunisien «casse-croûte»; cf. Beaussier, p. 112. A Constantine-ville, *ṭaḥrĕša* est spécialement un médianoche de fruits secs qu'on sert dans les soirées de noces. — Peut-être faut-il assigner au mot un sens primitif de «apéritif, chose qui excite l'appétit».

حرص *ḥärṣĕ* حرّصى; ce mot n'est guère employé que dans le dicton cité *supra*, p. 37, l. 10; de même à Tlemcen. — A Alger, les vieilles gens se rappellent encore que *ḥarṣĕ* signifiait «agent de police»; mais aujourd'hui, dans le langage courant, je ne connais le mot que dans l'expression *ʿáḥd-ălḥárṣĕ fĕh* «Quel *ḥarṣĕ* ça fait!» qu'on emploie en parlant d'un enfant méchant. C'est le حَرَسِيّ de la langue ancienne (cf. Buḥâri,

Libās, n° 83) connu de l'andalou (*Vocabulista*, p. 566, sub *sagio*) et enregistré par Beaussier : حرسي, p. 112 (comp. Daumas, *La vie arabe*, p. 402, *hharsi;* Venture de Paradis, *Revue africaine*, 1897, n° 224, p. 109, *arsi*). Le mot est donc aujourd'hui tout près de tomber en desuétude; par une évolution facilement explicable et qui se retrouve pour شرطي («policier» puis «filou», cf. Dozy, I, 745), il ne subsiste plus qu'avec une signification nettement défavorable, et au reste à peu près uniquement dans des dictons.

حرم *ṭăḥrāmĭăṯ* تحرامّيات «coquinerie, ruse»; le mot n'est usité que sous cette forme, qui est celle d'un pluriel; le mot ne prend jamais l'article; dans le Sud marocain, il existerait un singulier *taḥărāmĭa*, cf. *Houwāra*, p. 50, note dw. — Des équivalents de cette formation berbère appliquée à arabe حرام se trouvent dans toute l'Algérie : Oranie, *taḥrāmĭeṭ* et *ṭharmi;* province de Constantine et Sud algérois, *taḥrāmīt;* plaine du Cheliff, *ṭaḥrāimīt*, etc.

حرى *ḥ'ḥra* بحرى : 1° «tout juste; à grand'peine» : *băḥrá-n'qdăr-namélha* «C'est à grand'peine que je pourrais le faire»; de même à Nedroma; avec ce sens, cette locution est aussi entrée en šelha (cf. Stumme, *Taz.*, § 220). A Nedroma, *băḥra* exprime encore une idée légèrement différente : *ŏṭṭólqo! — lá! báḥra ẓóḥroḅ* «Lâche-le donc! — Non! A la rigueur il serait capable de s'enfuir!»; — 2° «pour qu'à la rigueur» ou tout simplement «pour; de façon que»; ce sens conjonctif s'est développé du sens adverbial précité de *băḥra*. Lorsque deux propositions coordonnées se suivaient, *băḥra* adverbial, toujours placé en tête de la deuxième, subordonnant logiquement l'état ou l'acte exprimé par cette deuxième proposition à l'état ou l'acte exprimé par la première, est devenu conjonction, agent de subordination grammaticale : *udăḥ-ḥálṭ-fĕh ẓáḥ'-ṭṭoḍṣâ-d'ṭṭărr, ḥ'ḥrá kaṯḥsárli-lqéiṭăn* «Et j'y introduisis une lamelle de tambourin; à la rigueur (en cas de besoin), elle me retiendrait solidement le cordon (aux doigts)»; d'où : «pour qu'elle me retînt solidement». Ce sens conjonctif de *băḥra* n'existe pas pour ses équivalents algériens. — Pour le premier sens, ces équivalents sont : à Tlemcen *bĕlḥ'ṛá;* à Saïda *bĕllóḥra* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 189, 190); dans tout le Tell algérois *bĕlḥāra*. Nous avons affaire dans toutes ces expressions à $\sqrt{\text{حرى}}$ classique, qui apparaît déjà en andalou (بالحرى) avec le sens de «à peine»; cf. Dozy, I, p. 280; fréquent ap. I. Guzmán, par exemple 53ª, l. 12.

حزب *ḥazb*, pl. *ḥzāb*, «60e partie du Coran»; la forme *ḥəzzəb* (*ḥəzzᵛb*), où l'allongement de la voyelle brève de la première syllabe est imputable au désir de reproduire la vocalisation classique حِزْب, existe également à Tanger, comme dans tout le Tell oranais (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 58 *in fine*) et aussi à Fez, Alger, Constantine; c'est elle qu'on entendra par exemple toujours à Tanger dans le serment : *ḥâqq-sᵛttīn-ḥəzzəb ṭâḥəṛa* «par les soixante *ḥizb* purs du Coran!» — Cf. *supra*, p. 189, note 2.

حزر *ḥazzâr* «cajoler, amadouer» (un enfant); comp. Boulifa, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 353, *ḥezzer* «caresser, cajoler». Le mot est inconnu dans les parlers algériens avec ce sens. Toutefois, en Oranie, on emploie *ḥāzəṛ* حازر avec un sens tout voisin : «chercher à faire disparaître la rancune»; cf. Delphin, *Textes*, p. 313, l. 4; à Tlemcen *ḥāzəṛ* appartient surtout au langage des enfants : «faire des avances à un camarade avec lequel on était brouillé».

حزق *ḥzəq* «péter»; *ḥâzəq ʿlā-mâlə* «pétant sur son bien», c'est-à-dire «très riche, ne regardant pas à la dépense». Peut-être faut-il comparer au classique اضرط (cf. Ḥarīrī, *Maqāmāt*, II, p. 443). A Alger on dit dans le même sens *ḥâzəq fəlmᶜlūfāṭ* «pétant dans des étoffes de drap». — Dans l'argot d'Oranie, *ḥāzəq* est au contraire «misérable; sans le sou»; avec le même sens : *ʿâḥzəq ʿl-ḥlḥût ʿâqlḗh* «qui ferait frire du poisson en pétant dessus».

حسّ *ḥəss* «bruit» en général (class. حِسّ); et plus spécialement «bruit de la voix» (la voix elle-même est *ṣəwṭ*). Le mot, bien connu dans ce sens des dialectes orientaux, est courant aussi, avec des différences de vocalisation (*ḥass*, *ḥoss*, *ḥuss*), dans tout le Maghreb. L'expression *qṭâṛ-ălḥḗss* «rester coi» (synonyme *qṭâṛ-ăzzḗi*, cf. *infra*, p. 325; aussi Alger *qṭâṛ-ălgṛḗt*), courante à Tanger, est aussi très répandue dans les parlers algériens, cf. Beaussier, p. 117; Delphin, *Textes*, p. 282, note 7. On dit aussi, à Constantine, *ṭqâṭəʿ ḥsâsu* (avec un pluriel inusité en dehors de cette expression) «Personne ne parle plus de lui».

حسب Cf. حتب et حكب.

حش *ḥᵉššᵉš* حشيش subst. fém., diminutif *ḥššḗïša*, «graines de chanvre grillées et pulvérisées»; comp. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 231. On n'emploie pas dans ce sens à Tanger *ḥᵉššïša* qui est habituel

en Algérie (cf. Delphin, *Textes*, p. 110). D'autre part, *ḥ*ᵃšiš n'a pas couramment à Tanger le sens d'«herbe» qu'il a en Algérie; «herbe» est *rbiʿ* (le proverbe de Lüderitz, *Sprüchwörter*, XX, où حشيش figure avec le sens d'«herbe», doit appartenir à un autre dialecte). — *ḥ̲ašše* «faire usage du hachîch». — *ḥ̲šāiši*, pl. *ḥ̲šāišiya*, «qui fait habituellement usage du hachîch».

حشا *ḥ̲āša* : 1° s'emploie sans complément avec le sens de «à Dieu ne plaise». Souvent alors il est renforcé par l'adjonction de *ya-mṣâḍ-ˀllâh* (معاذ الله contaminé par ميعاد; chez les bédouins et ruraux d'Algérie correctement *māṣâḍ-ăllâh;* comp. Wright, *Arab. gram.*, II, p. 342 *in medio*), ou de *yalˀllah* (*yallah*, *yallah* = ولله; dans le Sahara algérois, وبالله au lieu de ولله, cf. Kampffmeyer, *Südalger. Studien*, p. 230, l. 16; en Oranie, chez les demi-lettrés *ḥ̲ašâ-ukélla* = كلّا). On emploie ces exclamations pour marquer qu'on est scandalisé, ou incrédule, à l'énonciation d'un fait inconvenant ou invraisemblable : *ˀlqâḍe ˀlbârăḥ žḥârṭo-skrân.* — *ḥ̲âša-ya-mṣâḍ-ˀllâh!* «Le cadi, je l'ai rencontré ivre hier. — A Dieu ne plaise! (ce scandale est invraisemblable)». *ḥ̲āša* est aussi employé ironiquement; par exemple : *ḥ̲âša gu̲ârḗṭ-i̲âklu-zzḥiḥ* «A Dieu ne plaise que les gens de Gouâret mangent du raisin sec!» (Gouâret est un village du Fahs à 5 kilomètres de Tanger; on se sert de ce dicton dont j'ignore l'exacte origine pour marquer qu'on n'ajoute pas foi à la dénégation d'un interlocuteur); — 2° *ḥ̲āša* s'emploie suivi du pronom affixe de la deuxième personne ou d'un nom construit, soit directement, soit avec la préposition *men*, dans le sens du français «sauf le respect que je dois à ...» *ḥ̲āšā̲k*, *ḥ̲āšā̲kum*, *ḥ̲āša-ssāmṣēn*, *ḥ̲āša-lli-smaṣa* ou *ḥ̲āša-mḗlli-smaṣa* (حاشا من الى يسمعها). Cette formule accompagne la mention d'une chose inconvenante ou impure. Elle peut venir après cette mention; mais le plus souvent, elle vient avant pour en atténuer l'inconvenance en y préparant. On dit aussi *ḥ̲āšā̲k* pour s'excuser d'appeler l'attention d'autrui sur un objet impur : ainsi, par exemple, en montrant des souliers usagés, mais non en montrant des souliers complètement neufs (comp. sur حيشاك signifiant «souliers» dans l'Arabie du Sud, et sur حيشا حاشا en général, Landberg, *Daḍīna*, p. 348 et suiv.). — On le dit encore pour empêcher un individu auquel on doit le respect de vous rendre un léger service matériel (avancer les souliers, secouer la poussière du vêtement) ou pour s'excuser de ne pas l'en avoir empêché à temps. Cf. sur l'emploi de *ḥ̲āšā̲k*

en Algérie, Bel, *Djázya*, p. 81, 82; la bibliographie de حاش حاشا, ap. Fischer, *Z.D.M.G.*, 1905, p. 814, note 7.

حصر *ḥā-ḥăṣrā* «hélas!» en regrettant le temps passé, répondant au classique واحسرتاه, a toujours un *ṣ* dans les dialectes maghribins. A Tanger, comme à Constantine (*ḥa-ḥṣrā*) et à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 149 *in fine*), le *h* final, très sensible dans la plupart des parlers algériens, (*ḥa-ḥăṣrâh*) a complètement disparu.

ḥṣēr, masc., ou *ḥṣēra*, fém. حصيرة حصير sont usités indifféremment à Tanger avec le sens de «natte», et on emploie aussi indistinctement les pluriels *ḥṣōr*, *ḥṣāĭăr*, *ḥṣēră*. La forme masculine حصير est seule classique; mais déjà au moyen âge, la forme féminine حصيرة est signalée comme populaire par les lexicographes orientaux (*Miṣbāḥ*, I, p. 95: وتانيثها بالهاء عامّى). Cette forme féminine, connue aujourd'hui de l'Égypte et de la Syrie (mais le masculin existe aussi dans certains parlers ruraux de Syrie, d'après une information de A. Barthélemy), prédomine dans les dialectes maghribins: Tripoli, Tunis, Constantine, Alger, Tlemcen, etc. *ḥṣēra* (*ḥṣūra*, ap. Stumme, *M.G.T.*, p. 10, l. 7; *T.G.*, § 58); حصيرة se retrouve au Sénégal (cf. Reynier, p. 128), à Malte (cf. Falzon, p. 115); par contre, la Libye a conservé *ḥaṣīr* (cf. Hartmann, *L.W.*, n° 68, vers 2). L'andalou ne semble avoir connu que حصير (cf. Pedro de Alcala, p. 245, l. 37, sub *estera; Vocabulista*, p. 592, sub *storium*); peut-être est-ce par un apport andalou que s'explique la présence à Tanger de *ḥṣēr* à côté de *ḥṣēra*. Enfin, sporadiquement dans les parlers algériens, *ḥṣēr* désigne une «grande natte» par opposition à *ḥṣēra* «petite natte»: ainsi à Nedroma, à Saïda, à Bou Saâda, et ailleurs sans doute; c'est un des nombreux exemples de l'emploi du féminin comme diminutif dans les parlers algériens.

حصى *ḥṣā-lŭbăn* «encens»; les autres prononciations enregistrées par Leechundi, *Voc.*, p. 425, sub *incensio*, et *Arch. Mar.*, t. VIII, p. 40, note 1 (avec chute de *ḥ* initial, cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, ap. 481; Boulifa, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 345) ne sont pas courantes à Tanger. Le mot ne prend jamais l'article. Il est aujourd'hui inconnu en Algérie, mais semble avoir été usité à Alger au XIII^e^ siècle (cf. ʿAbd er-Razzāq el-Ǧazāirī, *Kašf er-rumūz*, p. 135). Cf. sur ce substantif composé Fleischer, *Klein. Schriften*, II, p. 50.— Quant à la prononciation *lūbān* = لُبان, avec allongement de la voyelle brève de la première syllabe, elle était andalouse (cf. Dozy, II, 595) et se

retrouve aujourd'hui dans toute l'Afrique du Nord (cf. Beaussier, p. 623; Stumme, *T.G.*, § 18; *Taz.*, p. 204); à Constantine, on entend même *loubān* avec diphtongaison secondaire.

حضر *mḥaḍṛe*, pl. *mḥāḍṛa* محاضرة محضرى «élève de l'école coranique»; comp. Lerchundi, p. 289, sub *discipulo*; *Arch. Mar.*, XVII, p. 82. Le mot se retrouve chez les ruraux d'Oranie (cf. Delphin, *Textes*, p. 250, note 6) et est passé en šelha sous la forme *amḥḍār* (cf. Stumme, *Taz.*, p. 164). C'est un ethnique de مَحْضَرة qui signifiait «école» en andalou (cf. Dozy, I, p. 298), et qui est courant avec ce sens au Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, 295, sub «école»; Reynier, p. 151) et dans le Sud algérois (*maḥāḍṛa*); aussi à Tlemcen *mḥaḍṛa*, et à Constantine *maḥāḍ-ṛ'a* «réunion des élèves de l'école coranique».

حفر *ḥofṛa*, pl. *ḥfāṛe* حفارى حفرة «trou»; spécialement «fosse qui se trouve devant la bouche du four banal»; connu aussi à Tlemcen dans ce dernier sens.

حفو *ḥfā*, fut. *iḥāḥfa* يحفا حفا : 1° «être émoussé», comme dans toute l'Algérie; 2° «être à bout de forces» : *ḥfālo qolbo* «Son cœur n'en peut plus»; *ḥfā-ṛaqlo* «Son cerveau est sans force». — A la II^e^ forme *ḥaffa*, fut. *iḥaffi* : 1° «émousser»; 2° «mettre à bout de forces». — Le deuxième sens de *ḥfā* et *ḥaffa* ne m'est pas connu en Oranie, ni à Alger, ni à Constantine; il se retrouve toutefois chez les Beni-Moussa de Larba (Tell algérois), dans le Sud constantinois et probablement ailleurs : *ḥfit* «Je suis à bout de forces»; *ḥaffāni* «Il m'a mis à bout de forces».

حكى *ḥkā*, fut. *iḥāḥki*, «raconter»; *ḥkāya* حكاية «histoire»; à la VI^e^ forme *tḥāka* «se raconter des histoires». — A la II^e^ forme *ḥakka iḥakki* est «contrefaire, imiter» (dans la langue ancienne, c'est la III^e^ forme حاكى qui a ce sens); le «lézard de murailles» s'appelle *ḥ'kkâit-ṣṣlâ* «celle qui contrefait la prière» (comp. Lerchundi, p. 75, sub *salamanquera*) parce que, avec ses pattes écartées, il semble prendre l'attitude du sujūd (comp. Dalman, *Palästˑ. Dīwān*, p. 174). — Dans tous les dialectes algériens, «contrefaire; imiter; faire une grimace» est non pas *ḥakka* mais *ṣakka* comme en andalou (cf. Dozy, II, p. 157); et à Laghouat c'est même toute la racine classique حكى qui a un représentant dialectal عكى : *ṣ'kā iǫṣki* «raconter»; *ṣ'kāṭa* «histoire».

حلّ *ḥal* dans l'expression *kīf ʿn-ḥōʷa ʷulḥál ʿlēḥ* (*kīf ʿn-ḥēʷa*, *kīf ʿn-ḥôma*... *ʿlēha*, *ʿlēhum*) «Quelle chose admirable!»; on entend soit *ḥal*, soit *ḥalˀ*, soit *ḥāl*. Je crois qu'il faut chercher dans حِلّ l'origine de cette expression obscure : «Comme il est beau et qu'il serait doux de pouvoir licitement en devenir maître»; cf. Beaussier, p. 134 : المراة الحلّ للنكاح «la femme qui peut légalement se remarier»; et comp. *ḥʷllel* «donner le moyen d'obtenir légitimement» (en parlant de Dieu), ap. Kampffmeyer, *Texte aus Fes*, p. 29, note 1. — L'expression tout entière est au reste inconnue en Algérie.

حلق *ḥēlqâ* et *ḥālqâ*, pl. *ḥlāqe* حلاق حِلْقة «dé à coudre»; aussi à Tlemcen et à Nedroma, *ḥəlqâ*, pl. *ḥʿloq*, et chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran, *ḥalga* (ou *ḥalqâ*), pl. *ḥlēg*. Alger-musulman ne connaît que *qoṣṭbīna* (Cherchel, *qoṣṭbīn*; cf. *Observ. sur Beaussier*, p. 472); mais Alger-juif ne connaît que *ḥālqa*. A Constantine *ḥulqâ* est le «dé sans fond» (*blā-dmāγ*, c'est-à-dire «sans tête») composé d'un large anneau de fer, tandis que *qoṣṭbīla* est le «dé muni d'un fond». حِلقة dans le sens de dé à coudre était andalou (cf. Dozy, I, p. 317; mais on employait aussi كستبان; cf. *Vocabulista*, p. 346, sub *digitale*; Ibn Guzmān, 32ᵃ, l. 10); et le mot se trouve encore en maltais (*ḥolqa*; cf. Falzon, p. 122). Le mot est aussi attesté pour le tunisien au moyen âge ap. *Maʾālim*, III, p. 195, l. 9; mais aujourd'hui, c'est *ḥūṣâ*, pl. *ḥuoṣ*, qui est employé pour «dé à coudre» dans le Nord tunisien et dans le Sud constantinois.

حلقم. A côté de *ḥălqŭm* = حلقوم, on emploie à Tanger, avec le même sens de «gosier», une forme féminine *ḥălqūma*, qui existe aussi dans de nombreux parlers algériens (*ḥalqūm* aussi bien que *ḥalqūma* sont toutefois inusités à Alger). Le pluriel *ḥlāqŭm* est aussi couramment employé à Tanger dans le sens du singulier; comp. *ḥnāžăr*, *mnāḥăr*, *ḥnāfăr*.

حلم *ḥlēm* «rêver», synonyme de *nām inūm*. — *ḥlem* est inconnu à Alger, Constantine et Tlemcen; on n'emploie que *nām*, avec le futur *inūm*, à Alger, Tlemcen, *inām* à Constantine. — A Nedroma, *ḥlem* est «faire un mauvais rêve» par opposition à *nām* «faire un bon rêve»; comp. pour le Sénégal, Reynier, p. 121. — *ḥlem* est connu des dialectes sahariens, avec le sens très classique de «avoir un rêve érotique»; chez les ruraux d'Oranie *staḥlem*, comme dans l'Omân (cf. Reinhardt, § 182).

جبل Cf. جنبل.

حمر *ḥamri* حرى : 1° subst. masc. «terre rouge ferrugineuse»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 133, sub *barro;* aussi dans dans toute l'Algérie, mais avec des vocalisations différentes de la première syllabe : *ḥəmri*, *ḥomri*, *ḥumri;* 2° subs. fém. «variété de figue noire»; cf. *Arch. Mar.*, XVII, p. 201.

ḥammāṛ, pl. *ḥammāṛa* حمّار حمّارة : 1° non pas «ânier» mais «conducteur de bêtes de somme pour le transport des bagages» (comp. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 30); — 2° caravane qui effectue les transports d'une ville à une autre (cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 330; Delphin, *Textes*, p. 340, note 67).

حمز *ḥămzāṷi* حمزاوى «ṭâleb qui sait le Coran suivant la riwāya de Ḥamza»; cf. *supra*, p. 197, note 1.

حمص *ḥummĕṣ* حمّيص «pois chiches» (collectif), nom d'unité *ḥummēṣa*. — La vocalisation anormale du mot dans la langue classique (حِمِّص) ne s'est pas conservée dans les dialectes modernes : dans les parlers orientaux apparaît généralement une forme *ḥummuṣ* (*ḥumbuṣ* avec différenciation *mm* > *mb* en Daḏīna, cf. Landberg, p. 342) qui se retrouve, dans le Maghreb, à Constantine et chez beaucoup de ruraux et bédouins d'Algérie (*ḥummŏṣ*, *ḥummŏṣ*). A Tlemcen, on a *ḥumṣ*, à Tunis comme à Bou-Saâda *ḥumᵊṣ*, nom d'unité *ḥumṣå*, et à Alger-juif, *ḥămṣ*, nom d'unité *ḥămṣå*. A Alger-musulman on a, aussi bien comme nom d'unité que comme collectif, *ḥmēṣa*. — La forme marocaine semble reporter à la variante حمّص signalée par les lexicographes indigènes.

حمط *ḥmoṭ* «s'aigrir; devenir acide»; toujours avec *ṭ* à Tanger, pour class. حمض.

حمل *ḥammĕl* «soulever les pieds de quelqu'un pour lui donner la bastonnade»; nom d'action *ṭăḥmīla; rfed-ḥammĕl!* «Soulevez-le pour la bastonnade!»; comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 306; inconnu à Alger, où l'on ne dit dans ce sens que *rfĕd;* inconnu aussi à Constantine; mais le mot se retrouve à Tunis et est, du reste, déjà attesté dans ce sens ap. *Maʿālim*, IV, p. 231, l. 2, 3.

ḥamla حملة : 1° «crue d'une rivière ou d'un ruisseau»; connu dans ce sens dans toute l'Algérie; 2° «fluxion»; comp. Lerchundi, p. 359, sub *fluxión;* à Tlemcen, *ḥamla* est spécialement «fluxion des gencives» et «rage de dents» qui est à Tanger *hᵊbōṭ*.

حمّى *ḥmīya* جمية «union; esprit de corps»; le mot avec ce sens (très bien expliqué par Dozy, I, p. 329) n'est employé que dans le proverbe cité plus haut, p. 63, l. 7; comp. p. 169, note 2.

حنبل *ḥambĕl*, pl. *ḥnāḇĕl* «sorte de long tapis de laine dont la décoration consiste en raies de différentes couleurs et en bandes quadrillées»; souvent, dans le *ḥambel* marocain, on trouve l'emploi alterné de deux techniques : tissage proprement dit et point noué; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 55, sub *alfombra;* Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 22, note 2. Le mot, avec la même signification, est connu dans toute l'Algérie et en Tunisie (cf. René-Leclerc, *Les arts et industries d'art en Tunisie*, p. 13). Snouck Hurgronje le signale à La Mecque avec un sens analogue (cf. *Mekk. Sprichw.*, p. 22, note 2). Déjà au XII^e^ siècle حنبل «tapis» est attesté à la fois en Andalousie et en Égypte (cf. Ibn Guzmān, 91^a^, l. 1; *Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 221, l. 11; ap. *Maʿālim*, IV, p. 68, l. 6, le mot semble désigner un tissu pouvant servir de vêtement drapé). Voir encore sur ce mot Dozy et Engelmann, p. 101, 102; Eguilaz y Yanguas, p. 156; et sur son origine probable en arabe, Nöldeke, *Neue Beitr.*, p. 53, 54.

حنت *ḥănŭṭ*, pl. *ḥuānĕṭ* حوانت est le seul mot pour «boutique» à Tanger comme à Tunis, à Malte, en Algérie et au Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 289); c'est aussi le seul que donne Pedro de Alcala, sub *tienda*, p. 413. Par contre *dukkān* des dialectes orientaux reparaît dans le Maghreb, à Tripoli. — حانوت, commun de genre dans la langue ancienne, est aujourd'hui féminin à Tanger (avec un diminutif *ḥuīnṭa*), comme à Tlemcen, Nedroma, Alger, Cherchel, Constantine, Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, § 89, remarque I). Par contre, dans tout le Sud algérois et chez les ruraux du Tell, il est masculin (diminutif *ḥuĕīnīt*), comme dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 30, l. 13, 14) et en maltais; chez les Beni-Moussa de Larba, on distingue *ḥānūt* (masc.) «magasin» de *ḥānūta* (fém.) «boutique». — *ḥānūt* est «gourbi» chez certains ruraux du Tell algérois et de l'Oranie (comp. *aḥānu* «chambre» en šelḥa, ap. Stumme, *Taz.*, p. 22; Boulifa, *Textes de l'Atlas*, p. 325); enfin sporadiquement en Algérie (ainsi dans la plaine du Cheliff; sur les hauts plateaux algérois, on dit même *ḥānūt sīdna dāuud*, probablement par souvenir de Coran, XXXIV, 10), le mot signifie encore «soufflet de forge», comme au Sénégal (cf. Reynier, p. 113).

حنتت *ḥnāṭṭ* حناتت «mèches de cheveux qui pendent le long des oreilles»; le mot, que je n'ai entendu qu'au pluriel, n'est pas courant à Tanger; beaucoup de Tangérois ne le comprennent pas. Ce serait surtout un mot du vocabulaire des femmes, et un terme de mépris par lequel on désignerait des *nuāḍăr* (mèches de cheveux qui descendent le long des tempes, cf. Fischer, *Zum Wortton*, p. 280 *in fine*) sales et peu soignées; peut-être à rapprocher de *ḥănṭīṭ* «assa fœtida» qui apparaît à Tanger comme dans tout le Maghreb pour class. حلتيت (cf. Dozy, I, p. 331).

حنجر *ḥanžōṛa* حنجورة désigne la «trachée artère»; on emploie aussi très fréquemment le pluriel *ḥnāžăr* حناجر dans ce sens (comp. *ḥlāqŏm*, *mnāḥăr*, etc.). — Ce représentant dialectal de classique حنجور est connu avec le même sens à Tlemcen; chez les ruraux et bédouins d'Oranie et du département d'Alger, le mot désigne le «jabot» des oiseaux (plaine du Cheliff *ḥunğṛa*). — A Alger, c'est «goitre» (comp. Ben Chenep, *Prov.*, n° 2502) ou simplement «pomme d'Adam (*ʿoqda*) proéminente». — Le mot est inconnu à Constantine.

حنطا *ḥnṭā* ou *ḥanṭā*, pl. *ḥnṭāṭ* et *ḥnāṭe* حناطى حنطة «corporation»; comp. *Arch. Mar.*, II, 134 et suiv. Sur les *ḥanṭā* «services» de la cour marocaine, cf. Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 196 et suiv. — Le mot est entièrement inconnu en Algérie. Je ne connais pas son origine. Pour l'établir exactement, c'est sans doute à Fez qu'il faudrait enquêter. Il est possible que *ḥanṭā*, *ḥnṭā* «corporation» reporte tout simplement au classique حِنْطة «blé»; actuellement ce dernier mot semble inusité dans l'Afrique du Nord; mais il apparaissait en andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 420, l. 12, sub *trigo*) et le nom de métier *ḥannāṭ* حنّاط «vendeur» ou «mesureur de céréales», est encore bien connu au Maroc et dans différentes régions de l'Algérie. *ḥnṭā* aurait d'abord désigné spécialement la corporation des «vendeurs de blé» qui aujourd'hui même semble jouir à Fez de certains privilèges et avait une importance particulière (cf. *Revue du Monde musulman*, IX, p. 629, 630). — Il me paraît peu probable que *ḥnṭā* «corporation» soit un emprunt moderne de l'espagnol *junta*, encore employé dans le sens de «consistoire» par les juifs tangérois.

حنك *ḥnka* ou *ḥănka* حَنكة, pl. *ḥănkĭn* ou *ḥnāk*, «mâchoire, bas des joues». Ailleurs au Maroc, on emploie dans ce sens *ḥank* (cf. Fischer, *Zum*

Wortton, p. 281) comme en Oranie, à Alger et à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, § 69, 4); la forme *ḥ°nek ḥ°nak* (class. حَنَك) existe dans le Tell et le Sahara algérois comme à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, § 47, p. 43); à Constantine, *ḥank* est généralement employé; mais la forme *ḥ°nek* se trouve dans l'expression *ṣâṛb-ĕlḥ°nék* ضرب الحَنَك «action de dire des blagues». La forme حَنْك (non حَنَك) est connue encore au Sénégal et dans l'Omân (cf. Basset, *Mission*, I, p. 306; Reynier, p. 116, Reinhardt, p. 293, l. 20). Cf. sur ce mot *Ulâd Brâhîm*, p. 62, 63. — Jamais *ḥank* ou *ḥ°nak* n'est dans l'Afrique du Nord «palais de la bouche» (non plus que dans la plupart des parlers arabes modernes; en Égypte c'est le mot courant pour «bouche»). — Le pluriel tangérois *ḥankīn* est une formation analogique d'après les anciens duels devenus pluriels, dans de nombreux dialectes, pour les noms de parties du corps doubles. Il n'est pas usité avec les affixes personnels; on dit toujours *ḥnāko ḥnākĕk*, jamais **ḥankĕh* **ḥankīk*.

حنى *ḥănna*, fut. *iḥănni*, «teindre de henné» (*ḥănna* = حنّاء); dans le sens d'«enduire complètement de hennè», il se construit avec un régime direct : *ḥánna-lgóuza diâlo* «Il a recouvert d'une couche de henné sa tabatière (pour lui donner une belle couleur brun rouge)»; mais dans le sens «de mettre à quelqu'un du henné aux pieds et aux mains», on le construit avec la proposition *l* (*n*) : *kĕiḥănniu n°li°rôṣa* «On teint au henné les pieds et les mains de la mariée». A Tlemcen, Alger et chez les ruraux d'Oranie, on emploie dans ce dernier cas, non pas *ḥănna*, mais *ṛbâṭ ĕlḥánna* «attacher le henné».

حوج *ḥṭâž* احتاج «avoir besoin de» se construit à Tanger comme en Algérie avec un complément direct (comp. Dozy, I, 333). Employé impersonnellement, soit avec un verbe subséquent, soit avec un complément précédé de *l*, il signifie : «être nécessaire»; *kĕiḥṭâž-iš°qsíu* «Il est nécessaire qu'ils interrogent»; *i°ḥṭâžli žu-d°lbyâl šḥâḥ* «J'aurai besoin de deux mulets vigoureux»; *i°ḥṭâžlo i°ḥdĕm* «Il lui faudra travailler». Ce sens et cette construction du verbe se retrouvent dans toute l'Algérie et dans l'Omân (cf. Reinhardt, p. 246, note 1).

ḥâža حاجة : 1° «besoin» : *ána f°ḷḥâža fdik-°lkṭâb* «J'ai besoin de ce livre»; 2° «chose» dans le sens le plus général, comme dans la plupart des parlers modernes. — Le pluriel *ḥwâiž* حواجّ (diminutif *ḥwižât*) signifie : 1° «besoins»; 2° «objets, ustensiles», surtout «vêtements», comme dans la plupart des parlers et déjà chez les auteurs du moyen

âge (cf. Dozy, *Noms de vêtements*, p. 303, note 1; *Suppl.*, I, 333). Mais le singulier *ḥāža*, pas plus à Tanger qu'en Algérie, ne peut être employé pour dire «un vêtement». — D'autre part la distinction des pluriels حاجات «choses» et حوائج «besoins», connue de l'égyptien (cf. Spitta, *Gram.*, p. 143), n'apparaît ni à Tanger ni en Algérie.

حوز Cf. حيز.

حوط Cf. حيط.

حوف Cf. حيف.

حول *ḥāl*, fut. *iḥūl*, «changer», en parlant de la couleur d'une étoffe. Le participe *ḥāil* حائل signifie «vieux», en parlant des aliments susceptibles de conservation (cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 665, 666, sub *rancio*). Suivant Hœst (*Nachrichten aus Marókos*, p. 272), حائلة se dirait de la laine vieille de deux ou trois ans. Chez les ruraux d'Oranie, *ḥāil* signifie «très vieux» en parlant de tous les objets matériels; à Nedroma, cette épithète ne s'applique qu'au beurre (*dhān*) qui a sept ou huit ans d'âge et qui est très apprécié. — La signification très classique de *ḥāil* «âgé d'un an», donnée par Lerchundi (*Voc.*, p. 88, sub *añejo*), m'est inconnue à Tanger. — Cf. *infra*, p. 400, sub فدى.

ḥauli, pl. *ḥuāla* حولى, حوالى est le mot le plus usité à Tanger pour dire «mouton». Le mot est aussi connu à Tlemcen. Dans diverses régions du Tell oranais *ḥauli* est, conformément au sens étymologique, «mouton d'un an» (comp. en libyque Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 154; et pour l'Arabie du Nord, Jaussen, *Coutumes de Moab*, p. 373); dans d'autres parlers de l'Oranie, *ḥauli* est «mâle de race caprine ou ovine», et on distingue *ḥáuli ntâ'ᵃ-γ'lĕm* et *ḥáuli ntâ'ᵃ-ᵃmγ̆z*. — Dans tout le Tell et le Sahara algérois *ḥauli* est «chevreau» (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 426), et en Tunisie, on emploie parfois le mot dans le sens de «poulain» comme au Sénégal (cf. Reynier, p. 138; Fr. Marie-Bernard, p. 60; comp. Socin, *Diwān aus Central-arabien*, III, 259). Le mot apparaît dans l'Iraq avec le sens de «veau» (cf. Weissbach, *I.A.*, p. 127, l. 8). — Mentionnons enfin qu'on appelle parfois par manière de plaisanterie à Tanger les «rats», *ʿlḥuāla dˑlmṭāheṛ* «moutons de latrines».

ḥāl فحال est le mot habituel à Tanger pour «comme»; *ḥāl* بحال n'y est pas usuel, tandis qu'il est courant dans d'autres dialectes marocains (aussi maltais *ḥal;* aussi andalou : fréquent ap. I. Guzmān;

Pedro de Alcala, p. 172, «como» *bahál; Vocabulista*, p. 579, بحال «sicut»; aussi au Sénégal, cf. Basset, *Mission*, I, p. 292). Les dialectes du Sud marocain paraissent employer de préférence *kibḥāl* (كيف بحال) qui est aussi très usité à Alger (par ex. *Houwāra*, p. 26, l. 11; p. 62, l. 17; p. 66, l. 30; etc.).

šḥāl, cf. شحال.

ḥauu̯āl, pl. *ḥu̯āu̯āl* حواول, حوّال «perche avec laquelle on retourne le pain dans le four»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 411, sub *horno;* p. 575, sub *pala.* Le mot n'est connu en Algérie qu'à Tlemcen où l'on emploie le verbe *ḥou̯u̯el* pour «retourner le pain avec le *ḥou̯u̯āl*».

حوم *ḥauma*, pl. *ḥaumāṭ* et *ḥ'u̯om* حومة «quartier d'une ville»; ce sens se retrouve dans toute l'Algérie et à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, § 98); Dozy donne ce sens comme déjà ancien dans le Maghreb et en Andalousie (I, p. 342), et d'autre part, en Orient, encore que les lexicographes classiques ne l'aient pas enregistré, il apparaît dans Ḥarīrī, *Maqāmāt*, I, p. 15, l. 1: حومات صنعاء, glosé par Eš-Šarīšī, par جهاتها; cf. *Gloss. Geogr.*, IV, p. 221.

حوى *ḥau̯a* (IIe forme) construit avec un régime direct: «avoir des rapports sexuels avec»; ce verbe est toujours employé dans ce sens à la IIe forme à Tanger, comme à Tlemcen, à Nedro a. A Constantine, on l'emploie à la Ire forme, *ḥu̯ā*, fut. *i̯āḥu̯i*, comme dans certains dialectes marocains (cf. Doutté, *Merrâkech*, p. 161, n. 1; *Houwāra*, p. 61, note ez; Stumme, *T.G.*, p. 163). Euphémisme à l'origine, le mot est aujourd'hui devenu bas et grossier, et on l'évite avec des interlocuteurs auxquels on doit quelque respect (cf. *Th. Nöldeke Orientat. Studien*, I, p. 429; Landberg, *Dafīna*, p. 1130). — *ḥu̯ā* est «coït» à Tlemcen, tandis qu'à Tanger on dit *ḥ'u̯āi̯a.*

حيز *ḥāiz* حايز (IIIe forme de √حيز) «acculer, resserrer à l'écart» serait peu employé à Tanger, et n'apparaîtrait guère qu'au participe *mḥāiz* «acculé». Les racines √حيز et √حوز, partiellement confondues dans la langue ancienne le sont aussi aujourd'hui dans l'Afrique du Nord et dans les dialectes du Sud de l'Arabie (cf. Landberg, *Dafīna*, p. 600); ainsi *ḥāz iḥāz* «mettre à part des objets qui vous appartiennent en propre» dans la plupart des parlers algériens; mais, dans le Sud algérois, *ḥāz iḥāz. ḥāi̯ez* (IIIe forme) n'apparaît en Algérie, à ma connaissance, que dans le Sud algérois; il y a le sens de «chercher à

IMPRIMERIE NATIONALE.

cerner» et s'y distingue de *ḥāu̯uz* «chasser, éloigner» (cf. Beaussier, p. 146).

حيط *ḥai̯ṭ*, pl. *ḥiṭṭ* حَيط, حيوط; telle est la forme de ce représentant du classique حائط à Tanger, comme à Tlemcen, Constantine, Sfax (cf. Narbeshuber, n° 6), chez les ruraux et bédouins d'Algérie et en maltais (Falzon, p. 109); tandis qu'ailleurs au Maroc, comme en Ḥaḍramout (avec un autre sens), en Égypte, en Palestine, à Tripoli, à Tunis, et, en Algérie, à Alger et au Souf, on a *ḥeṭ* (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 33, l. 3; Landberg, *Ḥaḍramout*, p. 437, l. 2; Spitta, *Gram.*, p. 45; Bauer, *Pal. Ar.*, p. 63; Stumme, *T.G.*, p. 41; *M.G.T.*, § 71, 6).

حيف *ḥāfa*, pl. *ḥiḥf*, «rocher escarpé»; les pluriels حوان de Lerchundi, (*Voc.*, p. 633, sub *precipicio*) et حوائف de l'andalou (Dozy, I, p. 338; Pedro de Alcala, p. 347, l. 2, sub *peña*) ne sont pas usités à Tanger. — Le mot est connu dans toute l'Oranie dans le sens de «bord d'un précipice», avec le pluriel *ḥāfāt*.

حَيّة *ḥai̯i̯a*, pl. *ḥiḥāi* (formation analogique) حيّة, حيّاي «serpent». En Algérie, le mot, avec le pluriel *ḥai̯i̯āt*, est usité dans le sens de «vipère» sur divers points du Tell et du Saḥara constantinois; aussi dans le Nord tunisien. — A Constantine, à Bou-Saâda et probablement ailleurs, il s'applique à tout reptile et insecte venimeux (le scorpion, par exemple, est *ḥai̯i̯a*). A Alger-juif, le mot signifie «cancer». — D'autre part *ḥai̯i̯a* m'est inconnu, dans le sens de «serpent» ou d'«animal venimeux», en Oranie et dans la plus grande partie de la province d'Alger. «Serpent» dans les parlers de ces régions est seulement *ḥ'nēš* (à Tlemcen parfois *ḥunš*). Dans certains parlers marocains, *ḥanš* est «serpent mâle» (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 31); mais à Tanger *ḥănš*, pl. *ḥnūš*, est «lombric» et *ḥănša* est «ténia» (comp. en maltais *ḥaneš* «ver» ap. Falzon, p. 112).

خ

خبر *ʾš-ḥbārni* اش خبارنى = اى شىء أخبارنى «Qu'est-ce que j'ai donc?». Cette locution s'emploie pour provoquer une explication franche, en présence d'une attitude malveillante qu'on sent, sans en démêler les motifs. Quoique *ḥbār* reporte sûrement à اخبار, pluriel de خَبَر, le *n*

de وَلَايَة apparait toujours dans cette expression; et il est remarquable qu'à Tlemcen, à Nedroma, à Alger, on dise dans le même sens *ʿāš-bīni* (اش بِنِى), jamais *ʿaš-bīya* (اش بِى).

خبز *ḫubz* خُبز «pain», terme générique, est féminin à Tanger comme à Nedroma. — *ḫubza* «un pain», pl. *ḫubzāṭ*. — *ḫăbbāza* «boulangère»; comme ce sont à Tanger exclusivement des femmes qui confectionnent le pain pour la vente, le masculin est inusité; mais comme pluriel de *ḫăbbāza*, on emploie parfois le pluriel masculin *ḫăbbāzĭn* à côté de *ḫăbbāzāṭ*.

خبط *ḫbeṭ*; on n'emploie guère à Tanger la 1re forme de ce verbe dans le sens de «frapper», alors qu'elle est très usitée dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 15, note 9) et dans les parlers ruraux et bédouins d'Algérie (compris mais peu employé à Tlemcen et non employé à Alger). — La IIe forme elle-même est surtout employée au participe : *mḫâbbeṭ ḫĕddmāĭāṭ*, *mḫâbbeṭ ḫ'lyēṣ* «tout souillé de sang, de boue» (aussi à Tlemcen, mais avec la préposition *fī*). La Ve forme *tḫâbbeṭ fi* «se débattre au milieu (de l'eau, de la boue, du sang)» est d'un usage courant à Tanger, comme dans la plupart des parlers algériens; à Laghouat dans ce sens *tḫabbâḍ* avec *ḍ*.

خبع *ḫobba*; خبّع «cacher»; et à la Ve forme *tḫobba*; «se cacher»; de même à Fez; cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 17, l. 4. Le mot est inconnu en Algérie où on a *ḫobba* et *tḫobba* dans les parlers de Tlemcen, d'Alger et de Constantine, et *ḫzen tḫazzen* chez les ruraux et bédouins des provinces d'Oran et d'Alger. — Un renforcement de √خبأ en خبع est certain; mais il n'est peut-être pas, malgré l'existence de faits analogues (توضّع > توضّأ ap. Socin, *Mar.*, p. 24), proprement dialectal marocain; les lexicographes indigènes signalent anciennement le parallélisme des deux racines خبأ et خبع.

خت **ḫ"ṭ* (en alternance avec *ḫṭ*, *"ḫṭ*) «sœur» n'apparait qu'employé avec les affixes personnels : *ḫṭĭ* (*"ḫṭi*), *ḫṭek* (*"ḫṭek*), *ḫṭó* (*"ḫṭo*), *ḫṭă* (*ḫ"ṭha "ḫṭa*), *ḫ"ṭna*, *ḫ"ṭkum*, *ḫṭum* (*"ḫṭum*, *ḫ"ṭhum*). La conscience populaire ne conçoit que difficilement la notion générale de parenté, sans acception particulière des individus entre lesquels elle existe. L'idée de «sœur» en soi reste à peu près inexprimée; sur interrogation, on obtient *"ḫŏṭ* (*"ḫ"ṭ*) ou *"ṭuḫṭ* emprunté à la langue littéraire الاخت qui n'apparaissent pas fréquemment dans la langue courante. Lorsque ce mot est mis en rela-

tion d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, il garde l'affixe possessif de la troisième personne : «la sœur de l'enfant» *ḥṭo d-ḷḥāil;* «la sœur de Fâma» *ḥṭa d-fāma;* cf. Fischer, ap. *Z.D.M.G.*, 1907, p. 178 et suiv., et comp. *infra*, p. 287, خا **ḥā*. — Le pluriel est *ḥuāṭāṭ* (de même à Tlemcen; Nedroma, Alger, Constantine) ou *ḥūṭ*. Ce dernier qui signifie en fait «frères» (cf. *infra*, p. 287), est de beaucoup le plus employé. Il est le seul possible avec les affixes personnels. Par exemple pour rendre «Ces deux-là sont sœurs», on dira aussi bien : *ḥâduk-ž-žû ž ḥuâṭaṭ* que : *ḥâduk-ž-žû ž ḥūṭ;* mais «mes sœurs, ses sœurs», etc., est toujours *ḥūṭi*, *ḥūṭo*, etc., jamais *ḥuāṭāṭi*, *ḥuāṭāṭo*, etc. De même, en maltais, *ḥūt* avec les affixes est employé aussi bien pour «sœurs» que pour «frères» (cf. Falzon, p. 139; Stumme, *Malt. St.*, p. 20, l. 31, 32) et en égyptien *uḥuāt* (cf. Spitta, *Gram.*, p. 139). Comme *ḥūṭi*, *ḥūṭo* signifient aussi «mes frères, ses frères» il est fréquent, quand il peut y avoir confusion dans l'esprit de l'interlocuteur, qu'on spécifie : *ḥūṭi nsā* (ou *laṇṭāuăṭ* = الانثاوات) «mes frères, des femmes»; *ṡándo ṭlâṭa-dḥûṭo-nsá* «Il a trois frères du sexe féminin», c'est-à-dire «trois sœurs». — Le diminutif **ḥṭīṭ* n'est employé qu'avec les affixes : *ḥṭīṭi*, *ḥṭīṭĕk*, *ḥṭīṭo*, etc. *ā-ḥṭīṭi* «O ma chère sœur» est très fréquent dans la bouche des femmes dans le sens de «ma chère amie» (de même *ḥīṭi*, *a-ḥîṭĭ-lḥ*bîba* des Tlemceniennes; cf. *J.A.*, août-septembre 1904, p. 104).

خدّ *mḥadda* بخدّة «oreiller» a à Tanger à côté du pluriel *mḥaddāṭ* le pluriel *mḥāid* de Tlemcen, d'Alger, de l'andalou (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 109; Pedro de Alcala, p. 99, l. 35, sub *almohada;* ap. *Voc.*, à côté de بخدّات et بخائد, aussi بخادد qui est confirmé par Ibn Guzmān, 9°, l. 16).

خدم *ḥdem* signifie : 1° «travailler»; c'est le mot commun maghribin dans ce sens (aussi maltais et déjà andalou; cf. Dozy, I, p. 354; et ajouter comme références aux auteurs maghribins du moyen âge, *Maʿālim*, IV, p. 40, l. 9). Ce sens du mot apparaît aussi dans les parlers de l'Arabie du Sud (cf. Reinhardt, p. 21, l. 1; p. 307, l. 9, 11, 13; Rhodokanakis, *Ḍofâr*, II, p. 15, 16); 2° «être le serviteur religieux d'une zaouïa, d'une lignée de chérifs ou de marabouts»; très courant aussi en Algérie, en Tunisie (déjà ap. *Maʿālim*, IV, p. 236, l. 13), et se retrouve dans l'Arabie du Sud; cf. Landberg, *Ḍafāra*, p. 455, 456, note.

ḥăddᾱ̆m خدّام : 1° «laborieux (adjectif)», pl. *ḥăddᾱmĭ̆n;* 2° «ouvrier», pl. *ḥăddᾱma;* 3° ce «nom de métier» sert de participe présent à *ḥdĕm* dans le parler de Tanger, suivant un processus qui se retrouve pour plusieurs autres verbes (cf. قيّل, هوّد, ولّى), qui était déjà andalou et se retrouve sporadiquement ailleurs (ainsi en maltais *ʿaddᾱi* = عدّاى «passant», cf. Stumme, *Malt. St.*, p. 109, l. 2, 3). Dans cet emploi, le mot a toujours pour pluriel *ḥăddᾱmĭ̆n: ʿbᾰ̆rṭum ḥăddᾱmin* «Je les ai trouvés travaillant». D'autre part, *ḥăddᾱ̆m*, dans un emploi très comparable au *ʿammāl* (*ʿam*) des dialectes syrien, nedjdite et égyptien, se place devant un verbe au مضارع et lui donne le sens de «être en train de»; mais à la différence de *ʿammāl*, il s'accorde toujours en genre et en nombre avec le sujet : *uhᵊu̯á ḥăddᾱ̆m kᾱ̆fᾰ̆kk* «tandis qu'il est en train de délivrer...» *uhúma ḥăddᾱ̆mīn kᾱ̆fᾰ̆ḵᵊṣlo* «tandis qu'ils sont en train de laver».

ḥdīm خديم «serviteur religieux» a pour pluriel *ḥoddᾱ̆m* خُدّام, en fait pluriel de خادم qui est inusité dans ce sens.

ḥādĕm, pl. *ḥdĕm* خادم, خدم, diminutif *ḥu̯īdma*, a, à Tanger comme dans tout le Maghreb, le sens de «négresse» (aussi ap. Falls, *Beduinenlieder der libyschen Wüste*, pièce 14, vers 7; pièce 78, vers 8; Hartmann, *L.W.*, n° 20, vers 11), que lui connaissait déjà l'andalou (cf. Ibn Guzmān, p. 80ᵃ, l. 14; comp. pour le tunisien du moyen âge, *Maʿālim*, III, p. 28, *in fine;* 145, l. 17); le sens de «domestique femme» est attesté pour ce mot par les lexicographes indigènes; et Landberg (*Daʿīna*, p. 456, note) a réuni pour ce sens un certain nombre d'exemples tirés du ḥadits; comp. *Ḥamāsa* d'El-Buḥturī, p. 198, vers 2, 3; et el-Ǧāḥiẓ, *Buḫalā'*, p. 11, l. 4; p. 156, l. 1.

ḥudmi, pl. *ḥdᾱma* خدمى, خدامى «couteau», est masculin à Tanger comme dans la plupart des parlers algériens, tandis qu'à Tlemcen il est féminin. Le mot est inconnu à Casablanca (cf. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 233); il le serait aussi à Tétouan (*Arch. Mar.*, VIII, 299, note 5). C'est un des mots caractéristiques du Maghreb. A Tunis, il apparaît sous la forme *ḥḍmi* (assez rare), et dans la plupart des parlers algériens c'est le mot habituel pour «couteau». Il était déjà andalou (Pedro de Alcala, p. 161, l. 33; *Voc.*, p. 327, خِدمى, pl. خدامى, et d'après le contexte, probablement بخدام «avec des couteaux» à lire pour بحدام, ap. Ibn Guzmān, 17ᵇ, l. 18). — L'origine même du mot est obscure; on peut songer à classique √خذم; on peut songer aussi pour un objet en fer d'usage journalier à une désignation euphémis-

tique à l'aide de √خدم (comp. *Th. Nöldeke Orient. Studien*, 1, 434, 435); on comparera aussi dans le dialecte sud-arabique de *Dafōna*, مَخْدَمة «couteau de cuisine», ap. Landberg, *Dafōna*, p. 455, note.

خرج *ḫărrĕǯ* خرّج : 1° «avoir achevé une fois tout le Coran en cours d'études»; il faut peut-être comparer à تخرّج «avoir achevé ses études et passer maître», très courant dans la langue du moyen âge, et sur lequel cf. *Geogr. arab.*, IV, p. 233; 2° «réciter tout le Coran à l'occasion d'une solennité». Le nom d'action est *ṭ'ḥrīža* qui signifie : 1° «achèvement des études coraniques; 2° «récitation solennelle de tout le Coran»; connu aussi à Fez (cf. Gaillard, *Une ville de l'Islam, Fez*, p. 162, 163; Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 328) et en Oranie; inconnu à Alger et Constantine; comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 306.

خرص *ḫorṣa*, pl. *ḫroṣ* et *ḫrāṣę*, خرصة, خَرَص, خراصى : 1° «anneau ou boucle sans ardillon»; 2° «large boucle d'oreille» (cf. Eudel, *Dictionnaire des bijoux*, p. 106, 107); 3° «poignée tressée de la natte»; 4° «anneau-heurtoir de la porte»; comp. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 226. Cette forme féminine déjà attestée à côté de la forme masculine خرّص chez les lexicographes indigènes se retrouve à Tlemcen, où *ḫorṣa* est comme à Tanger «anneau-heurtoir de la porte» (à Alger *ḫəlqā* comme à Tripoli *ḫalga;* Stumme, *M.G.T.*, § 129). Mais chez les bédouins d'Oranie, on a la forme masc. *ḫurṣ*, pl. *ḫrāṣ* «grande boucle d'oreille» (comp. Delphin, *Textes*, p. 193, note 10).

خرف *ḫrīf* خريف, subst. masculin à Tanger comme dans les départements d'Alger et d'Oran; au contraire, féminin à Constantine (cf. *infra*, p. 362, sub صيف) : 1° «automne»; 2° «fruits frais», collectif opposé à *fākia* «fruits secs»; dans les départements d'Alger et d'Oran, *ḫrīf* n'est usité que dans le sens de «récolte des fruits d'automne»; comp. Beaussier, p. 164.

خرق *α. ḫrâq* «percer de part en part» (par exemple : une montagne en y creusant un tunnel, un ennemi en lui passant le sabre à travers le corps. — *β. ḫręg* : 1° «faire une déchirure, un accroc; crever (un tambour, une feuille de papier)»; *ḫurga* «accroc»; 2° «enfiler un vêtement» (expression péjorative); dans cette acception, le mot n'est connu en Algérie qu'à Nedroma; mais à Alger, on dit dans le même sens *čękk*, proprement «piquer».

خزر *ḥzeṛ* «regarder fixement»; très employé dans toute l'Afrique du Nord; Tunis *ḥzar* (Stumme, *T.G.*, p. 164); Tlemcen, Nedroma, tous les ruraux d'Oranie et du département d'Alger *ḥzeṛ*; Alger musulman et Constantine *ḥzâṛ*; Alger juif *γzoṛ*, avec assimilation de sonorité *ḥz* > *γz*.

خزن *ḥzīn*, pl. *ḥzāin*, خزين, خزائن «magasin, entrepôt», comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 63, sub *almacén*. Le mot, dans ce sens, est inconnu en Oranie (il y signifie «chose mise en réserve», cf. Delphin, *Textes*, p. 276 note 1), mais se retrouve dans le Sud algérois.

خزى *ḥzā* : 1° «être couvert d'opprobre»; dans ce sens, le verbe n'est employé qu'à la deuxième personne du singulier du parfait, comme formule de malédiction : *ḥzīṭ* «Puisses-tu être couvert d'opprobre», et de là : «Puissé-je ne plus te voir». *ḥzīṭ ʿlā-ṣārfēk-ʿlhánēz* «Honte à toi pour tes procédés répugnants». Cette expression doit, je crois, être expliquée par خزيت, emprunté à la langue classique; le caractère d'emprunt apparaîtra clairement si l'on songe que, d'une part, le dialecte ignore, sauf dans des formules conservées ou empruntées, l'emploi optatif du parfait (للتمنّى); que, par ailleurs, dialectalement, la deuxième personne singulier du parfait a pour désinence non pas *ṭ* mais *ṭi*. — *ḥzīṭ mĕnnek* «Je suis excédé de toi, disparais à mes yeux !» atteste par sa construction la perte dans la conscience du sujet parlant de la valeur originelle de *ḥzīṭ* = خَزِيتَ; *ḥzīṭ u'análtṭ* = خزيت ولُعِنت, formule de malédiction plus forte, également usitée, montre, par le barbarisme pédant du second terme, le sentiment d'un emprunt à la langue classique; à Alger, on dit *ḥzīṭ unnáltṭ*, ayant pour équivalent chez les ruraux du Tell algérois *ḥázṭatṭēn ɣanáṭlatṭēn* = خزيتة ولعنة. — A Constantine, on a dans le même sens *ḥzeiṭ*, où la diphtongue, non justifiée étymologiquement, et exceptionnelle au reste dans le dialecte, prouve aussi la préoccupation maladroite de s'éloigner du parler courant, et de se rapprocher d'une prononciation classique. — Notons encore à Tanger *ǯŏmmăṛ ʿlā-ḥzīṭ*, mot à mot : «retrousser ses manches pour dire : sois couvert d'opprobre», c'est-à-dire : «injurier sans retenue». — 2° «couvrir d'opprobre et de confusion»; dans ce sens, *ḥzā* est le représentant de la IVe forme أخزى.

خسر Cf. خصر.

خسل *ḥsĕl* «laver» = غسل; cette assimilation de sourdité (*ɣs* > *ḥs*) se retrouve dans la plupart des dialectes citadins de l'Afrique du Nord, Tunis, Constantine, Alger, Tlemcen; mais elle n'apparaît pas à ma connaissance dans les dialectes ruraux et bédouins. Elle existe aussi en syrien, en palestinien et en maltais (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 162; E. Littmann, *Volkspoesie*, p. 14, l. 2, *a. f.*; Bauer, *Pal. Ar.*, p. 243, note 1); déjà en andalou; cf. Pedro de Alcala, p. 246, l. 34.

خشب *ḥăšḅa*, pl. *ḥšĕḅ* et *ḥăšḅăṭ* خشبة : 1° «poutre»; 2° «piège à lapin ou à chacal»; le mot est inconnu en Algérie dans ce dernier sens, avec lequel il a été emprunté par les dialectes berbères du Nord marocain (cf. Biarnay, ap. *R.A.*, 1910, p. 123, note 1).

خشم *ḥšīm* est parfois entendu pour et à côté de *ɣšīm* = غشم «rustre, peu expérimenté» (comp. Hartmann, *L.W.*, p. 189 *in medio*); il y a, en contact, assimilation de sourdité : *ɣš* > *ḥš*; mais quand le contact cesse, l'assimilation cesse et l'on a, au pluriel, toujours *ɣošma*.

خصّ *ḥŏṣṣ*, fut. *iḥŏṣṣ* «faire défaut à, être nécessaire à»; *ḥ*ᵊ*ṣṣŏk* ou *ḳeiḥŏṣṣŏk* «il t'est nécessaire, il te manque» ou, avec un sens affaibli, «il serait désirable pour toi». خصّ, déjà andalou dans ce sens (Pedro de Alcala, p. 249, l. 1, «faltar»; *Vocabul.*, p. 334, sub *deficere*), est attesté dans l'arabe maghribin du moyen âge (cf. Dozy, I, p. 375; *Maʿālim*, IV, p. 195, l. 3). C'est un des mots caractéristiques du vocabulaire maghribin; il se trouve de Tripoli au Sous (Stumme, *T.M.G.*, p. 72, l. 27; *M.G.T.*, § 49, p. 234; Socin, *Mar.*, p. 11, note 15; fréquent ap. *Houwāra;* aussi passé en chelḥa; cf. Stumme, *Taz.*, p. 186), et est courant dans tous les parlers algériens. La hassania du Sénégal le connaît aussi (cf. Reynier, p. 192, l. 8). Le substantif classique خصاصة «manque, pauvreté» montre l'existence, déjà dans la langue ancienne, du sens maghribin de la racine خصّ. D'autre part, pour certains dérivés modernes de cette racine, il est permis de songer à une confusion avec racine خسّ (ainsi *ḥsĕṣ-ĕlsᵊqol* «manquant de sens» peut-être = ancien خسيس; cf. Brockelmann, *Grundriss*, p. 155 *in fine;* Dozy, I, p. 370 خَسَس «déficit»; Littmann, *M. Ar. tales*, p. 149, l. 11, خاسّ «ayant en moins»). — L'expression *mā-ḥ*ᵊ*ṣṣŏk uḥ*ᵊ*ṣṣ ḥ*ᵊ*ṣṣŏk* de p. 69, l. 22, est connue des ruraux des provinces d'Alger et d'Oran : *ḥăṣṣŏk ūḥâṣṣ-ḥăṣṣŏk ūḥâṣṣ-gŏlbek* (ainsi par exemple chez les Ulād Brāhīm); c'est surtout une expression de femmes. — Au lieu

du *ḥŏṣṣ-ŏmmṵáh* «Il ne manquerait plus que ça!» (mot à mot : «il manque à sa mère») de la langue familière de Tlemcen et d'Oranie (cf. *J. A.*, juillet-août 1904, p. 86) qui a des équivalents dans les provinces d'Alger et d'Oran (*ḥâṣṣ-ᵉmmú* dans la plaine du Cheliff; *ḥâṣṣ-ᵢᵉmmâḥ* à Alger). on emploie à Tanger *mā-ḥᵛṣṣ bᵃḇḇáh* (*bᵃḇḇák*, *bᵃḇḇáha*) *γēr*, mot à mot : «il ne manque à son père que»; *ɛ́ṵa ma-ḥᵛṣṣ-bᵃḇḇáh γēr-iṭárzɛm* «Oui vraiment! Il ne manquerait plus que ça qu'il remplisse les fonctions d'interprète! (il en est incapable et la chose est inadmissible)».

خصر *ḥsâr* = class. خسر : 1° «perdre», par exemple au jeu; 2° «dépenser». ce deuxième sens se retrouve dans l'Arabie du Nord (Musil, *Arab. Petræa*, III, 295, l. 18; Littmann, *Mod. Ar. tales*, p. 254, l. 18) et du Sud (cf. Landberg, *Daḥīna*, p. 824; 952, note 2; Rhodokanakis, *Ḍofâr*, II, p. 16). A Tlemcen, à Alger, à Constantine, le mot signifie «dépenser» d'une façon générale, comme à Tanger; chez les ruraux d'Oranie et du Tell algérois, c'est «dépenser inutilement». Le mot reporte à classique خسر; la prononciation avec *ṣ* se retrouve à Tlemcen, à Alger, à Tunis et à Tripoli (Stumme, *T.G.*, p. 9, § 8; *M.G.T.*, p. 295, 296) mais non à Constantine ni dans la plupart des parlers ruraux et bédouins, *ḥsâr;* par contre, dans tous les parlers algériens sans distinction, le représentant de classique خسارة sonne *ḥsâra* (*ḥᵛṣâra*) «dommage» (emphase psychologique?).

خضر *ḥḍâr*, pl. *ḥŏḍâr* = class. اخضر, pl. خُضر : 1° «vert»; 2° «pas cuit», en parlant du pain, des légumes, de la viande; ainsi à Tlemcen, Nedroma, Alger. Par contre, à Constantine et chez la plupart des ruraux, on emploie ce mot en parlant de la viande (*ḥṣâr* ou *áḥṣâr* suivant les dialectes), mais non en parlant du pain.

ḥâḍra خضراء est à Tanger «hachich»; ainsi appelé à cause de sa couleur verte; le mot n'est pas connu dans ce sens en Algérie; mais il faut y rattacher l'expression *ḥŏḍḍŏṛha* «Il a fumé le kif» de Nedroma. A Alger et à Tlemcen, *ḥoḍra* désigne «l'absinthe» (aussi à cause de sa couleur verte).

ḥâḍḍâṛ خضّر «commencer à pousser, en parlant de la barbe» : *ḥâḍḍṛo ʒuārḥo* «Ses moustaches ont poussé»; ou «avoir une barbe qui commence à pousser» : *ḥḍá-iḥâḍḍâṛ-ᵉʒʒuārēḥ* «Il a des moustaches naissantes»; on emploie parfois dans ce sens, par plaisanterie, l'énigmatique *ᵉlyarḥ ḥâḍḍâṛ* de p. 47, l. 4 (cf. aussi *supra*, p. 56, note 1) : on

dit d'un jeune homme qui commence à avoir de la barbe : *ʿlyárḥ ḥâḍ-ḍâr ʿa-kēḍâr* (يا كيضار) «Le Maroc est tout vert, grand carcan!» L'emploi du verbe خضّر dans ce sens se retrouve dans toute l'Algérie avec les deux mêmes constructions qu'à Tanger. Chez les bédouins et ruraux généralement *ḥḍâr šārbu* (اخضار xi^e forme dialectale); cf. Beaussier, p. 170; Delphin, *Textes*, p. 250, note 6. L'équivalent de ces expressions existe déjà dans la langue classique (cf. Eš-Šarīšī sur *Maqāma* XXXIX, *in princ.*). Il est intéressant qu'à Laghouat on dise dans ce sens, non pas *ḥḍâr*, mais *zrâg šārbu* «sa moustache bleuit».

خطّاف *mōḥṭâf*, pl. *mḥāṭ'f.* بخطّاف; outre les sens de «crochet» et de «ancre», le mot a aussi à Tanger le sens de «croc-en-jambe» qui se retrouve chez les ruraux du Tell oranais.

خطا *ḥṭâ* «manquer» (ne pas atteindre le but); «manquer à» (faire défaut à), construit avec un complément direct; ce verbe a le plus souvent, à Tanger, un futur *iḗḥṭâ* comme à Tlemcen et à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 20), ce qui autorise à y voir un représentant de خطِئَ ancien. — A Alger, à Constantine et chez les ruraux et bédouins d'Algérie, le mot avec ces deux sens et dans divers autres (cf. Beaussier, p. 171) a toujours un futur *iḗḥṭe*, ce qui autorise à y voir un représentant de أخطأ classique; cf. de Goeje, *Glossaire du Dīwān de Moslim*, XX; *Geogr. arab.*, IV, p. 227. — *îla-ḥṭâši* شي خطا لا «si on en excepte» reste invariable : «excepté elle» *îla-ḥṭâši hḗ̂ia;* «excepté nous» *îla-ḥṭâše-ḥná.* — A Tlemcen, on dit dans le même sens *îla-ḥṭâṭ-mĕn* (avec toujours le féminin dans le sens impersonnel) : «excepté nous» *îla-ḥṭâṭ-mĕnna;* «excepté Ben ʿAli» *îla-ḥṭâṭ mĕn-bḗn-ʿ'li;* comp. aussi le *mḥaṭi* de *Houwāra*, p. 68, note fp.

ḥâṭṭâ : 1° «faire manquer un but à quelqu'un»; 2° «négliger, manquer à l'accomplissement d'un devoir»; *kḗiḥâṭṭe-dğâmaʿ-b'zzâf* «Il manque beaucoup l'école»; *ʿómro ma-kḗiḥâṭṭe-ṣṣlâ* «Il ne manque jamais de faire la prière»; inconnu dans ce sens en Algérie.

خفي *muḥfĭia*, pl. *mḥāfi* بخافي, بخفية «jatte profonde en poterie ou en métal émaillé (*uorqâ*)»; le mot était andalou (cf. Dozy, I, p. 387; Eguilaz y Yanguas, p. 232, *almofia*), se trouve en maltais (cf. Falzon, p. 266) et apparaît aujourd'hui très localisé un peu partout dans le Maghreb avec des sens divers; à Tunis, «jarre en poterie» (cf. Stumme, *T.G.*, p. 60 *in fine*); à Alger-juif *mĕḥfĭia* «assiette creuse» (inconnu à Alger-musul-

man); à Constantine «pot ventru à mettre le beurre». Le mot ne m'est pas connu dans la plus grande partie du Sahara et du Tell algérois; mais à Teniet el-hadd, il se retrouve, et désigne une «coupe en terre munie d'un pied». A Tlemcen et dans une grande partie de l'Oranie, le mot est inconnu; mais chez certains ruraux du Tell oranais (par exemple Ulād Brāhīm) et chez les nomades du Sud oranais (Ḥameiiān, ʿᵉmūr, etc.), *moḫfiia* désigne un «plat en bois», plus petit et un peu plus profond que la *goṣṣa*.

خلص *ḫlāṣ* خلاص «ça suffit, en voilà assez!» Quoique le mot soit proprement un substantif, son emploi comme interjection impérative lui a fait donner une construction verbale, avec les pronoms affixes; et c'est ainsi que le pronom de la première personne singulier prend toujours avec lui le *n* de وقاية : *ḫlāṣni* «ça me suffit» (et non *ḫlāṣe*), *ḫlāṣok*, *ḫlāṣo*, etc. Ce sens et cet emploi du mot ne sont pas connus en Algérie; d'autre part, avec le sens de «au plus haut point», et, avec la négation, «absolument pas» (*mā-ʿeḫdémš ḫlāṣ* «il ne travaille pas du tout») qui apparaît dans nombre de parlers algériens, le mot n'est pas employé à Tanger.

خلط *ḫloṭ* «arriver à un endroit» se construit généralement avec la préposition *l* (*n*); «survenir auprès de quelqu'un» se construit généralement avec la préposition *ʿᵃlā;* cependant dans le premier sens aussi, la construction avec *ʿᵃlā* est possible. En Algérie, le mot, très courant dans les dialectes ruraux et bédouins où il se construit avec *ʿᵃlā*, est compris mais peu usité à Tlemcen et encore moins usité à Alger. C'est un des mots caractéristiques des parlers maghribins, connu de Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 164; construit avec *ʿᵃlā*, *T.M G.*, p. 45, l. 33; avec *l*, p. 42, l. 10; avec *quddām*, p. 75, l. 32), au Sous (par exemple *Houwāra*, p. 64, l. 26; p. 66, l. 3); il faut naturellement comparer au classique خالَط.

خلف *ḫālfa*, pl. *ḫālfāṭ* خلفة, خلفات «pas»; *ḫoṭṭa* qui est seul connu dans ce sens des dialectes algériens est inusité à Tanger.

ḫallēf : 1° «faire un pas»; inconnu en Algérie; 2° «enjamber», construit avec *ʿᵃlā;* dans cette acception, le mot est connu à Nedroma; et à Tlemcen et Alger on emploie dans ce sens *ḫālef* (cf. Beaussier, p. 180). Les ruraux et les bédouins disent seulement *ṯḫāṭṭā* et *ʿṯḫāṭṭā* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 109); à Tunis on dit *faḫḫaż*. On com-

parera à *ḥŭllĕf* «enjamber» du tangérois l'andalou خلّف «traverser (la mer, une rivière)», proprement «laisser derrière soi»; cf. Dozy, I, 395; et comp. l'éthiopien ኀለፈ.

ḥĕlāf ou plus fréquemment *mĕn-ḥĕlāf* «excepté, hormis»; à côté de ces formes influencées par la langue classique (من خلاف) apparaît la forme vraiment vulgaire *mᵛn̥-ḥlāf;* c'est aussi la seule qui existe dans les dialectes de l'Ouest algérien (à Nedroma, *mŏḥlāf*); ces expressions sont connues mais assez peu employées dans la province de Constantine et chez les ruraux de la province d'Alger; à Alger on emploie de préférence *boḥlāf;* cf. Beaussier, p. 181; comp. à Tunis *buḥŭlāf,* ap. Stumme, *T.G.,* § 167; aussi en maltais, *ḥliġ* ap. Falzon, p. 136; Stumme, *Malt. St.,* p. 13, l. 7, l. 18; en Égypte, *biḥilāf* ou *ḥilāf,* ap. Spiro, *Voc.,* p. 180; Prüfer, *Aegypt. Schattenspiel,* p. 50, l. 15. — A Tanger, *mᵛn̥-ḥlāf* peut se construire avec les affixes personnels et l'affixe de la première personne du singulier prend fréquemment, après *mᵛn̥-ḥlāf,* le *n* de وقاية : *mᵛn̥-ḥlāfni,* ou *mᵛn̥-ḥlāfni-ʲāna; mĕn̥-ḥlāfĕk* ou *mᵛn̥-ḥlāfk* ᵛnṭin «excepté toi»; mais, le plus souvent, m'a-t-il semblé, on emploie après *mᵛn̥-ḥlāf* les pronoms indépendants : *mᵛn̥-ḥlāf-āna, mᵛn̥-ḥlāf-ᵛnṭīn,* etc.

خلق *ḥlŏq :* 1° «créer»; 2° «naître»; dans ce sens, le mot se retrouve dans le Sud marocain (*Houwāra,* p. 64, l. 3) et au Sénégal (Basset, *Mission,* I, p, 232; Reynier, p. 172 *in fine*), où le participe خالق a pris le sens général de «existant; se trouvant» (cf. Reynier, p. 208, l. 14; 235, l. 5, etc.). A Tanger, le participe passif *mŏḥlūq* est seul employé dans le sens de «né». *ḥlŏq* «naître» représente sûrement le passif خُلِقَ qui apparaît avec le même sens dans des textes du moyen âge (cf. Yâqût, IV, p. 482, l. 15; *Masālim,* III, p. 175, dernière ligne; 178, l. 1; Maqqarī, I, p. 660, l. 2 *a. f.*). — D'autre part, il n'existe plus aujourd'hui, à Tanger, trace de différence de vocalisation entre les représentants dialectaux de خَلَق et de خُلِق; au contraire, dans l'Arabie du Sud où خُلِق apparaît dans le sens de «naître», il a une vocalisation de passif dialectal *ḥuluq* (cf. Landberg, *Daḏīna,* p. 77, l. 15; 405 *in fine;* Stace, p. 22, sub *born;* Reinhardt, p. 155, l. 18). En Algérie, le mot n'est guère employé dans le sens de «naître», que dans l'expression *melli-ḥlŏqt* «depuis que je suis né»; à Constantine, le verbe a dans cette expression une vocalisation dialectale passive *melli ḥluqt* qui s'oppose nettement à la vocalisation active

de *ḥlâq* «créer». Pour Tunis, Stumme donne, dans un texte poétique, le présent *iuḥlâq* «il naît» (*T.M.G.*, p. 106, l. 3, *a. f.*).

خم *ḥam* «brut, non travaillé» ne se trouve à Tanger que dans *šmāṛ-ălḥam* «de la cire vierge» (toujours à l'état construit; tandis que ap. Fumey, *Correspondances marocaines*, I, p. 83, n° xxxix, الشمع الخام; comp. Stace, *Voc.*, p. 185, شمع خام sub *raw-wax*); la prononciation du mot oscille entre *ḥām*, *ḥam* et *ḥam*^{m}; à Alger, on prononce *ḥām* dans *ṣambâṛ-ḥām* «ambre vierge»; et *ḥ*^{e}*rīr-ḥām* «soie grège» (Alger juif; comp. Dozy et Engelmann, p. 134; à Tripoli *kettān-elḥām* Stumme, *M.G.T.*, p. 73 l. 6); à Tlemcen, on prononce toujours *ḥemm* dans la seule locution où le mot est employé : *sĕkkûṛ-ĕlḥémm* «de la cassonade»; comp. aussi en andalou خمّ «crudus», ap. *Vocabulista*, p. 326. Il n'est pas douteux que le mot représente le persan خام emprunté par la langue ancienne et connu de la plupart des dialectes (cf. Dozy, I, 419; *Z.D.M.G.*, 1896, p. 63); il n'a rien à voir avec $\sqrt{\text{خمّ}}$ sur lequel cf. Landberg, *Daḍīna*, p. 1109; Rhodokanakis, *Ḍofâṛ*, II, p. 17.

حمر *ḥmīra* خميرة «levain» qui était déjà classique est seul employé aujourd'hui à Tanger comme dans toute l'Algérie. «Levain» n'est jamais *ḥmīr*; ce mot n'apparaît que dans le dicton *ʿlḥĕṛ ulḥmīr* «la grande fortune» que connaissent aussi la plupart des parlers algériens (cf. *Journal asiatique*, juillet-août 1904, p. 113) et où je vois une transformation, par l'influence de l'initiale du premier terme de la مزاوجة sur l'initiale du second, du classique خير ومير (cf. Ḥarīrī, *Maqāmāt*, I, p. 199).

خمس *mḥammsa* (*mḥam*^{m}*sa*), pl. *mḥammsăṭ* خمّسة, خمّسات, est le mot employé à Tanger pour désigner la main porte-bonheur appelée *ḥāmsa* à Alger, *ḥumsa* à Constantine, à Tunis (cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 173, note 2), et dans les parlers ruraux et bédouins d'Algérie, *ḥamsa* à Sfax (cf. Narbeshuber, p. 25), *ḥ*^{u}*mīsa* à Tlemcen; cf. Eudel, *Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord*, p. 81, 82; Doutté, *Magie et religion*, p. 326; Seybold, ap. *Z.D.M.G.*, 1909, p. 360-361.

خنش *ḥanš* «serpillière»; *ḥanša*; pl. *ḥnāši* «sac en grosse toile, semblable à la serpillière» (cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 712, *saco*) et plus spéciale-

ment «sac renfermant la planchette à Coran et les effets de rechange de l'étudiant», d'où le verbe dénominatif *ḥannəš* خنّش «mener la vie d'étudiant vagabond». Le substantif et le verbe sont passés dans le šelḥa (Stumme, *Taz.*, p. 186, 200). Beaussier ne donne pas le mot pour l'Algérie; *ḥanša* est cependant connu en Oranie avec le sens de «sac à livres»; il y est probablement emprunté aux parlers marocains. — Les mots خنش، خنشة doivent vraisemblablement être rapportés à خيش، خيشة (cf. Dozy, I, 416, 417) qui précisément n'existent pas à Tanger, mais se trouvent dans tous les parlers algériens avec le sens de «serpillière, toile d'emballage».

خنشش *ḥanšuš*, pl. *ḥnāš"š* خنشوش، خناشش «museau, groin» et de là «visage» dans un sens péjoratif; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 406, sub *hocico*. Le mot connu dans toute l'Algérie existe aussi en berbère (Destaing, *Beni Snous*, p. 195 : *aḥanžuž*; Biarnay, *Ouargla*, p. 313 : *aḥanšuš*); comp. aussi خشوش oriental, ap. Dozy, II, 649.

خنطڤر *ḥanṭăqēra* خنطاقيرة «magie blanche»; telle est la forme habituelle du mot à Tanger, tandis qu'en Algérie on a généralement *ḥanqălēra*. A Constantine et chez les ruraux du Tell algérois, le mot n'a le plus souvent que le sens affaibli de «ruse». — Il apparaît déjà dans la langue du moyen âge chez El-Būnī († 622), sous la forme خنقطيرية «formule d'incantation magique» et «cérémonie dans laquelle on récite cette formule»; cf. Doutté, *Magie et religion*, p. 98 et suiv. Je ne puis le rapprocher que de فلقطريات «écriture magique» = φυλακτήρια qui a donné dans la langue du moyen âge قلغطريات; cf. Dozy, II, 397; Fleischer, *Kleinere Schriften*, II, 733, 734; Vollers, ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 300; mais la disparition de ق et l'apparition de *ḥ* initial font sérieusement difficulté.

خنفر *ḥanfəra* خنفورة «museau d'un animal»; aussi «nez» (sens péjoratif). On emploie surtout dans ce dernier sens le pluriel *ḥnāfăr* (aussi dans le Sud marocain et au Sénégal, cf. *Houwāra*, p. 34, note bz; et Basset, *Mission*, I, p. 309; peut-être par analogie avec *mnāḥăr*, cf. *infra*, p. 474); cf. Beaussier, p. 186, خنفر «narine». Le diminutif *ḥnīfəra* est employé à Tanger dans l'expression *dd,ḥās ulḥnīfəra* الدحاس والخنيفرة qui désigne «la foule compacte». — Chez les ruraux des départements d'Alger et d'Oran, on a *ḥanfəra* «museau d'un animal» et aussi «visage» (péjoratif). Dans la plaine du Cheliff, *ḥanfəra* est aussi «une espèce de gros

chardon». En Tunisie, خنيفرة apparaît avec le sens de «grosse lèvre» (cf. *Dalîl*, p. ٨٨, ٨٩).

خو *ḫā خا «frère» est employé uniquement avec les affixes personnels (*ḥāi*, *ḥāk*, *ḥāh*, etc.); la conscience populaire ne conçoit que difficilement la notion générale de parenté sans acception particulière des individus entre lesquels la parenté existe : l'idée du «frère» en soi reste à peu près inexprimable; *ʿlḥū «le frère» ou *ʿl'aḥ* emprunté à la langue littéraire, qu'on obtient sur interrogation, n'apparaissent pas fréquemment dans la langue courante; on ne connaît guère à Tanger le «frère» d'une façon abstraite, mais toujours «ton frère» ou «son frère», etc. : «J'ai un frère» *ʿándi-ɣāḥd-ḥāi* (J'ai un mon frère); «Il n'avait qu'un frère» *kân ʿándo γēr-ḥâh ɣāḥed* (Il avait seulement son frère un unique); de même dans toute l'Algérie et comp. Spitta, *Gram.*, p. 86 *in princ.* Quand le mot est mis en relation d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, il apparaît encore avec l'affixe possessif de la 3e personne suivant la construction étudiée par Fischer, *Z.D.M.G.*, LI, p. 178 et suiv.: «le frère de Maḥboûb» *ḥâh-dˈmāḥḥûḥ*; cf. *sup.* بابا. — Ces particularités semblent inconnues aux dialectes du Sud marocain où «frère» est *ḫō* (cf. *Houwāra*, p. 70). — Le pluriel à Tanger est *ḥūṭ*, avec la série des pronoms affixes *ḥūṭi*, *ḥūṭĕk*, *ḥūṭo*, etc. Comme le singulier **ḥā*, le pluriel *ḥūṭ* mis en relation d'appartenance avec un nom prend l'affixe de la troisième personne (*ḥūṭo dˈmāḥḥûḥ* «les frères de Maḥboûb»); et il se construit dans une foule d'expressions avec l'affixe personnel : «J'ai trois frères» *ʿándi tlâṭa dḥûṭi*; «Combien as-tu de frères?» *šḥâl-ʿandĕk-dḥûṭĕk?* Cependant l'idée générale de «frères» est exprimable dans la langue courante : «Nous sommes de vrais frères» *ḥna-ḥûṭ*; «Il y avait trois frères» *kânǝ ṭlâṭa dˈlḥûṭ*. — *ḥūṭ* a visiblement été tiré des représentants dialectaux de إخوة munis des affixes personnels : *ḥūṭi* = إخوتي; *ḥūṭĕk* = إخوتك, le ĕ de إخوة n'étant plus senti que comme ṭ par le sujet parlant : *ḥūṭ* se retrouve dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 76, l. 1, *ḥūtĕk*), dans la plupart des dialectes algériens (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 411), à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 42, l. 24; p. 43, l. 3) et au Sénégal (cf. Reynier, p. 124, 125 *in princ.*). Le tlemcenien, l'algérois et le dialecte du Souf font exception, l'un avec un pluriel *ḫuā* (*loḫua*, *ḫuāia*, *ḫuāk*); le deuxième avec un pluriel *ḫāua* (*ʿlḫāua*, mais *ḫuāia*, *ḫuā-maḥbūb*), le troisième avec un pluriel *ḫuā* (*lóḫua*, *óḫūti*, *óḫūtĕk*); les dialectes

juifs d'Alger et de Tlemcen ont un pluriel *ḫuān* = اخوان (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 262). — Le diminutif est à Tanger **ḫēi*, qui n'est employé au singulier qu'avec les affixes *ḫēiši*, *ḫēišek*; il représente l'ancien أخَيّ qui apparaît sous la forme classique dans l'exclamation de douleur des femmes, lorsqu'elles pleurent la mort d'un proche : *a-uḫēiši* «Ô mon cher frère !» Le pluriel du diminutif est *ḫēišāṭ* qui s'emploie très bien avec une valeur absolue, sans affixes personnels : *mā-ḥnā illā-ḫēišāṭ* «Nous sommes de vrais frères les uns pour les autres». **ḫēi* est fréquemment employé dans le même sens et pour marquer la même nuance d'ironie comique que le français «compère». — Sur *aḫḫāi*, cf. *supra* p. 219.

خوخ *ḫōuǒḫ* خوّخ : 1° «creuser en grattant avec un instrument pointu» : par exemple, vider une noix ou un gland en n'en laissant que la coque; déboucher un canal obstrué par des dépôts durs; nettoyer les interstices des dents avec le cure-dents (*nĕbbāš*). Ce sens se retrouve dans les départements d'Alger et d'Oran; et des sens voisins de √خوخ apparaissent dans la langue du moyen âge; cf. Dozy, I, 410, 411, تخوّخ «devenir creux», مخوّخ «creux», et *Geogr. ar.*, IV, p. 230. A Tlemcen on emploie dans ce sens *ḫōḥa iḫōḥe*, part. pass. *mḫōḥe*; 2° «troubler l'esprit»; *mḫōuḫǒḥ* «qui a l'esprit troublé»; comp. Pedro de Alcala, sub *atreguado*, p. 108, l. 1. Le mot est connu dans ce sens à Alger, mais inconnu en Oranie; comp. خوخاء = احمق chez les lexicographes.

خود *ḫūdĕk* خودك, répété dans une énumération de substantifs ou d'adjectifs, «aussi bien... que» *ḫûdĕk-dˌssmid*, *ḫûdĕk-dŏṭṭḥĕn*, *ḫûdĕk-dˌzzrá* «aussi bien de semoule que de farine fine ou de farine de blé». L'impératif *ḫūd* «prends» خُذْ entre sûrement dans la composition de cette particule, qui a des équivalents dans divers dialectes maghribins; ainsi par exemple : *ḫūd*... *ḫūd* sans affixes, exactement avec le même emploi dans le Sud marocain (cf. Socin, *Marokko*; p. 48, l. 18); *ḫūḍha* «combien de» répété dans une énumération, chez les ruraux du Tell algérois : *ḫûḍha-ɣlém ḫûḍha-bgār dǒḥlu lĕssŏg* «Combien de moutons, combien de bœufs il est venu au marché !»; *mā-ḫūd*... *mā-ḫūd* avec les divers pronoms affixes, «tantôt... tantôt...» à Tlemcen, et *ḫōḍah*... *ḫōḍah* avec le même sens chez les ruraux d'Oranie (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 196, 197); enfin un équivalent apparaît aussi en hassania; cf. Basset, *Mission au Sénégal*, I, p. 384, خَوطْ glosé par سواء.

خير *ḥ̣ĕir* n'est pas usité à Tanger comme comparatif «meilleur», ni comme adverbe «mieux»; c'est *ḥsĕn* أحسن qui est généralement employé dans ces deux sens. Le mot n'est courant dans le dialecte que comme substantif, signifiant «bien», «bienfaits» et «abondance de fortune». Dans ce dernier sens, le mot a les pluriels *ḥ°i̯ūr*, *ḥ°i̯ūrăṭ* (pluriel composé marquant une nuance d'emphase) et *ḥĕirăṭ* : *ʿ°ṭăh-ăllăh ˘lḥĕir ulḥ°i̯ūr* «Dieu lui a donné une fortune abondante». On entend aussi parfois tous ces mots avec *ṛ* emphatique (*ḥ°i̯ūṛ*, *ḥ°i̯ūṛăṭ*, *ḥĕiṛăṭ*). Les deux premiers de ces pluriels ne me sont pas connus en Algérie. Le troisième est connu dans toute l'Afrique du Nord. Il est pris fréquemment dans le sens spécial de «biens de la terre» (comp. *Geogr. arab.*, IV, p. 231). Très souvent aussi, on spécifie que ce sont les «biens accordés par Dieu»; ainsi à Tanger: *˘lḥĕiṛăd-dsîdi-rbbí;* comp. Stumme, *M.T.G.*, p. 6, l. 7; *J.A.*, juillet 1904, p. 53, l. 13. — Dans le sens de «choses douces et agréables», خيرات est très fréquent dans la langue classique de l'éthique, et apparaît déjà dans le Coran (cf. IX, 89). Il est considéré par les lexicographes indigènes comme le pluriel, non de خير, mais de خَيِّرة, ce qui est en fait exact.

خيم *ḥ̣aiiĕm* خيّم avec l'accusatif, «faire à quelqu'un des compliments ironiques et exagérés»; *ṭḥaiiĕm ʿ°lā* à la V° forme a le même sens. — Inconnu en Algérie.

د (د et ذ)

داب *dāḍ̣a* «maintenant». Ce mot, si usité à Tanger, n'apparaît guère dans le Sud marocain, où l'on retrouve les équivalents des *dĕṛu̯ăq*, *ḍâ-ṛu̯ọk*, etc. algériens = الوقت ذا (Socin, *Mar.*, p. 24, l. 12, *drūq; drūk*, p. 30, l. 4; *Houwāra*, généralement *drog, drok* ou *drūga*, p. 28, note az; rarement *dāba*, p. 58, l. 7; parfois *dāba drōg*, p. 44, l. 12; des équivalents de *drok* se retrouvent au Sénégal et dans l'Arabie du Sud; cf. Reynier, p. 96; Stace, p. 115, sub *at once*). En Algérie, *dāḍ̣a* n'apparaît que dans les parlers juifs de Tlemcen et d'Alger et dans quelques expressions seulement du dialecte arabe de Tlemcen : *mĕn-dāḍ̣a-u̯ŭždíd* «dorénavant»; *mĕn-dāḍ̣a ṭḷṭ-īi̯ām* «d'ici à trois (quatre, cinq, etc.) jours». On peut tenir pour à peu près certain qu'il est en marocain un apport andalou (cf. Dozy, I, p. 419, دأب; p. 483, ذاب; Fleischer, *Klein. Schriften*, II, p. 507, 508; chez Ibn Guzmān,

IMPRIMERIE NATIONALE.

où le mot est fréquent, ذاب). Son origine demeure pour moi obscure. L'explication de Hartmann (ap. *Zeitschrift f. Assyriologie*, XIX, p. 364) par بِهِ إِذَا est la plus acceptable, sans être cependant entièrement satisfaisante.

داك *dāk*, *dīk*, représentant ذاك masc. de la langue classique, ذيك féminin post-classique, sont employés à Tanger, comme adjectifs démonstratifs s'appliquant aux objets non rapprochés, indifféremment, sans distinction de genre et de nombre; des deux, c'est *dīk* qui est le plus courant : *dīk-ˇṛṛâžəl* «cet homme-là», *dīk-ˇlmᶜṛâ* «cette femme-là», *dīk-ˇṛṛžâl* «ces hommes-là»; mais *dāk* est parfaitement possible dans les trois cas; *dūk* (plur.) est possible seulement avec un substantif pluriel, et n'est pas en somme très employé. — *dāk*, *dīk*, *dūk*, dans le dialecte, peuvent être suivis non seulement d'un nom pourvu de l'article, mais très fréquemment aussi d'un nom déterminé par autre chose que par l'article (nom propre, nom à l'état construit, nom pourvu d'affixe personnel) : *dāk-ˇḥmed* «cet Aḥmed-là»; *dīk-ḥeⁱna* «notre frérot en question»; *dūk mṷálin-ˇddâr* «ces maîtres de la maison»; cf. *infra* p. 484, sub هذا. — *dāk*, *dīk*, *dūk* ne sont jamais pronoms démonstratifs; *hăḏăk*, *hăḏīk*, *hăḏūk* sont seuls possibles dans cet emploi, la distinction des genres et des nombres étant rigoureusement observée : *hăḏăk* est pour le masculin singulier, *hăḏīk* pour le féminin singulier, *hăḏūk* pour le pluriel : *haḍâk-ˇlli-žâ* «celui-là qui est venu»; *haḍīk-ˇlli-žâṭ* «celle-là qui est venue»; *hāḍúk-ˇlli-žáu* «ceux-là qui sont venus»; *haḍâk hṏṷá* «c'est celui-là»; *hāḍik-hṛṭá* «c'est celle-là»; *hâḍuk-hṷma* «ce sont ceux-là».

دبر Cf. ضبر.

دبز *dḅěz* (*dᶜběz*) «bonder; bourrer pour remplir» : *ṷaḥᵃ-lbˇṣṭâm mědᶜḅúz-ḅˇlflús* «un porte-monnaie bondé d'argent». Ce sens n'apparaît pas, à ma connaissance, en Algérie, où du reste la Ire forme de ce verbe n'est guère employée; cependant, dans quelques régions du Nord constantinois, on connaît *dᶜbez*, avec le sens de «donner des coups de poing», qui, dans la plupart des parlers algériens, appartient à la IIe forme *debbez*. Au Sénégal *dbez* apparaît avec le sens de «battre les céréales» (cf. Reynier, p. 210 *in fine*). — A la VIe forme, *ṭdāḅěz* (*ddāḅěz*), masdar *ṭdāḅīz* (c'est-à-dire تفاعيل par analogie de تفعيل de la IIe forme), signifie à Tanger «se battre réciproquement», ou «se dis-

puter réciproquement», ou, construit avec *mrā*, «se battre» ou «se disputer» avec quelqu'un. Ce verbe est très employé à Tlemcen et Nedroma avec les mêmes sens qu'à Tanger; il est compris mais très peu employé à Alger et Constantine, inusité dans la plupart des parlers du Sud algérois et constantinois; le Maghreb oriental semble l'ignorer. En revanche, il est très courant chez les ruraux du Tell algérois et oranais avec le sens de «se battre (surtout à coups de poing)». Le mot semble bien un dénominatif du suivant.

dĕḅza, pl. *d'ḅĕz* et *dĕḅzāṭ* دبزة «poing; coup de poing», et aussi «dispute». Le mot est très répandu avec les sens de «poing; coup de poing» dans les parlers algériens, même dans certains d'entre eux où *ddābĕz* n'est pas usité; il est cependant ignoré de divers parlers du Sud algérois et constantinois, et ne semble pas connu non plus du Maghreb oriental. Quel rapport soutient-il avec دبّوز ? C'est ce qui sera examiné sous ce dernier mot.

dĕbbŭz et *dĕbbūza*, pl. *dḅāḅĕz* دبّوز, دبّوزة, دبابز «bâton court, terminé par une massue». En Algérie, l'aire d'emploi de ce mot est très vaste mais très discontinue. Il apparaît dans des parlers géographiquement assez éloignés, et manque dans les parlers des régions intermédiaires. On le trouve dans la plus grande partie du Nord constantinois, où, parfois, on distingue *debbŭz* «gros bâton» de *debbūza*, «petit casse-tête»; ainsi à Collo, el-Milia, Mila, Guelma, etc. Il est aussi connu dans la Mitidja; en Oranie, dans les régions de Mazouna, Relizane, Saint-Denis-du-Sig; mais il est inconnu à la majorité des parlers du Tell oranais et algérois; dans la région de Nedroma, on trouve la forme berbérisée *ădĕbbŭz* avec le sens de «pilon»; aussi en zouaoua *adebbŭz* «massue». Il faut sans doute rattacher à ce mot le *dabbūza* «bouteille» du Maghreb oriental (cf. Stumme, *T. G.*, p. 165; *M. G. T.*, p. 297; connu aussi avec ce sens dans le Nord-Est constantinois, mais comme terme d'argot); mais à Tunis, ce n'est pas *debbŭz* qui est employé dans le sens de «bâton casse-tête»; c'est *debbūs* (cf. Stumme, *T. G.*, p. 66; pour Souq el-Khemis on me donne *debbūs* «gros bâton», *debbūsa* «petit casse-tête»; cf. toutefois دبّوز ap. *Mawālim*, IV, p. 232, l. 5; Beaussier, p. 193); et دبّوس non enregistré par Beaussier se retrouve en Algérie, dans le Sud algérois et constantinois. دبّوس est connu dans les dialectes orientaux (cf. Littmann, *Beduinenerzählungen*, II, p. 36; Bauer, *Palästinens. Arab.*, p. 64, l. 7; Littmann, *Arab. tales*, دبّوس et دبّوسة, p. 179, l. 4; Socin, *Dīwān*, I, Excurs B, 5),

au Sénégal et dans l'intérieur de l'Afrique (cf. Basset, *Mission*, I, p. 288 *in fine*; Fr. Marie-Bernard, p. 71; Kampffmeyer, *Studium der ar. Beduinendialekte Innerafrikas*, p. 217); il est maltais (Falzon, p. 50) et était andalou (*Vocabulista*, p. 294, sub *clava*).

Le mot دبّوس avec le sens de «massue» appartient au reste à l'arabe ancien (avec le pluriel دبّوسات, ap. *Aγānī*, VI, p. 73, l. 7, *a. f.*, que me signale Nöldeke). Il figurerait même, d'après les lexicographes indigènes, dans un vers du poète antéislamique Laqīṭ ben Zurāra. Il est passé de l'arabe en éthiopien (ደቡስ, et ደንቡስ avec différenciation de la médiale géminée). Aucune étymologie plausible ne peut l'expliquer à l'intérieur de l'arabe; et de ce fait, les lexicographes indigènes le dénoncent comme mot étranger. On l'a expliqué comme un emprunt ancien du turc, osmanli طوپوز, djagataï توپاز «masse d'armes» (cf. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 306), qui, a une époque récente, a été réemprunté sous la forme *toppūz*, avec le même sens, par certains parlers arabes mésopotamiens (cf. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 257, l. 1; *dombūz* de Oppenheim, *Vom Mittelmeer*, II, p. 103, s'explique peut-être par une contamination récente par طوپوز de دبّوس ou mieux du دنبوس enregistré par Meissner, *Neuarab. Gesch.*, p. 122). Mais la présence de دبّوس dans un vers antéislamique empêche, comme me le fait observer Nöldeke, de considérer le mot, sous cette forme, comme un emprunt direct au turc. Peut-être faut-il supposer l'intermédiaire du persan دبّوس qui a la même forme que l'arabe, et le même sens; la vérification de cette hypothèse exigerait la connaissance exacte, qui me manque, de l'histoire du mot dans les parlers turcs et en iranien. — A propos du maghribin *debbūz*, il se pose une série d'autres questions auxquelles il n'est pas actuellement facile de répondre. On pourrait admettre, à première vue, que *debbūz* offre une forme dialectale ancienne, plus proche de طوپوز, et que l'existence, dans le Maghreb, d'une variante de دبّوس avec finale sonore *z* confirme l'hypothèse de l'étymologie turque proposée. Mais les difficultés commencent, lorsque l'on examine les rapports de دبّوز avec les autres rejetons maghribins de √دبز. C'est d'abord le *debbūza* «bouteille» du Maghreb oriental qui semble énigmatique. On peut vraisemblablement supposer que cette dénomination a son principe dans un rapprochement (humoristique ?) entre la forme du récipient et la forme de la «massue»; mais il reste à expliquer pourquoi *debbūza* avec *z* apparaît au Maghreb précisément dans des parlers où le nom de la massue est *debbūs* avec *s*, et non *debbūz* avec *z*.

La solution de ce petit problème est sans doute à chercher sur le terrain des emprunts interdialectaux. Ce n'est, au reste, qu'une hypothèse actuellement invérifiable; la copénétration ancienne et récente des vocabulaires, dans les parlers arabes nord-africains se revèle de plus en plus clairement au fur et à mesure que progressent les études de dialectologie maghribine; mais l'immense majorité des faits de détail qui en relèvent restent encore à rechercher et à établir. — Les rapports de *debbūz* «bâton casse-tête» avec *debza* «poing» ne s'établissent pas non plus nettement. On pourrait cependant admettre que la dénomination de *debza* a été donnée au «poing fermé» par comparaison avec la «tête ronde de la massue» (comp. à l'inverse دبزة «poing» servant à caractériser la forme de la tête du bâton-massue, ap. Delphin, *Textes*, p. 13, note 10; p. 101, note 4); *debza* maghribin nous offrirait une variante dialectale de l'énigmatique *dábăsa* «petite massue» de certains parlers orientaux (cf. Socin, *Dīwān*, I, *Excurs* R, 6; pour l'accentuation du mot, III, § 91, *f*: est-ce le djagataï توپاڑی?); et دبزة serait dans la même relation phonétique vis-à-vis de دبسة, que دبّوز vis-à-vis de دبّوس. — Enfin, il semble très douteux qu'il faille rattacher à une origine commune *debbūz*, *debza* et le verbe *dbĕz*. On ne saurait guère considérer *dbĕz* comme tiré d'un de ces deux substantifs; d'une part, en effet, il est extrêmement rare que les dialectes maghribins utilisent la 1re forme aux fins de formation dénominative. D'autre part, les sens de *dbez*, «bonder» en tangérois, «battre les céréales» en hassania (et précisément dans un parler où l'on a *debbūs* «massue» et non *debbūz*), n'offrent avec ceux de *debbūz* et de *debza* que de lointains rapports. — Je conclurai sous toutes réserves que √دبز «battre, bourrer, fouler» est peut-être un élément ancien du vocabulaire purement arabe, non enregistré par les lexicographes (comp. دبل, دبأ, le syrien ܕܒܟ ap. Dozy, I, p. 424; l'andalou دبّز, ap. Pedro de Alcala, p. 214, l. 10); qu'il n'a rien à voir originairement avec دبسة — دبزة, ni avec دبّوس — دبّوز; mais que c'est précisément par l'influence contaminante de √دبز que دبّوس — دبسة, avec *s* sourd, sont passés dans le Maghreb à دبّوز, دبزة, avec *z* sonore.

دبلج *dĕḅlīž*, pl. *dḅālĕž* دبالج دبلج «large bracelet en métal»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 149, sub *brazalete*. Le mot se retrouve en šelḥa (*ddublīž*, ap. Stumme, *Tazerw.*, p. 176). Il représente, avec la dissimilation de sonantes *ml* > *bl*, un دملج, voisin du دملوج attesté dans la

langue classique, connu des dialectes orientaux, et aussi du désert de Libye, et de l'intérieur de l'Afrique (cf. Falls, *Beduinenlieder der Libyschen Wüste*, pièce 81, vers 74; pièce 96, vers 5, etc.; Kampffmeyer, ap. *Mitteil. des Seminars*, 1899, II, 2, p. 152 *in fine*). La forme dissimilée se retrouverait dans le Maghreb oriental; cf. Eudel, *Dictionnaire des bijoux*, p. 44, 45. Personnellement, le mot ne m'est connu, en Algérie, que dans le parler du Souf, sous la forme à métathèse *medlež* «bracelet en argent». — Il est intéressant de constater que ce vieux mot éthiopien, ayant connu une métathèse à son entrée dans le vocabulaire arabe, n'a pas maintenu sans altération, dans les dialectes modernes, la forme qu'il avait reçue dans la langue classique (cf. Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, p. 56; Nöldeke, *Neue Beit.*, p. 53).

دخم *mdăḥḥăm*. مدخّم «excellent; de première qualité». Ce mot, inconnu aux dialectes algériens, reporte à classique √فخم; on entend au reste, avec *ḍ* = ض conservé, *mḍăḥḥăm* à côté de *mdaḥḥăm* (Lerchundi, *Voc.*, p. 639, sub *primero*, *primoroso* donne مدخّم; mais Blanc, ap. *Arch. Mar.*, XI, p. 455, écrit *mdăḥḥĕma*). On dit aussi à Tanger dans le même sens *tʿdḥĕm-ʾl-ʿála* (expression littéraire) = التفخيم الأعلى.

دُرّ *dĕrra*, pl. *drĕr* et *drūr* درّة, درر, درور: 1° «chiffon d'étoffe blanche», aussi «drapeau blanc qu'on hisse le vendredi au *ġundāri* (mât du minaret, Alger *ḳundāri*)». Le mot ne se retrouve en Algérie avec le sens de «lambeau d'étoffe» qu'à Nedroma et à Tlemcen. A Fez *dĕrra* a le sens de «mouchoir» (Kampffmeyer, *Texte aus Fes*, p. 11; Lerchundi, *Vocab.*, p. 577, sub *paño*, *pañuelo*). Chez les Khlot, le mot se retrouve sous la forme *durra* avec le sens de «mouchoir de couleur» (*Arch. Mar.*, IV, p. 81; comp. aussi Budgett Meakin, *The Moors*, p. 364, *dirra* «mouchoir de soie et d'or de la mariée»). En Andalousie *derre*, pl. *direr*, était «natte» (Pedro de Alcala, p. 246, l. 1); et peut-être le mot a-t-il quelque rapport avec le *dorre* «drap jaune» signalé par Dozy, *Noms de vêtements*, p. 179, note 1. D'autre part, en Algérie, je connais le mot avec le sens de «queue de lézard de sable» dans le Sud algérois, «queue d'oiseau» à Constantine. — 2° «longue parcelle de terre, planche mise en culture maraîchère»; ce sens se retrouve en Algérie à Médéa, à Larba des Beni-Moussa (Tell algérois) et probablement ailleurs.

دربل *dĕrbăla* دربالة «vêtement long (*žĕllăb* ou *sĕlhăm*) usé, troué et rapiécé»; un vêtement court (*bĕdiĕa* ou *žăbădŏr*, c'est-à-dire «gilet» et

«veste») qui serait dans cet état ne serait pas dénommé *dĕrḥāla*. Le mot est un des vocables caractéristiques du Maghreb. Il se retrouve du Sous à Tripoli (cf. *Houwāra*, p. 32, note bn; Stumme, *M.G.T.*, p. 57, l. 26, 28) et aussi en Zenaga avec le sens de «gilet» (Basset, *Mission*, I, p. 123). Le *Tāǧ* l'enregistre comme mot populaire avec le sens de «habit grossier des mendiants» (VII, p. 321 *in fine*). — En Algérie, on emploie dans plusieurs parlers la forme masculine *dĕrbāl* (aussi passé sous cette forme en šelḥa, cf. Stumme, *Taz.*, p. 157). Le pluriel *drāḥĕl* a, à Tanger comme en Algérie, le sens de «haillons».

mdĕrḥel مدرحل «en loques (vêtements)»; aussi «habillé de loques».

درج Cf. طرج.

دردب *dĕrdĕḥ* «faire dégringoler une chose»; à la II^e^ forme *ddĕrdĕḥ* (تدردب) «dégringoler en roulant le long d'une pente»; comp. Lerchundi, *Voc.*, sub *rodar*, p. 703. Le mot était déjà andalou avec ce sens (cf. Dozy, I, 432); et *ddĕrdeḥ* «dégringoler» est connu à Tlemcen; dans le reste de l'Algérie, le mot m'est inconnu avec cette signification; mais chez certains ruraux d'Oranie, je connais avec le même sens *ḍaḥreb;* peut-être peut-on en rapprocher les *derba*, *dderba* de divers parlers algériens et du tunisien qui ont des sens voisins de *dĕrdĕḥ* et *ddĕrdĕḥ* tangérois (cf. Beaussier, p. 197; *T.M.G.*, p. 90, n° 22; p. 94, n° 24; certains lexicographes classiques enregistrent تدرباً avec la signification de «rouler comme une boule»); comp. aussi le syrien دركب ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 189, note 1. — *ddĕrdeb* est au Souf «être suspendu»; ailleurs en Algérie, *dĕrdeb* est «trépigner» (cf. Beaussier, p. 197) et aussi «faire la *dĕrdba* en parlant des nègres»; aussi à Tanger *dĕrdba* دردبة «séance des nègres *gnāwa* (cf. *supra*, p. 205) avec danses, chants accompagnés au tambour et aux castagnettes en fer». Ce sens du mot se retrouve dans les trois départements d'Algérie; cf. Bel, *La population musulmane de Tlemcen*, p. 13 et pl. XIII. La *dĕrdba* de Tanger et d'Algérie est probablement à identifier avec la دبدبة السودان de Maqqarī II, ٣٣, l. 4; cf. aussi chez les lexicographes indigènes دردأب «bruit du tambour»; et Růžička, *Kons. Dissimilation*, p. 120.

دردش *dĕrdĕš* «moudre grossièrement» ou «concasser». Le mot est inconnu en Algérie, avec ce sens; c'est *dešdeš* دشدش qui y exprime la même

idée; il est vraisemblable que *dṛdṛš* offre une contamination de دشّش (cf. *infra*, sub دشّ) par درس ou par le dialectal *šṛṛṛd* qui a à peu près le même sens «moudre grossièrement».

dṛdūš دردوش «maïs (ou orge) grossièrement moulu et non passé au tamis»; inconnu en Algérie.

درز *drāz*, pl. *drāzāt* دراز «métier à tisser, boutique de tisserand». — *dṛṛāz*, pl. *dṛṛāzīn*, دزّاز, درّازين «tisserand»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 771, sub *tejedor;* et les détails techniques de *Arch. March.*, II, 98 et suiv. — L'emploi du mot *drāz* dans ce sens est géographiquement bien délimité; il appartient au Maroc et aux villes de l'Oranie (Tlemcen, Nedroma, Mazouna); comp. *J.A.*, 1904, p. 52, l. 11; Delphin, *Textes*, p. 194, note 55. Beaussier enregistre دزّاز pour l'Ouest de l'Algérie et le verbe دزّ que personnellement je n'ai pas entendu employer. — A mon sens, le modeste *drāz* du Maghreb occidental moderne procède historiquement du طراز califien, et le premier mot, au point de vue phonétique, n'est qu'une variante dialectale du second. طِراز désigne en Orient, dès une époque ancienne, une manufacture de tissus de soie, soit pour l'usage particulier des califes, soit pour l'usage de tout le monde (طراز الخاصّة, طراز العامّة, cf. Aly Bey Baghat, *Les manufactures d'étoffe en Égypte au moyen âge*, Le Caire, 1904; comp. Ibn Ḫaldūn, *Prolégomènes*, II, p. 66 et suiv.; Maqrīzī, *Sultans mameluks*, II$_2$, p. 74 et suiv.). Le mot طراز connu en Espagne dans le sens de manufacture royale ou de manufacture privée (cf. Idrīsī, p. 339) pour le tissage de la soie, désigne dans le *Qirṭās* (éd. Tornberg, p. 26) un «métier à tisser toute étoffe». Quant à l'équivalence درز et طرز, elle ne fait pas grande difficulté; il est à présumer qu'à côté de la forme classique طرز de cette racine empruntée, un درز plus proche du mot persan a toujours existé, au moins dans la langue populaire, avec une signification parfois un peu différente; il est remarquable que les lexicographes arabes connaissent بنو درز dans le sens de «tisserands et tailleurs»; cf. *Lisān*, *Tāǧ* et comp. pour la Syrie Almkvist, *Kleine Beiträge zur Lexicographie des Vulgärarabischen*, p. 18. Le même flottement entre طرز et درز apparaît dans les textes maghribins de basse époque; d'une part le *Bustān fi-ḏikr el-'auliyā' bitilimsān* a طراز «atelier de tisserand» (éd. d'Alger, p. 38, l. 12; p. 39, l. 6); d'autre part un monument épigraphique tlemcenien du XVIII^e siècle a دراز dans le même sens (cf. *Rev. afr.*, 1861, p. 171); aujourd'hui encore, le berbère des Beni-Snous a *adrraz* «brodeur (Destaing, *Beni*

Snous, p. 187); mais *Salṷat el-'anfās* a طرّاز «tisserand» (III, p. 113, l. 24, 25).

ذرع *draʿ* subst. masc. : 1° pl. *d'ṛʿ'ĭn* «bras». La voyelle longue de la forme ancienne ذراع est abrégée dans la prononciation courante du dialecte, d'où le pluriel analogique *d'ṛʿ'ĭn* qui est dans la même relation vis-à-vis de *draʿ* que *ṛ'žlĭn* (pluriel, ancien duel) vis-à-vis de *ržĕl* (cf. *infra*, p. 309); comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 59; Fischer, *Mar. Sprichwörter*, p. 11 et 42. D'autre part la forme *draʿ* à voyelle brève n'apparaît pas avec les affixes personnels; c'est *drāʿ* avec voyelle longue qui est conservé, mais avec le sens de «les deux bras» (*drāʿe* «mes bras», *drāʿo* «ses bras», etc.) à moins qu'on ne spécifie qu'il s'agit du bras droit ou du bras gauche : *drâʿo d'limān* «son bras droit»; *drâʿo d'ṣṣmâl* «son bras gauche». — Quant à *d'ṛʿ'ĭn* il est employé : α. dans le sens de «les deux bras d'un individu»; mais il ne prend jamais les affixes personnels : *dd'ṛʿ'in-diâlo* «ses deux bras», jamais **d'ṛʿēh*; β. comme pluriel, à l'exclusion de *drāʿ* : «Je n'ai pas trois bras!» *ma-ʿándiš tlâṭa-ddĕṛʿ'ĭn*; comp. *infra*, رجل, عين, p. 309 et 399. — Un autre pluriel *dĕṛʿān*, connu dans certains parlers algériens comme dans le Maghreb oriental, n'apparaît à Tanger que dans l'expression *mšŏmmâṛ ʿlā-d'ṛʿānǫ* «ayant retroussé ses manches sur ses bras». — 2° «coudée» (synonyme *qâla*, comp. Fischer, *loc. cit.*; *Revue africaine*, 1861, p. 22 et suiv.; W. Marçais, *Musée de Tlemcen*, pl. II, 1; Dozy, II, p. 296). Dans ce sens, le mot a un pluriel *drūʿ*, et un duel *d'ṛʿāin* (*d'ṛʿāĭ'n*) avec la terminaison *āin* (*āin ĕin*) qui caractérise les duels des noms de mesure de temps, de monnaie, de longueur, de capacité, de poids dans divers dialectes citadins de l'Afrique du Nord (ainsi à Tlemcen, Rabât, Alger).

درق *dĕṛṛoq* construit avec l'accusatif et *mĕn* : 1° «abriter quelqu'un de; dérober quelqu'un à la vue de»; 2° «s'abriter de; se dérober à la vue de». Le verbe dans les dialectes d'Algérie n'a que le sens actif; le sens réfléchi n'existe que pour la v^e^ forme *ddĕṛṛoq* (*ddĕṛṛog*) qui à Tanger sert à exprimer une nuance un peu différente : «chercher à s'abriter».

درڤل *dĕṛgĕl* «faire avec les pieds en marchant ou surtout en dansant lourdement un bruit irrégulier»; *durgĕila* دُرْڤِيلة «toupie lourde et qui tourne mal»; inconnus en Algérie. Au Souf, *dĕṛgel* est «faire rouler», et *dergāla* «cerceau d'enfant»; comp. sur دركل, درڤل «danser», دِركلة

«sorte de jeu», *Tāǧ*, *Lisān*, *Nihāia*, *s.v.*; *Z.D.M.G.*, 1897, p. 189, note 1. En maltais *dirgla* est «bruit, tumulte» (cf. Falzon, p. 58). Dans le Nord constantinois, *dṛgṛl* apparaît dans l'expression *dṛgṛlha* «Il a fait la noce».

دزى Cf. امنضرى.

دش *dᵢšāuš* دشاوش : 1° «deuxième farine»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 749, sub *soma, harina segunda.* Après la mouture, on enlève la farine fine (*ttḥén-ᵛssḍfi*) et le gros son (*ᵛnnuḥḥḍl*) et ce qui reste s'appelle *dᵢšāuš;* on en fait une sorte de pain qui s'appelle *dᵛšṵāša* (*dᵢᵛšṵāša* دشواشة). Ce mot est complètement inconnu en Algérie. Étymologiquement, encore qu'il soit aujourd'hui féminin singulier dans la langue de Tanger, il est vraisemblable qu'il faut y voir un pluriel péjoratif فعاول de دشيش (جشيش). De fait *dᵢšīša* (*tšīša*) est à peu près exactement chez les ruraux d'Oranie ce qu'est *dᵢšāuš* à Tanger (cf. Delphin, *Recueil de textes*, traduction Faure-Biguet, p. 61); mais à Tanger, *dᵢšīš* (jamais *tšīša*) est tout autre chose, à savoir du grain moulu, non tamisé et non bluté, et accommodé avec de l'eau, du sel et du beurre (comp. Dozy, I, p. 442).

دغر *dǫγri* دغرى «tout droit»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 674, sub *recto.* Encore que le turc دوغرى soit pour ce mot, bien connu des dialectes orientaux, la seule étymologie plausible, il demeure surprenant qu'il soit employé dans le Maghreb, de Tripoli au Tazerwalt (Stumme, *Taz.*, p. 176), et que les dialectes sahariens en fassent un usage courant. Le mot est très vraisemblablement bien antérieur dans les parlers maghribins à l'arrivée des Turcs à Alger; une fausse connexion établie par la conscience populaire avec √دغر (très commun chez les ruraux et bédouins dans le sens de «pousser, piquer avec un bâton, pour faire marcher») lui a peut-être aussi permis de s'acclimater facilement.

دغى *dǫγia* دغيا «immédiatement; promptement»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 645, sub *prontamente;* 479, sub *luego;* 427, sub *incontinenti;* Fleischer, *Klein. Schriften*, III, p. 431. Le mot est inconnu aux dialectes algériens; on le comprend cependant, sans l'employer, à Nedroma.

دفّ *dᵉff*, pl. *dfūf:* 1° «tambour de basque carré», comme en Algérie, mais l'objet (et par suite le nom) bien connu dans d'autres régions du

Maroc (cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 576, sub *pandero; Arch. Mar.*, VIII, p. 190, note 3; Hoest, *Nachrichten*, p. 261, écrit ضيف et donne à la planche XXXI n° 6 une reproduction de cet instrument qui ne vaut pas pour l'Algérie; Budgett Meakin, *The Moors*, p. 203, écrit aussi *dif*) n'est pas usuel à Tanger, non plus qu'à Tlemcen; 2° «battant du métier à tisser» (cf. Joly, ap. *Arch. Mar.*, XV, p. 106); ce sens, non indiqué par Beaussier, se retrouve dans la plupart des parlers algériens, en maltais (cf. Falzon, p. 50) et dans les parlers orientaux (*Z.D.P.V.*, VIII, p. 180); 3° dans le dicton de ʿabd er-Raḥmān el-Meždūb donné plus haut, p. 25, l. 17, *dĕff* m'a été expliqué par «coup donné avec la paume de la main ouverte» (contra de Castries, *Gnomes de Sidi Abd er-Rahman*, p. 15); mais le mot n'est pas usité dans ce sens dans la langue courante de Tanger; cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 297; Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 475.

dĕffa, pl. *dfĕf* دفّة, دفف «battant de porte»; le mot se retrouve avec cette signification dans le Sud du Maroc (Socin, *Mar.*, p. 16, note 52), dans toute l'Algérie et déjà en andalou (cf. Dozy, I, 477; Eguilaz y Yanguas, *Glos.*, p. 63, *adufa;* le diminutif دُفينة ap. Pedro de Alcala, p. 359, l. 22).

دفر *dfĕr*, pl. *dĭfʿrīn*, «ongle»; je n'ai jamais entendu à Tanger le représentant de classique ظفر qu'avec *d* non emphatique. Le pluriel en *īn* est dû à l'influence analogique des anciens duels devenus pluriels pour les noms de parties doubles du corps; il ne se construit jamais directement avec les affixes personnels : *ddĭfʿrīn diālo* «ses ongles», et non **dĭfʿrēh*. Au contraire, en maltais, où *dofrein* s'emploie comme pluriel, la construction directe avec les affixes personnels est possible (cf. Stumme, *Malt. St.*, p. 50, l. 34, *dofreiḥ* «ses ongles»).

دفع *dĕffaʿ* دفّع construit avec la préposition *l* «viser quelqu'un par une allusion blessante»; inconnu dans ce sens en Algérie.

دقّ *doqq* «manière d'être» (mot à mot : «frappe») : *ddóqq-ʿlālĭhi* «la manière de s'y prendre des ṭolbas»; *fḥāl-ddóqq* «comme, du même type que» (جى حال الدق) construit avec la préposition *d* est très courant à Tanger; comparable comme procédé d'expression au *kī-šyul* «à la façon de» des parlers algériens, et au *zei-kasm* de Palestine (cf. Bauer, *Pal. Arab.*, p. 166, l. 3). Ce sens et cet emploi de دقّ sont inconnus en Algérie.

dĕggăg, pl. *dĕggāgĭn* دقّاق «joaillier qui fabrique des bijoux d'argent» (synonyme *nqăiri* qui est un فعائلي dialectal tiré de *nɵqra*; cf. *infra*, p. 480). Le mot *sɛ̄iăγ* que Lerchundi donne seul sous *joyero* (صيّاغ) est actuellement peu usité à Tanger, mais a antérieurement donné son nom à la grande artère centrale de la ville *ssɛ̄iăγɛ̄n*. *dĕggăg*, avec la prononciation de *g*=ق, est un emprunt aux parlers ruraux; le mot se retrouve avec le sens de «joaillier» chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et de Constantine (cf. Doutté, *Texte oranais*, note 83); dans le Tell oranais, le mot consacré pour «faire des bijoux» est *degg idugg*. — Lerchundi (*Voc.*, p. 57, sub *alhaja*) donne دقّ pour «bijoux d'argent»; le mot n'est pas usité à Tanger; mais il doit se trouver dans le Sud marocain, puisqu'il est passé précisément avec ce sens dans le berbère de l'Atlas (cf. Boulifa, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 346).

دقم *dqum* (*tqum*), pl. (rare) *duqmĭn*, دقم, دقين «bouche»; employé à côté de *fumm*. Le pluriel *duqmĭn* est dû à l'influence analogique des anciens duels de noms de parties du corps doubles, devenus pluriels dans le dialecte; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 143, sub *boca*. Le mot ne m'est pas connu en Algérie; il était courant en andalou (Pedro de Alcala, p. 117, l. 7 et 8, *dúcam* et *dúqm*; *Vocabulista*, p. 505, دُقَم sub *os*; Ibn Guzmān, 42ᵇ, l. 10; 43ᵃ, l. 14; Ibn-ʿĀṣim, *Ḥadāiq*, cahier 30, p. 1, l. 7), et apparaît dans le dialecte de l'Oman avec le sens très proche de «visage» (*dqúm*, pl. *daqame*, ap. Reinhardt, p. 74, l. 3; mais *duqmek* «ta barbe», p. 296, l. 9). L'identification avec دقن proposée par Vollers, *Z.D.M.G.*, 1895, p. 498, me semble peu satisfaisante. — Beaussier donne (p. 205) دقّيمة «bavette» qui est peut-être à rapprocher de دقم «bouche» marocain et andalou.

دكن *dukkāna*, pl. *dkākĕn*, دكاكن دكّانة «banquette en maçonnerie de pierre ou de brique»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 631, *poyo de piedra*. Le mot apparaît déjà avec ce sens chez les auteurs du moyen âge (cf. Dozy, I, p. 454); il se trouve à Alger, Tlemcen, Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, § 65); à Laghouat, «banquette en briques crues» et aussi «marche d'escalier». A Nedroma, *dukkāna* est «soupente de débarras sous l'escalier»; et à Constantine, «sorte d'alcôve basse dans laquelle on met les provisions et sur laquelle on empile les couvertures». — La forme masculine دكّان, connue de la langue ancienne dans le sens de «estrade», est donnée par Beaussier comme synonyme de *dukkāna* (p. 206, دكّان «banc en pierres»). Dans le sens de «boutique» ce mot est inconnu en

Algérie, à Tunis et dans le Nord marocain; *ḥānūt* est seul employé (cf. *supra* p. 269); mais *dukkān* «boutique» doit se trouver dans le Sud marocain puisqu'il est passé en šelḥa (cf. Stumme, *Taz.*, p. 158, *adukkān* «Laden»); d'autre part il est courant à Tripoli (*dukkᵃān*).

دلك *dlẹ̆k* : 1° «masser au bain maure»; aussi dans toute l'Algérie; 2° «pétrir la pâte»; inusité dans ce sens à Tlemcen et à Alger, mais employé dans le Sud algérois et chez les ruraux d'Oranie (cf. Delphin, *Textes*, p. 213, note 16); nom d'action *dlīk*.

dẹ̆lka دلكة «masse de la pâte qu'on est en train de pétrir».

دلم *dˡlĕm* «chêne-liège» dans le Nord marocain; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 50, sub *alcornoque;* Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 370; *Arch. Mar.*, XVII, p. 168; toutefois, à Tétouan, *dlem* serait le nom de «l'osier» et du «saule», suivant *Arch. Mar.*, XV, p. 133, note 1. Dans le sens de «platane» que donne *Arch. Mar.*, VIII, p. 31, n. 1, le mot m'est inconnu; mais il est vraisemblable que *dlĕṁ* représente, avec un de ces changements de signification fréquents dans le vocabulaire botanique, le دُلب classique (cf. Ibn Baiṭār, II, 90; Dozy, *deléb, dheléb*, I, 456; pour *l-b* > *l-m*, comp. دولم > دولاب ; لولم > لولب, ap. Dozy, I, 477; II, 559); *dˡlĕm* est inconnu en Algérie où chêne-liège est *fĕrnān*.

دلى *dẹ̆lla* دَلَّى «laisser pendre (des cheveux, le pan d'un vêtement)». C'est l'expression consacrée, comme dans toute l'Algérie, pour «coiffer le capuchon et en abaisser le bord sur le visage» (aussi avec ce sens dans les auteurs maghribins par exemple, *Bustān*, éd. d'Alger, p. 32, l. 6; p. 36, l. 5). Le participe *mdẹ̆lli* a, à la fois, la signification passive et la signification active : *ulqḅûm-mdẹ̆llịín* والقبوب مدليين «les capuchons étant baissés»; *mdẹ̆llịen-ˇlqḅûḅ* «ayant baissé leurs capuchons».

داللى *dẹ̆lli* «de ce que» formé de la préposition dialectale *d*, et du relatif dialectal *ˇlli : ụhᵉụá-f̣ qṣắn dẹ̆llí-ịaḥrẹ̣n-qfåụáh* «étant irrité de ce que les autres l'avaient bafoué»; cf. *supra*, p. 85, l. 7; complètement inconnu en Algérie; à Tlemcen et Nedroma même où la préposition *d* (*dī*, *ddi*) existe, on ne dira dans ce sens que *mĕlli* ou *ᵉᵃl-ẹ̆lli*.

دم *dĕmm* «sang» = class. دَم avec redoublement de *m* comme dans la plupart des dialectes (cf. Nöldeke, *Neue Beit.*, p. 118). Dans nombre de parlers algériens cette trilitarité secondaire est mise en relief par des pluriels dialectaux *dmụ̄m* (comp. Socin, *Dīwān aus Cen-*

tralarabien, III, p. 265) ou *dmūmāt*, ce dernier pluriel d'emphase : «des flots de sang». A Tanger *dmūm* et *dmūmāt* ne sont pas courants; dans le même sens emphatique que l'algérien *dmūmāt*, on emploie *dmāiāt*, inconnu en Algérie. *dmāiāt*, représente vraisemblablement un pluriel de pluriel de دِماء, qui, lui-même inusité à Tanger, existait en andalou.

دمّ *ddĕmmĕm* «se faire humble pour éviter un danger ou obtenir une protection» représente تذمّم, usité en andalou avec ce sens ou avec des sens voisins (cf. Dozy, I, 499; Ibn Guzmān, 18ª, l. 6 et 7 تذمّم وتضرّع); connu aussi en Algérie (bédouins et ruraux *ddemmem*).

ذّن *ddĕn*, *ʿiddĕn* «appeler à la prière» représente le classique أذّن. Le ء initial a complètement disparu à Tanger comme à Tlemcen, à Alger, à Constantine et chez la plupart des ruraux du Tell algérois et constantinois. Dans le Sud constantinois, on a comme à Tunis *ĕddĕn*, fut. *iĕddĕn* (comp. aussi pour l'Égypte Spitta, *Gramm.*, p. 219, avec une explication peu admissible; Vollers-Burkitt, p. 92; en maltais *idden*, fut. *iidden* «chanter [en parlant du coq]», ap. Falzon, p. 143); chez les ruraux oranais, *yuddĕn*, fut. *iyuddĕn*, comme dans l'Iraq, à Mardin et au Sénégal (cf. Meissner, *Gesch. aus dem Iraq*, p. 145; *Z.D.M.G.*, 1882, p. 270, l. 7; 271, l. 2; Reynier, p. 245, l. 2; p. 250, l. 8). A Nedroma, on emploie *yudden* plus que *ddĕn* au parfait, mais *iyudden* moins que *iĕddĕn* au futur. A Tétouan, on entend *nden* avec différenciation de *dd* > *nd* (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 481, sub *llamar*). Le futur يذّن était déjà andalou (cf. *Vocabulista*, p. 294, sub *clamare*; Ibn Guzmān, 91ª, l. 13; 51ª, l. 8; *Ḥadāiq*, cah. 29, p. 5, l. 8 : ادب حبّوا يذّن فى الحبس ويصغر فى الجامع). — A Tanger, *ddĕn* est non seulement «appeler à la prière», mais «retentir» en parlant de l'appel à la prière : *ddʿnĕt-lʿašá* «L'appel à la prière du soir est fait»; de même en Algérie pour les divers représentants dialectaux de أذّن (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 303). Cet emploi, qui apparaît chez les auteurs du moyen âge (cf. *Maʿālim*, IV, p. 170, l. 8), a été condamné par les puristes classiques (cf. *Th. Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 216, l. 1).

دندل *dĕndūla* دندولة «toute chose qui pend»; à Alger, *deldūla* qui semble la forme originaire, non dissimilée, du mot (comp. Eudel, *Dictionnaire des bijoux*, p. 47, *deldūl* «toutes sortes de pendeloques»). Le tripolitain *dendūna* «boucle d'oreille en or» (Stumme, *M.G.T.*, p. 297)

offre une autre variante phonétique du mot. La forme dissimilée دنجل semble prédominer dans les dialectes (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 54, l. 10; Littmann, *Ar. tales*, p. 37, l. 6; p. 95, l. 7; *Z.D.M.G.*, 1882, p. 21, l. 12; Růžička, *Kons. Dissimilation*, p. 48; Ilg-Stumme, n° 57).

دوخ *dāḫ, idūḫ* داخ, يدوخ : 1° «avoir le vertige», courant dans ce sens en Algérie; 2° construit avec *ʿalā* «chercher à circonvenir quelqu'un en lui faisant des flatteries»; inconnu dans ce sens en Algérie.

دوڤ *dūga, dūga* «directement»; à Alger, dans le Tell algérois, dans certains parlers du Sud constantinois «tranquillement et sans s'arrêter». A Tlemcen, dans le Tell oranais, à Constantine et dans le Sud algérois, on a *gūda gūda* dont *dūga dūga* n'est peut-être qu'une métathèse; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 184; et il faudrait alors rapporter ces expressions à قود qui apparaît du reste à Tanger comme dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 47, note dm) dans *goud* «directement» : *ʿalá-góudo* «droit devant lui», *ʿalā-góud-ʿǧāma* «tout droit vers la mosquée». Mais d'autres équivalents maghribins de cette expression adverbiale font difficulté; ainsi à Mila (Nord constantinois) *gāda gāda*, et sporadiquement dans des régions variées *dāga dāga* : p. ex. dans le Nord tunisien, dans la région de Aïn-Bessem (Tell algérois), à Géryville (Sud oranais) et probablement ailleurs. Peut-être y a-t-il eu contamination de قود par داق, participe actif de دق, qui est connu de divers parlers ruraux et bédouins avec le sens de «marcher directement» : *ṛáḥ dāggʿ-léh* «Il est allé droit vers lui.»

دى *ddă*, fut. *ʾiddi*, «emporter, emmener, enlever» représente أدى; mais le ʾ initial a complètement disparu à Tanger, comme dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 22, l. 25; p. 60, l. 15) et dans la plus grande partie de l'Algérie. A Tunis, par contre, et dans le Sud constantinois, la voyelle de la première syllabe est conservée au parfait et ne disparaît qu'au futur (cf. Stumme, *T.G.*, p. 26; comp. pour les dialectes orientaux où le verbe a d'autres sens, Vollers-Burkitt, p. 94 *in fine*; Meissner, *Gesch. aus dem Iraq*, § 78 f; Socin, *Dīwān aus Centralarabien* III, § 140). Le mot est très employé à Tanger, concurremment avec *ʿabba*, tandis qu'à Tlemcen, il est considéré comme rural et complètement remplacé par *ʿabba*. *ddā* a sensiblement à Tanger les mêmes sens et le même emploi qu'en Algérie, par exemple : *ddāḥáli* «Il me l'a confisquée»; *ddāḥ-ănnʿás* «Le sommeil s'est emparé de lui». Le sens

de «prendre en mariage», connu de ce verbe dans le Sud marocain, est courant à Tanger (cf. *Houwāra*, p. 23, note am), mais non celui de «coïter avec» (cf. *ibid.*, p. 61, note ez). — Le participe présent est, à Tanger, *měddi*, comme à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 26), à Constantine et à Tlemcen. A Alger, on entend, à côté de *meddi*, une forme *mādi* visiblement due à l'influence analogique des participes actifs فاعل de la première forme; c'est à la même influence qu'il faut attribuer la formation *ddāi* connue chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 91).

ديدان *dīdăn* ديدان. Ce mot étranger (emprunt ancien au persan) n'a jamais à Tanger le sens de «habitude». Il signifie, comme aussi en Algérie «forces, bonheur de la jeunesse», et n'apparaît au reste à Tanger, à ma connaissance, que dans l'expression *ʿəṣṣɣʳ ʿuddīdān* الصغر والديدان «la jeunesse et sa vigueur».

دير *dēĭĕr* دَيِّر, avec l'affixe masculin singulier de la troisième personne, signifie «arriver à quelque chose de bien, réussir» : *ilā-iḥdĕm ʿeqdār-idēĭrǝ* «S'il travaille, il pourra y arriver»; *u̯ŏllāh ʿómmŏrkum lā-dēĭrtəh* «Par Dieu! Vous n'arriverez jamais à rien»; *kaddúnn-frǝḥāk-ĕddēĭrǝ* (تدّيرة) «Est-ce qu'en toi-même tu t'imaginerais réussir!» — Cette expression énigmatique est inconnue en Algérie.

ر

راص *rāṣ* «tête» = class. رَأْس a le pluriel *riūṣ* (*reūṣ*) qui n'apparaît par ailleurs, à ma connaissance, dans les dialectes maghribins, que dans les parlers juifs d'Alger et de Tlemcen et en maltais; il est possible que cette forme dialectale représente comme le propose Brockelmann une dissimilation vocalique de *ruʾūs* > *riʾūs* > *riūs* (*riūs*) (cf. *Grundriss*, I, 253 *in fine*); mais il est possible aussi que nous ayons affaire à un فعول dialectal (comp. *dār*, pl. *dīōr*; *rāi*, pl. *riūi*). — Il est remarquable que *rāṣ* (*rās*) qui est le mot panarabe pour «tête» ne soit pas le plus courant dans ce sens à Constantine; dans le parler de cette ville, le mot habituel pour «tête» est *dmāɣ* = دماغ; comp. Kremer, *Beiträge z. arabischen Lexicographie*, I, p. 59; Prüfer, *Ein ägypt. Schattenspiel*, p. 64, l. 2; p. 108, l. 11; et Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 265.

ṛāiṣ, pl. *ṛūịāṣ* رياس, رائس «capitaine de navire» ou plus modestement «patron de barque»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 103, sub *arraiz; ṛāiṣ ˇlmåṛṣå* «capitaine de port»; cf. *Arch. Mar.*, t. I, p. 22, 23. A Alger, le mot a également le sens de «patron de barque» (à l'époque turque, «capitaine corsaire») et aussi celui de «chef» en général (cf. Beaussier, p. 224). — A Constantine, *ṛāiṣ* est spécialement «patron de four public»; à Tunis, le mot apparaît avec le sens de «chef» et avec les sens spéciaux de «capitaine de navire» et de «chauffeur du bain maure» (cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 187, note 5; *ṛāis* ou *rāiṣ*, pl. *riāṣ*, *riāṣ*, ap. Stumme, *T. M. G.*, p. 34, l. 12; p. 36. l. 30, l. 34). Ce représentant du classique رَئِيس a dans presque tous les dialectes une forme à première syllabe longue et à deuxième syllabe brève *rāịis* ou *raịịis* (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 79; ap. *Bustān*, éd. d'Alger, dans une poésie d'un auteur du ixe siècle, ورائسها, p. 48, l. 1; toutefois ap. Landberg, *Ḥadr.*, p. 494, l. 10, *reịis*). Mais à Alger, à côté du pluriel *ṛoịịāṣ* (Alger juif, *ṛẹịāṣ*) correspondant au tangérois *ṛūịāṣ* (فُيَال de فائل dialectal), il existe un pluriel *ṛẹṣa* qui au point de vue de la morphologie du dialecte répond à un singulier *rịīs* inusité (comp. Pedro de Alcala, p. 356, l. 17, *ráyç*, pl. *royacī* = رُؤَسَاء).

ع
رأى *ṛā* «voir» est peu usité à Tanger; c'est *šāf* شاف qui est le verbe habituel pour «voir». Toutefois *ṛā* se rencontre dans certaines expressions empruntées à la langue littéraire (cf. par exemple *supra*, p. 53, l. 21); aussi comme توكيد لفظى après *šāf* : *ma-šúfṣ̌ mạ-rîṣ̌* «Je n'ai absolument pas vu». — Quant à l'emploi de la particule *ṛā* pour indiquer l'actualité ou l'imminence d'un état ou d'une action, si fréquent dans le Maghreb central et aussi, semble-t-il, dans le Sud marocain, il est à Tanger assez rare (de même à Tunis, cf. Stumme, *T.G.*, p, 145), et différent au reste de celui que connaissent les parlers algériens; *ṛā* semble, à Tanger, avoir bien conservé, dans la plupart des cas, la signification primitive de «vois; voici que»; et il a à peu près la même valeur que *hā*. D'autre part, il apparaît très bien sans la série des pronoms affixes, simplement suivi d'un nom, et invariable, quel que soit le genre ou le nombre de ce nom : *ṛā-nnhâṛ ṭḷá‘* «Voici que le jour est levé»; *ṛâ-kẹ̌ṛši-mᵊámmṛa* «Voici mon ventre plein»; *ṛâ-ṛˇzli ˢᵃịâu* «Voici mes pieds fatigués»; *ṛā-lfḷâḷẹ̌s fáqqṣọ* «Voilà les poussins éclos»; *ukâ-ṛa-zzγáf-fẹ̌ṛáṣọ* «s'il avait des poils follets (زغب) sur la tête». Cet

emploi de *ṛā* sans pronoms affixes ne m'est pas connu dans le Tell algérien; mais il se trouve en Libye, et, en Algérie, dans le Sud algérois et peut-être ailleurs; cf. Hartmann, *L. W.*, n° 25, str. 2, *rā-ṣṣōb;* Kampffmeyer, *Südalg. Studien*, p. 230, l. 12 : *kᵉrâṛi rā fiha ɣuɣrā* «Voilà que j'ai une ampoule forcée au pied». — *ṛā-fain*, mot à mot «voici où», est le mot habituel à Tanger pour «là». — Enfin, lorsque la particule *ṛā* est suivie des pronoms personnels, c'est généralement des pronoms indépendants (*ā*)*na* (*iāna*), *nti*, *hūa*, *hīa*, etc., plutôt que de la série des affixes *nī*, *k*, *h* (*họ*), *ha* (*hẹ*); ainsi : *ṛâna* (أنا ر) *mâšintṭṛṭâq bᵛlydâid* «Me voici sur le point d'éclater de dépit»; *ṛá-nti-mqâḍẹ* «Te voilà à bout»; *ṛá-ḥna bᵛlmšâkẹl-kallᵃ·bọ* «Nous voici disposés à jouer avec des crocs-en-jambe», etc.

ṛâi راى «avis, conseil» fait le pluriel *ṛāiāṭ* et plus souvent le pluriel analogique *ṛiāi; qqâ-ṛṛâi*, synonyme *fṭa-ṛṛâi* (افتى الراى) «jouer au donneur de conseils».

رَبّ *rbāḅ*, pl. *rbāḅāṭ* رباب, diminutif *rbīēḅ* ربيب, «instrument de musique à boîte bombée et oblongue et à deux cordes»; cf. *supra*, p. 152, note 1; et Bel, *Djâzya*, p. 94, 95. C'est le *rbāb* citadin qui a cette forme; mais chez les Sahariens d'Algérie, on trouve un autre *rbāb* qui consiste en une petite caisse sonore ronde à laquelle est adapté un long manche. Ce *rbāb* du Sud algérien est garni d'une seule corde qu'on attaque avec un archet comme celles du *rbāb* citadin, et son son est tout autre. Les *rbāb* maghribins sont très différents du *rabāb* égyptien (cf. Lane, *Modern Egyptians*, II, p. 71; Villoteau, ap. *Description de l'Égypte*, XIII, p. 353) et de la *rbāba* des bédouins orientaux (cf. A. Musil, *Arab. Petræa*, III, p. 286; Littmann, *Arab. Beduinenerzählungen*, II, p. 3, fig. 1; comp. Oppenheim, *Vom Mittelmeer*, II, p. 127; sur la *rabbāba* maltaise qui n'est pas un instrument à cordes, cf. Falzon, p. 355). — Le pluriel رباڭب de Lerchundi, *Voc.*, p. 663, sub *rabel* est inusité à Tanger.

rḅẹiḅi, pl. *rḅẹiḅiīa*, «joueur de *rbāḅ*» était déjà andalou; aussi algérien et tunisien (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 66, l. 14, 26). رِبّاب donné par Lerchundi (*loc. cit.*) dans ce sens n'est pas usité à Tanger.

يا راڭح *iā-rāḅāḥ* «Ô gagnant!» est une exclamation qu'on pousse lorsqu'on se prépare à entreprendre quelque chose, pour indiquer qu'on le fait de bon cœur; de même à Tlemcen et Alger. Bien entendu, il faut en voir l'origine dans la recherche du bon augure. Chez les ruraux

d'Algérie, on salue volontiers de *ʿā-râbḥ* les gens qui se rendent le matin au marché; les mendiants surtout n'y manquent pas en demandant l'aumône (cf. Delphin, *Recueil de Textes*, p. 145, note 1). C'est aussi par *ʿā-râbḥ* qu'on rappelle, s'il est nécessaire de le faire, un individu qui s'éloigne et auquel on veut éviter le mauvais augure de la *nəšʿa* (comp. Delphin, *ibid.*, p. 112, note 6).

mrīḅāḥ مريبح «heureux coquin!» se dit ironiquement à un enfant ou à un camarade pris en faute et auquel va être infligée une correction; on comparera au *ʿa-mrâbbaḥ* de Stumme, *M.G.T.*, p. 34, l. 2. — Au point de vue morphologique, le mot semble un diminutif de مربوح qui n'est pas usité en tangérois, mais qui était andalou et est encore algérien avec le sens de «gagnant, prospère» (cf. Pedro de Alcala, p. 283, l. 1; Beaussier, p. 226); la forme de participe passif مفعول de مربوح, avec un sens actif, s'explique, je crois, comme celle de *menḥūs* «funeste», par l'influence analogique de ميمون et de مشؤم (*mīšūm*); c'est par une réduction analogique semblable qu'il faut expliquer probablement dès la langue ancienne *مُسْعَد > مسعود; comp. aussi مبَارَك > مبروك moderne sous l'influence de ملعون; cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 293. La croyance que le sort de l'homme dépend de puissances occultes peut au reste amener l'expression par des formes verbales du passif des idées de «être heureux» ou «être malheureux».

زيز *ṛāḅōẓ*, pl. *ṛuāḅ-ẓ* راجوز «petit soufflet domestique de fabrication européenne»; et aussi «soufflet-outre», tandis que le grand soufflet des forgerons est *kīr;* comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 367, sub *fuelle; Arch. Mar.*, XI, p. 382 note 2. L'aire d'emploi du mot en Algérie est remarquablement discontinue : dialecte juif de Tlemcen; quelques parlers ruraux oranais; majorité des parlers constantinois (avec un verbe dénominatif *ṛōḅoẓ*); certains parlers des hauts plateaux algérois (avec le sens de soufflet de forge); zouaoua *θaṛâḅūzθ*. Une étude exacte du mot devrait naturellement s'appuyer sur une étude des différents types de soufflets en usage dans l'Afrique du Nord. Une semblable enquête ethnographique n'a pas encore été faite, quoique A. van Gennep ait récemment réuni sur la question d'importants matériaux. Le mot soutient-il quelque rapport avec l'énigmatique *alcaraviz* de Dozy et Engelmann, p. 84, Eguilaz y Yanguas, p. 132? C'est ce que je ne décide pas. — A la langue très familière de Tanger appartient l'expression *ʿándək-ṛṛâḅōẓ* ou *tiḗnə-ṛṛâḅōẓ* (esp. *tiene* «vous avez») «Tu as rai-

son», où *rābōz* doit être une déformation plaisante de *rāzūn* (*tiene razon*).

ربع *rbaʿ* (*rᵉbaʿ*), pl. *rbāʿ* (*rbᵉāʿ*) «quart». D'autre part, le représentant de الأربع «moins un quart» (cf. Spitta, *Gram.*, p. 323) est à Tanger *llărọḇ* avec chute du *ʿ* final, ou même *llărọḥ* avec réduction du *ḇ* : *sâʿa-llârọḇ* «une heure moins un quart», *rṭâl-l-lărọ́ḇ* «trois quarts de livre», *riâl-larọ́ḇ* «trois francs soixante quinze centimes», et par contre toujours *sāʿá-ṛrḇá* «une heure un quart», *rṭâl ᵘṛrḇá* «une livre un quart», etc.; comp. Lüderitz, *Mar. Sprüchw.*, p. 25, l. 19; Kampffmeyer, *Untersuchungen über den Ton*, I, p. 56. — Cette chute du *ʿ* final se retrouve à Tunis dans la même expression : *lârb* «moins un quart»; cf. Stumme, *T.G.*, p. 127 *in princ.* — En Algérie, elle n'apparaît, à ma connaissance, qu'à Nedroma, dans le langage des tisserands, pour le mesurage des pièces d'étoffes, et à Tlemcen, dans la seule locution *rṭọ́l-llărọ́ḇ*. Pour peser la laine filée par les femmes, on se sert dans cette ville d'une balance très primitive dont un des plateaux est chargé de poids en pierre. Ces poids représentent le *rṭọl dĕrrāzi* «livre de tisserand». Lorsque l'aiguille de la balance incline légèrement du côté des poids, on estime que la quantité de laine pesée équivaut à *rṭọ́l-llărọ́ḇ* «trois quarts de livre». Il est possible que *llāṛob* ait été jadis très généralement employé à Tlemcen et Nedroma dans le sens de «moins un quart»; il aurait cédé le pas au *γĕṛ-rbᵉaʿ* des parlers ruraux voisins, et ne se serait conservé que dans des expressions techniques du vocabulaire de l'industrie textile.

rọḇʿẹ, pl. *rọḇʿẹ́ẹ̈ẗ* رُبْعِيَة «mesure de capacité pour le son et les céréales, égale à un quart de *mudd*», soit à Tanger 16 litres; cf. Gilles, *Le dialecte marocain*, p. 6 (Tanger, 1908); comp. pour el-Qṣar el-Kbîr, *Arch. Mar.*, II, p. 140; pour le Faḥṣ, *ibid.*, I, p. 231. — En Algérie *rọbʿẹ*, dans la province d'Oran, est l'hectolitre; ailleurs c'est le quart du *ṣāʿ*, c'est-à-dire deux doubles décalitres; cf. Abderrahman Mohammed, *Enseignement de l'arabe parlé*, 1re période, p. 79; Cohen-Solal, *Mots usuels de la langue arabe*, p. 126.

lărḇaʿ (*lărḇᵉaʿ*); *nhār lărḇaʿ* «le mercredi». Le représentant de الأربعاء perd son *a* final à Tanger, Tlemcen, Nedroma (*lārbaʿ*), Alger-juif (*lerbaʿ*) et au Souf où l'on a aussi, à côté de *lārbaʿ* «mercredi», *eθθlāθ* «mardi» (ainsi tout à fait comme en Égypte, cf. Spitta, *Gramm.*, p. 162 *in fine*); de même aussi au Sénégal يوم الأربع (cf. Fr. Marie-Bernard,

p. 161, l. 5). Il faut peut-être rapprocher aussi le ربوع enregistré comme néologisme par les lexicographes (*Tāǧ*, V, p. 346, l. 28; comp. Landberg, *Arab.*, V, p. 190). Je crois, ou bien à la suppression de la terminaison féminine dans un mot qui, commun de genre à l'époque classique, est devenu (sous l'influence prépondérante du concept de «jour») uniquement masculin dans les dialectes maghribins, ou bien à l'influence analogique des autres noms des jours de la semaine, dont quatre sur six (الجمعة doit être mis à part) n'ont pas la terminaison féminine.

mṛāḥa مراعي «pâturage d'herbe». C'est un pluriel مفاعل dont le singulier est inusité à Tanger; le pluriel seul apparaît avec le sens précité. Mais chez les ruraux d'Oranie (par exemple Ulād Brāhīm), on connaît à *m'rābē'* un singulier *mĕrbā'* «ancien emplacement de douar laissé en pâturage où l'herbe pousse drue».

رتب *ṛŏṭṭba* et *ṛŏṭṭba* رتبة «pension donnée à des étudiants» cf. *supra*, p. 190, note 3. Le mot, bien connu en Oranie, apparaît dans la langue des auteurs maghribins modernes (cf. *Bustān*, p. 40, l. 1).

mṛŏṭṭĕḥ مرتّب qui est bénéficiaire de la *ṛŏṭṭba*; cf. Dozy, I, p. 507.

رجل *rž'l* «pied», pl. *ṛ'žlĭn*, diminutif *ržiĭĕl*, pl. *rẓilāṭ*, est masculin à Tanger. Lorsqu'on emploie *rž'l* avec les affixes personnels, il faut généralement l'entendre dans le sens de «les deux pieds», à moins qu'on ne spécifie qu'il s'agit du pied droit ou du pied gauche : *rĕžlo* «ses pieds», *rĕžlo mɔssḥĕn* «Ses pieds sont sales» (موسّخين au pluriel), *rĕžlo d'limĭn* «son pied droit», *ṛ'žlo d'ššmāl* «son pied gauche». Cet emploi du mot se retrouve à Nedroma. — D'autre part, à Tanger, *ṛ'žlĭn*, ancien duel رِجْلَيْن, est employé : 1° dans le sens de «les deux pieds d'un individu» concurremment avec *ržĕl*, mais il ne prend jamais les affixes personnels *rrĕžlin-diālo* «ses deux pieds» et non *rĕ'lĕh* comme dans les dialectes algériens; 2° comme pluriel à l'exclusion de *ržĕl* : «Le chat à quatre pattes» *'lqŏṭṭ ʿándo ăṛbᵇᵃ ʿá-d'ṛrĕžlin*. Comp. *infra*, عين, p. 399.

ṛāžĕl راجل «homme» a à côté du pluriel *ržāl* (*r* non emphatique) un pluriel *ržūlāṭ* qui est surtout employé par les femmes avec une nuance d'emphase.

رحل *rḥĕl* رحيل : 1° «déménagement»; aussi en Algérie (chez les nomades : «changement de camp, migration»); 2° «bagage trans-

porté sur des bêtes de somme»; inconnu en Algérie dans ce sens qui était déjà andalou; cf. Dozy, I, p. 517.

دخ *rdaḥ;* nom d'action *rdeḥ* دخ «choquer bruyamment»; le mot serait peu employé à Tanger; il a des sens différents dans les parlers algériens : «écraser en choquant; piler; précipiter à terre»; cf. Beaussier, p. 237 (à Alger juif, «s'affaisser» en parlant d'un terrain = tangérois *rzaḥ*); chez les ruraux et bédouins d'Algérie, j'ai toujours entendu *rδaḥ* (avec δ spirant); comp. classiques دخ et دخ.

دم *rdem* : 1° «combler» (un puits, un silo); 2° «faire écrouler» (un mur, un tas de pierres); 3° «émousser une pointe»; inconnu dans ce sens en Algérie. Passif (VIII^e forme dialectale) *ṭ'ṛdem* : 1° «s'écrouler»; 2° «s'émousser» (en parlant d'une pointe).

رز *ṛõẓẓa* رزة : 1° «gond de la porte»; sens déjà connu de l'andalou et courant dans les dialectes algériens (cf. Dozy, I, 523); dans ce cas le mot a à Tanger le pluriel *ṛẓāiz;* 2° «turban d'étoffe blanche» (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 23); dans ce sens le mot a les pluriels *ṛẓoẓ* et *ṛoẓẓāṭ*. *ṛoẓẓa* avec cette signification est passé en šelḥa (cf. Stumme, *Taz.*, p. 216). En Algérie, le mot n'est connu que dans l'Ouest de la province d'Oran (Delphin, p. 194, note 45, le donne comme marocain); il y désigne un turban blanc plus petit que la *ṣ^amāma :* un simple *ṭāḷob* porte une *ṛõẓẓa*, un savant porte une *ṣ^amāma.* — Il est remarquable que le *Muḥīṭ* donne رزة dans le sens de قلنسوة (I, p. 778; comp. Dozy, *Noms de vêtements*, p. 188).

رسكط *ruskīṭâ*, pl. *ruskīṭāṭ* رسكيطة «sorte de gâteau sec en couronne fait par les Juifs»; espagnol *rosquita;* inconnu en Algérie.

رشق 1° *ršâq* «être de bonne humeur» (p. ex. par suite de la gaieté que donne une légère ivresse); *ršūq* «légère ivresse»; *ršūq* a aussi ce sens à Tlemcen (synonyme *nęšua*); et en šelḥa le mot signifie «joie débordante» (cf. Stumme, *Taz.*, p. 215). *rāšõq*, pl. *ṛâšqęn*, «de bonne humeur; légèrement ivre»; à Tlemcen, *mrĕššoq;* 2° construit impersonnellement avec *l* de la personne et *ṣ^alā* de la chose «plaire à» : *ma-ršâqliši nâṣ^mĕl* «Cela ne me disait rien de faire ...»; plus fréquemment *ṛęšqõṭ* (avec le féminin dans le sens du neutre) : *ṛęšqõṭlo ṣâl-lmsâṛia* «Il lui a plu d'aller se promener». Cette construction, avec ce sens, existe à Alger et à Tlemcen; enfin à Alger, on entendra couramment : *ṛęšqõṭlo bénṭ-ęlbâi* رشقت له بنت البای; ou avec une construction différente : *ṛâhę*

râšqa ʿ°lęh dans le sens de «Il est un peu ivre». — Ces divers sens semblent inconnus à Constantine.

رشى *ršă*, fut. *i-irša*, «s'abîmer; se pourrir; devenir peu solide» (en parlant du bois, de l'étoffe). — *rāši*, pl. *rāšiin* (*rāšięn*), «peu solide; abîmé; pourri». C'est un des mots caractéristiques des parlers maghribins. Il est peu probable qu'il faille comme le propose Fumey (*Correspondances marocaines*, I, p. 146) le rapporter à √رشى; il faut peut-être songer plutôt à une variante رِشّ de رَشّ «faible, maigre, peu solide» enregistré par les lexicographes classiques; pour le parallélisme de فاعٍ et فاعٌ, cf. la série d'exemples réunis par Nöldeke, *Neue Beit.*, p. 207 et suiv.

ršă, fut. *i-irši*, «corrompre un fonctionnaire par un pot-de-vin (*ręšua*)».

رصف *ṭęrsęf* ترصيف «pavé»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 104, sub *arrecife*; ce mot est inconnu en Algérie; cf. sur رصيف «route pavée», *Geogr. arab.*, IV, p. 247; et sur l'andalou رصّف «paver», Dozy, I, 534.

رطب *ṛṭâḅ*, fém. *ṛ°ṭḅå*, pl. *ṛōṭāḅ* ou *ṛ°ṭḅiin*, «doux au toucher, souple, moelleux, tendre» au physique et au moral : du papier bien lisse, un siège moelleux, du cuir souple, une terre friable, un cœur tendre, sont qualifiés de *ṛṭâḅ*; mais l'idée d'humidité et de fraîcheur que √رطب exprime dans la langue ancienne et aujourd'hui encore dans les dialectes orientaux est exclue du *ṛṭâḅ* marocain et algérien. — Le diminutif est *ṛṭēṭoḅ*, pl. *ṛṭēṭḅin*, qui se retrouve à Alger et à Tlemcen, et était andalou; cf. P. de Alcala, 316, l. 17. — *ṛṭâḅ* a exactement à Tanger la flexion des adjectifs de couleurs et de difformités; et il en va de même des représentants de رَطْب dans la majorité des parlers maghribins. Cet adjectif de forme exceptionnelle a été ramené à la classe nombreuse des représentants de أَفْعَل. L'influence particulière de أَحْرَش auquel, dans le Maghreb, رطب s'oppose exactement comme sens, n'a peut-être pas été étrangère à cette évolution morphologique. En outre il faut remarquer qu'en tangérois et dans la plupart des parlers algériens رَطْب ancien (c'est-à-dire فَعْل) étant passé à *ṛṭâḅ* (c'est-à-dire فعَل) s'est trouvé phonétiquement confondu avec la nombreuse classe des فَعَل dialectaux représentants d'anciens أَفْعَل. A Tlemcen et à Nedroma sa flexion est exactement la même qu'à Tanger. Chez les

ruraux du Tell algérois, du Tell oranais, et dans de nombreux parlers du Nord constantinois on a *ṛtâb*, fém. *ṛâṭba*, pl. *ṛoṭb* ou *ṛoṭ^{ə}b*; à Alger, Constantine, Bône, etc., on a, conformément à la flexion normale des noms de couleurs dans les parlers de ces villes, *ṛṭob*, fém. *ṛoṭba*, pl. *ṛṭub*. A Tunis, sur quelques points du Sud constantinois, et en maltais, où les représentants dialectaux de أَفْعَل ont *a* initial, la même réduction analogique a donné *arṭâb*, fém. *ṛâṭba*, pl. *ṛṭub* ou *ṛoṭ^{ə}b* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 80 *in fine*; Falzon, p. 6). Isolément on trouve dans le Maghreb une autre flexion du mot : ainsi dans certains parlers du Sud oranais : *ṛṭâb*, fém. *ṛâṭba*, pl. *ṛṭăb*; dans la plaine de Setif : *^{ə}ṛṭob^{ə}*, fém. *^{ə}ṛṭobba*, pl. *^{ə}ṛṭobbīn*; sur divers points du Sud algérois, du Sud constantinois et chez les ruraux du Nord tunisien, on a un masculin singulier *ṛoṭ^{ə}b*, avec conservation du groupement syllabique ancien, féminin *ṛoṭba*, sans pluriel, ou avec les pluriels *ṛṭub*, *ṛoṭ^{ə}b*, *ṛoṭbīn*, *ṛṭăb*. — *ṛ^{ə}ṭṭâḅ* (II^{e} forme) «rendre doux au toucher, souple, moelleux, tendre» au physique et au moral. — *ṛṭăḅ* (XI^{e} forme dialectale; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 84, 85) «devenir doux, souple, moelleux, tendre».

رغف *ṛγēfa*, pl. *ṛγāif* رغيفة était andalou; cf. Dozy, II, p. 538; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 792, sub *torta*; à Tanger, c'est un « feuilleté fait de bandes de pâte pliées et superposées» qu'on cuit au four du boulanger. Le mot se retrouve avec le sens de «galette de pain» (nom générique *ṛγīf*) dans le Nord tunisien; mais il m'est inconnu, en Algérie, dans les provinces d'Alger et d'Oran, sauf à Cherchel où il dénomme une sorte de pain d'épice pimenté. Je n'ai jamais constaté dans ce mot à Tanger la réduction *rγ* > *γ* que signale Landberg pour la Syrie (*Prov. et Dictons*, p. 231) ni la métathèse *γr* qui se trouve en Égypte (cf. Spitta, *Gram.*, p. 450, *γarīf*; par contre, *Contes*, p. 31, l. 11; 32, l. 2, *rayīf*); d'autre part, à Constantine, on connaît *γṛāif* pluriel et collectif, nom d'unité *quṛṣå-γṛāif* «sortes de crêpes épaisses généralement mangées au miel» (aussi zouaoua *θayṛēfθ*; c'est le بغرير du pays arabe), qui s'explique vraisemblablement par رغيف avec métathèse *rγ* > *γr*; une étymologie populaire a dû contribuer à ramener à $\sqrt{\text{غرن}}$, très vivant dans le dialecte, un vocable de $\sqrt{\text{رغف}}$ complètement isolé.

رفد *rfĕd* «soulever; enlever; contenir»; ce verbe est employé dans ces divers sens à Tanger comme dans les provinces d'Alger et d'Oran, tandis que, dans la province de Constantine, c'est le *ḥazz* tunisien, et

au Souf, le *rfaʿ* tripolitain qui est «soulever» et aussi «emporter» et «contenir» (cf. Stumme, *T.G.*, p. 182; pour des exemples de *rfaʿ* à Tripoli dans les divers sens du رفد de l'Ouest maghribin indiqués par Beaussier, p. 246, cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 5, l. 5; p. 8, l. 5; p. 9, l. 18; p. 17, *passim*; etc.; aussi à Tunis, *rfaʿ* «contenir» ap. Stumme, *T.G.*, p. 166). D'autre part, هزّ apparaît aussi dans le Sud marocain avec le sens de «soulever» (cf. Socin, *Mar.*, p. 36, note 72), et *rfaʿ* est connu (pas très courant) à Tanger dans le sens de «élever en l'air» (par exemple *supra*, p. 95, l. 2). — *rfĕd* apparaît à Tanger dans diverses expressions : *rfĕd ʒiddĕk* «lève tes mains», tout à fait l'équivalent du français populaire «tirez l'échelle»; *rfĕd rʒĕl* «soulever les pieds de...», c'est-à-dire «vaincre»; *rfĕd fāṭḥa* «réciter la fâtiḥa avec les mains élevées» (cf. *supra*, p. 165, note 3); *rfĕdha ḅĕlkáʿḅa* ou *ḅĕdĕǧri*, tout à fait équivalent au français populaire «prendre ses jambes à son cou», avec un emploi du pronom féminin ها dans le sens du neutre, courant en maghribin et sur lequel cf. Landberg, *Proverbes et dictons*, p. 165.

رقّ *rqĕ̱uoq*, fém. *rqĕ̱uqa*, pl. *rqĕ̱uqĕn*, «tout mince», diminutif de رقيق; aussi à Tlemcen et à Alger, suivant un paradigme فعيول qui est fréquent pour les diminutifs dans les dialectes de ces villes; inconnu à Constantine et à Tunis, comme chez les bédouins et ruraux d'Algérie.

رڤب *rĕggĕḅ*; ce représentant de رقب n'apparaît à Tanger, comme dans les dialectes, même citadins, d'Algérie, qu'avec *g* pour ق; il se construit avec *ʿla* et signifie : 1° «épier, surveiller»; 2° «apparaître de loin, se montrer aux yeux de quelqu'un»; dans ce deuxième sens, il est inconnu en Algérie.

رقع *ṛoqʿa*, pl. *ṛqāiḍʿ* et *ṛqāʿẹ*, رقعة, رقائع : 1° «pièce mise à un vêtement»; de même en Algérie; chez les ruraux et les bédouins *ṛoǧʿa*, pl. *ṛǧāiḍʿ*; 2° «pièce d'étoffe tissée juste de proportions suffisantes pour faire un vêtement déterminé (*ʒĕllāḅ* par exemple)»; inconnu dans ce sens en Algérie. — D'autres sens algériens du mot sont inconnus à Tanger, par exemple, celui de «pièce de terre» (cf. Beaussier, p. 250; Delphin, *Textes*, p. 38 *in princ.*) et celui de «peau de mouton où l'on met la pâte à fermenter» (cf. Delphin, *ibid.*, p. 37, note 1; p. 165, note 40).

ركب *rükba ʷunnuṣṣ* والنصف ركبة «un genou et demi»; cf. sur cette manière de s'asseoir, *supra*, p. 196, note 1, et Lerchundi, *Voc.*, p. 729, sub *sentarse*. En Algérie, on dit dans le même sens *rukba unuṣṣ* (ونصف sans l'article); et cette expression est connue dans tout le Nord de l'Afrique et jusqu'en Libye (cf. Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 179 *in fine*). D'autre part, Eliâ Qoudsî, dans sa *Notice sur les corporations de Damas*, p. 25, décrit avec précision, sous le nom de نصف ركعة, une manière de s'asseoir qui est exactement le ركبة ونصف maghribin.

ركن *ṛkun* ou *ṛukna* ركن, ركنة, pl. *ṛuknăṭ* ou *ṛkāni*, «rentrant intérieur d'un coin»; de même à Alger (à Tunis *terkīna*), tandis que *qânṭ* (cf. *infra*, p. 433) peut désigner aussi bien le «rentrant intérieur» que le «saillant extérieur» d'un coin.

رهف *rhāf* رهان «s'amincir»; est aussi employé en Oranie; c'est une XI^e^ forme dialectale de √رهف.

روح Cf. ريح.

روض *ṝḍa* ou plus fréquemment *ṛâuḍa*, pl. *ṝḍăṭ* ou *ṛâuḍăṭ*, diminutif *ṛuḍ̄da* (*ṛuḍ̄da*), n'a pas à Tanger les sens, fréquents ailleurs, de «cimetière» ou de «monument funéraire» (cf. Dozy, I, p. 570; encore aujourd'hui dans le Sud marocain «cimetière», cf. *Houwâra*, p. 46, l. 19; Doutté, *Merrâkech*, p. 308, note 1; *Arch. Mar.*, VII, p. 335, note; aussi en šelḥa *rrôṭ* < *rrôḍṭ*; cf. Stumme, *Taz.*, p. 216). Le mot désigne à Tanger un petit monument commémoratif qu'on élève en l'honneur d'un saint non enterré dans la ville; comp. *Arch. Mar.*, XVII, p. 277 *in princ.*

روى *ṛuā*, pl. *lĕṛuīa* (je n'ai jamais entendu ce dernier sans l'article), رواء, الارويّة «écurie»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 153, sub *caballeriza* (pl. رويّة et رويّات). Le mot se retrouve à Mogador avec le même sens sous la forme *ṛuā* (Socin, *Mar.*, p. 26, l. 17, 18), tandis que chez les Houuâra et en šelḥa il a d'autres sens: «vestibule, parc à bestiaux, aire à battre» (cf. *Houwâra*, p. 76, note gb; Stumme, *Taz.*, p. 216). Il était déjà andalou (cf. Dozy, I, p. 574) et est connu dans toute l'Algérie. En Oranie, il désigne proprement une «écurie attenant à une maison». A Constantine, il a le sens particulier de «petite pièce servant d'office, pour les légumes, les fruits, le lait». A Nedroma, on emploie parfois le mot, par ironie injurieuse, dans le sens de «syna-

gogue». — Vollers a vu dans رواء maghribin et andalou un doublet de رواق (cf. *Z.D.M.G.*, 1887, p. 373). Personnellement, je crois que nous avons affaire, soit à une forme dialectale أَرْوَى correspondant à hébreu אֲרָוָה, soit à un vieux pluriel ارواء, ou à une métathèse du pluriel connu اوارى, اوارٍ, du vieux sémitique آرِيّ. — Les lettrés marocains hésitent sur l'orthographe du mot : *Našr el-Maθānī*, I, p. 99, l. 24, écrit رواء, mais *Salṣat el-'anfās*, II, 216, l. 18, écrit اروى. Il faut noter enfin que *ṛṷā* «écurie» a toujours dans le Maghreb un *r* non emphatique. Avec *ṛ* emphatique, *ṛṷā* signifie à Tanger «humidité» et à Tlemcen «bouillon à arroser le cousscouss», c'est-à-dire √روى.

ريح *rēḥ* «vent» : *ġrrēḥ* «rien du tout»; *ġrrēḥ ˇlli-ṭḍḍí mˇn-ándi!* «Oui! Tu n'obtiendras rien du tout de moi!» — Dans le même sens, à Alger : *ġlhᵃṷá-ṷurrēḥ : rbáḥṭ-mənno γēr ġlhᵃṷá ṷurrēḥ* «Je n'ai rien pu obtenir de lui»; comp. Beaussier, p. 257 : كلام الريح, حاجة الريح, etc.

ريد *rād*, *irīd* «vouloir» = أَرَادَ, يُرِيد; le mot n'est guère employé qu'en parlant de Dieu : *ṛˇbbi-rād ˢᵉlína ḅˇlḥēˇr* «Dieu a voulu pour nous le bien» (ou *rād ˇna*). Par ailleurs, *rād* n'apparaît à ma connaissance que comme توكيد لفظيّ dans *ḥabb-ūrād* «aimer et désirer».

ريش *ṭˇrīš* (*ṭˇriiš*) تريش «frange effilochée»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 358, sub *fleco*. Le mot est inconnu en Algérie; mais, chez les ruraux d'Oranie, on appelle *bū-rīša* «le foulard à franges» (cf. Delphin, *Textes*, p. 190, n. 23); à Tanger, *sēḅníṭa-dˇṛrīš* est aussi un «mouchoir de soie à franges».

ريق *rīq* «salive»; le pluriel ريوق est toujours prononcé à Tanger avec un *ġ* pour ق : «des fils de bave» : *ḳeiṭḉḥoḷo-rrīṷġ* «La bave lui tombe de la bouche». Il en est de même à Alger; comp. Beaussier, p. 261 : *ṣâḷo-ˢᵉlḥ riṷġo* «Sa bave en découle», c'est-à-dire : «L'eau lui en est venue la bouche».

rēṭṓq : 1° «enduire de salive»; 2° «déjeûner le matin pour la première fois»; nom d'action *ṭˇṛīṷqa* (syrien *tirṷīqa*); dans ce sens, ce verbe semble un dénominatif de *ˢᵉl-ġrrīq* «à jeun» (على الريق, aussi algérien et déjà connu de la langue classique); ce serait alors une II[e] forme dialectale للسلب à ajouter à celles signalées par les grammairiens indigènes (cf. de Sacy, *Gramm. arabe*, I, p. 132; Nöldeke, *Neue Beit.*, p. 101 et suiv.). — Le verbe est inconnu en Algérie avec ce

sens. Des équivalents se rencontrent dans les dialectes orientaux; c'est généralement la v° forme تَرَيَّق, تَرَوَّق qui est employée (cf. Cuche, *Dict.*, p. 224, 226; Meissner, *Neuar. Gesch.*, p. 125; Reinhardt, p. 218, l. 7). — A Alger *rīḥoq* s'emploie comme terme d'argot dans le sens de «boire avec excès».

ز

زبق *zḅoq* «devancer»; à la vi° forme *dzāḅoq* (*zzāḅoq*) تزابق «chercher mutuellement à se devancer». C'est naturellement سبق avec assimilation de sonorité *sb* > *zb*; on entend aussi sans cette assimilation *sḅoq*, *tsāḅoq*, comme en Algérie (bédouins *sbeg*).

زبل *zḅël* «ordures ménagères» (*zḅël dŏddār*) ou «immondices de la rue» (*zḅël d'zzănqā*). Le mot ne signifie jamais à Tanger ni «fumier d'engrais», ni comme dans certains parlers d'Algérie, du Nord tunisien et au Sénégal, «bouse de vache» (nom d'unité *zĕbla*; cf. Beaussier, p. 263; Reynier, p. 136).

zĕbbël construit avec la préposition *f* (ف) «insulter quelqu'un»; nom d'action *d'zḅīl* تزبيل; inconnu en Algérie.

زدق *zdâq*: 1° «parvenir à; se trouver; arriver à»; 2° «être d'un bon service, d'un bon usage; réussir»; c'est, je crois, le classique صدق «tenir sa promesse, faire jusqu'au bout ce qu'on a à faire», avec l'assimilation de sonorité *ṣd* > *zd*, déjà notée comme prononciation dialectale par les lexicographes indigènes. — Le mot se retrouve avec les deux acceptions dans les départements d'Alger et d'Oran, mais sous la forme *sdâq*. A Tlemcen, au cas de contiguïté, *sd* initial passe à *zd*: *zdâq*; mais *s* est restitué lorsque la contiguïté cesse : *sĕdqoṭ* «elle a bien servi». A Tanger, l'assimilation s'est étendue à toute la conjugaison. A Constantine, dans le Nord constantinois et dans le Nord tunisien, *ṣdâq* (ruraux *ṣdeg*) a conservé le sens de «dire la vérité»; il a aussi le sens de «réussir; être d'un bon service»; mais le sens de «arriver à» est inconnu.

زرب Landberg a montré les difficultés qu'on éprouve à fixer le sens primitif de زَرْب dans les parlers de l'Arabie méridionale (cf. *Daḥīna*, p. 650 et suiv.). Ces difficultés se retrouvent pour les représentants maghribins du mot; en outre, dans l'Afrique du Nord, la dualité mor-

phologique *zarb-zrab* complique encore la question. Il faudrait, pour la trancher, poursuivre sur le mot une enquête minutieuse dans tous les parlers maghribins; les quelques faits réunis ici n'autorisent que des conclusions provisoires. — Tout d'abord il est certain qu'à Tanger *ẓâṛḍ*, pl. *ẓṛōḍ* et *ẓṛōḍa*, signifie exactement «haie», aussi bien «haie vive» que «haie sèche». On retrouve la même forme (*ẓârb*, *ẓṛḍ* ou *ẓârb*, pl. *ẓṛōb*, *ẓṛōba* et *ẓṛāb*) et le même sens du mot dans des régions très variées de l'Algérie : ainsi à Nedroma, dans l'Est de l'Oranie (Ammi-Moussa, Mazouna), dans le Tell algérois (plaine du Cheliff, Miliana, Médéa), à Alger, dans une partie du Tell constantinois (Collo, Djidjelli, Mila, El-Milia, Guelma), en général, semble-t-il, dans des régions de culture arbustive et maraîchère où l'on clôt les jardins aussi bien de haies vives que de haies sèches. — A Tlemcen et à Constantine on a avec le même sens *ẓṛḍ* (à Tlemcen avec un pluriel assez rare *ẓṛōba;* à Constantine sans pluriel). — D'autre part, dans la majeure partie du Tell oranais, sur les hauts plateaux, au Sahara, dans la plaine de Sétif, dans l'Est constantinois, on désigne sous le nom de *ẓṛḍ* (*ẓṛâb*, *z'ṛâb*) la masse de broussaille sèche (jujubier, asperge sauvage, genêt épineux, etc.) qui entoure le jardin rustique, la pièce de terre située au bord d'un chemin, le gourbi, ou protège le bas de la tente; *ẓṛḍ* est dans ce cas un collectif, et n'a pas de pluriel; il semble bien que ce sens et cet emploi du mot se retrouvent dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 50, l. 15, 16). — Dans quelques parlers, on emploie à côté du collectif *ẓṛḍ* un nom d'unité *ẓṛḍa* «une branche de *ẓṛḍ*»; ainsi dans l'Est constantinois, chez les ruraux du Nord tunisien, dans les oasis du Sud constantinois et algérois : par exemple aux Ouled Djellâl, à Laghouat, à Aïn Madhi, *ẓṛâb*, collectif masculin singulier, désigne «les branches de jujubier sèches» avec lesquelles on protège le haut des murs de clôture en terre; nom d'unité *ẓârba* «une branche de jujubier sèche». De ces faits, je conclurai provisoirement que le sens primitif de زرب est «broussaille épineuse coupée pour faire une clôture». Le sens de «haie» pris par le mot dans certains parlers serait secondaire; d'abord «clôture de branches sèches épineuses» (la plus répandue); puis «toute clôture végétale», «haie vive» aussi bien que «haie sèche». — Quant à la forme *ẓṛâb*, *ẓṛḍ*, il faut reconnaître que, phonétiquement, elle est anormale; la présence de *ṛ* comme consonne médiale aurait justifié, dans la plupart des parlers maghribins, le maintien de la structure syllabique زرّب (cf.

Ulād Brāhīm, p. 62, 63). Je crois qu'il faut expliquer l'apparition de *zrâb* par une analogie morphologique; le mot a pris la forme فْعَل qui caractérise un grand nombre de collectifs, dont le nom d'unité est فعْلة; *zṛâb* «de la broussaille», en face de *zâṛba* «un brin de broussaille», offre la même alternance syllabique que *šṭâb* «des branches sèches» vis-à-vis de *šâṭba* «une branche sèche», *s'af* «des folioles de palmier» vis-à-vis de *saʿfa* «une foliole de palmier», *s'reb* «des épines de palmier» en face de *sṛba* «une épine de palmier».

zreb «se dépêcher». Ce verbe, très courant à Tanger (cf. Fischer, *Marok. Sprichw.*, p. 37; comp. Lerchundi, *Voc.*, 276, sub *despachar*), est inusité en Oranie, où l'on emploie *γāwl* ou *s'zem*; il n'est pas non plus connu à Alger, où l'on emploie surtout *ḥoff* (aussi à Tanger *ḥúff-ṛ'žlēk* «dépêche-toi»), ni dans le Sud algérois, où l'on exprime les différents degrés de l'idée de «précipitation» par les verbes *γṣṣb*, *šāwṭ*, *štār*, *šâḍḍṣf*. Par contre, à Constantine, *zreb* est le verbe habituel pour «se dépêcher» et le mot est aussi connu à Tunis (cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 181, note 1). — L'adjectif *zṛṛbān* زرّبان «qui se dépêche», très usuel à Tanger, est connu dans la province de Constantine; d'autre part, le participe passif *mězrūb* «pressé» est employé un peu partout, même là où *zreb* est inusité. — *bṛzzṛba* بالزربة «en toute hâte» (cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 647, sub *prontamente*) est courant dans la province de Constantine comme à Tanger. — Au Maroc, زرب, «se presser», est passé en šelha (cf. Stumme, *Taz.*, p. 242); et en Tunisie dans le berbère de Sened (cf. Provotelle, *Sened*, p. 109).

zâṛbi̯a, pl. *zṛābi* زربية, زرابى «tapis». Ce vieux mot arabe (cf. *Coran*, lxxxviii, 16; *Nihāia*, ii, 124; Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, p. 92; Nöldeke, *Neue Beit.*, p. 53) appartient aujourd'hui à tous les dialectes maghribins, tandis que les dialectes orientaux (et aussi l'andalou) semblent l'avoir perdu. Chez les ruraux et bédouins algériens, on a le pluriel *zṛāba* (aussi au Sénégal, cf. Fr. Marie-Bernard, p. 197), soit seul, soit à côté de *zṛābi*. Le diminutif est à Tanger *zṛbi̯a*, comme à Alger et à Constantine زريبة; à Tlemcen *zṛbi̯a*.

زرد *zṛda*, pl. *zṛādi* زردة, زرادى «régal», et particulièrement «festin offert aux tolbas»; comp. Doutté ap. *Recueil de mémoires de l'École des Lettres d'Alger, XIVe Congrès des Orientalistes*, p. 203. En Algérie, le mot désigne dans la province d'Oran et dans la plus grande partie de la province d'Alger tout régal offert par un individu à ses amis; cf. Del-

PHIN, *Recueil de Textes*, p. 224, note 1. Dans la province de Constantine et dans le Nord tunisien, *zerda*, pl. *zrɛd*, est plus spécialement un banquet solennel fait au tombeau d'un marabout à l'occasion de sa fête ou à l'occasion de prières publiques (par exemple de rogations). Quant à l'article زردة de BEAUSSIER, p. 265, «réunion solennelle sur la tombe d'un marabout pour décider une prise d'armes ou cimenter la paix entre deux tribus», il n'est plus exact dans l'état politique actuel de l'Algérie; il est surprenant au reste que cet auteur n'y fasse pas mention d'un repas en commun; aujourd'hui, en Algérie comme au Maroc, la *zerda* est essentiellement une agape.

زرع *zṛaʿ* est à Tanger et dans le Nord marocain «blé», tandis qu'en Oranie c'est «orge», et dans le Tell algérois et constantinois «toutes les céréales»; au Sénégal, c'est «mil» (cf. REYNIER, p. 129). Le mot a toujours à Tanger *ẓ* et *ṛ* emphatiques, tandis que «semer» est *zraʿ*, avec *z* et *r* non emphatiques; de même à Tlemcen.

زرف *zĕrrĕf* «jeter à l'abandon, laisser traîner». A Alger et à Constantine, le mot existe avec les sens un peu différents de «chasser quelqu'un; lancer ou jeter quelque chose». A Tlemcen et Nedroma, le verbe est employé surtout au participe passif dans l'expression : *fdṭ mzĕrrĕf* «il est passé comme une flèche»; cf. BEAUSSIER, p. 265; comp. l'andalou *azraf* ap. Pedro DE ALCALA, 122, l. 26, sub *botar*.

زرق *zṛoq*, fém. *zĕrqâ*, pl. *zūṛoq*, «bleu», répondant dans le dialecte classique à ازرق, زرقاء, زُرق; cf. FISCHER, *Mar. Sprichw.*, p. 22. — *kĕḍba-zĕrqâ* «mensonge bleu», c'est-à-dire «mensonge énorme», ne m'est pas connu en Oranie, mais est courant dans la province d'Alger (*kdéb-ĕzṛoq* et chez les bédouins *ɛlkéḍ'b-lázṛog*). Il est fort douteux que *zĕrqâ* dans cette expression ait du rapport avec زرقة «tromperie», زرّاق «trompeur; hypocrite», sur lesquels cf. FLEISCHER, *Kl. Schr.*, II, 544; KREMER, *Beit. z. arab. Lexicographie*, I, p. 71. — Dans le Sud constantinois, on dit dans le même sens *kéḍba-ḥámṛa* «un mensonge rouge».

زروط *ẓâṛuṭ* «lancer en faisant tourner», nom d'action *dzâṛuṭ* تزروط; chez les Jbâla, on entend *ẓâṛiṭ* comme en andalou (زرّيط ap. *Voc.*, p. 539, sub *proicere; ẓâṛiṭ* «grincer» dans la province d'Alger). زرّوط se retrouve avec le même sens et avec divers autres voisins dans toute

l'Algérie (cf. Beaussier, p. 266, 267; en berbère de Ouargla, *zeṛṛeḍ* ap. Biarnay, *Ouargla*, p. 319).

زز *ḅězzězz* ou avec haplologie *ḅězz* «de force» : *ḅězz-mⁿṇṇo* بزّ منه «malgré sa résistance»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 53, sub *forzadamente*; aussi en šelḥa *bezzīz* (cf. Stumme, *Taz.*, § 221). Il est possible, comme le proposent Socin et Stumme (*Houwāra*, p. 60, 61, note ey), que le mot reporte à بلّز, où le *l* initial, tenu analogiquement pour l'article, aurait fini par être assimilé à la sifflante subséquente. Mais, sous la forme زز, le mot était courant en andalou et le *Tāǧ el-ʿarūs*, qui le donne, mentionne cette particularité dialectale (IV, 41 : وهي شائعة بالاندلس; comp. Dozy, I, 590, 591; Ibn Guzmān, 91ᵃ, l. 21, بالزز). Le mot est compris, mais non employé couramment, en Oranie. L'information de Delphin (*Recueil de textes*, p. 257, note 4) sur عرب الزّز est intéressante à rapprocher du صنهاجة الزّز d'Ibn Ḥaldūn, cité ap. Dozy, I, 591, l. 1.

زطم *ẓṭọm* ou *ṣṭọm*, construit avec *ʿlā*, «fouler aux pieds», aussi «se précipiter contre»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 615, 616, sub *pisada*, *pisado*, *pisar*; *Arch. Mar.*, VI, p. 178 *in fine*. Sûrement le mot reporte à صدم; mais *ṣṭọm*, malgré qu'il ait, comme le vocable ancien, *ṣ* initial, est, dans l'évolution dialectale du mot, postérieur à la forme parallèle *ẓṭọm*. Il faut partir de *zḍọm* tlemcenien, nédroméen, algérois, où ض est passé à *ẓ* par assimilation de sonorité au contact de ظ (*ḍ* par assimilation d'emphase de *ṣ* primitif; ainsi *ṣḍọm* > *ṣḍọm* > *zḍọm*). Dans l'évolution postérieure, *ḍ* s'est assourdi en *ṭ* (changement inconditionné fréquent dans certains dialectes citadins maghribins et particulièrement en tangérois); puis *ṭ* a ramené par assimilation de sourdité la sourde *ṣ* (*ẓṭ* > *ṣṭ*) dans la forme *ṣṭọm*, plus rare au reste que *ẓṭọm* (*ẓ.ṭọm*). L'emphatisation de ظ en *ḍ* n'existe ni à Tunis (*T.G.*, 167, *zdum* «assaillir»), ni dans le Sud algérois (*zḍọm*), ni à Constantine (*zdâm*). D'autre part, on a à Tanger, comme développement postérieur de ce radical, *ḍẓâḥṭọm* (*ʿlā*) «violer un domicile», peut-être par contamination avec دهم (inusité à Tanger, mais courant chez les ruraux oranais; cf. Beaussier, p. 210).

زعم *zaʿma* «pour ainsi dire, par exemple»; souvent explétif. Ce représentant de زعم se retrouve dans toute l'Afrique du Nord; dans le Sud constantinois, *zaʿᵉm*, avec le sens de «il pourrait donc se faire que;

ainsi donc», comme le *zarma* du Maghreb oriental (Stumme, *T.G.*, p. 150; *M.G.T.*, § 195).

زغب *zuγḅi*, fém. *zuγḅ̈a*, pl. *zyāḅi* زغبى, زغابى «malchanceux, pauvre hère»; *kmāmĕr dĕzzyāḅi* «des visages de pauvres hères»; très courant à Tanger et peut-être andalou (cf. Dozy, I, 594); ce mot, en Algérie, appartient aux parlers de l'Oranie et de l'Est algérois, mais avec le pluriel *zyāba*.

زقى *zgā*, fut. *i-zgę* «crier»; construit avec la préposition *l*, «appeler», nom d'action *zgē*; le mot se retrouve dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 34, note); il est des plus courants dans les provinces d'Alger et d'Oran (en Oranie et dans le Sud algérois, généralement à la II^e^ forme : *zegga* ou *zâga*), nom d'action *zgā*; mais inusité dans le Nord constantinois. Il est remarquable que, partout où il est connu dans le Maghreb, ce représentant de زقا classique a *g* pour ق.

زكرم *zŏkṛŏm*, pl. *zkāṛŏm* زكروم «verrou»; cf. Lerchundi, *Voc.*, sub *cerrojo*, p. 187; Dozy, I, p. 597. — Le mot se retrouve dans les provinces d'Alger et d'Oran; chez les ruraux, sans la voyelle longue de la dernière syllabe : *zukṛâm* ou *zukṛŏm* «verrou, serrure, crochet qui ferme intérieurement la porte»; à Alger, parfois *zekṛūn*, à côté de *zekṛūm*, mais au pluriel toujours *zkāṛŏm*; à Tlemcen, à côté de *zekṛūm*, parfois *zekṛúm*^b^ avec un *b* implosif (c'est-à-dire avec la fin de *m* dénasalisée). Le mot n'apparaît que sporadiquement dans l'Est algérien. — *zŏkṛŏm* «fermer au verrou».

زلّف *zęllĕg* زلّق «enfiler; disposer en chapelet». Le mot ne m'est connu jusqu'à nouvel ordre en Algérie dans un sens voisin, qu'à Tlemcen et chez les ruraux de la région : *zęlleg* «faire des *zlāg*» (pl. *zlāgāt*), c'est-à-dire «des chapelets de feuilles de tabac» après la cueillette. Dans ce sens, il faut vraisemblablement attribuer au mot une origine berbère et le rapprocher de : zouaoua *zlęg* «recourber, tordre»; *azlăg* «ligne en zigzag; file d'objets»; *θazlăgθ* «collier»; B. Snous *ezli*^1^ (cf. Destaing, I, p. 114); chaouia *zli*^1^ (cf. Huyghe, *Dict. français-chaouia*, p. 699, sub «tordre»); chelha *tazlagt* «bracelet» (cf. Stumme, *Taz.*, p. 233). C'est à la même origine qu'il faut sans doute rapporter aussi d'autres sens de √زلق courants dans toute l'Algérie et dans la Tunisie du Nord : ainsi un peu partout : *zlęg* «retordre le fil de laine après qu'il a été filé (à Tlemcen, généralement *zęlleg* qui s'emploie aussi pour «lisser le

IMPRIMERIE NATIONALE.

fil pour la couture des souliers» = tangérois *šĕffa išĕffi*); dans les départements d'Alger et de Constantine «remanier le gros cousscouss appelé *mḥam^{m}ṣa*» (à Alger-juif généralement *zĕlleg*; en Oranie *ḥbek*). D'autre part, il est notable que dans les parlers algériens, les représentants dialectaux d'arabe class. √زلق «glisser» se distinguent nettement au point de vue phonétique des formations ci-dessus étudiées de berbère √زلغ; les premiers ont toujours *q* pour ق dans les parlers citadins et ont *ẓ* et *ḷ* emphatiques dans les parlers ruraux et bédouins : *zlâq* ou *ẓlọg*, *ẓlâg* «glisser».

zĕllūg, pl. *zlāllĕg* زلّوق «chapelet de figues», syn. *mâqqūd*, pl. *mqāqŏd*.

زمّ *zmām*, pl. *zmāmăṭ* زمام, زمامات «registre, livre de comptes»; le mot est employé avec le même sens à Alger et à Constantine, avec le pluriel *zmāim*; cf. aussi Dozy, I, p. 601. — *ṭāḥ m-ᶜẓzmâmāṭ* «Il est tombé des registres» : c'est-à-dire : «Il a été mis au rancard». A Alger, on dit de même : *dš-ĕnḥâf-mĕnno l inaḥḥéni ma-ᶜẓzmâm ?* «Et qu'ai-je à craindre de lui? Est-ce que par hasard il rayerait mon nom du registre?» (c.-à-d. : «Il ne me mangera pas tout vivant!»). Je crois que ces locutions sont empruntées au langage technique des institutions militaires maghribines; elles signifient proprement «être rayé des contrôles de l'armée»; comp. Dozy, I, p. 661 : استطهم من الديوان «Il les raya des contrôles de l'armée», employé par les auteurs maghribins et courant aussi en Orient (par exemple Maqrīzī, I, 311, l. 32; 313, l. 28).

زند *zĕnnĕd* زنّد : *zĕnnĕdha* زنّدها «Il s'est rempli le ventre» (avec le pronom féminin, soit tenant lieu de *kĕrš* «ventre», qui est féminin, soit dans le sens du neutre; cf. Landberg, *Prov. et dictons*, p. 165); de même à Nedroma, Alger. *zenned* est connu, d'autre part, de tous les dialectes ruraux et bédouins d'Algérie dans le sens fort classique de «remplir une outre complètement, de façon que la peau ne fasse pas de plis».

znād, pl. *znādăṭ* زناد «platine de fusil»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 482, sub *llave;* Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 30; de même en Algérie; cf. Delphin, *Textes*, p. 256, note ٢; et en Orient, cf. Cuche, *Dict.*, p. 239; Socin, *Dīwān*, III, p. 274. Cf. sur les noms des différentes parties de la platine du fusil tétouanais, Joly ap. *Arch. Mar.*, XI, p. 270 et suiv.

زنق *zănqa*, pl. *zănqăṭ* et *znāiᶜq* زنقة «rue»; diminutif *znᵉᶜqa*, pl. *znᵉᶜqāṭ*. Signalé par les lexicographes classiques dans le sens de «ruelle», زنقة

> *zanqa* est aujourd'hui en marocain et dans le Tell oranais (cependant, à Nedroma, on dit surtout *dęrb* pour «rue») et le Tell algérois le mot habituel pour «rue». Par contre, c'est زقاق qui est le plus usité dans ce sens à Constantine, à Bône et le seul usité dans les parlers sahariens (Constantine *zqāq*, pl. *zqāqāt*; Laghouat, Ain-Madhi, El-Oued, etc. *zgāg*, pl. *zęgga* = زقّة; Ain-Sefra, pl. *zuggᵘa*). — La forme du mot semble avoir été زناقة en andalou (Pedro de Alcala, p. 135, l. 19, *zanáca*, pl. *znáyq*; *Voc.*, p. 276 «callis», زناقة, pl. زنقات; chez les deux à côté de زقاق), et c'est peut-être à un singulier *znāqa*, aujourd'hui inusité, que reportent le diminutif et le pluriel morphologiquement anormaux du tangérois, *znę̄ʲqa* et *znāᵢ̈q*. Le mot est connu aussi en tunisien, en tripolitain et en maltais (*T.G.*, § 50, p. 45, *zanqâ*; *M.G.T.*, § 129, *zanga*; Falzón, p. 501). — Enfin, chez les ruraux d'Oranie, *znę̆ga* est «petit espace laissé en pâture entre deux terrains labourés»; comp. زنقة «lingua terræ» ap. *Geogr. arab.*, IV, 255.

زنڤ *zǫnnęg* زنّق «couvrir de confusion, faire rougir de honte»; *mzǫnnęg* «rouge de honte»; *dzǫnnęg* تزنّق «être couvert de confusion». Le mot, toujours prononcé avec *z* (l'emphase de l'initiale est probablement psychologique dans son principe : recherche d'effet oratoire dans un mot de signification fortement péjorative), est inconnu dans ce sens en Algérie; il est peut-être à rapprocher de زنق «acculer, mettre dans la gêne», sur lequel cf. Dozy, I, 607; Spiro, *Voc.*, p. 257; Landberg, *Bâsim*, p. 72, n° xxi. — Chez les ruraux du Tell algérois et oranais, *zenneg* (sans emphase) est «mettre une bête à pâturer à la *znę̆ga*» (cf. le mot précédent); *dzenneg* «être mis à la *znę̆ga*» : *dḍóula ma-ddzennégš* الدولة ما تتزنّڤش هي «Un troupeau de bœufs tout entier ne se met pas à la *znīga*», c'est-à-dire : «On ne peut accorder à un grand nombre une tolérance qu'on accorde à un seul»; comp. Beaussier, p. 275.

زهر *ẓhar*, collectif masculin singulier : 1° «fleurs d'oranger ou de citronnier»; pour les fleurs des autres arbres fruitiers, on emploie *nǭuār*, nom d'unité *nǭuāra*, qui désigne aussi les fleurs de jardin et les fleurs des champs. Le mot n'a pas de nom d'unité; «une fleur d'oranger» *ḥábba d-ẓẓhár*; «trois fleurs d'oranger» *tlāṯá-lḥābbâd-d-ẓẓhár*. — *mâ-ẓhár* ماء زهر «eau de fleur d'oranger»; ce complexe ne prend pas l'article à Tanger, non plus qu'à Tlemcen; à Alger il peut le prendre

(*ĕlmā-zhar*); — 2° «morceaux de ténia rejetés avec les excréments». — D'autre part, زهر n'apparaît pas à Tanger avec le sens de «chance» qu'il a dans la plupart des parlers algériens et dans le Nord tunisien (originairement «dé à jouer», sens qui existe aussi pour le mot à Alger et à Constantine; cf. Beaussier, p. 275; Dozy, I, p. 608; Lammens, *Mots français dérivés de l'arabe*, p. 133; Almkvist, *Kleine Beiträge*, p. 185, note 1). «Chance» est, dans le parler de Tanger, l'arabe *saʿʿd* (سعد), ou l'hébreu *mâzzăn* (מזל), ou l'espagnol *suĕrti* (*suerte*).

زهق *zhâq* «glisser» était andalou (cf. Dozy, I, 609). Le mot n'a jamais ce sens dans les parlers algériens; il en a divers autres (citadins *zhâq*, bédouins *zhâg*) que Beaussier indique bien. D'autre part, زلق, commun à tous les dialectes algériens dans le sens de «glisser», est inusité à Tanger (cependant Lerchundi, *Voc.*, donne زلق à côté de زهق, p. 326, sub *escurrirse*, et ne donne que زلق, p. 688, sub *resbalar*).

زوج Cf. جوج.

زور *zār*, fut. *izŏr*, زار يزور «faire une visite pieuse à un marabout»; *zi̯ā̆ra* «visite pieuse»; *zāir*, pl. *zuiă̆r* (*zūiă̆r*, *zuiă̆r*, *zuʿiă̆r*), «pèlerin qui accomplit la visite pieuse à un sanctuaire».

zŏr زور «accablement, abattement» : *mĕn-qŏud-ĕzzŏr* (من قوّة الزور) «si grand est l'accablement» (cf. *supra*, p. 51, l. 17) est la seule expression où *zŏr* ait aussi ce sens à Alger et à Tlemcen; mais on ne dira pas en Algérie, comme on dit à Tanger : *dḥál-sʿlḥ-ăzzŏr* «L'abattement le prit»; *ḥăssiṭ bĕzzŏr* «Je me suis senti accablé (par ex. par une charge trop lourde)»; le sens algérien de «effort violent, dépense de vigueur» n'existe pas par contre à Tanger; on n'y peut pas dire : *ṭkéllĕm-bĕzzŏr* «Parle le plus haut possible!», *dfáʿ-ălbáb-bĕzzŏr* «Il a poussé la porte violemment», *ăḥkém bĕzzŏr* «Tiens bon!», qui sont courants dans les dialectes algériens. Le mot dans le sens de «force, violence» est bien connu des parlers arabes orientaux et représente un emprunt ancien du persan زور (cf. Ǧawālīqī, *Muʿarrab*, p. 36 *in fine*).

زوق *mzāu̯ŏq* مزاوق, sans pluriel, «toupie neuve»; inconnu en Algérie.

zāug زاوق, construit avec la préposition *f* (ف), «chercher asile, protection»; *mzāug* «qui cherche protection»; *zu̯āg* «protection»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 676, 677, sub *refugiar, refugiarse*. Les particularités du *zu̯āg* ou *azuāg* marocain ont été souvent décrites par les voyageurs; cf. aussi *Arch. Mar.*, III, p. 144 et suiv. — Le mot est complè-

tement inconnu en Algérie. Il est très probablement d'origine berbère; cf. Stumme, *Taz.*, p. 165, *amzūug* «proscrit»; Basset, *Mission au Sénégal*, I, p. 212, *ezzāug* «bannir».

زول *mā-zāl* مازال «encore» se retrouve à Tanger comme dans tout le reste du Maghreb; mais il est beaucoup moins employé qu'en Algérie; c'est *ḅāqẹ* (cf. *supra*, p. 234), qui est surtout employé pour rendre l'idée de continuation de l'action ou de l'état exprimée par un verbe. *mā-zāl* n'a plus à Tanger la conjugaison partielle ou totale qu'il a conservée dans la plupart des dialectes maghribins (cf. Stumme, *T.G.*, p. 139; *Ulād Bṛāhīm*, p. 192); par contre, par analogie avec les participes présents devenus particules verbales (*ḅāqẹ*, *māši*, etc.), il peut prendre les flexions nominales du féminin et du pluriel : *mā-zāl kẹ̄i'ḍĕm* «Il travaille encore», *mā-zāla kāṭḥdĕm* (à côté de *mā-zāl*) «Elle travaille encore», *mā-zālin kánḥĕdmọ* «Nous travaillons encore» (à côté de *mā-zâl*). Il en est de même à Nedroma. — «Pas encore» se rend par *mā-zāl mā : mā-zāl ma-kẹ̄iḥdĕm* «Il ne travaille pas encore»; *mā..... ši* est possible, mais moins employé que *mā* (*mā-zāl-ma-kẹ̄iḥdĕmši*).

زوى *zu̯ă*, fut. *i̯ezu̯ẹ* : 1° «crier, piailler» (cri de la souris, du lapin, d'un jeune enfant, piaillement d'un oiseau); le mot se retrouve avec ou sans *ẓ* emphatique et avec ce sens dans la plupart des parlers algériens, dans le Nord tunisien et d'autre part au Sénégal (cf. Reynier, p. 140, 145); nom d'action *zu̯ẹ̄*; c'est aussi à *zu̯ā* que je rapporte *zai* زى de l'expression *qṭa'-ăzzai*, qui s'emploie dans un sens transitif : *qṭá'-feḥu̯m ăzzái* «Il les a domptés et réduits au silence»; et dans un sens moyen : *qṭá'-ăzzái* «Il s'est tenu coi»; cette expression est aussi connue en Oranie et dans le département d'Alger; comp. au Sénégal *zai* «glousssement» ap. Basset, *Mission*, I, p. 300; زيّة «un bruit» ap. Reynier, p. 256, l. 17. Il est vraisemblable que nous avons affaire à une variante dialectale, à initiale sonore, de صاى qui est attesté dans la langue ancienne avec le même sens; — 2° «donner à quelqu'un un coup violent qui lui coupe la respiration»; inconnu en Algérie; à Alger et dans le Tell algérois, *zu̯ā*, *i̯ezu̯i* est «cingler avec une badine ou un fouet»; cf. Landberg, *Daḍina*, p. 314.

زيد *ḅzāid* بزائد «beaucoup»; en Algérie et en Tunisie, *bĕzzāid*, *bizzāid* (Stumme, *T.G.*, p. 140). Ce mot, comme *ḅĕzzāf*, peut aussi servir à

rendre l'idée de «trop» (comp. Meissner, *Neuarab. Geschichten aus dem Iraq*, p. 125, *zā'id* «trop»). Mais, à aller au fond des choses, il semble bien que l'arabe maghribin ne puisse rendre avec une entière exactitude la nuance particulière exprimée par le mot «trop». En maltais, *bezzeiied* = بالزائد a le sens de «suffisamment».

زيت *zīṭ* ou *zeīṭ*, pl. *ziūṭ*, «huile» est féminin à Tanger comme à Tlemcen et à Alger; à Tunis, il semble de genre commun (Stumme, *Neue Tun. Sammlung.*, p. 112, l. 9; p. 119 *in fine*); cf., pour la raison possible de ce changement de genre, Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 425 *in fine*. A Constantine et dans la plupart des parlers bédouins et ruraux de l'Algérie, زيت est masculin comme à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 31, l. 6 et 7) et en maltais.

زير *zoiiāṛ* (*zōiiāṛ*) زْيَار (pas de pluriel usité), «étau» représente le classique زِيَار. A Tlemcen et à Alger, on a une forme sans redoublement du *i* médial : *ziāṛ*; mais, dans le Tell algérois et constantinois et dans le Sud algérois *zeiiāṛ*, et à Constantine *zīāṛ*. Le redoublement de la semi-voyelle médiane à Tanger et la vocalisation *u* de la première radicale sont dus à l'influence analogique des pluriels فُيَّال. L'étau étant composé de *deux* parties, le mot qui le désigne a reçu la forme du pluriel (comp. *šuāri*, *infra*, p. 344; français «tenailles, pincettes, ciseaux»; zouaoua *θimqōṣθīn* «ciseaux», *θīɣumδīn* «tenailles»: šelha *tuzlin* «ciseaux» ap. Stumme, *Taz.*, § 87). Peut-être faut-il interpréter de même les formes algériennes *zīāṛ*, *zeiiāṛ* (le pluriel فيّال de فاكل n'a pas *u* de la première syllabe dans les dialectes algériens); mais peut-être aussi y a-t-il pour *zeiiāṛ* influence analogique de فَعّال, paradigme s'appliquant à des noms d'instruments.

زيف *zīf*, pl. *ziūf*, «serviette, essuie-main»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 577, sub *paño*; p. 398, sub *hazaleja*. Le mot avait un autre sens en andalou (cf. Dozy, I, 619) et en a d'autres dans d'autres régions du Maroc (chez les Khlot «morceau de soie de la couleur de la selle placé derrière le trousquin», *Arch. Mar.*, IV, 84; «étoffe qui recouvre le *ṭābūṭ* d'un marabout» ap. *ibid.*, III, p. 145). Le mot se retrouve en šelha sous la forme *tazzift* «mouchoir de poche» (Stumme, *Taz.*, p. 233). Il m'est complètement inconnu en Algérie.

زيفط *zeifoṭ*. Cf. صيفط.

زين *mˇzi̯ăn* مزيان, pl. *mˇzi̯ănĭn*, diminutif *mzīu̯ăn*, est le mot habituel à Tanger pour «physiquement beau, matériellement bon»; en parlant des qualités morales, il peut aussi être employé (cf. par exemple Meissner, *Neuarab. Geschichten aus Tanger*, p. 44, l. 39; p. 56, l. 27); mais, dans ce cas, *mlēḥ* مليح est plus fréquent. Comme adverbe «bien», *mlēḥ* est aussi plus courant que *mˇzi̯ăn* : *kēiᶜrăf-ˇlʿárbi̯a-mlēḥ* «Il sait bien l'arabe»; *kẹitáiẹ̈ḥ-ˇlḥúbz mlēḥ* «Il cuit bien le pain»; mais cf. *mˇzi̯ān* employé adverbialement ap. Meissner, *op. cit.*, p. 60, l. 17. — En Algérie, le mot signifie spécialement, dans les provinces d'Alger et de Constantine, «en bonne santé; ayant bonne mine». مزيان algéro-marocain doit être considéré comme un مفعال de la racine √زين (où comme le participe de la XI^e^ forme dialectale زيان «devenir beau, s'améliorer»); mais le tunisien *mizi̯ān* «jeune» (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 17, l. 26) doit être rapproché du berbère *amzi̯ān amˇzzi̯ān* «petit». — Chez les ruraux d'Oranie, on distingue très bien, dans la prononciation, *mězi̯ān* «en bon état; beau» (ar. √زين), de *mo̯zi̯ān*, nom propre d'origine berbère (ainsi à côté de Mazouna, un petit village porte le nom de Ūlād Mo̯zi̯ān; comp. Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 40).

س

سبّ *sĕbba*, pl. *sḅāiḅ* et *sĕbbḅăṭ*, est le mot habituel pour «cause» à Tanger comme dans la plupart des dialectes algériens, à Tunis, à Tripoli et au Sénégal (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 34, note 7; *M.G.T.*, p. 58, l. 4; Reynier, p. 209, l. 7; comp. aussi pour l'Orient, Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 275; Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 258; Spiro, *Voc.*, p. 266); *sḅaḅ* = سَبَب n'est employé que par les demi-lettrés. En outre, avec la série des affixes ou à l'état construit, apparaît une formation **msĕbba* (*ᶜlā-msĕbbḅi* «à cause de moi», *ᶜlā msĕbbĕṭ-ˇlʿfqẹ̈* «à cause du maître d'école», etc.), qui, plus employée à Tanger dans ce cas que *sĕbba*, m'est inconnue en Algérie.

سبق Cf. زيق.

سبن *sˇḅni̯a*, pl. *sḅāni* سبانى, سبنية «toute espèce de mouchoir, mouchoir de poche, mouchoir de tête». Dans ce sens, le mot était andalou (cf. Dozy, I, p. 631) et il se trouve aussi au Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 308; Reynier, p. 132); cf. sur le mot en Orient, glos-

saire de Moslim, p. xxix; Vollers ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 298. Le mot est inconnu en Algérie, sauf à Nedroma, où il est exclusivement «foulard de tête pour les femmes».

سپرت *spĭrīṭǫ* سپيريتو «allumettes» collectif, *spĭrītiu̯a* «une allumette», pl. *spĭrītĭu̯ăṭ;* espagnol *espiritu;* le mot est entièrement inusité en Algérie.

ستّت *stītǫ* ستيتو «petit», fém. *stītu̯a*, pl. *stītu̯īn* (parfois *stītu̯īn* avec *u̯* consonne). Lerchundi, *Voc.*, p. 597, sub *pequeño*, et Lüderitz, *Mar. Sprüchwörter*, p. 29 *in fine*, écrivent سطيطو. Personnellement, à Tanger, j'entends *t* occlusif, mais non emphatique, comme dans un certain nombre d'autres mots (de même *spīrītǫ*, et cf. *supra*, p. xiv). Le mot, dont l'origine, à coup sûr étrangère, ne m'apparaît pas clairement, est inconnu en Algérie, sauf à Nedroma, où on l'emploie, rarement du reste, comme s'il était un nom propre, dans une comparaison désavantageuse : *ʿâmĕl kistītǫ* «très mal fichu». — Il faut probablement considérer *štītǫ*, très courant à Tanger dans le sens de «un peu», comme une variante de *stītǫ*, où la substitution de *š* à *s* initiale est due à l'influence contaminan e des synonymes *šuiiĕš* et *šu̯ei* √شيء.

ستر Cf. صطر.

ستف *s˘ṭṭĕf* «ranger, disposer en lignes ou en couches régulières»; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 439.

سجد Cf. سدج.

سحب *sḥāḅ*, fut. *ʾisḥāḅ*, يسحاب, يسحاب, construit avec la préposition *l*, «sembler à», toujours conjugué impersonnellement à la troisième personne masculin singulier. Ce verbe peut recevoir la flexion du présent (*kĕ̈isḥāḅ*), du futur (*ʾisḥāḅ*), mais il m'a paru employé surtout au parfait, aussi bien avec le sens du présent qu'avec celui de l'imparfait et du passé : *sḥāḅli* «il me semble, me semblait, m'a semblé». Il est courant à Tanger qu'à celui qui emploie cette expression pour formuler des excuses (*sḥāḅli* «je pensais que») on réponde en jouant sur les mots : *ʿssḥâf-f ʿssmá* السحاب ف السماء «C'est dans le ciel que sont les nuées». — Sûrement, on peut discerner dans cette expression énigmatique une métathèse de *ḥsāḅ* (حساب) qui est très courant aussi à Tanger avec le même sens et la même construction. Il existe dans les dialectes maghribins, avec le même sens, de nombreuses expressions,

dont beaucoup peuvent se rattacher étymologiquement à √حسب ; parfois des contaminations avec d'autres verbes synonymes ont produit des déformations très sensibles; certaines de ces expressions ne sont employées qu'impersonnellement; d'autres ont une conjugaison personnelle complète; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 109 et les références; *Houwāra*, p. 44, note da. — Il est probable qu'il faut reporter *ḥsāḇ* (*sḥāḇ*) au substantif حِساب «compte, opinion». Le complexe nominal formé par ce substantif muni des affixes personnels, حسابى (حسابك) «mon (ton, son) opinion est que» exprimait une idée qui est rendue d'ordinaire par des verbes, soit impersonnels (ainsi ظهر avec ل «sembler à»), soit personnels (ainsi ظنّ «croire, estimer»). Il en est résulté que, tout d'abord, il s'est construit avec la même série d'affixes médiats (*li*, *lek*, *lo*) que les verbes (avec les affixes immédiats et notamment *ni* et non *i*, dans d'autres parlers); qu'en outre, il a été fléchi en une conjugaison partielle de verbe impersonnel (ailleurs en une conjugaison complète). Il est permis de formuler cette hypothèse en présence des formes intermédiaires de l'évolution du mot, offertes par l'omâni et le maltais. En omâni, *ḥsāb*, non fléchi, se construit avec les affixes personnels, comme un participe, pour exprimer l'idée de «penser, croire» (cf. Reinhardt, p. 142, l. 1). En maltais *baḥsieb* = بِحساب, construit avec les affixes personnels dans le sens de «se proposer» et de «s'imaginer», a gardé sa valeur primitive nominale; mais il est remarquable que, déjà, c'est l'affixe *ni* et non l'affixe *i* de la première personne singulier qui lui est adjoint (cf. *baḥsiebni* ap. Stumme, *Malt. St.*, p. 42, l. 10; p. 44, l. 3; tandis que *baḥsiebek* ap. Ilg-Stumme, n° 216).

سحر *sāḥr*, parfois *seḥr*, le plus souvent avec assourdissement et réduction de *r* final, *saḥ*^{r}, *seḥ*^{r}, ou même *saḥ* avec chute complète de *r*, pl. *sḥūr*, «sorcellerie» = سِحر. Lüderitz, *Sprüchwörter*, p. 24, n° xlvii, donne en outre la forme *sḥar*.

سحق *sāḥḥāqēia* سحّاقية «liement de jambe» dans la lutte; ce terme technique est peu employé à Tanger, où on me l'a donné comme provenant des parlers de l'intérieur du Maroc.

سخط *sḥāṭ*, construit avec *ʿlā*, «frapper de sa malédiction», en parlant de Dieu, des Saints, aussi des parents. Ce sens, dérivé tout naturellement de celui de سخط classique «être irrité contre», se retrouve dans

toute l'Algérie (affaibli à Nedroma, où *ṣḥât*, en parlant des parents, est simplement «gronder»). Quant au sens de «métamorphoser» ou spécialement de «changer en pierres», en parlant de Dieu, dont la genèse est bien expliquée par Dozy, I, 638 (comp. Vollers ap. *Z.D.M.G.*, 1896, p. 643; Spitta, *Gram.*, p. 507 *in fine*), il existe en Algérie (cf. notamment Delphin, p. 56, note 3), mais non à Tanger; c'est *msaḥ* qui a ce sens dans le parler de cette ville (cf. *infra*, p. 466). On n'emploie pas non plus à Tanger la II^e^ forme du verbe (tandis qu'à Alger *isóḥḥoṭ ŭiyóddob* «Il écume de rage»), ni la V^e^ (tandis qu'à Constantine *iṭṣṣåḥḥåṭ* «Il se répand en plaintes et en malédictions»).

såḥṭ est à Tanger «tout fléau envoyé par la colère divine» (en Algérie, généralement *ṣḥât*, *ṣḥoṭ*). — *såḥṭå* سخطة est spécialement la malédiction prononcée par le sultan contre une tribu rebelle, sur laquelle cf. *Arch. Mar.*, XVII, p. 36, 37. — Dans les expressions *qoddᵊṣṣᵊḥṭ* «énorme», *såḥṭ-ᵃllåh dᵊlmål* «une fortune considérable», etc., le sens de *såḥṭ* est très affaibli; un emploi analogue du mot se trouve en Algérie; par exemple à Alger : *ssḥóṭ nṭá-ălmål* «une grande quantité d'argent», à Constantine : *ʿándu mål-ṣḥóṭ* ou *ṣåḥṭå-mål* «Il a une richesse énorme»; comp. Beaussier, p. 290, qui fait faussement de *ṣḥoṭ* et *såḥṭå* dans cet emploi un adjectif اسخط, fém. سخطاء.

سخو *ṣḥă*, fut. *ʾiṣḥa*, «faire bon marché d'une chose, n'y pas tenir»; comp. le classique سخيت نفسي عن. Ce verbe se construit, soit avec un verbe suivant au futur, soit avec un nom ou pronom précédé de la préposition *b* : *mą-iṣḥáši-ḅíᵊǫ* (ببيعه) «Il ne se résignera pas facilement à le vendre»; *mą-ṣḥénąši-ḅik* «Nous n'en avons pas assez de toi, nous ne nous résignons pas à te quitter»; *ṣḥâṭ-ḅᵘuldá* «Elle a fait bon marché de son fils et a consenti à l'abandonner» (cf. les observations de Fleischer, *Kl. Schriften*, II, 552-553). Cette acception de سخا se retrouve dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 22, note 4, *ṣĕḥa*, avec une explication fausse; et *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 82, sub سحى), et, en Algérie, à Tlemcen et à Nedroma. — Le verbe est employé dans certains parlers orientaux (avec *s* > *ṣ*) dans un sens tout voisin «consentir volontiers à»; cf. Rhodokanakis, *Ḍofâr*, I, p. 72, l. 12, et II, p. 33; Salhani, *Contes arabes*, p. 60, l. 14; p. 61, l. 9.

سدّ *sŭdda*, pl. *sŭddåṭ* سُدّة «soupente»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 163, sub *cámara*. Ce sens se retrouve dans les villes d'Algérie, mais le mot

est toujours vocalisé *sḗdda*, pl. *sdḗd*. Dans les habitations des ruraux sédentaires du Tell algérois et du Tell oranais, la *sḗdda* est une sorte de large banquette, à environ 1 m. 50 de hauteur du sol, occupant la largeur de l'un des bouts du *gurbi*, et où l'on place les vases et les outres. — Un autre sens algérien du mot, «tribune des مبلّغون dans les mosquées cathédrales», semble inconnu à Tanger. — Le mot a d'autres sens encore dans le Maghreb oriental (cf. Beaussier, p. 291; Stumme, *M.G.T.*, p. 302); il est bien connu qu'en maltais *sodda* est le mot habituel pour «lit».

سدج *sḗddāža*, pl. *sḗddāžāṭ* سدّاجة «natte ovale en palmier nain tressé»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 335, sub *estera*. *sḗddāža* provient de حَجَادة par une métathèse qui se retrouve, je crois, dans tous les dialectes maghribins, où ج est encore affriqué *ǧ*, ou l'était encore à une époque relativement récente (c'est le cas à Tanger): ainsi, en Algérie, à Tlemcen, Alger, Constantine, Cherchel, chez la plupart des ruraux du Tell; mais, là où *ž* est habituel pour ج et *žž* pour جّ, le mot apparaît sans métathèse; ainsi à Laghouat, chez les Ulād Brāhīm, dans le Sud oranais (*sḗžžāda*), dans le Maghreb oriental (*sezzāda*). Le mot signifie étymologiquement «natte de prière»; mais, à Tanger, la *sḗddāža* sert à d'autres usages encore qu'à la prière; on s'assoit dessus; on enveloppe d'une *sḗddāža* le cadavre pour le déposer dans la tombe. Dans la mosquée, on place pour l'imâm une *ṣ'ddāža* dans le *māḥrāḅ* (en dehors des mosquées, on fait le plus souvent la prière sur une *lḗḅda*). De même, dans la plupart des régions de l'Algérie, *sḗddāža* (*sḗžžāda*) est «natte ovale» en général, et non spécialement «natte à prière» (comp. à Tripoli *sezzāda* «couverture» ap. Stumme, *M.G.T.*, § 86). D'autre part, à Laghouat, la *sḗžžāda* est une peau de mouton sur laquelle on fait la prière. Mais, dans tous les cas, elle n'est nulle part en Algérie, à ma connaissance, «petit tapis», comme l'indique Beaussier, p. 288.

سدر *sḗṛ*, pl. *sdūr*, *sdūra*; classique صدر, avec *s* pour *ṣ* initial comme dans la plupart des dialectes maghribins: 1° «poitrine»; le mot dans ce sens a quelquefois le pluriel *ṣ'drīn*, dû à l'influence analogique des anciens duels, devenus pluriels dialectaux, des noms de parties doubles du corps; 2° *ssḗṛ-d'ḅiṭ* «mur de fond d'une chambre, opposé à celui où s'ouvre la porte»; de même à Tlemcen et dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 48, l. 13). — Il est remarquable que, en face de

sdęr, ṣędra «blanc de poulet» (inconnu à moi en Algérie) a toujours *ṣ* initial.

سرخ *sraḥ* «chanter» en parlant du coq; c'est صرخ avec ص passé à *s*, peut-être par influence de *r* non emphatique; صرخ, déjà ancien dans ce sens particulier (cf. *Ḥaiāt el-Ḥaiaṷān*, II, sub صارخ; et Ibn el-'Aθīr, *Nihāia*, II, 257), était aussi andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 121, l. 11). — *sęrrāḥa* est à Tanger le nom de la «coqueluche» (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 792, sub *tos*).

سرط Cf. صرط.

سرطل Cf. صرطل.

سرول Cf. صرول.

سرى *tsāra* ou *ssāra*, fut. *ⁱtsāra* ou *ⁱssāra*, est le mot habituel à Tanger pour «se promener»; le mot est compris, mais peu employé, à Tlemcen. A Alger, *tsāra* est «se promener en flânant sans but déterminé», tandis que *ḥāuṷōs* est «faire une promenade fixée». Diverses étymologies ont été proposées pour ce mot (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 440), mais aucune ne semble réellement satisfaisante. Je crois qu'il convient de rattacher ce vocable énigmatique à l'andalou مُسارِة «promenade», longuement étudié par Dozy et Engelmann, *Glossaire des mots portugais et espagnols*, p. 180 (comp. Dozy, *Supplément*, I, p. 712). Les finales longues non accentuées étant devenues brèves dans les dialectes maghribins, *msāra* (< مُسارِة) a pu être rattaché par la conscience populaire à la racine $\sqrt{\text{سرى}}$: elle se trouvait dans le même rapport avec cette racine que ملاقاة > *mlāqå* avec $\sqrt{\text{لقى}}$. Puis, de *msāra*, une VI^e^ forme dénominative a été tirée par la construction de la quatrième proportionnelle *mlāqå* : *ṭlāqå* :: *msāra* : *tsāra*. Dans la suite, l'apport andalou *msāra*, auquel *tsāra* devait son existence, a été éliminé par une formation nouvelle : *msāṛia* «promenade», qui est seule connue aujourd'hui à Tanger. En effet, à Tanger comme dans divers parlers algériens (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 122), les représentants des maṣdars مفاعاة des III^e^ formes de verbes défectueux sont généralement remplacés par des maṣdars مفاعية, formés analogiquement d'après le modèle des مفاعلة des verbes réguliers; de même *mlāqå* «rencontre» a cédé le pas à *mlāqia;* cf. *infra*, p. 458.

سعر Cf. صعر.

سغر *syēṛ*, pl. *syāṛ* سغير «petit»; le *ṣ* initial de صغير est passé à *s* à Tanger, mais je n'ai jamais entendu dans le parler de cette ville l'assimilation régressive de sonorité *zyīr* des dialectes orientaux que Meissner note *passim* dans ses textes de Tanger; elle existerait chez les Juifs de Fez d'après Biarnay ap. *R.A.*, 1910, p. 140, note 3. — On ne dit jamais *syēṛ* pour «pièce espagnole de cinq centimes» : on dit *pe'ṛa syēṛa* ou *ḥāms-užōh*; on ne dit jamais *žūž-syāṛ* pour «dix centimes» : on dit *pe'ṛa kḥīra* ou *pe'ṛa gorḍā* (espagnol *perra gorda*) ou *sašṛ-ųžōh*; mais «quinze centimes» est *tlāṭa-syāṛ* (jamais *ṭēlṭ-syāṛ*, comme on pourrait s'y attendre).

syēṛa, pl. *syēṛāṭ*, diminutif *syēiṛa*, pl. *syēiṛāṭ* ou *syāiāṛ*, «petit pain qui sert de salaire au patron du four», synonyme *pīųa*; cf. *supra*, p. 242. — Le diminutif **syēiāṛ*, fém. *syēiṛa*, n'apparaît à ma connaissance que dans cette acception spéciale. Dans tous les autres cas, le diminutif de *syēṛ* a à Tanger la forme فعيول (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 99) : *syēųāṛ*, fém. *syēųra*.

سغر *sfira*, pl. *sfirāṭ* سغيرة «natte grossière en feuilles de palmier nain sur laquelle mangent les ṭolbas». L'objet et le nom sont connus en Oranie; mais la natte en question est généralement en alfa (cf. Delphin, *Textes*, p. 344); c'est naturellement سُغَيرة. A Alger, *ṣofra* (سفرة avec *s* > *ṣ*) est «mouchoir qu'on met sous le plateau (*snī*) ou sous la table basse (*mīda*) pendant le repas» et aussi «mets» (pl. *ṣfāṛe*); comp. sur ce dernier sens Bel, *Djâzya*, p. 86; aussi *ṣofrâ* «table» à Tripoli (Stumme, *M.G.T.*, § 74, 1, *c*); à Tunis, indifféremment *sufra* et *ṣufra* «table servie» et «repas» (Stumme, *T.M.G.*, p. 31, l. 18 et 28; p. 42, l. 18; p. 52, l. 24); aussi en Palestine, *ṣufra* «table» (Bauer, *Das palāst. Arabisch*, p. 226); cf. sur ce mot Landberg, *Daḍīna*, p. 623, 624.

سفل *sfēl* اسفل n'est pas usité à Tanger, tandis que, dans le parler d'Alger, le mot, comme adverbe «en bas», est extrêmement employé, à l'exclusion de تحت (*ssfel* «en bas», *lḗssfel* «vers en bas», *mḗssfel* «d'en bas»); je crois néanmoins que c'est par اسفل qu'il faut expliquer le *m"ṣṣāl* des écoliers tangérois : *"ḷbā-ųāḥdā-m"ṣṣāl* «Le ب a un point en dessous»; comparer, pour la même réduction *sf* > *s* (*ss*) dans ce mot, l'andalou *min içél* «*debaxo*» ap. Pedro de Alcala, 209, l. 24, et le *daḍīnois essāl* «en bas» ap. Landberg, *Daḍīna*, p. 1139. — *sḗfli* (à côté de *ṭ"ḥṭi*) est courant à Tanger dans le sens de «étage inférieur d'une maison».

ṣ̆ffel construit avec la préposition *b* «chercher à discréditer quelqu'un par des propos qui attaquent l'honneur»; inconnu en Algérie.

sāfali, fém. *sāfalīya*, pl. *sāfalīyen*, «grossier et insolent, qui injurie sans crainte du scandale»; le mot, connu en Algérie (cf. Beaussier, p. 298 سَفَلِيّ), a tous les caractères d'un emprunt littéraire (سفاق), comme aussi le *sāfali mūbāḥ* سَفَالِيّ مُبَاح «dont la grossièreté est manifeste» qu'emploient couramment les demi-lettrés tangérois.

سفنج Cf. شفنج.

سقى *sqā*, fut. *isqe*, maṣdar *sṭqiān* : 1° «arroser, donner à boire, fournir de l'eau»; 2° «tremper le fer» (cf. Nöldeke, *Doktor und Garkoch*, p. 18 l. 1 et note 1; p. 32, note 2); *ṣ̆qua* «trempe de l'acier»; aussi dans toute l'Algérie et au Sénégal (cf. Reynier, p. 113); 3° «empoisonner» (comp. Dozy, I, p. 664; et ajouter *Maʿālim*, III, p. 5, l. 4). Ce sens est connu de la plupart des parlers algériens; chez les ruraux du Tell algérois (et peut-être ailleurs) on distingue même *sgā* «irriguer; approvisionner en eau» de *sqā* «empoisonner». Je crois que, dans ce dernier sens, le mot est un euphémisme (comp. مطعوم ap. *Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 436, et *ɣukkel* ap. Lerchundi, *Voc.*, p. 317, sub *envenimar* qui sont aussi connus à Tanger). — Le passif (viii^e^ forme dialectale) est *ʾt̆ṣqā*. — La ii^e^ forme, *ṣ̆qqā*, *iṣ̆qqe*, maṣdar *t̆ṣqēʾa*, est le terme consacré, comme dans la plupart des régions de l'Algérie, pour «verser le bouillon dans le couscouss».

ṣ̆qqāya, pl. *ṣ̆qqāyāṭ*, «fontaine publique»; se retrouve à Tlemcen; sur le redoublement de la deuxième radicale dans ce représentant dialectal de سِقَاية, cf. *Ulād Brāhīm*, p. 112. Le mot est inconnu ailleurs en Algérie; à Alger et à Constantine, «fontaine publique» est simplement *ʿain;* à Laghouat, à Géryville comme à Tlemcen-juif et à Tunis, *sebbāla.*

سكت *mĕn-ʿām-ṣ̆kṭo* «depuis l'année où l'on s'est tû», c'est-à-dire «depuis un temps immémorial»; j'ignore l'origine de cette expression, inconnue en Algérie.

skīk̆ṭ; cf. *infra*, sub سكيكو.

سكر *skēiri*, pl. *skēirīya* سكائرى «ivrogne»; c'est, bien entendu, un de ces فعائلى, noms de métiers si fréquents dans les dialectes du Maghreb (extension analogique du procédé dialectal de l'adjonction de la nisba aux pluriels de quadrilitères); mais *skēiri* n'est connu en Algérie qu'à

Tlemcen. D'autre part, les *sekkār* et *sŭkārği*, habituels en Algérie dans le sens d'«ivrogne», sont inconnus à Tanger.

sukkăr سُكّار «sucre»; de même à Fez; cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 7, l. 3; à Tlemcen et à Alger, on trouve une forme à voyelle longue *ū*, *sękkūr* (*ṣ"kkūr*); ailleurs au Maghreb, c'est la vocalisation سُكّر qui est générale : *sukkuṛ* chez les bédouins et ruraux d'Algérie et à Constantine, comme à Tunis et à Sfax (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 94, l. 9; Narbeshuber, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 6 l. 29); à Tripoli *ṣukkur* (Stumme *M.G.T.*, p. 52, l. 13); chez les ruraux du nord tunisien *suk"r* avec perte de la gémination. En maltais l'apparition à l'initiale d'une affriquée *ṭ* (*ṭokkor*) révèle une contamination de سُكّر par l'italien *zucchero*. Cette vocalisation se retrouve dans l'Arabie du Sud (cf. Landberg, *Dafīna*, p. 446, *sukkur* et *sunkur*). Ailleurs en Orient, et jusqu'en Libye (cf. Hartmann, *L. W.*, n° 6, str. 8), c'est سُكّر qui semble prédominer; cf. cependant sur سُكّار en Orient, Landberg, *Primeurs arabes*, I, p. 16.

سكسو *ṣ"kso* «cousscouss». Le mot, à ma connaissance, ne prend jamais l'article : *hăd-ṣ"kso m"ziān* «Ce cousscouss est bon»; *ṣ"kso-ḍḍār-flān* (فلان ذدار) *ṭ"dhem-ṭ"'ala* «Le cousscouss de chez un tel est de première qualité». — *sěkso* se retrouve en Algérie chez les Berbères de la Kabylie et dans le dialecte arabe de Djidjelli. — A Alger, on a *kseksu*, correspondant au كسكسو de l'andalou, *kosksu* du maltais (cf. Dozy, *Supplém.*, II, 468; comp. *Kašf er-Rumūz*, p. 140; Falzon, p. 190; Lüderitz, *Sprüchwörter*, p. 44, l. 4, a *keskesu*, qui m'est inconnu pour Tanger). A Médéa et à Bou-Saâda, on dit *kuskus;* dans le Maghreb oriental *kusk"si* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 178; *M.G.T.*, p. 29, l. 36; Narbeshuber, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 20, note 68; et comp. Spiro, *Voc.*, p. 519; aussi au Souf); au Sénégal *keskes* (cf. Reynier, p. 127). Quant à la forme كسكسون (cf. Kampffmeyer, *Arab. Beduinendialekte Innerafrikas*, p. 209, note 1), je ne l'ai jamais entendue; mais les Marocains l'écrivent (par exemple *Salwat el-'anfās*, III, 142, l. 4, avec l'article : الكسكسون), peut-être par désir d'employer la forme du mot dont s'est servi le Prophète, d'après l'anecdote très connue des lettrés maghribins que rapporte Dozy dans son article كسكسو. Il est remarquable qu'on la trouve d'autre part en Palestine (cf. Bauer, *Das palästinensische Arabisch*, p. 254, *kusuksōn* et *kuskusōn*). Chez la plupart des bédouins d'Algérie et à Tlemcen, *ṭ'ām* est seul employé : une femme

de Tlemcen ne comprendrait pas *kusk^{u}sọ*. Les ruraux d'Oranie emploient volontiers *m^{e}ʿāš;* et à Constantine «couscouss» est *noʿma*.

سكف *ssākĕf* تساكف «dégoutter» (en parlant de la sueur); le mot ne m'est connu en Algérie jusqu'à présent que dans les parlers du Sahara et des hauts plateaux algérois; peut-être faut-il le reporter à استوكف avec *ā* pour *au*, comme il est fréquent à la x^{e} forme des verbes assimilés dans les dialectes arabes (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 104, note 1).

سكيكو *skīkọ*, n'est employé que dans *skīkọ uḥžār-ʿlụād* (cf. *supra*, p. 69, l. 21); c'est une expression de femme, destinée à écarter le mauvais œil (pour جر دالواد comp. sans doute *Z.D.M.G.*, 1888, p. 588; *W.Z.K.M.* 1902, p. 144); elle est inconnue en Algérie; peut-être a-t-elle quelque rapport avec le *skīk^{ĕ}ṭ* «silence!» de la langue des enfants, qui apparaît dans le dicton : *skīk^{ĕ}ṭ ! ʿlī-^{i}ḥḍār ṭūlĕḍ-ṭĕmmāḥ ḥāiīa uflīl^{ĕ}s* «Silence! Celui qui parlera, sa mère enfantera un serpent et un poussin».

سلت *m^{ĕ}ṣlūṭ*, ou aussi *m^{ĕ}ṣlūṭa*, pl. *msālĕṭ* مسلوت, مسالت «bâton un peu recourbé et aminci dans le bout»; le mot est connu dans la plupart des parlers algériens; il désigne généralement «une gaule mince» (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 309).

سلخ *sĕllīḥa*, pl. *sĕllīḥāṭ* سليخة «pierre plate et glissante»; m'est inconnu en Algérie.

سلك *sŭlka*, pl. *slāki*, «les soixante ḥizb du Coran envisagés au point de vue de la récitation». Ce sens se retrouve dans toute l'Oranie, dans le Sud et le Tell algérois, sporadiquement dans le Sud constantinois, mais avec une vocalisation *sĕlka*, pl. *slĕk* ou *sĕlkāṭ* (comp. Delphin, *Textes*, p. 346; Cohen-Solal, *Mots usuels*, p. 12, 13). Le mot est peu usité à Alger ville, et semble inconnu dans le Nord constantinois; et Beaussier ne le donne pas. — Chez les Jbâla, *sulka* a un autre sens, un peu différent, et étudié ap. *Arch. Mar.*, XVII, p. 85.

سمح *smaḥ* : 1° construit avec la préposition *l* «pardonner à quelqu'un»; 2° construit avec la préposition *fi* «abandonner, ne pas réclamer quelque chose». — La III^{e} forme *sāmaḥ* سامح, avec les mêmes constructions, a les mêmes sens; de même à Nedroma, tandis qu'à Alger, Tlemcen et Constantine, *sāmaḥ* se construit toujours avec un complément direct et a seulement le sens de «pardonner», non celui de «abandonner».

سمر *smĕr* : 1° «passer la nuit en causant» : *ʿlḅârâḥ ḅitt-sâmĕr* «J'ai passé la nuit dernière en causant»; ce sens classique n'est pas enregistré par Beaussier, et de fait je ne le connais pas jusqu'à nouvel ordre dans les parlers arabes d'Algérie; 2° de là, «passer la nuit dans l'insomnie», maṣdar *smīr* : *fiīa-ssmîr* «Je suis fatigué d'avoir passé une nuit d'insomnie»; 3° «faire entendre un son prolongé» (par exemple : bruit de la toupie qui ronfle, tenue de note de la clarinette arabe) : *ʿlγéiṯ kéismĕr fʿlγná* «Le joueur de γaiṯâ prolonge le son». Le mot est complètement inconnu dans ce sens en Algérie; il faut probablement en rapprocher le *smāra* des Aït-Imoûr «jouet d'enfant qui fait entendre un ronflement très violent», signalé par Doutté, *Merrâkech*, p. 329. Pour cette dernière acception, peut-être faut-il songer à une étymologie berbère; peut-être est-il possible de penser à l'étymologie استمرّ proposée par Metz pour le classique سمر (*Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 250) et combattue par Landberg, *Daβīna*, p. 994.

sṵmmĭr «préposé juif» chargé de veiller à ce que les prescriptions de la loi religieuse soient observées dans la préparation de certains aliments pour la communauté; naturellement hébreu שֹׁמֵר

سنّ *sĕnn*, qui figure avec le sens de «dent» dans la chanson donnée p. 75, l. 30, n'est pas connu dans la langue courante de Tanger avec ce sens; ce mot ne signifie que «âge» : *kbîr-ʿssĕnn* «âgé». *sĕnn* «dent» n'existe à ma connaissance dans le Maghreb qu'à Tripoli, au Souf et dans certains parlers du Sahara oranais. Partout ailleurs dans le Maghreb, le mot, féminin dès la langue ancienne, a pris le signe morphologique du féminin (de même en maltais et en égyptien; comp. Spitta, p. 125), et on a *sĕnna*, qui, à Tanger, fait un pluriel *snān* (ailleurs *snūn*, ou *sĕnnīn* qui en réalité est un duel; cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 34, note 1). Au Sénégal, *senn* est conservé (cf. Basset, *Mission*, I, p. 294; Reynier p. 116) comme dans la plupart des parlers arabes orientaux. — Il existe encore à Tanger un autre pluriel *snāṵn*, qui a un sens intensif et péjoratif: *ḅṵ-snāṵn* «qui a de vilaines grandes dents».

سندر *sĕndūra*, pl. *snāḍĕr* سنادر, سندورة «dent longue et saillante». Le mot est employé seulement au pluriel dans les provinces d'Alger et d'Oran. — *msĕndĕr* مسندر «qui a les dents longues et saillantes».

IMPRIMERIE NATIONALE.

سهت *shaṭ* : 1° v. actif «éreinter» (par des coups, par une fatigue excessive); *m'ṣhūṭ* «éreinté». A Larba des Beni-Moussa (Tell algérois) on a, à la II^e^ forme, *ṣahhaṭ* «donner une volée de coups»; dans la plupart des parlers ruraux d'Oranie, on a, dans un sens voisin, *ṣahhaḍ* «blesser grièvement»; 2° v. neutre «être à bout de forces, abattu» (par la fatigue, la maladie); *ṣâḥaṭ* «abattu»; aussi avec un sens affaibli «restant tranquille» : *ḳddúnia ṣâḥṭa* «Tout est tranquille; rien ne bouge»; *'lwâd ṣâḥaṭ* «La rivière coule paisiblement». Le mot se retrouve sporadiquement en Algérie avec des sens voisins; ainsi, à Bou-Saâda, dans le Sud constantinois, «être abasourdi»; à Laghouat, «être exténué»; dans le Tell algérois et constantinois, on a *shaḍ* «être absorbé; être hébété». On comparera à l'égyptien *sihhit* «être prostré», ap. *Z.D.M.G.*, 1891, p. 92. — Il est possible que سهت qui n'est pas attesté dans la langue ancienne, offre un doublet dialectal de سأت; et سهد, dans le sens susindiqué, un doublet de ساد. D'autre part il semble que dans plusieurs parlers algériens ces deux racines se soient partiellement confondues avec √صهد (cf. *infra*, p. 360, sub صهط).

سهل *ssâḥal* السّاهل, antiphrase euphémistique pour désigner le *ʿâṣor*, عصر «milieu de l'après-midi»; cf. *Nöldeke Orient. Studien*, I, p. 434; Budgett Meakin, *An Introduction*, n° 145.

سوع *sâʿa* ساعة : 1° «bientôt, tout à l'heure» (en parlant de l'avenir); 2° «mais, toutefois»; connu un peu partout en Algérie dans ce sens. — *sâʿa-sâʿa* : 1° «de temps en temps»; 2° «tout à coup», en parlant d'un incident survenu d'une façon brusque, inattendue et aussi prématurément. Aucun adverbe français ne rend exactement cette nuance : «bientôt après et subitement».

سوق *sâḳ*, fut. *isôḳ* ساق, يسوق, signifie à Tanger «apporter»; ce sens du mot ne m'est connu en Algérie que dans certains parlers de la région de Nedroma (cf. Basset, *Nedromah et les Traras*, p. 58); il existait en andalou (cf. Dozy, I, 704); *sâḳ-ḥbâr* signifie à la fois «informer quelqu'un» et «être informé, avoir vent d'une chose» : *sâḳli ḥbâr ʿlâ* «Il m'a informé de», et *sâḳli-ḥbâr* «Il a eu vent de mon affaire». — Dans le sens de «pousser des bêtes», ساق se prononce toujours à Tanger *ṣâg*, ce qui dénote un emprunt à la langue rurale.

sûwâḳ, pl. *sûwâḳĕn* سوّاق «gens qui viennent vendre au marché»; tandis que *ṣûwâg*, pl. *ṣûwâgĭn*, «conducteur de bêtes».

سيب *sīḭ̈ḇ* signifie à Tanger «lâcher, abandonner» comme ailleurs; c'est en outre le mot habituel pour «jeter» (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 277, sub *echar*). Ce sens, qui était aussi connu de l'andalou (cf. Dozy, I, p. 710), n'est connu en Algérie qu'à Tlemcen et Nedroma (par ex. «jeter la navette» dans le langage des tisserands); mais dans les parlers de ces villes, *sīḭ̈ḇ* n'est pas le mot habituel pour «jeter»; comp. pour l'Égypte Kahle, *Zur Geschichte des arab. Schattentheaters*, p. 40, note 45.

سيس *sās*, fut. *isīs* ساس, يسيس «plonger, tremper dans l'eau». Le mot m'est entièrement inconnu dans les dialectes algériens. — *sās isūs* qui a le même sens à Tétouan (cf. *Arch. mar.* VIII, p. 315) m'est connu dans le Sahara oranais avec des acceptions très différentes : «vider en secouant» (par ex. un sac); «secouer ses vêtements» (pour reprendre la liberté de ses mouvements après une halte); et de là «se remettre en route». *sās isūs* aurait aussi le sens de «secouer» dans certains parlers marocains.

سيغ *sḛ̄ḭ̈ăγ*, pl. *sḛ̄ḭ̈āγḛ̈n* سيّاغ «orfèvre», représente l'ancien صياغ, déjà noté comme dialectal par les lexicographes indigènes (cf. *Lisān el-ʿarab*, X, p. 325) et encore très usité dans les parlers algériens et à Rabât (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 30, l. 5). Aujourd'hui, *sḛ̄ḭ̈āγ* n'est plus courant à Tanger dans ce sens; il a été remplacé par *nqāṛi* et *dḛggāg*; mais, antérieurement, le mot a donné son nom à la grande artère de Tanger, *ssḛ̄ḭ̈āγḛ̈n*.

سيل *sīḭ̈āla*, pl. *sīḭ̈ālăṭ* سيّالة, diminutif *sṵ̈iula*, «tatouage vertical du menton pour les femmes». Les Tangéroises ne le pratiquent pas; mais, chez les femmes du Fahṣ, ce genre de tatouage est courant (cf. *Arch. Mar.*, I, 175, 176; IV, 94, 95). De là vient que le mot *sīḭ̈ālăṭ* est employé pour désigner «les femmes». Le mot dénomme aussi un tatouage de ce genre à Constantine, à Nedroma et à Tlemcen. Chez les ruraux et les bédouins d'Algérie, et dans le Nord tunisien, il désigne une bande blanche sur le front et le chanfrein du cheval (cf. Beaussier, p. 322; Sonneck, *Chants du Maghreb*, II, fasc. 2, p. 55). C'est de ce sens au reste (class. سائلة) que le sens de «tatouage vertical du menton» dérive vraisemblablement. — D'autre part, en Orient, on a *saiīāl* avec le sens de «tatouage du menton» chez les ruraux palestiniens (cf. Dalman, *Pal. Dīwān*, p. 35 *in fine*); et *saiīāla* «tatouage des

coins de la bouche» chez les bédouins de Moab (cf. Musil, *Arabia Petræa*, III, p. 162).

سين *sīnĭa*, pl. *sīnĭāt* et *sṿāni*, diminutif *sṿīnīa*, سينية, سواني, سوينية «plateau en métal»; le mot est passé en šelḥa (cf. Stumme, *Taz.*, p. 220, *ssinīa* «plateau à café»). Le mot se retrouve à Tunis avec le sens de «plateau» et de «plaque de four» (cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 248, note 4; p. 251, note 4). En Algérie, il est courant à Tlemcen (*sīnīa*) et à Nedroma (*ṣ̣ēnīa*). A Constantine, *sīnīa* est aussi connu avec le sens de «plateau en métal pour le café», distinct de *snī* «plateau sur lequel on place la nourriture pour les repas». Dans une partie du Tell oranais, on distingue aussi du *snī*, «plateau» en général, la *sīnīa*, *ṣ̣ēnīa* (ou *ṣ̣ēinīa*) «plateau garni de la théière et des verres à thé». Par contre, à Alger et chez les ruraux et bédouins du département d'Alger, *sīnīa* ou *ṣ̣ēnīa* sont inconnus, et «plateau en métal» est toujours *snī* (Sud algérois *snẽi*, qui semble un diminutif), pl. *sẹnia* (Alger avec l'article : *laṣ̣ẹnia*); le petit plateau sur lequel on sert le café est spécialement désigné par un diminutif féminin *snīya*, ou, dans quelques régions, *snīa*. — Il est certain que *sīnīa* tangérois, tunisien, tlemcenien et constantinois, et *ṣ̣ēnīa* du Tell et du Sahara oranais reportent à صينيّة «plat ou plateau de porcelaine de Chine». Dès une époque ancienne, ce mot a perdu son sens propre et a été employé pour désigner un plateau de n'importe quelle matière, le plus souvent de métal; c'est dans ce sens que le connaissent aujourd'hui la plupart des dialectes orientaux (cf. Dozy, I, p. 857, 858; *Geogr. arab.*, IV, p. 284: Ṭabarī, III, p. 1082, l. 10 صينيّة ذهب; El-Ǧāḥiẓ, *Buḫalā'*, XV; Landberg, *Prov. et Dictons*, p. 121; Elià Qoudsi, *Corporations*, p. 20, l. 1; p. 28, l. 8; Huber, *Voyage en Arabie*, p. 128; *Z.D.M.G.*, 1882, p. 264, l. 5; Reinhardt, p. 351, l. 7; p. 323, l. 12 *ṣinnīẹ*; à Ḍofâr encore un plat de porcelaine; cf. Rhodokanakis, II, p. 34). D'autre part, *snī*, commun à la grande majorité des dialectes algériens (Tlemcen, une partie du Sahara oranais et le Souf l'ignorent cependant), doit aussi reporter à صينى (ou mieux au turc سينى سِنِى), mais avec la disparition par dissimilation du premier *ī*, suivant un processus qui apparaît également dans le tripolitain et le palestinien *ṣūnīa* (< *sīnīa*; cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 306; Littmann, *Mod. Ar. tales*, p. 30, l. 12, 17; p. 165, l. 1, 2) et dans l'égyptien *ṣanīẹ* (cf. Spitta, *Gram.*, p. 119 *in princ.*; aussi *ṣanīẹ* «plaque de four» ap. Bauer, *Pal.*

Arab., p. 254). — Dans ceux des parlers ruraux d'Oranie qui connaissent à la fois *snī* et *ṣ̣ənīi̯a*, il est vraisemblable que les deux mots sont empruntés, comme les deux ustensiles qu'ils dénomment, à deux milieux citadins différents. En fait de plateau, les ruraux n'ont dû connaître longtemps que le *ṭbåg* en sparterie. L'usage et le nom du *snī* proviendraient de la province d'Alger. Alger fut en effet un centre important de fabrication (ou d'importation) d'objets en cuivre rouge à l'époque turque. La *ṣ̣ənīi̯a* «plateau à thé» tirerait par contre son origine, avec l'usage du thé, de Tlemcen ou du Maroc; et l'emphatisation de la sifflante initiale (*s* > *ṣ̣*) ne reporterait pas à صينيّة, mais marquerait l'application à reproduire le mot quasi étranger *sīnīi̯a* dénommant un objet de luxe.

ش

شاش *šāšīi̯a*, pl. *šuāši*, شواشي, شاشية : 1° «calotte noire, peu profonde, qui est la coiffure habituelle des juifs indigènes»; 2° «calotte rouge, pointue et assez longue, que portent les *mḥaznī*» (en Oranie *ṭārbūš*). Le mot ne désigne pas la calotte rouge, ronde, peu profonde et munie d'un gland, qui est l'habituelle coiffure des jeunes gens et des individus de rang modeste; cette coiffure est à Tanger *ṭārbūš* (cf. *infra*, p. 368). Au contraire, à Tunis, et, en Algérie, dans les départements d'Oran et d'Alger, c'est à elle qu'on applique le nom de *šāšīi̯a*. A Constantine, par contre, on la nomme *kebbūs* (qui signifie à Tunis «chéchia non encore travaillée»; cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 230, note 4) et *šāšīi̯a* signifie «coiffure de femme conique et rigide» ou «capuchon»; cf. sur ce mot Dozy, *Noms de vétements*, p. 240 et suiv.; *Suppl.*, I, p. 802; Ben Cheneb ap. *Rev. afr.*, 1907, p. 55 (texte d'El-Ġāḥiẓ déjà cité ap. Kremer, *Beiträge zur arab. Lexicographie*, I, p. 14).

شبّ *šebbāḅa*, pl. *šebbāḅāṭ*, شبّابة «flûte en roseau»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 358, sub *flauta;* Hoest, *Nachrichten von Marókos*, p. 261 et pl. XXXI. Le mot est moins courant à Tanger que son synonyme *lḛ̄ra* (*Salwat el-'anfās*, III, p. 38, l. 4 *a. f.* : ليرة = andalou ليرا < يراع, avec agglutination de l'article de la forme déterminée; cf. Dozy, II, p. 850). — Le mot *šebbāba* est connu dans le Maghreb oriental. En Algérie, il ne m'est pas connu, sauf à Djidjelli et dans la région voisine, où il apparaît sous la forme *šebbāiba*. Il est attesté dans des textes égyp-

tiens du moyen âge (cf. Quatremère, *Sultans mamelouks*, I, p. 136; comp. pour l'époque moderne *Description de l'Égypte*, XIII, p. 434), et en andalou (cf. Dozy, I, 718; Eguilaz y Yanguas, *Glos.*, p. 311). Il est très courant aujourd'hui dans les dialectes du Nord de l'Arabie (cf. A. Musil, *Arabia Petræa*, III, p. 232, 284; comp., pour l'Arabie du Sud, Landberg, *Ḥaḍramout :* شبّ «jouer de la flûte», p. 138, 139).

شبر *šʿbbâṛ* شبر, est à Tanger le mot habituel pour «prendre»; il s'est à peu près complètement substitué aux divers représentants de أخذ qui apparaissent dans le reste du Maghreb. — Dans le Sud marocain, *šəbbaṛ* est «saisir violemment» (cf. *Houwāra*, p. 24, note ap). A Tanger, il a du reste aussi le sens de «empoigner». — Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie; à Tlemcen, *šəbbaṛ* est «prendre quelqu'un à parti au milieu de plusieurs autres» (comp. Beaussier, شبّر «se tourner vers quelqu'un»). — Il s'explique vraisemblablement par *šbər* «empan»; mais il est remarquable qu'un *šəbbər* avec *r* non emphatique existe à Tanger comme en Algérie avec le sens de «mesurer en empans». — Il faut signaler enfin que dans le jargon secret des Juifs d'Alger, *šebboṛ* est «briser»; mais c'est alors hébreu שבר.

شبط *šbəṭ* «grimper» est courant à Tanger à côté de *tšəbbəṭ* تشبّط, qui est seul usité pour «grimper» en Algérie et apparaît seul dans la langue du moyen âge (cf. Dozy, I, p. 720); aussi en palestinien شبط ap. Littmann, *Mod. Ar. tales*, p. 196, l. 8; p. 228 l. 10. En Algérie *šbâṭ* a d'autres sens (cf. Beaussier p. 324); aussi «se cramponner» en Oranie.

شتى *šṭā* (*šči*) شتاء, subst. fém., est le mot habituel pour «pluie» à Tanger, comme à Tlemcen, Nedroma, Alger, Cherchel, Djidjelli et Tunis (cf. Nöldeke ap. *W.Z.K.M.*, VIII, p. 269); de même en maltais *šita* ou *šitta* «pluie». Par contre, chez tous les ruraux et bédouins d'Algérie et aussi à Constantine, c'est *nou* (*nau*, *nū*) qui est usité; dans quelques régions, *mṭâr;* et parfois, dans le Sud *mezʿn* et *sḥāb*. *šṭṭa* شتوة «hiver»; de même en maltais (cf. Falzon, p. 291); en Algérie dans divers parlers, «un hiver» déterminé; à Alger, «pluie violente»; mais «hiver», terme générique, est dans les départements d'Alger et de Contantine *štā* (masc. chez les ruraux; fém. à Constantine, Cherchel); à Alger-ville *zmān-əššṭā;* en Oranie *mešta*.

شحال *šḥāl* شحال «combien» reporte à اى شى حال; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 186. La forme à initiale vocalique *ašḥāl*, qui apparaît parfois en Algérie, n'existe pas à Tanger. D'autre part, devant un mot à initiale consonantique, le *l* final se réduit ou même disparaît entièrement dans une prononciation rapide. — Le mot était andalou (*Voc.*, p. 549; Pedro de Alcala, p. 160, «cuanto» *axhál*). Il est aujourd'hui le mot usuel pour «combien» dans tout le Maroc et dans les départements d'Alger et d'Oran. Dans certains parlers ruraux et bédouins de ces départements, *kem*, représentant du classique كَم, est encore connu (cf. Mercier ap. *Actes du XIV^e^ Congrès*, III, p. 96; Delphin, *Textes*, p. 19, note 2; *kemm* apparaît seul pour «combien» au Sénégal; cf. Basset, *Mission* I, p. 292; Fr. Marie-Bernard, p. 29). Mais il semble reculer devant *šḥāl*. En fait, on peut admettre que ce dernier est un apport andalou, qui s'est d'abord acclimaté dans les parlers urbains du Maghreb occidental; puis ce mot, étant un terme essentiel du vocabulaire commercial, s'est étendu aux dialectes ruraux et bédouins sous l'influence économique prépondérante des villes (comp. *Ulād Brāhīm*, p. 188). Dans la province de Constantine et dans l'Est algérois, on retrouve le *qoddāš* (*qoddāḥ*; ruraux et bédouins *geddāš*, *geddāḥ*) de la Tunisie et de Tripoli.

شردق *šĕrdūqa*, pl. *šrādĕq* شرادق, شردوقة «chiffon (plus spécialement de grandes dimensions)»; c'est vraisemblablement un développement quadrilitère de √شرق; comp. class. شبرق, شرنق, شرنق, شمرق. — Un synonyme *šĕrdūla*, pl. *šrādĕl* (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 81, sub *andrajo*, شردالة, pl. شرادل), semble dû à une contamination de شرق par دربل (cf. *supra*, p. 294). Ces mots sont inconnus en Algérie.

شرط *šṛṭ*, pl. *šĕṛṭān* شريط, شرطان «corde en palmier nain» (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 745, sub *soga de esparto*); ainsi chez les ruraux d'Algérie; chez les Sahariens, «corde en bourre de palmier». A Alger, Constantine et Tunis, *šṛṭ* est «galon, tresse plate de doublure» (à Tanger *šṛṭâ*, qui est par contre à Tunis «corde à sécher le linge»; aussi au Sénégal شريط «galon» ap. Basset, *Mission*, I, p. 340; en Égypte et en Syrie *širīṭ*; cf. Nallino, p. 225 «nastro»; Cuche, p. 296). A Médéa, Bou-Saâda et Tlemcen, on distingue *šăṛṭ* «galon» (Tlemcen aussi *čăṛṭ*) de *šṛṭ* «corde en palmier nain»; et à Alger-juif *šṛṭ* «tresse d'oignons» (attachée avec une corde en palmier nain) de *šārīt* «galon»; *šăṛṭ čăṛṭ* et *šārīt* représentent, à mon sens, non pas directement l'arabe

شريط, mais, avec des traitements différents, le turc شريد, شريت, sur lequel cf. Barbier de Meynard, *Dictionn. turc-français*, II, p. 145.

شرع *šĕrra'* «ouvrir une porte toute grande»; ce sens se trouve dans toute l'Algérie; il apparaît déjà dans des textes du moyen âge; cf. Dozy, I, p. 747.

شرفن *šărfūna* شارفونة «très vieille», employé seulement comme اتباع dans l'expression *šārfa šārfūna* «une vieille très vieille». La même expression est connue tout près d'Alger, aux Beni-Moussa; à Alger, on dit dans ce sens *ʿᵉğūza-ʿağūza;* (comp. *ʿăzūza ʿăžža* à Tunis ap. *T.M.G.*, p. 40, l. 7).

شرق *šrâq :* 1° «se lever» (soleil); 2° «étinceler»; le mot ne s'emploie qu'en parlant de certains corps, autant qu'il me semble, très brillants et jetant un éclat très clair, par exemple un diamant, du cristal, un morceau d'argent poli. — Il apparaît aussi à Alger dans le sens de «briller», quoique Beaussier ne le donne pas; mais on l'emploie en parlant d'autres objets qu'à Tanger.

شرمط *šărmēṭå*, pl. *šrāmṭ* شرميطة, شرامط «lambeau d'étoffe»; le mot est assez peu employé à Tanger; c'est le suivant (*šårṷēṭå*) qui est courant; par contre, les équivalents de *šårmēṭå* sont fréquents dans les dialectes algériens, comme dans les dialectes orientaux. A Alger-musulman on prononce *čĕrmēṭ*, mais à Alger-juif *šĕrmēṭ*.

شروط *šărṷēṭå*, pl. *šrāʷṷṭ*, «lambeau d'étoffe allongé»; le mot se retrouve à Nedroma; à Tlemcen *šårṷēṭ;* il m'est inconnu dans le reste de l'Algérie; d'autre part, il apparaît au Sénégal (cf. Reynier, p. 208, l. 3). Il se trouve dans la langue écrite des auteurs marocains modernes, par exemple *Našr el-Maθānī*, I, p. 122, شراويط.

شرى *šṷārī*, pl. *šṷārīžāt* شواري, شواريات «grand panier double qui se place sur le dos des bêtes de somme»; ainsi dans presque toute l'Algérie. En fait, *šṷārī* est le pluriel de شارية, qui est inconnu à Tanger, mais est usité à Tunis (*šārīʾa* ap. Stumme, *T.G.*, p. 169) et apparaît très sporadiquement en Algérie (ainsi *šārīa* dans le Sud-Est constantinois, d'une part, «un des deux paniers de la charge»; et chez les montagnards du Nord-Ouest oranais, de l'autre, «grand panier bombé où l'on conserve les grains»; à Bou-Saâda dans le même sens *šūrīʾa;* probablement ailleurs encore d'autres formes du mot). — *šṷārī* est

proprement «les deux paniers de la charge»; mais ces deux paniers formant un ensemble inséparable, le mot, étymologiquement pluriel, qui les désigne, est devenu un singulier à Tanger et dans les départements d'Alger et d'Oran. A Constantine et dans le Nord constantinois par contre, quoique le singulier *šāria* soit inconnu, *šuāri* a gardé sa valeur étymologique de pluriel et est syntaxiquement traité comme tel. Cf. sur ce mot Dozy et Engelmann, p. 357; Simonet, *Glos.* p. 576, sub *xaira*.

شطب *šṭṭoḥ* «balayer»; et *šṭṭāḥa*, pl. *šṭāṭḥ*, شطّابة, شطاطب «balai». Ces mots étaient andalous (cf. *Voc.*, p. 572, sub *scopare*, *scopa*); en Algérie, ils sont connus aussi tous les deux à Nedroma. Chez les ruraux du Tell algérois et du Tell oranais, *šâṭṭâb* est spécialement «balayer avec un fagot de broussaille (*šâṭba*) les brins de paille et la balle pour les séparer du grain après le dépiquage». Dans le Nord tunisien également on appelle *šâṭṭâba*, chez les ruraux, un petit balai en branches de passerine (*meθnān*). — Par contre, dans l'Est constantinois, *šâṭṭâb* a un autre sens; c'est «piocher» à l'aide de la pioche appelée *šâṭṭâbiya* (cf. Beaussier, p. 335, 336).

شعشع *ša'ša'* «égayer et étourdir; donner une pointe d'ivresse» (en parlant d'une boisson alcoolique ou du *kīf*) : *ʿlḥâḍra ša'ša'âṭo* ou *šâ'š'aṭ frâso* «Le hachich lui a donné une pointe d'ivresse». — *tša'ša'* (II^e^ forme) «avoir une pointe d'ivresse; être égayé et étourdi par la boisson». — Quoique Beaussier ne donne pas exactement ce sens du verbe, il est courant dans toute l'Algérie et dans le Nord tunisien : «donner une pointe de gaieté» (en parlant de la boisson) : *râh mšâ'ša'* «Il a une pointe de joyeuse ivresse».

شعط *š'âṭ* : 1° «jeter à terre avec violence»; 2° «frapper de dérangement mental» (en parlant des djinns); et de là le participe passif *mš'ōṭ* construit avec *'lā* «fou d'une chose, en ayant une envie irrésistible». — Lerchundi, *Voc.*, donne encore p. 698, sub *revolverse*, شعط «se retourner dans le lit», qui ne m'est pas connu à Tanger; mais la V^e^ forme *tša'âṭ* est employée dans ce sens. Il a encore شعط avec le sens de «donner un coup de fouet» (p. 465, sub *latigazo*), qui m'est également inconnu à Tanger; c'est *šḥaṭ* شحط qui a ce sens. Il est remarquable qu'en maltais *xehet* = شحط a sensiblement la même signification que *š'âṭ* tangérois (cf. Falzon, p. 484). — شعط est inconnu en

Algérie comme dans la langue classique. En Orient le mot apparaît aujourd'hui avec des sens différents de ceux qu'il a à Tanger; cf. Cuche, *Dict.*, p. 302; Stace, *Voc.*, p. 171, sub *tear;* p. 187, sub *whipp.*

شفر *šəffār*, pl. *šəffāra* شفّار «voleur»; le mot est aujourd'hui à Tanger synonyme de *sārāq*, pl. *surrāq;* cf. *Houwāra*, p. 30, note bg. — Le mot est connu aussi dans les provinces d'Alger et d'Oran; et Beaussier indique exactement le sens étymologique de «coupeur de bourses» (de شفرة «couteau») et le sens oranais de «pick-pocket sur les marchés». Le mot n'est pas courant dans la province de Constantine. — *šəffār* «dérober», verbe dénominatif, est usuel à Tanger.

شفنج *šfənž*, à côté de *sfənž* «beignets» (collectif); nom d'unité *šfənža*, nom de métier *šəffānž* (*šəffāž*), avec application boiteuse du paradigme فعّال à un quadrilitère; on entend aussi quelquefois à Tanger comme ailleurs *šəffāž* (cf. Doutté ap. *Recueil de Mémoires de l'École des Lettres*, p. 207). La forme avec *s* initial *sfənž* de ce mot d'origine étrangère est antérieure à la forme avec *š*. Cette dernière est due à l'influence de la chuintante finale sur la sifflante qui la précède, suivant un processus qui est constant aujourd'hui en tangérois (*s-ž*, *z-ž* > *š-ž*, *ž-ž*, etc.). La forme à *s* initial est la seule qu'on trouve en Algérie : *sfenğ*, *seffāğ* (ou *sfānği*). Le mot, depuis longtemps identifié comme *σπόγγος*, a conservé le sens de «éponge» dans les dialectes orientaux (cf. Spitta, *Gram.*, p. 104 *in princ.;* Bauer, *Pal. Arab.*, p. 54). Au Maghreb, ce sens n'apparaît pas à ma connaissance; et l'Andalousie l'ignorait aussi («éponge» est en Algérie *sengāl* ou *nəššāfa;* au Maroc *žəffāfa* comme en Andalousie; cf. Dozy et Engelmann, *Glos.*, p. 145). سفنج dans l'Afrique du Nord désigne toujours aujourd'hui une espèce de beignet, comme déjà en Andalousie et chez les auteurs maghribins du moyen âge (cf. Dozy, I, p. 22; Stumme, *T.G.*, p. 65; Narbeshuber, p. 19, note 48; *Maʿālim*, III, p. 7, l. 19; p. 12, l. 18, 20; IV, p. 197, l. 4, etc.); de même en maltais *sfinğa* «frittella», ap. Falzon, p. 390.

شقّ *šoqq-ḥoāṛa*, pl. *šoqq-ḥeāṛāṭ* شقّ خيارة «prise d'air, petite ouverture en forme de meurtrière» (proprement «fente de concombre»; à rapprocher de l'énigmatique *šaq bidinğina* «encrujizado» de P. de Alcala, 233, l. 15 ?) Ce complexe est devenu pour le sujet parlant un seul mot, suivant le processus étudié par Fleischer, *Klein. Schriften*, I, p. 50. Toutefois, je n'ai jamais entendu ce mot avec l'article. La forme شقّ

الحيارة de Lerchundi (*Voc.*, p. 5, sub *abertura;* p. 713, sub *saetera*) m'est inconnue pour Tanger.

šoqqoq شقّق «entr'ouvrir une porte»; ainsi dans tout le Maghreb (bédouins et ruraux *šeggeg*).

شقى *šqå* : 1° fut. *i-išqå* «prendre de la peine» : *mā-tšqåši* «Ne prends pas la peine de»; ainsi ailleurs au Maroc, en Algérie, en Tunisie (comp. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 26, n° 16; Stumme, *T.M.G.*, p. 24, l. 29). Ce sens maghribin de شقى existait en andalou (cf. *Voc.*, p. 448, sub *laborare*) et se retrouve dans l'Arabie du Sud (cf. Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 623); 2° fut. *i-išqe* «causer de la peine, de la fatigue, déranger»; le mot apparaît surtout dans la formule *llāh-lå-išqe*... «Que Dieu puisse éviter la peine à...», souvent employée ironiquement (cf. *infra*, sub *llāh*). Dans ce sens, le mot, représentant vraisemblablement اشقى, est courant aussi dans les dialectes citadins d'Algérie; mais à Alger, au lieu de *šqā*, *ješqe*, on emploie de préférence *šåqqå*, *išåqqe* = شقّى.

شكر *škår* «faire l'éloge de»; *m'škōr* «loué» et «louable»; ainsi dans tout le Maghreb, comme déjà chez les auteurs du moyen âge et aujourd'hui dans de nombreux parlers arabes (cf. Dozy, I, p. 777; Landberg, *Daḍīna*, p. 634; Spiro, *Voc.*, p. 319; Bauer, *Palāst. Arab.*, p. 204, l. 27; p. 250, l. 22); aussi au Sénégal (cf. Reynier, p. 156).

škāra, pl. *škāiår*, diminutif *škē'ra*, شكارة, شكائر, apparaît chez les auteurs maghribins du moyen âge; cf. Dozy, I, p. 777; le mot était andalou et est connu aujourd'hui au Maroc, dans toute l'Algérie, à Tunis, à Malte (*škōra* ap. Stumme, *Malt. Stud.*, § 17) et aussi au Sénégal (cf. Reynier, p. 115). Quel rapport soutient-il avec son synonyme berbère *aškar*, diminutif *taškart* (cf. Stumme, *Taz.*, p. 169, 232; aussi zouaoua)? Je ne puis le décider. Il n'a pas à Tanger le sens habituel de «grand sac en toile» qu'il a en Algérie. *škāra* est «sacoche en cuir qu'on porte en bandoulière» (cf. *Arch. Mar.*, VIII, p. 257 et suiv.). Lorsque le mot désigne un sac en toile à mettre la farine, le grain, un complément déterminatif doit le spécifier : *škāra-d'ḷḥánš*, *dḍṭṭḥḍn*, *d'zzrár*.

شكل *škḕl*, pl. *škāl*, «espèce, sorte» = class. شكّل; inusité en Algérie.

měškḕl, pl. *mšāḳḕl* مشاكل, مشكل «croc-en-jambe»; à Tlemcen et Nedroma, on dit dans ce sens *škāl*, dont l'andalou *šalék* (*çancadilla* ap. Pedro de Alcala, p. 164, l. 9) n'est qu'une métathèse (elle se

retrouve en andalou pour d'autres mots se rattachant à √شكل; cf. Dozy, I, p. 783). On emploie à Tanger dans le même sens *mŏḷṭāf* (cf. *supra*, p. 282), qui est aussi connu à Alger-musulman à côté de *čengāl* (persan puis turc چنكل); chez les ruraux d'Oranie, «croc-en-jambe» est *ʿoggĕila* (comp. en berbère d'Ouargla *bū-ʿaggal* ap. Biarnay, *Ouargla*, p. 348) et chez les ruraux et bédouins de la province d'Alger *ʿokkĕila;* à Constantine *ṭaʿkīla* ou *qoṭʿa;* à Alger-juif *sārki;* à Tunis, «donner un croc-en-jambe» est *ʿagref* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 173); chez les ruraux du Nord tunisien aussi *ʿaklef.*

شلا *šĕllă :* 1° «ce que ne»; comp. pour l'Algérie Sonneck, *Chants du Maghreb*, II$_2$, p. 59, et pour le maltais (*xilla*), Falzon, p. 496, avec un bon exemple; *išĕmmʿúk šĕllá-tsmaʿ* «Ils te feront entendre ce que tu n'entendras jamais»; *qālĕlo šĕllá-ḳuqāl* «Il lui a dit des choses qui ne sont pas à dire» (يُقال, passif conservé dans cette expression, qui est usitée aussi à Tlemcen); *kĕidhul fšĕllá-eṭeq* (يطيق) «Il se mêle d'un tas d'histoires auxquelles il n'entend rien»; *kĕifṭínna šĕllá-nʿaqlo* «Il nous dicte un tas de choses que nous ne pourrons pas retenir». Je ne puis expliquer *šĕllă* dans cet emploi que par لا شيأ (comp. pour des assimilations semblables du tanwin à لا, *ʿainḷla, qalbḷla* ap. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 43 *in princ.*). 2° «combien!» exclamatif : *hóua-fāiṭĕk-ḷšĕllá* «De combien il te dépasse!»; *šĕllą má-nšri* «Combien j'aurais de choses à acheter!»; *šĕllá ma-ʿṭāh dʿḷflús* «Combien d'argent il lui a donné!» Dans ce cas, *šĕlla* reporte peut-être à *šĕllá-iūrá* = لا شيء غيرى, qui est encore courant dans le parler juif d'Alger avec le même sens de «combien!». A Alger musulman comme dans tout le département d'Alger et dans celui de Constantine, *šĕlla* ne m'est pas connu dans ce sens.

شلح *šĕllāḥ* «enlever par éclats ou par lambeaux» (*šelḥa* «un lambeau d'écorce»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 665 sub *raja*) : *tšĕllāḥ* «s'en aller par lambeaux, s'effilocher» (en parlant d'une corde). — Ce verbe se trouve à la I^{re} ou à la II^{e} forme avec des sens voisins dans divers parlers algériens (cf. Beaussier, p. 344). Je ne le connais cependant pas chez la plupart des ruraux du Tell oranais.

شلط *šḷoṭ :* 1° «égorger (une bête) d'un coup net, en une seule fois»; 2° «jouer un mauvais tour à quelqu'un en le prenant au dépourvu»; 3° «vider un plat à fond, en manger tout le contenu» (*šĕlhoṭ* «lapper», en

parlant des animaux, est peut-être dû à une contamination de *šlọṭ* par لهس, inusité du reste dans le dialecte). — Le mot a en Algérie des sens variés : à Tlemcen, «égorger d'un coup net», comme à Tanger; chez les ruraux d'Oranie et du Tell algérois «inciser, découper de la viande sans en séparer complètement les morceaux»; dans l'Est «érafler» (cf. Beaussier, p. 344).

شلغم *š'lγūma*, pl. *šlāγọ̆m* شلغومة, شلاغم «moustache»; le singulier est peu usité; on l'entend cependant dans le sens de «une pointe de la moustache»; le pluriel désigne «toute la moustache» (comp. le français «moustaches» pour «moustache»). Il en est de même en Algérie (parfois avec un singulier *šḗlγūm*, comme par exemple à Alger juif; à Tlemcen, sing. *šḗlγma*). Ce mot caractéristique du vocabulaire maghribin est d'origine obscure. Il se retrouve en berbère (zouaoua *ašelγūm*), mais il est possible qu'il y soit un emprunt à l'arabe. Il faut comparer le شلظوم «grosse lèvre» de l'égyptien (cf. Spiro, *Voc.*, p. 321 et 316).

šlāγmi, pl. *šlāγmi̯a* شلاغي «moustachu»; ethnique tiré du pluriel *šlāγọ̆m*, suivant un mode de formation très répandu dans les dialectes maghribins.

شمّ *mḗšmūm*, pl. *mšāmḗm*, «bouquet»; cf. Dozy, I, p. 784; ainsi dans toute l'Algérie.

شمت *šmāṭa*, pl. *šmāiṭ* شماتة, شمائت «propre à rien»; ce substantif *masculin* est connu avec ce sens dans toute l'Algérie; à Alger, à côté d'un pluriel *šmāiṭ*, on entend aussi un pluriel *šuọ̆mmḗṭ*.

شحّ *šḗmmaḥ* «mouiller», *mšḗmmaḥ* «mouillé», *tšḗmmaḥ* «se mouiller»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 683, sub *remojar;* comp. Dozy, I, 785. Le mot est connu dans la plupart des parlers algériens (en Oranie aussi *semmaḥ*); mais il ne paraît pas usité dans le Maghreb oriental.

šāmḥa شاحة : *s'mḗl-šāmḥa* «applaudir»; cette expression est inconnue en Algérie (on emploie *ṣåffọ̆q*, Tlemcen *keffef*), sauf à Nedroma, où *šámḥa s'lik* signifie «bravo pour toi» (souvent employé ironiquement). Peut-être est-ce شَحّة avec un allongement emphatique de la voyelle; peut-être est-ce plutôt un emprunt à l'hébreu שִׁמְחָה.

شمر Cf. چمر.

شمش *šḗmmḗš : drå̄ḥ-šḗmmḗš* ضرب شمش «à tour de bras»; *ṭåḥ ʿål-lmåkla drå̄ḥ-šḗmmḗš* «Il est tombé à bras raccourci sur la nourriture»; *ḥrék*

ʿăl-lkṭâḅa ḍṛâḅ-š-mmĕš «Il s'est mis à écrire sans relâche»; cette expression est inconnue en Algérie.

شمع *šmāʿa*, pl. *šmāʿăṭ* شماعة, شماعات «bougie»; collectif *šmāʿ* «des bougies» ou «de la cire»; c'est probablement le pluriel شِماع de l'andalou (cf. Dozy, I, p. 787, 788) devenu collectif, et auquel on a ajouté le ŏ d'unité; ou peut-être encore est-ce *šmaʿ* < شَمْع, avec allongement de la voyelle brève accentuée suivie de ʿ (comp. *smâʿti* ap. Fischer, *Marok. Sprichw.*, p. 11; et *ṣ-ḍḍâʿṭo*, *supra*, p. 65, l. 7). — Cette forme du mot est entièrement inconnue en Algérie, où l'on a *šĕmʿa*, pl. *šĕmʿāṭ*, collectif *šmaʿ*.

شند *šnād*, pl. *šnāḍăṭ*, «sorte de porte-charge en bois» que l'on place sur le dos des bêtes de somme; on entend parfois *lešnād* avec l'article agglutiné; et aussi la forme berbérisée *ašnād* (et alors toujours sans l'article). Quant à la forme لشنات, donnée par Lerchundi (*Voc.*, p. 82, sub *angarillas*), elle ne m'est pas connue à Tanger. Le mot et l'objet sont entièrement inconnus en Algérie. D'autre part, شند, pl. شنود, apparaît en Andalousie et en Orient avec des sens tout voisins de celui de *šnād* tangérois (cf. Dozy, I, 790). *šnād* est vraisemblablement un pluriel (اشناد = les deux شند) devenu singulier parce que les deux objets qu'il désignait formaient pratiquement une paire indivisible (comp. *supra*, p. 344, *šuāri*, sub شرى).

شنطرج *šĕntṛoǯ* «jeu d'échecs»; cette métathèse de class. شطرنج se retrouve en Oranie (cf. Bel, *Djâzya*, p. 103; *Ulâd Brâhîm*, p. 19, *ṣantṛoǯ*, *sentṛāš*). A Alger et à Constantine, on a *sŏṭṛoṇğ* (*ṣ-ṭṛoṇğ*). Quant au *š* initial du tangérois, je ne le considère nullement comme le représentant direct de ش ancien : une forme *sentṛoǯ*, qu'on entend parfois à Tanger, offre une étape intermédiaire du mot dans le dialecte; elle date de la période où la tendance à la dissimilation des chuintantes était prédominante (*š-ž* > *s-ž*). Aujourd'hui, semble-t-il, c'est la tendance à l'assimilation à distance qui triomphe (cf. *supra*, جوج, عجدج, etc.) et *šĕntṛoǯ* représente, je crois, un *sĕntṛoǯ* antérieur, avec *s* repassé à *š*. سطرنج est au reste ancien; cf. *Tāğ*, II, 64.

شنق *šnăq*, pl. *šnāqăṭ* شناق «corde qui serre et réunit l'ouverture des deux paniers du *šuāri*»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 725, sub *seron*. Le mot se retrouve en Oranie (ruraux *šnāg*), avec ce sens, voisin de celui de l'arabe classique شناق = «وكاء de l'outre»; et il désigne aussi,

dans certains parlers ruraux d'Oranie, la corde à l'aide de laquelle on porte ou l'on suspend l'outre. A Tlemcen, *šnāq* est aussi le cordon de soie, passant sur la tête, qui réunit les deux boucles d'oreille et soulage de leur poids le lobe de l'oreille. Chez certains ruraux du Tell algérois, le *g*^{w}*šāṭ* est la corde qui réunit l'ouverture des deux paniers (*s*^{a}*dīla*) du *šuāri;* mais, si l'on met par-dessus, en travers, une charge, la corde avec laquelle on l'assujettit s'appelle *šnāg;* de là vient probablement le sens de *šnāg* chez certains ruraux du département de Constantine et dans la Mitidja : «toute charge du milieu, surmontant les deux charges latérales d'une bête de somme» (علاوة classique = *s*^{i}*lū* oranais = *ṣōluūa* de Tanger), surtout «sac de charbon» ou «charge de bois à brûler».

شهو *šaḥua* شهوة «goût, passion, inclination»; dans les formes pourvues des affixes personnels vocaliques, le *h* médial tombe parfois : *šâuṭi* «mon goût», à côté de *šáh*^{a}*ūṭi*, *šhâuṭi* et *šaḥuâṭi*. La disparition de *h* est fréquente pour cette racine dans d'autres parlers arabes (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 445, شتى; aussi tlemcenien *mĕšṭi* «radis» = algérois *meštḥe* = andalou مشتهى ap. *Voc.*, 551, sub *raphanus*). — Le sens de «envie sur la peau» que le mot a fréquemment dans les parlers algériens est inconnu à Tanger; on dit seulement *ṭūḥēma* (*ṭəḥēma* = توحيمة).

شوش Cf. *supra* شاش.

شوط *šōuṭ* «flamber, passer au feu» (par exemple les têtes de mouton pour leur enlever le poil : *t*^{w}*šuēṭ-*^{w}*rrəūs*); du pain qui a reçu «un coup de feu» est *ḥubz mšōuṭâ*. Ce sens fort classique était andalou (cf. Dozy, I, 803; Ibn Guzmān, 27^{a}, l. 7) et se retrouve dans beaucoup de parlers d'Algérie (aussi *šoušoṭ* à Laghouat comme à Tunis; cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 250, note 3; *šĕlṵoṭ* dans le dialecte juif d'Alger) et en maltais (cf. Falzon, p. 482). Le sens de «rôtir» que ce verbe a à Tripoli (cf. Stumme, p. 23, l. 6; p. 25, l. 32) est inconnu dans le Maghreb occidental, mais se retrouve au Souf.

شوك *šūka*, pl. *šūkāṭ* ou *šuok*, collectif *šūk* : 1° «épine»; 2° «pointe» (par exemple pointe de toupie, d'une aiguille, d'un canif; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 650, sub *pua*). — Un troisième sens, «recoin dans une chambre» (par exemple entre un meuble et le mur), courant à Alger, n'est pas connu à Tanger.

شول *šŭu̯ăl*, aussi *šŭu̯ĭl* et *šŭu̯īla* شوّال, شوّيل, pl. *šu̯ā'ul*, «queue d'un quadrupède»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 197, sub *cola*. Ces mots semblent moins courants à Tanger que *dĕnnīḅ* ou *dĕnnūḅa*, *zŏnnēṭ* ou *zŏnnēṭă*. *šouu̯āl* désigne aussi la «queue du cheval» dans certains parlers du Sud oranais (par exemple chez les Ḥămĕiiān); il apparaît sans doute ailleurs encore en Algérie. Chez les Ulād Brāhīm (Tell oranais), c'est, non pas la «queue», mais la «verge» du cheval. Les mots qui désignent la «queue» varient beaucoup dans le Maghreb suivant les régions. — *šūu̯āl* se retrouve en šelḥa sous la forme *ašu̯al* (cf. Stumme, *Taz.*, p. 109); cependant il ne me semble pas douteux qu'il ait son origine dans arabe √شول (comp. شوّالة «queue du scorpion» ap. Landberg, *Daḥīna*, p. 852).

شويش *šu̯ĭĭĕš* (*šuiĭĕš*) «peu» : *u̯ăḥd-ĕššuiĭĕš* «un peu», *ḅ'ĕššuiĭĕš* «peu à peu»; aussi à Fez *šuĭĭš* ap. Kampffmeyer, *Texte*, p. 19, l. 5; à Tétouan *b'ĕššu̯ĭu̯ŭš*, qui est inusité à Tanger; c'est sûrement une abréviation de *šu̯ei-šu̯ei*, comme dans beaucoup d'autres dialectes (égyptien, syrien, mésopotamien, cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 260; aussi en Lybie, cf. Falls, *Beduinenlieder*, p. 227, vers 7*h*, et dans l'Afrique centrale, cf. Gaudefroy-Demombynes, *Rabah et les Arabes du Chari*, p. 45 «doucement» *bechéich*). Cette abréviation n'apparaît pas à ma connaissance dans les dialectes d'Algérie.

شيط *šăṭ*, fut. *išĕṭ*, «être superflu, rester en trop»; avec ce sens le mot se retrouve à Alger, dans le Tell et le Sahara algérois (cf. Desparmet, *Arabe dialectal*, 1re période, p. 163, l. 1). Mais, à Tlemcen et en Oranie, c'est *šâṭṭ* qu'on emploie dans ce sens; et à Constantine *šṭāṭ* (اشطاط, xie forme maghribine).

ص

صبط *ṣ'bbăṭ*, pl. *ṣḅāḅŏṭ* صبّاط, صبابط «paire de toute espèce de chaussures» (terme générique). En Algérie par contre, le mot désigne toujours une espèce de chaussure particulière, le soulier. Ce mot qui se trouvait en andalou avec *s* initial (cf. Dozy, I, p. 625; *Ḥadāiq*, éd. Fez, cah. 31, p. 1, l. 13, الصبّاط; mais ms. Paris 89b, السبّاط), et qui est écrit سبّاط ap. *Marāḷim*, IV, p. 162, l. 16, apparaît aujourd'hui dans tout le Maghreb avec *ṣ*. — A Tanger, *ṣ'bbăṭa* est employé pour

désigner «une des chaussures de la paire» (synonyme *f ʿṛdiʒa ʿ ṣṣʿbbâṭ*). Cet emploi du nom d'unité est entièrement inconnu en Algérie, où «un soulier» est toujours *fêrdeṭ-ṣobbâṭ*, *fêrʿ-ṣobbâṭ*, *fêrda-ṣobbâṭ*.

صبع *ṣbaʾ*, subst. masc., «doigt» a les pluriels *ṣobʾên* et *lṣâbaʾ*. Le premier est dû à l'influence analogique des anciens duels devenus pluriels pour les noms de parties doubles du corps. Il se retrouve peut-être en maltais (cf. Ilg-Stumme, n° 113, *subʾaiʒa;* l'explication de cette forme comme un singulier dialectal, proposée par Stumme, p. 15, est discutable; cf. au reste *dofrein* servant de pluriel en maltais, *supra*, p. 299). Le deuxième est الاصابع *lṣâbaʾ*, avec agglutination de l'article (à Alger et à Constantine *āṣâbaʾ*, sans agglutination); à l'état déterminé, *ʿllṣâbaʾ*. Dans le sens propre, les deux pluriels sont employés indifféremment. Il existe pourtant entre eux une différence au point de vue du traitement syntaxique : le pluriel *lṣâbaʾ* peut se construire avec les suffixes personnels directement annexés : *lṣâbʾo* «ses doigts»; par contre, pour *ṣobʾên*, la relation d'appartenance ne peut être exprimée que par l'intermédiaire de la préposition dialectale *diʒal :* «mes doigts» *ʿṣṣobʾên diʒali*, jamais **ṣobʾêʒa*. Comme nom de mesure de longueur, *ṣbaʾ* a pour seul pluriel usité *lṣâbaʾ* (de même à Alger *āṣâbaʾ*). Le représentant de classique اصبع a dans le Maghreb généralement un singulier فَعُل (Tanger, départements d'Alger et d'Oran *ṣbaʾ;* fréquemment chez les ruraux et bédouins, à Constantine et à Tunis *ṣboᵘʾ*); la forme فعْل du tripolitain et aussi du parler du Souf (*ṣóbᵘʾ* ap. Stumme, *M.G.T.*, p. 249 *in princ.;* aussi *sábaʾ* en maltais; aussi ضَبْع à Aden; cf. Stace, *Voc.*, p. 65, sub *finger*) s'explique, je crois, par l'influence analogique de la longue série des فَعْل, noms de parties du corps dans ces dialectes (*dûfᵉr, ɣuδᵉn, ḥaššᵉm, ḍâhᵉr, ɣužᵉh*, etc.). — Le mot a des pluriels variés dans les dialectes maghribins, *ṣbâʾ, ṣɣâbaʾ, ṣobʾân, ṣɣâbaʾtîn, ṣbôʾtîn*, à la formation desquels il est plausible d'assigner aussi des causes analogiques.

صدر Cf. سدر.

صدع Cf. صضع.

صرخ Cf. سرخ.

صرد *ṣârrâd* est à Tanger : 1° le mot habituel pour «envoyer»; comp. Fischer, *Zum Wortton*, p. 281 *in fine;* 2° «congédier quelqu'un avec

IMPRIMERIE NATIONALE.

qui on a terminé une affaire»; 3° «passer en revue» à côté de *ṣârroṭ* (Lerchundi, *Voc.*, a سرّد et سرّط *revistar*, p. 697). Le premier sens est inconnu en Algérie; le deuxième se trouve à Nedroma; pour le troisième, c'est *ṣârroṭ* qui apparaît seul dans les parlers algériens : «passer en revue un à un; compter des pièces d'argent; faire défiler; aligner» (cf. Beaussier, p. 294). On peut proposer de voir dans *ṣârroṭ* une variante phonétique de *ṣârrâd* qui apparaît avec le sens de «compter de l'argent» dans des textes orientaux (cf. Dozy, I, 827) et qui doit lui-même être ramené à سرد (cf. sur سرد «aligner, mettre en file» et sur ses rapports possibles avec שדר, סדר, Barth, *Etym. Studien*, p. 56, 57; Gesenius-Buhl[15], p. 531). Quant à *ṣârrâd* «envoyer», il est possible qu'il faille y voir une métathèse de صدّر qui existe avec le même sens dans l'Arabie du Sud (cf. Landberg, *Hadr.*, p. 631).

صرصر *ṣârṣâr* «gazouiller»; comp. Beaussier, p. 366; dans le Sud algérois, *ṣârṣâr* est «souffler», en parlant d'un vent froid; dans le Sud oranais «bruire» en parlant d'un oued.

صرط *ṣrṭ* «avaler vite» (tandis que *bla'* «avaler posément»), class. سرط, a pour maṣdar *ṣrêṭ;* le maṣdar *ṣ"rṭân* (class. سَرَطان) n'apparaît que dans l'expression *ṣ"rṭâm-blâ-mḍyân* «avaler sans mâcher».

صرطح *ṣârṭâḥ* (aussi *sôrṭâḥ* avec *s* initial) «faire claquer un fouet»; *tṣârṭâḥ* «claquer» (en parlant d'un fouet); le maṣdar *tṣârṭêḥ* signifie aussi bien «action de faire claquer» que «claquement». Le mot m'est inconnu en Algérie.

ṣrâṭâḥ صراطح «mensonges»; le mot a une forme de pluriel, mais je ne lui connais pas de singulier. Il m'est inconnu en Algérie.

صرول *ṣârụ̈l*, pl. *ṣrā"ul* صراول, صروال «pantalon»; de même, avec *ṣ* = *s* classique dans l'Omân (cf. Reinhardt, p. 55, l. 4; p. 163, l. 22), et, en Algérie, à Alger et à Tlemcen (à Tlemcen, le plus souvent *ṣrāụ̈l* «pantalon», pl. *ṣrāulāṭ*, de même que dans la langue ancienne سراويل, pl. سراويلات, source d'embarras pour les grammairiens et lexicographes indigènes). — Par contre, chez tous les ruraux et bédouins d'Algérie, on a *seṛụ̈l*, pl. *srāụ̈l*.

صضع *ṣḍâ'* «tapage, bruit désagréable». Le mot représente صداع avec *ḍ* pour *d* (د), par assimilation d'emphase à *ṣ* (ص) contigu; de même à Alger *ṣḍâ';* et dans la plaine du Cheliff *ẓḍâ'*, avec assimilation de sono-

rité *ṣḍ* > *zḍ*; ailleurs en Algérie *ṣdāʿ*, *ṣdāʿ*. صداع apparaissait en andalou avec un sens tout proche du sens tangérois, qui se retrouve aussi aujourd'hui dans la plupart des parlers algériens (cf. Dozy, I, p. 824). D'autre part, le sens classique de «mal de tête», inconnu à Tanger et à Tlemcen, se retrouve pour ce mot à Alger, chez certains ruraux d'Oranie, dans le Sud algérois et probablement ailleurs encore en Algérie (cf. Beaussier, p. 364). Il est possible que le sens de «bruit désagréable, qui casse la tête» ait son origine dans une confusion de صداع et de صدا.

ṣ'ḍḍaʿ «importuner (surtout par un bruit désagréable); casser la tête (par un bavardage importun)». Ce sens déjà ancien se retrouve dans toute l'Algérie (*ṣâddaʿ*) et dans le parler des Houwāra du Sous; mais, dans ce parler, il y a eu passage de *ṣ* > *s* sous l'influence de *d* subséquent (*seddaʿ* ap. *Houwāra*, p. 42, l. 20), tandis que, à l'inverse, il y a eu à Tanger passage de *d* > *ḍ* sous l'influence de *ṣ*.

صطر *ṣṭāṛa*, pl. *ṣṭāṛāṛ*, صطارة, صطائر «parapet, murette du rebord de la terrasse»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 86, sub *antepecho* سطارة; et p. 580, sub *parapeto* ستارة. Le passage du *t* de ستارة à *ṭ*, et, consécutivement, le passage de *s* à *ṣ* dans ce mot, se retrouve à Médéa, où *ṣṭāṛa* est «auvent en bois abritant une boutique du soleil» (au Souf *ṣṣṭṭāṛa*; comp. Ṭabarī, III, p. 2045, l. 9). A Alger, par contre, on a, avec le même sens qu'à Tanger, «parapet, murette de terrasse» *ṣṭāṛa* (et aussi anciennement avec le sens de «avant-mur»; cf. Dozy, I, p. 632; le souvenir de ce sens se perpétue dans le nom de la rue Rempart-Médée : *ṣōr ɣuṣṭāṛa*). A Tlemcen et à Nedroma le mot est inusité; «parapet» se dit *s'ṭāṭâ*.

Cf. *infra*, صيطر.

صعر *ṣ'ar*, fut. *iṣ'âr* ou *iṣ'ōr*, «être enragé», au propre et au figuré. Le participe passif *m'ṣ'ōr* est seul employé comme qualificatif «enragé»; aussi *ṣ'ār* «rage». C'est naturellement le classique سعر (cf. Lerchundi, p. 663, sub *rabiar*), qui était andalou dans ce sens (Dozy, I, 655; مساعير «chiens enragés» ap. Maqqarī, II, ٧٧٩, l. 14). مسعور «enragé» est connu aujourd'hui des bédouins du Nord de l'Arabie (cf. Musil, *Arab. Petræa*, III, p. 414; comp. aussi سعران «enragé» ap. Spiro, *Voc.*, p. 279; Spitta, *Gram.*, p. 276, l. 4, *saʿrāni*). En Algérie, il est employé à Constantine, Djidjelli, Mila : *meṣ'ōr* «enragé», *ṣ'or* «être en-

ragé». A Tlemcen, *ṣ·ōr* est «faire étalage de sa force», et «faire le beau devant la femelle» (en parlant du mâle des animaux); et on emploie comme qualificatif le partic. actif *ṣā·ar;* mais «être enragé» est, comme dans tout le reste de l'Algérie, *kleb*, avec, comme qualificatif, le participe passif *meklūb* «enragé» (langue classique كَلِب et كليب); de même à Tunis, à Tripoli et en Lybie (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 17, l. 14; Falls, *Beduinenlieder*, p. 222, pièce 94, l. 5). مدهوش qu'on trouve dans ce sens au Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 296) et معنوز qu'on trouve dans l'Arabie du Sud (cf. Stace, *Voc.*, p. 103, sub *mad*) sont inconnus dans le Maghreb.

ṣa··ar «fixer les prix» = سعّر; il n'existe pas dans le langage courant de Tanger de représentant dialectal de class. سِعْر «prix»; c'est *ṭāmăn* qui est le véritable mot du parler pour «prix»; cf. *supra*, p. 246. — En Algérie, *sa·r* «prix», et surtout le pluriel *s··ār*, sont très usités dans la plupart des parlers ruraux et bédouins : *lĕs··ār* الاسعار est surtout employé dans le sens de «les cours des céréales au marché».

صعضر *ṣṣa··ḍâr*, construit avec *mĕn*, «maugréer contre quelqu'un ou quelque chose en cherchant à s'en débarrasser» = استعذر; la racine classique √عذر a un *ḍ* dans le parler de Tanger; cf. *infra* عضر p. 385; une assimilation d'emphase à distance a fait en outre passer à *ṣṣ* la géminée initiale *ss*, provenant de la réduction de *st* (ou *ts*), fréquente pour les X^es^ formes de verbes dans le dialecte. — Quant au sens de *ṣṣa··ḍâr*, il est tout voisin d'un des sens de استعذر dans la langue ancienne «demander aide, demander justice contre» (de même que اعذر «venir en aide à, faire justice à»; cf. les lexiques; *Nihāia*, III, p. 75; et les commentaires sur Buḫārī, *Mayāzī*, n° 34 : فقام رسول الله من يومه فاستعذر من عبد الله بن أُبَيّ فقال يا معشر المسلمين من يُعْذرني من رجل الخ; comp. les références de Gesenius-Buhl[15], p. 572, sub עזר). Ce sens du représentant dialectal de استعذر est inconnu en Algérie; *sta··ĕr* est employé dans divers parlers sahariens dans le sens de «s'excuser».

صفح *ṣ̆ffāḥa* صفّاحة «rocher large et plat à fleur de terre», collectif *ṣ̆ffāḥ;* aussi andalou et algérien (cf. Dozy, I, 835; Beaussier, p. 369; Delphin, *Textes*, p. 273, note 2). — A Alger, *ḥăǧra ṣŏffāḥa*, collectif *ḥăǧar ṣŏffāḥ*, désigne les pierres plates qui pavent les vieux chemins turcs de la banlieue; l'on dit d'un misérable sans feu ni lieu : *i̯ùrqod ·l-eṣṣŏffāḥ* «Il dort sur les pierres du chemin».

صفر *ṣ˘fṛa*, pl. *ṣ˘fṛăṭ*, est le mot habituel à Tanger pour «fois»; il est inconnu dans ce sens en Algérie. C'est naturellement سفرة «voyage, tournée»; dans la racine classique √سفر, le *s* initial est fréquemment passé à *ṣ* dans les dialectes citadins de l'Afrique du Nord; ainsi *ṣāfăṛ* «voyager» à Tanger, Tlemcen, Alger, Constantine, Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 21, l. 3), Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 50, l. 21; p. 45, l. 22) et occasionnellement à Tunis (Stumme, *T.M.G.*, *mṣāfer*, p. 31, l. 22; *ṣafra*, p. 51, l. 13; *taṣfar*, p. 51, l. 28, à côté de *msāfrīn*, p. 23, l. 20; *ětsāfer*, p. 23, l. 30). Chez les ruraux et bédouins d'Algérie, le *s* de la langue classique est généralement conservé : *sāfer* «voyager» (comp. *Houwāra*, p. 48, note dq *ṃsāf˘ri*).

ṣŏffăṛ صفّر «siffler»; toujours à la II^e^ forme comme il est fréquent pour les verbes exprimant l'idée de «produire un son»; de même en Algérie; maṣdar *t˘ṣfeṛ*.

ṣ˘ffāṛa, pl. *ṣ˘ffāṛăṭ* صفّارة «sifflet».

صفى *ṣŏffa*, fut. *iṣoffi*, «ressortir après avoir parcouru une certaine distance sans s'arrêter depuis le point d'entrée» : *ḍṛăḥ-γoṭṭĕiṣ-h˚ná uṣŏffāṛāfăin* «Il a plongé ici et est ressorti (en nageant sous l'eau) jusque là-bas». Chez certains ruraux d'Oranie, *ṣăffa* est «traverser» (en parlant d'un objet lancé, par exemple une balle qui traverse un corps). Dans le Sud algérois, *ṣfā*, fut. *iosfa*, est «parvenir, atteindre à» : *hăð-ĕṭṭăgă ʿălia iâsĕr ma-ṭṣfālhăš* «Cette fenêtre est trop haute pour que tu puisses l'atteindre» (tandis que *lḥag* «rattraper en route»); comp. le palestinien *ṣafa*, fut. *iṣfa* (construit avec *ʿalā*), «atteindre, monter à» (en parlant d'une somme d'argent) ap. Bauer, *Palāst. Arab.*, p. 176, l. 16; et le maltais *safa* «arriver à être; devenir» ap. Ilg-Stumme, n° 371. — Je ne connais pas *ṣfā* ou *ṣăffa* avec ces sens dans les dialectes citadins d'Algérie.

صقصى *ṣăqṣă*, fut. *iṣăqṣe*, nom d'action *mṣăqṣe'a*, «interroger»; le caractère emphatique ou non emphatique des deux sifflantes dans ce mot m'a semblé variable suivant les individus, dans le parler de Tanger; j'ai entendu aussi *săqṣă* et aussi *ṣăqsa*, *iṣăqsi*; comp. Fischer, *Mar. Sprichwörter*, p. 43, *ṣ˘qṣa* et *ṣ˘qsa*; de même dans les dialectes algériens : en Oranie *ṣăqṣă* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 158 *in fine*) à côté de *soqsa* (cf. Doutté, *Un texte oranais*, p. 18, note 11); à Alger *soqṣă*; à Constantine et dans le Sud algérois *soqsa*. Ce verbe, qui était déjà andalou (cf. Dozy, I, p. 661 صقصى, سقسى), a toujours en Algérie *q*,

même dans les dialectes ruraux qui connaissent *g* pour ق; c'est vraisemblablement, dans ces parlers, un emprunt aux parlers citadins, qui tend aujourd'hui à se substituer partout aux vieux *sāl* سأل des ruraux et bédouins de l'Ouest, *nšḗd* (aussi tunisien) des ruraux et bédouins de l'Est. L'étymologie استقصى a été déjà indiquée par Fleischer (*Kleinere Schriften*, II, p. 557), qui signale que le maltais a gardé *staqsa;* le zouaoua, qui a emprunté ce mot, a aussi gardé le *t* de استقصى dans son *ĕsθoqsi* (par contre en šelha *sqsu* ap. Stumme, *Taz.*, p. 221). Le dialecte juif d'Alger connaît de ce mot une forme *ṭŏqsâ* qui est assez énigmatique.

صقر *ṣgâṛ* «se taire»; construit avec *ʿlā*, «faire le mort à propos d'une chose», par exemple «ne pas chercher à rappeler une dette qui vous pèse». *ṣāgŏṛ* صاقر «muet, ne soufflant mot». — Des formations de √صقر ou √سقر apparaissent sporadiquement dans les parlers algériens avec des sens voisins de celui de *ṣgâṛ* tangérois; ainsi : dans le Sud constantinois *sgoṛ* «se taire en prêtant attention»; chez les ruraux du Nord tunisien, dans le Nord-Est constantinois et aussi dans le Sud algérois, c'est *ṣṣâggoṛ* (*ṭṣâggoṛ*) qui est employé dans un sens voisin : «écouter en silence». A Tlemcen, on a *sqâṛ* «ne souffler mot» et aussi «s'apaiser, rester tranquille» (cf. Gaudefroy-Demombynes ap. *J.A.*, juill.-août 1904, p. 50, l. 4; p. 97, note 57). Chez les ruraux du Tell d'Oranie, *sqâṛ* est «garder le silence», aussi «se blottir en embuscade sans faire de bruit»; dans le Sud oranais, سقر, تسقّر, existent aussi avec le sens de «se taire, écouter en silence» (cf. Mercier, *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 355). Enfin à Constantine, à Mila, *sāqoṛ* (construit avec un complément direct) est «guetter quelqu'un avec une intention mauvaise». Peut-être faut-il voir dans *sqâṛ* (*ʒgâṛ*) une formation secondaire de استقرّ; cf. aussi le تصقّر = تبلّث signalé par les lexicographes classiques. Peut-être enfin faut-il songer à un emprunt au berbère; mais il semble beaucoup plus probable que les dialectes berbères qui connaissent le mot (par ex. Ouargla; Biarnay, p. 324) l'ont emprunté à l'arabe.

صلب *ṣlḕḅ*, pl. *ṣlāḅ*, صليب, صلاب, «méchant, effronté»; *ṣlāḅa* «méchanceté, effronterie», connu à Tlemcen, à Nedroma et à Constantine.

صلط *ṣlāṭâ* «fléau, calamité» : *âulâ-illâh shadʿṣṣlâṭâ !* «Grand Dieu! Qu'est-ce encore que cette calamité!» L'expression *ḥrḕž-ṣlāṭâ-ʿlā*

devenir un fléau pour» est courante à Tlemcen et à Alger, comme à Tanger. *ṣlāṭå* est naturellement l'équivalent dialectal de classique سلاطة; de même, *ṣållo̤ṭ* «déchaîner comme un fléau» (en parlant de Dieu), *tṣållo̤ṭ* «se déchaîner contre» (tous deux construits avec *ʿlā*), qui reportent à سلّط, تسلّط. Le passage de *s* initial à *ṣ* dans cette racine est un fait général dans toute l'Afrique du Nord et très fréquent dans tous les dialectes arabes (cf. Beaussier, sub صلاطة et سلط, p. 305; Stumme, *T.M.G.*, p. 63, note 3; et comp. Reinhardt, p. 305, l. 1; Weissbach, *I.A.*, p. 185, l. 9; Landberg, *Ḥaḍram.*, p. 634).

صلع *ṣo̤llē·ra* صلّيعة «front»; صلعة, que donnent Lerchundi, *Voc.*, p. 365, sub *fronte*, et Dombay, p. 84, n'est pas usuel à Tanger. A Tlemcen et à Nedroma *ṣållē·ra*, à Alger *ṣållo̤·ra* sont, conformément au sens primitif de √صلع, «haut d'un front dénudé».

صمّ *ṣṣmāim* الصمائم «la canicule»; cf. Dozy, I, 680, السمائم; le mot a toujours un *ṣ* initial à Tanger comme en Algérie. Le principe de cette emphatisation est vraisemblablement psychologique, la connexion avec √سم n'existant d'ailleurs plus pour la conscience du sujet parlant. — Cf. كحيلة.

صمر *ṣmår* «jonc» collectif, *ṣåmra* «un brin de jonc»; le mot apparaît déjà dans la langue du moyen âge sous la forme سمار (cf. Dozy, I, p. 682; en maltais, *simār* ap. Falzon, p. 394). Il est très peu employé à Tanger; dans le parler de cette ville, comme à Tétouan, le mot habituel pour «jonc» est *dis*, nom d'unité *disa* (cf. *Arch. Mar.*, XV, p. 131), qui, en Algérie, désigne une tout autre plante (cf. Beaussier, p. 316). En Algérie, un équivalent de *ṣmår*, avec voyelle brève, se trouve à Alger-juif, à Tlemcen-juif et à Nedroma sous la forme *ṣmo̤r*; ailleurs, on a avec voyelle longue : *smār* ou *ṣ°mār*, nom d'unité *smāra* ou *ṣ°māra*; à Constantine, *ṣ°mār* est «jonc» et aussi «natte en jonc» (pl. *ṣmāṛāṭ* ou *ṣmāi̯år*); dans le Nord tunisien, *ṣmāra* joue aussi le rôle de collectif.

ṣåmra صمرة «humidité», surtout «humidité de la nuit, serein»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 733, sub *sereno;* en šelḥa *ssmar* «rosée» (Stumme, *Taz.*, p. 221). Le mot est inconnu en Algérie dans ce sens.

m°ṣmår, pl. *mṣåmår* مصمار «clou»; le mot a toujours *ṣ* pour س;

classique مسمار; de même fréquemment en Algérie, à Tunis et à Tripoli (cf. Stumme, *T.G.*, p. 60, l. 5; *M.G.T.*, § 109).

صمع *ṣǫm'a*, pl. *ṣǫm'āṭ* et *ṣmā'ᵉ* صمعة, est le seul mot pour «minaret» dans tout le Maghreb; les *mādna*, *mędna*, *mnāra* des dialectes orientaux (Égypte, Syrie, Iraq) sont inconnus. — Cette forme du mot, avec voyelle brève de la première syllabe, se retrouve à Tlemcen (pl. *ṣmᵃa'*), à Alger (pl. *ṣum'āṭ*), comme à Constantine (pl. *ṣmᵃ'*) et dans le Maghreb oriental (Stumme, *M.G.T.*, § 129; *T.M.G.*, p. 47, note 4), tandis que les ruraux du Tell algérien emploient généralement *ṣǭm'a*, pl. *ṣuāma'* = صومعة. — L'abrégement de la voyelle longue dans les dialectes précités est probablement une réduction analogique de فوعلة, forme très rare, à la classe nombreuse des فعّالة. Cette réduction a pu être favorisée du reste par un fait phonétique général dans les dialectes arabes maghribins : l'abrégement des voyelles longues en syllabe doublement fermée; cf. aussi صمعاء ap. Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, p. 269; Nöldeke, *Neue Beiträge*, p. 52. — Il est notable qu'aux Ouled Djellâl, ce dérivé isolé de √صمع a été rattaché à √صنع : *ṣǫn'a*.

صندق *ṣ̌ndūq*, pl. *ṣnādǫq* صندوق «coffre»; le mot a gardé son *ṣ* initial; mais ce *ṣ* est passé à *s* dans le diminutif *snīdǫ̈q*, pl. *snīdqāṭ*. Il en est ainsi dans la plupart des parlers algériens. A Alger, on a même *sę̈ndūq* (avec *s*) «coffre», *snīdǫq* «petit coffre» distingué de *snīdqâ* «tabatière». Au Souf, *sę̈ndūg* «coffre», existe à côté de *ṣândǫ̈q* «boîte à mettre les dattes», qui est visiblement un emprunt à un autre parler. Il est bien connu que les lexicographes classiques signalent déjà سندوق à côté de صندوق; et le mot se retrouve avec *s* dans les dialectes orientaux (par ex. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 261, l. 12).

صنطح *ṣ̌nṭę̈ḥa*, pl. *ṣnāṭāḥ* صنطيحة «front». A Alger et à Constantine, on a *ṣânṭǫ̈ḥa* «front large»; comp. Beaussier, p. 314, سنطوح «front bombé»; il faut rapprocher du syrien *ṣandiḥa*, cf. Harfouch, *Le drogman arabe*, p. 73; nous avons affaire à des développements quadrilitères de √سطح (سدح; cf. Landberg, *Daḥīna*, p. 405), peut-être pour صنطح, à une contamination de سطح par نطح.

صنع *ṣāna'*, pl. *ṣunnā'* صانع, صُنّاع «compagnon ouvrier».

صهط *ṣâhᵈṭ* «grosse chaleur étouffante»; c'est le classique صهد avec assimilation d'emphase de *d* final à *ṣ* initial en *ḍ*, puis assourdissement

de *ḍ* en *ṭ*, suivant un changement phonétique spontané fréquent à Tanger : *ṣâh^{â}d* > *ṣâh^{â}ḍ* > *ṣâh^{â}ṭ*. Le mot se retrouve sous la forme *ṣâh^{â}d*, avec le même sens, dans la plupart des parlers algériens; chez certains ruraux d'Oranie, le *ṣ* est passé à *s* au contact de *h* : *saḥ^{a}d* ou *shoḍ* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 15).

mṣâhhât مصهّط «abattu par la maladie, à bout de forces»; à Alger *mṣâhhâḍ* «hébété» (tandis que *ṣâhhât* «frapper à coups redoublés»); à Tlemcen *mŏṣhōṭ* «éreinté», de *ṣhât* «éreinter»; chez les ruraux d'Oranie *moṣhūḍ*. Dans le Sud et sur les hauts plateaux algérois, *ṣhad* est «atteindre d'un coup meurtrier»; *moṣhūḍ* «atteint d'un coup meurtrier»; il est possible qu'une confusion se soit produite dans divers parlers algériens entre √صهد et les dialectaux √سهد et √سهت; cf. *supra*, p. 338.

صوط *ṣăṭ*, fut. *iṣōṭ* : 1° «souffler le feu»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 751, sub *soplar;* c'est surtout «souffler le feu avec un soufflet»; pour «souffler avec la bouche», on emploiera de préférence *nfăḥ;* 2° «souffler» (en parlant du vent); comp. *Houwāra*, p. 14, note h; p. 66, l. 18. — Le mot est connu des dialectes algériens, où il apparaît parfois avec *s* initial. — Il est possible qu'il y ait eu contamination par étymologie populaire de l'arabe ساط «fouetter» par le berbère *suḍ* «souffler» (courant notamment dans les dialectes berbères marocains étudiés jusqu'ici; cf. Stumme, *Taz.*, p. 223; Boulifa, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 370; Destaing, *Beni Snous*, I, p. 153); cf. *Observations sur Beaussier*, p. 443-444.

صوغ Cf. سيغ.

صون *ṣāin*, pl. *ṣāinĭn* صائن «solide, de bonne fabrication»; aussi au figuré *ṣâin mʿā-ṛâṣo* «avisé et vigilant»; le mot ne m'est pas connu en Algérie.

صيح *ṣăḥ*, fut. *iṣḕḥ* صاح، يصيح، signifie «chanter le *ṣʿi̯āḥ*» dans le *sʿṛōḍi* donné ci-dessus, p. 75, l. 5; mais, dans ce sens, c'est généralement la II^{e} forme du verbe, *ṣḕi̯āḥ*, qu'on emploie à Tanger; *ṣʿi̯āḥ* est une chanson des femmes, composée de quelques mots sur lesquels on prolonge indéfiniment l'émission de la voix. A Laghouat, on a *ṣāḥ*, *iṣḕḥ* «chanter à tue-tête»; à Tlemcen, *ṣāḥ*, *iṣḕḥ*, construit avec *fi*, est le mot le plus employé pour «insulter»; mais il signifie aussi «chanter», tandis que la II^{e} forme *ṣḕi̯aḥ* est, comme dans tout le Tell oranais

et dans la province d'Alger, «crier» (en parlant de la chèvre), aussi «mugir» (en parlant de la vache, tandis qu'on a *zouuok* «beugler», en parlant du taureau); cf. Beaussier, p. 379; Dozy, I, p. 855; pour le Sénégal, Reynier, p. 138, صاح «bêler». A Alger, *ṣāḥ*, *iṣṣḥ* est «chanter» en général; mais dans le langage technique des musiciens indigènes, c'est «chanter le *ṣṣṭāḥ*», c'est-à-dire une petite pièce qui sert de prélude, dans un concert, à une chanson de style maghribin, sans avoir aucun rapport avec elle, ni quant à la mélodie, ni quant aux paroles; cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 541, note 1.

صيد Cf. le suivant.

صيض *ṣṣāḍ*, fut. *i-ṣṣṣāḍ*, «chasser», offre la réduction ط > ض dans اصطاد que connaît le tlemcenien; le د final est devenu *ḍ* par assimilation d'emphase à l'initiale *ṣ*. La même assimilation s'observe dans tous les équivalents tangérois des dérivés de classique √صيد : *ṣṣāḍā* «chasse»; *ṣṣṣāḍ*, pl. *ṣṣṣāḍṣn* ou *ṣṣṣāḍā*, «chasseur». Généralement, on a *ṣṭād* dans les dialectes algériens; mais à Alger, on entend le plus souvent *ṣḍāḍ* ou *ẓḍāḍ* avec assimilation progressive d'emphase *ṭ–d* > *ṭ–ḍ* et assimilation régressive de sonorité *ṣṭ–ḍ* > *ẓḍ–ḍ*; cette forme, d'après mes informations personnelles, apparaîtrait aussi à Tunis à côté de *ṣṭād*.

صيطر *ṣṣṣiṭār*, construit avec *ʿ^alā* : تصيطر «brimer quelqu'un par de légères violences» (des bourrades, des claques). C'est un mot qui n'est guère employé que par les ṭolbas, et il est possible que ce soit un emprunt à la langue littéraire (proprement «se comporter en maître vis-à-vis de»; cf. *Coran*, LII, 37; LXXXVIII, 22; *Nihāya* d'Ibn-el-'Aθīr, II, p. 161). — On retrouve en Algérie le mot au Souf, mais avec *s* : *ssṣiṭor ʿ^alā* (تسيطر على) «faire montre de sa force vis-à-vis de quelqu'un». — D'autre part, les nombreux dérivés dialectaux algériens de √سطر (√صطر), *ṣāṭor* (Alger), *ṣouṭor* (Tlemcen) «frapper, rouer de coups», *ṣoṭṭor* «frapper» (Constantine), «donner des élancements» en parlant d'un mal (un peu partout), sont inconnus à Tanger (comp. Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 283; Meissner, *Neuarab. Gesch.*, p. 126).

صيف *ṣṣṣīf* «été» est féminin à Tanger, peut-être par influence de *ṣ^ṭṭa* «hiver», avec lequel il forme couple; cf. *supra* خريف, p. 278.

صيفط *ṣḕïfeṭ* ou, plus rarement, *zḕïfeṭ* «envoyer»; le mot est très courant à Tanger, moins employé peut-être cependant que *ṣårṛåd* (cf. *supra*, p. 353). A Marrâkech et sur la côte de l'Atlantique, *séft* est le seul mot employé pour «envoyer» (cf. Fischer, *Zum Wortton*, p. 281 *in fine*; Lerchundi, *Voc.*, p. 276, sub *despachar;* pour Mogador, Socin, *Marokko*, p. 32, note 44). Ailleurs encore au Maroc, il apparaît sous les formes صافد, سافد, سافط, سفّط, et se trouve en šelḥa sous les formes *sāfed, ṣåfed, saffed, ṣåffed, sifid, ṣufud* (Stumme, *Taz.*, p. 217). En Algérie, les équivalents de ce verbe apparaissent en Oranie et dans certains parlers du département de Constantine. Dans ces derniers, le mot a un sens légèrement différent du sens marocain et oranais; c'est «se débarrasser de quelqu'un, le renvoyer aux calendes grecques»; à Constantine *ṣḕïfeṭ;* à Bougie *zïfḕṭ;* il existe peut-être ailleurs encore dans le département de Constantine d'autres formes du mot (cf. *R.A.*, 1869, p. 307). Par ailleurs, dans tout le Tell et le Sahara algérois et constantinois, *ṣḕïfeṭ* est inconnu; «envoyer» est toujours *bʿaθ* (*bʿaṭ*), *rsḕl*, ou dans le Sud algérois *seïïeb*. — Chez les ruraux du Tell oranais, on a *zḕïfåṭ;* dans le Sud oranais, صيفط et صافط (cf. Mercier ap. *Actes du XIV^e^ Congrès*, III, p. 360). A Nedroma, *ṣåfeṭ*, صافط est la seule forme employée aux troisièmes personnes du parfait (*ṣåfeṭ, ṣåfṭeṭ, ṣåfṭe*) et *ṣḕfeṭ* est la seule forme employée dans le reste de la conjugaison. A Tlemcen, *ṣåfeṭ* est possible à côté de *zḕfeṭ* et *ṣḕfeṭ* à la troisième personne du parfait, et impossible dans le reste de la conjugaison (seulement *ṣḕfeṭ, zḕfeṭ*). Il existerait un équivalent tripolitain (cf. Fischer, *loc. cit.*), et en libyque on a *sfit, sïïfit* «envoyer» (Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 41; p. 152, l. 35); au Sénégal, صيفط apparaît dans le sens de «accompagner»; ap. Reynier, p, 170, l. 12; cf. aussi Doutté, *Un texte arabe*, p. 20. — Cherbonneau (*R.A., loc. cit.*) a proposé comme étymologie un développement de class. √زفت; Stumme (*Taz., loc. cit.*) rapporte le mot au berbère √*ftu*. Personnellement, j'estime que *sāfed* s'expliquerait bien, en tenant compte de la phonétique et de la morphologie maghribines, par استوفد. Mais les autres équivalents dialectaux (*ṣḕfeṭ, zḕïfeṭ*, etc.) font difficulté. — *ṣarfed, sḕrfed*, inconnus à Tanger, qui apparaissent aussi avec le sens de «envoyer» dans le šelḥa de Tazerwalt, s'expliquent bien, comme le propose Stumme, par une combinaison de صرف et صافد (cf. *Taz.*, p. 218; *Z.D.M.G.*, 1894, p. 391); mais on peut songer aussi à une contamination de صرّد par صافد.

ض (ظ)

ضامة *ḍāma* : 1° «jeu de dames», *laʿᵃb-ᵉḍḍāma* ou *lʿᵉ̆b-ᵉḍḍāma;* 2° «damier» composé de cases pleines et de cases creuses, ou, à la mode européenne, de cases noires et de cases blanches (*ḍār* et *bīṭ;* cf. *Revue du monde musulman*, VI, p. 140); 3° «dame, pion damé»; dans ce sens, le mot a un pluriel *ḍʿi̯om* et un duel *ḍāmṭ̯ein*. Il existe un verbe dénominatif *ḍām*, fut. *eḍēm*, «damer un pion; le mener à dame». — Ce mot est sûrement emprunté aux langues romanes (espagnol, italien *dama*). Des équivalents existent dans toute l'Afrique du Nord : Tunis *dāmma;* Tlemcen, Alger et divers parlers ruraux du Tell *ḍāmma* (*ḍāmᵐa;* cf. Delphin, *Recueil de Textes*, p. 278, note 1); Constantine et la plupart des parlers ruraux *ẓāmma*. Sur les équivalents orientaux, cf. Nallino, *L'Arabo parlato in Egitto*, p. 281; Almkvist, *Kl. Beit.*, p. 184, note 2; Dozy, II, p. 1.

ضبر *ḍbār* «blesser en écorchant par un frottement prolongé», nom d'action *ḍbīr* (ضبير); réfléchi (VIIIe forme dialectale) *ʿᵉ̆ḍbār* «s'écorcher, être écorché par un frottement»; *ḍᵊ̆bra* «blessure faite par un frottement prolongé»; bien entendu, *ḍbār* est le représentant dialectal de classique أَدبر. Le passage de *d* à *ḍ* dans cette racine se retrouve en Palestine (cf. Bauer, *Paläst. Arab.*, p. 244, l. 15, *mdabbar*). Dans la plupart des parlers algériens, le ض initial est resté *d* et n'est pas passé à *ḍ;* et d'autre part, le mot ne s'emploie, comme أَدبر ancien, conformément à son étymologie, qu'en parlant du dos des bêtes de somme. A Tanger, *ḍbār* et *ḍᵊ̆bra* s'emploient en parlant de toute blessure faite par frottement.

ضخم Cf. دخم.

ضرب Cf. طرب.

ضربوز *ḍārbōz*, pl. *ḍrābᵊ̆z* ضرابز, ضرابوز : «balustrade qui entoure la galerie du premier étage de la maison», comp. Lerchundi, *Voc.*, sub *baranda*, p. 131; «barrière en bois qui protège le cénotaphe d'un marabout»; comp. *Saluat el-ʾanfās*, I, p. 30, l. 7; et *Arch. Mar.*, XVII, p. 502, note 2. Le sens de «balustrade» se trouve à Alger. A Tlemcen, *ḍorbūz* signifie «couloir couvert» qui court autour de la cour intérieure et sur lequel s'ouvrent les portes des chambres. Le mot, qui déjà

apparaît en andalou (Pedro de Alcala, p. 425, l. 15, *tarbuç* sub *uarandas*), a sûrement, comme Dozy l'a marqué (I, p. 430), du rapport avec le درابزين (aussi درزين, درابزون) des dialectes orientaux, connu des auteurs du moyen âge, et qui est une adaptation du grec τραπέζιον; mais le processus par lequel درابزين a abouti à دربوز n'apparaît pas clairement. Il est probable que *ḍrābzi*, usité à Constantine, représente une étape intermédiaire (cf. sur des chutes de *n* final, dans des terminaisons *īn*, *Ulād Brāhīm*, p. 27, note 1); puis درابزى, répondant comme forme aux فعائلى, ethniques tirés de pluriels فعائل, si fréquents dans les dialectes (déjà en andalou), a permis de passer à un pluriel درابز et de lui donner un singulier analogique دربوز (comp. pour des formations semblables *Z.D.M.G.*, 1878, XXXIII, p. 760, 761, note 2; Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 252, sub جالق).

ضعر *ḍ·ēṛa*, pl. *ḍ·ēṛāṭ* ضعيرة «amende»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 532, sub *multa;* classique √ذعر. Le mot *ḍ·ēṛa* est inconnu en Algérie, où «amende» est toujours خطيئة *ḫṭēi·a;* mais, dans ses dérivés, le classique ذعر est aussi ضعر en Algérie; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 451; de même en šelḥa; cf. Stumme, *Taz.*, p. 177 *ḍḍ·airt.*

ضفر = ظفر Cf. دفر.

ضلع *ḍōl·a*, pl. *ḍlō'·* et *ḍōl·ēn* ضلعة, ضلوع, ضلعين «côte». Le pluriel *ḍōl·ēn* est dû à l'influence analogique des pluriels (anciens duels) des noms de parties du corps doubles; il est employé quand le mot est sans affixes personnels; *ḍlō'·* par contre est seul employé avec les affixes personnels : *ḍlō·ẹ* «mes côtes», jamais **ḍōl·ēi·a*. Partout où il est employé en Algérie, et aussi à Tunis et à Tripoli, le mot a la forme فعلة (cf. Stumme, *M.G.T.*, §133; déjà ap. *Ma·ālim*, IV, p. 238, l. 3). En maltais, il a une forme فوعلة *deul·a* (cf. Falzon, p. 55). ضِلَع de la langue ancienne, féminin dès le principe, a pris le signe morphologique du féminin; il en est de même de divers autres noms de parties du corps (cf. *supra*, سنّة).

ضهر = ظهر Cf. ظهر.

ضور. Tous les dérivés dialectaux de la racine classique دور sonnent à Tanger avec *ḍ* initial; et cette emphatisation apparaît souvent dans la graphie vulgaire, ضار, ضور; cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, 167, 168.

ḍōṛ ou *ḍâuṛ*, pl. *ḍuāṛ*, avec l'article *l·ḍuāṛ*, «cercle» (de tonneau, de

tamis); aussi «cercle» formé par des individus rassemblés; mais, dans ce dernier sens, on emploie surtout *ḍâuṛa*, pl. *ḍâuṛăṭ*.

ḍăṛ : 1° pl. *ḍiōṛ* et *ḍiăṛ* «maison»; le premier de ces pluriels, qui se trouve aussi ailleurs au Maroc (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 32 *in fine*), est inconnu en Algérie. — *ḍăṛ* est fréquemment employé à Tanger, comme en Algérie, par un mari ou par les interlocuteurs d'un mari, pour désigner sa femme; comp. *Nöldeke Orient. Studien*, p. 426. Dans ce cas, *ḍăṛ* est traité syntaxiquement comme un pluriel (probablement par influence de *nâs*, *hăl*, qui sont aussi employés dans ce sens) : *ḍăṛe* (ou simplement *ḍḍăṛ*) *mṛâṭ* «Ma femme est malade» (مراض); *žâu-ḍăṛok ?* (ou simplement *ḍḍăṛ*) «Ta femme est-elle venue?» D'autre part, l'emploi du mot avec les pronoms affixes est le suivant : un homme, une femme mariée, pour désigner la maison où ils habitent, disent chacun : *ḍăṛe* «ma maison»; on dit : *ḍăṛok* «ta maison», en s'adressant à l'un d'eux; *ḍăṛo*, *ḍăṛa* (*ḍăṛha*), en s'adressant à des tiers. Mais un fils, une fille non mariés qui habitent chez leurs parents disent, en parlant de la maison familiale : *ḍăṛna;* pour désigner cette maison, on dit : *ḍăṛkum*, en s'adressant à l'un d'eux, *ḍăṛum* (*ḍăṛhum*), en s'adressant à des tiers; une femme mariée distingue *ḍăṛe* «ma maison» (c'est-à-dire «la maison où j'habite avec mon mari») de *ḍăṛna* «la maison de mes parents» : *âna mâša-nḍăṛe* «Je m'en vais chez moi»; *âna mâša-nḍăṛna* «Je m'en vais chez mes parents». Enfin, *ḍăṛna* est, pour un enfant, non seulement «la maison de mes parents», mais «les habitants de cette maison» c'est-à-dire «ma famille»; le mot, quand il est pris dans ce sens, est, bien entendu, traité syntaxiquement comme un pluriel; — 2° suivi d'un nom de mesure de temps, de poids, de monnaie, etc., «une affaire de» : *ḍḍăṛ duáḥd-ˇl-əšrin-riâl* «une affaire de cent francs»; *ŏḍḍăṛ-dˇṛḥaᵊ-sâᵊa* «environ l'espace d'un quart d'heure», etc.

ḍăṛa, pl. *ḍăṛăṭ*, «cercle», par exemple «un cercle d'oiseaux qui tourbillonnent»; aussi «un cercle de gens».

ḍōuāṛa, pl. *ḍuāuâṛ*, diminutif *ḍuīuṛa* : 1° «circonférence»; 2° «roue de loterie, cerceau d'enfant»; 3° «tripes»; comp. Beaussier, p. 213.

ط

طبّ *ṭâbba*, pl. *ṭbāiḥ* طبّة, طبائب «tache». Le mot se retrouve avec ce sens à Constantine; comp. aussi Beaussier, p. 389, «plaque noire sur

une partie du corps»; comp. aussi à Fez le verbe *ṭabbeb* «se couvrir de taches de moisissure» ap. Kampffmeyer, *Texte*, p. 7, l. 11 et 12. — D'autre part, chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et de Constantine et dans le Nord tunisien, le mot, avec un pluriel *ṭbeb*, signifie «pièce mise à un vêtement»; *bornōṣ ᶜmṭobbēb* «burnous rapiécé». Beaussier ne donne pas ce sens, qui est courant et tout proche de celui de طِبَّة dans la langue classique. Au Souf, *ṭâbba* est «haillon»; de plus, le mot y désigne, comme ailleurs dans le Sud constantinois, un «petit foulard de femme, blanc ou noir, avec des broderies de soie sur le bord». Enfin dans le Nord-Est constantinois et en Tunisie, *ṭâbba* signifie «parcelle de terre arable» (cf. *Dalīl*, n° ٣, p. ٣٣; n° 3, p. 39, note 3); comp. طَبَّة «bande de sable» dans la langue ancienne; et en Algérie رُقعة, à la fois «pièce pour raccommoder» et «parcelle de terre».

طبل *ṭābla*, pl. *ṭuābēl* طابلة, espagnol *tabla* : 1° «table européenne», comme dans toute l'Algérie; 2° «plaque de fer blanc» sur laquelle on met à cuire les feuilletés; inconnu dans ce sens en Algérie.

طپية *ṭăᵖpia*, pl. *ṭăᵖpiāṭ* طاپية «ruse»; terme d'argot d'origine étrangère, usité aussi dans l'espagnol des Juifs de Tanger; inconnu en Algérie; synonyme à Tanger du pluriel *ṭăᵖpiāṭ*, *ṭrampāṭ*, qui vient de l'espagnol *trampa*.

طحن *ṭḥēn* طحين : 1° nom d'action de *ṭḥan* «moudre»; 2° «mouture que l'on porte au moulin»; 3° «farine» en général. Le mot a aussi ces trois sens en Égypte (cf. Spitta, *Gram.*, p. 97, l. 2; p. 381, l. 15; Spiro, *Voc.*, p. 361; Falls, *Beduinenlieder*, n° 63, vers 15). طحين «farine» appartient aussi aux dialectes syriens et palestiniens (cf. Wetzstein ap. *Z.D.P.V.*, XIV, p. 4; Almkvist, *Kleine Beiträge zur Lexicogr.*, p. 135 *in fine*; Bauer, *Palästᵢ. Arab.*, p. 206, n° 12 [*g*]; Littmann, *Arab. tales*, p. 261, l. 7; comp. aussi Landberg, *Daʿīna*, p. 1053, et Dozy, II, p. 28); *dqēq* (*dgīg*, دقيق), qui est commun dans le sens de «farine» à tous les parlers algériens, n'est pas usité à Tanger.

طرّ *ṭârr*, pl. *ṭrōr*, «tambour de basque». Cette forme dialectale de طار, qui existait déjà en andalou (cf. Dozy, II, p. 29), se trouve, en Algérie, à Tlemcen et à Nedroma; diminutif à Tanger *ṭrēṷâr*, à Tlemcen et à Nedroma *ṭrēiōr*. — Partout ailleurs en Algérie, on a *ṭâr*, pl. *ṭērān*

(aussi dans le Sud marocain; cf. Doutté, *Merrâkech*, p. 317). Par contre, le nom de métier est partout comme à Tanger *ṭŏṛṛăṛ*, pl. *ṭŏṛṛăṛa* (*ṭ‿ṛṛăṛṛn*), sauf à Nedroma, où l'on emploie *ṭrāiṛẹ*.

طرب *mṭâṛṛba*, pl. *mṭâṛ‿b* et *mṭâṛṛbâṭ* مطرّبة «matelas», aussi bien pour dormir que pour s'asseoir dessus (autrement dans d'autres dialectes marocains; cf. Fischer, *Zum Wortton*, p. 281; le matelas qui occupe comme siège tout le fond de la chambre porte à Tanger le nom particulier de *s‿ddāṛṛi̯a*, pl. *sdāḍṛ*; cf. *supra*, سدر). Le mot reporte naturellement à مضربة; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 451. Il était déjà andalou, et est connu dans toute l'Afrique du Nord. A Alger (*mḍâṛṛba*) et à Constantine (*mḍâṛṛba*) est «matelas à deux places»; à Laghouat, *mḍâṛ‿ba* est «large couverture rembourrée et piquée» (à Tanger *lḥâf*); et à Tunis, *mḍârba*, pl. *mḍâreb*, est «matelas» (cf. Stumme, *T.G.*, § 72 et 113; *Trip. Tun. Beduinenlieder*, p. 145). A Tlemcen, *mḍâṛṛba* (*mṭâṛṛba*) est «coussin en drap bariolé» et aussi «matelas à deux places».

طربش *ṭâṛbŭš*, pl. *ṭṛābḍĕš*, طربوش, طرابش «bonnet rouge en laine» (la chéchia algérienne); cf. Dozy, *Noms de vêtements*, p. 250 et suiv. Le mot *šāšīi̯a* de Tlemcen, Alger, Tunis, etc., est inusité dans ce sens, aussi bien que le *kebbūs* de Constantine. — *ṭâṛbuš-núṣṣ-ṛṛâṣ* «chéchia à moitié tête», c'est-à-dire chéchia dont le fond est moins profond que celui de la chéchia algérienne. — *ṭṛāḅši*, pl. *ṭṛāḅšīi̯a*, «porteur de *ṭâṛbūš*, jeune homme qui n'a pas encore pris le turban». — En Oranie, *ṭâṛbūš* est la chéchia pointue des *mḥazni* marocains (cf. Delphin, *Textes*, p. 300, note 1; ainsi les parlers d'Oranie nous offrent relativement à شاشية et à طربوش la contre-partie du tangérois; cf. *supra*, p. 341, sub شاشية). Au Souf comme à Tunis, *ṭârbūša* est «capuchon» en général (cf. Stumme, *T.G.*, p. 172); et, à Laghouat, ce mot désigne spécialement le «capuchon d'un burnous d'enfant».

طرج *ṭṛǧ* «tourner» (toupie, cerceau); «courir sans cesse» (enfant turbulent); à la II^e^ forme, *ṭâṛṛǧ* «faire tourner une toupie, un cerceau». *ṭăṛṛāža* «toton des enfants» (à Alger, *dūṯāma*). C'est, je crois درج, où د, par influence de *ṛ* emphatique, est passé à *ḍ*, et de là s'est assourdi en *ṭ* (changement inconditionné extrêmement fréquent à Tanger). On a chez les ruraux d'Oranie *doṛṛĕi̯ǧa* «roue» et «cerceau d'enfant»; à Teniet el-hadd, *duṛṛāǧa*; à Laghouat, *doṛṛāža* avec les mêmes

sens; et *dorraž* «faire tourner une roue ou un cerceau» (comp. Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 264, sub. دَرَّاجة).

طرح *ṭraḥ* «mettre le pain au four», nom d'action *ṭrēḥ* طريح; ainsi en Oranie d'une part et dans le Nord tunisien de l'autre (déjà avec ce sens ap. *el-niqd el-farīd*; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 310). Une des acceptions de طرح en daθīnois est aussi «placer le pain sur la braise» (cf. Landberg, *Daθīna*, I, p. 53, l. 14, 15).

ṭorrāḥ, pl. *ṭrāraḥ* طرّاح, طرارح «mitron»; comp. Lerchundi, *Voc.*, sub *anacalo*, p. 80; aussi à Tlemcen, Nedroma, Rabât et Tunis (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 30; Stumme, *T.G.*, p. 183). Beaussier a faussement تراح, pl. تراريحة; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 419. Mais, dans les départements d'Alger et de Constantine, le mot est inconnu dans ce sens : *ṭorrāḥ* est «matelassier»; et, à Alger, «mitron» est *ṭfēl-kūša* (plus souvent *ṭfēl-kūša* avec ط > *ṭ*), pl. *ṭfāl-kūš*.

ṭrēḥa طريحة : 1° «volée de coups»; ce sens, connu dans toute l'Algérie et aussi à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, § 58), est déjà attesté dans les auteurs du moyen âge (cf. Dozy, II, 32); 2° «tâche assignée au mitron du four». Le mot existait en andalou avec le sens de «tâche assignée» (cf. Pedro de Alcala, p. 410, l. 34) et est attesté indirectement par l'emprunt du mot par le castillan sous la forme *tarea* (cf. Dozy, *loc. cit.*; Eguilaz y Yanguas, *Glos. etimológico*, p. 503). On comparera, pour Tunis, Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 240, note 3, طريحة «ouvrage»; p. 232, note 3, «ouvrage assigné à l'ouvrier»; et, pour l'Égypte, Spiro, *Voc.*, p. 363, شغل بالطريحة «task work». Beaussier donne le mot pour Alger avec le sens de «tâche de couture donnée par la maîtresse à l'école». Aujourd'hui, le mot ne semble plus usité dans ce sens. Il n'apparaît avec un sens voisin que dans le vocabulaire de l'industrie des tourneurs de bracelets en corne (*mqāisīja*); c'est la «tâche que l'ouvrier emporte à faire à domicile». — A Tanger, le mot ne serait employé que dans le vocabulaire des fourniers; c'est la quantité de planches à pain que chaque mitron doit apporter au four dans sa journée. D'autre part, comme, pour chaque unité manquant au nombre fixé, le mitron reçoit du patron un coup de nerf de bœuf (cf. *supra*, p. 145), la conscience populaire, d'après mes informateurs, assigne au mot *ṭrēḥa*, dans ce sens particulier, quoiqu'il ait vraisemblablement à l'origine une autre signification, le sens, indiqué plus haut, de «correction».

IMPRIMERIE NATIONALE.

m"ṭṛāḥ, pl. *mṭāṛāḥ* مطراح «pelle à enfourner»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 572, sub *pala;* aussi à Nedroma et à Tlemcen; comp. pour l'Égypte مطرحة «pelle de boulanger» ap. Spiro, *Voc.*, p. 363; *Z.D.M.G.*, 1891, p. 93; et pour la Syrie *ṭarḥa* «planche à mettre le pain» ap. Landberg, *Prov.*, p. 79. Partout ailleurs en Algérie, مطراح est inconnu dans cette acception. — A Alger, «pelle à enfourner» est *fĕrkān* (cf. Simonet, *Glosario de voces ibéricas*, p. 225, *forcón*); à Constantine *moḥbāz* (comp. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 204, note 3).

طرطق *ṭĕṛṭāq* «faire éclater» et à la II^e^ forme *ttṛṭāq* «éclater avec bruit». Dans ce mot l'emphase du *ṭ* initial et celle du *ṛ* apparaît encore dans les parlers bédouins d'Algérie : *ṭāṛṭog* et *ṭṭāṛṭog*. Au contraire dans les parlers citadins (Alger, Tlemcen, Constantine) on a, comme à Tanger, *tĕṛṭoq* avec perte de l'emphase du *ṭ* initial, et *r* non emphatique (cf. *supra*, p. xiv); comp. Cuche, *Voc.*, طرطق et طقطق; et le tunisien *ṭārsāq*, qui a le même sens (Stumme, *T.G.*, p. 37 *in fine*).

طرف *ṭārf*, pl. *ṭ°ṛāf*, *ṭ°ṛōf*, et *ṭārfīn* : 1° «bout, bord, extrémité»; 2° «morceau, fragment». Le mot représente le classique طَرَف; et ce passage de فَعَل ancien à فعْل se retrouve en andalou, en maltais et dans tout le Maghreb (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 62, 63; noter cependant à Tunis *ṭraf* à côté de *ṭarf* ap. Stumme, *T.M.G.*, p. 43, l. 24, 29). Le sens de «morceau», déjà ancien (cf. Lane, *Dict.*, I, p. 1843) existait en andalou (cf. Dozy, II, p. 37) et apparaît aujourd'hui dans tout le Maghreb; il semble peu connu par contre des dialectes arabes orientaux. — Le pluriel *ṭ°ṛāf* est seul usité en Algérie. Le pluriel *ṭārfīn* du tangérois est difficilement explicable; il est vraisemblablement dû à l'influence analogique des pluriels (anciens duels) فعْلين des noms de parties doubles du corps, appliqués dans le dialecte à tous les autres noms de parties du corps; mais il se trouve que précisément, avec le sens de class. طَرَف qui aurait pu fonder cette analogie, celui de «extrémité du corps», le mot n'a jamais à Tanger le pluriel *ṭārfīn*, mais seulement le pluriel *ṭṛāf* (je ne l'ai entendu employer qu'avec les affixes personnels : *ḥsĕl-ṭ°ṛāfĕk* «Lave tes mains et tes pieds»; *ḥannāula-ṭṛāfa* «Ils lui ont mis du henné aux pieds et aux mains», etc.). Le pluriel *ṭārfīn* (*ṭŏṛfīn*) n'est du reste employé qu'avec le sens de «morceaux» (concurremment avec *ṭ°ṛāf*, *ṭ°ṛōf*); dans le sens de «extrémités, bords» on n'emploie que *ṭ°ṛāf* et *ṭ°ṛōf* : *ṭṛāf* (*ṭṛōf*)-*"lblād* «les environs de la ville»; *ṭŏṛfīn d"lblād* «des lots de terrain».

ṭŏrrăf, pl. *ṭŏrrāfa* et *ṭŏrrāfĭn* طرّاف «savetier», comp. *Arch. Mar.*, I, 41; II, 109. Le mot est inconnu en Algérie : «savetier» est à Constantine *mellāḥ* comme à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 181), à Alger *ḥĕrrāz*, en Oranie *rekkāb* (cf. Delphin, *Recueil de textes*, p. 75, n. 7). — *ṭărrŏf* «exercer le métier de savetier; remettre des pièces aux chaussures». Naturellement *ṭărrŏf* et *ṭŏrrāf* sont des dérivés de *ṭărf*.

طرمب *ṭromba*, *ṭrămbę* طرامبى طرمبة «toupie» est le valencien *trompa;* dans d'autres parlers marocains on a *ṭrĕmbo*, qui est le castillan *trompo*, déjà emprunté par les dialectes arabes d'Andalousie; cf. Simonet, *Glosario de voces ibéricas*, p. 552. Ces mots sont complètement inusités en Algérie. Dans la plupart des parlers algériens, le nom de la «toupie» à corde est, comme à Tunis, *zarbōṭ* (aussi *ṣărbōṭ* à Tunis, cf. Stumme, *T.G.*, p. 171); à Bou-Saâda, on distingue *zarbōṭ* «toupie à corde» de *zarbōṭă* «toton qu'on fait tourner avec la main»; à Laghouat et à Teniet el-hadd *zarbi^{e}ṭ;* à Ain-Sefra (Sud oranais), *zrambōṭ* (*zrambi^{e}ṭ*) offre peut-être une contamination de *zarbōṭ* algérien, par *ṭromba* marocain. Aux Ouled Djellâl, la toupie est appelée *msĕllĭṭa;* à el-Kantara, *naṛa*. — La langue ancienne et les dialectes orientaux ont pour «toupie» divers autres noms très différents des termes maghribins. Cf. Almkvist, *Kleine Beiträge*, p. 175.

طصل Cf. وصل.

طعم *ṭ^{e}ām* طعام n'est pas à Tanger le nom générique du couscouss comme il l'est à Tlemcen, Nedroma et chez la généralité des ruraux et bédouins d'Algérie (cf. *Arch. Mar.*, VII, p. 430 *in princ.*). Mais on nomme cependant *ṭ^{e}ām* à Tanger le couscouss offert en aumône à des ṭolbas ou à des pauvres. — Sur l'évolution naturelle de طعام «aliment» pour désigner l'aliment par excellence des Maghribins, le couscouss, cf. *Observations sur Beaussier*, p. 458, sub عيش; dans le même ordre, il est bien connu que طعام signifiait anciennement «blé» dans la langue du Ḥiǧāz (cf. les lexicographes et Kremer, *Vergleich. Culturgesch.*, p. 12). Ce sens du mot apparaît aujourd'hui encore à Tripoli, et, en Arabie, à Ḍofâr (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 31, l. 12; Rhodokanakis, *Der vulgärarabische Dialekt im Ḍofâr*, II, p. 36). En Daʊīna طعام est «millet» (Landberg, *Daʊīna*, p. 832; comp. pour Aden, Stace, *Voc.*, p. 91, sub *jowaree;* p. 75, sub *grain*). Dans la charte hispano-arabe pu-

bliée par H. Derenbourg et L. Barrau-Dihigo (extrait de *Revue hispanique*, XV, XX), طعام est traduit par *pan* dans le texte espagnol (p. 9 *in fine*).

طفى *m̌ṭfi* مطفى en parlant des beignets (*šfenž*) «qu'on a laissé refroidir, puis ouverts, et mis à griller». Cette préparation est inconnue en Algérie. — D'autre part, *m̌ṭfi-f-l-ʿsél* «éteint dans le miel» se dit de diverses pâtisseries (*mğqṛōṭ*, *š̌bbākīža*, etc.) qu'on plonge dans le miel après la friture; de même à Tlemcen et à Alger; à Constantine on dit *mšaḥḥăṛ;* à Tunis *mṭâǧǧi* ou *mṛənneḥ*.

طلب *ṭālăḅ*, pl. *ṭoḷba* طالب طلباء (ou طلبة): 1° «étudiant adulte d'une zaouïa, d'une médersa, d'une école coranique»; les petits enfants de l'école coranique ne sont pas *ṭoḷba* mais *mḥâḍṛa* (cf. *supra*, p. 266, sub حضر); 2° «qui sait le Coran par cœur» (comp. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 4). *ṭăḷoḅ* ne s'emploie pas comme en Algérie, dans le sens de «lettré» : *flān ṭăḷoḅ* signifie en Algérie : «Un tel a plus ou moins étudié le droit et la grammaire, en plus du Coran», tandis qu'à Tanger il faut entendre : «Un tel sait le Coran par cœur et peut lire et écrire» (pour ce degré d'instruction on spécifie à Alger : *ṭâḷoḅ qoṛʾân*). Le mot ne s'emploie pas non plus à Tanger dans le sens oranais et constantinois de «maître d'école coranique»; c'est *fqe* qui est usité dans cette acception à Tanger. Cf. *infra*, p. 415, sub فقى.

طلع *ṭoḷḷaḥ-ḥsāḅ* طلّع حساب «faire attention», comp. Lerchundi, *Voc.*, sub *caso*, p. 177; usité aussi dans la plupart des parlers algériens; à Alger on dit plutôt *qṛā ḥsāb* قرأ حساب.

طلق *ṭloq;* en plus des sens donnés par Beaussier, p. 401, et qui se retrouvent presque tous à Tanger, le mot veut dire dans le parler de cette ville «étirer un corps plastique sans le rompre» (par exemple une barre de métal travaillée par le forgeron; un fil de métal; de la pâte élastique et bien brassée); nom d'action *ṭlēq;* — à la VIIe forme *nṭloq* «s'étirer sans se rompre».

طمبق Cf. طنبق.

طمطم *ṭâmṭma*, pl. *ṭâmṭmăṭ* طمطمة «caboche; grosse et vilaine tête». Le mot est inconnu dans ce sens aux dialectes algériens. — Beaussier, p. 403, donne طمطماني طمطمة «colossal» qui sont essentiellement

algérois et constantinois; comp. Weissbach, *I.A.*, *ṭumuṭmāni* «esclave à grosses lèvres», p. 100, l. 6.

طنبق *ṭǒmbâq* «faire une bosse à la suite d'un coup»; *ṭâmbūqa*, pl. *ṭnāḅọq*, «bosse»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 251, sub *chichon;* p. 789, sub *tolondro.* Ces mots inconnus en Algérie étaient andalous (cf. Dozy, II, 63).

طهر *ṭhaṛ*, pl. *ṭhǭṛa*, «dos» est généralement prononcé à Tanger avec *ṭ* initial pour *ḍ* (ظهر); aussi à Tlemcen; dans les parlers de ces villes le changement inconditionné de sonore *ḍ* en sourde *ṭ* est fréquent, et la prononciation *ṭhaṛ* de ظهر est un fait phonétique normal; mais il est remarquable que cette prononciation du mot se retrouve à Sfax, dans un dialecte qui semble ignorer par ailleurs le passage inconditionné de *ḍ* (ظ-ض) à *ṭ*, cf. Narbeshuber, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 6, l. 5, *a. f.*

طوز *ṭǭẓ*, prononcé aussi *ṭọẓ* ou *ṭọẓ*ᶻ, monosyllabe par lequel on imite le bruit du pet; *qqå-ṭǫ́ẓ*ᶻ «Il a pété»; *ḍå̆ṛḅa ḅṭǭẓ* «un coup qui fait partir la vie comme un pet», c'est-à-dire «qui laisse raide sur place»; *aš-qå̊ṛṛǒḅ-ṭǫ́ẓ*ᶻ *ṇ-ˇssǒ̊ḫfeṛ-ˇḷḷåh* «Qu'est-ce qui peut bien rapprocher *ṭọẓ*ᶻ de la formule «je demande pardon à Dieu!» (*ssǒ̊ḫfeṛ* = أستغفر avec réduction de *st* > *ss* et assimilation de sourdité de *γf* > *ḫf*); on emploie ce dicton pour fermer la bouche à un interlocuteur qui établit maladroitement une comparaison entre deux choses non comparables (la formule *ssǒ̊ḫfeṛ-ˇḷḷåh* s'emploie volontiers après une éructation; la prononcer quand on a lâché un vent serait ajouter une inconvenance à une incongruité). — Le mot est aussi connu en Oranie et à Alger avec la prononciation *ṭọẓẓ*, *ṭǫẓẓ*. A Alger, il est même devenu verbe et se conjugue; quand un individu emploie le mot *ṭọẓẓẹ̄na* «une douzaine», il arrive qu'un interlocuteur lui réponde en guise de plaisanterie : «*ṭọẓẓẹ̄na? ṭọẓẓẹ̄ṭ u̯åḥdĕk!* «Nous avons pété? C'est toi tout seul qui as pété»; aussi dans une chanson des enfants d'Alger : *båb-ĕššu̯ī̊i̯eḥ-ṭǫ́ẓẓ žå̩-i̯eḥrá sᵃmél-koʾḥḥ ṭǫ́ẓẓ* «Le vieux petit papa Ṭọẓẓ a voulu fienter; il a toussé et lâché un vent». — Comp. طزّ et طزّ فشّ comme interjections de mépris en égyptien ap. Spiro, *Voc.*, p. 366; Landberg, *Bâsim*, p. 75, nº xxix.

طوص *ṭåṣå*, pl. *ṭå̆ṣå̆ṭ* et *ṭẹṣă̄n* طيصان طاصة : 1º «écuelle à boire en poterie ou en métal», et notamment «écuelle en cuivre» du *gẹṛṛāḅ*

(cf. *infra*, p. 438); 2° «écuelle large avec laquelle on puise de l'eau au bain»; 3° «soucoupe de tasse». Le diminutif est *ṭuṣṣå* (طويصة) qui signifie aussi «lamelle de tambour de basque» (synonyme *čenčāna*). — Le mot se rencontre dans tout le Maghreb, avec une grande variété de sens, variété qui existe pour tous les noms de vases et de récipients; et partout il doit être distingué de *ṭāṣ* qui a, lui aussi, suivant les localités, des significations très diverses. A Tanger, *ṭāṣ* est le «bassin dans lequel on se lave les mains après le repas» (cf. Budgett Meakin, *The Moors*, p. 85; à Alger et à Tlemcen *liāṇ*, à Constantine *ɣoḍḍāia*); à el-Qṣar, *ṭāṣ* est le nom d'une sorte de «cruche en terre»; cf. *Arch. Mar.*, II, p. 107, fig. — Cf. sur le mot *Z.D.M.G.*, 1896, p. 645; Landberg, *Daʿīna*, p. 749 et suiv.

طوط *ṭōṭ* «crasse, saleté». Beaussier n'enregistre pas ce mot pour l'Algérie; il est cependant connu des parlers algériens : chez les ruraux du département d'Alger, *rēḥt-ŭṭṭōṭ* est «la mauvaise odeur des peaux mal désinfectées». A Djidjelli, *ṭōṭ* «odeur du petit-lait corrompu». A Alger le mot n'est usité que dans l'expression, *bqā-ṭōṭ bin-ɛnnās* «Il est demeuré couvert d'opprobre dans le monde». A Tlemcen, *âṭṭōṭ* أَطّوط est «saleté» généralement accouplé à *usoḥ : âsĕm. hâd-ɛlusoḥ ɣâṭṭōṭ* «Quelle saleté! Quelle saleté!» A Mila (Constantine), *ṭōṭ* est le «mélange fétide de farine et de lait aigre dont on se sert pour préparer les peaux»; aussi au figuré : *ɣáḥḥī mézɣŏd-ŭṭṭōṭ* «Quel goujat!» Le mot provient vraisemblablement du berbère où il se retrouve un peu partout, avec le même sens qu'à Mila : zouaoua *oḍḍḍ;* Petite Kabylie *oṭōṭ;* Beni Snous *âṭṭōḍ*. — *mṭōṭŏṭ* مطوّط «sale», dénominatif du précédent; inconnu en Algérie.

طوع Cf. طيع.

طوق *ṭāqa*, pl. *ṭēqān* et *ṭāqāṭ* طاقة طيقان «fenêtre»; comp. Pedro de Alcala, p. 427, l. 15 et 27, *táca* «ventana»; de même à Alger *ṭāqa*, pl. *ṭāqāṭ* et *ṭuāgɛ;* aussi à Constantine avec parfois le pluriel *ṭiāq;* chez les ruraux et bédouins d'Algérie, fréquemment *ṭāgā*, pl. *ṭuāgi;* en maltais *ṭiɛqa;* dans le Sud marocain *ṭāqā* (*Houwāra*, p. 18, l. 1, 2). Par contre, à Tlemcen et à Nedroma, fenêtre est *ṭāq*, pl. *ṭēqān* cf. Dozy, II, p. 70). Le mot est masculin à Nedroma avec un diminutif *ṭuɛiiŏq*, pl. *ṭuɛiiqēn;* tandis qu'à Tlemcen, bien qu'il ne soit pas morphologiquement caractérisé comme féminin, il est féminin

avec un diminutif *ṭuṭiqâ*. — A Tanger, le diminutif est *ṭuṭqa*. Le diminutif andalou طقيقة (Pedro de Alcala, 427, l. 26) ne m'est pas connu aujourd'hui dans l'Afrique du Nord.

ṭōṭăq طوّق «faire avancer une chose en la frappant avec une autre»; ce mot ne s'emploie qu'au jeu de la toupie (cf. *supra*, p. 85, l. 20) et au jeu du bouchon (*ḥetč*) où il est le terme consacré pour «pousser avec son palet (*ḥūšeṭâ*) le palet d'un adversaire».

طول *ṭāl*, fut. *iṭōl* يطول طال «durer longtemps; demeurer longtemps dans un état»; *ṭâil* طائل «qui est demeuré longtemps»; avec le même sens en Oranie; comp. aussi Beaussier, p. 406; Sonneck, *Chants arabes*, II, fasc. 2, p. 70, donne dans ce sens طوّل.

ṭuāl, pl. *ṭuālăṭ* طوالات طوال «corde en chanvre avec laquelle on attache la charge sur le dos d'une bête de somme»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 243, sub *cuerda;* p. 745, sub *soga; ṭqâṭṭâs-ḥḗh-ŏṭṭuâl* «La corde s'est coupée pour lui», c'est-à-dire : «Il s'est trouvé complètement sans ressources». Le mot a le même sens à Tlemcen et à Nedroma, à ceci près que *ṭuāl* désigne plus spécialement une corde en laine. Mais chez les ruraux et les bédouins d'Algérie et dans le Nord tunisien, *ṭuāl* est «longue corde, avec laquelle on attache un cheval au pâturage» (différente de la *reṭṭa* qui est une corde tendue à laquelle on entrave court les chevaux; cf. Delphin, *Textes*, p. 166, note ٢٧). Il est à peu près certain que le mot est une forme dialectale, parallèle du classique طِوَل (طِيَل) qui apparaît dans des textes très anciens (*Muʿallaqa* de Ṭarafa, v. 69; cf. *W.Z.K.M.*, XX, p. 61; Buḫārī, *ǧihād*, n° 1, n° 49); طوال était déjà andalou (cf. *Voc.*, طِوال p. 402, sub *funis;* ap. Pedro de Alcala, p. 374, l. 5, il semble bien d'après le pluriel *atuila* أطُولة que *tiguál* soit plutôt طِوال que طِوَل; mais Ibn Guzman, 45ᵃ, l. 12, a طِوَل). D'autre part il est douteux que le mot ait quelque rapport avec le syrien et arabique طوالة «écurie», sur lequel cf. Dozy, II, 73; Vollers, ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 314.

ṭōṭuōl طوّل «attacher avec la corde *ṭuāl*»; de même à Tlemcen et à Nedroma; aussi avec le sens de «mettre un cheval à la corde» dans certains parlers d'Algérie et dans le Nord tunisien (cf. Beaussier, p. 407); mais chez les ruraux et bédouins d'Oranie, dans la plaine du Cheliff et dans le Sud algérois, c'est la III^e^ forme *ṭâṭuōl* qui est usitée dans ce sens.

طيش Cf. مطش.

طاع *ṭāʿ iṭīʿ* يطيع طاع class. اطاع «obéir». — L'expression *ṭāʿ-ʿand* «être l'apanage; être le fait de» (*ʿl-ʿelm ṭāʿ-ʿand-flān* «La science est le fait d'un tel»), courante à Tanger, est inconnue en Algérie. Il est vraisemblable qu'il faut voir l'origine de cette expression dans طاح عند «tomber chez, échoir à»; à Tanger l'assimilation régressive *ḥ* > *ʿ* est presque constante comme chez les ruraux d'Oranie; la forme *ṭāʿ* pour *ṭāḥ*, issue de cette assimilation momentanée, s'est étendue à toute la conjugaison *ṭāʿăṭ ʿand* «elle est l'apanage de», etc. De fait à Tlemcen, où l'assimilation *ḥ* > *ʿ* n'existe pas, mais bien l'assimilation progressive *ḥ* > *ḥḥ*, on a dans le même sens *ṭăḥ-ḥand* «échoir à»; au féminin *ṭăḥăṭ ʿand*.

طيغور *ṭĕīfōr*, pl. *ṭīāfăr* طيافر طيغور «table basse sans bords sur laquelle on mange» (la *mida* de Tlemcen); comp. pour Fez, Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 28. A Tlemcen et à Nedroma *ṭĕfōr* est une table basse, ronde, souvent peinte et enjolivée de dessins, avec un rebord circulaire haut de 5 centimètres, sur laquelle on prend le thé, et dans laquelle les cadeaux de noce sont transportés au domicile de la mariée (cf. Gaudefroy-Demombynes, *Cérémonies du mariage*, p. 19; photographies de *ṭĕfōr* tlemcenien, ap. Bel, *La population musulmane de Tlemcen*, pl. XXII). A Alger-juif, le mot désigne spécialement une table de cette espèce quand elle est garnie des cadeaux de noce, et de là, aujourd'hui la grande corbeille, qui tend de plus en plus à se substituer à la petite table pour le transport de ces cadeaux. Le sens de «table» pour طيغور existait déjà en andalou (cf. Dozy, II, p. 49; Eguilaz y Yanguas, p. 299). Quant au sens de «plat creux» il existe en Algérie: à Alger où le mot désigne un grand plat en cuivre rouge étamé, souvent orné de godrons (cf. G. Marçais, *L'exposition d'art musulman d'Alger*, pl. XI), et à Constantine où il désigne une assiette creuse de métal étamé, et de dimensions plus petites que le *ṭĕfōr* algérois; aussi à Alger comme injure : *ia-ṷútĕ-ŏṭṭĕfōr* «visage de plat à cousscouss!» c'est-à-dire «large et laid». — Il faut vraisemblablement considérer *ṭăfūr* du Nord tunisien «chaudière de bain maure» comme une variante de طيغور.

ع

عبى *ʿabba*, fut. *ʿabbi*, «emporter, emmener»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 483, sub *llevar;* aussi à Fez, cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 15, l. 13,

p. 17, l. 6 et 7. — Le mot est à Tanger employé à côté de *ddă ʾiddi*, cf. *supra*, p. 303. En Algérie, il en est de même à Nedroma. A Tlemcen, *ʿabba* «emporter» est seul employé à l'exclusion de *ddā;* par contre les dialectes ruraux d'Oranie ignorent *ʿabba* et n'emploient que *ddā*. Le mot reporte à class. عبّأ dont le représentant avait déjà le sens de «emporter» en Andalousie (cf. *Vocabulista*, p. 529, sub *portare*). Partout ailleurs qu'à Nedroma et Tlemcen, *ʿabba* n'est jamais «emporter» en Algérie. A Alger, c'est «charger une bête de somme». Il a le même sens à Constantine et aussi celui de «charger sur son dos»; aussi à Tunis «charger une bête» (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 19, l. 19); aussi en maltais «charger; charger sur son dos» (cf. Falzon, p. 505). — Dans le Maghreb, *ʿabba* n'est jamais «remplir» comme dans la plupart des dialectes orientaux; il faut signaler cependant à Laghouat un sens voisin : «cueillir des fruits et les placer dans l'ouverture de devant (*ʿabbūn*) du vêtement».

عبد *ʿabd*, pl. *ʿbīd*, est le mot habituel pour «nègre» à Tanger comme dans toute la province d'Oran; de même dans la plupart des parlers arabes orientaux; mais le féminin *ʿabda* «négresse», usité aussi dans ces derniers, est tout à fait inconnu dans le Maghreb; on n'emploie que *ḫādem*, cf. *supra*, p. 277. — Dans les provinces d'Alger et de Constantine, on emploie pour «nègre» plutôt que *ʿabd*, *ʿṣēf* وصيف, pl. *ʿuṣfān* (connu aussi à el-Qṣar el-Kbir, d'après *Arch. Mar.*, II, p. 138; inusité à Tanger; le Maḫzen marocain emploierait وصيف dans sa correspondance avec ses pachas quand ils sont nègres d'après *Revue du Monde musulman*, mars 1911, p. 523); *ʿabd* et *ʿṣēf* semblent employés également à Tunis et à Tripoli. — Cf. sur l'ancienneté de ce sens de عبد, Nöldeke, *Beit.*, p. 88, n. 3.

عتق *ʿāṭoq*, pl. *ʿuāṭŏq*, diminutif *ʿuīṭqā* عويتقة عواتق «jeune fille nubile». En Algérie le mot, dans ce sens fort classique, est citadin (Tlemcen, Nedroma, Alger, Cherchel, Constantine, Mila); mais il n'est pas usité chez les ruraux et bédouins (on a dans ces parlers, suivant les régions, *ṣbīʿa*, *ʿāzba* ou *bekʿr*) ou n'y est connu que comme un emprunt aux dialectes citadins.

ʿaṭṭūqā, pl. *ʿṭāṭoq* et *ʿaṭṭuqāṭ*, «poule qui n'a jamais pondu»; le mot ne se trouve, à ma connaissance, en Algérie, qu'au Souf, *ʿattūga;* mais il est connu du tunisien, du tripolitain et du maltais (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 307; Falzon, p. 518).

عجز Cf. عڤز.

عدّ Cf. بلع.

عدب *saddəb* عذّب n'est pas «punir», mais «tourmenter, donner de la peine»; *ṭaddəb* تعذّب construit avec *s'lā* «se donner de la peine au sujet d'une chose»; ainsi dans toute l'Algérie (bédouins et ruraux *saδδeb; t'saδδeb*); comp. Dozy, II, p. 106.

عدل *saddəl* : 1° «régler, ajuster»; comp. Lerchundi, p. 39, sub *ajustar*: *sáddəl-ˇlḥsâḅ* «régler le compte»; *nsáddlulo-šši'úl* «Nous lui réglerons son affaire»; *sáddəlli-lmâḡāna-diâli* «Règle-moi ma montre»; 2° de là «fabriquer» dans un sens très général : *fəi-kəiṣáddlo-ṭṭṛâbəš?* «Où fabrique-t-on les tarbouchs?»; *kəiṣáddlo-ṛṛyâif f° ˇḍḍâr* «On fabrique les feuilletés à la maison». Ce deuxième sens est inconnu en Algérie; il se trouve par contre au Sénégal (cf. Reynier, p. 171, 172, etc.); il répond tout à fait au سوّى «faire» de certains parlers orientaux (déjà ap. Hamaδanī; cf. *Geog. arab.*, V, gloss. xxxi).

عرب *s'ṛəḅi* عروبي «sorte de chanson»; cf. Stumme, *T.M.G.*, p. xii et suiv.; *T.B.L.*, p. 55. — Le mot est à Tanger employé à la fois comme collectif et comme nom d'unité, et je ne lui connais pas de pluriel. Il est connu dans tout le Tell algérien; cependant à Tlemcen et dans plusieurs régions d'Oranie, cette sorte de chanson porte le nom de *ṣāiṭe*. A Nedroma, on dit généralement *s'ṛəḅi*.

عربن *saṛḅən* عربون «arrhes»; *saṛḅən* «donner des arrhes» et de là dans les textes qui précèdent, p. 67, l. 21, «essayer» qui n'est pas du tout un sens habituel à Tanger.

عرد *sarrəd*, pl. *s'rāred* عرّود «gaillard, homme fort et grand»; le mot est inconnu aux dialectes d'Algérie; mais dans le Sud algérois, *sarrād* se trouve avec ce sens. Par ailleurs, dans les dialectes du Tell oranais et dans les parlers sahariens, *saṛṛād* est très connu dans le sens de «gazelle mâle, chef de harde» (fréquemment aussi nom de chien); cf. Sonneck, *Chants du Maghreb*, II, fasc. 2, p. 73; Beaussier, p. 427 (faussement عراض); aussi Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 80, *sarrāde* «gazelle»; comp. class. عرد et hébreu עַרוֹד «onagre» (Gesenius-Buhl[15], p. 612; et Nöldeke, *Delectus*, p. 108, note 9). — Notons enfin qu'à Tlemcen, on qualifie une femme effrontée de *s'rāidiṭa*.

عرف *mâ'ṛṛŏf*, pl. *mṛāṛŏf* معارف, معروف : 1° «aumône» et spécialement «aumône faite pour l'entretien des ṭolbas pauvres»; comp. *Arch. Mar.*, XVII, p. 87, 90. Le sens de «aumône» déjà andalou (cf. *Vocabulista*, p. 363, *elemosina*) se trouve aussi dans toute l'Algérie (à Laghouat, il existe un verbe dénominatif *maṛṛof* «faire des aumônes»). C'est un développement naturel du sens de la langue du Coran et de l'éthique musulmane; cf. un autre développement de sens dans le Sud marocain, ap. Doutté, *Magie et religion*, p. 480, 481. — 2° Synonyme de *fāṭha*, cf. *supra*, p. 90, c'est-à-dire «vœux qu'on adresse à Dieu en faveur d'un individu, en élevant les paumes des mains ouvertes»; *rfēd mâ'ṛṛōf*, synonyme de *rfēd fāṭha;* comp. pour le Sud oranais Mercier, *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 363. — D'autre part la formule *'lmâ'ṛṛōf lēllāh*, très usitée par les mendiants d'Algérie pour demander l'aumône, n'est pas courante à Tanger dans cet emploi.

عرق *s'râq* عَرَق «sueur» est féminin à Tanger comme à Tlemcen, Nedroma, Mila; masculin au contraire à Alger, Constantine, comme chez les ruraux et bédouins d'Algérie et à Tunis; le mot a un pluriel *s'rūqāṭ* «des flots de sueur» qui se retrouve dans toute l'Algérie (bédouins et ruraux *s'rūgāt*); cf. sur les pluriels فعولات *Dialecte de Tlemcen*, p. 114.

s'arq, pl. *s'rūq*, est à la fois «veine» et aussi par confusion «tendon»; cf. Dozy, II, p. 119, *s'arq dēṭṭour* «nerf de bœuf»; à Tlemcen, *zebb elferd;* à Alger, *zebb elbegri;* à Mila et Constantine *būš* (verge) *ḗṭṭōṛ* ou *s'ṣāb;* dans le Nord tunisien *ṣaṣbet-begri;* comp. Kremer, *Beiträge zur arab. Lexicographie*, I, p. 70, زبّ الغيل.

عرقب *ṣarqūḅ*, pl. *s'rāqōḅ* عراقب, عرقوب est pour les hommes le «tendon d'Achille» (jamais le jarret qui est *'lḥuá d'rrûkḅa*, cf. Pedro de Alcala, p. 158, l. 11; ni proprement le «talon» qui est *âurẹz*, mot d'origine berbère); pour les bêtes c'est le «tendon du jarret»; comp. pour Fez, où l'on emploie *ṣargūba*, Kampffmeyer, *Texte*, p. 30, note 1. Le mot signifie aussi «tendon d'Achille» chez les ruraux et bédouins d'Algérie; «talon» à Tripoli (cf. *M.G.T.*, p. 307) comme en maltais (cf. Falzon, p. 516) et dans l'Arabie du Sud (Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 272; Stace, p. 80, sub *heel;* mais «cheville» ap. Landberg, *Daḅīna*, p. 894; et «os saillant du jarret du chameau», ap. Socin, *Diwān*, I, p. 287). A Alger, *ṣarqūḅ* est «jarret» même pour l'homme; à Tlemcen le mot n'est employé qu'au pluriel *s'rāqoḅ* avec le sens péjoratif de «jambes maigres», des «flûtes».

ʿarqoḥ «couper à une bête les jarrets», pour implorer le secours d'un individu ou d'une tribu; ce genre de sacrifice s'appelle à Tanger, *ṭ[ʿ]arqēḥa*; à Fez, *ṭargība*; cf. Kampffmeyer, *Texte*, n° v.

عرم *ʿarrim*, pl. *ʿ[ʿ]rārĕm* عرارم, عرّيم «homme brave et énergique». Le mot est passé dans les dialectes berbères du Maroc (cf. Stumme, *Taz.*, p. 171, *aʿarrīm* «héros»; Boulifa, *Textes de l'Atlas marocain*, *aʿarrim* «célibataire», p. 333). Le mot n'est pas connu en Algérie; par contre *ʿarrūm* «brave» m'est connu chez certains nomades de l'Ouest oranais (par exemple Ulād Nhāṛ) et se trouve probablement ailleurs encore (cf. Beaussier, p. 430 et Daumas, *La vie arabe*, p. 475, عرّوم «brave»). A Tlemcen *ʿarrūm* est employé, dans le langage des femmes, en mauvaise part : «mégère»; chez les ruraux du Tell algérois, je connais *ʿarrūma* dans le sens de «vieille vache maigre» qui est probablement tout autre chose, à savoir une métathèse de class. رعوم. — L'andalou connaissait dans le sens de «brave» عارم (cf. *Vocabulista*, p. 261, sub *audax*); le pluriel de ce dernier mot apparaît parfois à Tanger dans la langue courante dans le sens de «jolies femmes provocantes» *ʿ[ʿ]uārĕm*; en Algérie, dans cette acception, le mot appartient essentiellement à la langue de la poésie vulgaire; cf. Sonneck, *Chants arabes*, II, fasc. 2, p. 74.

عز *ʿ[ʿ]azz*, fut. *iʿ[ʿ]azz* : 1° construit avec *ʿ[ʿ]lā* signifie, non pas précisément comme en Algérie, «être cher à; avoir du prix pour», mais «inspirer de la compassion». — En Algérie, le verbe dans le sens de «être cher à» se construit aussi avec *b* (cf. Beaussier, p. 431); je ne connais pour Tanger la construction avec *b* que dans l'expression *ʿ[ʿ]azz bīya* (*bīk*, *bēh*)-*lhāl* «être affecté d'une chose désagréable» (équivalent du *bqā ḥāṭrę*, *ḥāṭrŏk*, etc., d'Algérie qui n'est pas usité à Tanger); — 2° construit avec un complément direct «aimer, chérir, tenir à»; aussi, en parlant de Dieu «glorifier; faire prospérer»; *ʿllāh iʿ[ʿ]ázzĕk* «Que Dieu te glorifie» est la formule par laquelle on répond à *ḥāšāk* (cf. *supra*, p. 264, حاشا). Dans ce cas, *ʿ[ʿ]azz* représente vraisemblablement la IVe forme classique أعزّ, ou l'équivalent dialectal de يعزّ عزّ, sur lequel cf. les lexiques indigènes; connu aussi en Algérie, en Tunisie, et dans la plupart des dialectes orientaux.

عزر *ʿazri*, pl. *ʿ[ʿ]zāra* عزارى, عزرى «célibataire», comp. Lerchundi. *Voc.*, p. 748, sub *soltero*; p. 254, sub *doncel*. Le mot existe avec ce sens à

Nedroma d'une part, et d'autre part à Laghouat, au Souf, dans le Nord tunisien, à Tripoli (Stumme, *M.G.T.*, § 138) et dans le désert de Libye (cf. Falls, *Beduinenlieder der libyschen Wüste*, pièce 16, vers 1, 7, 15). Il est passé avec ce sens en berbère du Sud tunisien, en zouaoua et en šelḥa (Stumme, *Taz.*, p. 171; Provotelle, *Sened*, p. 105). Ailleurs en Algérie *ɛazri* est «domestique» et plus spécialement «domestique blanc» (cf. Bel, *Djâzya*, p. 110, note 1); à Alger: *mâni-ḥdâmĕk, mâne-ɛazrîk!* «Je ne suis pas ton domestique!»; aussi «palefrenier» (cf. Beaussier, p. 432; Ben Cheneb, *Prov.*, n° 502; comp. Stumme, *T.M.G.*, p. 39, l. 18, *ɛazzāra*). A Laghouat et sur les hauts plateaux algérois, c'est aussi le nom de mépris que l'on donne au gendre qui s'engage en se mariant à venir loger dans la maison de ses beaux-parents. Dans certains dialectes sahariens, le mot signifierait «chameau de charge»; cf. Daumas, *Chevaux du Sahara*, p. 423. — A Constantine *ɛazri* est un adjectif signifiant «pervers».

عزف *ɛᵃzĕf* «palmier nain» comp. Lüderitz, *Sprüchwörter*, p. 40, l. 4; *ɛazfa* «feuille de palmier nain». Suivant *Arch. Mar.*, VIII, p. 19, *ɛᵃzĕf* ne serait que la feuille de palmier nain et le palmier nain lui-même serait *dūm* comme en Algérie; mais à Tanger, c'est bien *ɛᵃzĕf* qui est seul employé dans le sens générique de «palmier nain», et *dūm* désigne le fruit du palmier nain (*ɣāz* d'après *Arch. Mar.*, loc. cit., comme en Algérie). Le mot se retrouve, en Algérie, à Nedroma et précisément avec le sens que lui assigne *Arch. Mar.*, *ɛᵃzef* «feuilles de palmier nain», nom d'unité *ɛazfa*. — D'autre part, عزف est signalé par Ibn Baiṭâr, comme particulier à la langue du Maghreb dès le XIIIe siècle (*Notices et extraits des mss.*, XXV, p. 445). Peut-être même apparaît-il dès le XIIe siècle dans un vers d'Ibn Guzmân que je n'entends pas bien (81b, l. 3). On le cherche en vain chez les lexicographes arabes (*Tâǧ*, *Lisân*, *Muḥaṣṣaṣ*); mais il est courant aujourd'hui dans l'Arabie du Sud avec le sens de «feuille de palmier nain» et Landberg l'a longuement étudié ap. *Ḥaḍramout*, I, 430, 431; *Daʿîna*, p. 605; nous avons donc affaire à un mot dialectal ancien non enregistré par les auteurs classiques. A mon sens, *ɛraf*, *ɛarfa* qui apparaissent sporadiquement en Algérie (Tlemcen, aussi «brin de paille»; Constantine, cf. *Revue du monde musulman*, VII, p. 227) permettent d'identifier le mot. Nous avons affaire à une variante à initiale sonore de سعف (de même en Égypte, comp. Spiro, *Voc.*, p. 250;

Spitta, *Gram.*, p. 18), avec métathèse (cf. sur les métathèses dans les racines ayant un ع *Ulād Brāhīm*, p. 10). *saʿfa* «foliole de palmier» collectif *sʿaf* (classique سَعَفَة et سَعَف) est très connu de tous les parlers sahariens d'Algérie; sur les hauts plateaux algérois et oranais *saʿfa* s'emploie aussi pour «brin d'alfa».

عزى *ʿazza*, fut. *iʿazzi*, étant à la II^e^ forme, qui dans les dialectes maghribins exprime généralement l'idée factitive, a pris à côté du sens de «faire des condoléances» celui de «faire faire des condoléances à quelqu'un» (en parlant de Dieu) c'est-à-dire «le priver d'un proche par sa mort, d'un bien par sa perte» (comp. Beaussier, p. 433). Le sens du participe passif *mʿazzi* «qui reçoit des condoléances» et «qui a perdu» (*ṣḥāḥ mʿázzi fīh* اصبحت معزّى فيه «Je l'ai perdu») a au reste vraisemblablement favorisé ce passage à l'idée factitive. — Comme participe actif, le tangérois utilise le nom de métier *ʿazzāi*, fém. *ʿazzāia*, pl. *ʿazzāiīn*.

عس *ʿass*, fut. *eʿoss*, «garder» utilise comme participe présent le nom de métier *ʿassās*, fém. *ʿassāsa*, pl. *ʿassāsīn* (construit avec *ʿlā*); de même à Tlemcen.

عسل *ʿsēl* «miel» est féminin à Tanger comme à Tlemcen, Nedroma, Alger, Mila; il est masculin à Tunis, à Constantine, chez la plupart des ruraux et bédouins d'Algérie; il est bien connu que le mot est de genre commun dans la langue ancienne.

عسى *ʿassāk* عسّاك «à plus forte raison s'il s'agit ....»; c'est عسّاك «peut-être bien toi» qui est certainement à l'origine de cette expression dialectale; l'affixe de la deuxième du personne singulier s'y rapporte comme dans *ʿandek* (cf. *infra*, p. 391) et *ʿrāk* (cf. *supra*, p. 290) à l'interlocuteur dont la présence et même l'opposition sont conçues avec plus ou moins de netteté. Cette expression dont il faut rapprocher l'andalou ان عسى ما (cf. *Voc.*, p. 509, *quanto magis*) se retrouve dans le Sud marocain sous la forme *ɣaʿasāk* (cf. Socin, *Mar.*, p. 30, l. 2; p. 34, l. 10) et a été empruntée par le šelḥa sous la forme *ɣʿassāk* (cf. Stumme, *Taz.*, p. 246). — Elle se retrouve dans la plupart des parlers algériens sous la forme *ʿāsāk*. Beaussier, p. 434, donne un bon exemple de son emploi après une proposition affirmative; après une proposition négative, un exemple est fourni par le proverbe du Tell algérois : *ma-rfédʿlmāʿza ḥátta-ḥzóq ʿāsāk-īzíd-ʿlždi* «Il n'a pu soulever la chèvre sans

en péter! A plus forte raison, ne pourrait-il soulever par-dessus le marché le chevreau» (comp. sur ce proverbe Lüderitz, *Marok. Sprüchw.*, LXXII). Dans les parlers ruraux d'Oranie, on a dans le même sens *ʾᵃsā* ou *ʾᵃsāk*, ou *ḥsā* ou *ḥsāk* avec un passage de *ʾ* > *ḥ* sur lequel cf. *Ulād Brāhīm*, p. 10; il faut vraisemblablement considérer aussi comme des altérations de عسى عساك les expressions de même sens *ṯḥēṣa* (Mazouna) et *ɣāsāk ʿād* (Nedroma). Dans le dialecte juif d'Alger, on a, avec le même sens, *laʾᵃsāk* avec le ل de تاكيد; à Tanger *lā-ʿassāk*, ou *lā* représente vraisemblablement la négation لا, est tout autre chose; c'est une négation ou même une dénégation énergique : «Non, ça n'est pas vrai!» J'ai entendu des enfants prononcer *nā-ʿassāk;* équivalent algérois *lā-ʿandāk*.

عشر *ʿaššār :* 1° «donner le *ʾᵃšōr* dime sur les biens»; 2° «payer les droits de douane sur les marchandises importées»; 3° au jeu de la toupie «frapper une série de dix coups avec la pointe de sa toupie pour fendre la toupie du vaincu»; cf. *supra*, p. 177, note 1; le nom d'action est *ṭaʿšēr;* le nom d'unité *ṭaʿšēra* désigne «un coup de la série des dix coups».

العاشور *ˀlʿāšōr* toujours avec l'article : 1° le nom de la fête de عاشوراء au dixième jour du mois de *muḥarram;* 2° le nom du mois de *muḥarram* lui-même (dans le Maghreb les noms de fêtes survenant au cours de certains mois tendent à remplacer les noms de ces mois : *ˀlʾid-ˀṣṣyēr* = شوّال; *ˀlʾid-ˀlkbīr* = ذو الحجّة; *ˀlmūlūd* = ربيع الاوّل); de même au Sénégal (cf. Reynier, p. 100) et dans l'Iraq (cf. Meissner, *Neuar. Gesch.*, p. 110). — Lerchundi (*Voc.*, p. 122) fait une distinction entre عاشور, nom du mois, et عاشورا, nom de la fête, qui n'existe pas à Tanger, mais se retrouve à Médéa (*ʿāšōrā* «nom de la fête» *šhar-ˈēlʿāšōr* «muharram»). La forme عاشور et العاشور à côté de عاشوراء et العاشوراء, et d'autres formes encore sont déjà enregistrées par les lexicographes classiques (cf. Lane, *Diction.*, p. 2053; *Tāǧ*, III, p. 400 : المعروف تجرّده من ال; en andalou العاشورا ap. Ibn Guzmān, 45ᵃ, l. 9). A Mazagan apparaît la forme *ʿaišūr* (Doutté, *Merrâkech*, p. 382). — En Algérie on a, par ailleurs : à Tlemcen, Nedroma et Djidjelli *ˈēlʿāšōr* pour la fête et le mois; à Alger, Constantine, chez la plupart des ruraux et bédouins *ʿāšōrā* et *šhar-ʿāšōrā*. Le nom de *šāᵢᵃʿ-ˈēlʿāšōr* (شائع العاشور généralement prononcé *šāᵃʿ-ᵃlʿāšōr*) «celui qui accompagne *ˀlʿāšōr*» par lequel on désigne à Tanger le mois de

صغر a des équivalents dans toute l'Algérie (à Laghouat *šeġi-ʾāšōṛå* avec *šeġi* pour شائع comme *šeġi-mġīlūd* = الشائع ربيع).

ʿᵃɣāšeṛ عواشر «vacances» accordées aux écoliers à l'occasion des fêtes religieuses; ce sont à Tanger : à propos de la fête de la rupture du jeûne, les quinze derniers jours de ramaḍān, et les huit jours qui suivent la fête; à propos de la fête des sacrifices, les dix premiers jours de ðū-lḥiǧǧa, et les huit jours qui suivent la fête; à l'occasion de ʿāšūrā, trois jours; à l'occasion de la Nativité du prophète les douze premiers jours de rabīʿ el-ʾawwal et les huit jours qui suivent la fête; comp. pour les Jbâla, Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 114; pour Fez, Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 287; pour le Tell algérien, Desparmet, *Enseignement de l'arabe dialectal*, 2ᵉ période, p. 37. — Le mot ʿᵃɣāšeṛ est usité dans le même sens dans toute l'Algérie (ruraux et bédouins ʿᵃɣāšīr). Il est possible qu'à l'origine il ait désigné spécialement les vacances accordées à propos de la fête des Sacrifices, c'est-à-dire deux décades consécutives à partir du 1ᵉʳ de ðū-lḥiǧǧa; puis le nom aurait été étendu aux vacances également bi-décadaires, accordées à l'occasion des deux autres grandes fêtes, rupture du jeûne, et Nativité du prophète. Dans le texte du *Baiān* cité par Dozy, I, p. 131, il semble bien que العواشر désigne la période de réjouissance des dix (ou vingt) premiers jours de ðū-lḥiǧǧa.

ʿaušeṛ عوشر «mettre les enfants en vacances», verbe dénominatif tiré de ʿᵃɣāšeṛ (comp. *Ulād Brāhīm*, p. 106, 107); nom d'action ʿᵗaʿaušīr; le nom d'unité ʿᵗaʿaušīra désigne la somme d'argent que les enfants remettent au maître de l'école coranique à l'occasion des vacances (comp. *Arch. Mar.*, VII, p. 118); à la IIᵉ forme ʿᵗaʿaušeṛ تعوشر «être mis en vacances».

عشو ʿᵉšå : 1ᵃ = عِشاء «prière du soir»; dans ce sens le mot est féminin : ʿlʿᵉšå-ddʿnᵉt العشاء أذنت «L'appel à la prière du soir a retenti»; le mot apparaît déjà avec ce genre dans la langue ancienne (cf. Fischer, ap. *Z.D.M.G.*, 1906, p. 857, note 1; Buḫārī, *Maɣāqīt*, n° 39, n° 41, صُلِّيت العشاء) qu'il a aussi dans tout le Tell algérien (généralement chez les ruraux ʿlʿᵉša, avec conservation et allongement de la voyelle brève de la première syllabe, par influence de la langue littéraire). 2ᵃ = عَشاء «repas du soir»; dans ce sens, le mot est masculin à Tanger : ʿlʿᵉša-ɣâžᵉd «Le repas du soir est prêt», et donne avec les affixes personnels : ʿᵉšāia, ʿᵉšāk, ʿᵉšāh, etc.; il en est de même chez les

ruraux et bédouins d'Algérie, dans les parlers du Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 44, l. 3; *Houwāra*, p. 42, l. 11), à Tunis et à Tripoli (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 6, l. 9; p. 41, l. 12; *M.G.T.*, p. 46, l. 33, 34); au contraire à Tlemcen, Nedroma, Alger, comme aussi à Rabât, le mot est féminin et sonne avec les affixes personnels *ʿāṭi*, *ʿāṭĕk*, etc. (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 37; *Z.D.M.G.*, 1907, p. 242, note 1). Le diminutif à Tanger est *ʿšīṭi*, et le pluriel *ʿšāṭāṭ*; ce dernier est surtout employé pour désigner les repas funèbres qui sont entièrement fournis aux parents d'un mort par des amis, pendant les trois jours consécutifs du décès, et mangés dans la maison mortuaire.

ʿaššāṭa عشّاوة «dînette des enfants à la fête des Sacrifices», tandis que *ʿaššāṭa* عشّاية est «grand plat en terre»; inconnus en Algérie.

عصر *ʿaṣṣār* «tordre du linge»; c'est la deuxième forme qui est employée à Tanger comme à Tlemcen et Nedroma, de préférence à la première : *mʿaṣṣār dḡīl* «aux pans d'habits bien tordus après la lessive», c'est-à-dire «dont l'honneur est sans tache»; cf. *supra*, p. 173, note 1; de même à Nedroma : *bīḍ-ĕmʿáṣṣār* «d'une propreté éclatante» ابيض معصّر.

ʿāṣār عاصر «temps de la prière de l'après-midi». Cet allongement de la voyelle brève de la première syllabe dans le représentant dialectal de عصّر se retrouve en Algérie dans tout le Tell, chez citadins et ruraux, mais non dans les parlers sahariens où l'on a *ʿaṣʿr*.

عصم *ʿṣom* «constiper»; de même dans divers parlers du Tell et du Sud algérois, de l'Oranie, et à Constantine. A Alger, on dit surtout *qbeṭ* (قبض); comp. pour Rabât, Fischer, *Zum Wortton*, p. 284, l. 3. — Par ailleurs, en Algérie, le mot le plus fréquent pour «constiper» est *ḥʿṣor* حصر; dans quelques parlers (par exemple Cheliff, Teniet el-hadd), *ḥaṣrān* حصرن.

عضّ Cf. عطّ.

عضر *ʿḍor* dans l'expression *mĕn ʿḍor*....., avec les affixes *mĕn ʿoḍrẹ*, *mĕn ʿoḍrok*, etc. ou *mĕn ʿḍōrẹ* reporte à عُذْر; mot à mot : «[ceci est à compter] comme excuse valable à...». Cette locution s'emploie pour exprimer l'idée qu'une action blâmable ou insolite en apparence est, en fait, justifiée ou explicable : *mĕn-ʿóḍrẹ ma-nyŏuṭ* «J'ai motif sérieux

IMPRIMERIE NATIONALE.

de crier»; *mĕn-ʿᵃḍôr-ˇnnás ˇlli-qâlo* «Les gens ont certes bien raison de dire...». Cette locution ne m'est pas connue en Algérie.

ṣṣaʿḍâr Cf. *supra*, صعضر, p. 356.

عطّ *ʿaṭṭ*, fut. *iʿaṭṭ*, «mordre» = عضّ, toujours prononcé avec *ṭṭ* pour *ḍḍ* à Tanger.

عطل *ʿaṭṭâl* «empêcher quelqu'un de faire une chose» ou «l'empêcher de la faire à temps» se construit avec un régime direct (personne) et la préposition *ʿᵃlā* devant le complément qui désigne la chose : *ʿaṭṭlo ʿăl-lḥḍma* «Il l'a empêché de travailler»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 117, sub *atrasar;* de même dans la plupart des parlers algériens et en Tunisie (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 19, l. 33). — *ṭʿaṭṭâl* (v^e^ forme) : construit avec la préposition *b* «différer une chose, la remettre à plus tard»; construit avec la préposition *ʿᵃlā* «se mettre en retard pour commencer une chose»; construit avec la préposition *f* (*fi*) «demeurer longtemps à faire une chose».

عظم *ʿᵃḍom* : 1° «devenir grave» (maladie, affaire); «devenir grosse» (en parlant de la mer); 2° construit avec la préposition *ʿᵃlā* «faire l'important vis-à-vis de quelqu'un»; comp. pour l'andalou *Voc.*, p. 598, sub *superbire;* à Tlemcen dans un sens voisin «faire le méchant, se montrer brutal envers quelqu'un».

ʿaḍḍom, à la II^e^ forme, «rendre considérable» : *ˇllâh-ẹʿáḍḍom-ˇl'âʿâr* «Que Dieu rende la récompense considérable» est à Tanger la formule habituelle de condoléance pour la mort d'un proche (parfois on y ajoute *uiḅĕddḕl-ˇlmḥébba bˇṣṣbâr* «et qu'il change en résignation l'affection pour le disparu»; comp. Kampffmeyer, *Texte*, p. 23, l. 15). Des formules de condoléance analogues existent dans toute l'Afrique du Nord (cf. Beaussier, p. 439); comp. aussi pour l'Omân, Reinhardt, p. 295.

عفرت *ʿafrīṭ*, pl. *ʿᵃfārˇṭ* عفريت, عفارت; en dehors des contes populaires, et de l'expression *ʿᵃfārˇṭ sîdna sulîmân* «les *ʿafrīt* de notre seigneur Salomon» (cf. *supra*, p. 145, note 1), le mot n'est guère employé à Tanger dans le sens propre de «démon»; mais il est fréquent dans la langue courante, dans le sens de «très malin, très capable, très débrouillard» (comp. Landberg, *Prov. et Dict.*, p. 295); aussi «très espiègle» en parlant d'un enfant. Par contre شيطان qui apparaît avec ces sens dans les dialectes orientaux, n'a jamais, comme épithète,

dans l'Afrique du Nord, que les sens de «méchant, mauvaise langue, brandon de discorde».

ṭ'afrĕṭ تعفرت, nom d'action *ṭ'afriṭa*, «être malin, espiègle».

عفى (عفو) *'affāk* عفّاك : 1° bravo!» cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 149, sub *bravo;* 2° «s'il te plait». Cette locution se rencontre à Alger avec le sens de «bravo!» : *'affāk i'a-lbāi* «Bravo mon cher» (mot à mot : que Dieu t'épargne, ô bey!). — A Tlemcen, en Oranie et dans la plaine du Cheliff, on a *'āfāk* «bravo» = عافاك à la III^e^ forme, comme dans le šelḥa de Tazerwalt (cf. Stumme, *Taz.*, p. 245). Cette expression m'est inconnue dans l'Est algérien. — On trouve *'afāk* avec le sens de «bravo» en Palestine (cf. Bauer, *Das palāst. Arab.*, p. 106, l. 11; p. 227 *in fine*); en Égypte, on a *'āfāk allāh* dans un emploi particulier (cf. Spitta, *Gramm.*, p. 337).

عقل *'aqāl*, fut. *i'aqāl*, construit avec *'alā*, non pas «comprendre» ou «connaître», mais «se souvenir de», ce qui est un sens fort ancien; cf. glossaire Ṭabarī, s. v.; aussi Buḥārī, *el-'ilm*, n° 18 : عقلت من النبيّ نجّة نجّها لي où les commentateurs expliquent عقلت par حفظت. — Ce sens se retrouve à Tlemcen, où, en outre, *'aqāl* construit avec un régime direct est «reconnaître quelqu'un»; à Alger et Constantine, *'aqāl* est non seulement «reconnaître», mais «connaître (aussi bien une chose, un livre, une histoire, qu'une personne), tandis que «se souvenir de» est à Alger surtout *ṭbeṭ 'alā* (ثبت على; aussi à Tunis; cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 45, l. 4) et à Constantine *šfā*, fut. *i'ešfa*, construit avec *'alā*. — Dans le Sud marocain, c'est la II^e^ forme *'aqqel* construite avec *'alā* qui est employée dans les sens de «se souvenir de», et «faire attention à» (cf. *Houwāra*, p. 36, note eg; p. 64, l. 8; p. 68, l. 1); et elle est passée avec les mêmes sens en šelḥa (cf. Stumme, *Taz.*, p. 245, *'aqqol* à côté de *'āqol*).

عقز *'agĕz* construit avec *'alā* «être impuissant à faire quelque chose»; aussi «ne pas pouvoir résoudre une difficulté ou répondre à une question»; à la II^e^ forme, *'aggez* «rendre impuissant, mettre dans l'embarras». C'est naturellement عجز avec dissimilation ǧ − z > g − z (cf. *supra*, p. XIII). عجز et عجّز sont employés avec les mêmes sens dans la plupart des parlers algériens; naturellement le concours de ǧ − z amène dans certains d'entre eux une métathèse ou une dissimilation : ainsi généralement dans les parlers sahariens on a *'ezež*, *'azzež* (méta-

thèse); et à Laghouat on a *ʿᵉdez ʿaddez* (dissimilation, figée depuis l'époque où dans le dialecte, ج, qui est aujourd'hui *ž*, était encore une affriquée *ǧ*, à implosion voisine de *d*).

عكر *ʿakkăr* عكّار «fard vermillon»; cf. Budgett Meakin, *The Moors*, p. 70; Lerchundi, *Voc.*, p. 27, عكار, sub *afeite;* Doutté (*Merrâkech*, p. 314) a pour le Sud marocain *ʿāqer* qui est inconnu à Tanger. A Tlemcen, on a *ʿᵉker*, et à Alger, *ʿᵉkǫr* «carmin» qui répond bien au عَكَر andalou d'Ibn Guzmân, 21ᵃ, l. 20; 80ᵇ, l. 18. A Constantine, et dans le Tell et le Sahara algérois *ʿᵉkǫr* est inconnu; on n'emploie dans le sens de «fard rouge» que *ḥǒmmāṛ* حمّار; par contre *ʿakri* «de couleur carmin» est connu partout en Algérie et jusqu'en Tripolitaine (cf. Stumme, *T.B.L.*, p. 146; à Laghouat *felfel ʿakri*, ou simplement *ʿakri*, est «piment rouge»). Il est admissible que dans ce sens andalou et maghribin عَكَر soit un emprunt roman *ochra*, avec contamination possible par عَكَر «lie de vin, rouille» de la langue ancienne.

ʿakkǫr à la IIᵉ forme : 1° «triturer, délayer, gâcher» (par exemple du mortier); c'est le sens tlemcenien (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 311) et déjà andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 300, l. 36); 2° «mettre du fard rouge», sens voisin du sens algérois «rendre rouge» (cf. Beaussier, p. 445.; à Alger *ʿakkǫrlǫ ṷútčǫ* «Il lui a fait monter au visage le rouge de la honte»); dans cette acception le verbe est un dénominatif de عكّار (عَكَر).

عكز *ʿǫkkăz*, pl. *ʿᵉkākĕz* عكّاز, عكاكز «bâton sur lequel on s'appuie pour marcher»; de même à Alger, en Oranie, à Tunis (Stumme, *T.G.*, p. 55, l. 12); à Constantine et à Laghouat *ʿǫkkāza*.

علق *ʿəllĕq* علّيق «ronces» collectif; nom d'unité *ʿəllēqa* = class. علّيق avec réduction de la diphtongue, tandis qu'à Alger et Tlemcen cette diphtongue s'est dissociée en *āi* : *ʿǫllāiăq*.

علم *ʿelm* «science, connaissance» (à côté de *ʿəlm*) a une vocalisation due à l'influence de la langue littéraire; le pluriel *ʿᵉlūm* avec voyelle longue de la première syllabe, est une adaptation de عُلوم, emprunté à cette langue; *ʿᵉlŭm* avec voyelle réduite de la première syllabe est le pluriel de *ʿᵉlām* «drapeau» (à côté de *ʿᵉlŭma*). Généralement, en Algérie, le mot علم a gardé comme à Tanger, le schème syllabique classique; cependant dans le Sud algérois on a *ʿᵉlem* avec une forme sursautée.

ʿᵉlĕm : 1° «savoir» en parlant de Dieu; en parlant des hommes, le

mot n'est employé, à ma connaissance, que dans la seule expression *ʿᵃlém uḥóqq* «Sache bien et sois certain que... »; 2° construit avec *ʿᵃlā* «être au courant de» ou plus exactement «se douter d'une chose sans en avoir été informé»; comp. *Houwāra*, p. 40, l. 14; le même sens existe dans divers parlers algériens, mais le verbe *ʿᵃlem* y est construit avec la préposition *b;* ainsi Alger : *ʿᵃlémṭ-bḗh bḗlli-ⁱǧi* «Je me suis douté qu'il viendrait»; synonyme à Laghouat, *ʿᵃlémᶜt bĕmžḗh;* au Souf, *ʿᵃlĕmᶜt bžeiiánah;* à Tlemcen, *ʿᵃlǫ́mṭ bḗlliⁱǧî;* à Tanger, *ʿᵃlḗmṭ-ʿᵃlḗh ḅein-iži;* 3° construit avec le nom de la personne à l'accusatif, et le complément exprimant la chose précédé de la préposition *b*, «informer quelqu'un d'une chose» *ʿᵃalmúni bḗh* «On m'en a informé»; de même dans la plupart des dialectes algériens, à Tunis, au Sénégal (cf. Reynier, p. 102 *in fine*); dans ce sens *ʿᵃlem* représente la IVe forme ancienne أَعلم.

maʿᵃlūm معلوم «bien connu»; aussi «déterminé par convention»; de même en Algérie (cf. Beaussier, p. 449) et dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 14, l. 8).

(علو) على *ʿᵃlī : ulād-ʿᵃlī*, mot à mot «les enfants de 'Alī», désigne «les testicules». Cet euphémisme, employé par plaisanterie, se retrouve dans le Sud algérois, et chez les ruraux d'Oranie; il m'est inconnu à Alger, Tlemcen et Constantine.

ʿᵃlāš = على اى شىء est passé à Tanger du sens interrogatif de «pourquoi» au sens conjonctif de «parce que»; le *ʿᵃlā-ḥāṭor* (*ḥāṭâr*) habituel dans ce dernier sens en Algérie et dans le Maghreb oriental (Tunis *ʿaḥḥāṭor*) est connu, employé occasionnellement, mais non courant à Tanger; c'est *ʿᵃlā-qḗḅāl* (emprunt de قِبَل à la langue classique avec allongement des voyelles brèves conservant leur timbre) et *ʿᵃlāš*, dans la langue populaire, qui sont les plus fréquents dans le sens de «parce que». Cet emploi conjonctif de *ʿᵃlāš* est inconnu en Algérie; cf. cependant les constructions signalées ap. *Tlemcen*, p. 176; *Ulād Brāhīm* p. 158. On comparera à l'emploi conjonctif de *ʿāš* en maltais («parce que» aussi bien que «pourquoi») et de *lḗš* (*lḗšin, lḗh*) en palestinien; cf. Bauer, *Das palästᵉ. Arabisch*, p. 125, note 2; fréquent ap. Littmann, *Ar. tales*, p. 37, l. 24; 48, l. 22, etc.

ʿᵘllḗit-ˇṣṣmā علاية السماء «en l'air»; *kḗiᵗmĕl bḗha ʿallḗit-ˇṣṣmá* «Il la lance en l'air»; *ṭâṛo fiʿᵘllḗit-ˇṣṣmá* «Ils s'envolèrent vers le ciel». Le premier terme de cette expression reporte vraisemblablement à class.

علاية qui apparaît chez les ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran dans l'expression de même sens *ʿălâit-ĕssmâ* (*ʿălâit-ĕssmâ*).

ʿălâin علاين «presque, sur le point de ...»; Lerchundi l'enregistre, *Voc.*, p. 615, *a pique;* p. 185, *cerca.* Ce mot peut se construire : 1° avec un substantif : *ʿălâin sāʿăṭṭĕin* «presque deux heures; *ḥăṭṭa-ʿălâin-ṭânža* «presque jusqu'à Tanger»; *ʿălâin ṭṭŏlba-kâmlin* «presque tous les ṭolbas»; 2° avec un verbe au مضارع (je ne l'ai jamais entendu employer avec un verbe au ماضى) ; *yăḥḥa-ṭkŭn-ĕššĕmš ʿălâin-ṭŏγrĕb* «même si le soleil est sur le point de se coucher»; *ḍărbŏh-ḥăṭṭa-ʿălâin-iqăṭlăh* «Ils le frappèrent au point de le tuer presque». — *ʿălâin* est probablement à expliquer par على + le ين à signification à la fois locale et temporelle des dialectes maghribins (cf. *Ulâd Brâhîm*, p. 183, 195). Cette locution entièrement inconnue aux dialectes algériens se retrouve dans les parlers du Sud marocain (cf. *Houwâra, ʿalên*, p. 26, av) et est passée en šelḥa (cf. Stumme, *Taz.*, p. 245).

عنبب Cf. عبب.

عمر *ʿmâr* «vie», sans pluriel usité, est masculin à Tanger, comme à Tunis, à Constantine, tandis qu'il est féminin à Tlemcen, à Alger, dans le Tell et le Sud algérois et oranais; avec les affixes : *ʿomṛe, ʿomṛok, ʿomṛo, ʿomṛa* (*ʿomᵉṛha, ʿmâṛha*), *ʿmâṛna* (*ʿomᵉṛna*), *ʿmâṛkŭm* (*ʿomᵉṛkŭm*), *ʿomṛum* (*ʿmâṛhum, ʿomᵉṛhum*). — D'autre part le mot est employé adverbialement dans le sens de «jamais» en tangérois comme dans la plupart des dialectes arabes. Dans ce cas, il se place en tête d'une proposition négative et se construit : 1° avec un affixe personnel se rapportant au sujet et s'accordant avec lui en genre et en nombre; on a la série *ʿomᵐṛe, ʿomᵐṛŏk, ʿomᵐṛo, ʿomᵐṛa* (*ʿommoṛha*), *ʿommoṛua, ʿommoṛkum, ʿomᵐṛum, ʿommoṛhum*). Le redoublement de la deuxième radicale dans toute la série se retrouve à Tlemcen (corriger sur ce point *Dialecte de Tlemcen*, p. 183) et à Rabât (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 40 *in fine*). Il a dû apparaître d'abord dans les formes pourvues d'affixes à initiale consonantique qui sont les seules de la série à l'avoir dans la plupart des dialectes algériens (cf. *Ulâd Brâhîm*, p. 153); puis il s'est étendu (généralement réduit) à toute la série; — 2° avec un nom à l'état construit; il sonne encore dans ce cas *ʿommŏṛ*, forme qui, vraisemblablement, a été tirée de celle de la série pourvue d'affixes personnels : *ʿómmᵐṛ bâbâk lā-šâfa* «Jamais ton père, il ne

la verra»; *ʿómmŏr dîk-ˇnnhâr ma-tšûfo* «Ce jour-là, tu ne le verras jamais venir»; comp. Socin, *Mar.*, p. 22, l. 1; p. 38, l. 12. Cette construction se retrouve dans les dialectes algériens et dans le Nord tunisien; elle apparaît du reste aussi dans les parlers arabes orientaux; cf. par exemple *Bâsim*, p. 77, n° xxxii; Littmann, *Ar. tales*, p. 224, l. 18, 19; p. 244, l. 20. Il faut noter en outre que, dans le Sud constantinois, *ʿómᵘr*, isolé, sans pronom affixe, sans substantif à l'état construit qui le suive, peut être employé pour rendre l'idée de «jamais» ce qui est impossible à Tanger : ainsi au Souf *ʿómᵘr mā-žé* «Il n'est jamais venu».

ʿammārïa, pl. *ʿammārïāt* عمّارية «caisse en bois recouverte d'étoffes dans laquelle on transporte la mariée au domicile conjugal» (ainsi dans tout le Nord marocain, cf. *Arch. Mar.*, I, p. 281 et suiv.; toutefois à Tétouan, ce véhicule porte le nom de *būža*, cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 74, sub *amaria*, et Dozy, I, p. 125). Le mot عمّارية apparaît dès une époque ancienne avec le sens de «litière» aussi bien en Orient qu'en Andalousie; cf. Dozy, II, p. 171-172; Ṭabarī, *Glossaire* s. v.; et la longue note de *Geogr. arab.*, IV, p. 304, 305. — En Algérie, le mot ne se trouve, à ma connaissance, que dans la vallée du Sebaou, où il est employé exactement avec le même sens qu'à Tanger.

عمّل *ʿamla*, pl. *ʿmāil* عملة, عمائل «action (généralement mauvaise)» synonyme *faʿla*, pl. *fʿāil; ḥuˇ-māil* «vaurien»; connu avec ce sens dans toute l'Algérie (aussi synonyme à Tlemcen, *ḥedma*, pl. *ḥdāim*); comp. Stumme, *M.G.T.*, p. 8, l. 17; Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 83. note 6; Dozy, II, 175, 176; Spiro, *Voc.*, p. 415, colonne 2; Cuche, p. 430.

عنبب *ʿambūb*, pl. *ʿnāḅēḅ*, diminutif *ʿnīḅēḅ* عنيبب, عنابب, عنبوب «bec de la cafetière, de la théière; orifice d'un tuyau»; aussi à Tlemcen et à Nedroma (*ʿanbūb*) : classique أنبوب avec ' > ʿ; dans le Maghreb oriental avec le même sens *mbūba* et *nebbūba;* cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 315 et les références.

عند *ʿandĕk* عِندك : 1° «prends garde!» comme interjection de valeur impérative; de même en Algérie; *ʿandĕk* peut être suivi d'un verbe au مضارع : *ʿándĕk-ttḗh* عندك تطيح «prends garde de tomber». En Algérie, ce مضارع est généralement précédé de la négation explétive *lā*, habituelle après les verbes «metuendi et cavendi» (cf. Landberg,

Dabīna, p. 567, 568); mais à Tanger, l'apparition de cette négation explétive est inconnue après *ʾandĕk* comme après ces verbes; 2° de là: «il faut prendre garde que» ou «que ne ... pas» avec une valeur conjonctive : *ʾándĕk* ʿiddīhāli-lfqē «Il fallait prendre garde que le maître ne me la confisquât pas»; *ʾándĕk-nhárrʿža-mĕn-ţĕmm* «Que je ne m'en aille pas la tirer de là!» Cet emploi de *ʾandĕk* est impossible en Algérie.

عنصر *ʿlʿanṣra* العنصرة «la fête du solstice d'été»; cf. *supra*, p. 152, note 1; cf. sur l'origine du mot, ses divers sens, et son aire d'emploi, Dozy, II, p. 181 (ajouter pour l'Égypte au moyen âge Maqrīzī, *ḫiṭaṭ*, I, p. 265, l. 5). Le mot se trouve avec la même forme en Oranie; toutefois chez les Berbères des Beni-Snous, il est passé avec la forme *ʾanṣāṛa* (cf. Destaing, ap. *R.A.*, 1907, p. 261, note 3). Dans les départements d'Alger et de Constantine on prononce *ʾanṣlā*. Le mot se trouve dans les auteurs espagnols sous la forme *alhansara*, *alhanzaro*, cf. Eguilaz y Yanguas, *Glosario*, p. 187; Dozy et Engelmann, p. 135, 136.

ʾanṣār عنصر «fêter la *ʾanṣṛa* dans une partie de campagne»; le sens général de «être en vacances» donné par *Arch. Mar.*, I, p. 237, ne m'est pas confirmé pour Tanger. A Tlemcen, *ʾanṣor* est employé dans les sens de «faire des fumigations» et «dégager une fumée épaisse en brûlant mal» : *ĕssfōṭ ṛʾánṣor* «Le tison fume»; évidemment c'est l'habitude souvent signalée d'allumer à la *ʾanṣṛa* des feux dégageant une fumée épaisse, qui a donné naissance à cette acception du verbe.

عنطز *ʾanṭēz* عنطيز serait une injure qu'on adresserait aux nègres; il faut vraisemblablement y voir une combinaison de *ʾaḥd* et de *fanṭēz* «au nez épaté», qualificatif fréquemment donné aux nègres; cf. *supra*, p. 111, l. 9, 10; peut-être aussi y a-t-il eu influence de *ʾanṭōz*, pl. *ʾᵉnāṭōz* عنطوز «étron», inconnu en Algérie, aussi bien que *ʾanṭēz*.

عنڤر *ʾangor* «se coiffer de travers et en découvrant le creux de la nuque», *ʾángor-ṭṭárbuš*; *mʾangor* «qui se coiffe ainsi» (homme), ou «qui est mise ainsi» (coiffure); ainsi dans toute l'Algérie (corriger dans ce sens *Dialecte de Tlemcen*, p. 236, qui n'est pas absolument exact) et dans le Nord tunisien. Le mot est peut-être un dénominatif de *ʾangṛa*, qui n'est employé à Tanger que comme terme de boucherie «cou du bœuf» *ʿlʾángṛa dĕṭṭóur* (aussi au figuré, dans un sens obscène «pubis de femme grasse»), mais qui est courant dans divers parlers algériens avec le sens de «creux de la nuque», et répond au *ʾangūra* du Ḥaurān,

ʿangūr de l'Arabie centrale (cf. Landberg, *Daθîna*, II, p. 1163, note l. 5; Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 294); mais il est remarquable d'autre part qu'en Égypte, عنجر ait exactement le même sens que عنقر maghribin; cf. Spiro, *Voc.*, p. 416.

عنى *maʿna*, pl. *mᵃʿāni* معنى, معانى «allusion mordante»; *ḍrȧḅ-ˇḷmᵃʿâni* «lancer des pointes, parler malicieusement à mots couverts» (construit avec *ʿᵃlā*); cf. Blanc, ap. *Arch. Mar.*, VI, p. 168 et suiv.; cette acception du mot est aussi courante dans toute l'Algérie; à Alger, il faut noter un pluriel dialectal analogique *mᵉʿᵉūn* (معون).

maʿna, fut. *imaʿni* معنى, يمعنى. construit avec *ʿᵃlā*, «faire allusion à»; connu aussi en Algérie; naturellement formation dénominative secondaire; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 108.

عود *ʿūd* (*ʿəd*) : 1° «bois non débité en planches», terme générique; 2° «morceau de bois non travaillé (par exemple morceau de bois à brûler)»; le mot dans cette acception fait le pluriel *ʿᵃu̯ād* comme à Tlemcen, Constantine et Alger, tandis que chez les ruraux et bédouins d'Oranie et dans le Sahara algérois, il a le pluriel *ʿẹdān*; au Souf et aux Ouled Djellâl, comme à Tripoli, le pluriel *ʿọdān* (cf. Stumme, *M.G.T.*, § 139; comp. Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 294); 3° «luth»; le mot dans cette acception fait le pluriel *ʿẹdān* comme à Alger, tandis qu'à Tlemcen, il fait encore le pluriel *ʿᵃu̯ād*. En Égypte, tout à l'encontre de ce qui existe à Tanger, عود a le pluriel عيدان dans le sens de «morceau de bois» et le pluriel اعواد dans le sens de «luth»; cf. Spiro, *Voc.*, p. 419.

ʿauu̯ād, pl. *ʿauu̯ādīn* عوّاد, عوّادين «joueur de luth»; *ṭăʿauu̯ăṭṭ* (< *ṭāʿauu̯ādṭ*) تاعوّادت «métier de joueur de luth» avec la forme berbère bien connue pour les dialectes de l'Algérie et du Maroc (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 97).

ʿād عاد; cette troisième personne singulier de parfait de verbe est devenue particule à Tanger comme dans les autres dialectes maghribins; elle est complètement figée, n'a conservé aucune trace de conjugaison, et ne reçoit jamais en annexion les affixes personnels. L'idée essentielle dont elle sert à exprimer diverses nuances semble la suivante : «les choses étant à ce point, il se trouve ou il arrive que» : *ˇḷmṛâ šâṛfa ušâiḅa u̯hẹia ʿâdₜ-kaṭṭmáʿ ṭˇṛžáʿli ṇˇṣṣóγʳ* «Une femme est vieille, a des cheveux blancs, et [les choses en étant à ce point] elle brûle de revenir à sa jeunesse!»; *kẹṭṭọ̄lqọ-dāk-ˇḷḥṣọ̄ṛ fu̯áḥᵃ-lmāmûni...*

kẹiṭọ̈lqọ ˢa‘-ṭṭlâṭ˘s «Elles étendent ces nattes dans une tonnelle, puis [les choses en étant à ce point] étendent les tapis»; *ˢâd-kaṭbda-ṭhộṇŭd* «[Les choses en étant à ce point-là] tu commences à descendre»; *umā-gzệĭṭẹ̌k kạ́nṭ hệịa qạ̊d-hẹ-ˡlụáhẹ̌d; ụqlīl-ˢªlīk-ˢâd* «Ta récompense serait de recevoir de chacun un renfoncement sur la tête, et [même après que les choses en seraient arrivées là] ce serait encore insuffisant». Il est fréquent que la proposition qui suit *ˢād* soit précédée de *ḅā̤š;* une nuance particulière de l'idée générale exprimée par *ˢād* apparaît alors : à savoir que l'accomplissement de l'action, ou la survenance de l'état, exprimés par la proposition qui suit *ˢād,* sont subordonnés à l'accomplissement intégral de l'action ou à la préexistence entière de l'état dont *ˢād* exprime la présomption : «les choses doivent en être arrivées là pour que» : *iḅûsọ-lḥ́ụ́ḅz ªuiqûlọ-ḅ˘sm˘ḷḷáh; ˢâd-ḅạš-ịạ̄k˘lụ̂ha* «Ils embrasseront le pain et diront «au nom de Dieu»; (il faut que les choses en soient arrivées là) pour qu'ils le mangent». — Cet emploi de *ˢād* se retrouve en Oranie (cf. *Ulād Bṛāhīm,* p. 190); mais dans les parlers de cette région, *ˢād* a, en plus, d'autres sens, notamment celui de «encore» (jusqu'au moment dont il s'agit) que ne lui connaît pas le tangérois. Au reste, les sens et les emplois de *ˢād* dans les divers parlers arabes du Maghreb offriraient matière à une petite étude spéciale d'un réel intérêt.

ˢāud (*ˢāụŭd, ˢăud*) عاود. Cette troisième personne singulier de parfait de verbe (proprement «ça a recommencé») est devenue à Tanger une particule invariable signifiant «aussi (de même, en outre); encore (de nouveau)» : *ạ̊ṛāk nāḥọ̈ṛ; ˢâụŭd ḅẹ́rkẹ̌ṭ-ˢªlệḥ-˘ḷmrâ-diạ̊lọ* «Et quant à l'autre, sa femme l'a aussi (de même) entrepris»; *ukậin m˘ṇ-ḍḍẹ́ạ̊ṛ-ˢáud ˘lli-kull-ˢṣḅáḥ kẹiˢážnọ* «Et il y a aussi (en outre) des maisons où tous les matins on pétrit...»; *ụọ̈ḷḷåh ˢâud ªqạ̄ṭậli hạ̊kda* «Par Dieu, si elle me la fait encore (de nouveau) comme cela». Très fréquemment *ˢāud* apparaît, dans le dialecte, renforcé par les particules *ṭạ̄ni* «aussi» (arabe ثانی), ou (plus spécialement dans le parler des Jbâla) *˘ṇnīṭ* «même, précisément» (berbère, cf. *infra*, p. 483) : *ˢāuṭṭạ̄ni* (*ˢăuṭṭạ̄ni, ˢăuṭṭận*) *ˢāud-˘ṇnīṭ* (*ˢăunnīṭ, ˢăunīṭ*) suivant un procédé pléonastique qui a produit le synonyme du Sud marocain *zāttạ̄ni*= زادة ثانی (*Houwāra, passim*), le synonyme du Sénégal *zād-ummulli* = زاد مولی (cf. Basset, *Mission*, I, p. 395, l. 3) et le synonyme algérois *ˢāuddåḥ* (*dåḥ*, assez énigmatique, n'apparaît pas isolé; il faut vraisemblablement le rapprocher de *dāya* «aussi» sur lequel cf. *Observations sur Beaussier*, p. 432; mais *dāya* lui-

même est d'origine douteuse; je ne sais s'il faut le considérer comme berbère [šelḥa *daγ* ap. Stumme, *Taz.*, p. 174; zouaoua *ðāγaṇ*] ou comme turc [دق دصا]). — *ʾāud*, *ʾāuṭṭāni* (*ʾāuṭṭāmīk*, *ʾāuṭṭāniāk*, *ʾāuṭṭainīk*) sont les équivalents tlemcéniens de *ʾāud*, *ʾāuṭṭāmi* tangérois; *ʾāud-ḥrébṭ-fih?* «Et tu l'as encore retouché?»; *ǧīṭ-ʾāuṭṭaināk?* «Tu es encore revenu?»; *yizídu-ʾāuṭṭán-ǧssękkúr* «Et ils y ajoutent en outre du sucre». Ces particules ne me sont pas connues ailleurs en Algérie.

عور *ʿuâr*, fém. *ʾauṛa*, pl. *ʿiuâr* ou *ʾauṛēn* «borgne» = اعْوَر, fém. عوراء; le mot a la même flexion à Tlemcen, à Nedroma et à Rabât; cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 22; *Dialecte de Tlemcen*, p. 106.

عول Cf. عيل.

عوم *ʾām* «année» a, à Tanger, des pluriels dialectaux *ʾāmāṭ* عامات (aussi dans certaines régions de l'Algérie) et *ʿīmān* عيمان (aussi au Sénégal, cf. Reynier, p. 102) et un duel *ʾāmēin* «deux ans». Les pluriels *ʾāmāṭ* et *ʿēmān* sont employés de préférence à *snīn*, pluriel de *sna*, en dehors du comput : *gâzo-šī-ʾāmâd-dědǧô* «Il y a eu quelques années de disette»; *ḥâdi ʿī mān ma-ḍhár* «Voilà des années qu'il n'a pas paru»; *snīn* est, du reste, possible dans ces deux exemples. Dans le comput, on a *ʾām* «un an»; *ʾāmēin* «deux ans»; puis avec les nombres de 3 à 10, le pluriel *snīn* de *sna*, mis en annexion directe avec les noms de nombre, qui prennent alors la flexion particulière de leur état construit (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 158; Fischer, *Mar. Sprich.*, p. 42) : ainsi «trois ans» *ṯélt-snín*. D'autre part, les pluriels *ʿīmān* et *ʾāmāṭ* sont aussi possibles à Tanger dans le comput; mais ils ne sont jamais construits directement avec les noms de nombre; ils ne peuvent être employés que précédés de la préposition dialectale *d*; et les noms de nombre gardent dans ce cas leur forme non fléchie : ainsi *ṭlāṭá-d-ʾāmâṭ* (*ṭlāṭá-ll-ʾāmâṭ*) et *ṭlāṭá-d-ʿīmān* (*ṭlāṭá-ll-ʿīmān*). Je ne connais, jusqu'à nouvel ordre, rien d'analogue dans les parlers algériens. Avec les nombres supérieurs à 10, *ʾām* et *sna* peuvent être employés; mais *sna* est plus courant que *ʾām* : *ḥmŏṣṭâšár-sná* ou *ḥmŏṣṭâšár-ʾām* «quinze ans»; *miât-sna* ou *miât-ʾam* «cent ans»; *álĕf-sná* ou *álĕf-ʾām* «mille ans»; de même avec *šḥāl-mĕn* «combien» *šḥál-mĕn-sná* plus que *šḥál-mĕn-ʾām*. Il en est de même à Tlemcen, à Constantine et à Rabât (avec *sāna* au lieu de *sna*; cf. Fischer, *loc. cit.*). A Alger-musulman et dans la plupart des parlers d'Algérie,

sna est seul employé; au contraire à Alger-juif, c'est *ʿām* qu'on emploie dans le comput avec les nombres supérieurs à 10. — *had-ˇl-ʿām* «cette année» (de même chez les citadins d'Algérie; à Constantine, chez les ruraux et bédouins, généralement *ḳssna*, *ʿām-ḳssna*); *ˇl-ʿām ˇlmāži* «l'année prochaine»; *ʿām-lōu̯ūl* «l'année dernière», à côté de *ʿām-nōu̯ūl* (courant aussi dans le Sahara algérois, et bien connu des dialectes orientaux; cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, 467), tandis que «la première année» est *ˇl-ʿām-ˇllōuli* (cf. *supra*, p. 226); *ʿāmnōulēin* «l'avant-dernière année»; *u̯ūl ʿāmnōulēin* «l'avant-avant-dernière année»; des formations dialectales analogues (duels) existent dans la plupart des dialectes algériens; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 185.

عيب *ʿaiḅ*, pl. *ʿiūḅ*; à côté du sens de «vice», le mot a couramment à Tanger, comme dans toute l'Afrique du Nord et ailleurs, le sens de «cause de honte» et «honte»: *ʿáiḅ ʿalīk* «C'est une honte pour toi»; *klām-ˇl-ʿáiḅ* «propos inconvenants».

ʿāiḅ, fém. *ʿāiḅa*, pl. *ʿāiḅīn* عائب «estropié»; de même en Algérie, mais aussi avec un pluriel *ʿoiiāḅ*. En andalou, on employait dans ce sens le participe passif معيوب; cf. Pedro de Alcala, p. 415, l. 24, sub *tollido*.

ʿaiiēḅ عيّب : 1° construit avec un complément direct «estropier quelqu'un»; 2° construit avec *ʿalā* «blâmer fortement; faire honte à quelqu'un de sa conduite», de même dans la plupart des parlers algériens; comp. Beaussier, p. 463; Dozy, II, 193.

عير *ʿār* عار est peu employé à Tanger dans le sens propre de «honte, opprobre» que lui connaissent les parlers algériens; cependant on dit *klām-ˇl-ʿār* «des propos déshonorants». D'autre part, le mot est très courant dans le sens de «protection» : *ána-fᵃ-ʿâṛḳ* «Je me place sous ta protection»; avec cette acception le mot est connu en Oranie; il n'est pas usité dans les départements d'Alger et de Constantine. Le passage du sens de «protection» à celui de «opprobre» est bien mis en lumière par les expressions : *ʿâṛę ʿalīk* «Que la honte qui m'atteindra rejaillisse sur toi» (cf. Sonneck, *Chants du Maghreb*, II$_2$, p. 78); *rmēit ʿalīk ēl-ʿâṛ* «Je rejette sur toi la honte» (cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 365) par lesquels on implore le secours d'autrui; comp. *Salu̯at el-ʾanfās*, I, p. 55, l. 4; cf. sur les cérémonies du *ʿār* «recherche de la protection», Kampffmeyer, *Texte aus Fes*, n° V; sur la position prise par l'orthodoxie marocaine vis-à-vis de ces pratiques, *Salu̯at el-ʾanfās*, I, p. 54 et suiv. (très important). — Le développement sémantique de *ʿār* est

parfaitement comparable à celui de ذمار et de ذمّة dans la langue ancienne (cf. Nöldeke, *Fünf mo'allaqāt*, II, p. 45, note 3). L'idée qui explique ce développement, à savoir qu'il est déshonorant de laisser offenser un protégé ou un client, est restée jusqu'à nos jours un article essentiel du code éthique de toute société arabe, surtout arabe nomade.

ʿaiiăr, عيّر, nom d'action *ṭaʿʿiĕr* تعيير «contrôler les métaux précieux avec la pierre de touche» (*ʿaiiăr* ou *ḥăžra dˈlʿaiiăr*; Alger *ḥăğrĕṭ ĕl-ʿᵉiār*); de là «éprouver, contrôler la qualité de toute chose»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 641, sub *probar*. A Tlemcen, le mot a les mêmes sens, et aussi celui de «bien regarder quelqu'un pour connaître le fond de sa pensée».

ʿeṛ (*ʿēr*) à côté de *γēr* (*γār*, *γēr*, *γē*) = غير «seulement; ne... que». Cette forme curieuse à *ʿ* initial ne m'est pas connue dans les dialectes arabes d'Algérie; c'est à elle toutefois que je rapporte le *ʿr* du dialecte berbère des Beni-Snous (Destaing, *Beni Snous*, I, p. 10). Il faut naturellement en rapprocher le *ʿāl* des Houwāra, le *ʿēl* (*ʿēn*) du Tafilelt (comp. *γēl* pour غير à Tlemcen). Le passage de غ à *ʿ* dans ce mot se retrouve dans le dialecte de Ḍofâr; cf. Rhodokanakis, II, p. 131, *ʿar* (variante *γara*) = إلّا; et aussi la disparition complète de *ʿ* < *γ*, comme dans le berbère des Beni-Snous; cf. *id.*; aussi en šeḷḥi; cf. Landberg, *Dafīna*, p. 1430.

عيسى *ʿīsāṷi* «appartenant à la célèbre confrérie maghribine fondée par Mḥammed ben *ʿīsa*» de Mequinez († 1524). Le pluriel *ʿīsāṷa* ne prend jamais l'article non plus qu'à Rabât, à Tlemcen, à Alger (cf. Fischer, *Wortton*, p. 284); le *lʿaisāṷa* de *Dialecte de Tlemcen*, p. 280, l. 65, aussi bien que le مقدّم العيساوة de Lerchundi, *Voc.*, p. 67 sont des fautes (corriger aussi *ttṷāṭ* en *ṭṷāṭ* ap. *Tlemcen*, loc. cit.). La même particularité existe à Tanger pour beaucoup d'autres noms d'ordres religieux et de tribus; je crois qu'elle a commencé par ceux où le pluriel (ou mieux le collectif) était formé par la substitution d'un *a* au *i* final de l'ethnique singulier, par analogie avec les vieux noms arabisés de tribus berbères à finale *a* (ethnique singulier en *i*) qui ne prennent jamais l'article (chez I. Ḥaldūn, et les autres historiens, on a toujours مغراوة, صنهاجة, كتامة, زناتة, etc.; comp. aussi sur le terrain proprement arabe كِنانيّ en face de كنانة, فزاريّ en face de فزارة, etc.); ainsi d'abord pour *dĕṛqāṷa*, *žīlāla*, comme *žyāṷa*, *gnāṷa*, en face des sin-

guliers *dĕrqāṷi*, *žilāli*, *žyāṷi*, *gnāṷi*; puis à Tanger et ailleurs, cette particularité s'est étendue même aux pluriels d'ethniques qui représentent de véritables pluriels arabes فعالة ou فعالى : ainsi sans l'article *ḥmādša*, *žḅāla*, etc., en face de singuliers *ḥămdūši*, *žĕḅli*, etc. — La forme *ʾīsāṷa* n'est pas usitée à Constantine, ni, semble-t-il, dans le Maghreb oriental ; on emploie, en regard du singulier *ʾīsāṷi*, le pluriel *ʾīsāṷīya* عيساوية qui prend l'article (cf. Narbeshuber, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 29 et suiv.).

عيش *ʿāiša* ʷ*ullāda* ولّادة عائشة ne prend pas l'article ; 1° « sorte de gâteau » sur lequel cf. *supra*, p. 130, note 2 ; 2° « partie inférieure médullaire de la racine du palmier nain » ; on l'appelle à Tlemcen *ʿarūṣt-ĕddūm* عروسة الدوم et chez les ruraux d'Oranie *ʿu-ʿu* ; les enfants la mangent.

عيط *ʿaiiŏṭ* : 1° « prononcer à haute voix une formule » ; *ʿáiiŏṭ ḅ-smĕllāh* « Il a dit à haute voix : au nom de Dieu » ; 2° « appeler quelqu'un en élevant la voix » ; se construit dans ce sens avec *l*, ou avec *ʿlā* ; *ʿaiiŏṭlo* « Appelle-le » ; *ʿáiiŏṭ ʿlá-rbbi* « Il invoqua le secours de Dieu » ; construit avec *l* et *ʿlā* à la fois, « appeler pour quelqu'un une autre personne » : *ʿáiĕṭŏle ʾ-ʿlá-ḅābá* « Appelez-moi mon père ». — Le mot a les mêmes sens en Oranie. Dans les départements d'Alger et de Constantine, il s'emploie aussi dans le sens de « crier » (sans appeler) pour lequel on trouve la III^e^ forme *ʿāiŏṭ* عايط dans le Maghreb oriental (par exemple Stumme, *M.G.T.*, p. 33, l. 28 ; *T.M.*, p. 50, l. 11 ; mais la II^e^ forme ap. *Maʿālim*, IV, p. 116, l. 11). Dans les dialectes orientaux, c'est la II^e^ forme qui semble seule employée (cf. les lexiques ; chez les ruraux de Palestine, *ʿaiiât* est le verbe habituel pour « pleurer » ; cf. Bauer, *Palästʿ. Arab.*, p. 32, note 2) ; aussi en maltais.

عيل *ʿāil*, pl. *ʿiāl*, عيال, عائل « enfant du sexe masculin » et « jeune garçon » ; *ʿāila*, pl. *ʿāilăt* « enfant du sexe féminin » et « jeune fille » ; diminutifs, masc. *ʿuiiel*, pl. *ʿuāuŭl* ; fém. *ʿuiʾla*, pl. *ʿuiʾlăt*. Les mots *ʿāil* et *ʿāila* sont souvent pris à Tanger en mauvaise part (cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 14, 472) ; on ne les emploie avec les affixes personnels, ou avec les prépositions *d*, *dĭāl* d'appartenance, que dans un sens défavorable : *ʾl-ʿáil dĭālĕk* « ton mignon », jamais « ton jeune fils » (*ḅnek*) ; *ʾl-ʿāila-d-qâddûr* « la prostituée maîtresse de Caddour », jamais « la fille de Caddour » (*ḅnṭó-d-qâddûr*). Par contre, le pluriel et le diminutif, mis en relation d'appartenance, sont très bien employés pour désigner

«les enfants de..., le petit enfant de..., les petits garçons ou les petites filles de ..». En Oranie, *ʿāil* et *ʿāila* ne sont employés que dans le sens de «prostitué» et «prostituée». Ces mots sont inusités dans le reste de l'Algérie; mais *ʿiāl*, pl. *ʿiālāt* est partout en Algérie très courant dans le sens de «famille» et par métonymie de convenance dans celui de «femme»; cf. Beaussier, p. 50.

عين *ʿain*, subst. fém. : 1° pl. *ʿainīn* «œil». Lorsqu'on emploie *ʿain* avec les affixes personnels, il faut généralement l'entendre dans le sens de «les deux yeux» à moins qu'on ne spécifie qu'il s'agit de «l'œil droit» ou de «l'œil gauche»; *ʿainǫ* «ses yeux»; *ʿáinǫ-kúḥăl* «Ses yeux sont noirs»; *ʿáinǫ-ḥmâṛǫ* «Ses yeux ont rougi»; mais *ʿáinǫ-dˇlīmîn* «son œil droit»; comp. pour le langage d'Ech-Chaoun, Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, 615, note 8*bis*. — D'autre part, l'ancien duel *ʿainīn* est employé : *α*. dans le sens de «les deux yeux» d'un individu, mais il ne se construit jamais directement avec les affixes personnels : *ˇl-ʿainín-diâlǫ* et non **ʿainēḥ*; *β*. comme pluriel à l'exclusion de *ʿain* : *ukâṇǫ-kĕï-šufªóh ṭmˇṇiá-dˇl-ʿáinin* «Et il y avait huit yeux à le voir»; *γ*. avec le sens de «maladie des yeux (ophtalmie, conjonctivite): *fĕh-ăl-ʿáinin* «Il a les yeux malades». — 2° «source» avec le pluriel *ʿªiīṇ*. — Le mot dans les deux sens a le diminutif *ʿªṇīna*, pl. *ʿªṇīnăṭ*.

ʿainīna, pl. *ʿainīnăṭ* عينينة est de beaucoup le mot le plus employé dans le sens de «un œil»; il a encore divers autres sens : celui de «boutonnière», celui de «un des paniers du *šṇāri* double» (Algérie généralement *ʿªdila*) — C'est naturellement comme *ªudnīna* (cf. *supra*, p. 219) un nom d'unité dialectal, tiré secondairement du duel. — Il est remarquable qu'en andalou Ibn Guzmān donne (pour les besoins du mètre?) un tanwīn au duel vulgaire عينيْن : سُود وعينينًا 88ª, l. 14.

غ

غبر *γaḅra* = class. غَبَرة «poussière» et «matière en poudre». Avec le sens de «poussière», le mot se retrouve dans l'Ouest oranais (Nedroma, ruraux de l'arrondissement de Tlemcen), dans les parlers de tout le Sud, dans la province de Constantine, en maltais et dans le Nord tunisien (cf. *T.M.G.*, p. 45, l. 8). A Tlemcen on a *γoḅra* qui représente peut-être غُبرة (comp. *γubre* dans l'Iraq ap. Meissner, *Neuar. Gesch.*

Iraq, p. 135; *γobra* ap. Weissbach, *I.A.*, p. 170, l. 12). — Dans d'autres parlers algériens (Alger, Cheliff, majorité du Tell oranais) *γabra* est seulement «matière en poudre»; et «poussière» est *γᵉbāṛ* غبار. Mais à Tanger, غبار *γᵉḅāṛ* est seulement «fumier d'engrais» (tandis que *zḅel* زبل est «ordures ménagères»); cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 336, sub *estiercol; Salụat el-'anfās*, II, p. 252, l. 16; de même dans tout le Sud algérien (fréquemment dans les parlers sahariens *qᵉbāṛ*), dans la plupart des parlers du Nord constantinois, chez les ruraux de l'arrondissement de Tlemcen, à Nedroma, dans le Nord tunisien (cf. Beaussier, p. 467; *Dalīl*, nº ۴, p. ۹۰, ۹۱). Vraisemblablement il faut considérer *γᵉbāṛ* «fumier» comme un euphémisme.

γḅāḅăṛ غبابر «flots de poussière» est le pluriel d'un singulier غبّار inusité à Tanger, mais courant chez les ruraux et bédouins d'Algérie «tourbillon de poussière»; cf. Delphin, *Recueil de textes*, p. 309, dernière ligne; comp. Beaussier, p. 467. — *γḅāḅăṛ* est aussi à Tanger le pluriel de *γabbāṛa* «couvre-selle en étoffe de couleur»; mais il est moins fréquent dans ce sens que *γăbbāṛăṭ*.

غدّ *γụdda* غدّة «dépit, mécontentement» : *ṭọ́lla› fịịa ụăḥᵃ-lγụ́dda kḅīra* «Il m'a causé un vif mécontentement»; le pluriel *γdāid* est aussi très courant dans le même sens. — *γaddẹd* (IIᵉ forme) «causer du dépit»; *ṭγaddẹd* «ressentir du dépit»; comp. class. أغدّ = غضب. — Le mot *γụdda* et ses dénominatifs se retrouvent avec les sens précités à Tlemcen : *ṛmā ›ᵃlịịa-lγụ́dda* «Il m'a fait de la peine». Je ne connais pas cet emploi de *γụdda* ailleurs en Algérie; cependant à Alger, dans le langage des femmes, *γụdda* apparaît avec un sens voisin, celui de «souffrance» : *nhāṛ-ĕlịụ̄m ịá›mĕl-ˡγụ́dda* «Cette journée-ci est pénible» (par exemple à cause de la forte chaleur). Il faut aussi citer également en Oranie l'expression *mẹrr* (bédouins *mọṛṛ*) *kẹlγụ́dda*, ou *mẹ́rr īγọ́ddĕd* «extrêmement amer».

غدر *γĕddẹ̆r* «épaissir un liquide, le saturer d'une substance; imprégner un solide de liquide; remplir un vase jusqu'au bord». Comp. *Salụat el-'anfās*, III, p. 108, l. 6 : سقانى كاسا مغدّرة اى مملوءة. — Le mot apparaît avec ces sens, ou avec des sens voisins dans toute l'Algérie et dans le Nord tunisien; cf. Beaussier, p. 468; Sonneck, *Chants du Maghreb*, II, fasc. 2, p. 79; ainsi à Tlemcen, *qâhụa myaddra* «du café très fort»; à Constantine, *ḥọ̄ṛa myaddra* «une purée d'absinthe»; à Alger, *myaddẹ̆r* «complètement ivre

(plein)» et dans le dicton : *ûḷa-lḥsûm yâddṛo kûlo ubéddṛo* «Si pendant les sept jours de ḥusūm la pluie tombe abondamment, mangez et même gaspillez (بذّروا)» (car l'année sera bonne et il n'y a pas à économiser la nourriture). On comparera aussi certains sens de l'andalou ap. Dozy, II, p. 202; et en maltais *yaddar* «submerger», *myaddar* «submergé» ap. Falzon, p. 294, 525. — Il est vraisemblable que dans ces diverses acceptions, غدّر est étymologiquement dénominatif de غدير : «remplir comme un غدير; rendre épais comme l'eau d'un غدير».

غدن *yuddăn* غدّان «grosses figues noires» (collectif), subst. fém.; nom d'unité *yuddāna;* comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 149, sub *breva; Recueil de Mémoires de l'École des lettres d'Alger*, p. 203, note 1; *Arch. Mar.*, XVII, p. 201. — Le mot qui n'est pas donné par Beaussier est courant à Tlemcen (masc.); il est par contre inconnu à Alger et Constantine. Hœst (*Nachrichten von Marókos*, p. 304) donne غدانى qui n'est pas connu à Tanger, mais doit être identique à *yuddāni*, usité au lieu de *yuddān* dans divers parlers oranais (par exemple chez les Ulād Bṛāhīm). — Le mot غدّان apparaît déjà chez les auteurs marocains du moyen âge avec le sens de «variété de figue»; cf. Houdas, *Monographie de Mequinez*, p. 10, note 2.

غدو *ydā* غدا «aller, partir» n'est pas usité à Tanger, non plus que dans les villes algériennes. En Algérie, il n'appartient qu'à certains parlers ruraux et bédouins. — De même le participe *yādi*, féminin *yādia* ou *yāda*, pl. *yādiĭn* «allant», est très peu employé à Tanger pour former le futur «immédiat» périphrastique, comparable à celui que le français obtient avec le présent du verbe «aller» suivi d'un verbe à l'infinitif. C'est *māši* (cf. *infrà*, p. 467) qui joue surtout ce rôle à Tanger; et *yādi* appartient proprement à d'autres parlers marocains (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 17, note 2; Marchand, ap. *J.A.*, Nov.-Déc., 1905, p. 469; fréquent ap. Socin, *Mar.*; comp. غدى «devenir» en omâni ap. Reinhardt, p. 134, note 1).

yodda غدا «demain» comme à Tlemcen, à Nedroma, à Alger, à Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 17, l. 9, *yddâ*), tandis que chez les ruraux et bédouins d'Algérie et à Constantine on a *yodua*, *yudua* ou *ydā* (Tunis *yudua*, cf. Stumme, *T.G.*, p. 174); cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 184. — «Après-demain» est *ḥaʿd-yodda;* dans le langage des femmes on entend aussi *ḥŭt-yodda*, *ḥoṭ-yodda*, qu'il me paraît impossible d'expli-

IMPRIMERIE NATIONALE.

quer par une déformation de *baʿ°d yǫdda*. Il faut rapprocher ces formes du *bātāyǫdd* de Souk-Ahras qui a le même sens, et songer probablement à بأكر غدا (cf. sur بأكر «après» Brockelmann, *Grundriss*, I, 499, 665 et les références). — *llā-yǫdda* «le lendemain»; comp. Meissner, *Geschichten aus Tanger, passim*; Lerchundi, *Voc.*, p. 282, sub *dia* الا غدا; à Mogador, *illā-yad*, ap. Socin, *Mar.*, p. 16, note 59. Cette expression énigmatique a un équivalent en Algérie dans le *llāyda* «le lendemain» de la plaine du Cheliff et de Teniet el-hadd (peut-être aussi ailleurs). Peut-être un des *l* représente-t-il la préposition *l* et l'autre l'article (comp. Sud algérois *lilqudua* = للغدوة, ap. Kampffmeyer, *Südalger. Studien*, I, l. 3; p. 228, l. 1); à Nedroma «le lendemain» est, avec la préposition على, *ʿ°lā-yǫdua*.

غرب *yrŏḅ* «se coucher» en parlant du soleil. Ce verbe est très peu usité en Algérie; on emploie généralement chez les ruraux et les bédouins *tmĕssa* ou *drĕg*, et dans les villes *ṭāḥ*, *γāb* (ainsi à Alger, Tlemcen, Constantine). — A la II^e^ forme, *γărrŏḅ* est non pas «se coucher», mais «incliner vers le couchant» en parlant du soleil; de même dans les départements d'Alger et d'Oran. Il est remarquable qu'à Tanger *yrŏḅ*, *γarrŏḅ*, et *mâyrŏḅ* ont un *r* non emphatique, tandis que *yarḅ* «Maroc» et *myŏrḅi*, pl. *myārḅa* «marocain» ont un *r* emphatique.

mâyrŏḅ مغرب : 1° «coucher du soleil»; 2° «prière du coucher du soleil», est féminin à Tanger, comme à Tlemcen et à Mogador (cf. Socin, *Mar.*, p. 48, l. 11): *qârrḅŏṭ ˈlmâyrŏḅ* «Le coucher du soleil est proche»; *ddˈnĕṭ-ˈlmâyrŏḅ* «L'appel à la prière du couchant a retenti». Au contraire à Alger, Constantine et chez les ruraux et bédouins d'Algérie مغرب est masculin. A Nedroma le mot est de genre commun comme en Égypte (cf. Spitta, *Gram.*, p. 126 *in princ.*). — Je crois, en tangérois et en tlemcenien comme en égyptien, à l'influence analogique de العشاء (cf. *supra*, p. 384), qui dès l'époque la plus ancienne est associée à المغرب dans un تغليب bien connu العشاآن. Bien que le prophète se soit élevé contre cette dénomination (Buḫārī, *Maγāqīt*, n° 19), l'emploi courant s'en est maintenu dans la langue du droit musulman.

غرس *yrŏs* «planter»; dans tous les mots de classique $\sqrt{\text{غرس}}$ le *s* final est passé à *ṣ* à Tanger; à la II^e^ forme *yarrǫs* signifie «enfoncer» (un clou, un couteau) et «enfiler les petits morceaux de viande» qui forment le *kˈfˌṭa* dans la brochette appelée *mŏyrǫṣ*; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 109,

sub *asado* et *asador*. Dans ce sens, غرّس était déjà andalou (cf. *Vocabulista*, sub *figere*, p. 389) mais est inconnu en Algérie.

ɣŏṛṣa, pl. *ɣṛoṣ* et *ɣṛāṣe* غرصة, غرَص غراصى «jardin potager et fruitier attenant généralement à une petite maison de campagne»: pour le sens du mot dans d'autres régions du Nord marocain, cf. *Arch. Mar.*, VIII, p. 295; XVII, p. 189. La forme masculine *ɣors* (comp. *Geogr. arab.*, IV, p. 308, غرّس = *hortus*) existe à Tlemcen. — Quant au mot *ʿaṛṣa*, pl. *ʿaṛāṣe*, qui est employé dans ce sens ou avec un sens voisin dans d'autres parlers marocains (cf. Doutté, ap. *Recueil de mémoires de l'École des Lettres*, p. 204, note 3; *Houwāra*, p. 74, l. 21), il est inusité à Tanger. Malgré que la dissimilation $\gamma\text{—}r > \text{ʿ—}r$ soit possible (comp. *supra*, p. 397, *ʿer* < غير; šelḥa *ʿarq* < غرق, ap. Stumme, *Taz.*, p. 245), j'hésite à voir dans *ʿaṛṣa*, comme on l'a maintes fois proposé, une modification phonétique de *ɣoṛṣa*. Le sens classique de عرصة «espace non bâti attenant à une maison» (et hinc *forum*, *campus* ap. *Geogr. arab.*, IV, p. 298) peut très bien expliquer le sens dialectal maghribin de «jardin». Ce sens se retrouve, en Algérie, à Tlemcen (comp. *Bustān*, p. 145, 272), à Nedroma, et dans la Mitidja où le mot désigne spécialement une «orangerie»; et عرصة «jardin» a reçu droit de cité dans la langue écrite des auteurs marocains modernes (par exemple: *Našr el-Maṯānī*, I, 30, l. 23; *Dauḥat en-Nāšir*, p. 38, l. 2). Il semble que عرصة «jardin» se retrouve en Arabie (cf. Socin, *Dīwān*, III, p. 290); dans l'Omân, c'est le mot habituel pour «place du marché» (cf. Reinhardt, p. 101, l. 20; p. 199, l. 2; p. 330, l. 4 etc.). — En Algérie, dans les provinces d'Alger et de Constantine, le mot *ʿaṛṣa* a de tout autres sens: chez les citadins «colonne»; chez les ruraux aussi «pied de cactus»; cf. Dozy, II, p. 111.

غرط *ḅyâṛṭ* «en face de»; c'est بغرض où *ḍ* final est toujours prononcé *ṭ* sourd; nous avons affaire vraisemblablement à un apport andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 248, l. 5, *garád* «en frente») pour cette préposition marocaine caractéristique, complètement inconnue en Algérie.

غرق *ɣṛâq*, fut. *iɛɣṛâq*, «se noyer» est commun en maghribin; mais *ɣuṛq* «profondeur», *ɣāṛoq* «profond», n'apparaissent en Algérie, à ma connaissance, qu'à Nedroma. Ils se retrouvent par contre à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 174), au Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 314, Fr. Marie Bernard, p. 213) et غريق «profond» se rencontre aussi en Arabie (cf. Socin, *Dīwān*, III, p. 296); comp., pour la langue du

moyen âge, Dozy, II, p. 209. — A la IIe forme, *yarrṓq* «noyer, submerger, inonder» et «creuser profondément» s'entend très souvent avec un *r* non emphatique; *myárrṓq ḅ'lmâl* «très riche»; *myárrṓq ḅěddḕn* «accablé de dettes»; — aussi fréquemment *r* non emphatique dans *yarrīqâ* «une fondrière» et aussi «une grosse somme d'argent» qui est inconnu en Algérie.

غشّ *yaššš*, fut. *iyuššš*, «tromper», surtout «tricher au jeu»; aussi, en parlant de l'âne et du mulet, «marcher paresseusement». — *yuššš* «tricherie»; *yăššāš* «tricheur», aussi «paresseux et lent» en parlant de l'âne. Ces acceptions de la racine غشّ se retrouvent en Oranie (chez les ruraux et bédouins *moyšāš* «tricheur» et «paresseux» [âne], dans ce dernier sens ayant pour équivalents: *ḥāggār* dans le Sud algérois, *mekkār* dans la province de Constantine et le Nord tunisien). Mais à Alger et Constantine, cette racine a un tout autre sens: *yuššš* est «dépit, irritation»; *yoššḗš* «causer du dépit»; *tyoššḗš* «ressentir du dépit». A Tunis, les deux sens de la racine غشّ apparaissent côte à côte dans *yaššāš* «faiseur de dupes» (Stumme, *T.G.*, p. 55, § 64), *yuššš* «dépit» (*ibid.*, § 44), *yâššeš* «causer du dépit» (*ibid.*, p. 24 *in fine*, § 26); comp. aussi la formation secondaire de Tripoli: *tmayšeš* «ressentir de l'irritation», ap. Stumme, *M.G.T.*, p. 49, l. 35.

غضر *yḍâr*, fut. *iḕyḍâr*, «tromper, trahir»; *yḍār* «trahison», *yăḍḍăr* «traître»; le *d* de classique غدر est toujours devenu *ḍ* emphatique à Tanger.

غلب *ylḕḅ* «vaincre»; à la Ire forme se construit avec un complément direct. — *yollḕḅ* à la IIe forme se construit avec *ʿalā* et marque une nuance un peu différente: «prendre complètement l'avantage sur quelqu'un plus faible que soi»; peut-être faut-il l'expliquer par un ancien passif غُلِّب; peut-être plutôt par une IIe forme dialectale employée dans le sens de la Ve (تغلّب على, cf. *Ulād Brāhīm*, p. 92; p. 93, note 1); mais la Ve forme *ṭyollḕḅ* est aussi usitée à Tanger, construite avec *ʿalā* dans le sens de «chercher à prendre l'avantage sur quelqu'un».

yulḅa غلبة; *yolḅa* de la chanson, p. 113, l. 16, avec la vocalisation *o* de la voyelle de la première syllabe, constitue une imitation ironique de la prononciation juive. Le mot combine au Maroc comme en Algérie les deux sens de «victoire, avantage» et de «défaite, accablement» (comp. Beaussier, p. 478), c'est-à-dire «un triomphe gagné» et «un

triomphe subi» : *ˇllâh-eṇˇdğ́ina mˇṇ-γúlbˇéd-zzmân uγúlbˇéṭ-ˇγrˇžâl* «Que Dieu nous préserve du triomphe gagné sur nous par les hommes, et du triomphe gagné par le sort». La *γulba* est attribuée aux hommes et au temps, et pour eux c'est une victoire; pour ceux qui prient Dieu de les en préserver, c'est une défaite.

غلق *γloq*, fut. *iğˇγloq*, à côté du sens de «fermer, boucher», a le sens de «manger beaucoup» c'est-à-dire «se boucher le ventre»; *γälqâ*, pl. *γälqâṭ* «une bonne ventrée» (synonyme *bˇṭˇnîa*). — *γällâq* غلاق et *γlğîqe* غلائق «goinfre»; comp. Doutté, ap. *Recueil de mémoires de l'École des Lettres*, p. 215, note 3. — On emploie dans ce sens à Tlemcen et à Alger au lieu de *γloq* la II^e^ forme *γälloq*.

غمبش *γambˇéš* «se voiler, se couvrir du ḥâik» en parlant des femmes; on peut songer à un développement quadrilitère avec insertion de la nasale *n* (*γambeš* < *γanbeš*) de √غبش, comme *mγâubˇéš* «renfrogné» en est un autre développement avec insertion de la semi-voyelle *u*. Mais il est également admissible de chercher au mot une origine étrangère, et de le considérer comme un dénominatif provenant d'un substantif roman inconnu aujourd'hui au dialecte. Ce nom roman peut être, soit l'ancien castillan *gambax*, soit l'ancien castillan *gambux*. C'est au premier qu'on rapporte généralement l'arabe غنباز, connu aujourd'hui encore de divers parlers orientaux, et attesté chez les auteurs maghribins du moyen âge (cf. Dozy, *Suppl.*, II, 228; *Noms de Vêtements*, p. 324; Simonet, *Glosario*, p. 250, 251; *Z.D.M.G.*, 1896, p. 616). Le mot, là où il a été signalé jusqu'ici, désigne toujours un vêtement d'homme; mais il semble difficile de ne pas considérer comme une variante phonétique de غنباز le *γâmbūz* qui apparaît dans le Sud algérois, dans le Sud constantinois, dans le Nord tunisien (et probablement ailleurs) avec le sens de «voile de femme»; verbe dénominatif, *γâmbez* «se voiler». Quant à *gambux*, il ne semble pas avoir été emprunté par les parlers arabes occidentaux; mais la variante *cambux* était passée en andalou et dans les parlers maghribins dès le moyen âge sous la forme كنبوش (cf. Dozy, II, p. 491, 492; *Noms de Vêtements*, p. 390; Dozy et Engelmann, p. 245, 246; Simonet, *Glosario*, p. 80, 81); *kembūš* se trouve aujourd'hui encore dans divers parlers algériens avec le sens de «pièce de mousseline dont les hommes s'entourent le cou et la tête, et se voilent au besoin le bas de la face» (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 480); mais à Tanger et ailleurs au Maroc, le

kembūš est un vêtement de femme; c'est le «voile de la mariée» comme en Andalousie (cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 813, sub *velo;* Pedro de Alcala, p. 102, l. 35, sub *antifaz; Arch. Mar.*, II, p. 71, donnent *kambuž* pour el-Qṣar el-Kbîr).

غمد *γåmd* «fourreau» est moins employé à Tanger que *γ'lāf* (sur les autres mots pour «fourreau», au Maroc, cf. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 224). Très souvent, le mot sonne avec *d* final réduit *γåm*^{d}, ou même *γåm*, *d* final étant complètement tombé. Je n'ai jamais entendu le pluriel, et ce n'est que sur interrogation qu'on m'a donné pêle-mêle *γmūda*, *γmāḍ*, *γmāḍāṭ*.

غن *γānĕn* غانن construit avec un complément direct «contredire quelqu'un, ergoter avec quelqu'un»; participe actif *myānĕn;* nom d'action *myāṇṇa* (مغانّة). Cette III^{e} forme dialectale de غن a le même schème dans la plupart des dialectes algériens; déjà elle apparaissait en andalou avec le dédoublement de la deuxième radicale (cf. *Voc.*, p. 313, sub *contendere de pari*). — A la VI^{e} forme, *ṭγānĕn* «se contredire réciproquement»; aussi, construit avec *m'ā* «s'entêter dans la contradiction vis-à-vis de quelqu'un».

غنبش Cf. غنش.

غنجو *γanžo*, pl. *γnāžo*, «crochet». Le mot est inconnu à Tlemcen et dans la plus grande partie du Tell oranais; on n'y emploie dans le sens de «crochet» que *muḥṭāf;* à Alger on a *yančo* «crochet», pl. *yančōṵāṭ;* à Constantine *yāngo*, pl. *γṵānĕg;* à Tunis *yānžu* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 175); dans quelques localités du Sud oranais, *gānšo* «crochet de boucherie»; espagnol *gancho*, italien *gancio*.

غنص *γunṣå*, pl. *γnoṣ*, *γnāṣe* et *γunṣāṭ*, غنصة, غنّص, غناصى «trémie de moulin». Lerchundi, *Voc.*, p. 789, sub *tolva*, donne غنسة, pl. غوانس. Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie; chez les bédouins d'Oranie, *yansa*, pl. *γnāis*, est «un vieux morceau d'étoffe de tente».

غنى *γnā* غناء «chant», tandis que *γunia*, pl. *γuniāṭ*, dimin. *γnīṵa*, est «chanson»; de même à Alger et en maltais (*γana* [*ʿana*] et *γania* [*ʿania*]; cf. Ilg-Stumme, n° 4; Falzon, p. 527); tandis qu'à Tlemcen «chant» est *γ*^{e}*na*, mais «chanson» *γṵnnāia* qui se retrouve dans divers parlers ruraux du Tell oranais, algérois, constantinois. Dans les dialectes orientaux,

ce sont des formes à troisième radicale *u̯*, et non *i̯*, qui semblent prédominer; cf. Spiro, *Voc.*, غنوة «chanson»; غناوة «chanson», ap. Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 297; aussi en Libye *γennāu̯e* «chanson», ap. Hartmann, *Lieder aus Libyschen Wüste; γunnāu̯ii̯e* ap. Dalman, *Palästi. Dīwān*, p. xxii, note 2; *γināu̯ii̯e* ap. Bauer, *Palästi. Arab.*, p. 54 *in medio*.

غوث *γōu̯ṯ* غوّث est le mot habituel à Tanger pour «crier»; *γou̯ṯ* et *γu̯āṯ* «action de crier»; *γou̯ṯa*, pl. *γou̯ṯāṯ*, «cri». Le mot est peu usité en Oranie (cf. sur la métathèse possible *ṭou̯u̯oγ* < غوّث, *Dialecte de Tlemcen*, p. 74). A Alger et à Constantine, il est connu dans le sens de «appeler au secours».

غير Cf. عير.

غيص *γēṣ* ou *γēiṣ*, pl. emphatique *γᵉiṣāṭ* غيوصات «boue»; *γēiṣå*, pl. *γēiṣāṭ* غيّاصة «bourbier»; comp. Dozy, II, p. 231; *ṭγā'iṣ* تغيّص «s'enfoncer dans la boue». Le mot est inconnu à Alger; il est peu employé à Tlemcen, mais courant à Nedroma et chez certains ruraux et bédouins d'Oranie : *γēs* (avec *s*; chez les ʾᵉmūr, *qēs* avec *q* = غ suivant la phonétique du parler de cette tribu).

غيط *γaiṭå*, pl. *γaiṭāṭ* rarement *γiṭ* ou *γiāṭe* غيطة «sorte de clarinette» cf. *supra*, p. 152, note 3. Ce mot appartenait à la langue d'Andalousie et se rencontre déjà chez les auteurs maghribins du moyen âge (cf. Dozy, II, p. 235). Mais l'origine romane qu'on lui assigne généralement (cf. Dozy, *loc. cit.*; Simonet, *Glosario*, p. 138) est contestable, en présence du turc غيدا (cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire*, II, p. 392) qui a le même sens. Au reste, le mot apparaît aussi avec le sens de «cornemuse» sur toute une partie du domaine slave (polonais, petit russe, bulgare, serbe). Pour décider s'il y a emprunt et dans quel sens, ou si la ressemblance de غيطة et غيدا est fortuite, il faudrait d'abord connaître l'histoire du mot dans chacune des langues où il se trouve. Quelle est l'époque la plus ancienne à laquelle غيدا est attesté en turc? Je l'ignore. — Le mot est aujourd'hui connu dans presque tout le Maghreb : avec réduction de la diphtongue à Tunis *γēṭå* (Stumme, *Neue Tunisische Sammlungen*, p. 120, n° 30), comme à Constantine, à Rabāt *γēṭa* (Fischer, *Z. Wortton*, p. 284); avec un *ā* long *γāiṭå*, pl. *γu̯āi̯ṭ*, en Oranie et dans la province d'Alger. Dans cer-

tains parlers du Sud constantinois, on emploie pour désigner l'instrument non pas *γeṭâ* mais *zuṛna*, pl. *zṛon* (cf. Dozy, I, p. 589 et 831, صرنا); dans le Tell constantinois, les deux mots sont usuels.

De là à Tanger *γeiot* «jouer de la clarinette»; *γeiăt*, pl. *γeiăṭâ* غيّاط «joueur de clarinette» (en Oranie plutôt *γuāiṭe*); et *ṭăγeiăṭṭ* تاغيّاطت «métier de joueur de clarinette» (formation berbère qui ne prend jamais l'article).

ف

فأّل Cf. فل et فول.

فتّ *f.ṭṭa*, pl. *fṭāuṭ*, فتّة, فتاوت «miette de pain» est moins usité à Tanger que le diminutif *fṭuṭa*, pl. *fṭuṭăṭ*. En Algérie on emploie *ftāta*, collectif *ftāt;* à Alger, pl. *fṭāuṭ*, diminutif *fṭuṭa;* à Tlemcen, pl. *fṭāiṭ*, diminutif *fṭeiṭṭa*. — Dans le langage des femmes, le pluriel du diminutif, *fṭuṭăṭ*, désigne à Tanger «les petits orphelins de père restés à la charge de leur mère»; à Tlemcen dans le même sens *fṭeiṭāṭ*.

فتش *fṭeš* : 1° construit avec *ʿalā* «chercher»; 2° construit avec un complément direct «fouiller quelqu'un ou quelque chose» (comp. *Houwāra*, p. 72, l. 20). — La 1re forme n'est employée à ma connaissance en Algérie que dans les dialectes juifs de Tlemcen et d'Alger; dans le premier, فتش apparaît généralement sous la forme *fdeš* avec un changement de sourde *ṭ* > sonore *d* dont je ne vois pas la cause; dans le deuxième de ces dialectes (Alger-juif), le verbe a subi une autre altération; le groupe *tš* dans les formes de la conjugaison où il y a contact immédiat de ces deux consonnes ayant donné *čč* (*tč*) (de même en maltais, cf. Stumme, *M. St.*, p. 19, l. 20; Ilg-Stumme, n° 120), une formation secondaire *fečč* (*fetč*) s'est généralisée, avec une conjugaison normale de verbe sourd *fetčit*, *fetčina*, etc. (étudié dans le détail par M. Cohen, p. 187). — Partout ailleurs en Algérie, c'est la IIe forme *fettḥeš* (aussi employée à Tanger) qui est seule usitée.

فتل *fṭel* est à Tanger comme dans toute l'Algérie le terme consacré pour «rouler le couscouss» (comp. Maqqarī, II, p. 204, l. 19); aussi «rouler la ficelle de chanvre».

f.ṭla, pl. *f.ṭlăṭ* ou *fṭāli* فتلة, فتالى «une aiguillée (par exemple de fil poissé de savetier)»: «un bout de corde» (*f.ṭla-d-lqonneb*); cf. Beaus-

SIER, p. 490; et pour Tunis, CLERMONT, *L'arabe parlé tunisien*, p. 244, note 4; aussi pour l'Égypte, SPIRO, *Voc.*, p. 444.

فدى *fdă*, fut. *ifdi*, avec complément direct «délivrer quelqu'un en payant sa rançon»; 2° «remplacer quelque chose à quelqu'un, l'indemniser de sa perte»; le mot désignant l'objet remplacé est complément direct, et le mot désignant le bénéficiaire de l'indemnité, complément indirect précédé de *l* : *nĕfdîḥa-lek* «Je te la remplacerai»; 3° «revaloir à quelqu'un quelque chose», soit en bien (dans ce cas le mot désignant la personne est complément indirect précédé de *l*), soit en mal (dans ce cas le mot désignant la personne est complément indirect précédé de *mĕn*) : *nĕfdîlek ʿlḥĕir ʿlle-qqĕṭi fiʿa* «Je te revaudrai le bien que tu m'as fait»; *nĕfdî-mʿnnĕk ʿlḥâil udğdîd* «Je te revaudrai tes méchancetés présentes et passées»; connu aussi à Tlemcen avec la même construction. — *tʿfda* à la VIII^e^ forme dialectale «être racheté, être remplacé».

fĕdia فدية «rachat des châtiments de l'au-delà»; ce mot désigne la curieuse cérémonie, dans laquelle l'individu vivant simule ses propres funérailles; il est lavé, enseveli dans le linceul qu'il s'est préparé; des ṭolbas l'entourent, récitant les passages du Coran qu'on récite auprès des morts; la *fĕdia* se termine par une distribution d'aumônes. Cette cérémonie est connue aussi dans certaines régions de l'Algérie où on la nomme *fĕdua*.

فرج *fărrūž*, pl. *frārĕž* فرّوج, فراريج «coq». Le mot avait déjà ce sens en andalou (Pedro DE ALCALA, p. 259, *farrúch*, l. 34, à côté de *diq*, l. 35; *Ḥadāiq*, cah. 28, p. 8, l. 3; cah. 29, p. 8, l. 3). Il existe dans ce sens à Tripoli (cf. STUMME, *M.G.T.*, § 87), à Rabât (cf. FISCHER, *Zum Wortton*, p. 282), et, en Algérie, à Tlemcen, à Nedroma, dans le Sud algérois, sur les hauts plateaux constantinois. Chez les ruraux du Tell, «coq» est suivant les régions *dik* ou *sĕrdūk;* et à Tunis, Alger, Constantine et Malte, «coq» est *serdūk*, et *farrūž* (*farrūğ*) est «cochet».

فرّج *fʿrrĕḥ* «écraser, assommer, rompre»; de même à Alger *ferrĕḥ* «écraser, bossuer»; à Tlemcen *fĕrṭoḥ* «assommer; battre le linge à tour de bras» (avec *ṭ* non emphatique; mais écrit فرطح ap. *Bustān*, p. 232 *in fine*); ailleurs en Algérie فجّخ (aussi libyque «frapper à la tête», ap. HARTMANN, *L.W.*, p. 203, l. 6, 9), فشّخ (aussi palestinien, ap. LITTMANN,

Ar. tales, p. 245, l. 22; p. 246, l. 2), فرج, فردخ; cf. Beaussier, p. 491, 506, 495, 497; comp. Pedro de Alcala, *mufardaḥ*, sub *quebrantado*, p. 363, l. 4; *Vocabulista*, فرڤح, p. 237, sub *alidere*. — Je crois à une copénétration des racines فدخ, ردخ, شدخ.

فرح *fāṛḥ* : 1° «joie»; 2° «fête de famille»; pl. *frāḥ*; c'est une fête pour une circoncision, pour une naissance et aussi pour un mariage; de même aujourd'hui en Algérie, en Tunisie, en Égypte et en Syrie (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 17, l. 14; Narbeshuber, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 17, note 10; p. 18, note 21; Landberg, *Prov. et dictons*, p. 29). Ce sens est déjà attesté chez les auteurs maghribins du moyen âge (cf. Dozy, II, p. 249). — Dans le Sud de l'Arabie, le mot désigne spécialement une fête autre qu'un mariage (cf. Landberg, *Dafīna*, p. 860, note 4). Sur la forme maghribine du mot *fāṛḥ* en regard de classique فَرَح (déjà andalou; cf. Pedro de Alcala, p. 263, l. 24; aussi maltais; cf. Falzon, p. 72), cf. *Ulād Brāhīm*, p. 62, 63.

فرخ 1° : *farḥ*, pl. *frāḥ*, «petit d'oiseau»; et surtout «pigeonneau» (comp. Dozy, II, p. 249); de même à Alger et à Tlemcen. Chez les Jbâla le mot s'appliquerait aussi aux petits des quadrupèdes, comme il est courant dans divers parlers modernes (Malte, Palestine, Mésopotamie, Iraq); mais il n'en est pas ainsi à Tanger, non plus qu'en Algérie. Le diminutif est *frīḥ*, pl. *frīḥāṭ*; *l-frīḥ-t-ṣṣbāḥ* «le point du jour» (mot à mot «le jeune oiseau du matin»; comp. *supra*, *čwičo*, sub چوچو). 2° *fāṛḥ*, pl. *frāḥ* ou *frōḥa*, avec *ṛ* emphatique, «jeune garçon solide et turbulent»; aussi «jeune mulet solide»; l'emphase du *ṛ*, quand le mot a ce sens, a probablement un principe psychologique. La distinction des sens suivant la prononciation de *r* se retrouve en Algérie, à Tlemcen : *ferḥ* «petit d'oiseau, pigeonneau», pl. *frāḥ*; *fāṛḥ* «bâtard, polisson», pl. *frōḥa*. Elle existe vraisemblablement ailleurs, quoique non signalée encore. Généralement le mot apparaît avec *r* non emphatique (cependant il a *ṛ* emphatique dans certains parlers ruraux d'Oranie); il a chez les citadins le pluriel *frāḥ*, chez les ruraux et bédouins le pluriel *frūḥa*; parfois les deux pluriels coexistent, mais marquent une distinction de sens : ainsi dans la plaine du Cheliff *frāḥ* «oisillons», *frāḥa* «bâtards, polissons». — Quant au sens de «bâtard» pour فرخ, il est inconnu à Tanger. Il se rencontre un peu partout en Algérie et dans le Nord tunisien. Au Souf *foṛḥ*, pl. *frōḥa*, signifie «pédéraste passif». On comparera pour ces sens défavorables l'andalou فرخ زنا

(Dozy, II, p. 249), l'omâni *frḕḥa* «femme de mauvaise vie» (Reinhardt, § 386) et فرخ «enfant trouvé» ap. Kremer, *Beiträge z. arab. Lexicographie*, II, p. 26; Hartmann, *L.W.*, p. 125, l. 8 et suiv.

فرد *fĕrdi*, pl. *frāda* فرادى, فردى «un objet dans une paire ou dans une collection» s'emploie avec les substantifs dont le nom d'unité est masculin : *fĕrdi d'lḥlāḷ'ōl* «un bracelet de pied d'une paire»; *f'rdi ddḅālĕž* (ذالدباج) «un bracelet de poignet d'une paire»; *f'rdi dlūṭār* «une corde d'instrument à cordes» (noms d'unité *ḥālḥāl*, *dḕḅlīž*, *ūṭār*); mais avec les substantifs dont le nom d'unité est féminin, on emploie *f'rdīṇa* : *f'rdīṇa ṭ'ssṓbbāṭ* «un des deux souliers de la paire»; *fĕrdīṇa dḕṭqāšār* «une des deux chaussettes de la paire»; *f'rdīṇa d'lqqūāqṓḅ* «une des deux galoches de la paire» (nom d'unité : *ṣ'bbāṭā*, *ṭ'qšḕṛa*, *qāuqāḅa*). Cette distinction est inconnue en Algérie où l'on emploie indistinctement dans tous les cas *fĕrda*; cf. *supra*, p. 352, sub صبّاط.

فرز *fĕrz* : 1° «différence» : *qqā-lfĕrz* «Il a fait la différence»; 2° pl. *frūz* فروز «levée de terre qui sépare les bassins des salines»; cf. *Arch. Mar.*, V, p. 278; 3° pl. *id.* «couture qui réunit dans la babouche le quartier d'arrière à l'empeigne» (en Algérie *udĕn*, *uḏĕn* = اذن); 4° «lisière de drap»; dans ce sens le mot est connu (peu employé) à Tlemcen (à Constantine et à Alger on dit *fĕšša*, pl. *fšĕš*, sur lequel cf. Simonet, *Glosario*, p. 199, 200). Dans ce sens, le mot *fĕrz* semble bien identique avec le šelḥa *lferuzan* «franges» (Stumme, *Taz.*, p. 198) que Schuchardt propose de rapporter au vieil espagnol *freso* (*W.Z.K.M.*, XXII, p. 357, note 1). Mais le classique $\sqrt{\text{فرز}}$ dans sa double origine doit être pris en considération (فرز sémitique et فرز dénominatif de فَرْوَز = persan پروز; remarquer surtout le classique مفْروز ثوب ou ثوب مفرّوز; cf. *Tāǧ*, IV, p. 66 *in fine*; Kremer, *Beiträge z. ar. Lexic.*, II, p. 28). Il faut rapprocher aussi *ferz* «raie sur le canon du fusil», ap. Socin, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 298.

فرش *fārṛṓš* : 1° «étendre un tapis à terre» se construit de deux façons : *fārṛṓš-'lbīṭ ḅṭṭāḷ'š* et *fārṛṓš-ṭṭāḷḕš f'lbīṭ* «Il a étendu les tapis sur le sol de la chambre»; de même à Tlemcen; 2° «paver un sol de carreaux de tuiles, de briques; l'enduire d'une couche de mortier»; connu dans ce sens à Alger, Constantine, Tunis (*ferreš* avec *r* non emphatique); à Tlemcen on emploie *dfor* ضفر.

fārša, pl. *fāršāṭ* فرشة «couche de briques; lit de mortier».

فرشك *frišk* «fraîcheur», comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 365, sub *fresco;* connu aussi dans les villes d'Algérie; espagnol *fresco.*

فراصطيرو *foṛāṣṭēṛo;* ce nom de «étranger» (espagnol *forastero*) est donné au Maroc aux Juifs indigènes de langue arabe, par les Juifs d'origine et de langue espagnoles (*Arch. Mar.*, II, p. 240; VI, p. 144).

فرطص *fṓṛṭāṣ*, pl. *fṛāṭ̈ṣ* فرطاص «teigneux» (plus teigneux que le *qrá'*; cf. *infra*, p. 424). C'est un des mots caractéristiques du Maghreb, connu dans toute l'Algérie et aussi à Tunis et à Tripoli (cf. Stumme, *T.G.*, p. 175; *M.G.T.*, p. 255, § 99); aussi en maltais *fortās* «chauve» (cf. Falzon, p. 68); cf. sur ce mot *Observations sur Beaussier*, p. 462.

فرطط *fārṭaṭ* «agiter convulsivement les ailes ou les pattes (animal égorgé)»; à Tlemcen «remuer sans cesse (enfant turbulent)»; probablement dénominatif de فرطيطو, فرطّطو «papillon», mot d'origine berbère dont des équivalents variés se retrouvent dans tout le Maghreb, à Malte et au Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 322; Reynier, p. 146); mais à Tanger, le nom du papillon est *f'ṛtīṭo* (avec *r* et *t* non emphatiques; peut-être par influence de *ī;* comp. *supra, sūto*, p. 328).

فركح *frākăḥ* فراكح «pieds sales, ou difformes, ou démesurément grands». Je n'ai jamais entendu le mot qu'avec cette forme de pluriel. Il ne m'est connu en Algérie qu'à Nedroma; mais à Tlemcen on a avec le même sens *krāfaḥ*, avec un singulier *kĕrfū͡aḥ*, employé dans l'expression *ḍṛob elkĕrfū͡aḥ* «marcher vite et beaucoup».

فرن *fārṛān*, pl. *fṛāṛĕn* فرّان, فرارن «four banal à cuire le pain»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 410, sub *horno;* Fischer, *Mar. Sprichwörter*, p. 30, note 2; aussi employé à Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 7); et à el-Qṣar (cf. *Arch. Mar.*, II, p. 110). En Algérie, le mot n'est employé qu'à Tlemcen et à Nedroma. Dans l'Est de l'Oranie, à Alger, à Cherchel, à Constantine on n'emploie que *kūša* comme à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 52; *Observations sur Beaussier*, p. 480) qui à Tanger, comme à Tlemcen et Nedroma, est spécialement «four à chaux, four à poterie» (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 160, 161, sub *calera;* à Tripoli, *kūša* est «fournaise»; cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 251, l. 2) et aussi «charbonnière» (chez les ruraux du Tell oranais et algérois *fṛ̈na*). A Tetouan *fārṛān* est aussi bien «four à poterie» que «four à pain», et *kūša* est «fournée de poterie» (Joly, *Arch. Mar.*,

VIII, p. 269, 270). — Le mot فرّان est passé dans la langue écrite des auteurs marocains modernes avec la signification de four (cf. *Saluat el-'anfās*, II, 59, l. 10 et 11 qui emploie pêle-mêle فرّان avec la signification de «four», avec celle de «patron de four» et le pluriel افران du فُرن de la vieille langue). — Dans le Sud marocain, c'est le curieux équivalent *ḥabbāz* qui est employé dans le sens de «four»; cf. *Houwāra*, p. 17, v. — «Patron de four» est à Tanger *m'allĕm d'lf'ṛṛān* et non *frārni* comme à Rabât (cf. Fischer, *loc. cit.*). — *ṭăfărṛănṭ* تافرّانت «métier de patron de four» est une formation berbère qui ne prend jamais l'article.

فرناچي *fŭrnāči* «chaufferie du bain maure»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 131, sub *baño*. Le mot reporte à l'andalou فرناج ou mieux au vieux castillan *fornax* (cf. Simonet, *Glosario*, p. 228); mais la terminaison *i* fait quelque difficulté. Peut-être y a-t-il eu combinaison avec l'ethnique turc *ği* (*či*) qui, quoique beaucoup moins fréquent en marocain qu'en algérien et en tunisien, apparaît cependant sporadiquement à Tanger (*ṭăḅži* «artilleur»; *qâḥwāži* «cafetier»); puis le «nom de métier» serait devenu «nom de local» comme cela s'est passé peut-être pour فرّان (cf. le mot précédent). De fait, à el-Qṣar, on a *furnāži* «chauffeur de bain maure» (cf. *Arch. Mar.*, II, p. 110); mais, à Tanger, on emploie dans ce sens *ṭĕjăḥ*. — A Tlemcen, on a *fernăq* «chaufferie» et *fernăqği* ou *čaḥčāḥ* «chauffeur»; à Alger *furnăq* et *furnăqği*; à Constantine *fernăq* et *frānqe*; à Tunis *furnăq*, *frānqe* ou *furnăqži* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 175); à Nedroma, on a *fernāk* «chaufferie», mais *kouwāš* «chauffeur».

فزق *fzĕg* «être mouillé»; *fzāg* «humidité d'une chose mouillée»; à la II^e^ forme, *fĕzzĕg* «mouiller»; *mfĕzzĕg* «mouillé»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 332, sub *mojar*. Le mot, complètement inconnu dans ce sens en Algérie (*fezzeg* est «érailler une étoffe» à Tlemcen et à Alger), est sûrement d'origine berbère; il faut le rapporter au *ebzeg* «être mouillé» qui apparaît un peu partout dans les parlers berbères (Boulifa, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 345; Destaing, I, *Beni Snous*, p. 169, *ĕbzi*^{h}; Biarnay, *Ouargla*, p. 310, *bzeg*; Motylinski, *R'edamès*, p. 134, *ibzeğ*, *ibzeg*; Basset, *Loqmân berbère*, p. 229).

فسخ *fsăḥ* «délier, détacher, disjoindre»; passif *t'f.săḥ*. Le mot se retrouve avec ce sens chez les ruraux du Tell constantinois, tandis qu'à Alger

il ne s'emploie qu'au sens figuré : «rompre une association, un marché, un mariage» et aussi : «briser un enchantement» (à l'aide du *fāsūḥ* ou *fsūḥ;* cf. Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, 122). A Tlemcen *fsoḥ* est «dégager une chose d'une autre qui la recouvre» et aussi «passer (en parlant d'une couleur)»; ce dernier sens, inconnu à Tanger, se rencontre dans beaucoup de parlers algériens et dans le Nord tunisien, comme dans divers dialectes orientaux (cf. Spiro, *Voc.*, p. 455; Stace, *Voc.*, p. 61, sub *faded*). A Alger juif, *fsoḥ* est le mot habituel pour «effacer».

فشفش *fšəfšəš* «pétiller» (en parlant d'un liquide chargé d'acide carbonique); j'ai rapporté à cette racine quadrilitère (*supra*, p. 22, l. 7) l'expression *nəḍ fəh fəšfəš* (toujours sans l'article) «Il a été pris d'une activité fébrile»; mais il est très possible qu'il faille lui assigner une tout autre origine; peut-être est-ce فاش فاش «Dans quoi donc? Dans quoi donc?» interrogation réciproque de gens surpris, se hâtant en désordre de rassembler leur bagage et de l'empaqueter; dans tous les cas, le mot n'a vraisemblablement rien à voir avec l'énigmatique *fišfa* de Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 299.

فصل *fṣəla* فصالة : 1° «coupe d'un habit»; ainsi dans toute l'Algérie; 2° «manière d'être; type» : *fṣəla ɣāḥda* «du même acabit». — *fḥāl-ʾfṣāla* ou *fḥāl-ddəq-dʾlfṣāla* «comme...; sur le même modèle que...» (cf. *supra* p. 272 et p. 299, *ḥāl*, *dəqq*). Ces expressions pléonastiques sont inconnues en Algérie.

فضى *fḍā*, fut. *ʾifḍā*, «être tirée au clair, recevoir une solution définitive» (en parlant d'une affaire); *fāḍe*, pl. *fāḍʾiīn* (*fāḍʾiēn*), «de loisir». — A la II^e^ forme, *f.ˇḍḍā* construit avec *mən* «en avoir fini avec»; construit avec *b* «avoir fini de se servir d'une chose» (*f.ˇḍḍéti bˇlḥúdmi diáli* «As-tu fini de te servir de mon couteau?»); construit avec un complément direct, «finir quelque chose». Ces sens de *f.ˇḍḍā* se retrouvent à Fez où le verbe se construit avec la préposition *b* (cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 9, l. 8; p. 15, l. 6), et sont aussi courants à Tlemcen où *fəḍḍā* (ou *fḍā* dans le même sens) se construit comme à Tanger, et avec les mêmes distinctions; ne m'est pas connu dans les départements d'Alger et de Constantine et Beaussier ne l'enregistre pas.

فطر *fṭēṛa*, pl. *fṭāīəṛ*, فطيرة فطائر «espèce de gâteau sans levain, sorte de fouasse». En Algérie, le mot désigne, à Alger, «les pains azymes» des

Juifs et une «tourte feuilletée»; à Tunis «les pains azymes» et aussi, comme à Constantine, «un beignet de pâte plus grand que le *sfĕnž*». — En Orient فطيرة est aussi le nom de diverses pâtisseries; cf. Dozy, II, 268; Landberg, *Prov. et Dictons*, p. 125; Bauer, *Das paläst. Arab.*, p. 254; aussi pour Malte, Falzon, p. 82.

فقّاص *fă̆qqō̤ṣâ*, pl. *fqāqō̤ṣ*, «sorte de brioche ronde»; Lerchundi, *Voc.*, p. 145, sub *bollo*, en donne la composition, mais écrit فقّاصة qui est, je crois, une forme inusitée à Tanger; le mot est inconnu en Algérie dans ce sens.

فقي *fqē*, pl. *fŭqi̤ān*: 1° «lettré» (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 4, note 3); 2° «maître d'école coranique (ainsi en Égypte, ap. Lane, *Modern Egyptians*, I, 74); dans ce sens, *fqēh* est usité, en Algérie, à Nedroma; mais dans le reste de l'Oranie on dit surtout *ṭă̆lō̤b* ou chez les ruraux *dɛ̤rrār* (cf. sur ce mot: *Observations sur Beaussier*, p. 433, 434; il doit être usité dans certaines régions du Maroc, car les auteurs marocains modernes l'emploient; cf. *Dauḥat en-Nāšir*, p. 99, l. 15). A Alger-ville, on dit aussi *dɛ̤rrār*; dans les départements d'Alger et de Constantine, *ṭă̆lō̤b* ou, surtout, *šē̤ḥ*; à Bône, on retrouve *meddeb* (مؤدّب) connu en Tunisie (cf. Stumme, *T.G.*, p. 180). Au Sénégal, le seul mot employé semble être *mrāboṭ* (cf. Basset, *Mission*, I, p. 366; Reynier, p. 151). — *fqē* est bien entendu le classique فقيه (cf. Kampffmeyer, *Untersuchung. über den Ton*, I, p. 51) pour lequel la perte du *h* final est fréquente dans les dialectes arabes, égyptien, tripolitain (*fgī*, cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 309) et déjà andalou (Ibn Guzmān, p. 37^b, l. 11; 79^b, l. 7; 51^b, l. 11 a à la fois فقيه et فقى). La forme *fqē* avec son pluriel analogique *fuqi̤ān* et son féminin analogique *fqē̤ia* «maîtresse d'école pour les fillettes» est inconnue en Algérie.

فأل *fă̆l* «augure bon ou mauvais» et «influence favorable ou défavorable sur la destinée» (sur la confusion de ces deux concepts et leur expression par un même mot, cf. Doutté, *Magie et religion*, chap. VII). La prononciation du représentant dialectal de classique فأل oscille à Tanger entre *fă̆l*, *fă̆l*^{i} et *fall*; comp. en andalou فالّ, ap. *Vocab.*, p. 263, sub *augurium*; *fill* ap. Pedro de Alcala, p. 94, l. 35; en maltais *fell* ap. Falzon, p. 70. Toutefois, le mot construit avec les affixes personnels, n'apparaît que sous la forme *fă̆l*, notamment dans un certain nombre de dictons: *fă̆lĕk fă-arqṳ̄bĕk* «Que ton mauvais augure soit pour

tes talons»; *fālo mĕflûl uqá›o m"ḥlûl* «Que son augure soit brisé et son derrière ouvert», etc. — Le redoublement dialectal de la consonne finale apparaît dans les formations verbales dénominatives : *fĕllĕl* فلّل à la II^e^ forme construit avec *ʿ"lā* «donner un augure (bon ou mauvais) à quelqu'un» et «influencer (favorablement ou défavorablement) par actes ou surtout par paroles la destinée de quelqu'un» (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 118, sub *augurar*). — *ˇssfāl* (*stfāl*) à la X^e^ forme, construit avec *mĕn* «considérer comme de bon augure» ou «rechercher comme d'influence favorable» des propos ou des actes d'autrui; 3^e^ pers. fém. sing. *ˇssfāllĕṭ*, 1^re^ pers. sing. *ˇssfāllīṭ*, etc. La gémination de la dernière radicale, que la flexion fait apparaître dans ces formes, n'est pas, du reste, particulière au représentant dialectal de استفعل; elle peut affecter en tangérois d'autres X^es^ formes de verbes concaves (ainsi *ˇssqāṭṭeṭ* = استقاتت; *ˇssfāddīṭ* = استفدت). — La II^e^ forme *fellel* qui existait en andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 80, l. 4) se retrouve en Algérie, à Tlemcen, avec le même sens qu'à Tanger; le tlemcenien connaît en outre *fouuol* qui signifie : 1° construit avec *l*, «porter chance à quelqu'un»; 2° construit avec *ʿ"lā*, «prendre bon augure de, s'assurer l'influence favorable de»; synonyme *ssfāl* (*stfāl*, X^e^ forme) construit avec *ʿ"lā*. Dans la plupart des parlers algériens, on a *fouuol* (construit avec *l* ou avec *ʿ"lā*) «donner un augure à» et «porter chance ou malchance à»; et *stfāl* (construit avec *mĕn* ou avec *ʿ"lā*) «considérer comme de bon augure» et «rechercher comme d'influence favorable»; dans le Sud algérois, on trouve *stefuol* au lieu de *stfāl;* comp. pour le passage de $\sqrt{\text{فأل}}$ à $\sqrt{\text{فول}}$ aux formes dérivées du verbe, dans les dialectes orientaux, Spiro, *Voc.*, p. 468; Cuche, *Dict.*, p. 469, 470; Reinhardt, S. 441; Landberg, *Ḥaḍr.*, p, 679, 680. — Dans le Nord-Est constantinois, on retrouve pour X^e^ forme *stfāil* comme en tunisien (cf. Stumme, *T.B.L.*, p. 147, 148),

فلس *fĕls* (grec φόλλις; cf. Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, p. 192) «un sixième de *mōzūna* (centime)»; cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 695; le diminutif *fluies* est le nom du douzième de la *mōzūna; žu-l"flūs* (*žu-d"lflūs* = زوج ذالفلوس) «deux *fĕls*» est le tiers de la *mōzūna*. — Le pluriel *flūs* est comme à Tunis et à Tripoli le mot habituel pour «monnaie»; il a au reste gardé dans la langue la valeur syntaxique d'un pluriel et n'est pas devenu pour la conscience populaire un singulier comme en Égypte (cf. Spitta, *Gram.*, p. 311, note 1).

drāham, habituel en Algérie (aussi dans les textes; cf. *Bustān*. p. 25, l. 11; p. 81, l. 15; comp. pour La Mecque Snouck Hurgronje, *Mekkan. Sprichwörter*, p. 102; pour l'Omân, Reinhardt, p. 100, l. 11; p. 105 *in fine*), est peu usité à Tanger dans ce sens.

flēṣ «faire faillite, être ruiné»; participe actif *fālēṣ* «qui a fait faillite»; la II^e^ forme *fellēṣ* signifie non pas «ruiner» mais «frapper d'une malédiction qui cause l'ignominie»; de même à Tlemcen (cf. *J.A.*, juillet 1904, p. 53, l. 7; p. 54, l. 5); *mfellēṣ* «misérable descendu au dernier degré de l'ignominie»; *ṭ.f.līsa*, pl. *ṭfālēṣ* تفليسة «état de dégradation résultant de la malédiction de Dieu, des Saints ou des parents»; *fellēṣ* dans la langue familière de Tanger signifie aussi «farfouiller».

fellūs, pl. *flālēṣ* فلّوس, فلالس; féminin *fellūsa*, pl. *fellūsāṭ*. Ce mot identifié depuis longtemps comme latin *pullus* (cf. Dozy, II, p. 278; Simonet, *Glosario*, p. 234) était andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 352, l. 14, 16, sub *pollo, polla; Vocabulista*, p. 156; Ibn Guzmān, 42^b^, l. 9, et 44^b^, l. 22, قلالس pour فلالس non compris du copiste); c'est aujourd'hui un des mots caractéristiques du Maghreb (Stumme, *M.G.T.*, § 87; *T.G.*, § 66; Fischer, *Zum Wortton*, p. 282; aussi dans toute l'Algérie; aussi berbère; cf. *W.Z.K.M.*, 1908, p. 379).

فلك *fālāk* = فَلَك avec deux voyelles longues dans *ʿelm-ʾlfālāk* «l'astronomie»; le mot est visiblement un emprunt à la langue littéraire; la forme populaire est *fēlk* «sphère céleste» qui apparaît dans le proverbe rapporté ap. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 25 *in fine* (à Rabât *fulk*); de même, dans le Sud algérois, une forme *felʾk* apparaît dans le nom même de l'astronomie *ʿlem ʿlfelʾk* (cf. sur ce passage dialectal de فعل à فَعَل *Ulād Brāhīm*, p. 63, note 1).

فم *fum*^m^ «bouche» avec les affixes personnels *fummi*, *fummo*, etc., a, à Tanger, le diminutif *fuēiēm* et le pluriel *fuām* (*fʷām*). A Rabât, le mot fait comme à Tlemcen un pluriel *fʷmām* (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 25).

فن *fenn* n'est usité dans le sens de «toupie» que dans le dicton donné *supra*, p. 81, l. 6, 7; ce sont les formes *fnān*, *fnāun* qui sont courantes chez les enfants dans le sens de «bonne toupie légère»; encore que morphologiquement ils semblent des pluriels, ces mots sont employés indistinctement comme singulier (féminin) et comme pluriel; dimi-

IMPRIMERIE NATIONALE.

nutif *fnūuna*, pl. *fnūunăṭ*. Ces mots de vocabulaire spécial, dont je ne vois pas bien l'origine, sont inconnus en Algérie.

فنيجلو *fnižlo*, nom de la «traînasse» (herbe des saints Innocents); inconnu en Algérie.

فنطج *fânṭăžīa* فنطاجية «grands airs, embarras», espagnol *fantasia;* en Algérie toujours *fânṭăzīa* (italiens *fantasia*) comme en turc et dans les dialectes arabes orientaux (cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire turc*, II, 399).

فنطز *fânṭēz* فنطيز «au nez épaté»; aussi *mfânṭoz*, épithète qu'on applique aux nègres; inconnu en Algérie; comp. classique فطس et فنطس; il est remarquable que √فطس a dans la langue ancienne une variante √فطز; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 462, 463.

فوح *fāḥ*, fut. *ifūḥ*, «répandre une bonne odeur» est peu usité à Tanger dans la langue courante (on emploie surtout *nḗssĕm*); le mot par contre est fréquent dans la poésie vulgaire. — La deuxième forme *fūuăḥ* «répandre une odeur quelconque (plutôt mauvaise)» n'est pas non plus usuelle; dans la chansonnette donnée plus haut, p. 115, l. 6, le sens tlemcenien, mais non tangérois, de *fūuăḥ*, «dégager de la vapeur» en parlant des aliments qui cuisent, semblerait bien convenir.

fḗha, pl. *fuāiăḥ* ou *fḗḥăṭ* فواح فيحة «odeur bonne ou mauvaise»; le mot était aussi andalou; de là à Tanger l'expression *ʿlfḗha dʿlfḗha* «l'odeur de l'odeur» dans le sens de «les parents même les plus éloignés» (l'odeur de la parenté la plus légère); on dit dans le même sens chez les ruraux d'Oranie *šiḥátĕk urīḥátĕk* «toute ta famille jusqu'à tes arrière-cousins». Le mot *fḗha* ne se retrouve en Algérie, à ma connaissance, qu'à Nedroma où il s'emploie surtout dans le sens de «rien du tout» (dans une phrase négative) : *mā-ʿṭāni fḗha* «Il ne m'a rien donné du tout»; aussi *ma ṣṓbnălu lā-žérra lā-fḗha* «Il a complètement disparu» (nous n'avons trouvé de lui ni trace, ni odeur). Dans le département d'Alger c'est *fṓha* qui est usité, et surtout dans le sens de «odeur forte et désagréable» (opposé à *rīha* qui signifie plutôt «bonne odeur»). — √فوح et √فيح se rencontrent déjà à côté l'un de l'autre dans la langue ancienne.

فور *fṓuār* فور «dégager de la vapeur»; aussi à Tlemcen et à Nedroma. Ce n'est jamais «faire cuire à la vapeur» (le couscouss), comme chez les

ruraux d'Oranie et dans les départements d'Alger et de Constantine. — Dans la pièce n° III, p. 115, où il apparaît dans ce sens, le mot est un emprunt à un autre dialecte; «faire cuire à la vapeur» est à Tanger *baḥḥâr*, cf. *supra*, p. 227.

فويج *fūi̯âḥ* (*fōi̯âḥ*) à côté de *fūi̯âq* «quand» = وقت ڤاى. Dans le parler des Jbâla on a *fiu̯âḥ*, *fiu̯âq*. La chute du *t* final et l'altération du ق de وقت sont fréquentes dans les équivalents de cette locution adverbiale connus des divers dialectes maghribins (Tlemcen *ʃaiu̯oq*, *ʃau̯oq*; Alger *ʃeiu̯oq*, *u̯eiu̯oq*; Alger-juif *alu̯ok*; Sud oranais *u̯ĕiu̯ok*; Fez *fūqāš*; cf. *J.A.*, nov.-déc. 1905, p. 469; Cherchel *dūqāš* provenant de *dĕru̯oq* > *dūq* + *āš*, proprement «quel maintenant», etc.). Quant à la métathèse *īu̯a* (*aiu̯a*) > *ūi̯a*, il est possible qu'elle soit le résultat d'une dissimilation, succédant à une assimilation : ainsi *fiu̯âḥ* > *fūu̯âḥ* > *fūi̯âḥ*. — *fūi̯âḥ* (*fūi̯âq*) qui n'avait primitivement que le sens interrogatif (quand?) est passé couramment dans le dialecte au sens conjonctif (au moment où).

فيق *fāq*, fut. *ifeq*, «s'éveiller»; aussi «se rendre compte d'une chose» : *feqṭ mᵉʿā-ṛâṣᵉ* فقت مع راسى «Je m'en suis rendu compte»; c'est la IVᵉ forme افاق avec chute du ʾ inital. Elle est de tout point devenue une Iʳᵉ forme dialectale avec un participe actif *fāi̯ăq* «éveillé», une IIᵉ forme *feiăq* «éveiller» (فيّق), un «nom de métier» *feiăq* «réveille-matin»; de même dans ceux des parlers algériens où le mot est usité, à Tunis, en Syrie et en Palestine et déjà en andalou (cf. Beaussier, p. 522; Dozy, II, p. 289-290).

ق

قَبّ *qâbb*, pl. *qbūḥ*, قَبّ قبوب «capuchon», comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 170. Budgett Meakin, donne *qubb* (*An introduction*, p. 75, n° 47) et cette vocalisation, inconnue à Tanger, est celle que j'ai entendue chez les Duī Mnī' du Sud oranais, où le mot est usité (*qobb*, pl. *qbūba*); comp. *Salu̯at el-'anfās*, III, 170, l. 15; 235, l. 9 (قُبّ). Le mot, en dehors du Sud oranais, est inconnu aux parlers algériens; et reproduit dans la biographie du šeiḫ es-Senūsī, par un hagiographe algérien, il a été souvent non compris et altéré par les copistes (cf. *Bustān fī ḏikr 'auliiā' tilimsān*, édit. d'Alger, p. 244, note 1, reproduisant *Nail el-ibtihāǧ*, édit. de Fez, 1317, p. 351, l. 25). Le

mot est vraisemblablement d'origine romane (cf. Simonet, *Glosario*, 94, sub *capel*); il y a difficulté à l'expliquer par قُبع (cf. Dozy, *Supplément*, II, 303; *Noms de vêtements*, p. 347, note 3) avec chute de ع final.

qubb, pl. *qbāḅ*, «seau» en général; diminutif *qbīieḅ* (قُبّ, قباب, قبيّب). Le mot est connu à Tlemcen dans le sens de «baquet» et de «seau en bois du bain maure». Dans le parler de cette ville, outre le diminutif *qbīieb*, il existe un diminutif à terminaison féminine *q°bība* qui désigne «un petit vase en bois cerclé de cuivre dans lequel on apporte à boire». A Alger-musulman (pluriels *qbāb* et *qbāb*), le mot désigne le «seau du bain maure». A Alger-juif, c'est le vase en cuivre dans lequel la femme transporte ses accessoires de bain (ailleurs *ṭâs*, *maḥbĕs*). Le mot ne m'est pas connu dans les autres parlers algériens. Il était déjà andalou et a probablement une origine romane (cf. Dozy, *Supplément*, II, 297; Simonet, *Glosario*, p. 142), — قبّاب «fabricant de seaux et de tonneaux» est attesté pour Fez dans l'inscription de 1639, publiée par Bel, ap. *R.A.*, 1905, p. 232.

قبض Cf. le suivant.

قبط *qbeṭ* «saisir» (قبط pour قبض); le mot est généralement prononcé avec *ṭ* pour ض classique; il n'y a que les lettrés qui restituent parfois ض : *qbeḍ* (comp. Fischer, *Zum Wortton*, p. 278). — A la II^e^ forme, *qâbbeṭ* est employé dans l'expression *qâbbeṭlo-lklâm* «Il lui a lancé des allusions malignes». — La V^e^ forme *tqâbbeṭ* construite avec la préposition *b* signifie «mettre la main sur...; arriver à trouver quelqu'un ou quelque chose»; chez les ruraux d'Oranie *tgobbâṣ* avec la même construction est «s'attacher aux pas de quelqu'un qu'on est parvenu à rencontrer; ne plus le lâcher»; dans le Tell algérois «s'attacher à quelqu'un comme à une planche de salut». Beaussier, p. 523 donne d'autres sens algériens.

قبن *qubbān*, pl. *qbāḅĕn* قُبّان, قبابني «illettré, philistin», comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 607, *hombre sin letras*; p. 430, *indocto*. Le mot est très connu dans la province d'Oran, et paraît entièrement inconnu dans le reste de l'Algérie. Il semble bien ne se rattacher à aucune origine dans la langue ancienne (*contra*, Delphin, *Fez, son université*, p. 12; et une autre étymologie, *Textes*, p. 269). Je ne lui crois non plus aucun rapport avec le persan کوپان «berger» passé dans les dialectes

de Palestine avec la signification de «propre à rien» (cf. Dalman, *Palāst. Dīwān*, p. 32). Le mot, qui appartient à l'origine au langage des étudiants, doit être venu dans les dialectes de l'Oranie, du Maroc, où les ṭolbas de l'Ouest algérien vont souvent faire leurs études. Peut-être le petit détail mentionné dans le texte n° IV de ce recueil (p. 195, 196) permet-il de proposer une étymologie : le *qubbān* serait primitivement, dans l'argot scolaire, l'étudiant peu avancé dans ses études qui ne peut paraître dans l'assemblée des ṭolbas que le capuchon *qâbb* (cf. *supra*, p. 419, 420) rabattu sur le visage, proprement «l'encapuchonné».

قبو *qbŏ* (sans pluriel) «voûte»; cf. Dozy, II, 307; à Tlemcen *qbō* est un «réduit ménagé dans le mur de l'étuve du bain pour ceux qui veulent procéder à l'épilage rituel»; et aussi, comme à Alger et à Constantine, c'est «un petit renfoncement pratiqué dans le mur de fond d'une chambre, en face de la porte d'entrée, et muni d'une banquette»; comp. pour Tunis, Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 223, note 4.

قج *qudğa*, pl. *qžĕž* قُجّة, قجج «chevelure épaisse, tignasse»; synonyme *ruffa*. — Le mot est complètement inconnu en Algérie. — *bū-qudğa* a été le surnom de plusieurs personnages marocains; c'est encore celui du célèbre er-Reisūli. — بوكوجة de *Arch. Mar.*, II, p. 125 est une erreur.

قجر *qžăr*, pl. *qžărăṭ* ou *qžūra* قجار, قجورة «boîte»; diminutif *qžīžăr* قجيجر. D'après Lerchundi, *Voc.*, p. 159, sub *cajón de mesa*, il semble que dans certains parlers marocains le mot a le sens de «tiroir» comme ses représentants algériens et tunisiens : Alger-musulman *qğĕr*, pl. *qğār;* Alger-juif et Tunis *qğorr* (*qžar'*), pl. *qğorrāt;* Tlemcen *qğor*, pl. *q°ğār;* Laghouat *qžĕr*, pl. *qožrāwāt;* Ngaous *ṭğqğīr*, pl. *tqāğer*. Mais à Tanger, il n'a jamais ce sens; «tiroir» est *mžār* (cf. *infra*, p. 463). — Sur une étymologie possible de ce mot spécialement maghribin, cf. *Observations sur Beaussier*, p. 467.

قجم *qžĕm* قجم construit avec *°lā* «se moquer de quelqu'un»; de même à Tunis «plaisanter avec quelqu'un»; à Nedroma, à Tlemcen et Constantine «plaisanter, blaguer, bavarder», tandis qu'à Alger *qğĕm* est le mot habituel pour «parler, causer». Cf. sur ce mot Dozy, II, 309; il faut vraisemblablement lui chercher une origine étrangère, قجم qui apparaît avec le même sens à Mardin (cf. *Z.D.M.G* 1882, p. 264, l. 3;

p. 270, l. 10; p. 273, l. 5) doit, selon toute apparence, être rapproché de تخم maghribin.

قدّ *qọdd^e-mā-mẹ̄il قدّ ما ميل avec les affixes : qọ́dd^e-mā-mẹ̄ilọ «Combien il est grand!»; qọ́dd^e-mā-mẹ̄ila (mẹ̄ilha) «Combien elle est grande!» L'origine de cette expression ne m'est pas claire, et les équivalents algériens ne sont pas faits pour donner la solution de cette petite énigme : Tlemcen qọ́dd mạ̄-ilu bĕlqọ́dd; Laghouat gédd^e-mạ̄lu bĕlgédd; Alger qọ́dd^e mnạ̄in-qọdd; Constantine qọ́dd^e - māšĕn - qọdd et qọdd^e - mā - ṭĕnqọ́dd. قدّ «mesure, taille» de tous les dialectes maghribins paraît être, pour la conscience des sujets parlants, un des éléments composants de ces expressions, et je n'ose guère rappeler le قَدّامُها ميل de Bānat Suʾād (cf. Ibn Hišām, éd. Guidi, p. 128, 129).

qaddīd قدّيد «viande de conserve coupée et salée»; qaddīda «un morceau de qaddīd». Le redoublement de la consonne médiane dans ce mot est largement répandu dans les dialectes maghribins (dans toute l'Algérie; aussi à Tunis, Stumme, T.G., p. 176; et à Fez, Kampffmeyer, Texte aus Fes, p. 9). Je crois que l'influence analogique du redoublement de قدّد (II^e forme), qui, depuis l'époque ancienne jusqu'à nos jours, est le terme consacré pour «préparer la viande de conserve» n'est pas étrangère à ce passage de قَدِيد à قدّيد.

قدح qọddaḥ قدّح «donner un coup violent sur le sommet de la tête»; qạ̄dḥẹ, pl. qạ̄dḥĕịạ̄ṭ قدْحى «coup violent sur la tête». Très généralement, on entend qạ̄dṭḥẹ ou qạ̄ṭḥẹ avec assimilation de sourdité de dḥ > ṭḥ. Lerchundi, Voc., p. 606, sub pescozada, écrit قطحيّة et قطاح. — √قدح est connu dans ce sens à Tlemcen qọddaḥ, à Nedroma qọddaḥ et qọddūḥẹ, et aussi dans la province de Constantine qdaḥ. Les ruraux d'Oranie et de la province d'Alger ne l'emploient pas. A Alger on dit dans ce sens čĕppọḥ et čĕppạ̄iḥa dont le représentant tangérois čĕbbāḥa a un autre sens : «coup qu'on se frappe sur la joue gonflée en signe de dérision» (de même à Alger-juif čĕppūḥa, Tunis šubbīḥa, andalou čuppāḥa, cf. Dozy, I, 168; Simonet, Glosario, p. 168, 169). A Tunis on emploie dans le sens de «coup sur la tête» ṣṭăka (Stumme, T.G., p. 171).

قدر qọ̆dra, pl. qdūr قدرة, قدور «marmite»; de même avec q initial dans les dialectes citadins d'Algérie, avec g dans les parlers ruraux et bédouins. Le classique قِدْر, féminin dans la langue ancienne,

a fréquemment pris dans les dialectes modernes le signe morphologique du féminin (ainsi en Égypte, Syrie, Palestine; cf. Nöldeke, *Beiträge zur Semit. Sprachwiss.*, p. 70, note 9). Dans le Maghreb, قدر sans ة final apparaît encore à Tripoli (cf. Stumme, *M.T.G.*, § 72, 2) et au Souf avec le sens de «grand chaudron»; et il est intéressant que dans ce dernier dialecte *ged'r* soit masculin, et se distingue de *gedṛa* féminin, qui signifie «marmite»; un processus analogue se retrouve dans l'Iraq où l'on a aujourd'hui قدر (*ğidir*) «grand chaudron» (masc.) et قدريّة (*ğidrīiẹ*) «petite marmite» (cf. Weissbach, *I. A.*, p. 128. l. 1, 10; Meissner, *Neuar. Gesch.*, p. 138).

قرشل *qărṣāla*, pl. *qărṣālāṭ* قرشالة «tribade»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 745, *sodomita;* vraisemblablement de *qărṣāl* «peigne à carder», *qărṣẹl* «carder» (cf. Lerchundi, p. 172, *carda; Arch. Mar.*, II, n° 2, p. 98-99; Simonet, *Glos.*, p. 101); on comparera en Oranie *qărdāṣa* avec ce sens, de *qârdāṣ* (cf. Beaussier, I, 536), et à Ouargla حلّاج «pédéraste» (cf. Biarnay, *Ouargla*, p. 355). A Alger on dit *ḥăkkāka*; et Léon l'Africain et Hœst donnent pour Fez le حكّاكة de la langue ancienne (*Description de l'Afrique*, éd. Schefer, II, p. 137; *Nachrichten von Marókos*, p. 176). Les Telliens d'Alger emploient une autre expression (cf. Beaussier, p. 311, sub مسمّن).

qărṣūla, pl. *qrāṣẹl* قرشولة, قراشل «sorte de gâteau en couronne». Le mot existe aussi à Fez, et désigne une espèce de biscuit différente des *qărṣūla* tangéroises (cf. Kampffmeyer, *Texte aus Fes*, p. 7). Lerchundi (*Voc.*, p. 706, sub *rosca*) écrit كرشلة et كرشولة, et Dozy enregistre à côté de كرشلة (d'après Lerchundi) le pluriel قراجل (sub بشماط, I, p. 90). Ces formes sont toutes inconnues à Tanger. — Le mot n'existe, à ma connaissance, dans aucun parler algérien. Il est peut-être à rapprocher de *qrẹṣbīl* «galettes de pain azyme» dans le parler juif de Constantine.

قرص *qâṛṣ*, pl. *qrōṣ* ou *qrōṣa*. قرص, قروص «détente de fusil»; de même en Algérie (à Nedroma *qarṛâṣ* قرّاص); cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 290, sub *disparador*. Il est possible que l'énigmatique *carç* de Pedro de Alcala, sub *dexo, lexo de ballesta* (comp. Dozy, I, xxi) soit à expliquer par «détente d'arbalète». Il est vraisemblable aussi que le *ɣars* «gâchette» du Sénégal (Reynier, p. 115) est une altération de قرص.

qoṛṣa قرصة, connu des dialectes bédouins d'Algérie avec son vieux sens de «galette de pain» sous la forme *guṛṣa*, n'est employé à Tanger

que dans l'expression *qoṛṣa d'ḷḥlāẓa* «un gâteau»; par contre le diminutif *qṛēṣa* (à Tlemcen *g°ṛēṣa* avec *g*, ce qui dénote un emprunt bédouin) y est connu avec le sens de «petit pain». — D'autre part le verbe قرّص *qâṛṛoṣ* est très courant à Tanger dans le sens de «façonner et aplatir la galette de pain» ou «aplatir un objet comme une galette de pain»; comp. pour Fez, Kampffmeyer, *Texte*, p. 7, l. 5 et 6; pour l'Algérie, Beaussier, p. 537; aussi en Égypte et en Syrie (cf. Cuche, *Voc.*, p. 524; Spitta, *Gram.*, p. 210 *in medio*).

قرطاص *qâṛṭāṣa* ou *qoṛṭāṣa*, collectif *qâṛṭāṣ* ou *qoṛṭāṣ*, pl. *qṛāṭōṣ* (قرطاصة قراطص) «cartouche». — En Oranie et chez les bédouins et ruraux du département d'Alger *qoṛṭāṣ* est «cartouche» (pas collectif); à Alger «cartouche» est *fšāk* (turc فشك) et *qoṛṭāṣ* est «paquet roulé» et «cornet», sens connu aussi de la plupart des parlers algériens, du tunisien (Stumme, *T.G.*, § 78) et du maltais (cf. Falzon, p. 338); à Laghouat on distingue *qâṛṭāṣ* «paquet» de *qoṛṭāṣ* «cartouche». Cf. sur قرطاس Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, p. 245.

qâṛṭōṣa : 1° collectif *qâṛṭōṣ*, pl. *qṛāṭōṣ* (قرطوصة), synonyme de *qoṛṭāṣa* «cartouche», mais moins fréquent que lui et considéré dans la ville de Tanger comme un mot du Fahṣ; *qâṛṭōṣ* se retrouve avec ce sens dans certains parlers algériens (cf. Beaussier, p. 538); 2° *qâṛṭōṣ* (nom d'unité, pas collectif), pl. *qṛāṭōṣ*, «paquet»; on n'emploie jamais *qoṛṭāṣ* dans ce sens.

قرع *qṛaʿ*, fém. *qaṛʿa*, pl. *qōṛaʿ*, «teigneux» représente les classiques أقرع, قرعاء, قُرّع. En Algérie je ne connais le mot, même dans les dialectes citadins, qu'avec ق > *g*, tandis qu'au contraire même dans les dialectes ruraux du Maroc le mot semble avoir *q* = ق (*Houwāra*, p. 42, *passim*). — *qaṛʿa* «teigne» قرعة; de même à Tlemcen, Nedroma et Alger *gōṛʿa*, tandis que dans les dialectes bédouins et ruraux *gṛâʿ* = قَرَع. — *qaṛṛōṛ* قرّوري «bête sans cornes»; comp. algérien فرطاس ap. *Observations sur Beaussier*, p. 462 et le classique أجلح.

qaṛʿa, pl. *qaṛʿāṭ*, collectif *qṛaʿ* (قرع, قرعة), «courge»; *qaṛʿa d'ẓslāẓi* (قرعة ذالسلاوى) «courge longue et de couleur vert pâle» (cf. *Arch. Mar.*, VIII, p. 30; et *supra*, p. 159, note 3). Le mot est inconnu à Tanger avec le sens de «bouteille» qu'il a dans la plupart des parlers algériens (chez les bédouins et ruraux *qaṛʿa* «bouteille» est souvent distingué de *gōṛʿa* «courge»). En Algérie, exceptionnellement on a pour «bouteille» *debbūza* au Souf comme à Tunis, *bṭṭâ* à Nedroma

(ailleurs en Algérie «cruchon»; cf. Beaussier, p. 38; Simonet, *Glos.*, p. 56; *albṓṭṭå* ap. Stumme, *Taz.*, p. 163), *sğāğa* ou *zğāğa* زجاجة dans certains parlers du Tell algérois; à Tanger «bouteille» est toujours *ṛḍōma* (cf. Simonet, *Glos.*, p. 23); mais *qaṛ'a* apparait avec le sens de «bouteille» dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 52, l. 3). Cf. قرع.

قرفد *qarfāda*, قرفادة «grosse nuque découverte»; inconnu en Algérie; vraisemblablement développement quadrilitère de √قفد qui n'est pas représenté à Tanger, à ma connaissance, mais a donné dans les dialectes sahariens d'Algérie l'intéressant *gufḍa* «derrière de la tête du chameau»; aussi قفدة «nuque» dans le Nord tunisien ap. *Dalīl* n° ٩, p. ٨٨.

قرق *qṛåq*: 1ª «vouloir couver en parlant d'une poule»; *qṛqoṭ* «Elle a voulu couver»; de même dans les dialectes citadins d'Algérie; chez les ruraux *gṛgoṭ*. Dans le Maghreb oriental et à Constantine, l'équivalent de ce mot a deux *k* comme dans divers dialectes orientaux (cf. Stumme, *T.G.*, p. 178; Socin, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 306 et les références); 2ª construit avec la *ʿlā*, «prendre quelqu'un à la gorge pour l'étrangler»; le mot m'est inconnu avec ce sens en Algérie. — A la II° forme, *qåṛṛṛoq* construit avec *ʿlā* signifie «monter une scie à»; et à la VI° forme, *ṭqåṛṛoq* «se monter réciproquement des scies», ou, construit avec *ʿlā*, «se mettre à plusieurs pour monter une scie à quelqu'un»; ce mot appartient essentiellement au langage spécial des ṭolbas; le nom d'action est *ṭqåṛṛęq*, sur un paradigme تفاعيل des maṣdars de la VI° forme, dû à l'influence analogique du maṣdar تفعيل de la II° forme. — Les sens des II° et VI° formes me sont inconnus en Algérie; on comparera au sens de قرّق en égyptien «plaisanter à mots couverts» (cf. Spiro, *Voc.*, p. 484); en maltais *qarraq* «tromper quelqu'un; lui jouer un tour» construit avec *b* (cf. Stumme, *Malt. Studien*, p. 12, l. 32; Falzon, p. 337).

قرن *qåṛn*, pl. *qṛūn*, «corne»; *ʿlqåṛn uṣṣ'ffāṛa* «un débordement d'injures» mot à mot «la corne et le sifflet»; *qåṛn* a probablement eu à l'origine dans cette expression le sens andalou de «corne d'appel, trompe» (cf. Pedro de Alcala, p. 118, l. 30, sub *bozina*); cette expression est inconnue en Algérie. D'autre part, à Tanger, قرن, avec *g* initial pour ق *gåṛn*, signifie «mèche de cheveux que les Rifains se laissent pousser sur le

côté droit de la tête»; avec cette prononciation le mot est assurément un emprunt aux parlers marocains ruraux, l'usage du *gâṛn* n'étant pas répandu du reste parmi les Tangérois citadins; comp. Doutté, *Merrâkech*, p. 350.

qṛên قرين «compagnon, pair», surtout «individu du même âge»; le mot, dans ce sens, à Tanger, apparaît généralement avec les affixes personnels, *qṛêni*, *qṛênek*, etc. Le pluriel est *qṛân* (قران ou peut-être اقران, pl. du singulier قرن, qui n'a pas de représentant dans le dialecte) qui est employé aussi surtout avec les affixes personnels : *qṛâni*, *qṛânĕk*, etc. «ceux, celles de mon (ton) âge; mes (tes) pairs»; de même à Alger. A Tlemcen ce pluriel n'apparaît à ma connaissance que dans d'expression *ia-ʿôṛṛŏṭ q°ṛânek* «Ô honte de tes semblables» (comp. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 47, l. 8); c'est un autre pluriel *qṛâin* (peut-être pluriel de قرينة qui apparaît anciennement employé comme masculin, cf. Dozy, II, p. 339) qui est employé, à Alger à côté de *qṛân* (cf. notamment le proverbe donné ap. Ben Cheneb, *Proverbes*, I, n° 609), et à Tlemcen à l'exclusion de *qṛân*. — *qṛên* est passé, à Tanger, au rôle d'adverbe signifiant «comme par exemple». Cette évolution du mot a son point de départ dans l'emploi de *qṛên*, ayant gardé sa valeur de nom, à l'état construit avec un autre nom ou avec *mā* : *ʾuîlā-ṣâḥ-šī-ḥâža-mzĕṛṛfa*, *qṛên-šŭkkár* «S'il trouve quelque chose qui traîne, du sucre par exemple...»; *ụqṛên-ma-iṭḥáʾ dīk-šī* «Et toute chose qui est de la même espèce que cela»; puis *qṛên*, détaché de tout complément, a pris une valeur proprement adverbiale; par ex. : *qṛên dâḥa ʿla-ddâḥzo-žúᵗ-dĕnnâs* «Comme par exemple si deux individus se sont disputés». — A Tlemcen et Nedroma, c'est le pluriel *qṛâin* qui, dans le même sens, a subi la même évolution; on le trouve employé aussi bien avec les affixes personnels, ou à l'état construit avec un substantif, qu'isolément avec une valeur nettement adverbiale. Dans le premier cas, il est remarquable que le langage hésite sur le traitement syntaxique de *qṛâin*; ainsi on entendra très bien à côté l'un de l'autre et exactement dans le même sens : *qṛâinụ mā-iᶜʿamlûši hād-ĕššī*, et *qṛâinụ ma-iᶜʿmĕlši hād-ĕššī* «Un homme comme lui ne peut agir ainsi». Dans la première construction *qṛâinụ* est encore senti comme un substantif pluriel (mot à mot «ses semblables») sujet du verbe qui le suit, et le verbe est en conséquence au pluriel; dans la deuxième, *qṛâin* n'est plus senti que comme un adverbe ([quelqu'un] comme lui) et le verbe, ayant pour sujet logique le nom (ou pronom) singulier en relation d'appartenance avec *qṛâin*,

reste au singulier. Cet emploi de *qṛāin* se retrouve chez les auteurs tlemceniens modernes (cf. déjà dans le *Bustān*, قرائن ذلك, p. 37). Je ne l'ai pas constaté personnellement ailleurs en Algérie.

قرنب *qărnāḅi* ou *qurnāḅi* «bavardage futile»; connu à Tlemcen (cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 53, l. 6); aussi dans la Mitidja et probablement ailleurs en Algérie. Il faut vraisemblablement chercher l'origine de ce vocable dans *qâṛn-ènnāḅ* (cf. *infra*, sur ce sens de *nāḅ*, p. 483).

قزّب *qâzzĕḅ* «couper les ailes d'un oiseau»; comp. Lerchundi, *Voc.*, sub *podar*, p. 522; naturellement قصّب avec *ṣ* > *z* par assimilation de sonorité (*ṣb* > *zb*; comp. *zḅoq* < سبق).

قسح Cf. قصح.

قشّ *qṛŏš* désigne à Tanger, parmi les objets mobiliers, spécialement «la vaisselle de poterie»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 54, sub *alfareria*. Le mot est connu dans la plupart des parlers algériens avec le sens de «ensemble des hardes et du menu mobilier»; à Constantine spécialement «effets d'habillement»; dans le Tell algérois, on emploie parfois le mot dans un sens obscène : «parties sexuelles»; à Tlemcen, *qṛŏš bṛḥṭa* «les hardes de Baḥta» désigne ironiquement un «fouillis d'objets en désordre». Le mot est encore employé souvent en Algérie dans le sens de «bagage» qui ne lui est pas couramment attribué à Tanger. Ces sens algériens, inconnus en Égypte et en Syrie, se retrouvent dans les dialectes d'Arabie; cf. Landberg, *Ḥaḍramout*, I, 690; Socin, *Dīwān aus Centralarabien*, III, p. 303; Rhodokanakis, II, p. 48. — D'autre part, *geš̌š*, au Souf, *guš̌š*, à Bou-Saâda, apparaissent dans un sens voisin de قشّ classique, «détritus à balayer», et sont distingués de *qâš̌š* «menu mobilier». — Dans le Nord-Est constantinois et dans le Nord tunisien, on trouve *geš̌š* avec le sens de «paille» que lui connaissent certains parlers orientaux (cf. Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, p. 137); et on le distingue de *qṛŏš* «hardes, menu mobilier».

qš̌āuš قشاوش est un pluriel péjoratif du précédent «vieux objets domestiques, vaisselle ébréchée»; d'où *qš̌āuš̌iṛa* «marché du bric à brac». *qš̌āuš* est connu à Alger dans le même sens (synonyme *grṛ̆bbeṛ̆*); à Tlemcen, le mot désigne «les hardes de la mariée».

قشب *q'š̌š̌āḅ* ou *q'š̌š̌āḅa*, pl. *qš̌āš̌ĕḅ* ou *q'š̌š̌āḅāṭ* (قشّاب, قشابة, قشاشب), est à Tanger la gandoura algérienne «longue blouse de coton ou de

laine fine qu'on porte d'ordinaire par-dessus le gilet et sous le burnous ou la jellâba»; cf. sur la *qâššâba* des Jbâla, *Arch. Mar.*, XVII, p. 121. — Le mot est connu avec le même sens dans le Sud oranais. Mais dans la province de Constantine et d'Alger, *qǫššābīẓa* désigne un vêtement de dessus, assez semblable à la jellâba marocaine, tantôt avec, tantôt sans capuchon. A Tunis, le mot apparaît sous la forme *qâššābiẓa* avec le sens de «blouse»; cf. Stumme, *T.G.*, p. 177.

قشر *qᵛšra*, pl. *qšūr*, «écorce; enveloppe». Le mot désigne l'enveloppe de beaucoup de corps différents; ainsi : l'écorce des arbres; toute peau épaisse ou coque de fruits; la coquille de l'œuf; la croûte du pain; la carapace de la langouste et du crabe (*qâmrǫna* et *koᶜrẹiša;* tandis que l'écaille des poissons est *ḥšeṛ*, nom d'unité *ḥeššra*); toute coquille réellement ou apparemment d'une seule pièce, aussi bien celle du colimaçon (*aylāl*) que de l'oursin (*qdīra;* par contre toute coquille à deux valves est *măḥḥār*, nom d'unité *măḥḥāra*). Il en est de même dans les parlers algériens (ruraux et bédouins *gẹšra*, pl. *gšūr;* à Tlemcen *qǫšra* «écorce, enveloppe» distingué de *gĕšra* «pain de figues sèches ouvertes», emprunt rural); cependant dans divers parlers ruraux et bédouins, l'emploi de قشرة est limité par celui de *žẹlfa*, pl. *žlūf*. — *qᵛšra* signifie encore à Tanger «morceau de liège» et «bouchon de liège»; il a alors un pluriel *qᵛšrāṭ* qui s'emploie dans le comput : *tlāṭá-llqᵛšrāṭ* (ثلاثة القشرات) «trois bouchons»; le pluriel *qšūr* est employé dans le sens de «liège» (terme générique) et syntaxiquement traité aussi bien comme sing. que comme pluriel : *ʿlqšûr γâli* ou *γâliẹn* (غاليين) «Le liège est cher». — Enfin *qᵛšra* est aussi chez les Jbâla le nom du disque de liège avec lequel on joue à un jeu très semblable au *laʿb elǧūra* ou *laʿb eddūḥal* de l'Orient (cf. Almkvist, *Kl. Beiträge*, p. 168).

قشع *qšaʿ* «voir mal, en faisant effort»; le mot a toujours un sens péjoratif comme à Tlemcen et à Nedroma. Il est inconnu à Alger musulman et par contre est très employé à Alger-juif comme à Tlemcen-juif (*kšaʿ* avec ڭ = *k*) dans le sens de «voir, regarder» sans nuance péjorative; cf. *Observations sur Beaussier*, p. 472 et les références; Landberg, *Daθīna*, p. 1197 et les références. Le mot dans le sens de «regarder, apercevoir» est très fréquent dans les textes mésopotamiens de Socin ap. *Z.D.M.G.*, 1882 (Mosoul, *giš°*, p. 13, l. 7, 8, 9, Mardin, *qašaʿ*, p. 254, l. 6 etc.).

qǫššaʿa, pl. *qšūʿ* (قشوع), «objet de vaisselle», comp. Lerchundi,

Voc., p. 54, sub *alfareria*. Il existe un pluriel péjoratif *qṣāyă·ṣ*; et un diminutif *q°šę·a*, pl. *q°šę·ăṭ*; *ʿlq°šę·ād-d·aššāɣa* العشايات دعشارة désigne les petits objets de vaisselle dans lesquels les enfants font et mangent leur dînette le jour de la fête des Sacrifices. — Tous ces mots sont complètement inconnus en Algérie.

قشن *qęišăn* قيشان «malédiction, mauvaise chance» : *âš-mĕn-qęišān-ḍārbo* «Quel malheur l'a atteint»; *ʿlqęišān ulāmār-ʿzzbībi* «le malheur et la perdition». Le mot est complètement inconnu en Algérie. Son origine est obscure; peut-être faut-il songer au classique قاشور, qui est connu sur les hauts plateaux et dans le Sahara algérois : *gāšōr* «homme de mauvais augure» (cf. sur √قشر en Orient, Landberg, *Dalīna* p. 1116, 1117). On peut aussi songer à le rapprocher du palestinien *qašal* qui a à peu près le même sens (cf. Bauer, *Das palästi. Arab.*, p. 204, note 3; p. 288) et se retrouve en Égypte et en Libye avec le sens de «misère» (cf. Dozy, II, p. 351; Spiro, *Voc.*, p. 488; Hartmann, *L.W.*, p. 196, n° 85).

قصّ Cf. مقص.

قعح *qāṣăḥ*, pl. *qăṣḥęn* قاصح «dur» a toujours un *ṣ* au lieu de *s* (قح) à Tanger comme à Tlemcen et à Alger; au contraire chez les ruraux et bédouins d'Algérie *gāsoḥ*.

قصد *qāṣọd* قاصد «directement».

قصر *qṣēṣăr*, fém. *qṣēṣra*, pl. *qṣēṣrĕn* (فصيصر), «tout court»; ce diminutif de *qṣēr* suivant le paradigme فعيعل est employé aussi à Alger (dialecte musulman et dialecte juif) et parfois à Tlemcen (moins que *qṣēɣor*); cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 99-100.

قصم *qṣọm* «partager, diviser» a toujours à Tanger comme à Alger, à Tlemcen et à Tunis, *ṣ* pour classique *s*, قسم (cf. Stumme *T.M.G.*, p. 29, l. 17; p. 81, l. 8, 11); au contraire chez les ruraux et bédouins d'Algérie *gsem* (*ksem*).

qṣọm «cinq minutes», duel *qʿṣmāin* «dix minutes», pl. *qṣăm* : *ḥămṣ-ʿqṣăm* «vingt-cinq minutes»; ce représentant de classique قِسْم est inconnu dans ce sens en Algérie. Lerchundi donne pour «cinq minutes» à côté de قسم, درج (*Voc.*, p. 517). Ce dernier doit appartenir à un autre parler marocain; il se retrouve dans l'Est de l'Algérie et en

Tunisie (Stumme, *T.B.L.*, p. 139; *T.G.*, p. 165), mais n'est pas usité à Tanger.

قضى *qḍă*, fut. *i-eqḍe*: 1° «décider» en parlant de Dieu; *qḍă* «décision divine»; قضاء *b-ᵉsmᵉllăh-ălqḍă* «Au nom de Dieu, quelle destinée!» se dit quand on constate une chose imprévue et désagréable (cf. *Textes*, n° I, p. 7, l. 17). Les témoins d'un tour de force remarquable diront, si l'auteur en est un musulman : *tbărk-ăllă-ʿălĕh* تبارك الله عليه (cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 86); mais si l'auteur en est un infidèle : *b-ᵉsmᵉllăh-ălqḍă*. A Alger on dit dans le même sens : *bĕsmellăh-ălqḍă ŭlkŭffăṛa;* — 2° «pourvoir à un besoin» surtout à un besoin de la vie domestique (comp. Spitta, *Contes*, p. 204). Le maṣdar est alors *qăḍiān* qui apparaît dans tout le Maghreb (à Alger, Tlemcen *qoḍiān;* Constantine *qoḍiān;* Nord constantinois, Tunis *qâḍiān*), et aussi en Orient (cf. Salhani, *Contes*, p. 58, l. 4) : *quḍiān ḥăża* ou simplement *quḍiān* «action de faire le marché pour la maison»; comp. *Arch. Mar.*, I, p. 471 *in princ.;* à Tlemcen «tenue du ménage». — *qḍe umḍe* «Fais bien et complètement» = اقضِ وامضِ (comp. à Tlemcen *mā-i-iqḍe mā-i-ienṭe* «Il est incapable de rien faire» expliqué ap. *Ulâd Brâhîm*, p. 204). — A la III^e^ forme *qăḍă* قاضى construit avec l'accusatif «terminer quelque chose»; construit avec *b* ou *mĕn* «en avoir fini avec une chose». Le mot est courant avec ces sens aussi à Nedroma et dans le dialecte juif de Tlemcen (*kāḍâ*), mais il est inusité dans le reste de l'Algérie. — A la VI^e^ forme *tqăḍă* تقاضى «se terminer» apparaît aussi dans le Sud marocain (Socin, *Marok.*, p. 16, l. 6; 50, l. 1). Lerchundi (*Voc.*, p. 11, sub *acabarse*) donne dans ce sens la V^e^ forme تقضّى qui m'est inconnue à Tanger.

قطع *mqâṭṭaʿ*, pl. *mqâṭṭᵃʿᵉn* مقطّع «en haillons, déguenillé» et de là «vaurien»; *mqâṭṭᵃʿᵉn ṣṛâᵛᵘăl* «aux pantalons en lambeaux» est une expression injurieuse pour désigner les Espagnols pauvres.

قطن *qeiṭăn* قيطان «cordon» est un nom générique sans nom d'unité et sans pluriel : «un cordon» *ṭărf-dᵉlqeiṭân;* «des cordons» *ṭṛâf dᵉlqeiṭân;* cf. Dozy, I, 378; Fleischer, *Kl. Schriften*, II, p. 719; Vollers, ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 306.

qeiṭŭn, pl. *qiāṭŏn* قياطن قيطون «petite tente rectangulaire avec un toit à deux croupes» et spécialement «échoppe de toile de savetier au grand Socco de Tanger»; diminutif *quṭeiṭŏn*, pl. *quṭeiṭnăṭ*. — Le mot قيطون apparaît déjà anciennement dans des textes maghribins avec

le sens de «tente»; cf. Dozy, II, 378. Il désigne en Algérie et en Tunisie toujours une «tente de toile», par opposition à *ḥeïma* ou *beït* «tente en poil tissé». C'est, par exemple en Algérie, le nom de la tente militaire en toile blanche, qui à Tanger n'est jamais *qeïṭūn* mais *ḥzāna* (cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 781, sub *tienda*). D'autre part le mot est aussi connu (rarement employé) à Tanger sous la forme *geïṭūn* (avec *g* = ق) qui décèle un emprunt bédouin, et est la seule connue en Algérie et en Tunisie (dans ces dialectes souvent avec un pluriel *guṯāṭon* [ou *guṯāṭen*]; cf. Stumme, *T.G.*, p. 85 *in fine*).

قعد *qā'ĕda* «habitude, règle établie par l'usage»; le mot qui est visiblement emprunté à la langue littéraire (قاعِدَة) est aujourd'hui très courant à Tanger et dans les villes algériennes. En Algérie, il est, par contre, très peu usité chez les ruraux et bédouins. Il a, à Tanger, à côté des pluriels *qā'ĕdăṭ* et *quā'ad* qu'on peut tenir pour des formations dialectales vraiment populaires, un pluriel *qauā'ĕd*, connu surtout des demi-lettrés, et qui représente قَوَاعِد emprunté à la langue littéraire.

قفخ *qăffū'ḥ*, pl. *qfāfăḥ* قفّوح, قفاخ «lourdaud, propre à rien»; injure que les citadins adressent aux Jbâla; aussi *mqăffăḥ : ṯăḥ'-dĕḥli mqăffăḥ;* le mot ne m'est connu en Algérie qu'à Tlemcen.

قفل *qăfla*, pl. *qfūl* et *qăflăṭ* قافلة, قفول «bande de pèlerins» surtout employé au plur. dans l'expression *ḥ'lqfūl : ʿnsâ ḥ'lqfûl* «des bandes de femmes en pèlerinage»; de même à Alger. — Avec la prononciation ق = *g*, *gāfla*, pl. *guāfĕl* et *gāflăṭ*, le mot signifie à Tanger «caravane» et est un emprunt bédouin.

qăffūla, pl. *qfāfĕl* et *qăffūlăṭ* قفّولة, قفافل «sorte de gâteau en couronne» semblable comme forme à la *qâršūla* (cf. *supra*, p. 423), mais dont la pâte est plus grossière et moins sucrée; m'est inconnu en Algérie.

قفو *qfă*, *ʿeqfi* قفى «tourner en dérision, couvrir de ridicule»; *qăfia*, pl. *quāfi* قافية et *qăfia*, pl. *qofiăṭ* قفية «plaisanterie mordante». Ce sens m'est complètement inconnu en Algérie. Un rapprochement s'impose naturellement avec l'explication proposée par Goldziher du classique قافية (cf. *Abhandlungen z. arab. Philologie*, I, p. 83 et suiv.; *contra*, Landberg, *Dafina*, p. 1276 et suiv.).

قلب *qălăḅa* قلبة «tumulte, désordre»; aussi à Nedroma et à Tlemcen : *âsem hâd-ĕlqălâba* «Qu'est-ce que ce tumulte?» et au pluriel *qălābāṭ kbār* «un tumulte effroyable»; aussi «des embarras». C'est قَلَبَة emprunté à la langue littéraire; ce mot savant a pris dialectalement un sens assez différent de son sens ancien (cf. Buḫārī, *Iǧāra*, n° 16); il est possible que le قلابيا turc (aussi قلابدلق, emprunté par le dialecte arabe de l'Iraq, *galabāliy* ap. Weissbach, *I.A.*, p. 200, l. 27; p. 202, l. 32) représente aussi قَلَبَة avec une évolution sémantique analogue, et il n'est peut-être pas nécessaire de l'expliquer par غَلَبَة (cf. Barbier de Meynard, *Dict.*, II, 387).

قلبرطل *qălăḅṛṭăl* قالابرطال «tapage, tumulte». Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie, mais il est sans doute à rapprocher de قارابرطل de Beaussier «pillage» qui, disparu aujourd'hui de la langue d'Alger dans ce sens, appartenait vraisemblablement à l'argot des corsaires turcs (attesté par Venture de Paradis, ap. *Revue africaine*, 1895, p. 312, *cara porta* «pillage»); c'est à ces derniers qu'avaient dû l'emprunter les corsaires marocains (*karabata* ap. Hoest, *Nachrichten von Marókos*, p. 191). Dozy, II, 323 *in fine*, propose de le rapprocher de l'espagnol *garabatear* «harponner». — Aûjourd'hui, à Alger, *qārāḅoṛṭān* signifie «viscères de mouton ou de bœuf qu'on donne à manger au chat»; cf. Beaussier, p. 522; à Alger juif *kārāḅuṛṭā*.

قلد *qălda*, pl. *qăldăṭ* قالدة : 1° «taille» généralement pris en mauvaise part : *qălda-d-ḅyĕl* «de la taille d'un mulet»; 2° «souche de bois à brûler destinée au four public». — Le mot est inconnu en Algérie.

قلش *qâllĕš* «dresser en l'air» par exemple la tête (*qâllĕš rāṣo*), ou les oreilles (*qâllĕš ʿudno*), en parlant d'un âne ou d'un cheval; comp. *Houwāra*, p. 78, note gh; — *mqâllĕš* «assis sans bouger, dans une inactivité stupide». — A la v^e^ forme, *ṭṭqâllĕš* en parlant des yeux «se retourner de telle sorte que la prunelle disparaisse et que le blanc de la cornée reste seul visible». — La racine √قلش est employée avec diverses significations dans certains parlers algériens; mais dans aucun à ma connaissance, avec les sens particuliers au tangérois; à Mardin, en Mésopotamie, on trouve *qalaš* «renverser» (cf. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 259, l. 7).

قمر *qmāri* قارى, *ʿūd ʿlqmāri* العود القمارى «aloès pour les fumigations»; cf. Dozy, II, 404. Lerchundi, *Voc.*, p. 69, donne عود الكمارى et عود

404
aloès du Khmèr (Ferrand)

إلكمايرى et aussi Budgett Meakin, *An introduction*, p. 68, n° 33 (*âôd elkmâri*). A Tanger jamais on n'entend, à ma connaissance, le mot avec *k* pour ق. Quant à la mise à l'état construit du nom avec l'adjectif, elle s'entend parfois : *rād-ʿlqmāri*, comme aussi en Algérie (cf. Beaussier, p. 563).

قمل *qâmla* ثلة «pou» a le pluriel *qâmlăṭ* qui s'emploie dans le comput avec les noms de nombre. Il existe d'autre part un pluriel *qmūl* (aussi andalou et maltais, cf. Dozy, II, p. 407; Falzon, p. 333) qui s'emploie en dehors du comput. Ce pluriel n'est pas connu en Algérie. Par contre, le collectif *qmel* (*gmel*) des dialectes algériens est inusité à Tanger.

قنّب *qǒnnĕḅ* قنّب «de la corde en chanvre», *ŭaḥ^a-ṭṭărf d'lqǒnnĕḅ* «un bout de corde en chanvre»; *qonn^ḅa*, pl. *qnānĕḅ*, «une corde (des cordes) en chanvre». Dans le Maghreb, la forme non différenciée de ce mot étranger depuis longtemps identifié (*κάνναβις*) ne se trouve, à ma connaissance, qu'au Maroc (aussi dans le Sud, cf. *Houwāra*, p. 60, l. 14) et dans les parlers sahariens d'Algérie (Laghouat, Géryville, Souf *gennĕb;* cf. *Arch. Mar.*, VIII, p. 248, note 2); elle apparaît aussi en maltais (*'annep*, *qannep;* cf. Falzon, p. 334; Stumme, *Malt. St.*, p. 45, l. 12). Dans toute l'Algérie du Nord on a, avec différenciation de *nn* > *rn*, *qârneb*, comme à Tunis (cf. Stumme. *T.G.*, p. 88 *in princ.*); exceptionnellement chez les Trâra de Nedroma (et peut-être ailleurs) *qeineb*. La forme قنّم de l'andalou (Dozy, II, p. 414; Pedro de Alcala, p. 138, l. 21) n'existe à ma connaissance nulle part dans le Maghreb.

قنت *qânṭ*, pl. *qnūṭ* et *qnāṭ* قنوت قنّت, subst. masc., «coin, angle», aussi bien «coin intérieur» que «saillant extérieur»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 333, sub *esquina;* de même à Nedroma et à Tlemcen, tandis qu'à Alger, *qânṭ* est «saillant extérieur» et *ṛukna* «coin intérieur». Le mot est inconnu dans l'Est algérien et en Tunisie. Est-ce vraiment l'espagnol *canto* comme le propose Dozy, II, 409? — *mqânnĕṭ* مقنّت «aux arêtes vives, aux angles saillants.»

قنجع *qânžūʿa*, pl. *qnāžaʿ* قناجع, قنجوعة «huppe de plumes ou de poils»; le mot est inconnu en Algérie; il est vraisemblablement à rapprocher de قُنْزُعة classique (sur قنزع andalou «grand chapeau» cf. Dozy, II, 111, et ajouter Ibn Guzmān, 5^b, l. 26).

IMPRIMERIE NATIONALE.

قور *qâuuâr* قوّر «amasser peu à peu une grande quantité d'une chose»; exactement de même à Tlemcen. A Alger, le sens est un peu différent : «dénicher, trouver à force d'efforts une chose presque introuvable» (par exemple *bâqe-m'âhum ḥâṭṭa-qâuuâṛhum* «Il n'a pas cessé de s'en occuper jusqu'à ce qu'il les eut dénichés»). Beaussier, p. 568, donne dans ce sens قوّر; mais *gouuor* avec *g* n'a, à ma connaissance, là où il existe (Tell oranais et algérois), que le sens de «arrondir, creuser en rond, mettre en cercle».

Cf. قور.

قول *ʿlqâul*, *ᵍulqâla* القول والقالة «les on dit, les propos divers»; de même à Alger *elqôl uulqâla*, à Nedroma *elqêl ulqâla*, à Tlemcen *ĕlqâla uulqel* (ou *ĕlmqâil*). Ce sont les équivalents maghribins des classiques قيل وقال. Peut-être faut-il y rattacher le *qâlqâl* algérien, nom d'action *tqâlqêl* «parler à tort et à travers, colporter des racontars»; cf. Beaussier, p. 362; et comp. Landberg, *Ḥaḍramout*, p. 86, note 2.

Cf. قول.

قوم *qâm*, *iqûm* «se lever» a pour II^e^ forme à Tanger comme dans toute l'Afrique du Nord *qêiem* قيّم «faire lever» (déjà ainsi ap. *Marâlim*, IV, p. 254, l. 4); il en était ainsi en andalou (cf. Dozy, II, p. 423) et قيّم apparaît aussi en maltais (cf. Stumme, *M. St.*, p. 9, l. 29; Ilg-Stumme, n° 41) et dans certains parlers orientaux (cf. Socin, *Diwân aus Centralarabien*, III, p. 305; Stace, *Voc.*, p. 135, sub *raise*). Au reste le sémitique septentrional ancien connaissait déjà cette forme. — D'autre part, *qôuûm* قوّم existe aussi à Tanger avec les sens de «pourvoir quelqu'un, le mettre en état de faire quelque chose» et aussi «évaluer».

ĕqâma إقامة «matériel nécessaire pour l'exercice d'un métier», comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 91, sub *opero*. Le mot se retrouve avec ce sens à Tlemcen; tandis qu'à Alger et à Constantine, on emploie plutôt *dûzân* دوزان. — *leqâma dluṭâr* الإقامة ذالاوتار «les accessoires d'instruments à cordes»; *leqâma dâṭâi* الإقامة ذاتاى «les objets et ingrédients nécessaires à la préparation du thé marocain» (cf. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, 481); mais très souvent, cette expression désigne plus spécialement la «menthe» avec laquelle on parfume le thé.

Cf. قوم.

قوى *qôua* قوّة «force»; *men-qôuuṭ* ... من قوّة, construit avec un substantif, ou *men-qôuuṭ-ʿlli* ou *mĕn-qôuuṭ-mâ*, suivi d'un verbe à un temps

personnel, adjectif ou participe, «tant est grand...» : *mĕn-qộ^uu ḍ-ˇzzộṛ* «tant est grand l'accablement»; — *mĕn-qộṷŭṭ-ˇḷli-ṭåila* ou *mĕn-qộṷŭ ṭ mā-ṭåila*, ou *mĕn-qộṷŭṭ mā-hẹịa ṭåila*, ou *mĕn-qộṷŭṭ-ˇḷli-ṭålĕṭ* «tant elle est demeurée longtemps».

قّى *qā̆*, fut. *iqē*, ou plus fréquemment *qqā̆*, fut. *ˈẹqqẹ* قّ (قّا) يقّى (يقّى) «faire»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 394, sub *hacer* قاء; aussi «placer, poser, mettre» dans l'emploi le plus général. Le mot est courant dans la langue de Tanger (comp. Meissner, *Neuar. Gesch. aus Tanger, passim*) et très fréquent aussi à Tétouan. Il faut vraisemblablement y voir ألقى avec une assimilation $lq > qq$, exceptionnelle dans le dialecte et qui n'a pu apparaître que dans un verbe d'un usage extrêmement fréquent (comp. la conjugaison de לקח en hébreu). De fait le représentant non défiguré de ألقى, يلقى à savoir *lqā̆*, *ˈilqẹ* est courant dans le sens de «faire» dans les parlers de certaines tribus jebaliennes (*ā̆š-lāṭĕlqẹ* «Qu'est-ce que tu fais?»; *lā* au lieu de *ka* est le préfixe du présent actuel dans ces parlers), comme aussi dans les dialectes du massif algérien des Trâra (*lkā* avec $q > k$, conformément à la phonétique de ces dialectes); et ألقى «faire» se trouve aussi dans l'Arabie du Sud, Landberg, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 61. — A Tanger même, *lqā̆* réapparait dans le passif *ˈṭẹlqå* (viii^e forme dialectale), à côté de *ṭṭqā̆* : *ṭṭåṛḅûš kẹiˈṭẹlqå-ˢᵃl-ŏṛṛåṣ* «Le tarbouch se place sur la tête».

قيص *qā̆ṣ*, fut. *iqẹ̄ṣ* قاص, يقيص (classique قاس, يقيس) : 1° «juger par comparaison». *uqẹ̄ṣ uqẹ̄ṣ* «Et juge du reste par ce que tu sais»; de là avec un sens affaibli «et cætera»; 2° «atteindre quelqu'un ou quelque chose» avec une arme à feu, une pierre ou simplement par un choc, etc. Ce sens qui apparaît aussi dans le Sud marocain (cf. Socin, *Marok.*, p. 46, note 113) se trouve dans le parler d'Alger (*qās*) et dans les dialectes du Sahara algérois et de la province de Constantine (*gās*, *igīs*). En Oranie et dans l'Ouest algérois, *qā̆s* n'est pas «atteindre» mais «lancer, jeter quelque chose» (aussi dans l'Arabie du Sud, cf. Landberg, *Daθīna*, p. 634, 635), et à la iii^e forme *qāis* est «atteindre quelqu'un ou quelque chose en lançant».

qaịịẹṣ = قيّص à la ii^e forme «prendre mesure; essayer; goûter» : *žạ-iqáiˈĕṣlẹ* «Il est venu me prendre mesure d'un costume». Ce sens du tangérois se retrouve à Tlemcen (*qaịịes* à côté de *qās* «essayer», mais toutefois jamais «goûter»). Ailleurs en Algérie, à ma connaissance, on n'emploie dans ce sens que la 1^re forme : ainsi dans le Tell constantinois

qās «essayer, prendre mesure», tandis que *gās* «atteindre»; et à l'inverse en Oranie et dans l'Ouest algérois, *gās* «essayer, prendre mesure», tandis que *qās* «jeter, lancer» (cf. قاص).

qẹās = قياس «mesure»; *ḫ̆ṣṣọ-γẹr-ˇlfâs ulqẹâṣ* «Il ne manque plus pour lui que la pioche (pour creuser son tombeau) et la mesure (de ce tombeau)» c'est à-dire : «Il est mort» (on prend la mesure du tombeau sur le mort avec un roseau vert). *qẹâṣ* a le sens de «comparaison» dans : *qẹâṣ-ˇlḫẹ́ir* «Que cette comparaison n'amène que le bien!» l'une des nombreuses formules prophylactiques contre le mauvais augure. Cette formule est connue aussi à Tlemcen, Nedroma, Alger. Elle s'emploie lorsque, dans le récit que l'on fait d'un événement fâcheux, on est amené, pour se faire entendre de ses interlocuteurs, à prendre l'un d'eux comme exemple ou comme terme de comparaison. Ainsi je raconte à *qâddūr* que *ʿəlī* a reçu une balle dans le bras et pour bien montrer l'endroit atteint, je l'indique du doigt sur le bras de *qâddūr;* je dois m'empresser d'ajouter : *qẹâṣ-ˇlḫẹ́ir.* — Quand la comparaison est inconvenante au point de vue religieux, presque sacrilège, on n'emploie pas *qẹâṣ-ˇlḫẹ́ir* mais *u̯ā-lâ-iṭmĕṭṭĕl;* cf. *infra*, p. 463, sub مثل.

قيل *qaịịĕl* قيّل «passer toute la journée»; de même à Tlemcen, où on le distingue de *gẹịịĕl* «passer à l'ombre le moment de la forte chaleur de midi» (*ngīl* = *mgīl* = مقيل) qui est un emprunt aux dialectes ruraux. Le verbe apparaît avec ce sens en Orient, à Aden (cf. Stace, *Voc.*, p. 119, sub *pass*). A Alger-juif, *qẹịĕl* est «passer toute l'après-midi quelque part»; de même au Sénégal (cf. Reynier, p. 204, l. 14; Basset, *Mission*, I, p. 286). Ailleurs en Algérie, *qaịịel* (Alger), *gẹịịel* (ruraux et bédouins) est «faire la sieste»; et «passer à l'ombre le moment de la forte chaleur» (comp. Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 375; Rhodokanakis, II, p. 50. Il est remarquable qu'en omâni, le mot ait pris le sens de «bavarder»; cf. Reinhardt, p. 216 *in fine;* p. 227 *in fine;* il y a là un développement sémantique comparable à celui de سمر étudié par Landberg, *Daθīna*, p. 993 et suiv.). Dans la plaine du Cheliff et peut-être ailleurs, à côté de *gẹịịel* «se mettre à l'ombre au moment de la grosse chaleur» on emploie *qaịịel* dans le sens de «donner une gifle». — Le nom de métier *qaịịâl*, pl. *qaịịālīn* قيّال sert à Tanger de participe présent : *u̯âna qáịịal-kánḫdĕm* وانا قيّال كانخدم «tandis que moi je passe la journée à travailler» (comp. *supra*, *ḫeddām*, *ʿassas*); de même à Tlemcen.

qāiɣūli «fête de femmes qui a lieu pendant la journée»; aussi «séance de jour d'une confrérie religieuse» (opposé à *līla* «séance de nuit»); cf. *Arch. Mar.*, t. II, p. 105; à Tlemcen, on nomme *ṭ̊ōqīl* une fête de femmes qui a lieu pendant la journée, surtout à l'occasion des mariages; cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 57, l. 9.

qāila قائلة «soleil» synonyme de *šemš* et même plus fréquemment employé; *ʿlqāila-katšrōq fʿlḥāmsa-tʿṣṣbāḥ* «Le soleil se lève à cinq heures du matin»; *ʿlqāila yórrbeṭ* «Le soleil s'est incliné vers le couchant»; *ʿlqāila yórbeṭ* «Le soleil est couché»; de même à Tlemcen où on prononce *gāila : ʾlgāila nóqroṭ* «Le soleil est levé»; *ʾlgāila ṭāhaṭ* «Le soleil est couché»; comp. aussi Kampffmeyer, *Studien der arab. Beduinendialekte Innerafrikas*, p. 154, n° 128, et p. 213. Par contre, *gāila* chez la plupart des ruraux et bédouins d'Algérie, et *qāila* à Alger désignent seulement «l'ardeur du soleil» dans toute sa force, de 10 heures à 2 heures de l'après-midi (tout à fait la *gāiūla* des fellāḥ égyptiens). — Au Sénégal, *gāila* signifie «temps de la journée de dix heures à midi»; cf. Reynier, p. 99; Basset, *Mission*, I, p. 286.

ق

قبل *gābel* قابل «faire face à» est toujours prononcé à Tanger avec *g* = ق initial (قابل), tandis que *qābel* avec *q* est «ester en justice contre quelqu'un»; cette distinction se retrouve dans certains parlers ruraux du Tell oranais et algérois; mais à Alger et à Tlemcen le verbe n'apparaît dans les deux sens qu'avec *q*.

قجدر *gežder* : 1° «s'écorcher le visage en signe de deuil». A Tanger, ce sont surtout les juives qui ont cet usage. Il faut sûrement en rapprocher l'andalou قشدر, نجدر «plangere» de *Vocabulista*, p. 159, p. 525. Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie; mais il faut signaler un certain nombre d'expressions, où il figure, et où, quoiqu'il n'ait plus aujourd'hui aucune signification nette pour le sujet parlant, il a dû primitivement avoir le même sens qu'en tangérois : malédiction des femmes d'Alger : *ṭgéždeṛ ɣuṭhándeb;* malédiction des femmes de Tlemcen : *arṛék ṭgéždeṛ ɣuṭhádoṛ; arṛék ṭgéždeṛ ɣuṭhádeṛ* «Puissé-je te voir gémissante plongée dans le malheur»; ruraux du Tell algérois *ḥdémt, geždéṛt, ẽbkít* «J'ai fait de vains efforts». —

2° «abîmer, mal faire»; aussi «faire» dans un sens péjoratif : *gˇžḍér lọ-sáʿḍọ* «Il a démoli sa chance». — 3° En argot «avoir des rapports avec une femme» construit avec *l;* connu aussi dans ce sens à Alger et à Tlemcen.

gˇžḍūr قجدور «malheur, disgrâce accablante»; *ʾiʿdd-ˇlgˇžḍúr ʿalḗh* «Puisse-t-il lui arriver malheur». Aussi à Alger et à Tlemcen; aussi au pluriel *gğādḗr*, à Tlemcen, «chose embarrassante et sale» : *sūḗb ʿalīja hād-ḗlgğádḗr!* «Débarrasse-moi de ces sales nippes!» — D'autre part à Alger apparaît une forme énigmatique (vraisemblablement berbérisée) *aṭāgˇžḍurṭ* dans l'expression *ḥáqq-ọ̄lḥḗr aṭāgˇžḍúrṭ* «En récompense du bien, de mauvais procédés!» par laquelle on reproche à quelqu'un son ingratitude.

قدور *gˇžḍu̯ār*, pl. *gdāᵘžr*, قدوار, قداور «chiffon, haillon»; la forme féminine *gˇžḍu̯āra* est aussi employée. — Beaussier ne donne pas le mot pour l'Algérie. Or, s'il est complètement inconnu dans les départements d'Alger et d'Oran, il existe dans le département de Constantine : à Constantine *gˇžḍu̯ār*, pl. *gdāu̯r* «chiffon» (surtout chiffon que l'on met dans les langes de l'enfant); de même à Gueima *gˇžḍu̯āra*. D'autre part, dans certains parlers de l'Est algérien (par exemple Djidjelli, Tebessa), *gˇžḍu̯ār*, et, au Souf et dans le Nord tunisien *gˇžḍu̯āra* désignent la «gandoura» (*gˇžḍūra* est inconnu dans les parlers de ces régions) comme déjà dans Idrīsī (cf. Dozy, II, p. 410, sub قندورة); et on comparera chez les Jbâla *ageḍu̯ār* «haïk de femmes» ap. *Arch. Mar.*, XVII, p. 125.

قرب *gˇžrāḅ*, pl. *gˇžrāḅa* قرّاب «porteur d'eau qui vend l'eau dans les rues et approvisionne les maisons»; cf. le proverbe qui concerne les *gˇžrāba* ap. Fischer, *Mar. Sprichwörter*, p. 29; naturellement nom de métier tiré de *gˇžrḅa*, pl. *grḅ*, «outre» qui, à Tanger, a toujours *g* pour ق (قِرْبة) et se révèle par là comme un emprunt aux parlers ruraux. — Le «porteur d'eau» est désigné en Algérie, là où il existe, par d'autres noms. A Constantine on le nomme *sâqqā* سقّاء (*sic*, non *sâqqāi* comme il serait normal d'après la forme habituelle des noms de métier tirés de racines défectueuses dans le dialecte), pl. *sâqqāi̯a;* de même à Tunis (auprès de *gˇžrbāži;* cf. Stumme, *T.G.*, p. 177; Beaussier, p. 301) et au Souf *segga;* au contraire à Bou-Saâda et à Laghouat *seggâi*. A Alger, les porteurs d'eau étant généralement originaires de Biskra, on les désigne très couramment par l'ethnique *bḗskri*, pl. *bsā-*

kra. Dans le Tell algérois les porteurs d'eau des marchés sont appelés *šorrāb.*

قربز *gerbūz*, pl. *grābĕz* قربوز, pl. قرابز «vilain nègre»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 323, sub *esclavo* قربوس, qui ajoute que le mot signifie proprement «figue noire et sèche»; dans ce dernier sens le mot n'est pas courant dans la langue de Tanger; mais certains dialectes berbères connaissent *agurbiz* «mauvaise figue» (Cid Kaoui, *Dictionnaire français tachelh'it*, p. 109); dans certains parlers algériens, *gerbūz* est «outre usée et ratatinée» et *tgĕrbez* signifie «se racornir; se ratatiner et se flétrir» (cf. Beaussier, p. 535; Dozy, II, p. 324). — Dans la signification de «vilain nègre» il se peut que *gĕrbūz* soit قربز, جربز «fripon, coquin» connu de la langue classique et considéré par les lexicographes comme d'origine étrangère (cf. Ǧauālīqī, *Muʿarrab*, p. 117, 123); c'est bien dans un sens voisin de قربز classique qu'il faut entendre *gĕrbūz* dans le dicton populaire rapporté ap. *Salwat el-'anfās*, I, 30, l. 7 : كم من گرابز تحت الدرابيز «Combien de propres à rien reposent sous les balustrades des tombeaux des saints» (cf. *supra*, p. 364, ضربوز). Ce dicton est l'équivalent d'un autre plus littéraire rapporté ap. Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 628 : كم من يُزار مقامه ڤ النار; comp. Ben Cheneb, *Prov.*, n° 2818.

قرزيان *gurziăn* ou *gĕrziăn* : 1° «aloès du Mexique»; nom d'unité *gurziāna* «un pied d'aloès»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 616, sub *pita;* Budgett Meakin, *An introduction*, p. 133, n° 131 (Dombay, p. 74 a *gerziāno* qui n'est pas usité à Tanger); dans ce sens le mot n'est pas connu en Algérie; — 2° «gros fil à coudre»; comp. Budgett Meakin, *An introduction*, p. 72, n° 40, sub *thread.* Le mot dans ce sens est connu à Tlemcen, et en Oranie, sous les formes *gurziān* et *gurziānǫ;* de même sur les hauts plateaux et dans le Sud algérois *gurziān* «fil blanc». Très vraisemblablement, il a désigné d'une façon spéciale à l'origine le fil fabriqué avec la fibre solide de l'*aloe mexicana;* de même on appelle à Alger la corde à mèche de fouet *šŏbbāṛa* (ou *šŏppāṛa*) du nom de l'agave américaine dont la fibre sert à fabriquer de la corde.

قرطط *gˇṛṭŏṭ* «couper très court»; employé surtout au participe *mgˇṛṭŏṭ* «coupé court» (cheveux, queue du chien, etc.). Lerchundi, *Voc.*, p. 664, sub *rabón*, donne قرطط «couper la queue». — *gˇṛṭĕṭǫ* «homme de très petite taille; nabot» ne prend jamais l'article. — *gˇṛṭĕṭå* dans

l'expression *lābĕs g˘ṛṭṭå* «vêtu très court d'un habit qui arrive au-dessus du genou». — *g˘ṛṭṭ* est très vraisemblablement un développement quadrilitère de √قرط, et Simonet, *Glosario*, p. 108, n'est guère à prendre en considération. — En Algérie ce sont les quadrilitères *gŏrgŏṭ* ou *gŏrmŏṭ* qui sont généralement employés (comp. pour la Syrie Landberg, *Proverbes et dictons*, قرقوطة p. 127, قرمط p. 133; et cf. Růžička, *Kons. Dissimilation*, p. 167).

قْرع *gra'* «faire jaillir le feu, battre le briquet, craquer une allumette». Le mot est connu à Tanger, mais considéré comme étranger. En Algérie, je le connais avec *g* initial dans le Sud oranais; mais dans le Tell oranais et algérois, il apparaît, même chez les ruraux, avec *q* initial, *qra'*; cf. Beaussier, p. 338. — On a encore à Tanger la forme réfléchie à préfixe *'ṭ* (correspondant dialectal de la VIII^e^ forme) : *'ṭ˘gra'* «jaillir» en parlant du feu. — A la V^e^ forme, *ṭgĕrra'* : 1° «s'allumer par déflagration, faire explosion»; ce sens se retrouve dans les départements d'Alger et d'Oran; ainsi à Alger au sens figuré, en parlant d'une chaleur torride : *ǧ^e^hánnĕm-ṭgĕrr˘aṭ-ĕlyŏm* «Aujourd'hui l'enfer a crépité!»; 2° «roter»; le mot dans ce sens se trouve aujourd'hui dans tous les parlers maghribins; nom d'action *ṭĕgrī^e^'* ; «un rot» *ṭĕgrē'a* (comp. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 7; le تقريعة de Lerchundi, *Voc.*, p. 678, est faux pour Tanger et pour les parlers algériens). Le mot ne semble pas avoir été andalou dans cette acception; le *Vocabulista* et Pedro de Alcala ne connaissent que le تجشا > تدشا des dialectes orientaux. — En Algérie comme à Tanger, *ṭgĕrra'* «roter» et *ṭĕgrī^e^'* «rot» ont toujours, même dans les dialectes citadins *g* initial. Il est vraisemblable qu'ils sont à rapprocher de تكرّع «avoir des hauts de cœur; roter», تكريع «haut de cœur; rot» de l'égyptien (cf. Spiro, *Voc.*, p. 516; Nallino, *L'Arabo parlato in Egitto*, p. 319).

قْرن *gurna* «abattoir», comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 501, sub *matadero;* aujourd'hui aussi «la fourrière aux bêtes de somme»; enfin on emploie aussi *gurna* par dérision pour désigner la synagogue. Un quartier de Tanger porte le nom de quartier d'*ĕlgurna*, cf. *supra*, p. 132, note 2. — Le mot est inusité en Algérie, sauf à Nedroma, et passe pour un des mots caractéristiques des parlers marocains; cf. Delphin, *Recueil de textes*, p. 348, note 108.

قْرّو *garṛṛo*, pl. *gṛārṛo* et *garṛṛĕwāṭ*, «cigarette» a des équivalents très voisins de forme dans tout le Maghreb : Tlemcen *gā^a^rṛo*, Alger *gārṛo*,

Tunis *garrō*, Constantine *gāṛo* (pl. *gu̯āṛa*), Sud algérois *gāᵉṛọ* (pl. *gu̯āᵉṛọ*), etc. Cf. Stumme, *T.G.*, p. 177; Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 232.

جزى *gzūi̯a* جزاية «rétribution» est naturellement جزاية avec dissimilation de *ǧz* > *gz*; dans les dialectes algériens, on a *dzūi̯a*, avec une autre dissimilation *ǧz* > *dz*. — جزاية n'apparaît pas au reste dans la langue ancienne, qui ne connaît que جَزاء de جزى et جِزاء de جازَى.

قصر *gᵏǯṣår* «gâter, rendre familier, laisser prendre de la liberté à»; — à la IX^e^ forme, *tgᵏǯṣår ᵉlā* «prendre de la liberté avec»; — *gᵏṣāṛa* «effronterie, hardiesse»; *gᵏṣōṛẹ* قصورى «effronté». La racine dialectale √قصر à laquelle se rattachent ces mots représente le classique جسر avec dissimilation de *ǧs* > *gs*, et emphatisation de *s* en *ṣ* au voisinage de *ṛ*. — Dans les dialectes algériens le *ǧ* initial a subi une autre dissimilation; il est passé à *d*; d'où *dser*, *dsāra*, cf. Beaussier, p. 200; là où *ṛ* final était emphatique, le *s* médial est passé à *ṣ*, et même le *d* initial est passé à *ḍ* : *ḍṣår* ou *ḍṣåṛ* (Oranie, Tell algérois).

قصع *gᵏǯṣa*, pl. *kṣāᵉẹ* (*gᵏṣāᵉẹ*) قصعة, قصاعي «large plat peu profond généralement en poterie, parfois en métal ou en bois» (cf. *Arch. Mar.*, II, p. 107; VIII, p. 279). Le mot a toujours à Tanger *g* initial pour ق classique, ce qui dénote un emprunt aux dialectes ruraux; il en est de même dans tous ceux des dialectes algériens, citadins ou ruraux, qui connaissent le mot (inconnu à Alger, où on emploie pour désigner ce vase, *ṣaḥfa*); la *gōṣᵊa* algérienne est généralement un plat à bords larges creusé dans une pièce de bois.

قطع *tṣᵊgᵏlaᵊ* (*sgᵊgᵏlaᵊ*) تسقطع «franchir d'un bond»; c'est naturellement une X^e^ forme dialectale à préfixe *ts* au lieu de *st* de la langue classique; la prononciation *g* de ق initial (√قطع) dénote vraisemblablement un emprunt aux parlers ruraux. Ce verbe (c'est-à-dire des représentants de استقطع) n'est pas employé en Algérie à ma connaissance. — Le nom d'action est *tṣᵊgᵏlẹ̃ᵊa* (nom d'unité *tṣᵊgᵏlẹ̃ᵊa* «un bond pour franchir»), sur un paradigme تسفعيل, assez fréquent en tangérois pour les maṣdars de la X^e^ forme, et qui a son principe dans une influence analogique de تفعيل, maṣdar de la II^e^ forme (formation très fréquente aussi en maltais).

قطى *gŏṭṭāi̯a*, pl. *gŏṭṭāi̯āṭ* قطّايات قطّاية «longue mèche de cheveux qu'on laisse pousser au sommet de la tête». C'est un des mots caractéris-

tiques du Maghreb; il se retrouve dans le Sud marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 52, l. 11), dans toute l'Algérie (généralement sous la forme *gŭṭṭăẓa*, pl. *gṭāṭẓ*), aussi à Tunis (avec le sens de «huppe» et de «pompon de la selle») et à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, § 86). Il est vraisemblablement aussi à identifier avec le *gṭāṭi* du libyque «poils du cou du chameau» (Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 86 *in fine*). — Lerchundi (*Voc.*, p. 387) donne comme synonyme غداجة, inconnu à Tanger, qui représente vraisemblablement l'emprunt du castillan *guedeja* (cf. Simonet, *Glos.*, p. 255). Mais l'étymologie *guedeja* proposée par Dozy (II, p. 378) pour *guṭṭăẓa* lui-même, semble, aussi bien au point de vue phonétique qu'en raison de l'aire d'emploi du mot, peu admissible.

قفّط *gĕffoṭ* «retrousser le bas d'un vêtement» (pantalon, qaššâba, etc.); à Alger *qâlfoṭ;* chez les ruraux du Tell algérois et oranais *golfoṭ* (قلفط «réunir les bagages» dans le Sud oranais, cf. *Actes du XIV^e^ Congrès*, III, p. 373); à Tlemcen *qârfoṭ*, cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 313 et les références. Dans l'Est et le Sud constantinois et dans le Nord tunisien, on a dans le même sens *geffâḍ* et à Bou-Saâda *gelfâḍ*.

قلت *gĕlṭa*, pl. *glĕṭ*, *gĕlṭāṭ*, *glāṭi* قلتة, قلّت, قلاق «mare large et peu profonde». Le mot a toujours un *g* pour ق classique à Tanger, ce qui dénote un emprunt aux parlers ruraux; il en est de même dans les parlers citadins d'Algérie; à Tunis, par contre, il a un *q* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 177; et *Z.D.M.G.*, 1896, p. 234). A Alger on emploie le mot pour désigner une flaque d'eau dans la rue. A Tlemcen, il a un sens un peu différent; c'est un trou profond et peu large, généralement dans le cours d'un oued; chez les Sahariens le mot désigne aussi un trou profond, soit dans le cours d'un oued, soit dans le roc, où l'eau s'amasse et demeure, même pendant les chaleurs de l'été. C'est pour des nuances de signification tout à fait semblables, que les lexicographes classiques ont classé le mot قلت parmi les اضداد (cf. el-'Anbārī, *aḍḍād*, p. 270). D'autre part, le mot, féminin dans la langue ancienne sans être morphologiquement caractérisé comme tel (cf. Abū-Zaïd, *Nawādir*, p. 57, ligne 2, *a. f.*), a pris la terminaison du féminin dans les dialectes maghribins et dans les dialectes de l'Arabie (cf. Huber, *Journal d'un voyage*, p. 142; Landberg, *Dabīna*, p. 694, 695).

قلس *glęs* = جلس, avec dissimilation *ǧ* – *s* > *g* – *s*, est le mot habituel pour «s'asseoir» à Tanger, tandis que جلس est à peu près complètement inusité en Algérie, comme dans le Maghreb oriental; par contre le *q'ad* (Alger et Constantine *q'ad* comme Tunis) de tous les parlers algériens n'est pas employé à Tanger; comp. pour la répartition des deux verbes en Arabie, Landberg, *Daθīna*, p. 1292. — *glęs* a aussi comme *g'ad* algérien le sens de «rester»; il s'entend encore dans le sens de «faire la *gulsa* (جُلْسَة) c'est-à-dire la «séance de beuverie avec les femmes»; *kęi'a rāf-iglęs* «Il sait comment se comporter à la *gulsa*», c'est-à-dire: «Il sait observer tout le code de politesse et de galanterie qui régit une *gulsa* bien ordonnée».

قلف *glĕf* «brûler un aliment en dessus sans le cuire à l'intérieur»; passif (VIII^e^ forme dialectale) *'ṭĕglĕf; mĕglūf* «brûlé et non cuit». Ce mot n'est pas très courant à Tanger. Beaucoup de Tangérois semblent l'ignorer. En Algérie, je connais le mot avec un sens voisin dans certains parlers du Sud algérois; par exemple à Aïn-Madhi *mĕglūf* «morceau de viande très désséché par la cuisson»; aussi dans divers parlers ruraux et bédouins dans un sens ironique *mĕglūfa*, pl. *mgālif*, «des pieds larges et maigres». A Tlemcen, *gḷef* avec *ḷ* emphatique «être éreinté», *gāḷef* «éreinté». Le mot se retrouve sans doute ailleurs avec ces sens ou des sens voisins. A Alger on emploie, dans le sens du tangérois *glef*, *čĕqlef*, participe passif *mčĕqlef*. — On ne peut songer pour le tangérois *glĕf*, *mĕglūf* au classique جلف, جلوف, qui a le même sens, le passage de ج à *g* dans ce mot étant inadmissible d'après la phonétique générale du dialecte.

قنّ *ǧunnęṭ-ṛṛāṣ* قنّة الراس «occiput»; le mot, encore qu'il ne soit pas donné par Beaussier, est connu dans divers parlers du département d'Alger et du département de Constantine. Il ne semble pas connu par contre en Oranie; cf. Landberg, *Daθīna*, p. 887.

قنبر *gĕmbri*, pl. *gnāḇĕr*, قنبرى قناڤر «petite guitare», cf. *supra*, p. 152, note 3. — Ce mot semble appartenir à tout le Maghreb. Le pluriel قناڤر est déjà attesté dans Ibn Baṭṭūṭa (cf. Dozy, II, p. 408); l'instrument et le mot se retrouvent à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 178); dans le Sud constantinois, *gŭnubri*. A Alger on distingue: le *gumbri* (pl. *gumbriāt*) «grande guitare à deux ou trois cordes, et à caisse de bois trapézoïdale»; le *gămbār* «guitare à deux cordes, en écaille de tortue

ou en bois», dont jouent les nègres; et le *gnībri*, instrument des fumeurs de *kīf*, semblable au précédent, mais plus petit, fait parfois d'une noix de coco. A Tlemcen on connaît aussi le *gumbri* «guitare des nègres» et le *g*^{w}*nībri* plus petit, instrument de jeunes gens et d'enfants.

قنڤف *gĕngĕf* «fureter en flairant comme un chien». Ce mot m'est inconnu en Algérie; il est probablement à rapprocher de قنّف «faire la moue» de Beaussier, p. 566; à Tlemcen *gennĕf ʿalā* «faire un mauvais accueil à quelqu'un et lui tourner le dos».

ڤور *gāṛa*, pl. *gāṛāṭ* قارة, قارات «grand espace uni et libre, placis». En Algérie, le mot avec ce sens est usité à Tlemcen et à Nedroma; ailleurs dans le Tell le mot semble inconnu, et il ne se retrouve que dans les dialectes sahariens, avec une autre signification «colline isolée en forme de tronc de cône» (cf. Mercier ap. *Actes du XIV*^{e} *Congrès*, III, p. 373; Gautier, *Le Sahara Algérien*, p. 8, 9); de même en Libye (cf. Falls, *Beduinenlieder*, pièce 63, v. 1; Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 65, n. 1; p. 90, n° 29, str. 1; p. 150, n° 77, str. 6); c'est là un sens très voisin de celui du قارة de la langue classique, et des dialectes arabiques; cf. Huber, *Journal d'un voyage en Arabie*, p. 311; Socin, *Dīwān*, III, p. 300; Landberg, *Daʿīna*, p. 1105.

ڤوز *gāz*, fut. *igūz*, «passer» = جاز avec dissimilation de *ǧ* — *z* > *g* — *z*; ailleurs au Maroc on a *dāz*, fut. *idūz*, avec une autre dissimilation; cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 6.

gu̯āz «tout ce qu'on mange avec le pain pour le faire passer»; ailleurs au Maroc *du̯āz*, Algérie *ǧu̯āz*; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 304.

ڤول *gōu̯ŭl*: 1° «jouer du *agu̯āl* (cf. *supra*, p. 222) ou de tout tambour qu'on frappe avec la main» : *kẹigōu̯ŭl-fḥ*^{a}*mâdṣa* «Il joue du tambour aux Ḥamâdcha»; — 2° «gueuler; vociférer des insultes» (en parlant des femmes); et aussi «frapper de la paume de la main droite le dessus de la main gauche fermée»; ce geste de signification primitivement obscène (dénommé par le maṣdar *ṭ*^{ʿ}*gu̯īl*) accompagne les insultes dans les disputes de femmes. Le verbe se construit avec la préposition *l*, *gōulṭ̣la* قولت لها «Elle lui a vociféré des insultes». — *gōu̯āla*, pl. *gōu̯āl-āṭ̣* et *gōu̯āl-ĭn*, «femme grossière et qui a l'habitude du *ṭ*^{ʿ}*gu̯īl*». — Le verbe *gōu̯ŭl* dans le sens de «gueuler des insultes» et les substantifs qui s'y rattachent doivent peut-être être ramenés à قال, يقول; l'apparition de *g* pour *q* dans ce mot s'expliquerait soit par un emprunt aux dialectes

ruraux, soit par la tendance observable dans les dialectes maghribins à donner aux mots de signification grossière un traitement phonétique anormal. C'est sûrement à قال qu'il faut rapporter *gouuol* «réciter l'éloge funèbre d'un mort» à Constantine, et «rimer» dans certains parlers bédouins d Algérie (cf. Beaussier, p. 570). Mais il se peut qu'à Tanger, le sens primitif du verbe soit «jouer du tambour»; dans cette acception, connue aussi à Tlemcen et Nedroma, *gōuŭl* est sûrement dénominatif de *aguāl* «tambour long». Le geste injurieux du *tʼguīl* aurait été comparé à la percussion du *aguāl;* sur les IIes formes dénominatives exprimant l'action de jouer d'un instrument (*ṭọbbĕl* «jouer du *ṭbọl*»; *γẹiọṭ* «jouer de la *γaiṭa*», etc.), cf. Doutté, *Texte oranais*, p. 21.

قوم *găm* قام, aussi *gamm* «but» au jeu de la toupie seulement, cf. *supra*, p. 177, note 1; le mot est inconnu en Algérie; à Tunis, on appelle *gāb* (pl. *gībạn*) «une cible tracée à terre», également au jeu de la toupie.

guāim «membres du corps, bras et jambes»; le singulier semble inusité à Tanger comme aussi à Alger, tandis qu'il est connu des ruraux, des bédouins d'Algérie (*gāima* aussi «un gigot» chez les Sahariens; comp. au Sénégal *gāima* «cuisse», *elguāim* «les «membres» ap. Reynier, p. 118), et aussi dans les parlers de Tlemcen et de Constantine *gāima*. A Tanger, comme dans toute l'Algérie, ce représentant du classique قائمة, pl. قوائم, a toujours *g* pour ق initial; à Tunis, il a *q* (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 34, l. 31). Dans les parlers de l'intérieur de l'Afrique à côté de la forme féminine قائمة, apparaît une forme masculine قائم (قايم), cf. Kampffmeyer, *Studium der arab. Beduinendialekte Innerafrikas*, p. 219.

ك

كار *kāṛa* كارة; *bʼṣṣẹṭâ dʼḷkāṛa* (-*llkāṛa*) «pièce espagnole d'une peseta». C'est proprement la monnaie à «effigie» (espagnol *cara*). Comp. Lerchundi, *Vocab.*, p. 855, sub *peseta*.

كاما *kāma* «comme» (conjonction suivie d'un verbe) de la page 29, l. 5, est un emprunt à la langue littéraire (كَمَا). A Tanger le mot n'est pas courant dans le langage populaire. Les formes *kī* et *kīma* «comme» des dialectes algériens (à Tlemcen aussi *kẹmma*) ne sont pas non plus usitées; c'est *kīf* et *kīfma* qui sont employés.

كبر *kḥīḥăr*, fém. *kḥīḥrå*, pl. *kḥīḥrĕn*, «grandelet» كبيبر; diminutif de *kḥīr* = كبير, suivant un paradigme فعيعل fréquent à Tanger surtout pour les adjectifs de couleurs, et qui se retrouve à Tlemcen et à Alger *kʷbīboṛ*, et en andalou (*cubaybar* ap. Pedro de Alcala, p. 64, l. 7).

كبط *kĕbbōṭ*, pl. *kḥābḥōṭ* كبابط, كتبوط. Le mot désigne aujourd'hui à Tanger un vieux paletot européen; mais à Tlemcen c'est un vêtement indigène en drap bleu, ou en drap brun, orné sur le devant de dessins multicolores, de la taille et de la forme d'un veston, et muni d'un capuchon. A Alger-juif *keppōṭ* désigne un «caban». Cf. sur ce mot, Dozy, II, 436, *Noms de vêtements*, p. 380; Almkvist, *Kleine Beiträge*, p. 318; Vollers, ap. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 316 : كبوت, كابوت; Stumme, *T.G.*, § 66, *kabbōṭ* «Joppe».

كتف *kṭef* «épaule», substantif masculin, a les pluriels *kʷṭfīn* (ancien duel) et *kṭāf*. Ce dernier est le seul employé avec les affixes personnels : *kṭāfi*, *kṭāfo*, jamais **kĕṭfīa*, **kʷṭfeh*. — *kṭāf* «épaules» a, à Tanger comme en Algérie, le sens de «appui, soutien, protection»; cf. Beaussier, p. 579.

كجن *kĕtčīna* كچينة «cuisine»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 194, sub *cocina*. Ailleurs au Maroc, le mot a la forme *kʷšīna* ou *kʷžīna* (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 10, note 1; Socin, *Mar.*, p. 28, l. 6). A Alger on a *kūzīna* (à côté de *ḥiāma*); à Tunis *kūžīna* (Stumme, *T.G.*, p. 179) et dans l'Est tunisien *kšīna* (Stumme, *T.B.L.*, p. 149). Le mot est inconnu à Tlemcen; on dit *ḥʷzāna*. — Le mot, est bien entendu, un emprunt aux langues romanes : espagnol *cocina;* italien *cucina*.

كحز *kḥăz* «se pousser de côté»; à la II^e^ forme, *kaḥḥaz* «pousser de côté». Le mot est connu dans toute l'Algérie. Dans le Tell, la prononciation *kḥaz* est, je crois, générale; au contraire, les parlers sahariens ont *ġḥaz*, à la II^e^ forme *gaḥḥaz*, qui est étymologiquement justifié; le mot doit être identifié en effet avec le classique غمز dont un représentant *ġḥaz* est normal dans les parlers bédouins; le *kḥaz* du Tell offre vraisemblablement *ġḥaz* avec assimilation de sourdité *ġḥ* > *kḥ;* apparue d'abord dans les formes grammaticales où *ġ* et *ḥ* étaient en contact, cette assimilation s'est étendue ensuite à toutes les autres. Cf. *Observations sur Beaussier*, p. 478; Landberg, *Daθīna*, p. 1256.

كحكح *kăḥkăḥ* «rire aux éclats»; pour imiter les éclats de rire, on fait *kaḥ kaḥ kaḥ kaḥ;* comp. Beaussier, p. 581. A Tlemcen on dit *kaḥkaḥ*

كهكه; comp. classique قهقه, andalou تحتح, et le passage de Maqqarī cité ap. Dozy, II, p. 310.

كحل *kŏḥḥāila*, pl. *kŏḥḥāilăṭ* كحيلة «vieille toupie» (*koḥḥāila-dᵢ̆ṣṣmāim* ou *kŏḥḥāilĕṭ-ṣṣmāim*); cf. *supra*, p. 180.

كرّ *karrᵊr* كرر «répéter une leçon»; surtout «repasser le Coran de temps en temps dans une récitation ininterrompue (*sŭlka*) de tout le livre»; connu aussi avec ce sens en Algérie.

كربل *kĕrballo* كربلو «crible» fait d'un morceau de cuir percé de trous, qui sert à passer le couscouss pour qu'il soit roulé en grains égaux. Le mot est inconnu en Algérie. Lerchundi, *Voc.*, donne, p. 236, sub *cribra*, le pluriel كرابلو que personnellement je ne connais pas à Tanger; sur interrogation j'ai obtenu un pluriel *krāblīuŏš* que donne aussi Budgett Meakin (*An Introduction*, p. 89) et qui serait jebalien (on attribue aux Jbâla beaucoup d'autres pluriels analogues). Le mot ne prend jamais l'article. Il reporte vraisemblablement à l'espagnol *cribello* (peut-être passé par le berbère) et n'a qu'une ressemblance fortuite avec le *kerbāl* (*kurbāl*) de la Syrie et de l'Arabie du Nord (cf. Wetzstein, ap. *Z.D.P.V.*, XIII, p. 2; Musil, *Arabia Petræa*, III, p. 304; كربال qui est probablement d'origine persane a un autre sens dans la langue ancienne; mais كربل y signifie «cribler»). A Tanger *kĕrballo* se distingue de *bŏ-ṣṣiăr* qui est aussi en cuir, mais a des trous plus grands, et de *ăṭâṭṭo* «tamis en crin» sur lequel cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 181; Simonet, *Glosario*, p. 599. — Un représentant de غربال n'est pas usuel à Tanger.

كرزّ *kŏrzāzâ*, pl. *kŏrzāzăṭ* كرزازة «coussinet qu'on place sur la tête pour porter dessus des corps pesants»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 703, sub *rodete*. Le mot est inconnu en Algérie; à Alger on appelle le même objet *kâ·ka ntâ[a]·ătčĕllĕq* «rond en chiffons».

كرش *kĕrs*, pl. *krūš*, est resté féminin à Tanger comme dans toute l'Algérie; le mot signifie «ventre» d'une façon générale. — Une formation nouvelle, morphologiquement caractérisée comme féminin, *kĕrša*, désigne la «panse des ruminants» (à Tunis on distingue aussi *kirš* «ventre» de *kirša* «estomac», cf. Stumme, *T.G.*, p. 40 et 45). Enfin le diminutif *krīša* كريشة désigne spécialement le «bas-ventre». — Ces distinctions se retrouvent dans les dialectes algériens.

kĕršāu̯i, pl. *kĕršāu̯ĭ̯ĕn* كرشاوى «gourmand» inconnu en Algérie; c'est une formation analogique d'un ethnique *āu̯i*, tirée de *kĕrš* «ventre»; proprement «qui se préoccupe de remplir son ventre».

كرط *kaṛṛāṭ* «racler, gratter»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 321, sub *escarbar*. Le mot est connu de la plupart des dialectes algériens (cf. Beaussier, p. 585). Je crois qu'il faut le rapprocher de *karrad* «gratter, râtisser» du Sud-arabique (cf. Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 702, note 2) qui apparaît lui-même dans le Maghreb avec le sens de «se gratter» (par exemple Laghouat *kĕrrĕd*, Tlemcen *krĕd*). A Djidjelli «racler» est *kerreš* (comp. كرش Sud-arabique «gratter, démanger» ap. *Ḥaḍr.*, p. 702, note 1). Mais *krŏḍ kŏrḍ* qui apparaît un peu partout en berbère, avec les mêmes sens, doit aussi être pris en considération (cf. Stumme, *Taz.*, p. 193; Boulifa, p. 347).

kaṛṛāṭå كراطة «raclette à nettoyer le sol»; à Tlemcen *kŏṛṛāṭ*, synonyme *kĕssūla* chez les ruraux oranais (cf. Delphin, *Textes*, p. 166, note 45). — Cf. aussi, pour Tétouan, *mkiṛṭa* «blanchard», *Arch. Mar.*, VIII, p. 249.

kăṛṭă «cartes à jouer»; *laᶜᵃb-ˇlkăṛṭă* «jeu de cartes»; ainsi dans toute l'Algérie; c'est l'espagnol *carta*. D'autre part, le mot n'est pas employé à Tanger comme il l'est en Algérie pour désigner «tout écrit officiel».

كرع *krāᶜ* «ensemble de la jambe et du pied» pour l'homme, et aussi pour les animaux; cependant pour les bestiaux, on dit plutôt à Tanger *fĕrqūš*, pl. *frāqˇš*. Ce représentant de كراع est masculin à Tanger et a la même forme à voyelle brève qu'à Tlemcen, et dans la plupart des parlers algériens (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 64), et le même pluriel analogique *kˇrāᶜĕn* (cf. *ibid.*, p. 288; aussi à Tripoli, cf. Stumme, *M.G.T.*, § 125). Mais on trouve, à côté, un autre pluriel *kŭāraᶜ* qui existait déjà en andalou (cf. Dozy, II, p. 457) et qui se retrouve dans les provinces d'Alger et de Constantine (à Constantine même, *krāu̯aᶜ*). C'est un exemple isolé en tangérois d'une formation فواعل, fréquente dans les dialectes pour les noms de parties du corps (cf. Spitta, *Gram.*, p. 143; Stumme, *T.G.*, § 110 c). A mon sens, فواعل, paradigme de pluriel caractérisé, a été appliqué d'abord aux فاعل, فاعيل non caractérisés dialectalement comme pluriels, qui provenaient de divers افاعل, افاعيل anciens, ayant subi l'aphérèse de أ initial (اصابع, اكارع, اظافير, etc.); puis l'analogie a étendu ce paradigme à

d'autres noms de parties du corps (tunisien *žu̯ānaḥ*, *šu̯āfer*, etc.). Il est vraisemblable enfin, qu'en maltais, des singuliers comme *ǧeunaḥ* «aile», *deul·a* «côte», sont à considérer comme des reformations dialectales tirées des pluriels *ǧu̯iẹnaḥ* (جوانح), *du̯iẹla·* (ضوالع), etc. — D'autre part à Tanger, le pluriel *ku̯āra·* est seul possible avec les affixes personnels: *ku̯ār·ẹ* «mes jambes», jamais **k˘r·ẹ̄ẓa*. — Le diminutif est à Tanger *krīi̯ă·*, pl. *krī·ăṭ*, et *ku̯īrā·*, pl. *ku̯īr·ăṭ*; ce dernier semble être dû à l'influence du pluriel *ku̯āra·*. — A Tlemcen, je connais aussi le diminutif *krō·āṭ*, employé seulement au pluriel.

kẹ̄rra· كرّع «donner un croc-en-jambe simple»; nom d'action *ṭ˘krī·*; nom d'unité *ṭ˘krī·a*, pl. *ṭ˘krī·ăṭ* «un croc-en-jambe»; aussi à Nedroma.

كركر *kărkō̤r*, pl. *krākō̤r* كراكر, كركور «tas de pierres» (surtout tas de pierres sacré). Le mot est bien connu depuis les études de Doutté (*Les tas de pierres sacrés dans le Sud du Maroc*, Alger, 1903; *Merrâkech*, p. 58 et suiv.; *Magie et religion*, p. 420 et suiv.). En Algérie, le mot est connu dans tout l'Ouest oranais (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 215, *ko̤rkō̤r* ou *ku̯rkār*; le nom du plus célèbre des tas de pierres sacrés de Tlemcen, celui de ·Ain el-Ḥūt, a gardé le nom berbère de *akoṛkō̤r*; comp. aussi Jacquot, *Expédition du général Cavaignac dans le Sahara Algérien*, p. 62, pour les hauts plateaux de l'Ouest oranais). Il existe aussi en šellḥa (cf. Stumme, *Taz.*, p. 162, *akerkur*). En Algérie, les provinces de Constantine et d'Alger ignorent ce mot.

كرمص *ka̤rmō̤ṣ* كرموص «figues», collectif, nom d'unité *ka̤rmō̤ṣå*, est commun maghribin (aussi tunisien, Stumme, *T.G.*, § 79, 80, *karmūṣ*); il apparaît aussi en maltais avec le sens de «petite figue non mûre» (Falzon, p. 176). Le mot est féminin à Tanger comme à Tlemcen, Nedroma, Mazouna, Alger; il est masculin chez les bédouins et ruraux d'Algérie. Sporadiquement, sur divers points de la province de Constantine, le mot est remplacé par *ka̤ṭō̤ṣ* كرطوص (كرطوس; féminin à Constantine; masculin chez les ruraux). — Un rapprochement s'impose entre *ka̤rmō̤ṣ* et *ka̤rma* (كرمة) qui appartient aussi avec le sens de «figuier» à la généralité des dialectes de l'Afrique du Nord (aussi Sud marocain, cf. *Houwāra*, p. 50, l. 22, 28 et 30 : *karmō̤ṣ*, *karmūṣ* et *karma*); mais l'origine de la terminaison *ūṣ* (*ō̤ṣ*) n'est pas claire; cf. Schuchardt, ap. *W.Z.K.M.*, 1908, p. 375, 376.

IMPRIMERIE NATIONALE.

كسد *kĕssĕd* construit avec *ʿalā* «empêcher quelqu'un de vendre; détourner de lui les clients»; aussi algérien et bien connu des parlers orientaux.

كسر *kĕssaṛ*, ou *kˇṣṣâṛ* avec *ṣ*, comme dans certains parlers algériens et à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 38, l. 24), كسّر, est uniquement employé à Tanger dans le sens de «rompre le pain» (cf. *infra*, *kĕṣra*); «rompre, briser» dans les autres sens est seulement *ḥarrĕṣ* حرّس. — A la 1re forme *kṣâṛ* avec *ṣ* signifie «mettre en déroute»; employé aussi dans l'expression *kṣâṛ-ḅeḥ* (*ḅṭia*, *ḅik*, etc.) *-ălḥâl* «avoir une rechute dans une maladie».

kˇṣṛa, pl. *ksūr* ŏسرْ, كسور, diminutif *ksīra*, «morceau de pain que l'on donne au mitron»; cf. *supra*, p. 147, 148. Dans les villes d'Algérie, *kĕṣra* est «morceau de pain» en général (comp. pour les bédouins d'Aden, Stace, *Voc.*, p. 123, sub *piece*). Mais chez les ruraux et bédouins, *kĕṣra* est le mot habituel pour désigner «le pain» (en galettes) fabriqué et cuit à la maison ou dans la tente (comp. Stumme, *T.B.L.*, p. 149; comp. pour le Sénégal, Basset, *Mission*, I, p. 288, 299, 311 «pain; biscuit; galette»; pour l'Égypte, Spitta, *Gram.*, p. 277, note 1 «pain de conserve»). Dans divers parlers du Tell oranais et algérois, et dans les parlers sahariens, on trouve une curieuse distinction secondaire entre *kaṣṛâ* (avec *ṣ* et *ṛ*) «morceau» et *kĕṣra* «pain» : ainsi à Laghouat *kâṣṛâ kĕṣraṛa* «un morceau de pain». — A Tanger la distinction de *kĕṣra* et *kâṣṛâ* (*kˇṣṛâ*) se retrouve; mais *kˇṣṛâ* a un tout autre sens, celui de «déroute d'une armée».

كسو *kˇṣṵa*, pl. *ksāṵi* ŏسوْ, كساوى «étoffe qui recouvre le cénotaphe d'un marabout». Le mot se retrouve avec ce sens en Orient (cf. Dozy, II, p. 469) et en Algérie dans le département de Constantine (probablement souvenir de la كسوة de la Ka'ba). A Alger-ville, on dit pour l'étoffe d'un marabout *rdā*, pl. *rdāṵāṭ;* à Tlemcen *rdā* ou *mlaḥfa;* à Laghouat *īzār;* à Bou-Saâda *šlil.*

كشف *kšĕf:* 1° «découvrir»; 2° «enlever sa protection» en parlant de Dieu (c'est-à-dire l'exact opposé de *sṭĕr* «couvrir de sa protection» en parlant de Dieu, suivant une opposition qui apparaît déjà dans la langue ancienne de l'éthique; cf. Buḫārī, *'adab*, n° 60); de là *nkšĕf* «être frappé par l'adversité après avoir connu le bonheur»; *mˇkšūf* «frappé par le malheur»; — 3° «passer complètement» en parlant d'une

couleur; ce sens ne m'est connu en Algérie, jusqu'à nouvel ordre, qu'à Nedroma; il apparaît d'autre part aussi, en Orient, dans le parler de l'Iraq (cf. Weissbach, *I.A.*, p. 205, l. 23, *ïïtšif, češef*).

kᵛšfa كشفة «malheur, misère noire»; de même en Oranie; à Alger c'est aussi «scandale» : par exemple *bâ-ălḥᵛîâ ušrâ-lkᵛšfa* «Il a perdu toute pudeur» (mot à mot : il a vendu la pudeur et acheté le scandale); comp. Beaussier, p. 592; l'exclamation واكشفتاه «malheur à moi» ap. *Maʿālim*, III, p. 96, l. 14; le mot apparaît aussi en andalou avec un sens analogue ap. *Ḥadâiq*, cah. 29, p. 2, l. 7. — Le pluriel *kšâïf* est employé à Tanger dans l'expression *illâ-bᵛlkšâïf* «avec toutes les peines du monde»; connu aussi à Tlemcen, où l'on emploie encore dans ce sens *illá-bšᵛṭṭâ-usᵛṭṭîn-kᵛšfa* (cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 52, l. 11).

كعب *kaʿba*, pl. *kʿâb*, كعبة, كعاب «cheville du pied», de même aujourd'hui dans tout le Maghreb avec cette terminaison féminin (dans toute l'Algérie; cf. pour Tunis, Stumme, *T.G.*, p. 45; pour Tripoli, *M.G.T.*, § 74, I, a). — La langue ancienne connaît déjà كعبة, mais pas précisément dans le sens de «os de la cheville».

kᵛôb-ᵛṇnḥâs كعوب النحاس, cf. *supra*, p. 185, note 3; peut-être pourrait-on comprendre cette expression énigmatique comme «des chevilles de malheur»; comp. *supra*, p. 185, note 3 et les références; mais le pluriel كعوب de la langue ancienne et des dialectes orientaux n'est pas usité aujourd'hui à Tanger, non plus que son singulier كعب; comp. aussi *kᵛôʿbi* «malheureux; pauvre hère atteint de déveine» (Lerchundi, *Voc.*, p. 274, sub *desgraciado;* Lüderitz, *Sprüchw.*, n° LI) avec lequel, malgré Van Vloten, il est à croire que le كعبى d'El-Gâḥiẓ, *Buḥalâ'*, p. 56 n'a rien à faire (cf. *ibid.*, XI *in fine*).

كعور *kaɣûr* «faire rouler à terre»; *ṭkaɣûr* «rouler à terre»; le mot est connu aussi dans certains parlers algériens; à Nedroma, dans la chanson d'enfants donnée ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 297, et dans cette chanson seulement, on a *ïᵛṭkaɣuor* au lieu de *ïᵛṭkouɣor*. — *kaɣûr* semble au reste un développement quadrilitère de كرّ comme aussi *tkaʿbar* de Tunis et de Malte (Stumme, *Neue tun. Samml.*, p. 143 Falzon, p. 175, 176) qui est connu à Constantine.

كغط *kâyᵛṭ* كاغيط «papier»; cf. Fischer, *Zum Wortton*, p. 278. La forme tangéroise du mot se retrouve à Alger-juif et à Tlemcen-juif; en Algérie, on a généralement *kâyoṭ*, isolément *kâyod* comme à Tripoli (Stumme,

M.G.T., § 83) tandis qu'à Tunis *kāδaḥ*, *kāδāγ* (Stumme, *T.G.*, § 61). En andalou le mot semble avoir été كاغد et كغد (cf. P. de Alcala, p. 342, l. 25; Ibn Guzmān, 52ᵇ, l. 16). Cf. sur l'étymologie du mot, *Z.D.M.G.*, 1896, p. 652.

كفس *kĕffĕs* «souiller, noircir»; *mkĕffĕs* «souillé au physique et au moral»; ainsi, d'une jeune fille que son mari ne trouve pas vierge, on dira : *ṣ'ḅḥāṭ-mkĕffsa*. C'est un dénominatif de *kĕffūs*, employé à Tanger dans le sens de «suie» (mais moins que *nkās*); et surtout au sens figuré de «vilenie, action malpropre» : *ʷšḥād-ʷlkʷfʃūs ᵊmĕlṭi* «Quelle vilenie tu as commise!» — Le mot est aussi connu en Algérie à Tlemcen : *kĕffĕslu ɣúžho* «Il lui a meurtri le visage»; *mkĕffĕs ᵊlā-sáᶜdu uiiāmu* «ayant perdu tout bonheur et toute considération dans la vie» (واياما); *hād-ĕlmkĕffĕs* «ce misérable» (cf. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 51, l. 13). — Dans cette acception, je crois qu'il faut chercher au mot une origine berbère (*ekfuas* «enduire de suie, noircir», *akufas* «noir de fumée, suie» ap. Boulifa, *Textes de l'Atlas marocain*, p. 347, 336). — A Alger et chez les ruraux du Tell algérois et oranais, le mot est connu dans un tout autre sens : «mutiler la main» (cf. Beaussier, p. 494, et comp. le tunisien *kāfeš*, tripolitain *kāšef* ap. Stumme, *T.G.*, p. 179; *M.G.T.*, § 83). Ce sens n'est pas sans rapport avec celui de كفس de la langue ancienne.

كفى *kfā* «suffire» a beaucoup plus fréquemment le futur *ⁱikfa* que le futur *ⁱikfi*; de même à Mogador (cf. Socin, *Mar.*, p. 24, l. 15) et en Algérie dans le dialecte juif de Tlemcen (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 70). Les auteurs marocains modernes emploient aussi le futur يكفا (cf. *Salṿat el-ʾanfās*, II, 284, l. 1) qu'on retrouve dans la poésie citadine de l'Algérie (cf. de fréquents exemples ap. Yafīl, *Maǧmūᶜ el-ʾayniia*, *passim*). C'est aussi cette forme qui semble avoir prédominé en andalou (cf. *Vocabulista*, p. 597, sub *suficere*; Ibn Guzmān, p. 18ᵃ, l. 8; p. 31ᵃ, l. 1; p. 80ᵇ, l. 11; p. 88ᵃ, l. 10, etc.); et elle se trouve en Orient chez les auteurs du moyen âge et des temps modernes (cf. Fleischer, *Klein. Schriften*, III, p. 438; comp. Salhani, *Contes arabes*, p. 31, l. 6; p. 52, l. 14; Prüfer, *Ein ägypt. Schattenspiel*, p. 110, l. 17).

كلم *ṭkĕllĕm*; l'emploi tangérois de ce mot dans le sens de «retentir» (en parlant de l'appel à la prière) n'est pas possible, à ma connaissance, en Algérie.

كلا *klă* (*kʿlă*) «manger», qui apparaît seul dans les dialectes algériens, dans ceux de Tunis et de Tripoli, est à Tanger le représentant de أكل le plus employé. Abstraction faite des particularités relevant de la phonétique et de la morphologie générales du dialecte, la conjugaison de *klā* est, à Tanger, analogue à celle que lui connaissent les parlers précités (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 71; *Ulād Brāhīm*, p. 87; Stumme, *T.G.*, § 23; *M.G.T.*, § 53ª). D'autre part on entend aussi à Tanger employer la conjugaison suivante : *kęl; klęṭ* (*kʿlęṭ*); *kęlṭi* (*kulṭi*); *kęlṭ* (*kulṭ*); *klŏ* (*kʿlŏ*); *kęlṭo* (*kulṭo*); *kęlna* (*kęnna; kulna, kunna*), d'après un type qui se retrouve dans le Sud du Maroc (cf. Socin, *Mar.*, p. 28, l. 6; *Houwāra*, p. 40, l. 31), dans certains parlers orientaux (cf. Spitta, *Gram.*, p. 219; Landberg, *Ḥaḍr.*, I, p. 392) et était peut-être connu de l'andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 18, l. 13, *colt*). Il est remarquable que certains parlers sud-arabiques mélangent les deux séries, la première apparaissant lorsque la flexion comporte des désinences à initiale consonantique (cf. Landberg, *Dafīna*, p. 1207; Reinhardt, § 315). Enfin à côté des deux séries *klă*, *klāṭ*, etc., et *kęl*, *klęṭ*, etc., Lerchundi donne encore une troisième série *kal*, *kaleṭ* (cf. *Rudimentos*, 3ª éd., p. 233) qui est peut-être à interpréter comme *kāl*, *kāleṭ*, et à rapprocher des formes maltaise (*kīęl*) et hassania (*kāl* كال; cf. Reynier, p. 93; à côté de *klā*, p. 235 *in fine*). Cf. sur l'origine possible de *klā*, Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 91; Landberg, *Dafīna*, p. 1206. — Le futur est *i̯ākul*, *i̯āklo* (*i̯ākʿlo*); l'impératif est *kūl*, *kūlo;* le participe actif est *u̯ākęl* «ayant mangé et satisfait sa faim» comme à Tlemcen, Tunis, Tripoli et au Sénégal. Le participe passif est *mo̯kūl* «entamé, dont on a déjà mangé» comme à Tlemcen (*meukūl*), à Alger, Constantine (*mūkūl*), à Tripoli, au Sénégal, et aussi en andalou (cf. Reynier, p. 93; *Vocabulista*, p. 301, sub *comedere* مَوكول). Il faut vraisemblablement attribuer *mo̯kūl* à l'influence analogique des participes passifs de verbes à prima *u̯;* à côté de *mo̯kūl*, formation dialectale, on trouve, à Tanger comme à Tlemcen, *mākūl*, emprunté à la langue littéraire, et employé dans le sens de «nourriture» : *ʾlmākūl ʷušširāb* «le boire et le manger» = المأكول والشَراب.

مكر *kĕmmāra*, pl. *kmāmĕr* كمامر كمّارة «vilaine figure, gueule»; et de là «coup de gueule, bagou, insolence dans la répartie». Le mot est connu dans la plupart des régions de l'Algérie avec les sens de «grouin de cochon» et de «vilaine figure».

كمش *mkĕmmĕš* مكمّش «ridé»; *ţ˘kmiš* تكميش «des rides» (collectif); nom d'unité *ţ˘kmīša*; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 107, sub *arruja*; connu dans toute l'Algérie et déjà andalou dans ce sens.

كنس *kĕnnăs*, pl. *knāṇ˘s* كنّاس, كناس «écouvillon du four» (cf. *supra*, p. 137), comme à Alger et en andalou (cf. Dozy, II, 493); en maltais, dans le même sens, *kenniṣa* = كنّاسة (cf. Falzon, p. 180). A Tlemcen *kennās* est «balai à long manche», par opposition à *m˘kŭnsa* «balai à petit manche». Ailleurs en Algérie le mot est inconnu avec ces sens et ne signifie que «balayeur».

كور *kōṛa*, pl. *kōṛāṭ*, collectif *kōṛ*, «balle; boule; boulet» = classique كُرَة; cf. *Ulād Brāhīm*, p. 69; déjà andalou (cf. Dozy, II, p. 462, 499) et se trouve ap. *Mawālim*, IV, p. 54, l. 2.

kōṛår كوّر «rouler en boule»; aussi andalou et connu dans toute l'Algérie. C'est, je crois, un dénominatif dialectal de *kōṛa* dialectal, bien plutôt que le représentant de كوّر ancien.

كوموضة *kōmūḍå*, pl. *kōmūḍåṭ*, «commode»; espagnol *cómoda*, inconnu en Algérie.

كون *ŭkān*, cf. وكان.

kōṵṇ كوّن «garder le silence», *mkōṵṇ* «qui reste coi, ne soufflant mot»; à l'impératif : *kōṵṇ!* «Bouche close!»; construit avec *ʿlā*, «garder le silence au sujet de quelque chose; faire le mort» par exemple au sujet d'une dette qu'on ne tient pas à acquitter. — Ce mot avec ce sens m'est inconnu dans le Tell algérien; mais il se retrouve au Souf; et, dans le Sud algérois et dans certains parlers du Sud constantinois, *tkouṵon* est «se tapir en embuscade»; *tkouṵōl-lu* «Il s'est mis en embuscade pour le guetter».

كوى *kĕi̯a* كيّة : 1° «cautérisation»; 2° «douleur morale». Le mot est fréquent dans des interjections et malédictions appartenant surtout au langage des femmes : *i̯á-ṭek-kĕi̯a* «Que Dieu t'envoie la souffrance!»; *ā-kĕ̄i̯o; ā-kĕ̄i̯ti* «Ah! Malheur pour lui! malheur pour moi!», etc.

كيف *kīf* «chanvre indien préparé pour être fumé»; cf. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, et les références, p. 231, note 1.

kīi̯āfi كيّافي «fumeur de *kīf*» emploie comme pluriel *kīi̯āfa* (comp. Fischer, *loc. cit.*; Lerchundi, *Voc.*, p. 368, sub *fumador*). Au moment où Moulêy el-Ḥasan prit des mesures contre la consommation du *kīf*

(cf. *Arch. Mar.*, IV, p. 152 et suiv.) les enfants de Tanger chantaient aux fumeurs : *ʿlkīṭâfa rʿfdo-luáḥkum uḥóržo-lblâd* «Fumeurs de kif, enlevez vos planches à hacher le kif et sortez du pays».

ṭkīṭef تكيّف est à Tanger «fumer du *kīf*». — A Alger c'est «se reposer à son aise en fumant» : *ieṭkéiief fi-qâhhâuṭo* «Il prend tranquillement son café en fumant une cigarette»; comp. Landberg, *Prov. et dictons*, p. 137, 138; tandis qu'à la II^e^ forme *kéiief* est «griser» et «se griser». — A Constantine *ṭkéiief* est «faire des manières, faire le renchéri».

ل

لجر *lāžōr* لاجور «briques» (collectif); *lāžōra* «une brique», pl. *lāžōrāṭ*; déterminé avec l'article, *ʿllāžōr*; c'est le classique آجور d'origine araméenne (cf. Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, p. 5), avec agglutination de l'article de la forme déterminée comme à Tlemcen, Nedroma, Alger, Rabât (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 32) et déjà en andalou (cf. Dozy, II, p. 517). C'est aussi sous cette forme que le mot est passé en zouaoua *θālāžurθ*, pl. *θilāžūṛen*. Au contraire, à Constantine et dans les dialectes ruraux et bédouins d'Algérie comme à Tunis, on a *iāğōr* (*iāžūr*) déjà connu des lexicographes classiques ياجور.

لجن *lĕṭčīn* لجين «oranges» (collectif); *lĕṭčīna* «une orange», pl. *lĕṭčīnāṭ*; avec l'article, *ʿllĕṭčīn*; ainsi à Tlemcen et dans une partie de l'Oranie. Dans l'autre, comme chez les ruraux et les bédouins des départements d'Alger et de Constantine, on a *čīn*, nom d'unité *čīna*, pl. *čīnāt*. — A Alger et à Constantine *čīna* est à la fois collectif et nom d'unité; «trois oranges» *ṭélṭ-ḥabbāt-čīna*. — Ce nom de l'orange n'apparaît qu'au Maroc et en Algérie; en Tunisie, on a *burdĕğāna*, *burgĕdāna*, équivalents du برتقان de la Méditerranée orientale (cf. Stumme, *T.G.*, p. 160). Il faut sûrement voir dans le *čīna*, *letčīna* algéro-marocain le nom de la Chine (espagnol *la China*) d'où l'orange douce a été importée dans le bassin de la Méditerranée, dans les temps modernes. On a dû avoir d'abord ترنج چينة, ou ارنج چينة, ou لم چينة; puis, très naturellement, le second terme de ce complexe a seul été conservé pour désigner couramment le fruit. Par là s'expliquerait qu'à Alger et à Constantine *čīna* (*china*) soit à la fois collectif et nom d'unité. Quant au collectif *čīn* (*lĕṭčīn*), au pluriel *čīnāt* (*lĕṭčīnāt*), connus

d'autres parlers, ce sont des formations analogiques dialectales tirées de *čina* (*lḗtčina*). — La forme *lḗtčina* du Maroc et de l'Oranie est assez énigmatique; la chose la plus probable, à mon sens, est que le *l* initial y représente l'article espagnol de *la China : lim lačinā* (ainsi chez les ʿᵊmūr *lāčina* et *lāčin*) > *lim lḗtčina;* il est vraisemblable que le mot a été réemprunté par l'espagnol moderne à l'arabe marocain sous la forme *lechina* (cf. Eguilaz y Yanguas, *Glos.*, p. 437).

لحم *lḥam* «viande» est féminin à Tanger; de même pour le représentant de لحم dans certains parlers syriens (cf. *Z.D.M.G.*, 1897, p. 201, l. 4). Le mot, en Algérie, à ma connaissance, est toujours masculin.

لشق *lᵛšqâ*, pl. *lšâq* et *lᵛšqāṭ* لشقة «éclat de bois; fragment de roseau»; aussi «morceau de pain coupé en sifflet»; comp. Lerchundi, *Voc.*, sub *astilla*, p. 113. En Algérie, la forme لشقة m'est inconnue. Mais dans le Nord-Est constantinois, on trouve, avec les mêmes sens que le *lᵛšqâ* tangérois, *lâqša* (*legša*) qui apparaissait déjà en andalou (cf. Dozy, II, 544); dans le Nord tunisien, on distingue *lâqša* «fragment de roseau» de *leqša* «éclat de bois; éclat de pierre; bout de rocher qui se désagrège; morceau de pain». Le maltais connaît aussi, avec des sens voisins, *laqxa*, collectif *laqx*, verbe dénom. *laqqax* (cf. Falzon, p. 197). Peut-être faut-il en rapprocher *rešqâ* «fragment de roseau pour faire une plume» qui est courant dans toute l'Oranie. Ce mot, donné par Dombay pour le Maroc (cf. *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, p. 78), n'est pas, à ma connaissance, usité à Tanger, où «fragment de roseau» est *lšḗqâ* (لشيقة); mais le verbe dénominatif *rᵛšṣoq* «fendre un roseau» y est connu. Il est difficile de considérer *rešqâ* dans ce sens comme un dérivé de √رشق; d'autre part la fréquence des permutations de liquides en arabe moderne autorise à y voir une variante phonétique de لشقة. — Suivant Simonet, *Glos.*, p. 313, *lᵛšqâ* et *loqša* auraient une origine romane (cast. *lasca*, valenc. *llesca*, ital. *lisca*); il serait possible que le doublet tunisien s'expliquât par deux emprunts romans différents; *lâqša* serait, par l'andalou لُقشة, l'espagnol *lasca; leqša* serait l'italien *lisca;* il serait notable, dans ce cas, que la même métathèse (*šq* > *qš*) se fût produite dans les deux mots à deux époques différentes de la vie du parler. — Il n'y a guère à songer à persan لشك, لشكه.

lḗššoq «déchiqueter du bois, lui arracher des éclats», verbe dénominatif tiré du mot précédent.

لطح *ltâḥ* «pousser avec force en lançant»; nom d'action *lṭēḥ;* de même à Tlemcen et à Nedroma. Ce sens est tout voisin de celui du tunisien, «jeter à terre» (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 68, l. 8; p. 75, l. 6) qui appartient dans la langue ancienne non pas à لطح mais à لطح. Ailleurs en Algérie, à ma connaissance, le verbe n'est employé qu'à la II^e^ forme *loṭṭâḥ* et avec le sens connu des lexicographes classiques de «couvrir d'ordures» (au physique et au moral).

لعق *la'qa* لعقة «infortune persistante; influence mauvaise qui s'attache à un individu et fait que tout tourne mal pour lui»; *m"l'ōq*, pl. *mlā'âq*, ملعوق, ملاعق «misérable atteint de la *la'qa*»; et de là «vaurien, triste sire»; comp. ملعوق synonyme de منحوس, ap. Lüderitz, *Sprüchwörter*, n° LXXIV. — Ces mots sont inconnus aux dialectes algériens. Il me paraît probable que *la'qa* représente, avec la métathèse du ' fréquente dans les parlers arabes (cf. *Ulâd Brâhīm*, p. 10), لقعة «atteinte du mauvais œil», connu dans la langue ancienne et, aujourd'hui encore, dans certains parlers orientaux (cf. Reinhardt, p. 312 *in fine*).

لاّغدا *llăγŏdda*, cf. *supra*, p. 401, sub غدّا.

لغى *lyă*, fut. *i'ilyę :* 1° construit avec la préposition *l*, «appeler quelqu'un; l'interpeller»; 2° dans le sens général de «chanter, faire entendre sa voix» n'apparaît à Tanger que dans le dicton donné plus haut (p. 65, l. 20); de même à Alger. — Dans la plupart des parlers ruraux et bédouins d'Algérie, *lyā* est très courant dans le sens de «appeler quelqu'un» (construit avec la préposition *l* ou avec la préposition *'alā*); mais il a toujours un futur *i'elya;* dans ce sens il est connu aussi à Tlemcen, où, en outre, construit avec *'alā*, il a le sens de «injurier». — Dans le Nord tunisien, le verbe est aussi courant avec un fut. *i'alya* dans le sens de «appeler quelqu'un»; exceptionnellement, dans le dicton cité plus haut, qui est très connu, c'est le futur *i'alyi* qui apparaît.

لغط *lăqqăṭ*, pl. *lqāqŏṭ* لقّاط «pinces, tenailles»; le mot existe aussi dans tous les parlers citadins d'Algérie; et déjà en andalou d'où il est passé en espagnol, *alicates* (cf. Dozy et Engelmann, p. 140).

لقف *lqof :* 1° «attraper au vol»; de même en Algérie; jamais «cueillir» comme en andalou; 2° au jeu de la toupie «ramasser la toupie à terre dans le creux de la main, sans en interrompre la rotation».

لقم *lâqqǫ̣m* «préparer le thé». A Tlemcen et à Nedroma, *lâqqǫ̣m* est plus spécialement «rajouter un peu de thé dans la théière pour redonner de la force au breuvage, après qu'on en a bu déjà deux tournées». Dans les départements d'Alger et de Constantine, c'est, seulement pour le café, «mettre le compte de cuillerées (*tĕlqēma*) du mélange café et sucre dans la cafetière et transvaser pour bien mêler» (cf. Beaussier, p. 619; à distinguer dans le Sud de *leggem* «faire la boulette de cousscouss [*lugma*]»). Le mot apparaît avec un sens analogue dans les dialectes orientaux; cf. Socin, *Dīwān*, III, p. 309 et les références; Oppenheim, *Vom Mittelmeer*, II, 89, *lugmę* «petite cafetière»; Spiro, *Voc.*, p. 544.

لقوى *lâqṷa*, fut. *ilâqṷi*, «couper la parole à quelqu'un, lui fermer la bouche» est vraisemblablement un dénominatif de *lâqṷa* (class. لَقْوَة) «paralysie buccale» qui est surtout employé à Tanger comme malédiction de femmes : *ʾllâqṷa* «Que Dieu te ferme le bec!» — Le mot لقوة apparaît aussi à Tlemcen dans la malédiction *ia·ṭḳ-ĕllóqṷa* «Que Dieu t'envoie la *loqṷa*», qui est courante, sans qu'au reste on attache au mot aucun sens précis; quant au verbe dénominatif *lâqṷa*, il ne m'est pas connu dans les parlers algériens.

لقى *lqā* «rencontrer»; dans le Sud algérois et dans la plupart des parlers du département de Constantine, c'est le mot habituel (*lgā*) pour «trouver»; de même dans le Sud marocain (*Houwāra, passim*). — La II^e^ forme n'est pas courante à Tanger; c'est la III^e^ forme *lāqā*, *ilāqę* qui a le sens de «faire se rencontrer; réunir deux personnes ou deux choses» : *ṛ́ǫbbi-lāqęna* (ربّي يلاقينا) «Puisse Dieu nous faire nous rencontrer!»; *lāqâni-bḍ́h* «Il me l'a fait rencontrer»; *lâqâ-lfṷâm d'ʾlḥnâši* «Il réunit les ouvertures des deux sacs»; de même en Oranie; cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 94. — La V^e^ forme *ʾlǫqqâ* construit avec *b* ou avec un complément direct signifie : «trouver sur sa route, tomber sur»; inusitée en Oranie. La VI^e^ forme *ʾlāqâ* «se rencontrer avec» se construit avec l'accusatif, ou avec *b* ou avec *m·ā* (مع); courante aussi dans les dialectes algériens, où, suivant les régions, on la construit de préférence avec l'accusatif ou avec *b*.

mlāqia ملاقية «rencontre», maṣdar analogique de la III^e^ forme, connu aussi en Oranie et à Alger; cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 122; à Tlemcen, on emploie aussi un maṣdar de la VI^e^ forme, formé d'après l'analogie des maṣdars de la III^e^, *mĕʾlāqia*.

لكن *lāk̤n* ou *lāk̤in* (influence littéraire) «mais»; souvent avec *u* ou *ɣa* préfixe · *ɣālāk̤n*, *ūlāk̤n*. — D'autre part, à côté de *lāk̤n*, *ūlāk̤n*, *ɣālāk̤n*, on trouve à Tanger diverses amplifications ou déformations : *ɣālaḳ̣t̤nnīṭ*, où l'on peut discerner la particule ˇ*ṇnīṭ* sur laquelle cf. *infra*, p. 483; et d'autre part : *lāk̤nni*, *lāinni*, *laḳ̣ˇṇni*, ou, le plus souvent, *ɣālāk̤nni* (*ulāk̤nni*), *ɣālāinni* (*ulainni*) *ɣālaḳ̣ˇṇni* (*ūlaḳ̣ˇṇni*). Leur origine est obscure. Il est douteux que le *ni* final y représente l'affixe de la première personne du singulier, de ce fait que l'annexion d'autres affixes personnels à *lāk̤n* (*ɣālāk̤n*) est, sinon inusitée, du moins très rare : jamais je n'ai entendu *lāk̤nnĕk*, ou *ɣālāk̤nno*, etc.; cependant je dois dire que, *sur interrogation*, on m'a affirmé que *lāk̤nnĕk* était possible. Il est plus probable que nous avons affaire, dans *lāk̤nni*, etc., au suffixe dialectal maghribin *n*, *ni*, dont la provenance est douteuse (cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 184). Ces amplifications n'ont pas du reste, à Tanger, autant qu'il me semble, le même emploi que *lāk̤n*, *ulāk̤n*, *ɣālāk̤n*. Ces derniers marquent une opposition absolue entre la proposition qu'ils introduisent, et les énonciations précédentes : *uká-ẓbâṛ-ˇḷ'árḍ ukān-šóqqa ... lâk̤n mā-ʿándo qâḍâṛa* «S'il avait pu, il aurait fendu la terre..., mais il n'y avait pas moyen pour lui...»; *ulāk̤nni*, *ulāḳ̣t̤ṇni*, *ulainni* introduisent simplement une restriction aux énonciations précédentes : *ḅdâu-k̤eilâ'ḅo ūlaḳ̣t̤ṇni ḅlâ-ɡam* «Ils commencèrent à jouer, toutefois sans fixer de but dans leur jeu». Dans le dernier exemple *ūlaḳ̣t̤ṇni* peut être remplacé par *ūlāk̤nni*, *ulainni*, mais non par *lāk̤n*: et dans le premier, *lāk̤n* ne peut être remplacé par aucune des trois particules amplifiées. — Certaines de ces trois particules ou des équivalents (par exemple, à Alger, *ɣālemk̤nni*, *ɣalāimk̤nni*) sont employées dans divers dialectes algériens. On ne pourra en proposer avec certitude une explication qu'après les avoir réunies et comparées quant à leur forme et à leur emploi.

لنڤاص *lingăṣ* لنڤاص «poires» collectif; *lingāṣa* «une poire», pl. *lingāṣăṭ*. La forme différenciée انجاص du mot اجاص d'origine araméenne était déjà ancienne; elle se trouvait en andalou, et se rencontre dans toute l'Afrique du Nord avec le sens de «poire»; d'autre part, l'agglutination de l'article de la forme déterminée, qui caractérise le *lingăṣ* tangérois, se retrouve au Maroc à Rabât (cf. Fischer, *Mar. Sprich.*, p. 32); en Algérie, à Tlemcen, à Alger, à Constantine (*lĕngăṣ*), et en maltais (*langăṣ*). Mais elle n'apparaît ni dans le Sud algérois (Laghouat *nzāṣ*,

avec l'article *ɣnnzāš*, Aïn-Madhi *anzāš*, avec l'article *lanzāš*; cf. Kampffmeyer, *Südalger. Studien*, p. 236, note 3), ni dans le dialecte juif d'Alger (*nědğāṣ*), ni dans le Maghreb oriental (cf. Fischer, *loc. cit.*), ni dans les parlers de Syrie (cf. Almkvist, *Kleine Beiträge zur Lexicographie*, p. 157, 158). En Égypte, le mot, qui n'est plus employé aujourd'hui, apparaît encore dans les textes vulgaires du XVII^e^ siècle avec le sens de «prune» (cf. Kahle, *Z. Geschichte des arab. Schattentheaters*, p. 35, note 1; par contre avec le sens de «poire», ap. Prüfer, *Ein ägypt. Schattenspiel*, p. 54). On entend parfois à Tanger, surtout dans la bouche des enfants, *nīngāṣ*, avec *l* > *n* sous l'influence de la nasalisation de *i*, ou même *nīggāṣ* avec assimilation complète de *n* à *g*, le souvenir de la nasale primitive n'étant plus conservé que dans la forte nasalisation de la voyelle précédente (ainsi ap. Dombay, *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, p. 70, *neggāṣ* «pyrum», distingué de *idğāṣ* «pyrum sylvestre» qui ne m'est pas connu pour Tanger). — Le mot n'est pas employé dans certains parlers du Tell algérien; notamment dans l'Ouest les ruraux appellent la poire *bū-ʿᵘṷēīda* بو عويدة (c'est-à-dire «ayant un bâtonnet comme queue»).

لله *ˈllāh* (*laḥ*, *ˈlaḥ*) reporte, je crois, plutôt à الإله qu'à الله dans les nombreuses formules où il vient en tête de phrase, immédiatement suivi de la négation *lā*, et d'un verbe au futur : *llaḥ-lā-iṷŭrrīk-šāṛṛ* «Que Dieu ne te fasse pas voir l'adversité!» (réponse à des compliments de condoléance); *llaḥ-lā-iṷŭrrīk-bāṣ* «Que Dieu ne te fasse pas voir de mal!» (réponse du malade à ceux qui lui souhaitent le rétablissement); *llāh-la-išqēk* «Que Dieu t'épargne ta peine!» (cf. *supra*, p. 347); et aussi *laḥ-lā-iṛᶜbbḥāk* «Que Dieu ne te fasse pas gagner!»; *ˈlaḥ-lā-ïlāᶜᶜbēk* «Que Dieu ne te fasse pas jouer!», etc. Il est remarquable en effet que *llaḥ* n'a jamais dans ces locutions la prononciation emphatique, caractéristique de *ᵈllāh* = الله. Il en est de même en Algérie; et même à Nedroma et parfois aussi à Tlemcen, *llāh* passe à *ˈlẹh* (probablement souvenir du *i* disparu de الإله). — Le *ˈlaḥ-la* «peu importe après tout» que j'ai signalé chez les ruraux d'Oranie (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 200) est connu à Tanger; dans le Sud algérois on prononce *ᵈllāh-lā*.

لهى *lhă*, fut. *ⁱilhẹ*, «occuper l'attention; distraire d'un souci en occupant d'autre chose» représente la IV^e^ forme ancienne ألهى (en Algérie, on emploie dans ce sens la II^e^ forme *laḥha*). Le complément exprimant la

chose dont on distrait se construit avec *ʿ°lā;* celui qui exprime la chose par laquelle on distrait se construit avec *ḅ*. Par contre *lhā i̯elha* des parlers sahariens d'Algérie «s'occuper de» (construit avec *b*) et «être de loisir», qui est inconnu à Tanger, représente لهى, يلهى ou يلهو لها, dont le participe actif لاهى est devenu au Sénégal l'instrument d'expression du futur immédiat (cf. Reynier, p. 172). — La VIII^e^ forme dialectale *ʿṯ̣ḷha* construite avec les prépositions *b* ou *fī* (*f*) signifie à Tanger «s'occuper d'une chose, y prêter attention». — Dans plusieurs parlers algériens, son équivalent *ɛ̀ltha* a, outre ce sens, celui de «être de loisir»; cf. Beaussier, p. 622; la différence entre لهى ب et لهى عن, التهى ب et التهى عن dans la langue ancienne contenait en germe l'opposition de sens qui a abouti à ce véritable ضدّ dialectal.

لوح *lūʾḥ* (*lōḥ*) : 1° nom générique du «bois» lorsqu'il a été débité, raboté, réduit en planches; la palette de la pelle du boulanger, une porte, un coffre, un seau fait de planchettes assemblées, sont en *lūʾḥ;* au contraire la cuiller, la toupie, le billot (*qâṛṭâ*), le grand plat creux (*gʿṣ̌ʿa*), taillés à même dans une pièce de bois plus ou moins massive, ne sont pas en *lūʾḥ* mais en *ʿūd* (cf. *supra*, p. 393). Il en est sensiblement de même à Tlemcen; mais à Alger et à Constantine, le nom de *lūʾḥ* s'étend à tout bois travaillé, qu'il ait été ou non réduit en planches, du moment que sa forme de tronc ou de branche n'est plus discernable; et la cuiller, la toupie, le billot, le grand plat creux (*ṣaḥfa*) sont dits être en *lūʾḥ*. Par contre chez les ruraux et les bédouins, *ʿūd* est le nom générique pour désigner le bois sous n'importe quelle forme, et *lūʾḥ* (*lōḥ, louḥ*) est seulement «planches» collectif. — Il existe d'autre part à Tanger un «nom d'unité» dialectal *lūḥa*, pl. *lūḥāṭ*, qui signifie «planche»; de même dans toute l'Algérie, en Tunisie, en Syrie et en Palestine (cf. Dozy, II, p. 556; Bauer, *Pal. Arab.*, p. 12; mais, en Égypte, *lōḥ* «planche»; Spitta, *Gram.*, p. 143; aussi en maltais). *lūʾḥ* لوح comme nom d'unité n'apparaît à Tanger que dans le nom de «la planchette à écrire le Coran», pl. *lu̯āḥ* الواح, diminutif *lu̯ūi̯āḥ* (cf. *ʿOumâra du Yémen*, II, p. 36, n. 2; El-Ǧâḥiẓ, *Ḥaiaɣān*, II, p. 5, l. 15). Il en est de même au Sénégal (cf. Fr. Marie-Bernard, p. 70 *in fine*) et, en Algérie, au Souf. Ailleurs en Algérie, «planchette à Coran» est *lūḥu*, pl. *lūḥāt* ou *lu̯aḥ;* et *lūʾḥ*, nom d'unité, n'apparaît plus que comme dénomination de certaines «planches» servant à un usage déterminé : Algerjuif et certains parlers de l'Est algérien «planche à laver les morts»; un

peu partout chez les ruraux du Tell «pelle en bois à vanner» (aussi en maltais; cf. Falzon, p. 205); Alger *lūḥ-ālḷubz*, Tlemcen *lūḥ dēlḷubz*, «planche à porter le pain au four». — 2° ce qu'on peut tenir de grain, de substance en poudre, dans la paume de la main étendue» duel *lūḥāin*, pl. *luḥāḥ*; avec ce sens, le mot se retrouve dans l'Ouest oranais (à Tlemcen simplement «une petite quantité»; probablement à y rapporter aussi le sens technique tlemcénien de «nappe mince de laine couvrant la carde dans le cardage»); aussi dans le Sud algérois, dans la plupart des parlers du département de Constantine, dans le Nord tunisien; mais ce sens est inconnu dans la majorité des parlers ruraux d'Oranie et du Tell algérois; cf. Beaussier, p. 623.

م

ماريو *mārīo* «armoire». C'est naturellement l'espagnol *armario* avec suppression de *ar* initial tenu pour l'article, et probablement par l'intermédiaire d'une forme à dissimilation *almario* (*r* — *r* > *l* — *r*). J'ai entendu le pluriel *mārīuṣ*; sur interrogation, on m'a fourni *mārīᵊuāt*. A Tlemcen *mārio* est spécialement «armoire à glace»; à Nedroma «étagère à rayons». Le mot est inconnu ailleurs en Algérie.

مازوزى *māzōzē* «tardif» (en parlant des fruits et des récoltes); «dernier né» (en parlant des enfants). Le mot se retrouve dans tout l'arabe maghribin jusqu'à Tunis. Il provient vraisemblablement du berbère; en zouaoua *amāzōz* a le même sens; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 201.

ماموني *māmūni*, pl. (rare) *māmūniāt*, «tonnelle faite de roseaux entrelacés». Ce mot est connu avec le même sens à Nedroma et à Tlemcen et inconnu ailleurs en Algérie. Son origine est pour moi obscure. Il semble hasardeux de le rapprocher de *pabellon*. Il est bien invraisemblable d'autre part que, dans le nom du rustique *māmūni* marocain, se perpétue le souvenir du célèbre et somptueux pavillon d'agrément élevé par El-Māmūn b. ðī-n-Nūn (cf. Ibn Badroun, p. 277; Maqqarī, I, p. 347; II, p. 673). Peut-être faut-il simplement entendre *māmūni*, conformément à l'étymologie arabe, comme «endroit sûr» et songer à la description de la tonnelle de jardin idéale faite par Ibn Loyon : «au cœur du jardin, ayant la vue de toutes les directions, placée de façon qu'un intrus n'entende pas ce qu'on y dit et n'y puisse accéder sans

être signalé» (cf. Lerchundi et Simonet, *Crestomatía arábigo-española*, p. 136 *in fine*).

متع *mṭá-ăllăh-ɛllăh* est متاع الله avec disparition par dissimilation de *l* initial de *lillāh*. C'est la formule habituelle d'entrée au tombeau des saints dans la visite pieuse; c'est aussi fréquemment la formule de demande d'aumône : «chose de Dieu, pour l'amour de Dieu». Cette formule, avec les mêmes emplois, est connue en Algérie; comp. aussi pour Fez, Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, p. 384; pour Tunis, Stumme, *T.M.G.*, p. 66, l. 7; pour Tripoli, Stumme, *M.G.T.*, p. 56, l. 19; p. 57, l. 6.

مثل *mṭɛ̈l*, pl. *mṭūl*, «exemple; proverbe»; le pluriel مثول, inconnu en Algérie où l'on n'a que *mṭāl*, *mθāl* (امثال), existait déjà en andalou (cf. *Vocabulista*, p. 375, sub *exemplum*); *f.qḍăṛ-ˈlmṭɛ̈l* «simplement à titre d'exemple; par supposition pure».

mĭṭăl, pl. *mĭṭălāṭ*, «exemple; proverbe» est مِثال emprunté à la langue littéraire, la voyelle brève étant conservée par allongement; mais aujourd'hui le mot est courant à Tanger dans la langue la plus vulgaire; aussi employé adverbialement : «par exemple» (synonyme *maθālɛn* = مثلا dans la langue des demi-lettrés); *kadālika ɣamiṭāl* «exactement de même» est naturellement aussi une expression empruntée à la langue pédante des ṭolbas.

mĕṭṭɛ̈l مثل, à la II^e^ forme, construit avec la préposition *b* «prendre comme exemple typique; faire passer en proverbe». — *ṭmeṭṭɛ̈l*, à la V^e^ forme, «être pris comme exemple, comme point de comparaison» apparait dans l'expression *ɣā-lā-iṭmĕṭṭɛ̈l* ولا يتمثل qu'on emploie pour s'excuser d'avoir recours à une comparaison inconvenante au point de vue religieux et presque sacrilège; par exemple, si en décrivant un livre européen, on dit qu'il a le format d'un *mŏṣḥăf* (*sic*) du Coran, il faut ajouter aussitôt : *ɣā lā-iṭmĕṭṭɛ̈l* «Il n'y a pas au reste de comparaison possible»; des équivalents de cette formule, employés dans le même cas, existent un peu partout en Algérie : Nedroma, Constantine, Alger *ɣā-lā-ɣūmāṭṭɛ̈l* (ولا يُمثّل). Laghouat et Tunis *lā-ɣumāθɛ̈l*, Tlemcen *ɣālu-meṭṭāl* et *mā-ilu-meṭṭāl*.

مجر *mžăṛ*, pl. *mžūṛa* et *mžāṛāṭ*, مجار, مجورة «tiroir»; diminutif *mžĭăṛ*. Dans d'autres dialectes marocains, le mot a gardé sa forme étymologique *mžarr* = مجرّ (√جرّ; cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 11, note 1). Le mot

est inconnu en Algérie où «tiroir» est généralement جَرّ. A Tanger, comme il a été dit plus haut (cf. p. 421), *qẓāṛ* est «boîte»; au reste les deux mots ont subi l'influence l'un de l'autre; et si la forme *qẓoṛṛ* du parler juif d'Alger est vraisemblablement due à la contamination par جرّ (cf. *supra*, p. 421), il est vraisemblable aussi qu'à Tanger le passage de *mžaṛṛ* à *mžāṛ* est dû à l'influence de *qẓāṛ*. — Il faut néanmoins envisager une autre hypothèse : *mžāṛ* serait un pluriel de *mžaṛ* (*mžaṛṛ* جرّ, cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 111) employé dialectalement comme singulier; comp. aussi *miǧār* «commode» dans l'Iraq ap. Weissbach, *I. A.*, p. 201, l. 8.

مجنق *mūžānēq* موجانيق «vacarme, tumulte» reporte vraisemblablement à منجنيق «catapulte». n^1 a disparu avec allongement compensatoire de la voyelle qui le suivait, sous l'influence dissimilatrice de n^2; ce processus, dont on peut citer quelques exemples en arabe maghribin, est particulièrement fréquent, dans le domaine sémitique, en araméen (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 247). A Tanger cette voyelle longue a été *ū*, après la labiale *m*. A Tlemcen elle est *ā* : *māǧānēq* dans le parler de cette ville a le même sens que *mūžānēq* à Tanger : *blâ-māǧānēq ʿlīa* «Ça n'est pas la peine de me faire tout ce scandale!» Le mot ou des équivalents du mot n'apparaissent pas ailleurs en Algérie, à ma connaissance.

مدّ *mudd*, duel *muddāin*, pl. *mdūd*, est encore aujourd'hui, à Tanger, une mesure de capacité en usage pour les légumes secs et les céréales; le *mudd* tangérois vaut 64 litres (cf. Gilles, *Le dialecte marocain*, p. 6); comp. pour sa valeur très variable, et aussi instable, dans diverses régions du Nord marocain, *Arch. Mar.*, II, p. 240; VI, p. 253-254; XVII, p. 280, 331, 353; sur le *mudd* à Fez, R. Leclerc, *Le commerce et l'industrie de Fez*, p. 124. — En Algérie, le مدّ (Oranie *mudd*, provinces d'Alger et de Constantine *medd*) n'est plus une mesure de capacité courante que dans quelques régions (ainsi, à Laghouat, un litre; à Nedroma, cent dix litres); mais l'usage du *mudd-ennbi* مدّ النبي s'est conservé dans certains milieux rigoristes pour le mesurage de la *fiṭra* «aumône de la fin de ramaḍān»; sur la capacité et la forme du مدّ النبي (appelé à Tanger *sunni*, pl. *sunniāt*, «le sounnite»), cf. Bel, *Djâzya*, p. 78, 79; *R.A.*, 1905, p. 231 et suiv.; Delphin, *Recueil de textes*, traduction Faure-Biguet, p. 53; G. Marçais, *L'exposition d'art*

musulman d'Alger, pl. XX; comp. Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, p. 98, note 2.

مدح *mdaḥ* «jouer du tambourin»; et de là «frapper dans ses mains pour applaudir». En Algérie *mdaḥ* est «chanter une *qaṣīda* du genre *medḥ*», consacrée à l'éloge du Prophète, des Compagnons et des Saints (comp. Delphin, *Textes*, p. 240, traduction Faure-Biguet, p. 68). Comme le *mĕddāḥ* «chanteur ou conteur populaire (à Tanger, pl. *mdāāḥ*) s'accompagne généralement sur un tambourin (en Algérie souvent aussi sur un tambour long, *gollāl*), le mot مدح qui désignait originairement la récitation de la poésie elle-même, en est venu à désigner la percussion de l'instrument d'accompagnement. — *mĕddāḥa*, pl. *mĕddāḥāt* مدّاحة «accompagnatrice de la chanteuse des noces appelée *fqēra*» (cf. *Arch. Mar.*, I, p. 280). — Le *mĕddāḥ* «chanteur mendiant», ou «mendiant», de la Syrie et de l'Arabie a obtenu son nom pour de tout autres motifs : ce n'est pas au Prophète ou aux Saints qu'il adresse ses louanges, mais à ceux dont il sollicite la générosité (cf. *Z.D.M.G.*, 1857, p. 482; *Arabica*, III, p. 71; Snouck Hurgronje, *Mekkan. Sprichwörter*, p. 49).

مرح *mĕṛṛāḥ* مرّاح «vif, espiègle» ne s'emploie à Tanger que dans le dicton sur le mitron rapporté plus haut, p. 35, l. 3. Le mot est inconnu en Algérie. — Chez les Jbâla *mĕṛṛaḥ* signifie «aller vite».

مرصطان *mŏṛṣṭān* «hôpital» et spécialement «hôpital des fous». La forme مرستان pour مارستان se rencontre déjà dans d'anciens textes (cf. Dozy, II, p. 582). La voyelle ŏ à Tanger est vraisemblablement due à l'influence de la labiale précédente. — Lerchundi, *Voc.*, p. 411 *hospital*, p. 492 *manicomio*, donne une forme مرسطران qui m'est inconnue pour Tanger. — Le mot n'est guère connu en Algérie, sauf à Alger où *mŏṛṣṭān* est «asile d'aliénés»; on le trouve aussi avec le même sens à Tunis (cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 89, note 6) et en Orient (cf. *murustān*, ap. Spiro, *Voc.*, p. 561; *mūristān* et *buristān* ap. Spitta, *Contes*, p. 6; *māristān* ap. *Z.D.P.V.*, 1881, p. 6).

مرض. Cf. le suivant.

مرط *mâṛṭ* «maladie»; *mṛêṭ*, pl. *mṛāṭ*, «malade», avec ض > ṭ, sont les prononciations les plus fréquentes à Tanger de مرض, مريض; aussi à Tlemcen, surtout dans le langage des femmes.

IMPRIMERIE NATIONALE.

مس *mˇṣṣŭs*, fém. *mˇṣṣūsa*, pl. *mˇṣṣūsĭn* = class. مَسُوس, apparaît avec le redoublement de *s* à Tanger comme dans toute l'Algérie (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 113). Le mot qui, en Algérie, signifie essentiellement «pas assez salé», s'emploie à Tanger exactement dans le sens de «fade, insipide» : du thé sans sucre, de l'eau sans saveur (en Algérie *ṣāmṭ*), seront qualifiés de *mˇṣṣūs* aussi bien qu'une soupe insuffisamment salée. Il en était probablement de même en andalou (cf. *Ḥadāiq*, ms. Paris, 89ª, l. 18 : عنب الغروس ابيض مسوس; *Vocabulista*, p. 435 «insipidum [de omnibus]»). — L'antiphrase *mˇṣṣūs* pour désigner le *mĕllāḥ*, quartier juif, connue ailleurs au Maroc (cf. Budgett Meakin, *The Moors*, p. 426; *Jewish Encyclopedia*, IX, 28), n'est pas usuelle à Tanger.

مسخ *msāḥ* «métamorphoser» (dans ce sens classique, peu connu en Algérie); et de là «affliger d'une difformité, d'une laideur morale ou physique» (en parlant de Dieu); nom d'action *mĕsḥ*. Ce deuxième sens se retrouve à Alger (cf. aussi Dozy, II, 590; Cuche, p. 626; Rhodokanakis, *Ḍofâr*, II, p. 56; et *supra*, تخط). — D'autre part, *msāḥ* est «salir matériellement» à Tlemcen, Nedroma, dans le Sud oranais et algérois; aussi «salir moralement» en Oranie (*mĕsḥo bĕssébb* «il l'a couvert d'injures»); à Constantine *messoḥ* à la II^e^ forme est aussi «salir». Ce sens du verbe ne se montre pas à Tanger; mais c'est par lui qu'il faut cependant expliquer les expressions allitérées *lusāḥ ulmsāḥ*, *lusāḥ ulmsāsāḥ* «la saleté repoussante». — A Tlemcen également, il existe un substantif *msāḥ* «saleté» : *ḥād-ĕṣṣṛáwĕl ɣérfĕd-ɣlmsāḥ* «Ce pantalon n'est pas salissant, les taches n'y paraissent pas»; synonymes *usoḥ* et *usāsoḥ* (formation comparable au *msāsāḥ* tangérois). — A Alger, une expression allitérée toute voisine existe aussi : *lūsāḥ ɣunnsāḥ* «la saleté repoussante». — *mâṣṣâḥ* «salir» se trouve aussi en tunisien. Stumme (*T.G.*, p. 180) admet une formation secondaire tirée du participe موسّخ (à Tunis *mâṣṣâḥ*, à Tanger généralement *mɔssâḥ*). Au moins est-il vraisemblable qu'il y a eu dans la plupart des dialectes maghribins, des contaminations de مسخ et وسّخ.

مسك *mĕska* مسكة «gomme mastic»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 64, sub *máciga;* et *Arch. Mar.*, VIII, p. 48, note 3. Cette forme du mot se retrouve à Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 7, l. 3), à Tlemcen et à Nedroma. A Constantine on a *messka*, à Alger on dit *mesṭka*, et chez les ruraux et bédouins *mestka*, comme à Tunis, *mɛstka;* à Sfax *mustqâ*

(Narbeshuber, *Aus dem Leben in Sfax*, p. 21); en maltais, avec métathèse, *miskta*. C'est naturellement مصطكا. Il est remarquable que l'emphase des consonnes médianes a disparu dans les parlers maghribins (comp. pour l'Égypte, Spiro, *Voc.*, p. 571; Spitta, *Gram.*, p. 512; Ben Cheneb, *Prov.*, n° 1564); en outre au Maroc et à Tlemcen et Constantine le groupe *st* s'est réduit à *s* (*ss*) suivant un processus fréquent en arabe maghribin, et aussi dès la langue ancienne (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 65 *in fine*; p. 178, 179; l'espagnol *almáciga* s'explique peut-être par une réduction analogue dans certains parlers arabes d'Andalousie; cf. Dozy et Engelmann, p. 147). Peut-être y a-t-il aussi contamination du mot par مسك «musc»; le nom de la *mᵛṣka*, qu'on mâche pour se parfumer la bouche, aurait naturellement subi l'influence du nom du parfum le plus employé, le *mᵛṣk*.

مشى *mšă*, fut. *ⁱimši* : 1° c'est le verbe généralement employé comme à Tlemcen et à Alger pour «partir» et «aller». *ɣdā*, qui en Algérie appartient exclusivement à certains parlers ruraux ou bédouins, apparaît au Maroc dans des parlers citadins, mais non à Tanger (cf. *supra*, p. 401); quant à *ṛāḥ iṛōḥ* راح qui est le verbe habituel pour «aller» et «partir» dans la plupart des parlers algériens (aussi courant à Alger, à côté de *mšā*), il est inusité à Tanger; la II^e^ forme *ṛōṿaḥ* y a un sens voisin de son sens ancien : «arriver le soir» (comp. Mercier, *Actes du XIV^e^ Congrès*, III, p. 21, 22 et 70). — 2° *ila-mšā* (*ida-mšā*) suivi de *ḥᵛṭṭa* et d'un verbe au parfait, exact équivalent de «s'il vient à»; le verbe de l'apodose peut être au futur ou au parfait : *ila-mšāṭ ḥᵛṭá-zăhqóṭ ṭhárrᶜsḛṭ* «Si elle vient à glisser, elle se cassera»; *ila-mšiṭ ḥᵛṭṭá-šŭṣṭék nᵛṣdî-mᵛnnék ᵛḷhâil-ˢudğdíd* «Si je viens jamais à te revoir, je te réglerai ton compte pour ta conduite passée et présente!» — Le participe présent *mᾱši*, fém. *mᾱšia* ou *mᾱša*, pl. *mᾱšiᵛn* ou *mᾱšᵛn*, sert à Tanger comme à Tunis, à Tripoli, à Alger et à Tlemcen, à exprimer le futur immédiat : *ᾱna-mᾱši-mmši* «je vais partir» (cf. Fleischer, *Kl. Schr.*, III, p. 436 *in fine*). Très fréquemment, il apparaît aussi, à Tanger comme à Tunis, sous la forme abrégée et invariable (sans distinction de genre ou de sexe) *mᾱš*; cf. *supra*, p. 95, l. 4, et comp. Stumme, *T.G.*, p. 142.

مصرن *mᵛṣrăna*, pl. *mṣārᵛn* مصارن, مصرانة «boyau»; le mot est, à Tanger comme à Tlemcen, un féminin morphologiquement caractérisé. Dans

la plupart des dialectes algériens on emploie le masculin *mṣṛān;* et chez les ruraux et bédouins du département d'Alger, dans le Sud oranais et dans le Sud constantinois, on lui donne généralement un pluriel *mṣṓr,* dont un équivalent apparaît en Arabie comme singulier (cf. Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 389; Rhodokanakis, *Ḍofâr*, II, p. 56); cf. sur l'origine du mot *Dialecte de Tlemcen*, p. 108.

مضغ *mḍây* «mâcher» a pour maṣdar *mḍēγ*. Un autre maṣdar *mṓḍγān* n'apparaît que dans l'expression *ṣṛṭām-blā-mḍγān* «avaler sans mâcher».

مضى *mḍă̄* «faire complètement» = class. أمضى n'est guère employé à Tanger que dans l'expression *qḍā-ṵmḍā*; cf. *supra*, p. 37, l. 8; et comp. à Tlemcen *mā-ṯéqḍe mā-ṯénṭe*, ap. *Ulâd·Brâhîm*, p. 204. — Le participe présent *māḍe* ماضى est courant dans le sens de «coupant» en parlant d'un couteau ou d'un sabre, comme à Tunis (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 91, l. 2), dans le Sud algérois, dans la province de Constantine, et aussi dans certains parlers d'Oranie (comp. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 235, note 5). *ˇlmāḍe* est aussi à Tanger «le tranchant d'une lame» (opposé à *ṭhaṛ* «dos»). — Il existe aussi une II^e^ forme dénominative du verbe : *mḍḍâ* «affiler». — *mḍă̄ṵa* «affilage d'une lame»; *ʿándi ṵâḥ^a^-ṭmûs fḕh šï-mḍă̄ṵa káṭḕbrí-zzu^a^ál* «J'ai un couteau dont le tranchant est si affilé qu'il couperait l'alpiste».

مطش *mṓṭēiša* ou *mățēša* موطيشة ماطيشة «balançoire», cf. *supra*, p. 267, note 1. Le mot ne prend jamais l'article, non plus que l'équivalent cherchelois *mṭēša*.

mâṭṭâš مطش «se balancer», dénominatif de *mṓṭēiša*, est usité à côté de *ṭēiēš;* cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 503, sub *mecer*.

مطو *ṭmāṭâ* تماطى construit avec *ʿ^a^lā* «se pencher sur quelque chose ou quelqu'un» (pour le saisir, le frapper, etc.); aussi dans ce sens dans les départements d'Alger et d'Oran.

معن *mā·ʾūn* ماعون est à Tanger «ustensiles ou outils professionnels» comme en andalou (cf. Dozy, II, p. 603), à Tétouan (*Arch. Mar.*, VIII, p. 211, note 2; p. 268, note 1), et à Tunis (cf. Clermont, *L'arabe tunisien*, p. 201, note 1; *Maʿâlim*, III, p. 153, l. 12). Le mot s'applique aussi spécialement dans le Nord marocain au «tour à potier» (cf. *Arch. Mar.*, *loc. cit.*, et II, p. 106) comme en Tunisie

(cf. R. Leclerc, *Les arts et industries d'ornementation en Tunisie*, p. 5), et dans diverses régions de l'Algérie (à Nedroma *mḕ·ən* ou *mā·ən*). A Constantine le mot désigne spécialement les «outils du cordonnier». Enfin il est passé en zouaoua avec le sens de «charrue» : *ʾḥmāṇn*, pl. *lĕmbᵘā·ṇən*. — Dans la plupart des dialectes algériens *mā·ᶜīn* a le sens de «objet de vaisselle» comme à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 50, l. 32), en Égypte (cf. Spiro, *Voc.*, p. 552), dans l'Iraq (cf. Meissner, *Neuarab. Geschichten*, p. 143; Weissbach, *I.A.*, p. 190, n° 229) et dans divers dialectes arabiques (cf. Reinhardt, p. 343; p. 397 *in fine*; p. 323, l. 11; Rhodokanakis, *Ḍofâr*, II, p. 42; Stace, *Voc.*, p. 181, sub *vessel*). Il est remarquable que certains des plus vieux exégètes du Coran aient glosé الماعون de Soura cvii, 7, par القدر والدلو والفأس; le sens de «ustensiles domestiques» a dû être courant dès l'époque ancienne (cf. Ṭabarī, *Tafsīr*, XXX, 176-178; Nöldeke, *Neue Beiträge*, p. 29; Rhodokanakis ap. *W.Z.K.M.*, 1911, p. 67 et suiv.). Dans le sens de «objet de vaisselle» le mot apparaît aussi dans le Sud du Maroc (cf. *Houwāra* p. 30, l. 19, 20) et est, du reste, sinon courant, du moins compris à Tanger (le mot habituel pour «vaisselle» est *qšū·ᵉ*). Le mot fait alors à Tanger comme dans les parlers citadins d'Algérie un pluriel *mᵘā·an*, qui en argot désigne aussi «les testicules» (synonyme *bᵘāqāl* بواقل). Chez les ruraux et bédouins d'Algérie, le mot fait le pluriel *mᵘā·ḕn* (*mmā·ḕn*). Le pluriel *mᵘā·in* du Sud marocain (cf. *Houwāra*, *loc. cit.*) se retrouve à Tétouan (cf. *Arch. Mar.*, VIII, *loc. cit.*).

مقص *mqâṣ*, pl. *mqōṣå*, «ciseaux» = مقص; cf. Stumme, *T.G.*, § 49; *Ulād Bṛāhīm*, p. 111. — La forme *maqqâṣ* donnée par Fischer, pour Rabât (*Mar. Sprichw.*, p. 11, note 1), et qui reporte à une forme مقّاص avec recul de l'accent et abrégement de la voyelle longue non accentuée, ne se rencontre à Tanger que dans le nom du «perce-oreille» *bū-măqqâṣ* (à Tlemcen *bu-mqōṣṣ*). Il est très naturel que dans certains dialectes marocains *mqâṣṣ* ait pris la forme فعّال qui est fréquente pour les noms d'instruments; comp. *Ulād Bṛāhīm*, p. 112.

mâqqṣ مقّص «couper avec des ciseaux»; aussi à Tlemcen; dénominatif du mot précédent; Sud algérois *mâggṣ*.

مكل *mĕkkḕl* «tendre, mettre en main» = مكّن (comp. Beaussier, p. 644). Le passage de *n* > *l* s'est effectué d'abord par assimilation régressive dans les formes où le radical verbal était suivi des suffixes mé-

diats *li, lek, lo,* etc. Le sens même du verbe fait qu'il n'apparaît le plus souvent dans le langage que construit avec ces suffixes. La forme *mĕkkĕl* des très fréquents *mĕkkĕl-li, nmĕkkĕl-lĕk, imĕkkĕl-lo, ṭmĕkkĕl-la,* etc. a été ensuite étendue à toute la conjugaison du verbe; comp. le زَيَّل, يزيّل de Lerchundi, *Voc.*, p. 580, 581, sub *parecer* (inconnu à Tanger), qui doit bien être ازيان «paraître beau» (par *iziāl-li iziāl-lek*) et le syriaque *נתל «donner» (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 291). — Růžička considère *mĕkkĕl*, aussi bien que *נתל comme de simples dissimilations de nasales (cf. *Kons. Dissim.*, p. 106; p. 72).

ملاح *mĕllāḥ* ملّاح «ghetto» est connu uniquement au Maroc; on l'emploie déjà à Oujda; mais il n'apparaît à ma connaissance nulle part en Algérie. A Constantine, on appelle le quartier juif *šāra'*; à Tunis *ḥāra* (*T.G.*, p. 163); à Tlemcen et à Nedroma, on dit simplement *dĕrblīhūd* (ainsi déjà, ap. *Bustān*, p. 269 *in fine*). — Je trouve peu admissible l'explication de Dozy, I, 313 (corruption de محلّة). Celle de Budgett Meakin, *The Moors*, p. 426, 427, suivi par Mercier, *Arch. Mar.*, VIII, p. 167, note 2; «quartier des Juifs forcés de *saler* les têtes des rebelles pour l'exposition publique» me semble de beaucoup la plus vraisemblable (cf. *contra*, Socin, *Mar.*, p. 12, note 7).

ملخ *mĕlḥa*, pl. *mĕlḥāṭ* et *mlāḥe* ملحة «morceau de cuir pour la semelle». Le mot est commun maghribin, avec un verbe *mellāḥ* «mettre un morceau de cuir à la semelle» (cf. Stumme, *T.G.*, p. 181, *mallāḥ* «savetier» comme à Constantine; *Neue tun. Sammlungen*, p. 144; et *Observations sur Beaussier*, p. 488).

ملغ *mlāya* ملاغة «plaisanterie»; *mlūyẹ* ملوغي «qui aime à plaisanter»; le verbe à la v^e^ forme, *ṭmĕllāy* تملّغ, signifie «plaisanter»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 249, sub *chanza, chancearse;* le mot en Algérie ne m'est connu qu'à Tlemcen et Nedroma; comp. Beaussier, p. 646.

ملف *mĕlf* «drap» est un des mots caractéristiques des dialectes maghribins; il apparaît jusque dans le désert de Libye d'une part (cf. Hartmann, *Libysche Wüste*, n° 56, p. 130) et jusqu'au Sénégal de l'autre (cf. Basset, *Mission*, I, p. 354; Reynier, p. 132). Il était déjà andalou (cf. *Vocabulista*, مَلّف *pannus;* Pedro de Alcala, p. 47, l. 30). La forme tangéroise du mot est celle de la plupart des dialectes algériens et du Maghreb oriental (cf. Stumme, *T.G.*, p. 40; *M.G.T.*, p. 52, l. 17). Mais à Alger, Nedroma et Tlemcen, on trouve la forme

mlef, plus proche du ملف dont provient vraisemblablement le mot maghribin (cf. *Observations sur Beaussier*, p. 489 et les références, *Ulād Brāhīm*, p. 159).

ممزير *mâmzēr* «bâtard», injure que les musulmans adressent aux juifs, seulement pour avoir entendu ceux-ci se l'adresser entre eux; c'est l'hébreu ממזר.

منادم *mnādĕm* «homme» au sens générique; aussi en arabe du Sénégal (cf. Faidherbe, *Langues sénégalaises*, p. 251, n° 286; Reynier, p. 183, l. 7; Basset, *Mission*, I, p. 394, vers 4), et en palestinien (cf. Bauer, *Das palāst. Arab.*, p. 168, n. 9; Littmann, *Arab. tales*, p. 257, l. 2). Sur les hauts plateaux algérois, on trouve le pluriel *mnī-ādem* avec le sens de «femmes» (euphémisme; comp. *Th. Nöldeke Or. Studien*, I, p. 427). Le مودمان, ميدمان «humain» de certains parlers d'Arabie doit aussi être rapproché (cf. *Z.D.M.G.*, 1868, p. 119; Socin, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 240). — Naturellement, le mot reporte à ابن‌ادم, avec une assimilation de nasalisation *bn* > *mn* dont le tangérois offre d'autres exemples (ainsi *mnĕfzīž* = بنفسنج), et qui est connue dans tout le domaine de la dialectologie arabe. — Le mot apparaît dans toute l'Afrique du Nord avec des variantes (*bnādem*, *būnādem*, cf. Stumme, *T.M.G.*, XXIV, n. 3). A Tanger, on ne lui donne pas de pluriel et il ne prend pas l'article. Il en va autrement dans d'autres parlers maghribins (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 481; avec l'article, cf. Delphin, *Textes*, p. 131, l. 1; Stumme, *T.G.*, p. 94, l. 1).

منع *mānaʿ*, pl. *mānʿĕn* مانع «difficile; pénible»: *ʾl-áqba mânʿa* «La côte est pénible à gravir»; *haḍrâṭo mânʿa* «Son langage est difficile à comprendre»; inconnu dans ce sens en Algérie, se retrouve dans le Sud marocain (cf. Socin, *Marok.*, p. 38, l. 20).

منى *mĕnna*, fut. *imĕnni*, «exaucer les vœux» (en parlant de Dieu); le mot est connu dans ce sens à Alger; il ne m'est pas connu en Oranie.

موت *mūṭ* «mort» est féminin aujourd'hui à Tanger comme ses équivalents, en Algérie, à Tunis (cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 88, n° 11) et en maltais (*meut*; cf. Ilg-Stumme, n° 251; Falzon, p. 230); la finale *t* a probablement aidé à ce changement de genre des représentants dialectaux de classique موت (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I,

p. 415 *in fine;* et comp. pour le šelḥa où *lmût* est aussi féminin, Stumme, *Taz.*, § 35).

مور *mūṛ* «derrière» (prép.). Cette corruption de من وراء (Socin, *Diwân*, III, 82, propose pour l'équivalent arabique *mūḫarā* une étymologie ماوراء) se retrouve dans certains parlers oranais (cf. *Ulâd Bṛâhîm*, p. 45). Elle n'apparaît, ni à Alger où l'on a toujours *mūṛa*, ni à Constantine où l'on a *mnūṛa* comme dans le Maghreb oriental; *mūṛa* est au reste employé à Tanger à côté de *mūṛ*, et il est seul possible avec la série des pronoms affixes : *mūṛāia*, *mūṛāk*, etc. — *uṛā* n'est pas usité à Tanger, *mūṛ* et *mūṛa* l'ont complètement remplacé; et le sentiment de l'étymologie من وراء étant effacé, une nouvelle composition avec *mĕn* est intervenue, *mᵛṃūṛ* (*mᵛṃūṛa*), inconnue en Algérie, mais qui se retrouve à Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 9, l. 2). On comparera à l'omâni *min mṛand* (Reinhardt, § 177 *g*) où *m* de *mṛand* semble bien une abréviation de *min* (Reinhardt y voit *ma*, § 205), et au *men mnīn* «d'où» du Sénégal (cf. Reynier, p. 180, l. 1). — Le mot signifie à Tanger : 1° «derrière» (sens locatif); 2° «après» (sens temporel) (comp. *Ulâd Bṛâhîm*, p. 173); 3° «à la recherche de»; *kĕižîṷ-mūᵛ-ᵛlṛâfia* «Ils viennent chercher du feu» (comp. «après» dans le français populaire). Ce dernier sens n'apparaît pas chez les ruraux et bédouins algériens. Il existe à Fez (cf. Kampffmeyer, *loc. cit.*), et aussi à Alger et à Tlemcen pour *mūṛa* : *ğiṭ mūṛa-dṛâhmi* «Je suis venu chercher mon argent»; comp. pour *ɣarā* en andalou Pedro de Alcala, 279, l. 22.

موس *mūs* ou *muss* (*mus'*), pl. *mṷās* et *msās*, diminutif *msīṣĕs*, «canif; couteau de poche pliant»; *mūs'-dᵛlḥsâna* «rasoir»; *mūs'-dᵛlqlûm* «canif à tailler les plumes». La chute du *ā* final dans ce représentant de موسى est générale dans les dialectes arabes, du Sénégal à l'Arabie du Sud. — Le mot, masculin en principe (l'étymologie de Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache*, p. 95, me semble avoir beaucoup pour elle), n'est passé accessoirement au genre féminin dans la langue ancienne qu'à cause de sa finale *ā*. Mais, demeuré masculin dans la plupart des dialectes (notamment dans le Maghreb), il y a perdu cette finale, caractéristique morphologique du genre féminin (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 663). — Quant à la forme à voyelle brève et à consonne finale géminée, elle existait en andalou (cf. *Vocabulista*, p. 493, *novacula*, مُس, pl. امساس; *Ḥadâiq*, cahier 29, p. 2, l. 7, مس; ms. Paris, 82ᵃ, l. 7, مُس; mais Ibn Guzmân a toujours موس, par exemple 17ᵇ, l. 18;

19[b], l. 3). Elle se rencontre dans les parlers d'autres villes marocaines, et, en Algérie, à Tlemcen (cf. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 229; *Dialecte de Tlemcen*, p. 172).

موطع *mṓṭaʾ*, pl. *mu̯āṭaʾ*, «endroit, place»; ce représentant de موضع a généralement en tangérois *ṭ* pour ض; *mṓḍaʾ* est aussi connu à Tanger, mais beaucoup moins que *mṓṭaʾ*. — Le mot dans le dialecte est féminin (aussi à Fez, cf. Kampffmeyer, p. 19, l. 13; jamais, à ma connaissance, en Algérie), avec un diminutif morphologiquement caractérisé comme féminin *mu̯ṭēṭʾa* مويطعة; et une forme **mṓṭᵃʾaṭ* (**mṓṭaʾᵃṭ*) apparaît en annexion avec les affixes personnels : *mṓṭaʾṭi*, *mṓṭăʾăṭna* موطعتنا, موطعتنا. — Le mot a encore à Tanger le sens particulier de «petite chambre louée par un célibataire pour ses plaisirs, garçonnière» (synonyme *măn̆ga*, pl. *mᵉnāgi*).

موى الحسن *ᵐmu̯i-lḥsḕn* «rossignol», subst. fém. Ce mot, sans pluriel, apparaît avec la même forme, qu'il soit déterminé ou indéterminé. Des équivalents variés existent dans les autres dialectes maghribins : à Tlemcen *mláḥsen*, à Nedroma ᵘᵐ*mu̯a-láḥsen*, à Alger *mmᵘ-ĕlḥᵃsḗn*, à Tunis *úmm-ĕlḥᵃsḗn* أمّ الحسن qui est probablement la forme primitive (cf. aussi Lerchundi, *Voc.*, sub *ruiseñor*, p. 709) et qui apparaît déjà en andalou (cf. Dozy, I, p. 35; Ibn Guzmân, 37[b], l. 7). Dans une poésie du x[e] siècle, ap. *Gaδu̯at el-Iqtibās* (Fez, 1309), p. 83, l. 24, je relève la forme أمّ الحسين. Le mot est inconnu à Constantine où l'on ne dit que *belbel*.

ن

نبت *nĕbbĕṭ* : 1° «produire» (en parlant d'un terrain); 2° «pousser des branches, des bourgeons» (en parlant d'un arbre); 3° «garnir de pierres précieuses». Ces divers sens existent en Algérie; cf. Beaussier, p. 656.

نج *nḥăḥ*, pl. *nḥōḥa* et *nḥāḥăṭ*, نباح, نبوحة «galerie couverte qui court devant les chambres autour de la cour intérieure d'une maison». Le mot est connu à Fez (cf. Kampffmeyer, *Texte*, p. 9, l. 7). On le trouve aussi en Oranie, où il désigne plus spécialement le préau peu profond qui fréquemment dans les maisons arabes occupe un des quatre côtés de la cour, tandis que la galerie couverte sur laquelle s'ouvrent les chambres

est *dọṛbūz* (Bougie *sḥan* [صحن]; Alger, Cherchel *sḥẹ̄n*, pl. *sḥā̤in*; Constantine *mqådd^ema*, pl. *mqă̄dĕm*). Je ne puis l'expliquer que par مباح «endroit où il est permis aux étrangers de pénétrer» (au contraire des chambres où se tiennent les femmes); et c'est ainsi que semble l'entendre l'auteur de *Salụat el-'anfās*, III, 237, l. 5, qui écrit مُباح. Cf. sur la dissimilation de labiales *mb* > *nb* dans les dialectes maghribins, *Dialecte de Tlemcen*, p. 22, 23; *Ulā̤d Bṛāhīm*, p. 26.

نبخر *nḅīḫra* نبيخرة «brûle-parfums»; telle est la forme que prend par dissimilation, surtout dans le langage des femmes et des enfants, مبيخرة diminutif de مبخرة; cf. sur les cas de dissimilation *mb* > *nb*, *supra* نبح. — D'autre part comme la tendance à assimilation *nb*>*mb* réapparaît aujourd'hui dans le dialecte, la forme dissimilée ancienne n'est nettement maintenue que quand le *n* initial est géminé, c'est-à-dire quand le mot est pourvu de l'article. — Cf. une reproduction de brûle-parfums marocain ap. Budgett Meakin, *The Moors*, p. 82.

نبر *nĕbbūri* نبّوري «faible clarté de la première aurore». Le mot est entièrement inconnu en Algérie. Peut-être faut-il le rapprocher de *nemri* du Tell oranais «réflexion lumineuse qui précède le lever et suit le coucher de la lune»; cf. Delphin, *Textes*, p. 255 *in princ.* (dissimilation de nasales *n—m* > *n—b*).

نبّل *nĕbbĕl* : 1° «coudre à grands points; faufiler»; de même à Tlemcen, Alger et Constantine; 2° «faire une entaille (*nĕbbāl*, pl. *nḅāḅĕl*)»; dans ce sens, le verbe *nĕbbĕl* (ainsi que le substantif *nĕbbāl*) est surtout employé au jeu de la toupie (cf. *supra*, p. 85, l. 6, 9). Peut-être soutient-il quelque rapport avec l'énigmatique نبالى «couteau» de l'andalou (cf. Dozy, II, 637; Simonet, *Glosario de voces ibéricas*, p. 395).

نخر *mŏnḫāṛ*, pl. *mnāḫăṛ* منخار, مناخر, est le mot habituel à Tanger pour «nez». Le singulier *mŏnḫāṛ* est très bien employé dans ce sens : *^eṣskẹ̄īri kẹ̄īmsăḥ-^elḫånšuš-diạ̄lọ ḅkẹ̄ffọ ukẹ̄īqûl sŭḅḥāl-^llẹ-ḫlọq lužăḥbla-m^enḫăṛ* «L'ivrogne passe sa main sur sa trogne et dit (n'y trouvant pas son nez, tant il a perdu la raison) : «Gloire à Celui qui a créé le visage sans nez!» Mais le plus généralement, c'est le pluriel *mnāḫåṛ* qui est usité : *ḥåkk^elọ mnáḫṛọ f^el'árḍ* «Il lui a rabattu son caquet» = classique رغم انفه. — *mnāḫoṛ* dans le sens de «nez» est connu à Nedroma, et usuel dans les parlers musulman et juif d'Alger (*mnāḫŏr* avec *r* non emphatique). Le pluriel *manāḫīr* est aussi le mot habituel pour

«nez» en Égypte (traité comme un masculin singulier au Caire); de même *mniẹḥr* en maltais (aussi traité comme un singulier; cf. Ilg-Stumme, n°s 299, 301; Falzon, p. 264); dans le même sens, le singulier *munḥār* ou le pluriel *manāḥir* sont indistinctement employés en Syrie (cf. Landberg, *Prov. et Dictons*, p. 59). En Algérie *mənḥāṛ* ou plus fréquemment *mənḥṛa* est «narine» (*nōḥṛa* «nez» de l'omâni = مَنخِرَة; cf. *Z.D.M.G.*, 1895, p. 497; comp. pour le centre de l'Afrique, Kampffmeyer, *Beduinendialekte*, p. 150, note 46; à Ḍofâr, *nḥōr* «nez», ap. Rhodokanakis, I, p. 12, l. 6); et «nez» est dans les départements d'Alger (Alger-ville mis à part) et d'Oran *nīf* (bédouins et ruraux souvent *nẽ̄if*, *nēf*) et à Constantine et dans le Sud constantinois *ḥšem* comme à Tripoli et à Tunis (*ḥšam*, ap. *T.G.*, p. 164; *ḥaš'm*, ap. *M.G.T.*, § 72, 2), et au Sénégal (cf. Reynier, p. 116).

نُخَّال *nŭḥḥāl* «son». La forme نُخَّال apparaît en andalou (cf. Dozy, II, 650; mais aussi نخالة ap. *Ḥadāiq*, cah. 29, p. 7, l. 7). En Algérie, on a comme représentant de نخالة classique, soit *nuḥḥāla* dans les villes (Tlemcen, Alger, Constantine, comme à Tunis, cf. Stumme, *T.G.*, § 65; aussi en maltais *nọḥḥāla;* aussi dans l'Omân, *nọḥḥālẹ*, «Siebspreu» ap. Reinhardt, § 52), soit *nḥāla* (*n'ḥāla*) sans redoublement de *ḥ* dans les parlers bédouins (aussi Alger-juif *nḥāla;* à Bou-Saâda j'ai entendu *mḥāla* avec la dissimilation *nḥ* > *mḥ* qui s'oppose à l'assimilation *mḥ* > *nḥ* étudiée ap. *Ulād Bṛāhīm*, p. 26). La forme *nuḥḥāl* n'apparaît, à ma connaissance, que dans le Nord constantinois (ainsi à Djidjelli *nọḥḥāl*) et dans la poésie vulgaire (ainsi dans une qaṣîda du barde oranais Berraḥḥọ, on cite *mšā-ssmīd ubqā-nuḥḥāla* (نخالة) «La farine fine est partie et le son qui y était mêlé reste seul»). Dans le Sud marocain *nuḥḥāl* et *nuḥḥāla* apparaissent conjointement (cf. *Houwāra*, p. 14, l. 5; 22, l. 14: 22, l. 20; 50, l. 15); aussi نخال en Libye ap. Falls, *Beduinenlieder*, n° 63, vers 15.

ندف *mĕndĕf* مندف dans l'expression *qāiĕm-ʿlmĕndĕf* ou *ʿlmnādĕf* (construit avec la préposition *l*) «faire lever le (ou les) *mĕndĕf* (contre)» c'est-à-dire «jouer un mauvais tour à quelqu'un; lui amener une affaire désagréable avec d'autres personnes». Le mot est vraisemblablement à rapprocher de *mĕndāf* «piège» des dialectes algériens et tunisiens, qui est inconnu à Tanger mais doit être employé ailleurs au Maroc car Lerchundi le donne, *Voc.*, p. 466, sub *lazo*. — A Bou-Saâda *neddef* est «faire jouer un piège, rabattre un filet».

mnāḍ,fi, pl. *mnāḍ,fīẖa* مناضف «celui qui cherche à jouer un mauvais tour» (surtout en excitant les gens les uns contre les autres); inconnu en Algérie.

ندو *nḗḍua* ندوة est usité dans quelques expressions : *ḥ˘ṭṭa-nnḗḍua* «rien, si peu que ce soit»; *uṭqūn-ⁿnḗḍua* (وتقول الندوة) «pas même la plus petite quantité», synonyme *uṭqul-lfḗḥa* (cf. *supra*, p. 61, l. 15). Il est probable que le mot avait d'abord dans ces expressions le sens de «goutte d'eau» (comp. ندية, ap. Dozy, II, p. 654), que le tangérois ne connaît pas aujourd'hui, mais qui se trouve dans certains dialectes ruraux d'Oranie : *tebqâli yēr-nḗḍua figérbti* «Il ne me reste qu'une goutte d'eau dans mon outre»; *ĕnnóu ṛâḥe-ṭṭḗḥ bĕnnḗḍua* «Il tombe des gouttes de pluie», etc.

نزّ *ṇ˘zzṛz* نزّز «rendre (le pain) dur par une bonne cuisson»; *mṇ˘zzṛz* «consistant et bien cuit»; aussi *dâqq-mnṛ̆zzṛz* «un coup vigoureux qui claque sur le dos de la main» au jeu des osselets.

نزل *ṇ˘zzḗl* «poser (un objet)»; *ḥâṭṭ* habituel dans ce sens dans tous les parlers algériens est inusité à Tanger; *ṇ˘zzḗl* est seul employé, aussi bien pour «poser un objet *au-dessus* qu'*au-dessous* de soi» : *ṇ˘zzḗl-ha-ṭṭâṣa fṛ̆q-hâd-˘lmṛ̆ṛfá* «Pose ce bol sur cette étagère».

نسّ *nḗss;* ce mot apparaît avec les affixes personnels, comme complément des verbes *qqā* et *ˢmel* «faire», dans les expressions *qqā* ou *ˢmel nḗssṛ*, ou *ḅnḗssṛ* (*qqāṭ*, *ˢamlḗṭ nḗssa*, ou *ḅnḗssa; qqḗṭ*, *ˢmḗlṭ nḗssi*, ou *ḅnḗssi*, etc.) «il a fait (elle a fait, j'ai fait, etc.) semblant». *nḗss* nous offre, je crois, une réduction de نفس, qui était connue de l'andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 311, l. 23, *eneçu* «lui-même»; *Vocabulista*, p. 362, انا انتى «egomet»). Une semblable réduction de نفس n'apparaît en Algérie, à ma connaissance, que dans le dialecte juif d'Alger où l'on emploie comme formule prophylactique, après mention d'un individu mort d'une façon tragique ou atteint d'un mal terrible : *nṛ̆ṣṣṛ ṷâḥdu* «Que sa personne (نفسه) reste seule (à avoir ce sort)!»

نشر *nḗššâṛ* «faire la *ṭḗnšḗṛa* (تنشيرة)» c'est-à-dire une onction au front et aux articulations avec le sang de victimes sacrifiées au tombeau d'un saint, ou avec l'eau d'une source miraculeuse ou encore avec l'huile de la lampe d'un sanctuaire. Il semble bien que dans la نُشْرة antéislamique vis-à-vis de laquelle les traditionnistes prêtent au Prophète

une attitude douteuse, les aspersions et les onctions de liquide sanctifié aient joué un certain rôle (les textes les plus explicites, à ma connaissance, sur ce sujet sont Ibn Mâǧa, éd. 1313 avec glose d'Es-Sindī, II, p. 118, 119; *Madḫal*, I, p. 307). En Algérie aujourd'hui, *nešṛa* désigne le sacrifice (et la victime sacrifiée) aux djinns ou à un marabout au culte duquel est associé le culte des djinns, pour obtenir la guérison d'un malade, généralement d'un possédé. Mais dans la *nešṛa* algérienne, il n'y a jamais, à ma connaissance, onction avec le sang de la victime (cf. Gaudefroy-Demombynes ap. *J.A.*, juillet 1904, p. 11, l. 2; Desparmet, *Arabe dialectal*, 2e période, p. 164).

نصّ *nuṣṣ*, pl. *nṣâṣ* : 1° «moitié» comme dans la plupart des dialectes (نصف); 2° «milieu du corps, des reins au ventre» (comp. à Tripoli *nuṣṣ* [*nuṣṣ*], ap. Stumme, *M.G.T.*, p. 38, l. 10); et de là, «prise à la ceinture d'un adversaire pour le tomber».

نصب *nṣâḅ* «placer, disposer» ne s'emploie, à ma connaissance, à Tanger, que dans un nombre limité de cas; ainsi pour : «placer la marmite sur le feu»; «tendre un piège» (*foḫḫ* «piège à oiseaux à ressort»; *mṍḍuọṣ* ou *mṍḍuọẓ* «renginglette»; *ḥaṣba* «piège à lapins»; aussi «disposer une branche taillée et munie de gluaux» *fûrka* ou *fûlka;* comp. Dozy, II, p. 615; déjà fort ancien dans cet emploi; cf. Zuhair, X, vers 15); aussi au sens figuré «tendre un piège à quelqu'un» (construit avec la proposition *l*); «mettre en batterie une pièce de canon»; «dresser une échelle». Dans beaucoup de parlers algériens et à Tunis, le verbe connaît un emploi plus étendu (cf. Beaussier, p. 672; Stumme, *T.M.G.*, p. 62, l. 4, l. 34).

n̰ṣḅa نصبة : 1° «poste de chasse au piège»; 2° «mauvais tour joué à quelqu'un».

نعس *nʿas* «dormir»; de même à Nedroma; partout ailleurs en Algérie, *nʿas* n'est jamais «dormir», mais «avoir envie de dormir, somnoler» et «dormir» est seulement *rqọd* (*rged* chez les ruraux et bédouins). Dans le Sud marocain *rgid* et *nʿas* semblent également usités (cf. *Houwāra*, p. 76, l. 10; p. 58, l. 20; Socin, *Mar.*, p. 36, l. 7, l. 9, l. 14).

نعل *nʿal* «maudire», *nəʿla* «malédiction». Cette métathèse de classique لعن se retrouve dans tout le domaine de l'arabe vulgaire; peut-être a-t-elle son principe dans une altération expresse (cf. Brockelmann,

Grundriss, I, p. 296; DE CASTRIES, *Gnomes de Sidi Abderrhaman*, p. 75; *Z.D.M.G.*, 1882, p. 677). Mais la métathèse entre liquides et nasales est si fréquente dans les dialectes arabes qu'il est aussi légitime de considérer لعن > *nʿal* comme un fait proprement phonétique; même certains dialectes offrent avec نعن (LANDBERG, *Daṯīna*, p. 371; HARTMANN, *L.W.*, p. 201 *in fine*) la forme intermédiaire qu'on peut au moins supposer dans les métathèses de cet ordre (comp. *infra*, p. 483, *nǫul* < لون).

نعم *naʿʿma* «toute nourriture à base de céréales», surtout le «pain». Dans les parlers maghribins il semble que نِعْمة «bienfait» et نَعْمة «bien-être» se soient confondus. A Tlemcen et à Nedroma, on dit *nǫ̈ma*, et dans le Sud algérois et oranais, *naʿma*, dans le même sens qu'à Tanger *naʿʿma*. A Constantine *nǫ̈ma* est le nom le plus courant du couscouss. On comparera BEAUSSIER, p. 678, نَعْمة «céréales» et «bonne récolte» pour les ruraux du Tell. — A Tunis, *naʿma* a le sens de «nourriture» en général (cf. STUMME, *T.M.G.*, p. 38, l. 35; p. 40, l. 1; p. 54, l. 17); mais chez les ruraux du Nord tunisien, *naʿma* est proprement «céréales». — En Syrie *naʿma*, dans certains dialectes, est synonyme de *duqāq* «farine avec laquelle on fait le pain de qualité ordinaire» (cf. *Z.D.P.V.*, XIV, p. 4; comp. aussi pour Mosoul, *Z.D.M.G.*, 1882, p. 21, l. 9). — Le sens primitif de «bienfait divin» (ainsi نِعمة) me semble certain; le texte I, p. 3, l. 2, du présent recueil l'atteste. Les précédents sont fréquents dans la langue des auteurs de traités d'éthique : cf. SĪDĪ ʿALĪ ZĀDEH, *Šarḥ šiʿʿat el-ʾislām*, p. 173 : تعظيما لنعمة الله; *Madḫal*, I, p. 335 *in fine* : كل من عظم نعمة الله; *ibid.*, III, p. 203, l. 15. — Dans le même ordre d'idées, DOUTTÉ signale dans le Sud marocain *tnaʿʿam* تنعّم pour «manger» c'est-à-dire «profiter des faveurs divines» (*Recueil de mémoires de l'École des Lettres*, p. 209, l. 2). A Tanger, ce verbe est inconnu avec cette acception; il signifie «avoir une vie large» (synonyme à Tlemcen *ṭmeṭṭaʿ*); dans le Sud algérois *tnaʿʿam ʿlā* «se montrer généreux envers quelqu'un».

نعنع *mnaʿnaʿ* «vert comme la menthe» (*naʿʿnāʿ*; Tétouan *niʿʿnāʿ*); cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 229 *in fine*.

نغم *nǫ̈ym* «son des instruments à cordes» (*nǫ̈ym luṭāʿ*); on n'emploie guère *nǫ̈ym* en parlant du son d'un instrument à vent, et pas du tout pour un instrument percutant, ou pour la voix humaine; de même à Nedroma et à Alger. — *mǫ̈nǫ̈ym* منغوم «qui a un beau son», en par-

lant d'un instrument à cordes. — *nǭyma* «mélodie»; *ʿnnǭyma d'l-ʾošššāq* «mélodie des amoureux» (pour العُشاق? cf. Dozy, II, p. 131) est une mélodie qu'on chante le matin quand on a fini la *gulsa* (جلسة «séance de beuverie nocturne»); synonyme *ṣǭbbāḥe* صبّوح ou *ṣāḥāḥži*.

نفح *nfaḥ* «manger le hachich»; cf. *supra*, p. 263; *nĕfḥa* نفحة «absorption d'une dose de hachich»; *nĕfḥān* نفحان «qui est sous l'influence enivrante du hachich». Dans ce sens *nfaḥ* est inconnu aux dialectes algériens. Peut-être est-ce un euphémisme. — La IIe forme *nĕffaḥ* signifie «priser du tabac» (comp. Lerchundi, p. 624, sub *polvo;* p. 761, sub *tobaco;* Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 232); *ṭʿnfeḥa* «prise de tabac»; *nfāiḥe* «priseur». Le mot est connu à Tlemcen dans ce sens, mais moins employé que *šemm*. A Alger *neffaḥ* est «prendre une prise en passant, quand un ami vous en offre une», tandis que *šemm* est «priser habituellement».

نفخ *nĕfḥa* نفخة «orgueil»; ainsi dans la plupart des parlers algériens (à Nedroma *nfāḥa*); employé aussi comme épithète invariable : *ṛāžĕl nĕfḥa* «homme orgueilleux»; *nās nĕfḥa* «des gens orgueilleux».

نفذ *ṭĕnfīda* = classique تنفيذة «acte de mise en possession émanant du sultan»; cf. *Arch. Mar.*, t. I, p. 33 et suiv.

نفس *ṭʿnfīsa*, pl. *ṭnāfʿṣ* تنافس, تنفيسة : 1° nom d'unité du maṣdar de *ṭnĕffĕs* «respirer, prendre haleine» (le masdar de la Ve forme a, à Tanger, quand il est usité, la même forme تفعيل que celui de la IIe forme) : *ḥállimí-nṭnĕffĕs ɣåḥᵃ-ṭṭĕnfīsa* «Laisse-moi un peu reprendre haleine»; 2° «trou pour laisser entrer l'air», par exemple «trou du soufflet; orifice du conduit de la vapeur au bain maure»; de même à Tlemcen et à Alger; de là «tout orifice du corps humain»; *ɣǭlqǫ-ṭṭnāfĕs* «Ils ont mangé au point de se boucher tous les orifices du corps»; *ṭĕnfīsa* a naturellement dans l'argot de Tanger comme à Tlemcen le sens de «anus».

نفع *nfaʿ* «utilité» = نفْع; *mŭnfīʿa*, *mʿnfīʿa*, aussi *mŭmfīʿa* (*mŭᵐfīʿa*), avec le même sens, est courant dans la langue la plus vulgaire. La première radicale liquide empêchait مَنْفَعة de passer à la forme dialectale *mfaʿla* habituelle dans le dialecte pour les mots de ce schème (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 61). Le mot, offrant un type exceptionnel en tangérois, *ᵐanfᵐʿa*, a été faussement senti par la conscience populaire comme mot d'origine

littéraire et «littérarisé» le plus possible par une vocalisation barbare; il y a d'autres exemples de ce fait dans le parler de Tanger; le *musāmḥa* = مسامحة de *Houwāra*, p. 46, l. 8 est un exemple pour le Sud marocain.

نقر *nǫqra* نُقرة «argent» est presque seul employé à Tanger à l'exclusion de *fǫḍḍa* (فضّة) qui est à peine connu. — Le mot est usité à Tlemcen et à Nedroma mais non chez les ruraux d'Oranie (Delphin, *Textes*, p. 186, le cite comme mot marocain); et à Alger et Constantine, il n'est pas compris.

نقز *nåqqǫz* «sauter», toujours à la forme intensive à Tanger comme dans toute l'Afrique du Nord (à Tunis avec *g* : *naggez*, comme naturellement à Tripoli et chez les bédouins et ruraux d'Algérie; cf. Stumme, *T.G.*, p. 181 *in fine*).

نقش *nǫqša* نقشة «ressort»; *mus*ᵉ*-bṳ̄-nǫqša* est le nom du couteau à cran d'arrêt de fabrication européenne. Le mot est probablement à identifier avec *loqša* de Lerchundi, *Voc.*, p. 530, sub *muelle*, qui ne m'est pas connu à Tanger. لقشة désignait en andalou une pièce du mécanisme de l'arbalète qu'il n'est pas facile d'identifier (cf. Dozy, II, p. 544). *nǫqša* et *loqša* me sont inconnus en Algérie avec le sens de ressort; *nǫqša*, à Tlemcen et à Alger, signifie «couture à point croisé» (dans ce sens, on vocalise à Tanger *nåqša*). Cependant à Tlemcen, c'est peut-être par le sens de «ressort» qu'il faut expliquer le nom de *nǫqša* (pl. *ᵉnqåši*), donné dans le métier à tisser à la «longue baguette qui reçoit le mouvement des marches»; ce sens est peut-être conservé encore dans l'expression familière, bien connue aussi à Tanger : *fəlṭṭṭlu-nnǫ́qša* فلتت لا النقشة «Il est devenu fou» proprement : «Son ressort usé s'échappe» (Tanger *faltålǫ-nnǫ́qša* = فالتة لا).

نكر *mųnkår* مُنكَر : *γəiår ˇlmųnkår* (Alger-musulman *ĕlmųnkǫr*, Alger-juif *ĕlmĕnkūr*, Tlemcen et Nedroma *ĕlmųnkǫr*) «chercher à nuire à quelqu'un, à le contrister de propos délibéré». Les explications de Dozy, II, p. 234, éclairent l'origine de cette expression. — A Tanger «un mal-intentionné qui cherche à nuire» est *mγəiǫ̆r-ˇlmųnkår* tandis qu'à Tlemcen et Alger on dit *γəiiår-ĕlmųnkǫr* (comp. *J.A.*, 1904, p. 59, l. 13).

نهر *nhār*, pl. *nhāṛåṭ*, *nhǭra* et *nhǭṛåṭ* نهار, نهارات, نهورة, diminutif *nhēṵår* نهيور «jour» : 1° le mot apparaît encore dans l'emploi que lui

connaît la vieille langue : «nom générique de la portion des 24 heures pendant laquelle le soleil éclaire»; ainsi : *ˇl̤lil ṇnhār* «nuit et jour» (toujours avec cet ordre des mots dans cette expression à Tanger, comme le plus souvent encore dans le reste du Maghreb et ailleurs; cf. Fischer, *Tag und Nacht* ap. *Abhand. der philol. Klasse der kön. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften*, XXVII, n° XXI, p. 741 et suiv.); *ḥ"ṭá-ṭṭlá-ännhār* «jusqu'à ce que vienne le jour»; 2° *nhār* tend à remplacer complètement يوم «jour» unité de temps, au singulier : ainsi toujours *nhār* ou *nhār-ɣăḥḍ* «un (seul) jour» dans le comput; *ɣaḥd-ˇṇnhār* (comp. déjà pour l'andalou, Ibn Guzmân, 39ª, l. 18, 20) «un certain jour»; *nhâr-ˇl̤hádd, nhâr-l̤ˇṭnín*, etc., dans les noms des jours de la semaine; *dik-ˇṇnhār* (aussi *dik-ˇṇnhāi̯ăr, dīk-ˇṇnhēṛāṭi, dik-ˇṇnhāi̯rāṭi*) «l'autre jour»; *kuṇ"-nhār* «chaque jour». يوم, prononcé suivant les cas *i̯ăum* ou *i̯ūm*, n'apparaît plus au singulier que dans quelques expressions; ainsi *ˇli̯ūma* «aujourd'hui (cf. *infra*, p. 504, sub يوم); *i̯ăum-mĕl-li̯ăm* «un jour d'entre les jours» dans la langue des conteurs, à côté de *nhâr-mĕl-li̯ăm; i̯ăum-ˇl̤qeᶤâma* «le jour de la résurrection», mais fréquemment complété par *nhâr-ˇl̤hsâb "ulᵊqâb* «jour de la reddition des comptes et du châtiment»; aussi *kúlla-i̯ăum* chez les demi-lettrés (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 182) à côté de *kuṇ"-nhâr*. Dans le comput avec les nombres de onze à quatre-vingt-dix-neuf, c'est *i̯ăum* qui est employé à l'exclusion de *nhār; ṭnášăr-i̯ăum* «douze jours»; *ṭmánᵗi̯en-i̯ăum* «quatre-vingts jours»; avec *mia* «cent» et *ălᶠf* «mille», par contre, on emploie *nhār : miăṭ-ˇṇhâr* «cent jours»: *ṭ̤ĕl̤ṭ-miăṭ-ˇṇhâr* «trois cents jours»: *'ălᶠf-nhâr* «mille jours»; avec les nombres composés de cent ou mille et d'un nombre supérieur à dix, on emploie *nhār* ou *i̯ăum*, mais de préférence *i̯ăum : miá-ṇḥámsin-nhâr* ou *i̯ăum* «cent cinquante jours». — Au duel on emploie exclusivement *i̯ūmĕin* «deux jours» et non **nhāṛăin*. — Au pluriel on emploie exclusivement *i̯ūm* (demi-lettrés *'ei̯ūm*) ou *i̯ūmăṭ : ḥad-li̯ūm* «ces jours-ci»; *dik-li̯ūm* (*dīk-li̯ūmaṭ*) «les jours passés»; *šī-i̯ūmâṭ* «quelques jours». Dans le comput, avec les noms de nombre de trois à dix, on a *ṭ̤ĕl̤ṭ-i̯ūm* «trois jours», etc.; et avec les noms de nombre de cent trois à cent dix, *miá-uᶻˇṇn-i̯ūm* «cent huit jours», *i̯ūm* (non *i̯ūmăṭ*) étant seul employé. — C'est encore *i̯ūm* qui apparaît exclusivement avec les sens de «époque; vie; destinée» : *fli̯ūm dmulĕi-l̤hasân* «à l'époque de Moulêy el-Ḥasan»; *"ăi̯ūmo ɣoṭ-ɣfáṭ* «et ses jours furent terminés» (cf. *supra*, p. 109, l. 16); *sá·do ui̯ūmo* «sa part de bonheur en ce monde»; comp. sur tout ceci Fischer, *op. cit.*,

IMPRIMERIE NATIONALE.

p. 747, note 1, et p. 748; et *infra*, يوم. — Les pluriels *nhāṛăṭ*, *nhọ̄ṛa*, *nhọ̄ṛăṭ* ne sont employés à Tanger, à ma connaissance, que quand on veut spécifier qu'il s'agit de «portions des 24 heures éclairées par le soleil» : ainsi *fˇṣṣéif katṣẹ̄ḅlĕk-ši-nhāṛâṭ ṭuâl qọ́dd₍-ˇššṛẹṭ ᵘufˇšš'ṭua kâin-šī-nhẹ̄uṛâṭ qṣẹ̄ṣṛen fḥa'-lᵘudnîn-dˇlfâṛ* «En été on a des journées longues comme une corde, et en hiver on a de pauvres petites journées, courtes comme des oreilles de souris». L'emploi respectif de *iūm* et de *nhāṛ* à Tlemcen est tout à fait identique à celui que connaît le dialecte de Tanger. Avec quelques différences de détail cet emploi se retrouve dans la plupart des parlers algériens. Cependant chez les ruraux et bédouins, l'usage de يوم pour désigner le «jour», unité de temps, semble fréquemment mieux conservé.

نوح *nāḥ*, fut. *inūḥ* (*inəḥ*) ناح «gémir» est très peu employé à Tanger; on ne l'entend guère que dans l'expression *kẹ̄ibki ᵘuinəḥ* «Il pleure et gémit»; c'est la IIᵉ forme *nụ̄uăḥ* qui est généralement usitée; de même à Tlemcen. — Par contre, le participe de la Iʳᵉ forme *nāiăḥ* ناّح est très courant à Tanger dans le sens de «mauvais, de basse qualité» en parlant des choses; «incapable, propre à rien» en parlant des personnes. En Algérie, je ne connais le mot qu'à Tlemcen, où *nāiăḥ* en parlant des personnes est «mou, maladif, sans énergie».

نوض *nāḍ*, fut. *inọ̄ḍ* ناض «se lever». Ce mot qui ne semble pas avoir été andalou et qui n'est pas maltais apparaît d'un bout à l'autre du Maghreb: dans toute l'Algérie (mais moins usité dans divers parlers de l'Est constantinois que *θār*, *iθūṛ*), au Maroc, à Tripoli (cf. Stumme, *M.G.T.*, p. 311, sub قام) dans le désert de Libye (cf. Falls, *Beduinenlieder*, pièce 18, v. 5, 18, etc.; Hartmann, *L.W.*, p. 90, l. 2; p. 141 *in princ.*, etc.). A Tunis seulement, on semble employer exclusivement *qām* et non *nāḍ* pour «se lever». L'opinion de Landberg (*Daθīna*, 1281) qu'il faut y voir une forme dialectale parallèle de نهض a beaucoup pour elle; d'autre part, les représentants dialectaux de نهض sont aussi connus au Maghreb : chez les bédouins et ruraux d'Alger *nhâḍ*, à Tanger *nhâṭ*, à Tlemcen *nthâḍ* (انتهض), construits avec *fī* (*f*), «rabrouer quelqu'un»; au Sahara «partir en razzia». — La IIᵉ forme est à Tanger *nā'iọ̄ḍ* «faire lever, éveiller», à côté de *nọ̄uọ̄ḍ*; de même à Alger-juif. C'est un exemple de l'extension, dans les formes dérivées de verbes concaves, du domaine de فيل aux dépens de فول, qui était fréquente en andalou et déjà connue du sémitique ancien (araméen);

cf. *Ulād Brāhim*, p. 29, 30. Il faut aussi songer, dans le cas particulier de *nḗiọḍ* (*nāiḍ*) provenant de √نوض, à l'influence analogique possible du quasi-synonyme *fḗiåq* «éveiller».

نول *nọul*, pl. *nụāl*, «couleur, espèce»; métathèse de لون inconnue aux dialectes algériens. Le libyque offre la forme *lōl* (cf. Hartmann, *Libysche Wüste*, p. 85, note 3).

نيب *nāḅ* «des blagues»; *ḥăddāmîn-ᵊl-ᵕnnāḅ* «occupés à dire des blagues»; le plus généralement, *ᵕnnāḅ ulqarnāḅi* avec le même sens (cf. *supra*, p. 123, l. 10). — Le mot est connu en Algérie dans cette acception (cf. Beaussier, p. 699, ضرب النّاب). D'autre part *nāḅ* n'est pas courant à Tanger avec le sens propre de «dent canine» qu'il a chez les ruraux et bédouins d'Oranie (pl. *nībān*) et ailleurs au Maroc (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 25 *in medio*). «Dent canine» et «défense de sanglier» est *nīḅ* (pl. *niāḅ*) comme à Tunis (cf. Stumme, *T.G.*, p. 41); et *nīḅa* (cf. Fischer, *loc. cit.*) est, à Tanger, spécialement la «défense de sanglier ou le morceau d'os poli avec lequel les femmes lissent ou aplatissent la couture nouvellement faite».

نيت *ᵕnīṭ*, placé immédiatement après un nom ou un pronom, «précisément; même» : *fdik-ᵕssáʿa-nniṭ* «à ce moment-là précisément»; *fdik-ᵕlmọṭaʿ-ănniṭ* «précisément à cet endroit-là»; *hóuạ-nniṭ* «lui-même»; *lilọ-nniṭ* «à lui-même»; *ḥᵕṭṭa..... nnīṭ* (avec un nom ou un pronom intercalé entre les deux particules) «aussi, également»; comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 766, sub *tambien, tampoco*. Cette particule se combine avec diverses autres pour les renforcer : avec *ʿāud* «aussi» en *ʿāunnīṭ* (cf. *supra*, p. 394); avec *ụālakṭḗn* en *ụālakṭḗnnīṭ* «mais» (cf. *supra*, p. 459); avec *ḥaʿda* «au surplus» en *ḥaʿdānīṭ* (cf. *supra*, p. 232); avec *ṭḗmm*, *ṭḗmma*, en *ṭḗmm-ᵕnnīṭ* «juste à cet instant-là», et *ṭḗmmạ-nnīṭ* «juste à cet endroit-là». — Ce mot est d'origine berbère; cf. Stumme, *Tazerw.*, p. 212; *Houwāra*, p. 27 ax. Il n'est pas usité à Tlemcen; mais à Nedroma il se rencontre dans l'expression *kīf-ḗnnīṭ* «comme de juste». A Alger, combiné avec *ḥăṭṭa* il est connu dans le sens de «aussi»: *ḥăṭṭḗnnīṭ ḗnṭá mʿāhụm* «Toi aussi tu es avec eux!»; et chez les Beni-Moussa de Larba (Tell algérois) c'est lui qui apparaît vraisemblablement dans *θānīt* «aussi», courant au lieu de *θāni* (ثاني + نيت). — On le retrouve encore avec le sens de «même», ou devenu particule explétive, dans le Sud oranais (cf. Mercier ap. *Actes du XIV^e^ Congrès*,

III, p. 296, 332); et dans certains parlers du Tell oranais, il a un sens temporel : *ðik-ɣnnīt* «à ce moment-là même» (cf. Delphin, *Textes*, p. 67, note 11; p. 248, l. 10; traité comme un féminin à cause de sa finale *t*; cf. *supra*, p. 240, 241, sub بيت).

نيش *nīš* «abricots» (collectif); *nīša*, nom d'unité, «un abricot» et aussi «un abricotier», pl. *nīšāṭ*; ainsi dans tout le Nord marocain. Le mot est inconnu en Algérie où l'on ne dit que *mĕšmāš* (aussi dans le Sud marocain et en šelḥa, cf. Stumme, *Taz.*, p. 203) et dans quelques parlers *bĕrgūg* (cf. *supra*, p. 229, sub برقق). Dozy, II, p. 743, assigne à ce mot une origine persane.

ه

هذا *hăda* a, comme pronom démonstratif, un féminin *hădi* et un pluriel *hădo* «celui-ci, celle-ci, ceux-ci». Comme adjectif démonstratif «ce... ci, cette...ci, ceux...ci», le mot prend toujours, sans distinction de nombre et de genre, la forme *hād*; il en est d'abord ainsi devant les noms pourvus de l'article, comme dans les dialectes algériens : *had-ˇrrâžĕl* «cet homme-ci»; *had-ˇlmrá* «cette femme-ci»; *hād-ˇnnās* «ces gens-ci»; mais la même élision de la finale a été étendue, à Tanger, aux cas, très nombreux dans le dialecte, où le démonstratif reçoit après lui un nom déterminé par autre chose que l'article (nom propre, nom à l'état construit, nom pourvu d'affixe personnel) : *hād-gnâwa* «ces Gnâwa-ci»; *had-fâṭmâ* «cette Fâṭma-ci»; *had-ḫi'na* «ce frérot à nous que voici». Cette construction, parfaitement connue de la langue ancienne et interprétée par les grammairiens indigènes comme une «apposition explicative» (cf. Nöldeke, *Zur Gramm.*, p. 49, 50; Fischer, ap. *Z.D.M.G.*, 1906, p. 850, 851), devient fréquente chez les auteurs postérieurs (cf. Fleischer, *Klein. Schriften*, I, p. 749, 750; nombreux exemples ap. Usâma, p. ٢٢, dernière ligne; p. ٨٧, l. 5, etc.; ap. *Maʿālim*, IV, p. 182, l. 2, 3; p. 292, l. 14, etc.). Elle est très répandue aujourd'hui dans la plupart des dialectes (extrêmement fréquente ap. Littmann, *Arab. tales*, p. 15, l. 5; p. 91, l. 8, 9; p. 196, l. 4, etc.; ap. Weissbach, *I.A.*, p. 13, l. 7; ap. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 252, l. 9; p. 261, l. 5, etc.; ap. Stumme, *Malt. St.*, p. 11, l. 38, 39; p. 23, l. 36; p. 33, l. 25, 26, etc.) et notamment courante dans toute l'Algérie. Mais les parlers algériens ne connaissent pas avec cette

construction la perte de la voyelle finale du démonstratif *hāda*, *hādi*, *hādu*, et à Tlemcen comme à Alger et Constantine, par exemple, on aura dans les exemples donnés ci-dessus : *ḥâdu-gnâya*, *ḥâdi-fâṭma*, *ḥâda-ḥĕ́ïina*. — Enfin il faut noter qu'à Tanger la perte de la voyelle finale est encore possible pour *hāda* pronom démonstratif «celui» suivi du relatif *ˇlli* : *hâd-ˇlli-gâlĕs hˢnâ̤ïa*; *hâd-ˇlli gâlsa hˢnâ̤ïa*; *hâd-ˇlli gâlsin hˢnâ̤ïa* (à côté de *hāda-lli*, *hādi-lli*, *hādo-lli*) «celui (celle, ceux) qui est (sont) assis ci-près».

Sur *hādāk*, *hādīk*, *hādūk*, cf. *supra*, p. 290, sub *dāk*, *dik*, *dūk*.

هرز *harza*, pl. *hˢrĕ̈z* هرزة «bouchée d'une chose âcre et brûlante, par exemple de piment rouge» (une bouchée d'une chose trop salée est *dĕ̈gga*). Le mot m'est inconnu en Algérie. — Le verbe *hˢrĕ̈z* auquel se rattache le mot *harza* n'est employé à Tanger que dans le sens de «châtrer» (comp. Lerchundi, *Voc.*, p. 170, sub *capar*), et non dans celui de «défoncer» qu'il a dans le Sud marocain (*Houwāra*, p. 29 ba).

هرس *harrĕ̈s* est le mot habituel à Tanger pour «casser, briser»; *kˇssâṛ* n'est employé que dans un sens très spécial (cf. *supra*, p. 450). — Ce mot était aussi courant en andalou (cf. Dozy, II, p. 754; *Ḥadāiq*, cah. 28, p. 8, l. 9 : اذا كنت ميجم هرّس [rectifié d'après ms. Paris]). En Algérie, il est aussi très répandu. A Tlemcen et dans la plupart des parlers d'Oranie, il est employé dans le sens de «casser» concurremment avec *kĕssâṛ*; néanmoins, quand on voudra exprimer l'idée de «briser en nombreux morceaux», on l'emploiera seul à l'exclusion de *kĕssâṛ*, et c'est dans ce dernier sens seulement, jamais dans celui de «casser» simplement qu'il est employé à Alger et dans le Tell algérois; à Alger-juif, il est à peu près inconnu. Dans le Sud algérois et dans le département de Constantine, c'est non pas «casser» mais «broyer, mettre en miettes», comme au Sénégal (cf. Reynier, p. 62) et en Syrie (cf. Cuche, p. 708).

هرق *hˢrâq* a toujours un sens passif «être renversé» (en parlant d'un liquide ou d'une substance en grains); à Alger, le sens actif apparaît dans la locution *hrŏ́q-ŏ̈lmâ* «uriner». — A Tanger, c'est là II^e^ forme *hărrâq* qui a le sens de «renverser, répandre».

هرط *hˢzâṭâ* هزاطة «grands airs, embarras»; *hâzzŏṭ* «faire des embarras»; *hâzzâṭ* «faiseur d'embarras». Ces mots sont inconnus de la plupart des

parlers algériens; cependant, à Alger, on emploie couramment *hâẓẓọṭ* dans le sens de «se vanter faussement et maladroitement»; et *hâẓẓāṭ* dans le sens de «vantard»; cf. Beaussier, p. 709. — A Constantine, *hᵃzọṭ* est «être effrayé».

هط *hămăịọ̈ṭ* هامايوط «tapage, démonstration solennelle et bruyante»; le mot existe aussi dans la langue espagnole des Juifs tangérois, et c'est vraisemblablement à leur parler que l'arabe tangérois a emprunté ce mot; il me paraît certain qu'il est l'hébreu המיות de *Proverbes,* I, 21. Il est inconnu en Algérie, même dans le dialecte juif d'Alger.

هند *hand* «acier»; aussi à Tlemcen à côté de *tkīr* ذكير; connu aussi des ruraux d'Oranie, mais beaucoup moins employé que *δkīr;* le mot semble inusité dans le reste de l'Algérie, mais il apparaît d'une part dans le Maghreb oriental et de l'autre au Sénégal; il était andalou; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 316; Dozy, II, p. 765, 766; Stumme, *T.B.L.*, p. 152, 153; Reynier, p. 113.

handi هندى «figues de Barbarie» (collectif) est féminin à Tanger; nom d'unité *handīịa* «une figue de Barbarie», pl. *handīịăṭ;* il y a aussi un pluriel d'abondance *hᵉnūd* «des tas de figues», employé par exemple dans le cri du vendeur de figues de Barbarie : *ˇlhᵉnụ́d ˇḷlấh-ẹnᵋál-ˡẹhụ́d* «Figues de Barbarie! Que Dieu maudisse les Juifs!» Le nom de *handi* est aussi celui par lequel on désigne couramment la figue de Barbarie dans la plupart des parlers du département de Constantine (féminin à Constantine) et dans le Maghreb oriental (cf. Stumme, *T.G.*, § 82; *T.B.L.*, p. 153). Dans les départements d'Alger et d'Oran ce nom est connu, mais assez peu employé. Cependant, à Nedroma et dans la région, *handịa* est courant, à la fois comme collectif et nom d'unité. A Tlemcen et à Alger, *handi* n'apparaît guère que dans le cri du vendeur de figues de Barbarie : *ẹlhándi ẹlhándi ᵋulmụ́s mĕn-ᵋándi* «Figues de Barbarie! Et c'est moi qui donne le coup de couteau pour fendre l'enveloppe!» (comp. Desparmet, *Arabe dialectal*, 1ʳᵉ période, p. 173, l. 4). C'est, comme on l'a reconnu depuis longtemps, la «figue d'Inde» (c'est-à-dire des Indes occidentales; comp. le nom de ce fruit en maltais, *ilbaitar ta gindịa;* Ilg-Stumme, n° 285); cf. à titre de curiosité l'étymologie indigène rapportée ap. Delphin, *Recueil de textes*, p. 190, note 22. — Dans la généralité des parlers des départements d'Alger et d'Oran, le nom courant du fruit est *karmọ̄ṣ-ŏnnṣāra* «figues des Chrétiens»; dans le Sud

algérois *kʷram-ĕnnṣāṛa* (cf. Kampffmeyer, *Südalgerische Studien*, p. 236, l. 16); dans la plaine du Cheliff *kaṛmūṣ-ṣāṛa* (aussi Alger-juif *kŏṛmuṣ-ṣāṛa*); à Alger et dans la Mitidja, on a *kaṛmoṣ-ṣāṛa* (comp. Desparmet, *op. cit.*, p. 97, l. 18; p. 60, l. 14); enfin, dans d'autres régions (Médéa, Mazouna), on entend *kṛum*, ou *kuṛm*, ou *kŭm-ŏṣṣāṛa*. Toutes ces déformations du mot sont issues de dissimilations diverses : disparition de $ṣ^1$ par l'action de $ṣ^2$; de n^2 par l'action de m^1; de r^1 par l'action de r^2. Le fruit est aussi appelé *nâṣṛānīṇa* dans le Tell algérois et oranais.

هندز *ḥandāza* هنداز «souquenille en haillons» et spécialement «souquenille des Haddāṇa»; comp. *J.A.*, nov.-déc. 1905, p. 460, l. 16. Le mot est complètement inconnu en Algérie.

هود *hōṇud* (II^e^ forme) «descendre» et plus spécialement «descendre une côte, un chemin en pente», tandis que *hʷbŏṭ* (هبط) est «descendre un escalier; descendre le long d'une échelle; s'abattre (en parlant d'un oiseau)». Ce mot semble ignoré du Maghreb oriental; il est employé à peu près partout en Algérie (*hâuṇod*, *hoṇod*) quoiqu'on lui préfère *ḥadder* dans le Sud constantinois, et *rāḇ* dans quelques régions du Tell algérois (p. ex. Teniet el-hadd); à Alger-ville *hoṇod* est complètement inusité; *ḥbŏṭ* (*sic*) est seul courant pour «descendre». *hʷbâṭ*, qui est très employé à Tunis, se rencontre en Algérie à Tlemcen et dans le Nord-Est constantinois; il est généralement peu usité dans les dialectes ruraux et bédouins des départements d'Alger et d'Oran. — Dans divers parlers algériens, *hoṇod*, ayant la II^e^ forme qui exprime d'ordinaire l'idée factitive, signifie, en plus de «descendre» (v. neutre), «faire descendre» (verbe transitif factitif). Mais, à Tanger, *hōṇud* ne connaît pas ce sens. A Tanger le nom de métier, *hōṇŭd*, pl. *hōṇŭdĭn* هوّاد, sert constamment de participe présent à *hōṇud*, suivant un processus qui apparaît fréquemment dans le dialecte (cf. وقّى, قيّل, خدم), qui semble avoir été andalou (cf. *Vocabulista*, *passim*), et dont le maltais et certains parlers algériens (juif d'Alger, tlemcénien) offrent quelques exemples.

hāṇŭd (*hāʷud*) هاود, III^e^ forme, nom d'action *mhāuda*, «conseiller quelque chose à quelqu'un». Ce verbe a deux constructions différentes : ou bien le nom de la chose conseillée est régime direct, tandis que le nom ou pronom désignant la personne conseillée est précédé de *ʿlā*; ou bien le nom de la chose conseillée est précédé de la préposition *l* (*n*) ou de la préposition *ʿalā*, et le nom ou pronom désignant la personne est

régime direct : ainsi indifféremment : *škụn hâụŭd ʿalîk hạd-ddụá* (ou *tẹ́ʿmĕl hạd-ddụá*), ou *škụn hâudẹ̆k nhạd-ddụá* (ou *ʿlâ-hạd-ddụá*; ou *tẹ́ʿmel hạd-ddụá*) «Qui t'a conseillé ce remède?»

Le mot est inconnu dans ce sens en Algérie où *hāụud* signifie seulement «marchander à quelqu'un» (construit avec le nom de la personne, complément direct, et *fī* devant le nom de l'objet marchandé), ou «réconcilier» (avec بين), ou à Tlemcen «chercher à se réconcilier avec quelqu'un» (avec un complément direct); comp. Dozy, II, p. 768; Cuche, p. 716, 717. — La vie forme *ṭhāụŭd* (*ṭhāud*) signifie à Tanger «se concerter, s'accorder»; le nom d'action, comme beaucoup de ceux de la vie forme, a un schème تفاعيل *ṭhāụīd*, par extension analogique à toutes les formes dérivées du تفعيل de la iie forme. Le mot a à Tlemcen le même sens qu'à Tanger; à Alger il signifie spécialement «s'accorder au sujet d'un prix débattu».

هيذا *hāida* «comme ceci» (à côté de *hạkda*); *hāidăk* «comme cela» (à côté de *hạkdăk*); ces adverbes n'apparaissent à ma connaissance, en Algérie, que dans les dialectes juifs d'Alger, Constantine et Tlemcen; cf. sur la particule démonstrative هَ qui est le premier de leurs éléments composants, Barth, *Sprachw. Untersuchungen*, I, p. 19 et suiv. — On emploie *hāida* (*hạkda*) pour caractériser une action ou un état personnels et actuels; *hăidăk* (*hạkdăk*) pour caractériser une action ou un état d'autrui et non actuels; Aḥmed montrant à Maḥboûb comment on roule une cigarette lui dit en en roulant une : *tẹ́ʿmĕl hâkda* «Tu devras faire comme ceci»; Maḥboûb répond : *nŏqdạr-naʿmĕl-hāidak* «Je suis capable de faire comme cela (comme tu fais, toi)». Il essaie et interroge : *hâida?* «Est-ce bien comme ceci?» Aḥmed répond : *hâkdak* «C'est bien comme cela (comme tu fais, toi)».

هينون *hẹinūn* «la fleur de l'âge; le beau temps de la jeunesse»; tout à fait l'équivalent du classique عنفوان. Le mot ne m'est pas connu en Algérie, sauf à Laghouat dans la seule expression *žá-lhẹinụn* «Voilà le *hẹinụn* arrivé!» qu'on emploie en parlant d'un accès d'extravagance dont est pris un individu jusque-là calme. L'origine du mot est obscure; peut-être est-ce une déformation du nom du mois de ايلول, inconnu aujourd'hui dans le Maghreb, mais qui était employé en Andalousie (cf. Ibn Guzmân, 91a, l. 1 et 2); peut-être est-ce un emprunt déformé de l'hébreu הִלּוּלִים ou de l'hébreu הֵילֵל, venu de l'andalou.

و

واد *ɣād*, pl. *ɣiḏān* : 1° «cours d'eau naturel»; 2° «conduit; égout». Ce deuxième sens se trouve aussi, en Algérie, à Tlemcen et à Nedroma. — La perte du *ī* final de وادى est déjà attestée dans la langue ancienne (cf. *Lisān*, XX, p. 262 *in fine*); l'andalou la connaissait (cf. Pedro de Alcala, p. 381, l. 27, 29; *Voc.*, p. 563, sub *rivus*; *Ḥadāiq*, cahier 30, p. 7, l. 8; cah. 31, p. 2, l. 4; et comp. l'onomastique géographique de l'Espagne); on la retrouve en maltais *ɣiet* (cf. Falzon, p. 475; Stumme, *M. St.*, p. 45, l. 26), au Sénégal (cf. Reynier, p. 107), chez les fellâḥ de Palestine (cf. Bauer, *Palästi. Arab.*, p. 113, l. 7; p. 208 *in fine*; p. 221, *b*, n° 13; *Z.D.P.V.*, XV, p. 110, 111), dans tous les parlers de l'Algérie et en Tunisie. A Tripoli et en Libye par contre, on a *ɣādi* comme dans la plupart des dialectes arabes orientaux (cf. Stumme, *M.G.T.*, § 139; Hartmann, *L.W.*, p. 65, 66 et *passim*).

وأل Cf. أول.

والو *ɣālo*, cf. ولو.

واتارنى *ɣāṭārni* «évidemment; je m'aperçois que...». Sous cette forme invariable, et toujours suivie de *fik* «à ton sujet», cette locution sert à marquer à un interlocuteur une surprise ironique à la constatation d'un acte ou à l'audition d'une parole qu'on n'attendait pas de lui (cf. *supra*, p. 91, l. 9). Au reste cette locution doit être d'un emploi assez rare à Tanger, car l'ayant entendue dans la bouche de certains informateurs, j'ai, au cours d'une enquête ultérieure, rencontré d'autres informateurs auxquels elle était inconnue. Il faut évidemment la rapprocher des locutions de forme voisine et de même sens qu'on rencontre, non seulement dans les dialectes algériens et marocains (*ɣoṭren*, *ɣoḏrān*, *ṭranni*, *uṭornīk*, *ɣatirīk*) et au Sénégal (cf. Basset, *Mission*, I, p. 397, l. 10, اكرهم), mais dans beaucoup de dialectes orientaux, et sur lesquelles cf. *Observations sur Beaussier*, p. 419, 420; Socin, *Mogador*, p. 30, note 39; *Dialecte de Tlemcen*, p. 186; et Landberg, *Daḍina*, p. 492 et suiv.

وتر *uṭār* «cordes des instruments à cordes»; *lūṭār* «l'ensemble des instruments à cordes»; c'est vraisemblablement le pluriel اوتار devenu collectif (comp. Dozy, II, p. 778, الاوتار «la musique instrumentale»); «une

corde d'instrument» est à Tanger aussi *uṭǎr* ou *f'rdi dlūṭǎr*, pl. *uṭǎrǎṭ* ou *frāḍa dlūṭǎr;* «trois cordes d'instruments» est *ṭlāṭá-dlūṭǎraṭ* ou plus fréquemment *ṭlāṭá-llfrâda* (*d'lfrâda*) *dlūṭǎr*. *lęqâma dluṭǎr* désigne l'ensemble des accessoires d'instruments à cordes (résine, cordes de rechange, etc.). — A Alger et à Nedroma, on a de même, à la fois comme collectif et comme singulier, *uṭǎr* avec un pluriel *uṭǎrǎṭ*. A Tlemcen comme à Tunis, des représentants distincts de وَتَر, singulier, et de اوتار, pluriel, se sont maintenus : Tlemcen *uṭor*, pl. *uṭǎr* (déterminé *leuṭǎr*) «corde d'instrument»; aussi «corde qui réunit les deux traverses du battant dans le métier à tisser»; Tunis, *uṭâr* (*ṭ* > *ṭ*), pl. *uṭǎr* (cf. Stumme, *T.G.*, § 100, p. 81). A Rabât «corde d'instrument» est *ˢuṭra*, pl. *uṭār* (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 20), qui, à Tanger, signifie «cordelette de la ligne à pêcher».

وجب *ɣāžęḅ* «répondre»; cette métathèse de جاوب se retrouve dans le Sud marocain (Socin, *Mar.*, p. 38, note 76), dans toute l'Algérie et aussi en tunisien et en maltais (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 272).

وجه *ǔžaḥ*, pl. *užūḥ* (*užəḥ*); la perte du *h* final dans ce mot, si fréquente dans les dialectes arabes, que l'Andalousie connaissait, et que certains parlers maghribins connaissent encore (Tlemcen, Alger, Malte), ne se produit jamais à Tanger. Le mot signifie dans le parler de cette ville : 1° «visage»; 2° «le dessus de toute chose : dessus du pied; empeigne du soulier; côté extérieur du jellâb, etc.»; 3° «la garniture de légumes qu'on place sur le dessus du cousscouss»; 4° «centime»; dans ce sens, le mot n'apparaît pas au singulier, mais bien son synonyme *mōẓūna;* en revanche *mōẓūna* n'est pas employé au duel et on dit seulement *ˢužhāin* «deux centimes»; le pluriel *užəḥ* (*ṭęlṭ-užəḥ* «trois centimes», etc.) est aussi employé, à côté de *mōẓūnǎṭ* (*tlāṭá-llmōẓūnáṭ*, jamais *ṭęlṭ*), pl. de *mōẓūna;* cf. Hoest, *Nachrichten v. Marókos*, p. 280, note; et Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 698.

Cf. جيه.

وحد *ɣǎḥęḍ* «un, unique, un seul»; *ṛâžęl ɣúḥęḍ* «un homme, un seul homme» ; la vocalisation, de quantité très instable, n'est pas facilement explicable; elle décèle peut-être un emprunt ancien à la langue littéraire (soit واحِد, soit وَحِيد, avec la voyelle brève conservée et allongée); *ɣǎḥęḍ* est très employé dans la langue la plus courante, à côté de *ɣāḥǎḍ* qui est le représentant normal dans le dialecte de واحِد ancien. — Le

féminin est *ɣəḥda* représentant, soit un ancien وَحِدَة, soit simplement واحِدَة, avec abréviation de *ā* suivi d'une spirante laryngale en syllabe fermée (ainsi dans la plupart des dialectes). — *ši-ɣāḥĕd* «quelqu'un»; *ši-ɣəḥda* (*ši-u'ḥda*) «quelqu'une». — Il existe à Tanger comme à Tlemcen et à Alger un diminutif *ɣḥĕḥăd*, fém. *ɣḥĕḥda* (cf. sur les diminutifs فعيعل, *Dialecte de Tlemcen*, p. 99, 100), employé pour marquer la commisération ou la tendresse; *s'ɣiĕl-ɣḥĕḥăd* «un unique petit enfant»; *marṛā-ɣḥĕḥda* «une seule malheureuse fois».

ɣăḥd, précédant un mot déterminé, sert à rendre l'idée de l'article indéfini. La voyelle *a* n'y est jamais longue; elle est toujours, ou brève (*ɣăḥd*), ou de longueur moyenne (*ɣaḥd*); mais son timbre est nettement *a*; et de ce fait, il faut considérer ce *ɣaḥd* comme procédant de *ɣāḥăd* = واحِد, qui apparaît, dans les dialectes algériens, dans le même emploi que *ɣaḥd* tangérois, avec la quantité de la voyelle longue *ā* généralement conservée. La diminution de longueur *ā* > *a* devant la spirante laryngale *ḥ* n'est pas surprenante (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p. 11) et l'altération de la quantité ancienne dans un mot très employé est au surplus très naturelle; il semble d'après la graphie d'Ibn Guzmân que, dans le même emploi, en andalou, *ɣāḥid* était aussi passé à *ɣaḥd* (fol. 37ᵃ, l. 20; 39ᵃ, l. 18 et 20). D'autre part, à Tanger, *ɣaḥd* article indéfini perd fréquemment son *d* final; il en est de même dans le parler des Houuâra, mais seulement, semble-t-il, devant un nom dont l'initiale est une occlusive dentale ou sifflante. A Tlemcen *ɣāḥad*, article indéfini, se réduit couramment à *ḥa* (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 118). A Alger-juif, «un, unique» est *ɣāḥẹ* < واحِد avec chute du *d* final comme en omâni (cf. Reinhardt, p. 10, l. 6 et § 47). — *ɣaḥd* (*ɣaḥ*), article indéfini invariable, précède généralement un substantif masculin ou féminin déterminé par l'article : *ɣaḥd-ṛṛāžĕl* «un homme»; *ɣaḥᵃ-lmṛá* «une femme». Il est aussi très courant devant un nom composé (ou d'origine berbère) n'admettant pas l'article, ou devant un nom déterminé par un affixe personnel : *ɣaḥ-šṓqq-ḥḍâṛa* «une prise d'air»; *ʿándọ-ɣaḥd-ʲimmáḥ kátfᵛšṓṛ ḥᵛzzâf* «Il a une mère qui le gâte beaucoup» (comp. à Tlemcen لاحَدْ *lá ḥa-bbᵉá* «pas un père à moi»; لاحَمَّا *lá ḥa-mmᵉá* «pas une mère à moi» ap. *J.A.*, juillet-août 1904, p. 62, l. 18). Mais contrairement à ce qui existe dans les dialectes oranais, *ɣaḥd* (*ɣaḥ*) ne peut pas, à Tanger, être employé avec un pluriel : «des gens» est *ši-náṣ*, jamais *ɣaḥd-ᵛnnáṣ*. — Enfin devant un nom de nombre, *ɣaḥd* suivi de l'article (*ɣaḥd-ᵛl*, *ɣaḥᵃ-l*) exprime

l'idée de «une affaire de, environ» ou, par affaiblissement de sens, devient simplement explétif : *ṷăḥa-lꜥəśrin-ṭåloḅ* «environ vingt tolbas»; *ṷaḥa-žžṷž-dᵉṛrīšåṭ* «deux bouts de plume»: de même en Algérie (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 148) et dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 58, l. 25, *ṷaḥ-tlåta dᵉṛržåla* = trois hommes).

ṷăḥd* ou **ṷăḥdīṭ* : avec les affixes personnels *ṷăḥdi, ṷăḥdo, ṷăḥdĕk*, etc. ou *ṷăḥdīṭi, ṷăḥdīṭo, ṷăḥdīṭĕk* «moi seul, lui seul, toi seul»; le plus souvent précédé de la préposition *ḅ* : *ḅṷăḥdi, ḅṷăḥdīṭo*, etc. **ṷăḥd* dans cet emploi représente le classique وَحْد; **ṷəḥdīṭ* qui est entièrement inconnu aux parlers algériens, doit vraisemblablement être rapproché de **ḅaꜥṭēṭ* (ḅaꜥḍēṭ*) sur lequel cf. *supra*, p. 233; mais il faut aussi tenir compte de l'infixe *t* qui apparaît en berbère entre certaines particules et certains des affixes personnels; et précisément en šelḥa, *ṷaḥdu* (*ṷaḥdut*) est du nombre (cf. Stumme, *Taz.*, § 124, 129a, 221).

وخّا *ṷăḫḫa* (*ṷăᵏḫa*) : 1° «Bien! C'est entendu!» connu aussi dans le Sud marocain et en šelḥa (cf. *Houwāra*, p. 41; Stumme, *Taz.*, p. 240); 2° «même si»; équivalent du français «bien que». Ce sens, courant à Tanger, s'est développé du précédent; *ṷăḫḫa*, particule adverbiale d'affirmation, lorsqu'elle venait entre deux propositions, soulignait et détruisait à la fois une incompatibilité apparente entre l'idée exprimée par la première et l'idée exprimée par la deuxième; elle subordonnait ainsi l'une à l'autre, au point de vue logique, et est naturellement devenue agent de subordination grammaticale : *ukẹiqfi-žmīꜥ-mĕn-iáꜥdŏm-ꜥaléh ṷăḫḫá-ikun škṷ-mā-kån* «Et il rive leur clou à tous ceux qui font les malins avec lui; oui bien! Ce serait n'importe qui!» c'est-à-dire «quand bien même ce serait n'importe qui». *ṷăḫḫa* est complètement inconnu en Algérie; son origine est obscure; Budgett Meakin (*An introduction*, n° 277) a proposé وخيّر qui est discutable.

وخت *ṷåḫṭ* «temps» à côté de *ṷåqṭ* = وقت; dans ce mot, le groupe *qt* a été diversement altéré dans la plupart des dialectes; d'une façon générale, l'arabe moderne a fait disparaître la succession, à la finale, de l'explosion formidable de ق et de l'implosion de ت. Mais le procédé du tangérois, spirantisation de $q > ḫ$ est rare dans le domaine de l'arabe vulgaire; j'ai toutefois entendu en Égypte, chez les fellâḥ de Saqqâra, *deḷṷåḫt* «maintenant»; on a aussi *ṷoḫt* < وقت en Zenaga et en berbère du Sud tunisien (cf. Basset, *Mission*, I, p. 279; Provotelle, *Sened*, p. 88, 91, 94). — Ailleurs *q* est passé à *k* dont l'ex-

plosion est moins forte : Tell oranais *ðāk-ġlu̯âkt* «à ce moment-là»; Ṣa'îd égyptien *delu̯akt* «maintenant» (Landberg, *Dabīna*, p. 415, note) et aussi *delu̯akti;* iraqois *u̯ak't* = وقت; Sud algérois *u̯ĕ̆k't* et *u̯ĕ̆kta* «quand?». — Enfin dans les locutions adverbiales et conjonctives d'un usage très fréquent, «maintenant» et «quand», وقت, entré en composition avec d'autres éléments, perd généralement son *t* final : c'est le cas du *deru̯oq* tlemcénien, *ðârṷok* rural oranais «maintenant», dont des équivalents variés se retrouvent dans presque toute l'Algérie (cf. Doutté, *Un texte arabe en dialecte oranais*, p. 25, note 70), dans le Sud marocain (cf. *Houwāra*, p. 28, note az) et aussi en Syrie (*hallaq*); c'est aussi le cas du *fōiâq*, *fu̯iaḥ* tangérois et de ses équivalents maghribins variés; cf. *supra*, p. 419, فويخ.

ورأ Cf. مور.

ورى *u̯ŭrra*, fut. *iu̯ŭrri*, «montrer», se retrouve à Tanger comme dans tout le Maghreb et dans la plupart des dialectes arabes orientaux. On a proposé d'expliquer ce verbe par une métathèse du رأى (= رءى; cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 593) qui se rencontre avec le même sens dans les dialectes du Sud de l'Arabie (cf. Landberg, *Ḥaḍr.*, p. 594; Stace, *Voc.*, p. 155, sub *show;* en omâni, à la III^e^ forme, *rāu̯e* ap. Reinhardt, § 375) et de la Mésopotamie (à Mardin *rauu̯a* ap. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 243, l. 10; à Mossoul le futur *ierui* ap. *Z.D.M.G.*, 1882, p. 13, l. 11; p. 23, l. 19). De fait les métathèses entre semi-voyelles et consonnes sont fréquentes dans tout le domaine des dialectes arabes (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 272) et on a voulu précisément expliquer par une métathèse, de sens contraire il est vrai, à l'intérieur du sémitique ancien, l'existence de l'arabe روى en face de l'hébreu הורה et de l'amharique *u̯arē* (cf. Barth, *Etym. Studien*, p. 13, 14; une autre hypothèse sur l'origine de הורה ap. *Z.D.M.G.*, 1887, p. 396 *in fine*). — D'autre part on peut supposer que, au futur de la IV^e^ forme أرى, la voyelle brève du préfixe a été allongée *īūri;* la tendance à reprendre une trilitarité que deux «infirmités» faisaient perdre à ce verbe, expliquerait suffisamment cet allongement qui se retrouve en maltais pour le futur de la I^re^ forme (*īāra* «il voit») et qui a fait passer le participe actif مُرٍ à *mūri* dans la langue des auteurs du moyen âge (cf. El-Battânî, *Glos.;* comp. Dozy, I, p. 498; aujourd'hui encore au Maroc *mūri*, pl. *mu̯āra*, «aiguille de montre»). De ce futur *īūri* aurait été reformé un parfait *aura* (أورى) qui appa-

rait précisément dans divers dialectes (arabique, andalou, égyptien, libyque, maltais; chez les ruraux d'Oranie le futur *i̯ūri* dans la seule formule *lā-i̯ūrīk mā-i̯úẓ·ak* «Que Dieu ne te montre pas ce qui pourrait te causer de la douleur»). Vollers, qui voit aussi dans *aura* une reformation secondaire d'après le futur *i̯ūri*, suppose pour le passage de يُرِي > *i̯ūri* un intermédiaire *i̯u'ri*, que rien ne justifie à mon sens (cf. *Volkssprache und Schriftsprache*, p. 94). Puis, comme dans la plupart des dialectes, et notamment dans les dialectes maghribins, la II^e^ forme s'est complètement substituée pour exprimer l'idée factitive à la IV^e^ forme éteinte, *aura* serait passé à *u̯arra*. — Enfin l'existence dans toute l'Oranie d'un participe actif *u̯āri* avec le sens de «évident» (je ne connais personnellement ni parfait ni futur employés) permet de formuler une troisième hypothèse, celle de l'existence pour وري du sens de «être clair», négligé par les lexicographes (cf. cependant *Kaššāf* sur *Coran*, VII, 142; *Asās el-balāya*, II, p. 330, l. 4; et les dictionnaires sub أرى), mais conservé dans les dialectes: dans la plupart d'entre eux, aux thèmes dérivés; sporadiquement dans le Maghreb, au participe actif du thème fondamental: à diverses formes la racine √وري a le sens de «cacher» ou, plus exactement, de «*cacher* une chose en en *montrant* une autre»; elle serait à compter parmi les *aḍdād*, exactement comme √خفي et √جلي (cf. El-Anbārī, *Aḍdād*, p. 261, 262).

وصط *u̯ōṣṭ-ḍḍăr* «cour intérieure d'une maison» (sans pluriel) = وسط الدار. La réduction de *ṣṭ* (*sṭ*) > *ṣṣ* > *ṣ* apparaît fréquemment dans les dialectes arabes. Elle est naturelle, tout particulièrement, dans un mot composé, d'un usage très courant, comme *u̯oṣṭ-ŏḍḍăr;* il faut ajouter que la présence d'une dentale subséquente (*ḍ*) pouvait faciliter la disparition du *ṭ* par dissimilation. Le mot est à Tanger féminin; c'est le genre du deuxième élément composant (*ḍăr*) qui a dominé comme dans *bīṭ-ʷn̯ār* et *ṣoqq-ḥeāra* (cf. *supra*, p. 240 et 346). — Le mot se retrouve avec la même signification à Alger (le plus souvent ʷ*oṣṣ-oḍḍăr* avec réduction de *ṣṭ*), à Constantine et à Tunis (sans réduction; cf. Clermont, *L'arabe parlé tunisien*, p. 223, l. 4); mais il est, dans le parler de ces villes, du genre masculin. A Tlemcen on a dans le même sens *fōṣ-ŏḍḍăr* où *f* initiale représente la préposition ف agglutinée; le mot est aussi féminin : *ʿánd'na ḥā-fōṣ-ŏḍḍăr u̯ás·a kelgrāra* «Nous avons dans notre maison une cour intérieure large comme une

plaine». Comp. l'identité sémantique en berbère à Ouargla, Sened, Ghadamès («cour intérieure» = «moitié de la maison») ap. Biarnay, *Ouargla*, p. 263; Provotelle, *Sened*, p. 107; Motylinski, *R'edamès*, p. 114.

وصل *ụṣṣlâ*, pl. *ọṣâlẹ* وصلة, وصالى «tablette rectangulaire sur laquelle on porte le pain au four»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 87, sub *añacal;* p. 860, sub *tabla de pan.* Le mot était andalou (cf. Dozy, II, 813). Il est inconnu aux dialectes algériens. A Tlemcen et à Nedroma, la longue planche à porter le pain s'appelle *lᵊḥ dẹlḥubz;* et à Alger, la tablette de même forme et de mêmes dimensions que la *ụṣṣlâ* tangéroise est dénommée *lăḥ-ălḥubz.* Mais à Tlemcen, le terme consacré pour porter le pain au four est encore aujourd'hui *ụṣṣṣol;* cf. *J.A.*, juillet 1904, p. 54, l. 16.

ᵉụṣṣol : 1° «faire parvenir, conduire»; 2° «parvenir, arriver à» employé dans ce sens concurremment avec la 1re forme *ụṣṣl;* comp. *žẹ̈rra* et *žra* «courir», *supra*, p. 249.

ttāṣṣl اتّاصل construit avec *b* «rejoindre, se réunir à»; aussi chez les ruraux d'Oranie, mais avec un sens un peu différent «être lié à; s'attacher à». Ce représentant dialectal de اتّصل (VIIIe forme de وصل) est un exemple caractéristique : 1° de l'allongement de la voyelle brève qui suit le *tt* initial de la VIIIe forme des verbes assimilés, phénomène apparaissant sporadiquement dans les dialectes maghribins (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 104); 2° de l'emphatisation du *t* formatif de la VIIIe forme en *ṭ*, phénomène dont il existe aussi des manifestations isolées dans tout le domaine de l'arabe maghribin (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 21). En l'espèce, l'emphatisation peut ne pas être une modification d'articulation, entièrement spontanée; il faut envisager l'hypothèse d'une assimilation d'emphase à *ṣ* subséquent.

وضع Cf. موطع.

وعد *ụaᵉd* «malheur (fixé par Dieu)»; le mot est aussi employé dans ce sens dans toute l'Oranie et à Alger. Selon toute apparence, c'est un euphémisme; comp. *Arch. Mar.*, XI, p. 471, 472.

وفق *ttāfoq* اتّافق «convenir de, s'accorder sur» construit avec *ᵉlā*. Ce représentant dialectal de اتّفق (VIIIe forme de وفق), avec allongement de la voyelle brève qui suit le *tt* initial, se retrouve dans les parlers algériens (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 104).

وغل *uγ̈ŏl* «être enfoncé profondément et à frottement dur» : *ʿlq ʿšrâ-uγ̈lĕṭ-f ṛṛḍ̊ma* «Le bouchon (s'étant cassé) ne peut plus être extrait du goulot de la bouteille». Le mot s'emploie aussi au sens figuré «être engagé dans des difficultés dont on ne peut se dépêtrer». Je ne connais pas le mot dans les parlers algériens.

وقر *ŭqâr* «deuil» وقار; *mu̯âqqâr* موقر «qui est en deuil»; comp. Budgett Meakin, *The Moors*, p. 378, *ūqár*. — En Algérie ces mots ne sont employés avec ce sens particulier qu'à Tlemcen; partout ailleurs, *mu̯âqqâr* est seulement «respecté»; d'autre part وقر apparaît en Égypte avec un sens tout voisin (cf. Spiro, *Voc.*, p. 648). — *ŭqâr* a toute l'apparence d'un euphémisme; il est à noter qu'on ne l'emploie qu'en parlant du deuil des musulmans; pour les juifs et les chrétiens, on ne dit jamais *ŭqâr* et *mu̯âqqâr*, mais *ḥzĕn* et *ḥăznān* qui sont en Algérie, dans la plupart des parlers, les mots habituels pour «deuil» et «en deuil».

وقف *mōqŏf* موقف «endroit où stationnent les bêtes de louage (surtout les ânes), ou les manœuvres qui désirent s'embaucher à la journée»; cf. Lerchundi, *Voc.*, p. 452, sub *jornalero; Arch. Mar.*, II, p. 117. Il y a des موقف dans la plupart des villes d'Algérie : à Tlemcen, les journaliers agricoles se réunissent dès l'aube au *meuqof* de la place de la Sikak; à Constantine, le *mōqof* était rue Cahoreau; il y en avait aussi et il y en a encore dans les villes d'Orient (cf. Maqrīzī, I, p. 346 *in fine;* Spiro, *Voc.*, p. 649; *Z.D.P.V.*, t. VI, p. 47). D'autre part, le mot apparaît, à la fois à Mogador et à Tripoli, dans un emploi tout à fait analogue (Mogador *krā lilmūqf* «louer au *mōqof*»; Tripoli *ḥaddām elmōgof* «ouvrier du *mōqof*»), mais avec le sens particulier de «travail du maçon»; cf. Socin, *Mar.*, p. 18, l. 68; Stumme, *M.G.T.*, p. 316. Peut-être le mot a-t-il pris dans ces deux parlers ce sens particulier, parce que les ânes du *mōqof* étaient surtout loués pour le transport des matériaux de construction, et les journaliers du *mōqof* surtout embauchés comme goujats; mais la glose de Socin, *Mar.*, loc. cit., à savoir qu'à Mogador et en šelha *mōqof* est un terme technique de maçonnerie, fait difficulté. — Blanc donne pour Tanger l'intéressant *mōqofzi* «journalier», qui serait tiré de *mōqof* par l'adjonction de l'ethnique turc جي (cf. *Arch. Mar.*, VII, p. 439). Le mot ne m'est personnellement pas connu.

وق *ṓqēi̯a*, وقيّة أُوقية «once»; duel *ṓqēi̯tēin*, pluriel *ăuăq* et *ṓqēi̯ăṭ*; sur la valeur de l'*ōqēi̯a* comme monnaie et comme mesure de poids, cf. Budgett Meakin, *An introduction*, p. 58, 59; aussi Mouliéras, *Maroc inconnu*, II, p. 695, 697 (mais la forme singulier *u̯aq* signalée par cet auteur est inconnue à Tanger). Le pluriel *āuăq* reporte à un ancien اواق (اواق) dont le ā final est tombé. Il est déjà attesté ap. El-Bekrī (*Description de l'Afrique*, p. 117, l. 16 الاواق); l'andalou le connaissait (cf. *Vocabulista*, p. 635, اوّاق sub *uncia*; mais Pedro de Alcala, p. 329, l. 10, 14, *aváqui*); et le maltais en offre un équivalent *ẹuieq* (cf. Falzon, p. 476); il se trouve aujourd'hui en Palestine (cf. Bauer, *Palästina Arabisch*, p. 190, l. 10) et dans tout le Maghreb (dans tous les parlers algériens, et à Tunis; cf. Stumme, *T.M.G.*, p. 78, l. 2). — A Tanger *āuăq* s'emploie exclusivement dans le comput; il suit directement les noms de nombre, qui prennent leur flexion particulière d'état construit : *ṭ'lṭ-âuăq*, *ḥămš-āuăq*, etc. Le pluriel *ṓqēi̯ăṭ* s'emploie en dehors du comput; de plus, lorsqu'une confusion est à redouter dans l'esprit d'un interlocuteur entre l'once-monnaie et l'once mesure de poids, on peut avoir recours pour nombrer des unités de cette dernière au pluriel *ṓqēi̯ăṭ* précédé de l'article et de la préposition *d* (jamais construit directement avec les noms de nombre) : ainsi *ṭ'lṭ-âuăq*, *ăr^{b}b^{a}ɜ-âuăq* «trois onces, quatre onces en poids» (trois onces, quatre onces en monnaie ne sont plus en usage à Tanger aujourd'hui), mais *ḥâmsa-dlōqēi̯ăṭ* «cinq onces en poids» à côté de *ḥams-āuăq* qui est à la fois «cinq onces-poids» et «cinq onces-monnaie, quatre sous». — *ḥ^{w}ṭá-nṣ'ḥɜ-āuăq-unúṣṣ-* «jusqu'à six sous» (sept onces et demie) s'emploie en argot à Tanger dans le sens de «à fond, d'une façon complète»; j'ignore l'origine de cette expression.

وكان *ŭkān* : 1° «seulement; voilà tout», toujours placé à la fin de la proposition : *ḥămš-užôh ūkān* «seulement cinq centimes»; *kūl-ŭkān* «Occupe-toi seulement de manger»; en réponse : *ūkān* «Oui, voilà tout!» En Algérie, cette expression est particulière aux parlers d'Oranie; dans les départements d'Alger et de Constantine, on emploie dans ce sens *u̯ohlŏš*, *ubarka* (*uberk*). Elle se retrouve à La Mecque et dans l'Arabie du Sud (cf. Landberg, *Dafîna*, p. 402 et suiv.; Snouck Hurgronje, *Mekkan. Sprichw.*, p. 38). — 2° «si», synonyme de *lūkān* لوكان qui est commun maghribin; souvent aussi sous la forme *ūkā* (comp. la chute

IMPRIMERIE NATIONALE.

du *n* final dans des expressions courantes : *mākāš* «il n'y a pas»; *kāš* «y a-t-il?»; Sud algérois *hâḍa-mekkā'* «et voilà tout» هذا ماكان, etc.). Cette expression se retrouve dans le Sud algérois (cf. Kampffmeyer, *Südalger. Studien*, p. 234, l. 4); il est vraisemblable que c'est le *kān* «si» des ruraux oranais et du Maghreb oriental, précédé de la copule وَ; mais il ne faut pas perdre de vue que *au* et *u* apparaissent dans le Sud marocain avec le sens de «si»; cf. *Houwāra*, p. 49, note df; p. 16, note s.

ولد *ɣălĭd* والِد dans le sens de «père» et *ɣălĭda* والِدة dans le sens de «mère» appartiennent à la langue des demi-lettrés, comme en Algérie; par contre, *ɣăldĭn* والِدين «père et mère», avec les affixes personnels : *ɣăldĭi̯a*, *ɣăldĭk*, *ɣăldĕh*, appartiennent à la langue courante; les demi-lettrés prononcent volontiers *ɣālidīn*.

ولع *mūlū'* (*mūlə'*), pl. *mɣāla'* مولوع, موالع, «amateur passionné (surtout de musique)»; de même à Tlemcen *meulu'*. A Alger, on emploie de préférence le participe passif de la II^e^ forme *mɣulla'*. Chez les ruraux d'Oranie, on a indifféremment le participe passif *mĕilu'* (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 49) et le participe actif *ɣālə'* (cf. Doutté, *Texte oranais*, p. 11, l. 1), surtout dans le sens de «amateur passionné de chasse»; comp. Socin, *Mar.*, p. 14, note 45; et Stumme, *Taz.*, p. 204; الموَلّع بالصيد ap. Ez-Zurqānī sur le *Muwaṭṭa'* (Le Caire, 1310), III, p. 128, l. 20.

وَلو *ɣālə* «rien»; cette particule se retrouve en Oranie et dans le département d'Alger: par contre, elle est inusitée dans le département de Constantine; «rien» y est exprimé par *ḥatta-ši* (*ḥat'-ši*). Elle semble employée dans tout le Maroc. — D'autre part la construction avec un substantif subséquent (*mā-ʿándi ɣâlə-flûs* «Je n'ai pas du tout d'argent»; *ɣâlə-ḥbâr* «pas du tout de nouvelles») très courante à Tanger, et ailleurs au Maroc (cf. Fischer, *Mar. Sprichw.*, p 27 *in fine*), est impossible en Oranie; *ɣâlu* y est toujours employé seul dans le sens négatif absolu de «rien»; et ne peut être suivi d'un nom dans le sens de «rien en fait de...; pas du tout de...». L'explication par ولو «quand bien même; et même» est la plus plausible (comp. l'emploi ancien de وإن non suivi d'une proposition, par exemple Buḫārī, *Bad' el-ḫalq*, n° 5 avant-dernier ḥadits); la conservation, par allongement, de la voyelle brève ancienne de وَ s'expliquerait par un accent initial d'emphase:

il est remarquable que quand le sujet parlant veut insister sur l'idée de négation absolue exprimée par *ɣālǫ*, cette voyelle, par un processus oratoire très naturel, devient fréquemment ultra-longue *ɣâ*$^{\text{mm}}$*lǫ* (cf. Socin, *Mar.*, p. 28, note 33). On comparera à l'accent initial du *ɣálā* mecquois qui a à peu près le même sens et le même emploi que le *ɣālǫ* tangérois (cf. Snouck Hurgronje, *Mekkan. Sprichw.*, p. 28, note 2).

ولول *ɣulɣul* : 1° «siffler en parlant des balles»; 2° au figuré, s'emploie en parlant d'un fer rouge, d'un feu de braise qui jette un éclat sombre; aussi d'un mets très épicé qui brûle la bouche (moins que *zḅĕr*), etc. — Le sens de «pousser des youyou de joie» que j'ai signalé à Tlemcen (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 230) est inconnu à Tanger; on ne dit que *zeyrĕṭ*. En Algérie, ce sens particulier de ولول ne se retrouve, à ma connaissance, qu'à Tlemcen et Alger. Il était andalou dès le XII^{e} siècle (cf. Ibn Guzmān, 52^{b}, l. 19, ولاول; p. 45^{b}, l. 16; Dozy, II, p. 482).

ولى *ɣāli* «saint musulman» représente ولّ à Tanger comme dans les dialectes algériens (cf. *Ulād Brāhīm*, p. 70); il a un pluriel *ʾâuliʸa* emprunté à la langue classique (اولياء). Dans le sens de «parent, protecteur», le mot n'apparaît que dans quelques expressions : *ʿlā-qǫllĕṭ ɣāliʸa* «à cause de mon manque de protecteur»; *lā ɣāli ɣālā-ṭâli* «ni protecteur ni client», c'est-à-dire «aucun parent»; pour exprimer la même idée d'isolement absolu, on dit à Constantine *lā-ɣâli lā-ḥâmi*; comp. aussi le *lā ɣalad ɣalā talad* syrien, ap. Landberg, *Prov. et dictons*, p. 215; Dozy, II, p. 150.

ʿulla, fut. *iʿulli* ولّى «s'en retourner» et «devenir» est moins usité à Tanger dans ces deux sens que *rǯaʿ* (رجع). Le nom de métier *ʿullâi*, pl. *ʿullāiĕn* (*ʿullaiĭn*), sert de participe présent; cf. *supra*, خدّام, عسّاس, قيّال, هوّاد.

mūla مولى «maître, seigneur». Pourvu de l'article ou du pronom affixe de la première personne du pluriel, le mot désigne «Dieu (le Seigneur, Notre-Seigneur)»; et généralement, dans ce cas, la diphtongue classique de la première syllabe est prononcée : *ʿlmoula*, *moulāna* (à côté de *mūlāna*). Avec le pronom affixe de la première personne du singulier, le mot sonne *mūlāiʸa* ou *mūlāi*; sous cette dernière forme, il précède le nom des sultans marocains, de certains chérifs, et de certains saints

musulmans particulièrement vénérés. D'autre part, *mūlāi* ou *mūlāia* est une appellation familière, par laquelle on apostrophe dans la conversation, avec une nuance d'ironie, un ami intime; on se sert encore de ces mots comme qualificatifs emphatiques et comiques, avant ou après mention de choses remarquables à quelque égard : *mūlâi-ˇl-ʿárq-ḏˇttôur* «mon Seigneur le [puissant] nerf de bœuf»; *ɣaḥd-ˇl-ʿáud mūlâia qôdd-maʿ-ʿálá qôdd-ma-mlá* «un maître cheval aussi gras (mot à mot plein) que haut»; *ɣâḥd-mūlâi-lḥâṭṭ ṭqul-krâḥˇš-dˇlqṭôṭ* «une écriture magnifique qu'on jurerait des griffures de chat!» (ironique). — *mūla*, construit avec un complément déterminatif, sert, à Tanger, comme dans les dialectes algériens, à marquer la relation d'appartenance, l'attribution d'une qualité, etc.; il s'est complètement substitué à صاحب, qui, dans cet emploi, est encore connu des parlers ruraux et bédouins d'Algérie (cf. Beaussier, p. 362). Dans ce cas, *mūla* mis à l'état construit avec un complément pourvu de l'article perd, en Algérie, à Tunis, à Tripoli et au Sénégal sa voyelle finale devant l'initiale de l'article et sonne *mūl* (*mōl*) (cf. Stumme, *T.G.*, p. 92; *M.G.T.*, § 151, d; p. 52, l. 21; Reynier, p. 124). A Tanger, cette perte de la voyelle finale est généralisée; quelle que soit l'initiale du second terme du complexe, *mūla*, à l'état construit, sonne *mūl* : *mûl-ˇḍḍâr* «le maître de la maison»; *mûl-had-ᵈḍâr* «le maître de cette maison»; *mûl-ɣaḥᵃ-ḍḍâr* «propriétaire d'une maison»; *mûl-ʿˇttˇšnín* «âgé de six ans»; *mûl-ˡbˇlíɣn* «valant un vellon»; il semble qu'il en est de même en libyque (cf. Hartmann, *L.W.*, n° 18 : *mōl ʿuīūn ḍebāīil*). Exceptionnellement, à Tanger, مولى à l'état construit sonne encore *mūla* dans le souhait que s'adressent les femmes à l'occasion des fêtes : *ˇllâh-ḥállilék mūlâ-ḍârˇk* «Que Dieu te conserve le maître de ta maison (ton mari)!» — En andalou, le mot avait perdu sa finale vocalique même à l'état isolé (cf. Pedro de Alcala, p. 207, l. 32, *meul*, pl. *meguel*, sub *dueño; Vocabulista*, p. 356, مَوْل, pl. مَوَالٍ, sub *dominus;* comp. le vocatif *iā-mûl*, dans le dialecte juif de Tlemcen, ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 44). — Le féminin مولاة n'apparaît qu'à l'état construit (*mūlāṭ*) ou encore avec les affixes personnels *mūlāṭi*, *mūlāṭo*, etc.; *mūlāṭ-ˇḍḍâr* «la maîtresse de la maison»; *mūlât-ʿˇttˇšnín* «âgée de six ans». La finale *ā(t)* (ـاة) de ce mot reste longue à Tanger comme en Algérie. En andalou, il semble bien qu'elle était analogiquement passée à *a* = ـة (cf. Pedro de Alcala, p. 207, l. 35, *mevle;* p. 57, l. 37, *mauletna; Vocabulista*, p. 356, مولة); et au Sénégal, c'est aussi à مولة que reporte l'état cons-

truit *mult* (cf. Reynier, p. 124). *mūlāṭi* «ma maîtresse» est employé comme qualificatif emphatique et comique : *lálla-mūlâṭi-lọṭá* «notre bonne maîtresse la large plaine»; *ụăḥd-ˇlγórṣa mūlâṭi ṭmˇṇnîṭa-múlki* «un jardin superbe que je souhaiterais m'appartenir». — Le pluriel *mụālīn* موالين est commun à *mūla* et à *mūlāṭ;* il offre une combinaison du pluriel externe dialectal en *īn* et du pluriel ancien موالى (comp. aussi le pluriel مواليات ap. Ṭabarī, *Glos.*), connue ailleurs au Maroc, dans les dialectes algériens et au Sénégal (cf. *Ulād Bṛāhīm*, p. 142; Fr. Marie Bernard, p. 64 *in fine;* au Souf comme en Tunisie et en Tripolitaine, un représentant exact du classique موالى s'est maintenu: *mụāli*). A l'état construit l'*n* final du mot se maintient; mais il n'apparaît pas avec l'annexion des affixes possessifs : *mụālīịa*, *mụālẹ̄h*, etc. *mụālīịa* «mes maîtres» est employé de la même façon que *mūlāịa* et *mūlāṭi*, comme qualificatif emphatique et comique : *ši-ḥẹ̄ûl mụâlīịa! dğṛá kẹiṭyámzọ-ᶜlíhụm* (كايتغامزوا) «Des chevaux superbes! Les chiens se font signe en les voyant (pour être prêts à manger leurs cadavres)».

ويل *ụēil* «calamité» s'emploie dans des injures ou dans des malédictions: *kmâmĕr-ˇlụēil* «des gueules de malheur»; *ˇḷḷáh-iṇˇzzẹ̄l-ᶜlẹ̄h-ălụēil* «Que Dieu le frappe de calamités!» — Dans le langage des femmes, les vieilles exclamations وَيلى, وَيلك, etc. sont fréquentes : *ā-ụīli*, *ā-ụīlĕk*, etc.; dans ce cas, la diphtongue *ai* est toujours réduite à *ī*. En Algérie, elles sont surtout rurales ou bédouines et provoquent parfois les railleries des citadins. — Les rapports de وَىٌّ et de وَيل dans la langue ancienne ne sont pas nettement établis. De même en tangérois dans *ụâi-li ᶜlik* (*ᶜlẹ̄h*) «Hein! Te voilà enfoncé!» (pour triompher d'un succès remporté sur quelqu'un d'autre), il est douteux qu'il faille expliquer *ụāi-l*... par ويل plutôt que par وىّ. En faveur de la première explication, on peut invoquer les exemples anciens de ويلى على (cf. le vers célèbre d'el-A'šā ap. Lyall, *Ten Arabic poems*, p. 146, l. 12; *Ayānī*, IX, 123, 27; XX, 155, 17; Hamaḏānī, *Maqāmāt*, p. 7; en prose moderne, cf. Salhani, *Contes*, p. 10, l. 15, 16). En faveur de la deuxième, il y a la conservation de la diphtongue de *ụāi* (et son allongement) en regard de la réduction qu'on trouve dans *a-ụīli*, *a-ụīlek*, etc.; il y a aussi l'analogie de l'exclamation *ụáh-li ᶜlik* (*ᶜlẹ̄h*) واه لى عليك qui a exactement le même sens et le même emploi. — وَى et وَيل étaient également andalous (cf. Pedro de Alcala, p. 28).

ى

يبر *ʿibṛa*, pl. *ʿibāṛe* ابارى، يبارى «aiguille»; dans le comput, on emploie, précédé de l'article et de la préposition *d*, le pluriel *ʿibṛāṭ*; diminutif *ʿibēṛa*, pl. *ʿibēṛāṭ*. Cette forme du mot (class. إِبْرَة) se retrouve en Algérie à Alger-juif; à Tlemcen et Nedroma on a *ʿeḅra*, avec *r* non emphatique, pl. *ibāri*. A Alger-musulman et à Constantine, on a *bra* (comme en omâni, cf. Reinhardt, § 88), avec l'article *leḅra*, pl. *ābāri*, diminutif *bṵira* (*bᵉīra*) et aussi, à Constantine, *brīṵa!* Chez les ruraux et bédouins d'Algérie la forme dominante est *bra* (ou *ḗbra*), pl. *ibāri*, diminutif *ibīra;* à Mazouna le pluriel est *bāri* et le diminutif *bīra*, avec perte complète du ʿ initial; à Tunis *ṵbra*, pl. *ābāri*, et à Tripoli *ibṛa*, pl. *ibāri* (cf. Stumme, *T.G.*, p. 90; *M.G.T.*, § 142); le maltais connaît dans ce mot une agglutination de l'article de la forme déterminée, *labra*, pl. *labar*, d'où un verbe dénominatif *labbar* (cf. Falzon, p. 194, 195). Le pluriel ancien ابَر, qui était encore représenté en andalou (cf. Pedro de Alcala, p. 95, l. 1; *Vocabulista*, p. 230) et qui se trouve aujourd'hui en Orient et à Malte, semble bien perdu dans l'Afrique du Nord.

يد *ʿidd* «main», pl. *ʿiḍḍīn*, avec le redoublement de la consonne finale qui apparaît dans de nombreux dialectes, est masculin à Tanger. Lorsqu'on emploie *ʿidd* avec les affixes personnels, il faut généralement l'entendre dans le sens de «les deux mains», excepté si l'on spécifie qu'il s'agit de la «main droite» ou de la «main gauche»; *ʿiddo* «ses mains»; *ʿiddêk mosshḗn* «tes mains sont sales» (موسّخين au pluriel); *ʿiddí-dlīmin* «ma main droite»; *ʿiddi tᵛššmâl* «ma main gauche». Cet emploi du mot se retrouve à Nedroma. — D'autre part, à Tanger, l'ancien duel *ʿiddīn* = يَدَيْن est employé : 1° dans le sens de «les deux mains» d'un individu; mais il ne prend jamais les affixes personnels : «ses deux mains», *lʿiddin-diālo* et non **ʿiddḗh;* 2° comme pluriel : *ṭqúllĕk kḗiḥdĕm-bᵛṛᵇbʿá-llʿiddin* «On dirait qu'il travaille avec quatre mains». — Le diminutif est *idīḛd*, pl. *idīdāṭ*. — Le mot a encore divers autres sens à Tanger : «poignée d'un instrument, d'un sabre» (surtout dans le langage des femmes, les hommes disent plutôt *qâḅṭå;* cf. Fischer, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 224); «anse d'un vase; manche d'un outil; main de papier; aiguière qui contient l'eau avec laquelle, à la fin d'un repas, on se lave les mains dans le *ṭâṣ* (*ʿiddᵈĕṭṭâṣ*)»; l'ensemble du bassin (*ṭâṣ*) et de l'ai-

guière s'appelle *ṭâṣ u'iddo* (cf. Budgett Meakin, *The Moors*, p. 85, qui a *bu-iddu* inconnu à Tanger).

يدم *ʾidăm* = إدام de la langue ancienne, «tout corps gras», et spécialement «tout condiment gras pour la cuisine»; dans ce dernier sens *ʾidăm* connaît un pluriel emphatique *ʾidūmăṭ* يدومات. Le mot, avec la même forme et la même signification, se retrouve dans toute l'Afrique du Nord; la notion de «nature grasse» y est essentielle; et, à l'inverse du إدام de la langue ancienne, le *īdām* maghribin ne désigne jamais des condiments non gras (p. ex. le vinaigre). — *mīdūm*, avec la forme du part. pass. مفعول, signifie «gras par nature»; *lâḥma mīdûma* «un morceau de viande très gras et qui donne à la cuisson une sauce grasse». — *'iddĕm*, à la II^e^ forme, signifie «enduire d'un corps gras» (p. ex. «graisser une arme; souiller une étoffe de graisse»), et aussi «accommoder les mets avec des condiments gras»; part. passif *mi'iddĕm* (*m'iddĕm*, *mĕiddĕm*); nom d'action *ʾidīma*. — En Oranie, on retrouve, avec les mêmes distinctions de sens, *mīdūm* (ruraux et bédouins, généralement *mĕidūm*) et *mieddĕm*, *ieddĕm* (*mieddĕm*, *ieddĕm*). A Alger, *ieddĕm*, *mieddĕm* sont connus, mais *mīdūm* est inconnu. A Constantine *mīdūm* et *mieddĕm* (*ieddĕm*) sont tous deux inusités; c'est *mīdĕm* qui est employé dans les sens de «gras» et de «accommodé au gras».

يلله *ialla*^h^ (*ialla*), parfois aussi *iâlla*^h^ (*iâllâ*), «Allons! Vite! Allons viens!»; sur cette exclamation connue de nombreux dialectes arabes (aussi du maltais), cf. Landberg, *Prov. et dict.*, p. 75. — A Tanger, comme à Tlemcen, cette interjection de valeur impérative est traitée comme un verbe à l'impératif, et a un pluriel *iallāho*, *iâllâho*, employé quand on s'adresse à plusieurs individus (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 195, note 2; Nöldeke ap. *W.Z.K.M.*, 1894, p. 261, note 1; Stumme, *Taz.*, § 103a).

يما *'imma* «ma mère»; *'immăk* «ta mère»; *'immăh* «sa mère»; etc. La conscience populaire ne conçoit que difficilement la notion générale de parenté sans acception particulière des individus entre lesquels elle existe. L'idée de la «mère» en soi reste à peu près inexprimée; j'ai entendu dans la conversation *ʿlbō ʷulmō* «le père et la mère», où le second terme a sûrement son origine dans une influence analogique du premier; mais beaucoup de Tangérois m'ont déclaré d'autre part qu'ils n'employaient pas *mō* pour «mère». Par ailleurs *ʿlumm*, ou *ʿl'umm* emprunté à la langue littéraire, qu'on obtient sur interrogation, n'apparaissent guère

dans la langue courante; on ne connaît guère à Tanger «la mère» d'une façon abstraite, mais «ma mère», ou «ta mère», ou «sa mère», etc. : «Tu as une mère qui te gâte beaucoup» *ʿándĕk ɣaḥd-ⁱimmâk kâṭfˇšš˘k ḅĕzzâf* (mot à mot : une ta mère); «L'homme n'a jamais qu'une mère» *ˇɣrâžˇl ma-ʿândo ɣĕr-ⁱimmâh-ɣŏḥdá* (mot à mot : sa mère unique), etc. — Quand le mot est mis en relation d'appartenance avec un nom commun ou un nom propre, il apparaît encore avec l'affixe possessif de la troisième personne, suivant la construction étudiée par Fischer ap. *Z.D.M.G.*, LI, p. 178 et suiv. : «la mère de Maḥboûb» *ⁱimmâh d'mˇḥḅûḅ*. Comp. *supra*, p. 226, بابا. — Le mot est complètement inusité au pluriel à Tanger et n'a par conséquent pas de pluriel.

يوم *i̯âum*, pl. *i̯i̯ām* (*ʾei̯i̯ām*), *i̯i̯āmăṭ*, «jour»; cf. sur l'emploi de ces différentes formes dans le dialecte, *supra*, p. 481, sub نهار. La réduction de la diphtongue, يَوم > *i̯i̯m*, n'apparaît, à Tanger, que dans le duel *i̯i̯mēin* et dans *ˇli̯i̯ma* «aujourd'hui». — *ˇli̯i̯ma* (à côté de *ˇli̯i̯m*) «aujourd'hui», avec *a* final, se trouve aussi dans le Sud marocain (cf. *Ilouwāra*, p. 48, l. 25); cette forme ne m'est pas connue en Algérie. Brockelmann (*Grundriss*, I, p. 462) y voit un cas de conservation sporadique de l'iʿrāb, classique اليومَ. Personnellement, je crois à une formation analogique : ou bien *ˇli̯i̯m* a été pourvu de la terminaison *a* sous l'influence de la série des adverbes de temps qui ont cette terminaison (d'origine diverse, *a* féminin, *a* adverbial) : *sāʿa* «tout à l'heure», *dāḅa* «maintenant», *ɣodda* «demain» (comp. يوم passé à يومة à Jérusalem sous l'influence de ليلة ap. Bauer, *Pal. Arab.*, p. 83 *in fine*; et *i̯ōmāti* «de jour» sous l'influence de *lēlāti* «de nuit» ap. Spitta, *Gram.*, p. 118); ou bien nous avons affaire à un يومًا «aujourd'hui» qui apparaît peut-être chez les auteurs classiques (cf. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 467) et semble exister dans le dialecte de l'Adrar sous la forme *i̯auma* (cf. Kampffmeyer, *Arab. Beduinendialekte*, p. 206); puis l'article aurait été donné à ce vieil accusatif adverbial, figé en *a* final, sous l'influence de son synonyme *ˇli̯i̯m*, connu aussi du dialecte.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-propos VII

Système de transcription XIII

Textes arabes :

I. *ʿlḥkâiă-dʿlfărrân* 2

II. *ʿlʿánṣra fʿžbêl-lʿkbîr* 40

III. *ttrṓmba* 78

IV. *ʿlḥkâia-ᵈttólba* 90

V. *ʿlyʿnâ-dêlʿiâl* 110

Traduction :

I. Le Four 127

II. La ʿAnṣra au Jebel elkebîr 152

III. La Toupie 177

IV. Les Ṭolbas 184

V. Chansons des enfants 199

Bibliographie 207

Glossaire 215

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

TEXTES ARABES
DE TANGER

TRANSCRIPTION, TRADUCTION ANNOTÉE, GLOSSAIRE

PAR

W. MARÇAIS

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCCXI

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,
RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

COLLECTION

DE GRAMMAIRES, CHRESTOMATHIES, VOCABULAIRES ET MANUELS

À L'USAGE DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES LANGUES.

Tome I. Manuel de la langue tamoule. Grammaire, textes, vocabulaire, par Julien Vinson. In-8° écu..... 7 fr.
Tome II. La langue wolof, par J.-B. Rambaud. In-8° écu..... 2 fr. 50
Tome III. Morceaux choisis en grec savant du XIX^e^ siècle réunis et publiés par Émile Legrand. Textes en prose. In-8° écu..... 7 fr. 50
Tome IV. Textes arabes de Tanger. Transcription, traduction annotée, glossaire, par W. Marçais. In-8° écu..... 12 fr.
Tome V. Grammaire de la langue turque (dialecte osmanli), par J. Deny. (*Sous presse.*)
Tome VI. Contes arabes de Syrie, par Ad. Barthélemy. (*En préparation.*)

Ousâma ibn Mounkidh (1095-1188). Un émir syrien au premier siècle des Croisades, par Hartwig Derenbourg. Avec le texte arabe de l'autobiographie d'Ousâma, publié d'après le manuscrit de l'Escurial.
Première partie. — Vie d'Ousâma. In-8°..... 20 fr.
Deuxième partie. — Texte arabe. In-8°..... 15 fr.

Le Maroc de 1631 à 1812. Extrait de l'ouvrage intitulé *Ettordjemân elmo'arib 'an douel elmachriq ou 'lmaghrib*, de Aboulqâsem ben Ahmed Ezziâni. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. In-8°.... 15 fr.

Nozhet-Elhâdi. Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670), par Mohammed Esseghir ben Elhadj ben Abdallah Eloufrâni. Texte arabe, publié par O. Houdas. In-8°..... 15 fr.
— Le même ouvrage. Traduction française, par O. Houdas. In-8°. 15 fr.

Histoire du sultan Djelal Ed-din Mankobirti, par En-Nesawi (VII^e^ siècle de l'hégire).
Tome I. Texte arabe, publié par O. Houdas. In-8°..... 15 fr.
Tome II. Traduction française et notes, par O. Houdas. In-8°. 15 fr.

El-Bokhâri. Les traditions islamiques, traduites de l'arabe, avec notes et index, par O. Houdas et W. Marçais. Tomes I, II, III. In-8°. Chacun..... 16 fr.

Le livre de la création et de l'histoire, de Motahhar ben Tâhir el-Maqdisî. Texte arabe publié et traduit par Cl. Huart. 4 volumes in-8°. Chacun..... 20 fr.

Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan.

I. Tarikh es-Soudan. Histoire du Soudan, par Abderrahman ben Abdallah ben 'Imrân ben 'Amir Es-Sa'di. Texte arabe et traduction française, par O. Houdas, avec la collaboration de E. Benoist. Texte arabe. In-8°. 16 fr.
— Le même. Traduction française. In-8°..... 16 fr.
II. Tedzkiret en-Nisiân fi Akhbâr Molouk es-Soudân. Texte arabe édité par O. Houdas, avec la collaboration de E. Benoist. In-8°.... 15 fr.
— Le même. Traduction française. In-8°..... 15 fr.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED